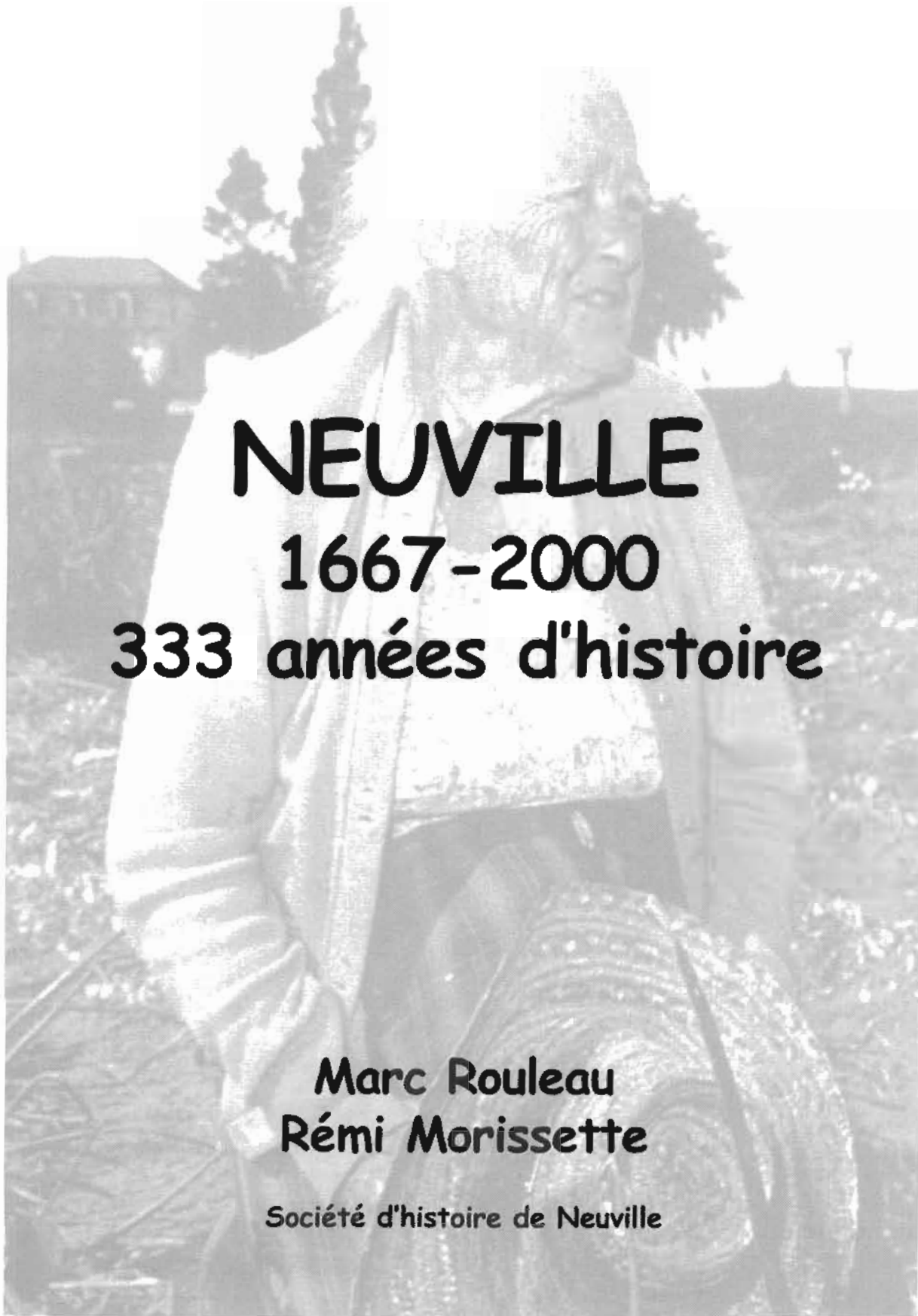


Société d'histoire de Neuville



NEUVILLE

1667-2000

333 années d'histoire

**Marc Rouleau
Rémi Morissette**

Société d'histoire de Neuville

La monographie de l'histoire de Neuville et de ses familles

Réalisation

Société d'histoire de Neuville

Comité de la monographie



Marc Rouleau



Yves Raymond



Pierre Viens



Rémi Morissette

- **Marc Rouleau** : auteur de la partie historique
- **Yves Raymond** : validation des travaux et des recherches sur les familles, conseiller et coordonnateur de la publication
- **Pierre Viens** : supervision de la rédaction, conseiller et coordonnateur de la publication, des éléments informatiques et de la cartographie
- **Rémi Morissette** : auteur de la partie sur les familles de Neuville, supervision de l'ensemble des travaux

Comité de financement

Rémi Morissette, Yves Raymond et Pierre Viens

Comité des photos

Thérèse Alain, Madeleine Dubuc, Annette Gingras-Rochette, Gaétane Hardy, Lucille Jacques-Béland, Louis Jobin, Fernande Lavallée-Jobin, Rémi Morissette, Jacques Noreau, Yves Raymond, Jacques Rochette et Pierre Viens

Comité de composition informatisée

Carmen Beaulieu, Sylvie Desroches et Pauline Porter-Warren

Comité de lecture et de correction

Carmen Couture, Yvon Delisle, Renée Duranceau, Diane Forgues-Michaud, Françoise Germain-Jobin et Renée Paquet-Delisle

Comité de publicité

Rémi Morissette, Yves Raymond et Marie-Claude Taillon

Message du Maire



*Neuvilloises, Neuvillois,
Mesdames, Mesdemoiselles et Messieurs,*

Nous avons maintenant le privilège de posséder et de pouvoir consulter un ouvrage d'une valeur inestimable, la monographie de l'histoire de Neuville et de ses familles.

Des citoyens, des bénévoles de la Société d'histoire de Neuville ainsi que des employés municipaux ont accepté de consacrer temps et efforts incalculables pour procurer à Neuville une œuvre qui sera désormais un outil de référence pour tous, un livre relatant son histoire et l'histoire de ses familles, préservant des souvenirs des plus révélateurs. Je lève mon chapeau bien haut à toute cette équipe qui a eu l'initiative et la persévérance pour mener à terme un travail que je considère comme un héritage à toute la collectivité.

Neuville est une très belle municipalité, classée par l'Association des plus beaux villages du Québec comme étant parmi les plus belles au Québec. En effet, Neuville mérite qu'on s'y arrête, qu'on la découvre et qu'on connaisse davantage les gens, les personnages et les événements qui ont meublé son histoire et sa culture et qui en ont fait ce qu'elle est aujourd'hui.

Je vous laisse donc découvrir toutes ses beautés, et n'oublions pas qu'aujourd'hui deviendra l'hier de demain.

*Luc Delisle
Maire de Neuville*

Message du Curé



« Les fondateurs ne vieillissent pas, les pierres d'assise qu'ils ont posées ne finiront jamais d'engendrer les grandes lignes de notre édifice spirituel », écrit Félix-Antoine Savard.

Même s'ils ne vieillissent pas, il peut arriver que notre mémoire les fasse sombrer dans l'oubli. C'est donc avec une très grande joie que nous devons tous applaudir cette publication portant sur l'histoire de Neuville et en féliciter les instigateurs. Ils ont voulu nous faire connaître ce que furent les pionniers, les efforts qu'ils ont déployés et les organismes qu'ils ont créés au cours des années pour faire de Neuville le beau village dont nous sommes fiers et dont les beautés attirent nombre de visiteurs et même des chercheurs.

« Les peuples qui conservent une longue vie sur la terre sont ceux qui honorent leurs ancêtres », a-t-on dit. Le fait de lire cet ouvrage nous fera prendre contact avec toutes les familles souches et beaucoup d'autres, de même qu'avec tous ceux qui ont permis à Neuville de se développer depuis plus de 300 ans.

Un souhait : que ce livre soit placé près de la Bible dans chaque famille, pour nous rappeler nos origines à la fois humaines et religieuses. Nous pourrions alors dire avec le Sage de l'Ancien Testament : « Louons les hommes illustres, nos pères, dont nous sommes la race. Ils ont été des hommes grands en puissance, ils ont été riches en vertus, ils ont eu le goût de la beauté et ils ont établi la paix dans leurs maisons. Ceux qui sont nés d'eux ont laissé un nom qui fait briller leur louange. Leurs corps ont été ensevelis en paix et leur nom vivra de génération en génération. »

(Eccl. XLIV, 1-15)

Paul Tremblay, prêtre curé

Message de la Société d'histoire de Neuville

La naissance d'une société d'histoire est difficile. Une première tentative est réalisée en 1984, lorsque quatre personnes de bonne volonté, mais ne disposant pas de suffisamment de temps, font un essai. Ce sont Marc Rouleau, Madeleine Dubuc, Claude Larue et Rémi Morissette. L'organisme porte le nom de Comité du patrimoine de Neuville. Ce comité émet des cartes de membre et fait quelques réunions en vue d'élaborer un plan d'action. Hélas, personne ne peut consacrer suffisamment de temps ; le comité doit donc se saborder, et, ironiquement, c'est en novembre 1994 que cela se produit. En décembre 1994, M^{me} Danielle Delisle établit de son côté des contacts avec différentes personnes et réussit à regrouper suffisamment de membres pour créer la Société d'histoire de Neuville le 23 janvier 1995.

La présidente, Danielle Delisle, s'adjoint un secrétaire, François Drolet, et un trésorier, Rémi Morissette. Carmen Couture et Lise Bourcier sont membres. Le 3 mai 1995, ces 5 personnes font une demande de déclaration d'immatriculation de société sans but lucratif auprès de l'inspecteur général des institutions financières. Dès les réunions suivantes, Louis Gauvin et Marielle Fortin se joignent au groupe. Des règlements sont adoptés, un plan d'action est élaboré, un bulletin est édité et des cartes de membre à 5 \$ l'unité sont émises aux 65 membres dès l'année 1995.

En juin, la Société présente un diaporama sur le Neuville ancien préparé par Marc Rouleau. Elle s'implique au niveau d'une table de concertation régionale sur la culture, assure une présence au comité des loisirs de Neuville et, en décembre, tient un atelier de généalogie. Elle devient, de plus, l'instigatrice des visites guidées gratuites du village par l'embauche d'une étudiante chaque été. Deux fois l'an, la Société participe à des activités où sa visibilité est mise en évidence. Elle a à son crédit diverses réalisations dont le dépliant « Clin d'œil sur Neuville », une exposition sur les œuvres de la peintre Félicité Angers, une exposition de retour aux sources avec la carte du terrier de Neuville, des photographies anciennes, des photographies du tricentenaire, la maquette du village de Neuville, la généalogie des familles anciennes de Neuville, des conférences, des animations dans l'église de Neuville à l'occasion du programme « Nos clochers vous accueillent » mis sur pied dans le comté, des activités de sensibilisation au patrimoine et bien d'autres activités.

De 1996 à 1998, le nombre de membres augmente pour atteindre la centaine, avant de faire un bond prodigieux en l'année 1999-2000 avec 289 membres. L'assemblée annuelle des membres tenue en mai 1997 amène du sang neuf au conseil d'administration avec l'adhésion de Françoise Gilbert, Johanne Martin, Marie-Claude Taillon et Henri-François Gautrin.

En 1996, la Société commence à amasser des fonds pour financer le projet de la monographie, y ajoute un autre montant en 1997 et nomme un comité composé d'Henri-François Gautrin, de Marc Rouleau et de Rémi Morissette pour mener à bien ce projet d'une monographie de l'histoire de Neuville et de ses familles. Le comité de la monographie tient sa première réunion dans le local de travail de Marc Rouleau, le 17 décembre 1997. Des plans sont ébauchés, des estimations de coût sont avancées et des plans de financement sont proposés. Le travail est colossal. Marc Rouleau devient le responsable du volet histoire alors que

Rémi Morissette devient le responsable du volet des familles et de leur généalogie. La Société fait, du projet de la monographie, sa priorité tout en continuant à maintenir ses activités régulières, mais avec un peu moins d'insistance sur celles-ci.

Au cours de l'année 1998, les auteurs sont au travail, et la Société appuie l'action du comité. Le conseil d'administration recrute deux autres membres, soit Yves Raymond et Pierre Viens, ce dernier étant déjà impliqué dans la création d'un site Internet sur Neuville parrainé par la Société. C'est le 24 novembre 1998 que la Société obtient son incorporation et ses lettres patentes, sous l'instigation de la présidente Danielle Delisle et des autres membres du conseil d'administration, soit Henri-François Gautrin, Rémi Morissette, François Drolet, Françoise Gilbert, Marie-Claude Taillon et Johanne Martin.

À l'automne 1998, le comité de collecte de fonds pour la monographie est mis sur pied, le comité des photos est approché, et les grandes lignes du financement de la monographie sont arrêtées. À cette époque, on estime le coût à plus de 32 000 \$. Une seconde estimation est faite après un aperçu des seuls coûts d'impression, de montage et de maquette au montant de 33 000 \$, auxquels coûts il faut ajouter quelques milliers de dollars pour les recherches, les photos, la correction et la saisie des textes; cela se chiffre à 46 000 \$. Au début de l'année 1999, la Société a des difficultés à trouver un président pour la campagne de collecte de fonds, et Henri-François Gautrin et Rémi Morissette acceptent la responsabilité de cette activité. Malheureusement, M. Gautrin décède subitement, et Yves Raymond le remplace. Dès le début de 1999, Yves Raymond accepte aussi de valider les recherches en généalogie et consacre ainsi, en plus de ses fins de semaine, une soirée complète par semaine à cette tâche. En raison du décès de M. Gautrin, Pierre Viens accepte aussi de prendre la relève. Yves Raymond, les deux auteurs et Pierre Viens constituent alors le comité de la monographie. Le comité des photos amorce son travail à la fin du printemps, avec Madeleine Dubuc à sa tête. Dès le mois d'avril, le comité de financement démarre son travail. Fin 1999 début 2000, mission accomplie. Le comité de collecte de fonds atteint ses objectifs en ce qui concerne la campagne de financement et la prévente de la monographie.

La monographie vous offre 333 ans d'histoire, soit de 1667 à l'an 2000 ; elle vous présente aussi 600 familles de Neuville sous une centaine de patronymes. Les auteurs n'ont pas la prétention d'avoir tout écrit et sont conscients de leurs limites. Ils demandent et supplient les lecteurs et les lectrices d'être indulgents. Mais, s'ils avaient attendu de n'avoir rien oublié ou de n'avoir rien laissé de côté avant de publier, jamais Neuville n'aurait eu sa monographie. Vous découvrirez, dans cette monographie, des faits intéressants, des anecdotes savoureuses, des souvenirs que souvent la tradition orale oublie, des liens familiaux que vous pouvez même ignorer. Bref, elle se veut une mémoire collective pour les citoyens et citoyennes de Neuville. Les auteurs espèrent avoir relevé le défi.

La Société d'histoire de Neuville inc. est à la fois heureuse et orgueilleuse de cette réalisation. Neuville n'est pas un village comme les autres. Neuville est le lieu de départ du peuplement du comté de Portneuf tout entier. C'est la localité qui, entre Québec et Montréal, a le plus d'histoire. Neuville fut l'un des endroits les plus peuplés au début de la Nouvelle-France : en 1681, Neuville était le cinquième endroit le plus peuplé au Canada. Neuville a été le théâtre de plusieurs batailles déterminantes et a des trésors patrimoniaux majeurs. L'église de Neuville possède le plus volumineux ensemble architectural religieux au Canada ; le baldaquin qui enveloppe le maître-autel est le plus ancien du Régime français à nous être parvenu et il est le seul de tous les anciens baldaquins du Québec à avoir été conservé. Il y a là des faits historiques importants qui sont incontournables et qui constituent à eux seuls une raison d'en conserver la description et la mémoire.

Pour réaliser cette mémoire du temps, il faut des moyens concrets, et la présence de mécènes est indispensable. Nous nous devons ici d'en signaler les mérites et de nommer ces commanditaires majeurs sans lesquels la monographie n'aurait pas vu le jour. D'abord la Ville de Neuville, qui constitue sans hésitation l'appui financier et moral le plus important ; puis la Société d'histoire qui a mis, année après année, des réserves dans son budget pour ce projet ; la Caisse populaire Desjardins de Neuville, Promutuel La Portneuvienne, la Fondation Maurice-Grenier et le programme de support à l'action bénévole du député Roger Bertrand sont aussi des commanditaires majeurs de cette monographie. Nous leur offrons nos remerciements pour leur contribution indispensable. Bien sûr, nous avons d'autres commanditaires d'importance moindre mais essentiels; ils ont contribué à totaliser la somme nécessaire. À eux aussi nous transmettons nos remerciements. La population de Neuville, qui a si bien répondu à la prévente de la monographie, mérite aussi notre respect et notre gratitude. En se faisant complice de ce travail, elle nous a permis de financer nos dépenses qui, autrement, auraient nécessité un emprunt bancaire.

Rémi Morissette
Président



Conseil d'administration de la Société d'histoire de Neuville (1999-2000)

1^{re} rangée :

Philippe Leduc, secrétaire, Rémi Morissette, président-trésorier, Yves Raymond, administrateur

2^e rangée :

Danielle Delisle, vice-présidente, Amélie Côté-Tremblay, administratrice, Marie-Claude Taillon, administratrice

3^e rangée :

Jules Jobin, administrateur, Françoise Gilbert, administratrice, Pierre Viens, administrateur, André Grenier, administrateur

4^e rangée :

François Drolet, administrateur



**Histoire
de
Neuville
1667-2000**

Marc Rouleau

Dombourg, Neuville ou la Pointe-aux-Trembles

La ville de Québec et les seigneuries avoisinantes sont le berceau des premières familles québécoises.

Le premier effort de colonisation vient de Robert Giffard en 1634. Il organise l'immigration de plusieurs familles pour peupler sa seigneurie de Beauport. Puis, la Compagnie des Cent-Associés et M^{gr} de Laval développent la côte de Beaupré et l'île d'Orléans. Vers 1667, Jean Bourdon Dombourg commence à peupler sa seigneurie de Dombourg (plus tard appelée Neuville). Il concède des terres à des colons déjà installés à Québec et à Sillery, à

quelques militaires du régiment de Carignan et à de nouveaux arrivants. Cette seigneurie se développe très rapidement, et ce, pour deux raisons majeures :

- Elle n'est qu'à une marée de Québec en canot. Les communications avec la ville sont donc faciles et rapides.
- Jean Bourdon Dombourg y fait défricher un domaine et construire un moulin à farine dès 1668.

Cela était un avantage que très peu de seigneurs offraient à leurs censitaires. La plupart d'entre eux attendaient que leur seigneurie soit bien peuplée et





Rue de l'Église (1915)



Rue de l'Église (1936)

défrichée avant d'y construire un moulin, car il fallait faire venir de France toute la machinerie et les meules, ce qui était très coûteux.

Au recensement de 1681, la seigneurie de Neuville est la plus peuplée en Nouvelle-France (372 habitants) après celle de Beaupré (725) et celle de l'Île-d'Orléans (1 082). De ces trois seigneuries essaient les fils et les filles des premiers colons, qui conquièrent le sol québécois et peuplent les nouvelles paroisses.

Le terroir de Neuville a très peu changé depuis le début de la colonie. C'est exactement le même découpage qu'il y a trois cents ans. Avant de prendre connaissance de l'histoire de Neuville et de ses

habitants, il faut jeter un coup d'œil sur le système seigneurial et sur son évolution dans la seigneurie de Dombourg ou Neuville.

Le régime seigneurial

Le système de colonisation que la France impose dans sa colonie de la Nouvelle-France est basé sur le régime féodal, lequel existait alors presque partout en Europe. Son application ici est parfaitement adaptée au peuplement d'un pays neuf. Le seigneur, ordinairement un militaire ou un personnage civil important de la colonie, reçoit en fief ou seigneurie une étendue de terre en bordure du fleuve Saint-Laurent. La dimension des seigneuries varie beaucoup. En général, elles sont de une ou de deux lieues de front sur le fleuve sur deux ou trois lieues de profondeur. Au début, elles sont octroyées près de Québec. Après la fondation de Trois-Rivières et de Montréal, plusieurs d'entre elles sont concédées aux

environs de ces villes, ou le long du Richelieu. À cette époque, le droit de concéder des seigneuries est donné à la Compagnie des Cent-Associés. En échange du droit à tout le commerce et à toute la traite des fourrures, la Compagnie doit s'occuper de faire venir des colons pour peupler le pays, devoir dont elle ne semble pas s'être tellement préoccupée.

De toute façon, le roi rattache toute la Nouvelle-France à la Couronne en 1663. Il forme alors le Conseil souverain de la Nouvelle-France dont le siège est à Québec. Ce Conseil, qui existera jusqu'à la Conquête en 1760, est à la fois un gouvernement local et une haute cour de justice. Il devait être composé du gouverneur, de l'évêque, qui conjointement choisissaient cinq conseillers, et du procureur général. Le premier Conseil souverain est

composé du gouverneur de Mézy, de M^{re} de Laval, de Rouer de Villeray, de Jean Juchereau, sieur de La Ferté, de Ruelle D'Auteuil, de Charles Legardeur de Tilly, de Mathieu Damours, de Jean Bourdon, procureur général, et du greffier Jean-Baptiste Peuvert de Mesnu.

En 1664, Colbert concède les droits de propriété et les droits féodaux à la Compagnie des Indes occidentales. C'est elle qui devait distribuer les seigneuries. Tout comme celle des Cent-Associés, elle n'avait aucun intérêt à la tenure des terres. Son seul souci était le commerce, surtout celui des fourrures.

Le Barrois, l'agent de la Compagnie dans la colonie, présente un mémoire le 18 août 1664 dans lequel il demande qu'à l'avenir les concessions de terres soient faites par l'intendant en présence de l'agent de la Compagnie et que tous les titres soient donnés au nom de celle-ci. Cette proposition est acceptée et, jusqu'en 1676, presque toutes les concessions de seigneuries sont faites par l'intendant seul. Puis, durant cette même année, le roi, par un édit où on peut lire « qui veut que les concessions ne soient accordées qu'à condition d'en défricher les terres et les mettre en valeur et qu'autrement elles seraient nulles », donne à Frontenac et à Duchesneau le droit de concéder des seigneuries.

Les devoirs et les droits du seigneur

Le seigneur avait certains devoirs envers le gouvernement et ses censitaires. N'étant pas propriétaire des terres, il était l'agent de l'État et devait voir, entre autres, au peuplement et au défrichage du pays. De plus, il devait prononcer un serment de foi et hommage devant le gouverneur,



représentant du roi. Cette cérémonie, qui avait lieu au château Saint-Louis, avait pour but de faire en sorte qu'il se reconnaisse comme étant vassal du roi.

Quarante jours après chaque mutation, il devait présenter un aveu et dénombrement. Ceci consistait à faire un relevé de l'état de sa seigneurie dans lequel il indiquait le nom de ses censitaires, la grandeur de leur terre et le montant des cens et rentes. Il devait aussi respecter certaines réserves royales, comme l'interdiction de couper les chênes, d'extraire les minerais, etc. Finalement, il avait l'obligation de développer sa seigneurie sous peine de forfaiture.

En ce qui concerne ses droits, ils peuvent se résumer par ce qui suit :

- **les cens et les rentes** : montant très minime que le censitaire devait payer chaque année au seigneur pour chaque arpent de front de sa concession.
- **le droit de lods et ventes** : droit payable par l'habitant à chaque mutation, que ce soit par vente, don ou héritage, sauf si cette mutation se fait en ligne directe. Le seigneur avait droit à un douzième de la valeur de la terre. Mais, habituellement, il donnait un rabais du tiers.
- **les droits de banalité** : ce droit ne s'appliquait en Nouvelle-France qu'au moulin à farine. Le seigneur était obligé de construire et d'entretenir un moulin à farine pour le besoin des habitants. S'il ne le faisait pas, l'intendant pouvait donner ce droit à un particulier. Chaque habitant était obligé de faire moudre son blé au moulin du seigneur et il remettait au seigneur le quatorzième minot pour les frais.
- **les droits de corvée** : droit qu'avait le seigneur d'obliger ses censitaires à fournir gratuitement un à trois jours de travail par année pour l'exploitation de sa seigneurie, la construction des chemins, etc.
- **le droit de pêche** : droit qu'avait le seigneur d'exiger un poisson sur 11 parmi ceux pris par le censitaire.
- **Sur le droit de grève**, on dit : « à moins que son titre de concession ne le mentionne, le seigneur n'avait pas le droit de propriété, passé la marque de la plus haute marée, et ce droit ne fut que très rarement accordé au seigneur ».

Comme on peut le constater, au début de la colonie, la fonction de seigneur était beaucoup plus un fardeau pécuniaire pour le seigneur qu'une source de revenus. On peut donc se demander pourquoi ceux-ci acceptaient cette tâche.

Pour bien saisir les motifs des seigneurs, il faut se rappeler que, sous le roi Louis XIV, la noblesse française était surtout une noblesse terrienne qui

possédait d'immenses fiefs. Les premiers notables établis au Canada croyaient qu'en acceptant des seigneuries et en les développant, ils obtiendraient du roi la faveur d'accéder à la noblesse. Effectivement, plusieurs Canadiens furent anoblis pour avoir servi le roi comme seigneurs colonisateurs et comme militaires. Citons les Hébert, Couillard, Hertel, Boucher, Le Moyne, Dupont de Neuville, etc.

La seigneurie de Dombourg ou Neuville ou Pointe-aux-Trembles

Le 15 décembre 1653, Jean de Lauzon, conseiller ordinaire du roi en son conseil d'État, gouverneur et lieutenant-gouverneur pour Sa Majesté en la Nouvelle-France, du fleuve Saint-Laurent, concédait la seigneurie de Dombourg ou de la Pointe-aux-Trembles à Jean Bourdon. Voici le texte de cette concession :

Scavoir faisons qu'en vertu du pouvoir à Nous donné par la Compagnie de la Nouvelle-France, Nous avons donné, octroyé et concédé, donnons, octroyons et concédons, par ces présentes, à Jean Bourdon, seigneur de Saint-Jean, la consistance des lieux qui s'ensuivent, c'est-à-dire toute l'étendue de terre qui se rencontre sur le fleuve Saint-Laurent, du côté du nord, depuis les bornes de la concession du Sieur abbé de Lauzon jusqu'à celle du défunt Sieur des Chatelets, avec quatre lieues de profondeur dans les terres, pour jouir des dits lieux en fief, avec tous les frais de haute, moyenne et basse Justice, lui, ses hoirs et ayans cause et aux mêmes droits que la Compagnie de la Nouvelle-France en jouit par la donation qui lui en a été faite par l'acte de son établissement, avec réserve toutes fois de la Foye et Hommage que le dit Sieur Bourdon, lui, ses Hoirs et ayans cause seront tenus de porter en la Sénéchaussée de Québec, par un seul hommage et pour le rachapt d'une année à chaque mutation de possesseur suivant la Coutume du Vexin français enclavée de celle de Paris et que les appellations du juge, qui sera établi sur les dits lieux, ressortiront par devant le Grand Sénéchal de la Nouvelle-France à Québec.

Enjoignons en mandement au Grand Sénéchal de la Nouvelle-France ou ses lieutenants de mettre le dit sieur Bourdon en possession des dits lieux et de ce faire lui donner le Pouvoir.

En témoin de quoy, nous avons signé les présentes à Québec, à icelles fait apposer le cachet de nos armes et

contresigner par un de nos secrétaires au Fort Saint-Louis de Québec le quinzième jour de décembre mil six cent cinquante-trois.

Signé Lauzon

M. Bourdon a écrit au bas de la concession que lui accordait M. de Lauzon :

Je reconnais que la concession ci-dessus m'a été faite et donnée en faveur de Jean-François Bourdon, mon fils et, partant, j'y renonce quoiqu'elle soit faite en mon nom.

Le 4 avril 1667, Jean Bourdon demande à l'intendant la ratification de cette concession en faveur de son fils :

Supply humblement Jean Bourdon, procureur du Roy, disant qu'il a obtenu votre concession sise à la Pointe-aux-Trembles, laquelle concession il a cédée et transportée à son fils, Jean-François Bourdon, sieur de Dombourg, qu'il vous plaise de ratifier au nom du dit sieur : attendu qu'il a fait travailler incessamment et y tient feu et lieu et plusieurs avec luy, suivant le désir et intention de Sa Majesté

Jean Bourdon (1601-1668) Seigneur de 1653 à 1663

Jean Bourdon est un personnage très important à Québec. Il est seigneur, ingénieur-arpen- teur, cartographe, commerçant, procureur-syndic de la Ville de Québec, commis général de la communauté des Habitants, explorateur et procureur du roi au Conseil souverain.

Il est originaire de Rouen en Normandie et arrive à Québec en 1634 comme ingénieur du gouverneur. Il s'installe sur le coteau Sainte-Genève à Québec, terre qui lui est concédée en 1639. En 1636, il obtient la seigneurie de la rivière au Griffon et le fief Saint-François, en 1637, la seigneurie d'Autray et, en 1653, les seigneuries de Dombourg et de La Malbaie.

Il s'occupe davantage d'arpentage et de commerce que de ses seigneuries. Seul son fief Saint-Jean à Québec semble l'intéresser. En effet, en 1667, on trouve chez M. Bourdon à Québec :

- Jean Le Sueur, curé, écuyer, sieur de Saint-Sauveur. C'est un de ses amis.
- Le sieur Bourdon, procureur général pour le roi, 64 ans
- Anne Gasnier, sa femme, 52 ans
- Jacques Bourdon, sieur d'Autray, 19 ans, fils du sieur Bourdon
- Marie, 13 ans, Marguerite, 9 ans et Magdeleine, 4 ans, les trois enfants de Jean Gloria et de Marie Bourdon
- Et les domestiques Pier La Faye, meunier, 40 ans, Jacques Beaujour, cuisinier, 30 ans, Pierre Mercereau, 18 ans, Jacques Fournel, 22 ans, Jean Léonard, 17 ans, le dénommé Provençal dit Pierre Jourdain, 18 ans, Lucien Talon, 24 ans et Jean-Baptiste Hallé, 9 ans

Il possède 30 bestiaux et a 100 arpents en valeur, ce qui représente l'une des plus importantes fermes de la jeune colonie.

En 1645, il est nommé gouverneur intérimaire de Trois-Rivières. Il accompagne le père Jogues au pays des Iroquois en 1646 et, l'année suivante, il est nommé commis général de la communauté des Habitants, tâche consistant à surveiller la traite des fourrures. Il voyage alors dans tout le pays.



En 1657, il entreprend un voyage à la baie d'Hudson. Six ans plus tard, soit lors de la création du Conseil souverain de la Nouvelle-France, il est nommé procureur général, poste qu'il occupera jusqu'à sa mort, à Québec, le 12 janvier 1668. Il avait épousé en premières noces, à Québec, en 1635, Jacqueline Potel, qui est morte en 1654 et qui lui a donné sept jeunes enfants.

Quant à sa seconde femme, elle s'appelait Anne Gasnier. Veuve de Jean Clément du Vault, sieur de Monceaux, elle avait immigré au Canada dans le but de consacrer sa vie aux miséreux. Elle l'a épousé à la condition qu'ils vivent comme frère et sœur, condition qui, dit-on, a été respectée. C'est elle qui allait en France pour recruter les Filles du roi, qui devaient servir de femmes aux premiers colons.

Jean-François Bourdon Dombourg (1647-1690) Seigneur de 1663 à 1680

Jean-François Bourdon Dombourg, son fils, n'a que six ans en 1653 lorsque son père obtient la seigneurie de Neuville. C'est lui qui la développera et y amènera les premiers censitaires vers les années 1666-67. Il fait ses études au collège des Jésuites et embrasse la carrière de navigateur. Il vend ses seigneuries au Canada et s'établit à La Rochelle. Il y était seigneur de la Pinaudière et faisait la navette

chaque année entre le Canada et la France comme capitaine de navire de commerce. Après sa mort en France en 1690, sa veuve revient au Canada et y épouse Simon-Pierre Denys, sieur de Bonaventure, capitaine de navire. Par acte du 12 novembre 1680, Jean-François Bourdon, sieur de Dombourg, d'une part, et Nicolas Dupont, sieur de Neuville, conseiller au Conseil souverain de ce pays, d'autre part, précisent :

Reconnaissons avoir fait le marché qui suit, scavoir que moi Bourdon vend, cède, acquitte et transporte à Monsieur Dupont, la terre fief, justice et seigneurie qui m'appartient, dite Dombourg, en la Pointe-aux-Trembles, avec tous droits de cens et rentes et autres droits seigneuriaux en dépendant, comme aussi la terre par moy réservée pour domaine, maison, grange, moulin et autres bâtiments qui en dépendent, et aux mêmes droits que tout m'appartient, sans aucune chose me réserver n'y retenir, comme aussi je lui cède et transporte les cens et rentes seigneuriales échues ce jour d'hier et tous les autres droits seigneuriaux échus jusqu'à ce jour

Ensemble tous les meubles morts et vifs qui m'appartiennent et qui sont sur la terre que je m'étais réservée pour domaine, et promets lui en passer contrat en bonne forme devant tel notaire qu'il désirera choisir en cette ville, dans le temps qu'il lui plaira, ne le pouvant à présent à cause de mon présent départ pour la France : moyennant la somme de quatre mille livres de prix principal et deux mille deux cent quarante livres tant pour les meubles que pour le pot-de-vin et pour rentes seigneuriales échues comme dit est : ce jour de Saint-Martin, les quelles deux sommes ensemble à celle de six mille deux cent quarante livres : le dit Dupont m'a présentement payé en lettres de change, dont je suis comptant et l'en tient quitte, lui ayant remis les titres seigneuriaux de la dite terre, fief, justice et seigneurie que moy Dupont accepte aux conditions suivantes etc.

Signé Bourdon Dombourg Dupont



Nicolas Dupont de Neuville (1632-1716) Seigneur de 1680 à 1716

Le 27 avril 1683, Dupont de Neuville obtient du gouverneur de La Barre l'espace enclavé entre son fief de Neuville et le fief de la Pointe-aux-Écureuils sur la même profondeur que son fief de Neuville. Nicolas Dupont de Neuville était en Nouvelle-France dès 1652 et s'occupait de com-

merce. Il fut anobli par lettre patente du roi Louis XIV le 30 avril 1669 et nommé conseiller au Conseil souverain de la Nouvelle-France en 1670. En 1675, le roi le nomma à vie à ce poste. Il fut l'un des rares hommes en qui Frontenac avait mis sa confiance. En 1685, lorsque l'intendant de Meulles est obligé d'aller passer l'hiver en Acadie, il lui délègue ses pouvoirs. Il est l'un des plus importants membres du Conseil souverain dont il était le doyen lorsqu'il mourut à Québec en 1716 à l'âge de 84 ans. L'une de ses filles, Françoise-Thérèse, avait épousé en 1687 François-Marie Renaud d'Avesnes Desmeloises et une autre, Marie-Madeleine, épousa Paul Le Moyne de Maricourt.

Nicolas Renaud d'Avesnes Desmeloises (1696-1743) Seigneur de 1716 à 1743

Le seul héritier apte à succéder à Nicolas Dupont de Neuville comme seigneur de Neuville est Nicolas Renaud d'Avesnes Desmeloises, son petit-fils, parce

qu'il est le seul enfant mâle survivant de sa fille, Françoise-Thérèse Dupont Desmeloises. La famille Desmeloises était une famille de militaires. Le père, François-Marie, qui était arrivé au Canada comme capitaine d'une compagnie dans les troupes du détachement de la Marine en 1685, accompagna Denonville en 1687 dans son expédition contre une tribu iroquoise, les Tsonnontouans. Il prit part au siège de Québec en 1690. Frontenac disait de lui : « un des meilleurs et des plus sages officiers du Canada ».

Nicolas Renaud d'Avesnes Desmeloises était aussi officier dans les troupes de la marine. Il avait épousé en 1722 Angélique Chartier de Lotbinière, veuve de Jean-François Martin de Lino. Ce mariage lui ouvrait les portes de l'élite de la colonie. Il ne semble pas avoir connu une carrière militaire éclatante, mais fit plusieurs voyages en France. Entre 1733 et 1740, il s'intéressa à un four à briques afin de fabriquer des tuiles pour remplacer le bardeau qui était trop



inflammable, mais le manque de main-d'œuvre spécialisée l'obligea à abandonner ce projet. Il est décédé à Québec en 1743.

Angélique Chartier de Lotbinière Desmeloises Seigneur de 1743 à 1757

À la mort de Nicolas Renaud d'Avesnes Desmeloises, sa femme, Angélique Chartier de Lotbinière Desmeloises hérita de la seigneurie conjointement avec ses enfants : Marie-Angélique, femme de Michel Hugues Péan, Louise-Gilles, femme de Louis-Antoine Dazemard, seigneur de Lusignan, Louis-François, Louis-Eustache, Jeanne et Nicolas.

Nicolas Renaud d'Avesnes Desmeloises II (1729-1803) Seigneur de 1757 à 1765

Nicolas Renaud d'Avesnes Desmeloises II acquit une partie des parts de ses frères et sœurs en 1757 et devint le seigneur primitif. En 1765, il acquit les parts de Louis-Eustache et devint le seul propriétaire de la seigneurie de Neuville. Nicolas fut le successeur de sa mère comme seigneur de Neuville. Il participa à la guerre de 1756 à 1760 et laissa un mémoire de l'une de ses expéditions. Quant à son frère Louis-François, il fut tué à la bataille de Sainte-Foy le 28 avril 1760.

Pendant cette même année, Nicolas eut des difficultés avec les autorités françaises. Comme il était le frère de Marie-Angélique Desmeloises, femme de Michel-Hugues Péan et maîtresse de l'intendant Bigot, il fut enfermé quelques mois à la Bastille. Au procès sur l'affaire du Canada à Paris, il fut reconnu innocent.

C'était un officier très courageux qui fut blessé à la bataille de Sainte-Foy de 1760. Le chevalier de Lévis qui y commandait demanda

qu'on lui remette la croix de Saint-Louis, la plus haute décoration militaire en France à cette époque. Elle lui fut accordée le 24 mars 1761.

En 1765, le seigneur Nicolas Renaud d'Avesnes Desmeloises reçut la permission du gouvernement anglais de venir à Québec pour disposer de ses biens. Le 14 février, il fit donc paraître dans *La Gazette de Québec* une annonce pour vendre sa seigneurie. On y apprend qu'elle rapportait à son propriétaire 3 753 livres tournois, 18 sols et 11 deniers, bon an, mal an. De plus, seulement le tiers de sa superficie était concédé. Dans la première concession, il y avait plus de 80 terres sur le bord du fleuve, plus une vingtaine d'autres dans le Deuxième Rang et dans le village Saint-Nicolas.

Les propriétaires de terres sur le bord du fleuve avaient un droit de pêche devant leur lot, contre le trentième poisson. On y trouvait un moulin à farine, une pêche au saumon sur la rivière Jacques-Cartier, une pinière dans laquelle les habitants coupaient du bois pour faire des planches, à raison d'un droit de dix planches sur cent à payer au seigneur. Cette pinière était exploitée depuis si longtemps qu'elle commençait à être épuisée.

Il y avait quelques emplacements de concédés au bourg Saint-Louis ou village de Neuville. Le notaire Saillant, qui a rédigé le texte de l'annonce de vente, mentionnait aussi que l'on pourrait exiger un plus fort montant de cens et rentes pour les nouvelles concessions.



Le domaine n'avait plus que deux arpents de front car, en 1738, deux arpents sur quatre-vingts avaient été vendus à Charles Stéguy (aujourd'hui terre d'Émile Côté) ; en 1843, deux autres arpents avaient été vendus à François Angers (aujourd'hui terre de Jean Angers) et un autre arpent et demi avait été vendu en 1735 à Pierre Savary (terre de Paul et Pierre Beaudry).

Sur le domaine, il y avait une petite maison de 36 pieds de long sur 25 pieds de large, mais la maison seigneuriale était détruite. L'annonce de vente faisait également mention de la facilité avec laquelle on pouvait voyager tant par terre que par mer, de la seigneurie jusqu'à Québec, mettant l'accent sur cette facilité qui pouvait être vraiment attrayante pour de nouveaux arrivants intéressés à vendre leurs denrées.

C'est finalement Joseph Brassard Deschenaux qui l'acheta pour la somme de 45 000 £.

Joseph Brassard Deschenaux (1722-1793) Seigneur de 1765 à 1793

Joseph Brassard avait été le secrétaire de Bigot. Dans son fameux mémoire, le sieur de C. dit de lui :

Brassard Deschenaux était né à Québec, fils d'un pauvre cordonnier ». Un notaire qui avait été en pension chez son père lui avait appris à lire. Comme il était d'un esprit fort et vif et pénétrant, il profita beaucoup et entra fort jeune au secrétariat de Gilles Hocquart, lors intendant. M. Bigot qui l'y trouva l'a toujours conservé et le fit

faire non sans peine écrivain de la marine et comme il était laborieux et d'un caractère rampant, lui accorda bientôt sa confiance, et ne vit et n'agit que par lui, mais cet homme était en vain, ambitieux, insupportable par ses hauteurs et surtout avait une envie si démesurée d'accumuler de grands biens, que son proverbe ordinaire était de dire « qu'il en prendrait jusque sur les autels ».

En 1752, il avait acheté la maison de Nicolas Lanouillier de Boisclerc, dans la rue des Remparts à Québec. Il la loua à Montcalm pour la somme de 14 500 £.

Jusqu'à la fin du Régime français, Brassard Deschenaux vécut très modestement. Lors du procès sur l'affaire du Canada intenté contre Bigot et ses complices et qui se tenait à Paris, il fut condamné à cinq ans de bannissement de Paris, à une amende de 50 £ et à une restitution de 500 000 £. Comme il était resté au Canada, il aurait pu ignorer complètement cette sentence. Mais, il se serait rendu en France en 1766, et *La Gazette du Québec* du 14 mars 1767 dit que Brassard Deschenaux réussit à régler pour seulement 100 000 £ de restitution. Au cours de cette période, il acheta plusieurs seigneuries dont celle de Neuville.

Puis, le 13 mars 1770, il acquit de Joseph Toupin Dussault et d'Alexis Dussault un quart de la seigneurie de Bélair (Les Écureuils). Ce contrat passé devant le notaire Gouget se lit comme suit :

Environ un quart dans la seigneurie de Bélair, c'est-à-dire les cens et rentes et autres droits seigneuriaux, de neuf arpents et demi de front sur le fleuve Saint-Laurent, contigus et tenant en totalité au nord-est à la ligne seigneuriale de Neuville et onze arpents aussi de front au second rang de la dite seigneurie, tenant aussi au nord-est à la ligne de Neuville, les dits neuf arpents du fleuve possédés par Prisque Garneau, les représentants Mezeray et Charles Godin, et les onze arpents du second rang possédés par Pierre Fiset, la terre de l'église, Joseph Pagé, Jean-Baptiste Pagé et Joseph Pleau et tout ainsi que le tout se poursuit et comporte, sans rien réserver, retenir ny excepter par le dit vendeur auquel le tout appartient

Quant à sa maison sur la côte du Palais à Québec, elle était l'une des plus vastes et des plus belles de la ville de Québec. Par ailleurs, il devint même marguillier de la paroisse Notre-Dame de Québec, où il contribua à





Village de Neuville 1960

remettre en ordre les finances de la paroisse. Il mourut à Québec le 18 septembre 1793 à l'âge de 71 ans. Par son testament du 5 juin 1793, Joseph Brassard Deschenaux institua ses quatre enfants ses seuls héritiers :

1. Charles-Joseph, son fils aîné
2. Pierre-Louis, son fils cadet
3. Madeleine, femme de Guillaume de Lorimier
4. Josephite, femme de Michel Gamelin Launière

**Charles-Joseph Brassard
Deschenaux, prêtre (1753-1832)
Seigneur de 1793 à 1832**

À titre d'aîné, Charles-Joseph devint seigneur de Neuville ; il était curé de L'Ancienne-Lorette. Il fut seigneur de Neuville jusqu'à sa mort qui survint en juillet 1832, à l'âge de 79 ans. Il laissa les cinq

sixièmes de la seigneurie de Neuville à sa nièce Adélaïde Gamelin Launière, femme d'Édouard Larue. En échange, elle devait payer des rentes viagères à sa sœur, à son frère et à sa mère. De plus, Édouard Larue dut racheter le sixième de la seigneurie que le curé Brassard Deschenaux avait racheté d'une de ses sœurs, mais qu'il n'avait jamais payé.

Dans le testament de Joseph Brassard Deschenaux, l'usufruit de cette seigneurie avait été donné à la mère d'Adélaïde Launière sa vie durant. Édouard Larue dut donc racheter cet usufruit afin de jouir du privilège de seigneur de Neuville immédiatement.

Édouard Larue (1793-1847) Seigneur de 1832 à 1847

Édouard Larue, originaire de Neuville, était le fils du notaire F.-X. Larue et de Marie-Madeleine Hains qui habitaient la terre n°33 du cadastre officiel et qui appartient aujourd'hui à Jules et à Denis LaRue, au terrier de Neuville. Marchand prospère, il avait épousé Adelaïde Gamelin Launière en 1817. Il habitait alors rue Dauphine à Québec.

En 1833, il acheta la terre marquée F-34 au terrier de Neuville, où il fit construire le magnifique manoir seigneurial Larue. Le contrat de construction fut signé au greffe du notaire R.-G. Belleau, à Québec, le 10 décembre 1834. Isaac Dorion, maître menuisier, s'engagea à faire toute la menuiserie et à surveiller le travail des maçons. Ce manoir, qui est aujourd'hui la propriété de Jeannine Guillot-Larue, veuve de Luc Larue, son arrière-arrière-petit-fils, est l'un des plus beaux du Québec.

Édouard Larue naquit en 1793 et mourut le 25 février 1847 ; quant à sa femme, elle décéda la même année. Dans son testament fait en 1838, celle-ci céda tous ses biens à ses trois fils, Wilbrod, Charles et Eugène.

Wilbrod épousa Louise Badelard Panet en 1841, mais mourut en 1850. Ses enfants Wilbrod-Édouard Panet et Jules-Ernest Larue héritèrent de sa part. La seigneurie de Neuville était alors administrée par une tierce personne pour le compte de Louise Badelard Panet, en sa qualité de tutrice de ses deux enfants, et pour le compte de Charles et d'Eugène, chacun pour un tiers. Mais Eugène contesta la succession de Wilbrod. Le 15 janvier 1851, sa part fut saisie et vendue par le shérif. Charles et Eugène l'acquirent.

Charles Larue naquit le 18 décembre 1827, épousa Julie Larue le 24 avril 1854 et décéda le 2 octobre 1893. Dans son testament fait devant M^e Bernard le 30 juillet 1893, il institua sa femme, sa légataire universelle en usufruit sa vie durant. Il créa une substitution en vertu de laquelle Laura Garneau, veuve de son fils, Deschenaux Larue, serait la grevée

et tous les enfants de ces derniers les appelés à ladite substitution. Julie Larue est décédée le 18 février 1906, et Laura Garneau, le 3 mai 1930.

Pour ce qui est d'Eugène, il décéda sans laisser d'enfant le 21 avril 1912 à l'âge de 83 ans. Il laissa sa part par une substitution en faveur de Laura Garneau, veuve de Deschenaux Larue, comme grevée, et de leurs enfants comme appelés.

Les enfants survivants de Deschenaux Larue et de Laura Garneau, tous majeurs, étaient alors :

Édouard, célibataire domicilié à Neuville ,
Charles, célibataire domicilié à Neuville ,
Lucien, aussi domicilié à Neuville et marié à Marie-Anne-Emma Delisle ;
Louis-Eugène Larue, domicilié à Montréal ,
Aurélien Larue, célibataire domicilié à Montréal

Lucien et sa famille habitèrent le magnifique manoir seigneurial qui est passé à son fils Luc, puis à la veuve de ce dernier, Jeannine Guillot-Larue.

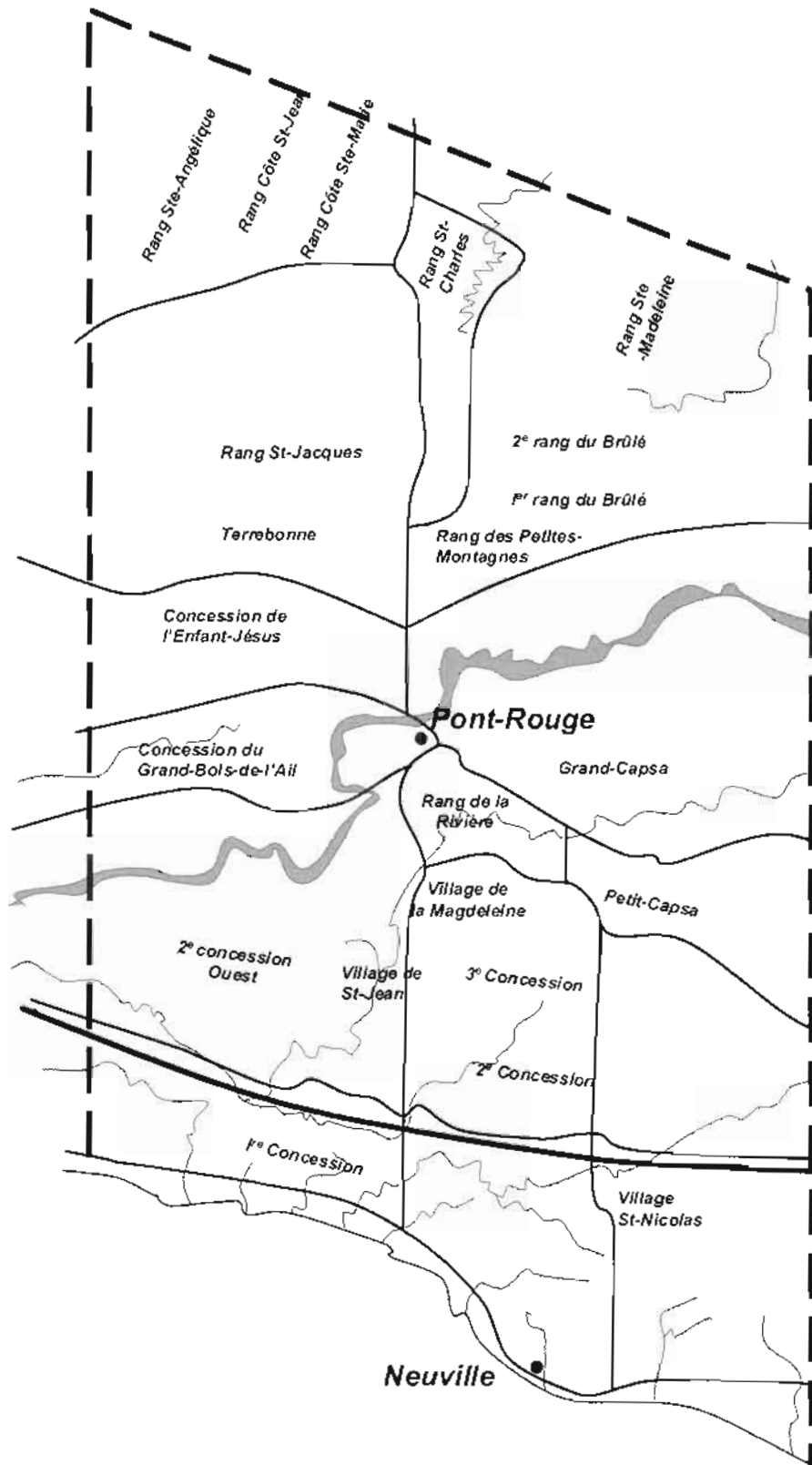
Ouverture des différentes concessions

Le Premier Rang

La seigneurie fut donc accordée à Jean Bourdon en 1653 pour son fils Jean-François qui commença à la développer vers 1667. Le recensement de 1667 n'indique aucun censitaire dans cette seigneurie. En 1668, plusieurs habitants vinrent s'y établir. Il fit ratifier ces concessions par le notaire Rageot le 30 mai 1672.

Voici la liste des premiers censitaires enregistrés au greffe de Rageot en 1672 :

Antoine De Serre
Robert Senat
Robert Germain
Charles Desorcy dit Deslauner
Estienne Papillon
Antoine Boutin
Jean-Charles dit Lajeunesse



Les concessions de la seigneurie de Neuville

Guillaume Duborq
 Charles Badier dit Laforest
 Michel Rognon dit Laroche
 Jean Fauconnet dit Lafleur
 Jean Chesnier
 Jean Denys
 Jacques Languiller
 René Chartier
 Mathurin Corneau
 Pierre Picher dit La Musette
 Pierre Bouvier
 Louis Bonnodeau
 René Duverger Laplanche
 Estienne Léveillé
 Antoine Bisson
 Jean Hardy
 Louis Delisle
 Jean Dubuc
 Pierre Ferret
 Nicolas Sylvestre
 Jean Hayot
 Nicolas Langlois
 Denis Masse
 Jean LePicq
 François Avril
 Léonard Faucher dit Saint-Maurice
 Veuve Jacques Achon
 Pierre de La Faye
 Jean Garnier
 Lucien Talon
 Antoine Bordeleau
 Pierre Coquin
 Sébastien Liénard Durbois
 Denys Genty
 Antoine Tapin
 Richard Bouin
 François Garnier
 Jacques Fournel
 Isaac Jos Garnier
 Jean-Baptiste Pin
 Pierre Fauteux
 Charles Petit
 Jean Laurio
 Laurent Lormier
 Samson Auger dit Maisonville
 Nicolas Matte
 Jean Pin
 Charles Daveau Laplante

Jean Bourdon avait à Québec deux fiefs, Saint-Jean et Saint-François. Au recensement de 1666, on constate que Jean Dubuc, 27 ans, et Lucien Talon, 22 ans, sont des domestiques qui vivent chez lui. À Sillery et à Saint-François-Xavier, on constate qu'Antoine Tapin, Jean Hardy et Guillaume Bertrand qui vinrent s'installer à Neuville avant 1673 sont des engagés chez Denis Ruelle d'Auteuil, alors conseiller au Conseil souverain. Jean-Baptiste de La Rue, Jean Boutin, Sébastien Liénard Durbois et Gilles Pinel y possédaient des terres.

Jean Bourdon Dombourg donna donc des concessions de la Pointe-aux-Trembles à ces personnes qui étaient déjà à Québec ou à Sillery en 1666. Jean Pelletier était installé sur la terre numérotée F-20 au terrier. Pierre Pelletier avait la terre numérotée F-116 dès 1668. Malheureusement, nous n'avons pu trouver aucun titre de concession.

Pierre Jallet obtint une concession en 1676 devant Rageot. En 1683, Rageot enregistra les titres de concessions de Noël Martin, André Dumet, Jacques Déry dit Larose, René Meunier dit Laramée, Pierre Grenon, Jacques Brau, Pierre Richard, Gilles Pinel, Jean Dubuc, Noël Mailloux, Paul Chatel, Pierre Lefebvre, Guillaume Lefebvre et Jacques Marcotte.

En 1704, deux autres titres furent enregistrés pour Guillaume Pinel et Nicolas Marcot, lequel était déjà à Dombourg en 1681. En 1687, Guillaume Bertrand fit enregistrer sa concession ; il était déjà à Dombourg avant 1681. Le recensement de 1681 montre que Pierre Coutancineau, Étienne Magnan, Pierre le Grand Alarie, Louis Ballard, Simon Pleau et François Vandal y étaient déjà installés.

Le Premier Rang, qui comprend les terres le long du fleuve Saint-Laurent, de Saint-Augustin jusqu'aux Écureuils, fut donc colonisé dès 1667. En 1672, toutes les terres s'étendant de Saint-Augustin jusqu'à la route de Pont-Rouge étaient occupées, et en 1681 le Premier Rang était complètement habité.

Sauf pour la partie du sud-ouest entre la route de Pont-Rouge et Les Écureuils, les Deuxième et Troisième Rangs de Neuville ne furent jamais peuplés. Ils servirent de terre à bois et permirent aux habitants du Premier Rang d'agrandir leurs terres.

La seigneurie de Neuville s'étendait de Saint-Augustin-de-Desmaures jusqu'à la seigneurie de Bélair (Les Écureuils). Elle comprenait donc les premières terres de la paroisse des Écureuils, toute la municipalité de Pont-Rouge et Pont-Rouge paroisse, une partie du rang du Bois-de-l'Ail et de celui de l'Enfant-Jésus à Cap-Santé et les rangs de Saint-Basile qui touchent la limite sud de Saint-

Raymond. Lors du découpage des premières terres, on appliqua un modèle semblable dans presque toutes les seigneuries. Les terres, étroites et profondes, furent découpées en forme de rectangle. Cela permettait à un plus grand nombre de censitaires d'avoir accès au fleuve, qui était la seule voie de communication à l'époque. Sur l'étoile des vents, utilisée par les arpenteurs du temps, l'axe médian du fleuve Saint-Laurent, de Montréal jusqu'au golfe Saint-Laurent, correspondait au rhumb de vent sud-ouest à nord-est. En tirant une ligne perpendiculaire à cet axe, on obtient l'axe nord-ouest sud-est. C'est en suivant cet axe que l'on traça les lignes séparant les terres. Elle correspond à l'ombre donnée par une perche, au soleil de 10 heures.

Outre le recensement de 1681, un autre document ancien concernant la seigneurie de Neuville est l'*Aveu et dénombrement* de 1725. Quarante jours après le changement de la propriété d'une seigneurie, le nouveau seigneur devait déposer aux autorités à Québec un plan ou une carte de sa seigneurie montrant sa situation, ses limites et ses contours. On appelait cela l'aveu. Le dénombrement était un document attaché à l'aveu. On y trouvait les titres de propriété du seigneur, les termes de sa tenure et une description de chacune des terres concédées, avec le nom des censitaires, l'étendue de la concession, les arpents en culture et le taux des cens et rentes. Le dénombrement de Neuville indique aussi le droit de pêche.

Toutes les terres du Premier Rang sont concédées et occupées dès 1683. La plupart furent concédées en 1672 par Jean-François Bourdon Dombourg, c'est-à-dire des limites nord-est, à partir de la ligne de Saint-Augustin jusqu'à la première terre au sud-ouest de la route de Pont-Rouge. Les autres le furent par Nicolas Dupont de Neuville en 1683.

En 1725, toutes les terres du Premier Rang face au fleuve Saint-Laurent sont concédées depuis longtemps et bien développées. Les villages de Saint-Nicolas et de Saint-Jean, situés aux extrémités du Premier Rang, n'en sont qu'au début de leur développement.

La description du domaine seigneurial indique qu'il y a une église construite en pierre, un presbytère de 30 pieds de long sur 20 de large, la maison des sœurs de la congrégation de Notre-Dame construite en pierre et ayant 50 pieds de long sur 30 de large, et un moulin à vent. La rente pour une terre de 2 arpents de front sur 40 de profondeur est de 4 £ plus 2 chapons, alors que le cens est de 6 deniers. Le droit de pêche, qui ne demande que le 30^e poisson alors que plusieurs seigneurs demandent le 10^e poisson, a été accordé à presque tous les censitaires. Seuls Joseph Goulet, Mathurin Bélan, la veuve Corneau et la veuve Cotelan n'ont pas ce droit inscrit à leur contrat.

Toutes les concessions du Premier Rang étaient en culture depuis près de 50 ans. Il y avait une maison, une grange et une étable à chaque endroit, excepté chez Lefebvre, la veuve Cotelan, D'Auteuil, Hardy, Lafrance, Ballard et Devin qui n'ont aucun bâtiment. Par ailleurs, François Proux, la veuve Corneau et Jean Gingras n'ont pas de maison sur leurs terres, mais une grange et une étable.

Le Deuxième Rang Ouest

Les seigneurs de Neuville concédèrent les terres des Deuxième et Troisième Rangs à des propriétaires du Premier Rang pour agrandir leur domaine ou s'en servir comme terres à bois. Sauf la partie ouest du Deuxième Rang qui était encore habitée par plusieurs cultivateurs, les Deuxième et Troisième Rangs ne servirent pas à la colonisation.

En 1725, la partie du Deuxième Rang de Neuville à l'ouest du village de Saint-Jean tirant sur le sud-ouest a alors 14 censitaires ; ce sont tous des propriétaires de terres au Premier Rang. Il n'y a presque pas de défrichement ni aucun bâtiment.

Le peuplement du Deuxième Rang Ouest se fit comme suit :

- 1718 : Jean Grenon, Joseph Auger et Louis Auger
- 1724 : Jean-P. Gingras, Jean-B. Matte et Guillaume Bertrand
- 1740 : M. Dumont, François Vandal et Joseph Dubuc

1741 : Veuve Girard
 1742 : Jean Gingras
 1752 : Louis Béland
 1765 : Noël Pelletier
 1768 : J.-B. Bertrand, Augustin Faucher et
 J.-B. Faucher

Le village Saint-Nicolas

Dès 1710, un village fut établi au bout des terres de la première concession. Une route, entre la terre de Louis Delisle et celle de Jean Bélan, y conduisait. On l'appelait route Saint-Nicolas, car ce village s'appelait Saint-Nicolas en l'honneur du seigneur Nicolas Dupont de Neuville. C'est la route connue aujourd'hui sous le nom de route Gravel, ainsi nommée parce que la famille Charles Gravel posséda la terre contiguë au nord-est (F-26) de 1811 à 1870 environ.

Tous les historiens connaissent les trois bourgs ou villages que l'intendant Talon fit construire à Charlesbourg. Nous croyons que Dupont de Neuville a aussi essayé cette forme de concession, car il y a trois villages semblables dans la seigneurie de Neuville. En plus du village Saint-Nicolas, il y a les villages Saint-Jean et de la Magdeleine dont nous parlerons plus loin.

Les terres de ce village au bout de la première concession, au nord des terres entre F-18 ou c.o. 28 et F-36 ou c.o. 115, sont séparées par la route Gravel. Elles courent du nord-est au sud-ouest, et les habitants se font face sur ladite route. Alexandre

Chiron eut 6 arpents sur 20 de profondeur devant le notaire Chamballon le 21 mars 1702, et J.-B. Arbour, 3 arpents sur 20, le 21 octobre 1710. Ces terres étaient au nord-est de la route Gravel.

Quant aux terres situées au sud-ouest de cette même route, elles furent concédées à :

- Charles Robitaille, 3 arpents sur 20, devant le notaire Larivière le 7 août 1711 ;
- Pierre Pinel, 3 arpents sur 20, le 28 février 1702 devant le notaire Chamballon ;
- François Carpentier, 3 arpents sur 20, probablement en 1711.

Le dénombrement de 1725 donne :

- 3 arpents sur 20 à Jean Arbour ; il y a une grange et 6 arpents en valeur.
- 3 arpents sur 20 à Charles Robitaille ; il n'y a encore aucun bâtiment ni établissement.
- 3 arpents sur 20 à Antoine Delisle ; il y a une maison, 12 arpents en valeur et 2 arpents de prairie.
- 3 arpents sur 20 à François Carpentier ; il n'y a aucun bâtiment, mais seulement 12 arpents de terre cultivable et un arpent de prairie.
- 3 arpents sur 20 à Mathurin Bélan ; il y a une grange, 26 arpents de terre cultivable et un arpent de prairie.
- 6 arpents de front sur 20 de profondeur à Denis Rognon ; il y a une maison, une grange et une étable, 50 arpents de terre labourable et 3 arpents de prairie.

Vers 1915



Comme les censitaires de ce village étaient propriétaires au Premier Rang, ils abandonnèrent rapidement les maisons construites dans ce village et ces concessions servirent à agrandir les terres qu'ils possédaient au Premier Rang.

Le village Saint-Jean

Les terres du village de Saint-Jean n'ont que 20 arpents de profondeur et courent comme le village de Saint-Nicolas, c'est-à-dire du nord-est au sud-ouest. Ces terres se trouvent au bout des terres du Deuxième Rang de Neuville ; aujourd'hui, la route qui conduit à Pont-Rouge les coupe par le milieu. En partant du sud et en allant vers le nord, elles furent concédées comme suit :

1702

Pierre Magnan
Pierre Pelletier, devant le notaire Chamballon
Antoine Pelletier
Nicolas Matte, devant le notaire Chamballon
Léonard Faucher
Jacques Fournel
François Dussault, devant le notaire Pillard

1764

Joseph Faucher dit Saint-Maurice, devant le notaire Sanguinet

Le dénombrement de 1725 indique les censitaires suivants dans le village de Saint-Jean : Pierre Magnan, Pierre Pelletier, Noël Pelletier, Nicolas Matte, Faucher de Saint-Maurice, le dénommé Larabelle, Jacques Fournel et Jean Gingras. Ils ont tous des granges, mais un seul, le dénommé Larabelle (Joseph Bluton, mari d'Élisabeth Arbour, veuve de Joseph Déry), a une maison.

Le village de la Magdeleine

Les terres du village de la Magdeleine, situées au nord du village Saint-Jean, suivent la même direction pour le front et le rhumb de vent pour la profondeur. Elles ont été bornées par Plamondon, et les 13 premières sont fixées à 31 arpents de profondeur,

les autres ayant des dimensions irrégulières. Le vide entre les 31 arpents de profondeur et le bord du coteau de la rivière Jacques-Cartier peut être ajouté à ces concessions. Ces terres commencent donc à environ 40 arpents plus bas que le site actuel du pont Déry et se terminent à la rivière Jacques-Cartier, comprenant la partie de la ville de Pont-Rouge au sud de cette rivière. En partant du bas et en remontant vers le nord, les terres y furent concédées comme suit :

Jos Auger fils en 1788 ;
Jos Angers en 1779 ;
Jos Auger père en 1774 ;
Pierre Magnan en 1768 ;
Olivier Magnan en 1771 ;
Noël Pelletier en 1768 ;
Pierre Lamothe en 1783 ;

En 1812, deux terres contiguës furent données en nouvelles concessions à Joseph Hamel, fils de Jos, de même qu'à Prisque Boivin et à Pierre Mailloux. Quant à André Poulet, il eut 6 arpents de front pour une superficie de 105 arpents, et Joseph Mercure, 102 arpents de superficie à l'endroit où se trouve le pont Déry. Ces deux dernières concessions datent de 1767 et 1768. En 1770, Louis Gingras eut trois arpents arrosés par les deux extrémités par la rivière Jacques-Cartier, face à la pêche au saumon. Puis Noël Pelletier, Joseph Mercure, Jean-Baptiste Langlois et Paul Langlois eurent en 1768 les terres arrosées aux deux extrémités par la rivière Jacques-Cartier.

Le rang du Bois-de-l'Ail

Le rang ou village de La Vallée, paroisse de Cap-Santé, séparé par la rivière Jacques-Cartier qui traverse la seigneurie, est aujourd'hui la concession du Grand-Bois-de-l'Ail à Cap-Santé. La partie ouest avait été achetée des seigneurs de Bélair par les seigneurs de Neuville. Les terres furent concédées comme suit à :

François Tellier en 1717 ;
Nicolas Richard, Alexis Matte, Étienne Langlois, Joseph Mottard, Francis Laroche et Pierre Gignac en 1740 ;
Marie Sylvestre, veuve de François Biron, en 1722 ;
Jean Petit, Jean-B. Bertrand, J.-B. Carpentier, aussi en 1740 ;

Laurent Matte en 1724 et Jean Petit en 1745 ,
 François Chaillé en 1809 ,
 Adrien et Joseph Piché en 1745 ,
 Grégoire Mottard en 1814 ;
 Amable Mercure en 1818 ,
 (À noter que ces trois dernières concessions étaient situées dans la boucle formée par la rivière Jacques-Cartier.)
 Pierre Pichet en 1782 ,
 Louis Gignac en 1745 ;
 François-de-Sales Mottard en 1745 ;
 Étienne Langlois en 1745

La partie du Troisième Rang aussi appelée village Desmeloises est une partie du rang du Bois-de-l'Ail à Cap-Santé allant vers la boucle de la rivière Jacques-Cartier à Pont-Rouge. À cet endroit, le défrichement est plus avancé, car il y a 10 granges et 4 maisons, et on y trouve 14 censitaires.

Le rang de l'Enfant-Jésus

Au nord de la concession du Grand-Bois-de-l'Ail se trouve le rang de l'Enfant-Jésus. À partir du sud-ouest, les concessions du rang de l'Enfant-Jésus furent concédées comme suit à :

Louis Pagé en 1745 ;
 Joseph Tellier en 1740 ;
 Pierre Pichet, Jean-François Langlois, Joseph Mottard, François Leclerc, Pierre Gignac, Pierre Richard, Jean Petit, et J.-B. Bertrand, tous en 1740 ;
 Jos Gignac en 1783 ,
 Joachim Carpentier en 1788 ;
 Joseph Richard en 1788 ;

Nicolas et Ambroise Matte en 1789 ,
 Antoine Pichet, Louis Matte en 1794 ,
 Jérôme Petit, Jean-B. Petit en 1796 ,
 Basile et Ignace Mottard en 1798 ;
 Hyacinthe Mottard et François Galarneau en 1796

La partie ouest de ce rang fut donc colonisée en 1740, et la partie est le fut de 1783 à 1798.

Le rang Petit-Capsa

À partir du sud-ouest de la ligne qui fait front au village de la Magdeleine, le rang Petit-Capsa fut concédé comme suit à :

Pierre Auger en 1786 et en 1798 ;
 Louis Soulard et Jean-B. Bélan en 1798 ,
 Augustin Morissette et Jacques Darveau également en 1798 ,
 François et Jacques Robitaille en 1794 ;
 Lange Gravel, Joseph Hamel, Charles Élie dit Liénard, Charles Gravel, Thiéry Liénard-Boisjoly, Joachim Delsie, Thomas Darveau, Augustin Morissette et Gilles Gingras, tous en 1792 ,
 Pierre Vallières et Romain Thibault en 1793 ;
 Édouard Larue en 1823 ,
 Hyacinthe Grenier en 1823 ;
 Augustin Robitaille en 1826 ,
 François Ouvrard dit Laperrière et Pierre Jobin en 1819 ;
 Antoine Langlois en 1803 ;
 Augustin Desroches en 1810 ,
 Pierre De Foy et Jos Gilbert en 1800 ,
 Jean Horth, un Anglais, en 1799

Ce rang fut donc ouvert à la colonisation entre 1786 et 1826.



Le rang Grand-Capsa

En partant du nord-est et en joignant la ligne de la seigneurie de Fossambault, puis en allant vers le sud-ouest, le Cinquième Rang ou village du Grand-Capsa fut concédé comme suit à :

Jos Gilbert en 1800 ;
Louis Laberge en 1786 ;
François Gignac aussi en 1786

Les seigneurs concédèrent les terres suivantes à des habitants de Saint-Augustin, soit :

J.-B. Dorion, André Bernier, Augustin Desroches, Louis Vermet, Charles Vermet, François Vermet, Pierre Gingras, Charles Bussièrès, Louis Laberge et J.-B. Langlois en 1785 ;
Jos. Gilbert en 1784 ;
Louis Faveron en 1789 ,
J.-B. Cantin en 1784 ;
Jean Bélan, Pierre Lamothe, J.-B. Lamothe, Noël Bélan, Pierre Gingras, François Darveau, Charles Darveau, Louis Bernard, Joseph Durbois Boisjoly, Jean Darveau, Jean-B. Darveau encore en 1785 ;
Pierre Plamondon, Augustin Marette dit Lépine, Charles Marette dit Lépine, Jean Moisan, Joseph Bureau dit Sans Soucy, Charles-Jean Hamel fils, Charles Noreau fils, Jos -Jean Hamel père, Charles-François Guyon de Lorette, Charles Gauvin aussi de Lorette, François Beaudin et Pierre Drolet en 1788

Toutes les terres du Grand-Capsa furent donc concédées entre 1784 et 1788.

Le rang des Petites-Montagnes et le Premier rang du Grand-Brûlé

Au nord de la rivière Jacques-Cartier, en partant du sud-ouest du rang de l'Enfant-Jésus et en allant vers le nord-est, vers Fossambault, se trouvent le rang des Petites-Montagnes et le Premier rang du Grand-Brûlé. Les terres y furent concédées comme suit à :

Pierre Piché fils, François-de-Sales Bertrand et Jean Petit en 1775 ;
Barnabé Mercure, nouvelle concession en 1812 ,
Joseph Petit en 1770 ;
Joseph et Ambroise Mottard en 1770 ;
Joachim et Joseph Carpentier fils en 1773 ;
J -B Leclerc et Jos Brière, nouvelle concession en 1814 ;

Pierre Richard fils en 1773 ;
J.-B. Chaillé en 1775 ,
Jos Brière en 1778 ;
François Derome dit Descarreaux en 1812 ;
Joseph Paris en 1779 ;
François Mottard en 1779 ,
Jean Germain et Jos Matte en 1779 ;
Louis Matte fils en 1779 ;
Louis Matte fils en 1780 ,
Nicolas Carpentier en 1780 ;
Amable-Jos. Petit en 1780 ;
François Richard et Jean Julien en 1808 ;
François Hardy en 1809 ;
Pierre Morissette en 1824 ;
Jean Pichet en 1780 ;
J.-B. Laroche en 1779 ;
J.-B. Bertrand en 1780 ;
François Derome, Jean-Louis Bertrand, Ambroise Matte, Pierre Mercure, Jos -Étienne Pagé, tous en 1780 ;
Augustin Mercure fils en 1781 ;
Jos Pagé en 1783 ;
Guillaume Bertrand en 1804 ;
Joseph Paris en 1809 ;
J.-B. Gingras et Guillaume Bertrand en 1809 ;
Joseph Lesage et Basile Pichet, fils de Jean, en 1811 ;
Joseph Germain, fils de Jos, et Louis Galarneau, fils d'Alexandre, en 1811 ;
Jean et Louis Savard en 1819 ;
Pierre Pageot en 1819 ;
François Derome dit Descarreaux aussi en 1819 ;
Joseph Paris, Pierre Richard et Jos Brière fils en 1822 ;
Augustin Doré en 1821 ;
Jean Laroche fils en 1822 ,
Georges Thompson en 1826 ;
Andrew Wilson en 1824 ;
George Thompson en 1825 ;
John Murray en 1824

La partie ouest de ces terres fut donc concédée entre 1770 et 1783. Quant à la partie est, elle fut concédée entre 1808 et 1826.

Le rang Terrebonne

Ce rang prend à la ligne seigneuriale du sud-ouest joignant le fief D'Auteuil. Ces terres furent concédées comme suit à :

Jos Germain en 1765 ;
Julien Gauthier en 1775 ,
Veuve Pierre Doré en 1772 ;
François Matte en 1765 ;
Jean Germain en 1765 ;
Jos Bertrand en 1765 ;
Joseph Carpentier en 1765 ;
François-de-Sales Mottard en 1763 ,
Jacques Richard, fils de Pierre, en 1773 ;

Joseph-Marie Richard en 1778 ;
 Augustin Bertrand, fils de Jean-Baptiste, en 1765 ;
 Joseph Petit fils en 1773 ;
 Jos Laroche, du Bois-de-l'Ail, en 1783 ,
 J.-B. Perron en 1800 ;
 Joseph Mercure en 1801 ,
 Eustache Germain père en 1801 ;
 Joseph Frenet en 1801 ;
 Joseph Frenet (le même) en 1801 ;
 Janvier Gingras en 1802' ;
 J.-B. Perron en 1807

Le rang du Brûlé II

Les terres y furent concédées comme suit :

Jos. Laroche fils en 1821 ;
 François Carpentier et Benoît Marcot en 1819 ,
 Joseph Gingras en 1785 ;
 Jos Germain et Louis Galarneau en 1819 ,
 J.-B. Chaillé fils en 1785 ;
 François-Pierre Marcot en 1814 ;
 Joseph-Pierre Marcot en 1814 ,
 Joseph Girous, François et Joseph Marcot en 1815 ,
 Joseph et Étienne Bédard en 1817 ;
 Joseph Paquet dit Lavallée et Simon Frenet en 1812 ;
 Joseph Pagé, de Cap-Santé, en 1783 ;
 Nicolas Carpentier en 1812 ;
 Joseph Picher fils en 1783 ;
 Jean Pagé de Bélair en 1783 ;
 Jos.-Marie Bédard en 1783 ,
 Augustin Fouré dit Vadéboncoeur en 1783 ;
 Joachim et J.-B. Carpentier en 1783 ;
 Basile Gignac en 1783 ;
 François-de-Sales Mottard en 1783 ;
 Benoît L'Allier dit Marche-à-Terre en 1783 ;
 François Galarneau, fils de Louis, en 1814 ;
 Christophe Germain en 1783 ;
 Louis Galarneau en 1783 ;
 Jacques Richard et J.-B. Richard en 1783 ,
 Jacques Lamothe en 1783 ,
 Joseph Lamothe en 1783 ,
 Louis Langlois, du Bois-de-l'Ail, en 1783 ;
 Nicolas Matte en 1795 ;
 Jacques Marcotte, de Cap-Santé, en 1792 ,
 Joachim Carpentier et Ambroise Matte en 1811 ,
 Jos Paris fils et J.-B. Gingras en 1815 ,
 François Derome dit Descarreaux en 1820 ,
 Joseph Richard en 1828 ,
 Grégoire Mottard et Jean Savard en 1828 ;
 Nicolas Delisle et François Galarneau en 1828 ,
 Joseph Brière, fils d'Augustin, en 1828 ;
 Joseph Lesage en 1828 ;
 Augustin Doré en 1828 ;
 François Laroche, mari de la veuve Jos Denis, en 1828 ,
 John Dunn en 1826 ;
 Denis Dunn en 1826 ;
 William Stapleton en 1826

Les premières concessions du rang Terrebonne datent donc de 1765 tandis que celles du Deuxième rang du Brûlé sont de 1783. En 1828, toutes ces terres avaient été concédées.

Le rang Saint-Jacques

Le rang Saint-Jacques se trouve au nord du rang Terrebonne. Les terres y furent concédées à :

Henri Marcot et Jean-Baptiste Marcot en 1811 ;
 Augustin Chastenay et Joseph Morissette du Petit-Bois-de-l'Ail (deux terres contiguës), Joseph Chastenay, Jacques Marcotte, capitaine, André Frenet, du Petit-Bois-de-l'Ail, Jacques Marcotte (une seconde terre), Augustin Brière, fils de Joseph, J.-B. Larue, arpenteur, et Michel Frenet en 1809 ,
 J.-B. Larue, arpenteur, trois terres, en 1817 ;
 Étienne Leclerc en 1817 ,
 Joseph Marcot, fils de Jos, aussi en 1817

Le rang Sainte-Angélique

Ce rang, situé au nord-ouest de la seigneurie de Neuville, fait aujourd'hui partie de la municipalité de Saint-Basile.

Ici, nous voyons le seigneur de Neuville, Charles-Joseph Brassard Deschenaux, curé de L'Ancienne-Lorette, déroger à la coutume qui voulait que l'on ne concède pas à un même individu une superficie de terre plus grande que ce qu'il pouvait défricher et cultiver par lui-même. Ainsi, Jacques Marcotte, capitaine de milice de Cap-Santé, et John Graves, marchand de Québec, reçurent plusieurs concessions. Les concessions furent remises à :

Jacques Marcotte, capitaine de milice, en 1817 ,
 François Dion, François Giroux, Joseph Morissette et François Pichet en 1818 ,
 John Reinhart, marchand de Québec, Étienne Leclerc, Joseph Marcot, J.-B. Larue, arpenteur, et John Graves en 1819 ;
 Louis Paquet dit Lavallée en 1829 :

Le rang Côte-Saint-Jean

À partir de 1828, le seigneur Brassard Deschenaux concéda quatre rangs entiers à John Graves. Celui-ci conserva les droits de coupe de bois et, dès le lendemain de son acte de concession, il vendit les terres subdivisées à des immigrants irlandais et écossais au prix fort. Il coupa une forêt de chênes et plusieurs pinières, et fit descendre le bois à Portneuf par la rivière. Il possédait des moulins à scie à l'embouchure de la rivière Portneuf. Ce bois était expédié en Angleterre.

Le rang Côte-Saint-Jean se trouvait à l'est du rang Sainte-Angélique. Les terres du rang Côte-Saint-Jean furent vendues dans l'ordre suivant d'emplacement des terres par la veuve de John Graves :

Jonathan Reinhart en 1829 ;
Barthelemy Kelly en 1836 ;
Denis McDeed en 1836 ;
Jonathan Reinhart en 1836 ;
John Rotchford en 1829 ;
John Lawless en 1830 ;
Owen Love en 1836 ;
Martin Lawlor en 1834 ;
Owen McCarthy en 1834 ;
James Kelly en 1836 ;
William Shanahan en 1836 ;
Michael Bigley en 1836 ;
Hugh McNulty en 1836

Le rang Côte-Sainte-Marie

Ce rang, situé à l'est du rang Côte-Saint-Jean, a été concédé à John Graves le 10 février 1828 par le seigneur de Neuville, Charles-Joseph Brassard-Deschenaux. John Graves le divisa en 25 lots qu'il vendit aux immigrants irlandais suivants :

John Donovan en 1828 ;
Thomas Myler en 1828 ;
Jonathan Reinhart en 1836 ;
John Rasford en 1829 ;
Patrick Burns en 1829 ;
William Burney en 1830 ;
Ed Burns en 1831 ;
Richard Power en 1832 ;
James Molloy en 1828 ;
William Reason en 1829 ;
Michael Garney en 1828 ;
Catherine Barry en 1828 ;

Robert Cameron en 1829 ;
Patrick Barret en 1833 ;
Wesley Thomas Langston en 1833 ;
Michael McCarthy en 1829 ;
John McCarthy en 1834 ;
Denis Shanahan en 1828 ;
John Slattery en 1834 ;
Richard Meahan en 1831 ;
Patrick Houllat en 1829 ;

Ce rang fait partie aujourd'hui de Saint-Basile.

Le rang Côte-Saint-Charles

Le rang Côte-Saint-Charles se situait à l'est du rang Côte-Sainte-Marie. Le 11 février 1828, le seigneur de Neuville concéda tout ce rang au même John Graves. Cette fois, il le divisa en 26 lots qu'il vendit aux immigrants irlandais suivants :

Dennis Duggan en 1828 ;
Thomas Crooze en 1828 ;
Steven Slattery en 1828 ;
Jonathan Reinhart en 1836 ;
Michael Walsh en 1828 ;
Alexandre Wells en 1834 ;
John Doyle en 1829 ;
William Quinn en 1829 ;
John Donovan en 1828 ;
Garret Burns en 1828 ;
Thomas Maghien en 1828 ;
William Gafney en 1829 ;
Arthur McClintock en 1828 ;
Richard Mills en 1829 ;
Charles Cleary en 1833 ;
Robert Kennedy en 1828 ;
James Moody en 1834 ;
Patrick Love en 1830

Ce rang fait également partie aujourd'hui de la municipalité de Saint-Basile.

Le rang Sainte-Madeleine

Le 12 février 1828, le seigneur de Neuville concéda un quatrième rang entier à John Graves. Ce rang était situé à l'est de la rivière Portneuf (aujourd'hui dans la municipalité de Pont-Rouge), Graves le divisa en 15 lots qu'il vendit comme suit à :

Charles Reinhart en 1838 ;

Ed Burns en 1840 ,
 John Fitzgerald en 1843 ;
 John Jinking en 1844 ,
 Patrick McDonald en 1842 ,
 Hugh Turley en 1844 ;
 Suzanne Lawler en 1840 ;
 John Cleary en 1841 ,
 David Graham en 1852 ,
 William Gafrey en 1855 ,
 Robert Kennedy en 1847 ,
 Robert Love en 1847

Fin du régime seigneurial

Nous découvrons ici combien le régime seigneurial avait complètement perdu son rôle premier, qui était de pourvoir à l'établissement de cultivateurs qui devaient tenir feu et lieu sur les concessions et les défricher. Plusieurs de ces concessions sont données à des gens qui ont domicile ailleurs et qui ne défrichent pas ces terres, mais les revendent. J.-B. Larue, arpenteur, en obtient, pour sa part, quatre de quatre arpents de front chacune et il les revend la même année à John Graves, commerçant de Québec, qui fait le commerce du bois avec les chantiers maritimes de Québec. Ceci n'aurait pas été permis selon les lois françaises qui exigeaient que le colon occupe et défriche sa terre avant de pouvoir la revendre. L'abbé Gatien, dans son histoire de Cap-Santé, dit bien que, dans les années 1820, les seigneurs vendaient des terres au lieu de les concéder gratuitement, contre seulement une légère rente annuelle, ce à quoi ils étaient tenus par la loi. C'est pourquoi, à partir de cette période, les habitants commencèrent à maugréer contre le régime seigneurial et en demandèrent l'abolition, qui fut décidée en 1859.

Le bourg Saint-Louis

Au début, il n'y avait que des cultivateurs dans les seigneuries. Comme les terres pouvaient par héritage ou autrement être subdivisées en unités trop petites pour permettre une utilisation rentable, le roi,

en 1745, émit une ordonnance qui interdisait de construire une maison sur une terre plus petite que 1,5 arpent sur 40.

Lorsque le développement d'une seigneurie commandait la construction d'un village, le seigneur devait demander la permission à l'intendant. À Neuville, l'ordonnance pour permettre le lotissement et la construction d'un village fut émise par l'intendant Bigot en 1754.

Le bourg Saint-Louis s'étendait sur la partie sud du domaine seigneurial, c'est-à-dire sur toute la section bordant la rue des Érables au nord et tout le territoire au sud de cette même rue jusqu'au fleuve Saint-Laurent, à partir de l'ancien couvent à l'est jusqu'au terrain de la caisse populaire aujourd'hui.

Les premiers propriétaires de terrains du bourg Saint-Louis ou village de Neuville furent :

Joseph Mathon, chirurgien, en 1755 ;
 Bernard Planté, médecin et notaire, en 1767 ;
 J.-B. Requiem, capitaine de navire, en 1767 ,
 Jos Descarreaux en 1768 ;
 François Lemonier en 1768 ,
 Jos Martin en 1779 ,
 Louis Marcoux et J.-B. Borgia en 1781 ,
 A.-F. Suzor en 1783 ,
 Joseph Proulx, aubergiste, en 1795 ,
 Jean Guillet, marchand, en 1798 ;
 Pierre Réaume, Jean Langlois, marchand, Pierre Beaudry, Charles Gravel, Thomas Lefebvre en 1800 ;
 Pierre Auger en 1801,
 Louis Langlois en 1802 ;
 Louis Bernard, Joseph Martel, charron, Louis Laroche en 1803 ,
 Joseph Matte, J.-B. Goulet, navigateur, en 1804 ;
 Jos Rognon dit Laroche en 1805 ,
 J.-B. Vallières en 1806 ,
 Louis Vézina, navigateur, en 1809 ;
 Noël Béland, Nicolas Tapin et Jacques Pampalon en 1811 ,
 Joseph Laroche en 1812 ,
 Nicolas Dallaire, tanneur, en 1813 ;
 Jos Mailloux en 1814 ,
 Augustin Vézina, bedeau, en 1815 ,
 Thomas Everell en 1818 ,
 Thomas LaRue en 1823

Les premiers colons de Neuville

Il est intéressant de rechercher l'origine des premiers habitants de la seigneurie de Neuville. La liste qui est présentée en tableau a été préparée à partir du *Dictionnaire des familles* de l'abbé Tanguay et des travaux d'Archange Godbout. De plus, Raymond Gingras, du Service de généalogie du gouvernement du Québec, nous a fourni plusieurs renseignements utiles.

Le numéro de la terre F-1, par exemple, correspond au numéro du terrier et de la carte des terres incluse dans le volume *Le Terrier de Neuville, 1660-1980* dont l'auteur est Marc Rouleau. Nous avons ajouté les numéros du cadastre officiel.

Donc, sur les 65 premiers colons de Neuville dont nous avons pu identifier le lieu d'origine en France, 21 sont originaires de Normandie, dont 16 du diocèse de Rouen, 8 viennent du Poitou, 8 d'Aunis, 5 d'Anjou, 4 d'Île-de-France, 4 du Maine, 3 de Picardie, 3 de Saintonge, 2 du Berry, 2 de Lorraine, 2 du Limousin et 1 de chacune des provinces suivantes : Beauce, Angoumois, Champagne, Bourgogne et Charente-Maritime (voir le tableau *Origine des premiers colons de Neuville* à la fin de ce chapitre).

Les Filles du roi

En 1663, la population de la Nouvelle-France ne dépasse pas 2 300 habitants, dont très peu de femmes. Pour amener des femmes aux colons déjà établis en Nouvelle-France et aux soldats du régiment de Carignan qui y avaient été démobilisés et qui voulaient s'y établir, Colbert et le roi décidèrent que ce dernier financerait le voyage de jeunes filles choisies en France, dans les institutions, à l'Hôpital général de Paris ou dans les villes du littoral, pour qu'elles viennent se marier au Canada. De plus, il leur fournirait une dot de 50 £.

Anne Gasnier, M^{me} de Monceaux, était arrivée à Québec en 1648 avec sa fille Claire-Françoise et son gendre Denis-Joseph Ruelle d'Auteuil. Celui-ci obtint une seigneurie à Sillery. Il fut l'un des premiers membres du Conseil souverain de la Nouvelle-France et, de plus, procureur général de ce Conseil. Mais son mariage ne fut pas un succès. En effet, sa femme obtint la séparation de biens et rentra en France en 1657. Cependant, Anne Gasnier demeura à Québec et, en 1655, elle épousa Jean Bourdon, qui était devenu veuf avec sept jeunes enfants dont un mourut en bas âge. Elle fit inscrire au contrat qu'ils vivraient comme frère et sœur et qu'elle s'occuperait de l'éducation des enfants. Voici ce qui advint de chacun des six enfants survivants :

- Jean-François Bourdon Dombourg, le fils aîné, fut inscrit au collège des Jésuites et devint seigneur et navigateur.
- Jacques Bourdon d'Autray devint aussi seigneur, officier des troupes de la marine et explorateur.
- Geneviève Bourdon fut la première postulante canadienne à se présenter au monastère des Ursulines en 1652.
- Anne Bourdon entra au noviciat des Ursulines en 1658. Elle fut reçue en 1659 sous le nom de mère Sainte-Agnès. Elle fut la première supérieure canadienne des Ursulines en 1700.
- Marie Bourdon entra à l'Hôtel-Dieu de Québec comme novice en 1653. Elle portait le nom de mère Thérèse de l'Enfant-Jésus. Elle y mourut à l'âge de 20 ans.
- Marguerite Bourdon, en 1657, entra aussi à l'Hôtel-Dieu et elle fut une des fondatrices de l'Hôpital général. Elle avait pris le nom de mère Saint-Jean-Baptiste.

Anne Gasnier fit plusieurs voyages en France pour recruter des femmes pour les premiers colons. Elle organisa un voyage en 1669. Elle recevait les Filles du roi chez elle à Québec où se faisaient les présentations et se signaient les contrats. On pourrait la considérer comme la marraine des 45 premiers couples neuvillois.

Ces recrutements se firent de 1663 à 1673. Silvio Dumas, dans *Les Filles du roi en Nouvelle-France*, publié par la Société historique de Québec en 1972, a identifié 774 Filles du roi. La liste de celles qui ont épousé des censitaires de Dombourg ou Neuville est présentée en tableau à la fin du chapitre. L'ordre chronologique des mariages des censitaires de Neuville à des Filles du roi y est également présenté sous forme de tableau.

En 1669, 1670 et 1671, plusieurs des premiers colons de Neuville se rendaient à Québec à l'arrivée des navires venant de France et transportant les Filles du roi. Les présentations étaient faites chez Anne Gasnier, femme de Jean Bourdon, où la plupart des

contrats de mariage étaient signés devant les notaires Duquet et Becquet. Sur les 45 Filles du roi qui épousèrent des habitants de Dombourg ou Neuville,

16 étaient originaires de Paris
 10 de Normandie, dont 6 de la ville de Rouen
 5 de Picardie
 2 d'Orléans
 1 de Brie
 1 du Hainaut
 1 du Poitou
 1 d'Île-de-France
 1 de Provence
 1 de Bourgogne
 1 de Champagne
 1 de Beauce
 1 de Garonne
 1 du Berry et
 2 d'origine inconnue



Origine des premiers colons de Neuville

TERRE	C.O.	NOM	VILLE ou VILLAGE	EVÊCHÉ	PROVINCE
F-1	1-2	René Chartier	Saint-Jean-de-Montierneuf	Poitiers	Poitou
F-1	2	Jean Soulard	Saint-Sauveur	La Rochelle	Aunis
F-2	3	Jean Denis	Taillebout		
F-3	4-	Charles Davault Laplante	d'Orvilliers	Angers	Anjou
F-4	7	Michel Rognon dit Laroche	Paris	Paris	Île de France
F-5	8	Charles Delorice			
F-6	9	Jean Charles dit Lajeunesse	Saint-Nicolas de Calais	Boulogne	Picardie
F-7	10	Guillaume Duborq			
F-8	11	Robert Senat	Rouen	Rouen	Normandie
F-9	12	Michel Desorcy	Paris	Paris	Île-de-France
F-10	12	Jean Pin, fils de Marin Pin	Thury	Bayeux	Normandie
F-11	15	Samson Auger dit Maisonville			
F-12	16	Sébastien Liénard Durbois	Saint-Michel		Lorraine
F-13	17-18	Pierre Fauteux	Saint-Ouen	Rouen	Normandie
F-14	19-20	Jean François Garnier dit Pellerin	Saint-Côme	Le Vert	Maine
F-15	23	Antoine Tapin	Saint-Nicolas de Poiret	Maillezais	Poitou
F-16		Louis Delisle			
F-17	26	Antoine Bordeleau	Dampierre	Boutonne	Saintonge
F-18	28	Jean Garnier	Saint-André	Chartres	Beauce
F-19	32	Claude Carpentier	Neuville	Rouen	Normandie
F-20	33	J.-B. Larue	Bréel		Normandie
F-21	35-36	J.-B. Proux	Saint-Jean-de-Montierneuf	Poitiers	Poitou
F-22	41-42	Jean Hayot, fils de Thomas Hayot	Saint-Jean-Mortagne	Perche	Normandie
F-23	45	Michel Berthelot dit Descormiers	Saumier	Angers	Anjou
F-24	50	Pierre Ferret ou Ferré	Saint-Pierre	Rouen	Normandie
F-25	56	Pierre Bouvier	Rouen	Rouen	Normandie
F-26	57	Jean Belan	Rouen	Rouen	Normandie
F-27	58	Louis Delisle	Dampierre	Rouen	Normandie
F-28	70	Mathurin Corneau	Fontenay	La Rochelle	Aunis
F-29	73	Étienne Papillon	N.-D.-de-Cogne	La Rochelle	Aunis
F-30	80	Antoine Bisson	Saint-Côme-le-Vent	Maine	
F-31	81-84	Jacques Larguiller	Quiercy		Picardie
F-32	86	Robert Germain	Lonlay Labbé	Le Mans	Maine
F-33	87-92	René Duverger Laplanche	Poitiers	Poitiers	Poitou
F-34	96-98	Jean Chesnier	Selle		Saintonge
F-35	98-100	Antoine De Serre	Saint-Aman	Angoulême	Angoumois
F-39	190	Pierre Savary ou Savaria	Cognac-le-Froid	Limoges	Limousin
F-100	191-192	Pierre Pichet dit Lamusette	Saint-Georges	Poitiers	Poitou
F-101	201	Étienne Léveillé	Saint-Maclaire	Rouen	Normandie
F-102	202	Jean Hardy	Havre-de-Grâce	Rouen	Normandie
F-103	204-5	Jean Dubuc	La Trinité	Rouen	Normandie
F-108	209	Nicolas Sylvestre dit Champagne	Pont-sur-Seine		Champagne
F-109	211	Nicolas Langlois	Saint-Pierre	Rouen	Normandie
F-110	212	Jean Le Picq	Saint-Pierre-de-Baumontel	Evreux	Normandie
F-111	213	Léonard Faucher de St-Maurice	Saint-Maurice	Limoges	Limousin
F-112	214	Sébastien Liénard Durbois dit Boisjoly	Saint-Dié	Saint-Michel	Lorraine
F-112	215-6	Lucien Talon	Hauteville	Beauvais	Île-de-France
F-113	218	Pierre Coquin dit Latournelle	Saint-Maclou	Rouen	Normandie
F-114	219	Julien Coutancineau	Île-de-Ré	La Rochelle	Aunis

Origine des premiers colons de Neuville

TERRE C.O.	NOM	VILLE ou VILLAGE	EVÊCHÉ	PROVINCE
F-115 223	Estienne Magnan	Saint-Barthélemy	La Rochelle	Aunis
F-116 224-5	Pierre Pelletier	Maillezais		Poitou
F-117 226	Michel Harbour	Saint-Romain	Rouen	Normandie
F-120 233	André Dumet	Saint-Jacques-Dieffre		Normandie
F-121 234-9	Pierre Voyer	Le Mans	Le Mans	Maine
F-122 240	Nicolas Matte	Saint-Cyr	Rouen	Normandie
F-123 241	Simon Lefebvre dit Angers	Tray-le-Bas	Noyan	Picardie
F-125 243	Jacques Fournel	Saint-Sauveur	Rouen	Normandie
F-126 244	Charles Petit	Saint-Pierre-D'Anneville	Rouen	Normandie
F-127 246	Jacques Dery dit Larose	Vierve	Bourges	Berry
F-128 247	René Meunier dit Laramée	Saint-Jean	Luçon	Poitou
F-129 248	Pierre Grenon	Saint-Marcil	La Rochelle	Aunis
F-130 249	Jacques Brun ou Boin dit La Pensée			
F-131 250	Pierre Richard	Saintes	Saintonge	
F-132 252	Gilles Pinel	La Rochelle	Aunis	
F-133 254	Louis Ballard dit Latour	Autun		Bourgogne
F-134 255-6	Simon Pleau dit Lafleur	N.-D.-de-Chatillon	Bourges	Berry
F-135 257-8	François Vandal	Fournay	Angers	Anjou
F-136 259-60	Guillaume Bertrand	Sainte-Marie-de-Ré	La Rochelle	Aunis
F-139 264	Pierre Auger	Lezay	Poitiers	Poitou
F-138 263	Michel Frenette	Sainte-Marguerite-des-baux	Évreux	Normandie
F-142 1	Paul Chatel			
F-145 4-5	Pierre Jallet			
F-146 5	Pierre Lefebvre	Dugres-en-Coire	Angers	Anjou
F-147 9	Guillaume Lefebvre	Dugres-en-Coire	Angers	Anjou
F-148 11	Jacques Marcot	Fécamp	Rouen	Normandie
F-149 12	Nicolas Marcot	Fécamp	Rouen	Normandie

- Le numéro F-XX à gauche réfère au feuillet du terrier de Neuville et de la carte des terres (Marc Rouleau, 1984). C'est le numéro qui sera utilisé tout au long de cet ouvrage pour identifier les terres de Neuville.
- Le numéro sous l'entête C.O. est le numéro du cadastre officiel actuel.
- À compter de F-141, on doit se référer au cadastre officiel des Écureuils.

Dates des mariages des Filles du roi avec les censitaires de Neuville

25 novembre	1665	Pierre Picher épouse Catherine Durant, arrivée en 1665
août	1667	Jean Chesnier épouse Marie Gresleau, arrivée en 1667
24 août	1667	Jacques Achon épouse Marguerite Bonnefoy, arrivée en 1667
12 octobre	1667	Pierre Coquin épouse Catherine Beaudin
24 novembre	1667	Pierre Bouvier épouse Catherine Baillé, arrivée en 1667
14 janvier	1668	René Meunier dit Laramée épouse Marguerite Charpentier, arrivée en 1668
octobre	1669	Mathurin Grégoire épouse Françoise Loiseau, arrivée en 1669
1 octobre	1669	René Chartier épouse Marguerite Delorme, arrivée en 1669
15 octobre	1669	Antoine Bordeleau épouse Pierrette Hallier, arrivée en 1669
15 octobre	1669	Jean De Lastre épouse Marie Lefebvre, arrivée en 1669
15 octobre	1669	Jean Le Picq épouse Françoise Millot, arrivée en 1669
15 octobre	1669	Jacques Déry dit Larose épouse Marguerite Vitry, arrivée en 1669
15 octobre	1669	Robert Sénat épouse Marie Attenville, arrivée en 1669
15 octobre	1669	Léonard Faucher dit Saint-Maurice épouse Marie Damoys, arrivée en 1669
15 octobre	1669	Louis Delisie épouse Louise Desgranges, arrivée en 1669
21 octobre	1669	Jean Hardy épouse Marie Poiré, arrivée en 1669
21 octobre	1669	Jacques Damien épouse Anne d'Ocquincourt, arrivée en 1669
29 octobre	1669	Robert Germain épouse Marie Coignart, arrivée en 1669
	1669	François Marquet épouse Marie Daine
Août	1670	Jean Jean dit Denis épouse Geneviève Billot, arrivée en 1670
1 ^{er} septembre	1670	Charles Petit épouse Jeanne Rossignol, arrivée en 1670
14 septembre	1670	Michel Rognon épouse Marguerite Lamain, arrivée en 1670
14 septembre	1670	Charles Delorice épouse Louise Petit, arrivée en 1670
14 septembre	1670	Nicolas Marcot épouse Martine Taurey, arrivée en 1670
septembre	1670	Jacques Marcot épouse Elisabeth Salé, arrivée en 1670
20 sept.	1670	Jacques Boin ou Brau dit La Pensée épouse Marie Malo, arrivée en 1670
septembre	1670	Jean Lorient épouse Agathe Merlin
24 sept.	1670	Pierre Richard épouse Marguerite Hévain, arrivée en 1670
6 octobre	1670	Mathurin Comeau épouse Marie Marthe Payen, arrivée en 1670
27 novembre	1670	Jean Robitaille épouse Marguerite Buitez, arrivée en 1670
8 février	1671	Étienne Léveillée épouse Isabelle Lequint veuve, arrivée en 1667
24 août	1671	Claude Carpentier épouse Marguerite Bonnefoy (veuve Achon), arrivée en 1667
12 octobre	1671	Nicolas Matte épouse Madeleine Auvray, arrivée en 1671
12 octobre	1671	Pierre Coquin épouse Catherine Baudin, arrivée en 1671
12 octobre	1671	Guillaume Bertrand épouse Madeleine Ferron, arrivée en 1671
12 octobre	1671	Jacques Fournel épouse Louise Hubinet, arrivée en 1671
12 octobre	1671	Lucien Talon épouse Isabelle Planteau, arrivée en 1671
26 octobre	1671	Louis Bonnedeau dit Châtellereau épouse Claude de Laval, arrivée en 1671
26 octobre	1671	Nicolas Langlois épouse Elisabeth Cretel, arrivée en 1671
décembre	1671	Pierre Pelletier épouse Françoise Tronchet (Richard), arrivée en 1671
31 août	1671	Pierre Boivin épouse Madeleine Guérin, veuve de Jean Julien, arrivée en 1665
19 septembre	1673	Charles Davault dit Laplante épouse Marguerite d'Aubigny, arrivée en 1673
28 décembre	1676	Urbain Fouquereau épouse Jeanne Rossignol, veuve Petit et Forget, arrivée en 1670
10 février	1687	Maurice Olivier épouse Anne d'Ocquincourt, veuve Damien, arrivée en 1669
8 mai	1687	Pierre Mercier épouse Marguerite Lamain, veuve Rognon, arrivée en 1670
28 mai	1687	René Mézerai épouse Françoise Millot, veuve Le Picq, arrivée en 1669
21 décembre	1691	Maurice Olivier épouse Marguerite Fontaine, veuve Ratel, arrivée en 1670

Filles du roi ayant épousé des censitaires de Neuville

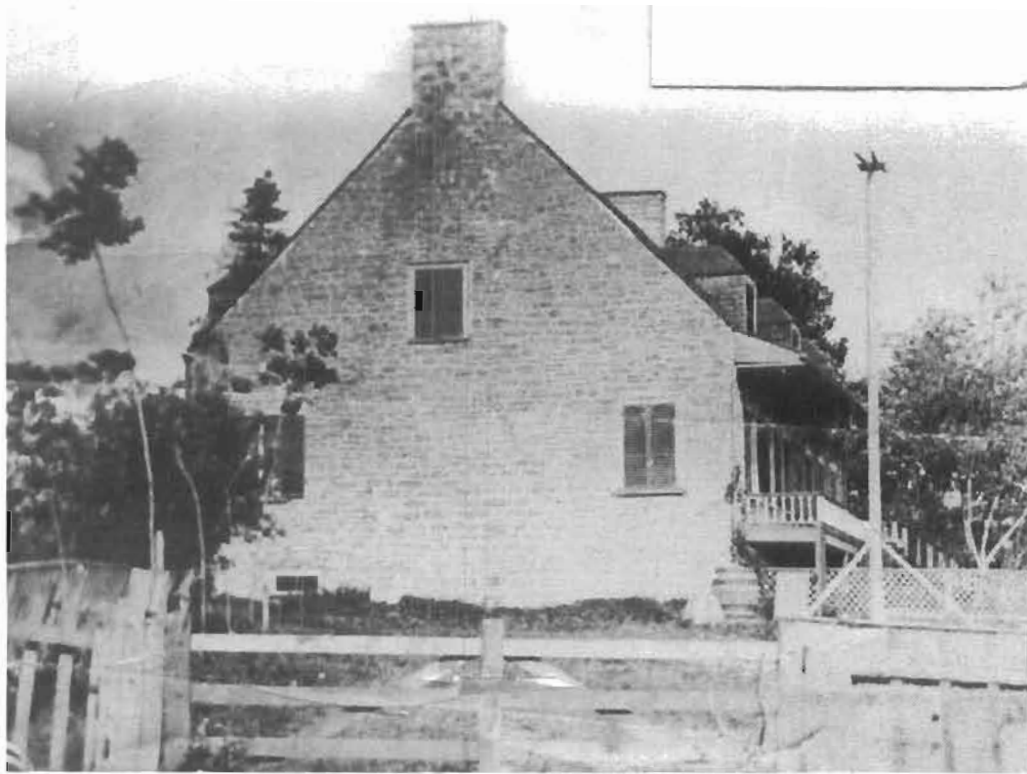
ATTENVILLE, Marie	Née à Saint-Eustache de Paris en 1651, épouse 1) Robert Sénat , 15 octobre 1669 2) Jean Fauconnet dit Lafleur , 20 janvier 1671, à son premier mariage, elle apporte des biens évalués à 400 livres.
AUVRAY, Madeleine	Née à Rouen, épouse, 12 octobre 1671, à Québec, Nicolas Matte ; biens estimés à 300 livres.
BAILLÉ, Catherine	de Fécamp en Normandie, épouse Pierre Bouvier le 24 novembre 1667, Québec.
BAUDIN, Catherine	Née à Saint-Séverin de Paris en 1652, épouse Pierre Coquin dit Latournelle , 12 octobre 1671, Québec ; biens 300 livres.
BILLOT Geneviève	Née à Saint-Marcel de Paris, épouse Jean Jean dit Denis , août 1670, biens estimés à 200 livres.
BONNEFOY (de Sainte-Foy) Marguerite	Née au Bourg Saint-Denis en Normandie en 1648, épouse 1. Jacques Achon , décembre 1667, 2. Claude Carpentier , 24 août 1671
BRUNET Anne	Née à Saint-Leu de Paris en 1646, passe un contrat de mariage à René Duverger , 14 octobre 1665, annulé par la suite. Elle épouse Pierre Cormier le 23 novembre 1665.
BULTEZ Marguerite	Bourg d'Auchy Picardie – B 1647, fille de Pierre Bultez et de défunte Louise Pépin. Épouse Jean Robitaille , 27 novembre 1670 ; biens estimés à 200 livres. Son père Pierre Bultez était au Canada en 1667, à Neuville où il travaillait sur le domaine du seigneur Dombourg, il était remarié à Jeanne Charron.
CHARPENTIER Marguerite	Née à Meaux en Brie en 1641. Épouse René Meunier dit Laramée le 16 octobre 1668 à Québec ; Biens : 300 livres.
COIGNART Marie	Née à Rouen en 1643. Épouse Robert Germain , 29 octobre 1669, Québec.
CRETEL Elisabeth	Née à Rouen en 1649. Épouse Nicolas Langlois , 26 octobre 1671 ; Biens : 300 livres.
DAINE Marie	Née en 1641. Épouse François Marquet , fermier du seigneur, vers 1669.
DAMOYS Marie	Elboeuf (Normandie), née en 1649. Épouse Léonard Faucher dit Saint-Maurice , 15 octobre 1669, Québec.
D'AUBIGNY Marguerite	Saint-Luc-de-Paris, 1655. Épouse Charles Davault dit Laplante , 19 septembre 1673 à Québec.
DE LAVAL Claude	Née à Amiens, Picardie, en 1651. Elle épousa Louis Bonnedeau dit Châtellereault le 26 octobre 1671. Biens estimés à 300 livres.

Filles du roi ayant épousé des censitaires de Neuville

DELORME, Marguerite	Née à Orléans en 1643. Épouse René Chartier , 1 ^{er} octobre 1669. Biens : 400 livres.
DESGRANGES, Louise	Née à Paris, 1648. Épouse Louis Delisle , 15 octobre 1669. Biens : 50 livres.
D'OCQUINCOURT, Anne	Née à N.-D.-de-Boiscourt, Picardie en 1641. Épouse 1. Jacques Damien , 21 octobre 1669, Québec. 2. Maurice Olivier , 10 février 1687. P.T.Q.
DURANT, Catherine	De Saint-Eustache de Paris 1652. Épouse Pierre Picher , 25 novembre 1665, Québec.
FERRON, Marguerite	De Saint-Vaast en Hainaut en 1641. Épouse Guillaume Bertrand , 12 octobre 1671, Québec. Biens : 300 livres.
FONTAINE, Marguerite	Née en 1646. Épouse 1. Jacques Gérard, 1670, Trois-Rivières. 2. Pierre Ratel, 23 août 1681, Repentigny. 3. Maurice Olivier , 21 décembre 1691, P.T.Q.
GRESLEAU, Marie	Née à Lusignan en Poitou en 1641. Épouse 1. Jean Chesnier , août 1667; biens : 200 livres. 2. Pierre Signay, 16 août 1700, Québec.
GUÉRIN, Madeleine	Vossallion, Picardie, en 1646. Épouse 1. Jean Julien, 10 novembre 1665; 2. Pierre Boivin , 31 août 1673. Terre de Gustave Boisjoli.
HALLIER, Pierrette	Bourg d'Esgly, Île-de-France. Épouse Antoine Bordeleau , 15 octobre 1669, Québec.
HÉVAIN, Marguerite	Bourg de Deussay (Picardie). Épouse Pierre Richard , 24 septembre 1670. Biens : 300 livres, Château Richer.
HUBINET Louise	Née à Saint-Christophe de Paris en 1651. Épouse Jacques Fournel , 12 octobre 1671, Québec. Biens : 300 livres.
LAMAÏN Marguerite	Née en Rouen, Normandie en 1657. Épouse 1. Michel Rognon , 14 septembre 1670, Québec. Biens 300 livres. 2. Pierre Mercier , 8 mai 1685, P.T.Q.
L'ARCHEVÊQUE Françoise	Née à Rouen, 1641. Épouse Jean Dubuc , 14 janvier 1688, Québec.
Le COQ Jeanne	Née à Saint-Roch de Paris, 1646. Épouse 1. Guillaume Duboc , 8 septembre 1670, Québec. 2. Martin Moreau, 18 janvier 1672, Québec.
LEFEBVRE Marie	Née à Saint-Vivien de Rouen, 1641. Épouse Jean De Lastre, 15 octobre 1669, Québec Biens : 150 livres.

Filles du roi ayant épousé des censitaires de Neuville

LEQUINT, Isabelle	Née à Saint-Germain de l'Auvernois, Paris, 1633. Épouse 1. Jean Gaigneux, 5 juillet 1668, Québec. 2. Étienne Léveillé, 8 février 1671, Québec. 3. Pierre Gérard, 26 avril 1688, P.T.Q.
LOISEAU, Françoise	Née au Bourg Saint-Crespin (Provence). Épouse Mathurin Grégoire , octobre 1669, Québec.
MAGDELAINE, Jeanne	Née à Saint-Laurent de Paris en 1646. Épouse Antoine Tapin , 4 novembre 1669, Québec. Biens estimés à 100 livres.
MALO, Marie	Née à Baillard (Normandie), 1641. Épouse Jacques Boin dit La Pensée , 20 septembre 1670, Château-Richer. Biens : 300 livres.
MERLIN, Agathe	Née à Montbard (Bourgogne), 1646. Épouse Jean Loriot , septembre 1670, Québec.
MILLOT, Françoise	Née au bourg N.-D-sur-Seine (Champagne). Épouse 1. Jean Le Picq , 15 octobre 1669, Québec. 2. René Mézeray , 26 mai 1688, P.T.Q. 3. Léonard Dubord , 30 septembre 1697, Québec.
PAYEN, Marie-Marthe	Née à Saint-Benoît de Paris, 1653. Épouse Mathurin Corneau , 6 octobre 1670, Québec.
PETIT, Louise	Née à Saint-Médard de Paris, 1650. Épouse Charles Delaurice , 14 septembre 1670, Québec.
POIRÉ, Marie	Née à Saint-Laurent de Paris. Épouse Jean Hardy à Dombourg, 21 octobre 1669.
PLANTEAU, Isabelle	Née à Saint-Méry de Paris, 1646. Épouse Lucien Talon , 12 octobre 1671.
ROSSIGNOL, Jeanne	Née au bourg Saint-Pierre-de-Montfort (Beauce) en 1652. 1. Charles Petit , 1 ^{er} septembre 1670, Québec. Biens : 200 livres. 2. Jacques Forget , 4 février 1674, Québec. 3. Urbain Fouquereau , 28 décembre 1676, Québec.
SALÉ, Elisabeth	Née à Saint-Médard de Paris en 1651. Épouse Jacques Marcot , septembre 1670, T.-R.
TAUREY, Martine	Née à Orléans en 1646. Épouse Nicolas Marcot , 14 septembre 1670, Québec. Biens : 250 livres.
TROCHET, (Touchet-Richard)	Née à Saint-Dignan (Berry) en 1641. Veuve de François Matoret, épouse Pierre Pelletier , décembre 1671.
VITRY, Marguerite	Née au bourg Saint-Martin de Garonne en 1648. Épouse Jacques Déry dit Larose , 15 octobre 1669, Québec.



Le « Mai » au manoir LaRue

Le 1^{er} mai, les censitaires coupaient une épinette d'environ 30 pieds de long, l'ébranchaient et la plantaient devant le manoir seigneurial. Ils tiraient du fusil jusqu'à noircir le haut de l'épinette. Le seigneur recevait alors les censitaires pour un vin.



Résidence du coseigneur Eugène LaRue.

Elle était située dans la rue des Érables, sur le site de l'école Notre-Dame-du-Rosaire. Elle a été déménagée au 1119, route 138.

Paroisse, curés et églises

La paroisse Saint-François-de-Sales de Neuville

Au début de la colonie, tous les prêtres et les desservants étaient sous l'autorité du Séminaire de Québec et de M^{gr} de Laval. Les missionnaires de la côte, comme on les appelait, desservaient toutes les premières agglomérations le long du fleuve. Les prêtres avaient des autels portatifs qu'ils transportaient dans leurs tournées.

Le missionnaire de la côte nord, c'est-à-dire celui qui s'occupait des villages situés entre Neuville et Batiscan, résidait à Neuville. Une petite chapelle de bois y fut construite dès 1669. Elle était située à quelques centaines de pieds au sud de la sacristie actuelle.

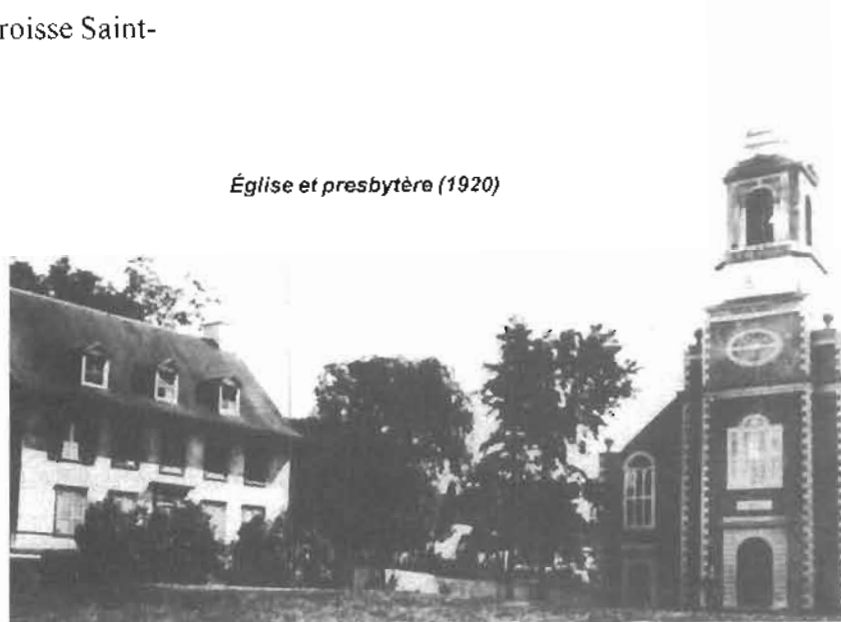
L'église Saint-François-de-Sales

Après l'érection canonique de la paroisse Saint-François-de-Sales de Neuville en 1684, le curé Jean Basset entreprit de construire la première église de pierre. Les travaux débutèrent en 1696. Le 4 mars 1704, le seigneur Dupont de Neuville, qui avait donné le terrain, passa un marché avec Jean-Baptiste Le Breton qui s'engagea à couvrir de bardeaux le toit de l'église et le clocher. Le seigneur Dupont fournira les clous et paiera 25 sols la toise. Cette église mesurait 75 pieds de longueur sur 40 pieds de largeur. Elle fut terminée en 1715.

Luc Noppen, dans *Les Églises du Québec 1600-1850*, note que le sculpteur Charles Vézina y travailla de 1717 à 1760 en compagnie de plusieurs autres artisans. Il était également menuisier et s'était installé à Neuville sur une terre à l'ouest de la seigneurie. Il était le mari de Louise Godin. Son fils Charles, aussi sculpteur, épousa Marie-Jeanne Aide-Créqui en 1732 et s'installa sur la terre F-25 du terrier de Neuville (aujourd'hui le numéro 56 du cadastre actuel, propriété de Jean-François Grenon et de Josée Simetin). Les Aide-Créqui habitaient la terre voisine qui, au début de 1880, appartenait à Reynald Vézina, puis en 1914 à Eugène Angers et finalement à Charles Angers. Les Aide-Créqui étaient des maîtres maçons. Jean Créqui a construit l'église de Saint-Augustin en 1719, et un de ses fils a construit l'église de L'Islet en 1770. Les artisans avaient tendance à unir leurs familles par les liens du mariage.

L'église de 1696 fut reconstruite et agrandie à partir de 1761. Puis, en 1854, le curé Parent fit construire l'église actuelle. Cependant, les pa-

Église et presbytère (1920)



roissiens exigèrent que l'on conserve le chœur de l'ancienne église. C'est pourquoi le chœur et la nef font un angle de quelques degrés.

Le baldaquin est la pièce principale du chœur. D'après John-R. Porter, professeur d'histoire de l'art à l'Université Laval, il a été construit en 1695 pour M^{sr} de Saint-Vallier, évêque de Québec, qui l'installa dans la chapelle de son palais épiscopal. Ce palais, situé dans le parc Montmorency à Québec, n'a jamais été terminé, car en 1700, M^{sr} de Saint-Vallier retourna en France pour régler un conflit avec les Jésuites. Malheureusement, en voulant revenir au

Canada en 1704, le navire qui le transportait fut pris par les Anglais, et il fut retenu prisonnier en Angleterre pendant cinq ans. Il ne revint à Québec qu'en 1713 et, voyant la mauvaise situation financière de l'évêché, il se retira dans un petit appartement à l'Hôpital général.

En fouillant dans les archives de l'Hôpital général, John-R. Porter a trouvé le texte suivant dans les annales de 1717 :

La disette cette année fut encore plus grande que la précédente. Monseigneur voyant qu'il ne pouvait subvenir aux besoins de tant de pauvres qui s'adressaient à lui comme à leur père, se trouva obligé de vendre le Retable de sa Chapelle épiscopale aux habitants de la pointe aux trembles comme à ceux qui étaient le plus fournis en bled, ce qui l'aida beaucoup dans ses aumônes, mais cette charité fit naître des murmures. Cependant, si les saints en vendant les Vases Sacrés pour le soulagement des malheureux ont acquis des louanges, pourquoi celui-ci n'en mériterait-il point?

Cette transaction est confirmée par un reçu fixé à la page des comptes de 1718 dans le livre de comptes de la fabrique de Neuville et signée par l'évêque de Québec, M^{sr} de Saint-Vallier.

Nous avons reçu ici pour les pauvres de cet hôpital les trois cent cinquante minots portés dans le billet ci-dessus pour le retable dont nous tenons quitte monsieur Hazeur et les habitants de Neuville, fait à Québec le 19 juillet 1719

Jean, Évêque de Québec.

M^{sr} de Saint-Vallier se prénomait Jean-Baptiste de La Croix. C'est ce qui explique la présence des deux petites statues sur la corniche du baldaquin. L'une représente saint Jean-Baptiste et l'autre saint Jean l'évangéliste. Autrefois, une



Baldaquin de l'église

statue représentant le Sauveur montant au ciel couronnait le baldaquin. Lors de la reconstruction de l'église en 1854, le curé Parent remplaça la statue par une croix. Il est bon de souligner que le chœur de l'église de Neuville, incluant le baldaquin, serait le plus vieil ensemble d'art religieux au Canada.

Pour ce qui est du maître-autel et des deux autels latéraux, ils ont été sculptés par François Baillargé en 1802. La voûte et la corniche du chœur, quant à elles, sont de François Normand, François Lafontaine et François Routhier, qui y travaillèrent en 1727. La chaire est de Toussaint Vézina et date de 1855.

La nef est décorée de plusieurs grandes peintures, dons d'Antoine Plamondon. Elles datent de 1850 à 1882. Dans le chœur, on trouve aussi quelques-unes de ses peintures, lesquelles représentent les quatre évangélistes. On y trouve aussi deux vitraux. L'un représente l'Annonciation ; il a été fabriqué par la firme J. O'Shea de Montréal. C'est un don de M. et M^{me} Alphonse Matte vers 1930. L'autre représente la Nativité ; c'est un don d'Eusèbe Beaudry. Celui-ci avait trouvé un porte-monnaie contenant une forte somme d'argent. Il a fait annoncer sa trouvaille dans plusieurs journaux, mais étant donné que personne ne la réclama, il décida de faire don de ce vitrail à la

fabrique. Quant à l'orgue, il est de Napoléon Déry. Antoine Plamondon donna 1 000 \$ pour son achat à la condition de pouvoir y jouer tous les dimanches au graduel. Le trésor de l'église comprend aussi plusieurs pièces d'orfèvrerie de François Ranvoysé, François Sasseville, Laurent Amyot, Guillaume Loir et Pierre Lespérance.

Plusieurs curés furent enterrés sous le chœur. Par contre, les paroissiens qui le demandaient pouvaient être enterrés sous leur banc. Dans le livre des comptes de la fabrique de Saint-François-de-Sales de Neuville daté du 23 décembre 1866, on note :

Il a été décidé que vu le peu d'espace qu'il y a dans l'église pour les inhumations, le taux serait comme suit – à date du premier janvier 1867, les paroissiens payeront, pour les grandes personnes la somme de cinq £ (20 \$), et pour les enfants la somme de deux £ et 10 shillings (10 \$) Les étrangers payeront respectivement \$ 50 00 et \$ 25 00

Dans *L'Inventaire des œuvres d'art de Neuville* dressé par le Groupe Harcart pour le ministère des Affaires culturelles en 1982, on retrouve des notes prises dans le livre des comptes de la fabrique de Neuville par Jules Bazin et Morisset. Nous y avons relevé les noms de plusieurs ouvriers qui ont travaillé à la construction et à la réparation des églises de Neuville de 1700 à 1920.

L'église, vue du côté ouest



1700-1701 : Chiron, Arbour, Labonté, Jean Proux, René Proux, puis Pierre Coutancineau, Angers fils, Belleau et Antoine Delisle pour la couverture de l'église. Ils ont été payés avec du lard.

1705-1706 : Antoine Carpentier et Chiron pour le travail de maçon ; Noël Pelletier, menuisier, pour avoir travaillé au plancher ; Pierre Coutancineau, pour la cloison ; Créquy, pour avoir maçonné ; Mathurin Béland et Gabriel Lépine, pour du sciage ; Noël Béland et Pierre Coutancineau pour la couverture du clocher.

1706-1707 : Brunet, pour les châssis de l'église ; Robitaille, pour la croix du clocher

1728-1729 : Charles Vézina, pour les balustres de l'église et des travaux à la porte

1733-1734 : Noël Pelletier père, pour un confessionnal

1754-1755 : Joseph Angers, pour la couverture de l'église et ouvrage aux lambourdes du sanctuaire

1761-1763 : A. Descarreaux, pour maçonnerie ; Joseph Angers, pour sa façon de la grande porte de l'église

1771-1772 : Pierre Pinel dit Lafrance, pour ouvrage à la couverture du rond point de l'église

1781-1782 : Jean Dubuc, pour ouvrage de maçonnerie

1782-1784 : Construction d'une sacristie et de deux chapelles : Paquet, maçon ; Papillon, maçon ; Joseph Dubuc, Pierre et Romain Lafrance

1785-1786 : Jean Langlois

1788-1789 : Pierre Stéguay et Jean-François Pagé de Cap-Santé, pour travaux au sanctuaire

1801-1802 : J.-B. Borgia, pour les ferrures des nouveaux bancs ; M. Baillargé, sculpteur, pour la façon de deux autels, gradins et tabernacles

1809-1810 : Gravel, pour le lambrisage

1818-1819 : Jos Proulx, pour huit bancs neufs

1848 : J.-B. Tapin, pour le vestiaire ; Zéphirin Châteauevert, pour ouvrage de forge

1853 : On entreprend la construction de la nouvelle église. Toussaint Vézina y travaille.

1855 : Pierre Hamel et Louis Bélanger, pour le lambris des chapelles et les balustres ; Toussaint Vézina y travaille toujours

1880 : Magloire Clermont, pour peinture de l'église ; Joseph LaRue, pour menuiserie

1884 : Installation de l'orgue Nap. Déry au coût de 2 000 \$

1897 : Figure de JHS pour les quarante heures par Ray-

mond Plamondon

1914 : Galerie de la sacristie par Barthélémy Rochette

1915 : Reconstruction de la façade en pierre de taille

1920 : Don d'un catafalque par Arthur Soulard, sculpteur, originaire de Neuville mais vivant à Montréal.

Les curés

Le premier missionnaire de la côte, Germain Morin, qui desservit le secteur en 1679, a été le premier prêtre canadien. Il a été ordonné par M^{gr} de Laval en 1665. Puis, après avoir été secrétaire de l'évêché de Québec et vicaire de la cathédrale jusqu'en 1670, il desservit Champlain, Neuville, Repentigny, Saint-Joseph de Lévis, Sainte-Anne de Beaupré et Saint-Michel. Par la suite, Jean Basset remplit cette mission en 1680 et J. Pinguet, de 1681 à 1684.

Premier curé : Jean Basset, de 1684 à 1716

Le premier curé Jean Basset était originaire de Sainte-Croix, diocèse de Lyon, en France. Il arriva à Québec en 1675, comme recrue pour le Séminaire. Il fut ordonné prêtre par M^{gr} de Laval le 21 décembre 1675 et nommé curé de Neuville en 1684, après l'érection canonique de la paroisse Saint-François-de-Sales de Neuville. Au début, il vivait dans une cabane ne valant que 100 £, sur la terre d'Antoine De Serre.

En 1696, il commença à faire construire la première église de pierre puis, en 1715, il vit à la construction du presbytère. Entre-temps, conjointement avec le seigneur Dupont de Neuville, il travailla beaucoup pour amener les sœurs de la congrégation de Notre-Dame à ouvrir un couvent à Neuville. Le seigneur donna le terrain pour le couvent, et le curé Basset acheta une terre du

Séminaire de Québec près du village et la donna aux sœurs pour leur permettre de vivre à Neuville. Elles s'y établirent en 1716 et ouvrirent leur couvent.

On peut dire de lui qu'il est le curé fondateur de la paroisse. Il y a exercé son ministère pendant 32 ans. Il est décédé le 20 novembre 1716, à l'âge de 70 ans, et a été inhumé sous les marches de l'autel.

Deuxième curé : Joseph-Thierry Hazeur de Lorme, de 1716 à 1725

Joseph-Thierry Hazeur de Lorme est né à Québec en 1680. Il était le fils de François Hazeur de Lorme, l'un des plus gros marchands et commerçants de Québec, qui a été aussi conseiller au Conseil supérieur de la Nouvelle-France.

Il a été ordonné prêtre en 1706 puis, de 1707 à 1712, il a été curé de Saint-François, île d'Orléans. En 1715, il a été nommé chanoine du chapitre de Québec et, en 1716, M^{sr} de Saint-Vallier le nomma curé de Neuville. En y arrivant, il dit qu'il n'y resterait qu'un an, mais il y demeura neuf ans. Revenu à Québec en 1725, il a été nommé grand pénitencier.

Il vivait de ses rentes qui étaient importantes et, se disant de faible santé, ne participait presque pas aux réunions du chapitre de Québec. Il complota contre M^{sr} de Saint-Vallier et appuya le chapitre de Québec qui voulait contrôler le diocèse aux dépens de l'évêque. Il mourut à l'Hôpital général de Québec en 1757 à l'âge de 77 ans.

À Neuville, il remplit ses fonctions avec assiduité. Cependant, dans quelques actes de sépulture, on peut découvrir des formulations démontrant un certain manque de respect à l'égard de ses paroissiens. Il mentionne par exemple :

La bonne femme Pagé 60 ans, le bonhomme Pagé 80 ans, le bonhomme François Garnier 93 ans, la bonne femme Élisabeth Magnan 70 ans, le bonhomme Lapensée 75 ans

De plus, dans tous ces cas et dans plusieurs autres, il ne donne que le nom du défunt sans mention des témoins. Il ne semble pas avoir pris au sérieux ces actes qui servaient aussi d'actes d'état civil.

C'est sous son règne que M^{sr} de Saint-Vallier institua le 3 juin 1720 la petite Fête-Dieu, jour chômé.



Vue de l'église

Troisième curé : Robert Dumont, de 1725 à 1746

Le curé Dumont est né en France vers 1701 et était docteur en théologie de l'Université de Toulouse. Il en était très fier et le mentionnait souvent. Dans son fascicule sur les curés de Neuville, publié en 1915, l'abbé Benjamin Demers ne note que deux événements survenus sous son administration :

1. Seulement les quatre premiers chantres qui décéderont en fonction pourront être inhumés sous la nef sans payer.
2. Les marguilliers devront faire dire, le samedi dans l'octave de la Conception, une messe basse pour J. Hardy et sa famille, en reconnaissance du don fait à l'église d'une croix et de six chandeliers.

Il fut curé de Neuville pendant 21 ans. C'est également sous son administration, en 1741, qu'a été fondée la paroisse Les Écureuils, détachée de celle de Neuville.

Il est mort à Neuville le 20 août 1746 d'une crise d'apoplexie et a été inhumé sous le chœur de l'église.

Quatrième curé : Louis-Eustache Chartier de Lotbinière, de 1746 à 1777

Louis-Eustache Chartier de Lotbinière père, membre d'une famille très influente en Nouvelle-France, avait été nommé en 1710 membre du Conseil supérieur par ordre du roi, même s'il n'avait pas l'âge légal de 25 ans. Il hérita de la seigneurie de Lotbinière en 1713. Dix ans plus tard, après le décès de sa femme Marie-Françoise Renaud d'Avesne Desmeloises, il décida de se faire prêtre et fut ordonné le 14 avril 1726. Dès le lendemain, M^{gr} de Saint-Vallier le nomma archidiacre et chanoine.

À sa mort, il a laissé plusieurs enfants dont l'aîné, prénommé lui aussi Louis-Eustache et né à Québec le 16 août 1715, qui n'avait que 11 ans. C'est d'ailleurs ce dernier qui deviendra prêtre et sera curé de Neuville en 1746. Il servit avec diligence ses ouailles et le fit harmonieusement avec les seigneurs qui étaient ses parents. Il abandonna ses fonctions de curé de Neuville après 31 ans de service, soit en 1777, et prit alors la cure de L'Ancienne-Lorette où il mourut et fut inhumé en 1786.

Un de ses frères joignit l'ordre des Récollets, mais il eut une carrière mouvementée ; il fut interdit par l'évêque à cause de son libertinage et de son ivrognerie. En 1759, les troupes de Bougainville, environ 400 cavaliers, logèrent à Neuville. Elles repoussèrent les 1 200 Anglais qui attaquèrent le 8 août 1759. En 1775, les troupes américaines d'Arnold, après leur défaite devant Québec, demeurèrent quelques jours à Neuville, où elles avaient également séjourné avant la bataille, et attendirent les renforts de Montgomery qui venaient de Montréal. Elles firent beaucoup de dommages au village et surtout au couvent. Il est probable que le frère du curé, le récollet, accompagnait les troupes américaines. Après la défaite d'Arnold devant Québec, il suivit l'armée américaine dans sa retraite et servit comme chapelain durant toute la Révolution américaine, donc de 1775 à 1783.

Cinquième curé : M^{gr} Charles-François Bailly de Messein, de 1777 à 1794



M^{gr} Bailly de Messein,
curé de Neuville

Né à Varennes le 4 novembre 1740, Charles-François était le fils de François-Auguste Bailly de Messein et d'Anne Goutins. Cette famille avait été anoblie en France au 16^e siècle. Ses membres étaient des commerçants prospères

de Montréal. À la fin du Régime français et après la Révolution, une branche de cette famille a été très active dans les établissements français de l'Illinois.

Charles-François Bailly de Messein fit ses études au collège Louis-le-Grand à Paris. À son retour au Canada, il démontra son intérêt à devenir prêtre et fut ordonné en 1767. L'évêque l'envoya comme missionnaire à Halifax ; il couvrait toute l'Acadie. Il contribua à pacifier les Indiens et les Acadiens et, après son retour à Québec en 1772, il fut tout d'abord professeur au Séminaire de Québec puis l'un des directeurs de cette institution.

En 1776, lors de la Révolution américaine, il se rangea résolument du côté anglais. Il fut aumônier des troupes de De Beaujeu et participa à l'engagement de ses troupes contre un groupe de citoyens de la Rivière-du-Sud (Montmagny) qui appuyaient les Américains. Il a été grièvement blessé lors de cette escarmouche.

En 1777, il est nommé curé de la Pointe-aux-Trembles de Neuville. Mais, en 1778, le gouverneur Carleton, qui retournait en Angleterre, lui demanda d'agir comme précepteur de ses enfants et de l'accompagner en Angleterre. Il accepta et y passa quatre ans. Pendant ce temps, c'est l'abbé Demeules qui desservit la cure de Neuville.

Au début de 1782, Bailly de Messein reprit ses fonctions de curé de Neuville. En 1786, Carleton, anobli sous le nom de lord Dorchester, revint au

Canada comme gouverneur général. À cette époque, les évêques catholiques de Québec n'étaient reconnus qu'officieusement par le gouvernement anglais. Aussi, lorsque M^{sr} Briand lui demanda d'accepter la nomination de M^{sr} Hubert comme nouvel évêque de Québec, lord Dorchester insista pour que son ami, Bailly de Messein, soit nommé évêque coadjuteur. Or, la coutume voulait que, lorsqu'on nommait un évêque coadjuteur, on lui assignait un ancien évêché. Bailly de Messein fut donc intronisé évêque *in partibus* de Capsa, ancien évêché de Tunisie. Après cette nomination, il signa toujours Charles-François, évêque de Capsa, ou M^{sr} de Capsa.

Les Quatrième et Cinquième Rangs de Neuville, qui font aujourd'hui partie de Pont-Rouge et qu'on appelle Petit-Capsa et Grand-Capsa, ont été nommés ainsi en son honneur. En 1793, Bailly de Messein organisa une souscription pour permettre aux citoyens du Capsa d'y construire une chapelle. À ce sujet, le curé de Pont-Rouge, Charles F. Y. Bourque, répondit en 1907 à une demande de Charles Darveau, avocat et journaliste-historien de Lévis par la lettre suivante :

Pont-Rouge, le 4 mars 1907

Mon cher monsieur,

Vous devez m'avoir trouvé paresseux : je ne m'en plains pas, c'est ma réputation et je la mérite

Je m'étais d'abord informé à celui-ci, à celui-là, de la chapelle de Capsa, et n'aboutissant pas, j'ai demandé au prône d'il y a quinze jours, et ça m'a mieux réussi.

D'abord, j'ai trouvé un billet de monseigneur Bailly, autorisant Joseph Hamel (vulgairement Joson) dont le petit-fils Ferdinand Hamel vit encore ici, à faire une quête pour la chapelle en question. Voici une copie de ce billet avec son orthographe :

« Joseph Hamel est autorisé de recevoir ce que les fidèles voudront donner aux habitants de Capsa pour les aider à construire une chapelle dans leur village

À la Pointe-aux-Trembles ce 7 mars 1793

Signé Charles François de Capsa

Or cette chapelle fut bâtie sur la terre d'un nommé Augustin Desroches, au Grand-Capsa, entre les terres actuel-



Procession

les de Clodomir (à Moïse) Bussière et de Désiré Milhomme. Il paraît que la messe n'y fut jamais dite, vu que monseigneur de Capsa mourut quinze jours avant l'époque fixée pour l'étréner. Longtemps, les habitants s'y réunirent pour prier et chanter des cantiques.

Vers 1823, elle fut achetée par un jeune forgeron, Paul Bussière (père du vieux Moïse Bussière encore vivant) qui la transporta à l'endroit où se trouve aujourd'hui Jean Martel. Le forgeron pratiquait son métier dans le bas de la bâtisse, tandis que dans le haut, on tenait une école confessionnelle : sans doute les veaux d'or du 20e siècle n'avaient pu alors nous vendre aux Anglais. Cette forge est disparue depuis une cinquantaine d'années. On dit même que monseigneur Bailly avait légué une certaine somme aux premiers colons de Capsa, et que ceux-ci n'ont rien reçu...

J'oubliais un détail : deux gros anges de la chapelle furent installés sur les pignons de la forge de l'acquéreur Paul Bussière, qui eut beaucoup de trouble à les tenir en place.

Souvent au cours d'une nuit, les anges disparaissaient pour être retrouver dans la forêt ou au milieu d'un champ de blé. Je laisse aux historiens le soin de découvrir si ces anges volaient ça et là pour encourager le défrichement...

Voilà à peu près tout ce que j'ai pu recueillir chez les vieux et vieilles de la paroisse.

Votre respectueux serviteur,

Charles F. Y. Bourque, prêtre curé
Sainte-Jeanne de Neuville.

Cette lettre nous démontre que M^{sr} Bailly de Messein s'occupait des habitants des rangs qui avaient été nommés en son honneur et que le curé Bourque de Pont-Rouge avait un bon sens de l'humour.

Donc, Bailly de Messein fut nommé évêque coadjuteur de Québec le 12 juillet 1789, nomination à laquelle M^{sr} Hubert consentit à contrecœur. Dès le 10 août 1789, M^{sr} Bailly écrivit à son évêque pour lui demander quels seraient ses pouvoirs et son lieu de résidence, Québec ou Montréal. Le 12 août, M^{sr} Hubert lui répondit en mentionnant qu'il lui avait accordé des lettres de grand vicaire fort amples, « par honneur pour votre nouvelle dignité, et non pour me décharger en aucune sorte du fardeau que la Providence seule m'a imposé ». Il lui dit qu'il voudrait bien accorder un évêque titulaire à Montréal, mais « il faut pour cela, auprès des cours

de Londres et de Rome, beaucoup de formalités qui demandent du temps ». En attendant, M^{sr} Bailly pourrait résider là où bon lui semblerait. D'autre part, M^{sr} Hubert lui fit savoir qu'il ne pouvait subvenir à ses dépenses extraordinaires. Il croyait que le revenu des cures du diocèse lui suffirait et comptait sur sa bonne volonté pour l'aider dans le gouvernement du diocèse.

Le 17 août, M^{sr} Bailly répond à M^{sr} Hubert pour lui dire qu'il n'a pas les ressources suffisantes pour vivre. C'est pourquoi il lui demande de réunir la cure de Saint-Ours à la coadjuterie. Il veut bien s'effacer et ne pas laisser croire au peuple « qu'il y a de la mauvaise volonté entre deux personnes dont l'union et la réciprocité de sentiments, après la grâce du Seigneur, est si nécessaire au diocèse ». Il lui dit que la rupture ne viendra pas de lui.

Au début de novembre 1789, le juge en chef W. Smith écrit à M^{sr} Hubert et lui propose l'érection d'une université à Québec. Il lui envoie un questionnaire sur ce sujet et lui demande de répondre. Il a envoyé le même questionnaire à M^{sr} Bailly de Messein quelques jours plus tard. Sans consulter son coadjuteur, ou qui que ce soit, M^{sr} Hubert répond le 18 novembre. En préambule, il félicite le juge de son initiative très louable. Cependant, toute l'argumentation de sa lettre constitue un refus catégorique à la demande. Ses principaux arguments sont :

- Il est fort douteux que la Province puisse fournir présentement un nombre suffisant d'élèves pour une université. De plus, les habitants se fichent de l'éducation supérieure.
- Dans un pays en développement, on n'a pas besoin d'université.
- Il veut aussi avoir des détails sur les sciences qui y seraient enseignées, sur la personne qui la gouvernerait, sur la place qu'y tiendraient l'évêque et le coadjuteur et sur la façon de protéger en même temps le catholique et le protestant.

Il craint les hommes sans préjugés. Il note « qu'un homme sans préjugés est un homme opposé à tout principe de religion qui, prétendant se conduire par la seule loi naturelle, devient bientôt sans mœurs et

sans subordination aux lois ». Sa solution serait de prendre les biens des Jésuites, qui avaient été saisis lors de la Conquête, y compris leur collège de Québec, et de les leur remettre. Ce collège pourrait servir d'université. Puis, après la mort du père Glapion, dernier jésuite au Canada, le tout serait remis à l'évêque.

Sans qu'il l'ait dit directement, on voit très bien que M^{sr} Hubert ne veut nullement d'une université bilingue et non confessionnelle. Il veut que l'Église garde le contrôle de l'éducation et, pour lui, le Séminaire de Québec et celui des Sulpiciens à Montréal suffisent.

Plusieurs mois plus tard, soit le 5 avril 1790, M^{sr} Bailly de Messein décide de répondre aux commissaires et au juge Smith et de réfuter toute l'argumentation de M^{sr} Hubert en faisant imprimer un fascicule qu'il publie dans la *Gazette* de Québec. Dans ce mémoire, en introduction, il feint de croire que ce n'est pas l'évêque Hubert qui a écrit ce texte, mais un farceur qui l'a présenté sous un nom si vénérable. À l'argument sur le manque d'élèves potentiels, Bailly répond :

S'il faut attendre que nous ayons défriché les terres jusqu'au cercle polaire, et que sans maîtres et sans professeurs la jeunesse se forme seule pour une université, selon les apparences nous pourrions bien nous trouver quelque beau matin transportés dans la Vallée de Josaphat, et certainement à la gauche des docteurs de l'Église.

Au sujet du contrôle de l'université, Bailly répond que, « si c'est le roi, c'est-à-dire le gouvernement qui l'établit, c'est à lui à la gouverner. Quelle place l'évêque et son coadjuteur auront-ils ? Eh bien, celle que donnent la science et le mérite dans toute université ».

M^{sr} Hubert craint pour la foi. M^{sr} Bailly répond qu'il voit avec plaisir catholiques et protestants protégés sous une saine administration. Quant à lui...

il n'ira pas se cacher dans un coin de chambre pour voir si la mère de famille, après avoir bien travaillé dans l'intérieur de sa maison, et le père, en avoir réglé les affaires au dehors, prennent de l'eau bénite et font le signe de la Croix avant de se mettre au lit.

Sur les hommes sans préjugés, Bailly réplique :

Des hommes sans préjugés paraissent à l'esprit de monseigneur Hubert comme un piège caché, alors que des hommes sans préjugés, dans la force du terme, ne peuvent être que des hommes d'une bonne morale ; jamais un dissipateur, un ivrogne, un débauché, quelque libre qu'il soit dans sa manière de penser, ne sera mis au nombre des hommes sans préjugés.

Bailly craint beaucoup plus les fanatiques. Il termine sa réfutation des propos de l'évêque en disant :

Je m'arrête ici ; je ne poursuivrai pas plus loin ces observations qui sont plus que suffisantes pour démontrer que la lettre n'est pas et ne peut être de l'Évêque de Québec ; au reste, cette lettre est elle-même une preuve sensible que nous avons besoin de bons logiciens pour rectifier nos idées – Quant au rédacteur je suis convaincu que son insuffisance est sa trop suffisance. S'il persistait proto-défenseur de l'ignorance au 18^e siècle, il ira en Arcadie chercher l'auréole et l'apothéose, et les rossignols du pays chanteront sa gloire.

Et Bailly se déclare entièrement en accord avec la nécessité d'une université à Québec.

On peut imaginer le scandale que constituèrent la publication de ce mémoire et les protestations de tout le clergé qui appuyait l'évêque. M^{sr} Hubert sentit quand même le besoin d'écrire une autre lettre au juge Smith pour défendre sa position. Il y dit qu'il espérait beaucoup des talents de M^{sr} Bailly, mais qu'il n'a pas répondu à ses espérances, qu'il l'a molesté et contredit en bien des circonstances. Si Bailly n'était pas d'accord avec lui, il n'avait qu'à le lui faire savoir directement. Pour lui,

Monsieur Bailly souffre de n'être point Évêque de Québec et me voit avec peine remplir un siège qu'il se voit plus digne d'occuper que moi

Quand il a plu à votre Excellence de nommer Monsieur Bailly pour mon coadjuteur, je le regardai comme satisfait ou devant l'être par l'assurance de me succéder. Mais le contraire arrive. Plus il est voisin du sommet, plus il s'efforce d'y attendre. La seconde place dans mon diocèse ne lui suffit plus.

Les relations entre les deux prélats étaient loin d'être harmonieuses.

Dans cette lettre, M^{sr} Hubert dit qu'il a fait connaître sa réponse à Bailly, donc qu'il l'a consulté. Or, il a fait connaître son mémoire à Bailly après l'avoir envoyé au juge Smith et aux commissaires. Il a fait de même avec le vicaire général du diocèse de Montréal à qui il a envoyé une copie de son mémoire en lui demandant de le communiquer au père Weld, aux messieurs du Séminaire et à quelques laïcs tels que Rainville, Adhémar, Delestre et Papineau.

Le 6 février 1790, M^{sr} Antonelli écrit de Rome à M^{sr} Hubert pour lui proposer de créer un diocèse à Montréal et d'y nommer Bailly comme titulaire. Or, ce n'est que le 8 novembre 1790 que M^{sr} Hubert répond à cette lettre, en relatant les écrits et les actes de Bailly de Messein qui, dit-il, encourage l'érection d'une université tolérante. Il ne donnera donc pas suite à son projet de nouveau diocèse à Montréal à cause de ces difficultés avec Bailly.

Après cette polémique publique de 1790 et 1791, les deux évêques échangent quelques lettres au sujet des Fêtes et quelques autres au sujet des vicaires de Neuville. Une de celles-ci, datée du 26 septembre 1791, montre que Bailly de Messein n'était pas d'un caractère facile. Il écrit à l'évêque que son vicaire, Charles Bégin, ne lui est pas d'un grand secours et qu'il pourrait s'en passer. Il note que son revenu est faible et qu'il le consacre au soutien du couvent des sœurs de la congrégation de Notre-Dame. Si M^{sr} Hubert veut bien lui envoyer un autre vicaire, il dit qu'il le recevra, mais il lui demande de lui en envoyer un qui sache lire.

Le 3 octobre 1791, M^{sr} Hubert lui annonce qu'il reprend M. Bégin. Il lui offre à sa place M. Arsenault disant qu'« il sait lire et quelques choses de plus ». Au sujet des sœurs, il lui fait savoir que si elles ne trouvent pas de quoi vivre à Neuville, il les enverra à Rivière-Ouelle où elles seront plus utiles.

Bailly a été satisfait de son nouveau vicaire, M. Arsenault, car, le 12 septembre 1792, il le recommande à M^{sr} Hubert pour une nomination à une cure. Il écrit que « c'est un pauvre Acadien dont les parents ont tout quitté pour conserver leur foi ».

M^{sr} Hubert acquiesce à cette demande et nomme M. Arsenault à la desserte de Sainte-Thérèse de Blainville (septembre 1792) et envoie M. Dorval comme vicaire à Neuville.

Deux lettres de M^{sr} Hubert démontrent que même si M^{sr} Têtu et l'abbé Gagnon dans *Mandements des Évêques* accusent Bailly de Messein d'être très proche du parti anglais, M^{sr} Hubert lui-même, pour conserver la faveur du gouvernement anglais et peut-être aussi par sentiment royaliste, usait de son autorité pour mater ceux qui ne voulaient pas se soumettre au roi d'Angleterre.

Le 12 août 1793, il écrit au curé de Saint-François-de-la-Rivière-du-Sud, Pierre-Laurent Bédard :

Le nommé Michel Arbour persiste dans ses anciens sentiments, ne voulant pas reconnaître le roi d'Angleterre pour son légitime souverain, ni lui être soumis, ne doit être admis à aucun des sacrements de l'Église qui, conformément à Dieu, nous prescrit cette soumission.

Le 4 juillet 1794, il adresse une lettre à M. Burke, curé de Saint-Pierre, île d'Orléans. Il dit qu'il ne permettra rien d'extraordinaire

en faveur des gens rebelles à leur roi, comme sont, selon vous, la plus grande partie de vos paroissiens... Vous verrez par les papiers qui sont adressés, que le clergé de Québec s'emploie avec zèle à éteindre le commencement d'incendie des démocrates.

On était en pleine Révolution française. Est-ce que quelques-unes des idées démocratiques avaient déjà traversé l'Atlantique ou est-ce l'influence de la démocratie américaine qui troublait la quiétude de l'évêque ?

De toute façon, il ne péchait certainement pas par libéralisme comme le démontre une autre missive qu'il fit envoyer par son vicaire général, Jean-Louis Desjardins, au vicaire général de Montréal, Gabriel-Jean Brassier, le 30 novembre 1795, au sujet des spectacles.

Nulle communauté ne peut recevoir le produit des représentations théâtrales offert comme tel, quoiqu'il semble très certain que recevoir cet argent au profit des pau-

vres, ce n'est nullement consentir, ni coopérer à l'action dont il est le fruit, monseigneur a prescrit aux confesseurs de la Ville de Québec, de refuser l'absolution à tous ceux qui jouent, assistent ou contribuent à ces sortes de spectacles. Il ne faut parler en chaire des spectacles qu'avec beaucoup de précautions; c'est au confessional qu'il faut agir

Malgré ces conflits avec son évêque, Bailly de Messein semble avoir été un pasteur charitable et aimé de ses ouailles. Sa santé était fragile; il fit plusieurs stages à l'Hôpital général de Québec dont il a été un bienfaiteur. Il est mort à cet hôpital le 20 mai 1794 à l'âge de 53 ans. Il a été inhumé sous la sacristie de l'église de la Pointe-aux-Trembles (Neuville). En 1971, M^{gr} Roy, archevêque de Québec, fit exhumer le corps et le fit transporter dans la crypte de la cathédrale de Québec où il repose maintenant aux côtés de M^{gr} Hubert et des autres évêques de Québec.

Sixième curé : Joseph-Claude Poulin Cressé de Courval, de 1794 à 1846

Joseph-Claude Poulin Cressé de Courval, ordonné prêtre en 1787, desservit pendant 7 ans Notre-Dame de Montréal où il a été directeur des dames hospitalières. Il a été nommé curé de Neuville le 28 mai 1794 et il y



Curé Poulin de Courval

demeura 52 ans, soit jusqu'à sa mort en 1846. Il était célèbre dans toute la province grâce à un remède à base d'herbages qu'il fabriquait lui-même et qu'il distribuait gratuitement aux malades. On appelait ce remède la « Courvaline ». C'était une tisane purgative et laxative. Le *Bulletin des recherches historiques* a publié une déclaration signée par De Courval concernant sa tisane :

Je, curé de Neuville, soussigné, certifie à qui il appartiendra que Louis Vermet a toujours été malade et infirme depuis quinze ans et qu'il n'a réchappé de la goutte, d'un abcès dedans le poumon et d'une toux sèche de trois ans que pour avoir eu le courage de prendre quarante-huit pots de tisane Courvaline en quarante huit heures avec cinq livres de sel de Glauber dans le temps ci-avant ci-dessus sans compter les cent et quelques pots qu'il a pris de suite et avant dans le traitement de toutes les maladies dont il a été guéri, quoique convalescent comme cela était indispensable.

Neuville, le 20 octobre 1813

Poulin de Courval, prêtre.

Dans son manuscrit sur l'histoire de Cap-Santé, l'abbé Gatién parle de lui à deux reprises. Tout d'abord, lorsqu'il aborde la maladie du curé Dubord de Cap-Santé en 1814, il dit :

Il s'obstinait à refuser les secours et les traitements que lui proposait un de ses confrères, M. de Courval, curé de la Pointe-aux-Trembles, qui, fort de son expérience et des ses connaissances en médecine, fort surtout de l'efficacité d'un remède et d'un traitement au moyen desquels il avait déjà retiré des bras de la mort, plusieurs atteints de maladies semblables..

Et il poursuit :

.. En 1823, vers le milieu de l'été, une épidémie très dangereuse attaqua les chevaux, et il périt un grand nombre de chevaux, non seulement dans cette paroisse (Cap-Santé) mais encore dans les paroisses voisines. Il est à remarquer que, dans les paroisses de la Pointe-aux-Trembles et de Saint-Augustin, ceux qui voulurent traiter les chevaux malades selon les directions de monsieur de Courval, curé de la Pointe-aux-Trembles, c'est-à-dire, faire suer les chevaux malades, à la vapeur de l'eau chaude, et leur faire prendre en potion de la tisane appelée du nom de son auteur « Courvaline », les sauvèrent tous sans exception.

Un article du *Bulletin des recherches historiques* nous dit que le 15 janvier 1811, sir James Graig, gouverneur du Canada, écrivant à Ryland, son secrétaire, alors en Angleterre, lui dit qu'il a été malade et qu'il a été guéri à l'aide des remèdes de De Courval. Ce remède devait avoir fait ses preuves pour que Graig lui-même en fasse usage ! D'ailleurs, dans le *Bulletin des recherches historiques* de juillet 1896, on trouve un court article signé J.E.R. sur le curé de Courval et son remède, la Courvaline. Voici ce qu'il en dit :

Monsieur de Courval est resté célèbre par la fabrication d'un remède qu'il distribuait gratuitement aux malades et que l'on a appelé la « Courvaline ». C'est une espèce de tisane laxative et purgative dont l'usage est encore assez répandu dans certaines localités. Les prescriptions de cette médecine sont assez variées. En voici qui fut donnée par monsieur Juneau, père de l'inspecteur d'écoles de ce nom :

3 pintes d'eau douce
1 once de racine de chicorée
1 once de racine de patience
1 once de racine de saspareil
½ once de racine de dandelion
½ once de racine de chiendent

Faire bouillir le tout jusqu'à réduction d'un tiers. Couler dans un linge de toile. Dans chaque bouteille de cette tisane faire dissoudre deux grandes cuillerées de sel Epsom. Une bouteille de trois demiards suffit pour la purgation d'un adulte. Prendre un demi-gobelet le matin en se levant et un demi-gobelet le soir en se couchant. Si la dose ne fait pas effet, répéter la dose de demi-heure en demi-heure. Pour une purgation lente, en prendre un verre à vin soir et matin et 3 ou 4 morceaux de racine de gingembre pendant un certain temps.

J.E.R.

Voici, d'après les sœurs de la Providence, comment se prépare la Courvaline.

Racine de patience, une demi-once ; saspareil, deux onces ; chiendent et dent-de-lion, une demi-once de chaque ; eau, deux livres réduites à une livre et demie ; Sel d'Epsom, une once. Un verre à vin, deux ou trois fois par jour.

L.L. Bélanger

J.-C. Cressé de Courval exerça son ministère à Neuville pendant 52 ans. Il avait une certaine fortune et était très charitable. Il faisait même des prêts sans intérêt à certains de ses paroissiens. De plus, il contribua à l'ouverture d'écoles, au village et dans la paroisse, donna du terrain pour les écoles et fit un legs à la fabrique de Neuville d'un morceau de terre de 5 arpents de long sur 1,5 de large, dont le revenu annuel était destiné à l'école du village pour les garçons.

Dans les dernières années de son mandat, deux vicaires vinrent l'aider à remplir ses fonctions : d'abord, M. Racine au début de 1840, puis M. L. Parent de 1840 à 1846. Il est décédé le

20 avril 1846 à l'âge de 84 ans et a été inhumé dans un caveau sous le chœur de l'église du côté de l'évangile.

Septième curé : Louis-Édouard Parent, de 1846 à 1877



Curé L.-E. Parent

Durant cette période, le curé Parent a été très actif. En plus de construire la nouvelle église en 1854 et de réorganiser les finances paroissiales, il a laissé une importante correspondance. D'ailleurs, des lettres envoyées à l'évêque donnent beaucoup de détails sur la paroisse.

Dans son rapport à l'évêque en 1855, le curé Parent donne les statistiques suivantes sur sa paroisse :

Familles : 330
Communians : 1 406
Enfants qui n'ont pas communie : 702
Familles d'origines étrangères : 6
Nombre de protestants : 12
Population : 2 100
Nombre de baptêmes : 89
Nombre de sépultures : 35
Nombre de mariages : 23
Nombre de Pâques : 1 150

Il n'y a pas d'enfants illégitimes.

Il y a 4 familles qui ont quitté la paroisse, je n'en connais pas qui ont été aux États-Unis.

Il y a à peu près de 12 à 15 jeunes gens qui ont quitté la paroisse, mais c'est pour aller dans les chantiers.

Il y a de 12 à 15 nouvelles familles, la plupart pour travailler dans les chantiers.

Nombre d'enfants de 1^{re} communion : 67

La paroisse a deux lieues de front et deux de profondeur. Il y a une école tenue par une maîtresse mariée, les maîtres sont aussi mariés.

Il n'y a pas d'école de fabrique.

Il y a trois écoles où les filles sont admises avec les garçons.

Il n'y a pas d'école tenue par les Frères, mais il y a un couvent tenu par les Sœurs de la Congrégation ; avant les vacances, elles avaient 37 pensionnaires, 6 quart de pension et 60 externes.

Le nombre de marguilliers : 23

E. Parent, prêtre.

La population de la paroisse en 1855 était donc de 2 100 habitants. Il faut tenir compte que la paroisse incluait alors Pont-Rouge en entier et une partie des rangs du Bois-de-l'Ail et de l'Enfant-Jésus. Les familles étaient composées de 6,4 personnes en moyenne. Il ajoute :

L'église qui est démoïe à présent avait 75 pieds de long sur 40 de large, la nouvelle aura 140 pieds de long sur 60 de large. La vieille était en pierre ordinaire, la nouvelle sera de pierre de sang.

La vieille église avait été bâtie du temps du curé Basset. Le presbytère a 39 pieds de long – deux étages en pierre et en assez bon ordre. Nous avons une bibliothèque de la paroisse qui contient 350 volumes. Toute la population, sauf quatre familles, est de la société de tempérance dite de la croix

Je dirai pour l'honneur de la paroisse que quand je suis venu ici, il y avait 6 auberges et qu'il n'y en a plus. Le vice dominant est la jalousie.

Les six auberges existantes étaient probablement celles qui avaient été permises par l'ordonnance de 1741.

Le curé Parent n'était pas d'un caractère facile. En 1856, lors de sa visite paroissiale, il a été bien accueilli partout. Cependant, il refusa d'entrer chez

un vendeur de rhum et chez cet autre où la femme faisait parler d'elle dans la paroisse : affaire de donner un exemple. À la fin de juillet 1856, le curé Parent se plaint de la mode féminine :

... crinolines et chapeau rond retroussé, dont nos demoiselles se sont affublées c'est vraiment ridicule, parfois indécent et je crois qu'avec la grâce de Dieu, j'ai réussi à les faire disparaître. Ces pauvres, elles ne savent plus comment s'habiller.

Il appuyait ouvertement les candidats conservateurs. En 1857, il soutint le candidat conservateur Élie Thibodeau et reçut au presbytère une lettre anonyme qui disait : « Si vous vous mêlez encore des élections, l'église et le presbytère deviendront la proie des flammes. » Croyant reconnaître l'auteur de cette lettre, le curé le fustigea du haut de la chaire. L'archevêque de Québec dut intervenir en lui écrivant :

Quel abus de charité chrétienne. La personne attaquée, déterminée à vous poursuivre en justice, est venue faire ses plaintes. J'ai eu grand-peine à l'apaiser ; rappelez-vous, mon cher curé, que la chaire est destinée à y prêcher la parole de Dieu seulement, parole de vie, de charité et de paix.

Le curé Parent redoutait les visiteurs venant de la ville, car ils introduisaient dans les campagnes des modes et bien d'autres misères. « On dit que nous sommes dans un siècle de lumière, mais on peut dire que c'est le diable qui tient la chandelle. »

Il s'en prit également au pont de glace qui favorisait les rencontres louches entre les gens de la rive nord et ceux de la rive sud. « Ainsi, tandis qu'on s'efforce d'observer la tempérance à Neuville, nos gens vont boire à Saint-Antoine de Tilly. » Il souhaitait que le pont de glace ne se forme jamais. Toutefois, il est heureux que son vœu ne se soit pas réalisé car, en février 1863, plusieurs habitants n'avaient plus de fourrage pour leurs animaux. Ils auraient pu les perdre mais, grâce au pont



Procession devant l'église – 1915

de glace, les gens de la rive sud leur en ont fourni suffisamment pour éviter qu'ils ne meurent. Bienheureux pont de glace.

Il dit aussi : « Les chantiers maritimes nous amènent bien de la racaille. » En 1865, il avait interpellé Jos Angers, le maître charpentier du chantier Dubord pour lui dire qu'il engageait des ivrognes. Angers lui avait alors répondu qu'il ne les prenait pas au Séminaire et que, de toute façon, le pire ivrogne de Neuville était le bedeau et que ce n'était pas lui qui l'avait engagé.

En 1867, la paroisse Saint-François-de-Sales de Neuville a été démembrée et celle de Sainte-Jeanne-de-Neuville (Pont-Rouge) a été érigée canoniquement. Deux vicaires, Benjamin Demers en 1875-1876 et L.-É. Quézel en 1876-1877, secondèrent le curé Parent dans les dernières années de son ministère.

Il est décédé à Neuville le 20 mars 1877 à l'âge de 68 ans et a été inhumé sous le chœur de l'église.

Huitième curé : Ulric Rousseau, de 1877 à 1890

D'après l'abbé Ben Demers, le curé Ulric Rousseau est né à Saint-Henri de Lévis en 1831 et avait été curé de Saint-Jérôme-de-Matane en 1859, de Notre-Dame-du-Portage en 1860 et de Sainte-Famille, île d'Orléans, en 1865 avant d'être nommé curé de Neuville en 1877.

À son arrivée à Neuville, un mal désole alors la paroisse, celui des lettres anonymes. Le curé demande donc l'aide de l'évêque. En septembre 1877, l'archevêque Taschereau de Québec adresse une lettre particulière aux fidèles de Neuville concernant certains désordres susceptibles de blesser la charité. Il cite en exemple les lettres anonymes qui sont une cause sans cesse

renaissance de haines, de chicanes, de soupçons, de jugements téméraires et d'autres péchés du genre. Le prélat se réserve à lui-même et à ses grands vicaires l'absolution de fautes aussi graves et exige que cette lettre pastorale soit lue à sa réception puis à trois autres dimanches. Chaque fois, on se met à genoux après la lecture et on récite un *pater* et un *ave* pour implorer de Dieu la conversion des coupables et pour obtenir que ces mauvaises et dangereuses pratiques cessent immédiatement.

Il fait faire des travaux à la sacristie, répare le presbytère et organise une souscription pour acheter trois cloches.

Le curé Rousseau écrit :

Les réparations aux édifices de la Fabrique m'ont causé beaucoup de trouble et de fatigue, mais je suis heureux de dire que tout le monde est content. L'esprit de la paroisse est fort bon : les sacrifices qu'on s'impose pour l'ornementation de l'église le démontrent. La docilité que j'ai rencontrée généralement dans la répression de certains abus est une preuve encore plus forte de la foi des paroissiens. Les principes libéraux n'ont pas encore paralysé le ministère du prêtre ici, malgré certaines tentatives...

On fait aussi repeindre et marbrer les murs de l'église et de la sacristie. On fait l'achat d'un orgue de 18 jeux pour lequel l'artiste Antoine Plamondon, grand amateur de belle musique, verse généreusement 1 000 \$ à la condition qu'il puisse jouer un morceau chaque dimanche, et ce, jusqu'à la fin

de sa vie ; au graduel ordinairement. Et, à l'été de 1885, la fabrique accepte les souscriptions faites pour l'orgue et s'engage même à fournir les 2 000 \$ manquants et à faire les arrangements voulus pour l'usage de l'orgue ; ils seront de 2,25 \$, soit 1,00 \$ à la fabrique, 1,00 \$ à l'organiste et 0,25 \$ au souffleur.



Curé Ulric Rousseau

C'est au curé Rousseau que l'on doit le premier livre des prônes de Neuville. Au prône de Noël 1888, il mentionne qu'un citoyen (le D^r Antoine Larue) s'offre à verser 500 \$ pour l'achat de nouvelles



cloches. Quinze jours plus tard, la fabrique décide d'acheter les nouvelles cloches, dont l'histoire est racontée à la suite de cette section.

Il fait peindre l'église et, comme il était un ami d'Antoine Plamondon qui résidait à Neuville depuis 1845, il obtient de celui-ci une galerie de grands tableaux, copies des grands maîtres, pour décorer l'église. Plamondon avait déjà donné quelques-unes de ses œuvres à l'église en 1854.

En 1879, le curé Rousseau emprunte des Augustines de l'Hôpital général de Québec un portrait de M^{re} Bailly de Messein afin qu'Antoine Plamondon en fasse une copie. L'original de cette peinture est encore à l'Hôpital général ; quant à la copie, elle est dans la sacristie à Neuville.

En 1878, le curé Rousseau entreprend la reconstruction du couvent des sœurs de la congrégation de Notre-Dame. Pour cela, il fait appel à la générosité des paroissiens qui s'empressent d'y répondre. Ce nouveau couvent a donc été une œuvre communautaire.

C'est aussi sous l'administration du curé Rousseau qu'a eu lieu la Grande Noyade de 1879 dont nous reparlerons au chapitre « Naufrages et accidents ».

Pendant sa cure, il a eu l'aide de trois vicaires, les abbés Prosper Vincent, Salustre Richard et Louis Garon. En 1890, il a été nommé curé de Deschambault où il est décédé en 1914 à l'âge de 82 ans et a été inhumé dans l'église de cette paroisse.

Neuvième curé : Anselme Boucher, de 1890 à 1899

Toujours selon l'abbé B. Demers, Anselme Boucher est né à Saint-Jean-Chrysostome de Lévis en 1834 et a été ordonné prêtre en 1867. Par la suite, il a été missionnaire à la station de quarantaine de la Grosse Île en 1868, curé de Valcartier et de Stoneham de 1868 à 1871, de Laval en 1871, de Sainte-Anastasia de 1872 à 1880, et de Leclercville de 1881 à 1890. Finalement, il a été nommé curé de Neuville en 1890.

Il était un bon ami du seigneur Eugène Larue qui fit de nombreux dons à l'église : un calice en or de 22 carats valant à l'époque 660 \$, une contribution substantielle pour payer les nouvelles cloches, plusieurs statues, des ornements d'autel, une croix pour l'autel de la Sainte Vierge, une crèche complète, le *Christ au tombeau*, etc. Plus tard, il laissa une somme de 8 000 \$ pour les écoles et fit entretenir et réparer la chapelle Sainte-Anne.



Curé Boucher

L'abbé Demers note que le curé Boucher était un grand causeur, un homéopathe et qu'il parlait de plusieurs sujets au prône. En voici quelques exemples :

- Si quelqu'un avait eu, par hasard, quelque difficulté avec mon prédécesseur, la délicatesse exige qu'il n'en soit pas parlé ailleurs qu'au confessionnal.
- Visite de la paroisse la semaine prochaine dans le seul but de vous connaître. Ceux qui désireraient garder le foin de la dîme pour le vendre avec le leur ou le racheter, m'obligeraient...
- Première soirée dramatique au couvent qu'il faut encourager. Les filles ne devront jamais être au quai pour l'arrivée des Steamboats, non plus que les enfants ; ils n'y apprennent rien de bon.
- Mettez généreusement à la tasse ; l'église est gênée dans ses finances. Défiez-vous des vendeurs par les côtes, et des mendiants de la Beauce, souvent plus riches que ceux qui les aident.
- On devrait se rappeler que les vergers et leurs revenus appartiennent à leurs propriétaires.
- Monseigneur nous exhorte à passer l'hiver sainement surtout à cause du choléra qui nous menace de plus en plus (1893).
- Décembre 1898 – Beaucoup de maladie dans la paroisse. Le 15, funérailles grandioses de Madame La seigneuresse Eugène Larue, auxquelles nous nous faisons un bien doux devoir d'assister.
- Plus de saluts que de cents aux quêtes à l'église ; c'est bien poli, mais ça ne répond pas aussi bien au but poursuivi.
- Ne triomphez pas trop bruyamment après les élections. Ne vous associez pas aux gens des paroisses voisines : Pont-Rouge et Saint-Augustin... Ainsi les triomphes avorteront faute de triomphateurs.
- Jeudi prochain, fête de l'Ascension, les hommes sont invités à déplacer la laiterie du couvent. Il faut relever le moulin de Simon Magnan, qui s'est toujours montré bon pour tout le monde ; il faut aujourd'hui que tout le monde soit bon pour lui.

En 1893, on organise à Québec une quête pour le Grand Bazar de Neuville, dont le but est d'aider les sœurs de la congrégation de Notre-Dame à survivre au couvent de Neuville. Le curé Boucher ne semble pas d'accord. Il croit que les jeunes filles qui sortent de ce couvent sont moins chastes que les autres. L'évêque, M^{gr} Bégin, le réprimande et lui dit qu'il agit mal avec les religieuses.

Une autre affaire qui le préoccupe est une chicane avec le chantre Augustin Morissette. Celui-ci ne veut pas descendre de l'orgue comme le lui ordonne le curé Boucher qui dit « être maître en sa maison ». La cause va devant les tribunaux, et l'évêque écrit au curé : « Vous avez gagné votre procès, mais vous avez perdu la confiance d'une partie de votre peuple. »

Toujours en 1893, le curé se plaint de la dîme, des libéraux, du pape, des évêques et des prêtres dont certains disent à leurs pénitents : « Gardez vos idées politiques : elles valent bien celles des autres. » À cette époque, le clergé québécois craignait le libéralisme (doctrine qui n'acceptait pas la primauté de l'Église sur l'État) et considérait les *rouges* comme des anticléricaux et des révolutionnaires.

En 1895, N. S. Hardy lègue à la fabrique 500 \$.

À la fin de sa vie, le curé Boucher eut pour vicaires l'abbé L. Picher et l'abbé F.-DB. Boutin.

Le curé Anselme Boucher est décédé à Neuville le 13 février 1899 à l'âge de 65 ans et a été inhumé sous le chœur de l'église.

Dixième curé : Joseph-Benoît Soulard, de 1899 à 1909

En nous basant sur les notes de l'abbé Demers, nous apprenons que le curé Soulard est né à Saint-Roch-des-Aulnaies en 1841 et qu'il a été ordonné prêtre en 1869. De plus, il avait été curé à Sainte-Perpétue de L'Islet de 1871 à 1879 et à Saint-Jean-Baptiste des Écureuils de 1879 à 1899. Dans les archives de la paroisse Saint-François-de-Sales de Neuville se trouve un texte non signé qui renseigne sur le curé Soulard :

Notes sur monsieur le curé J.-B. Soulard

M. J.-B. Soulard parut s'arracher avec regret de la petite paroisse qu'il habitait depuis environ vingt ans, et quoique la Pointe-aux-Trembles le pourvut d'une dîme deux fois plus élevée, il ne dissimula pas facilement l'effort

que lui coûta ce changement de cure

Plein de sollicitudes néanmoins pour sa nouvelle paroisse, il remarqua que le couvent était tombé en discrédit. Le pensionnat ne comptait plus qu'une dizaine d'élèves, et les bonnes Sœurs se plaignaient d'une grande pénurie.

Il releva leur courage en réveillant le goût de ses paroissiens pour cette vieille institution en pénétrant même au sein des familles pour y prendre des élèves, en aidant les parents de ses propres deniers, ceux qui hésitaient en prétextant leur peu d'aisance. Ainsi l'année de son arrivée et les années suivantes vit-on le nombre des pensionnaires doubler et tripler.

La bibliothèque paroissiale était dédaignée et presque oubliée. Depuis une dizaine d'années pas un seul nouveau livre n'y avait pénétré. Les ouvrages qui la composaient en nombre fort restreint, déjà lus et relus, étaient bien minimes et pour la plupart peu intéressants. Monsieur Soulard usant de quelques ressources à sa disposition la réforma par l'achat de volumes très variés et la rendit attrayante pour tous les amateurs de lecture.

On pouvait voir qu'il aimait la simplicité en tout et charmait souvent ses loisirs en cultivant son potager. C'est ainsi que Lord Grey, dans une visite qu'il fit à Neuville, le trouva les mains un peu boueuses, occupé à sarcler.

En 1890, alors qu'il est curé de la paroisse Les Écureuils, l'abbé Soulard entre en conflit avec la commission scolaire de sa paroisse et le surintendant de l'Instruction publique de la province. Appuyé par



Curé J.-B. Soulard

une partie de ses paroissiens, il demandait la construction d'une nouvelle école dans le Premier Rang, à l'est de la paroisse. La commission scolaire ayant refusé sa demande, le curé Soulard, au nom des citoyens, en appelle devant le surintendant de l'Instruction publique. Celui-ci refuse l'appel. Les citoyens de l'est de la paroisse décident

alors de construire une nouvelle école à leurs frais. Ils doivent en plus payer pour son fonctionnement ; ils sont donc doublement taxés.

Non satisfait de la réponse du surintendant de l'Instruction publique, le curé Soulard, en 1894, s'adresse cette fois directement au conseil des ministres par un mémoire qu'il menace de rendre public. N'ayant reçu aucune réponse du premier ministre, il rend son mémoire public en le faisant imprimer. Sa façon d'attaquer le surintendant de l'Instruction publique est assez originale. Il publie intégralement la décision du surintendant Ouimet, qu'il qualifie d'ukase, et après chaque paragraphe, il ajoute ses propres observations qui tendent à démontrer que le surintendant Ouimet est un ignare sans jugement. Arrêtons-nous à quelques exemples.

Texte de M. Ouimet :

Vu la requête du 7 février dernier, en appel de la résolution desdits commissaires du 5 du même mois, par laquelle ils ont refusé de former un arrondissement d'école dans le bas de ladite paroisse;

Observations du curé Soulard :

Quel charabia ! Si M. Ouimet a un goût irrésistible pour les vieilles formules et professe tant de respect pour ses sentences irréfornables, il devrait du moins donner une leueur grammaticale et compréhensible aux propositions qu'il croit devoir y intercaler. Cette requête en appel de la résolution desdits commissaires du cinq du même mois, par laquelle (laquelle, la requête ou la résolution ?), voit à qui va servir merveilleusement à élucider la question qu'il s'agit de résoudre.

Texte de M. Ouimet :

Vu que, ledit jour, les appelants ont comparu, par leurs procureurs et les intéressés en personne, et qu'ils ont fait chacun leurs remarques et leurs observations.

Observations du curé Soulard :

Monsieur le Surintendant aurait pu ajouter « VU que l'enquête avait été commencée la veille, dans ma résidence privée, par monsieur F.-X. Pagé, homme de confiance. » En effet, les appelants ne furent pas peu surpris d'entendre monsieur Pagé, au cours de l'enquête juridique, répondre en ces termes à monsieur Ouimet qui le pria de donner son avis : « Je suis pas pour m'étendre au long aujourd'hui, je vous ai dit hier soir tout ce que j'avais à dire. » Ce qui prouve qu'au tribunal de monsieur le Surintendant on ne fait pas seulement fi de la justice, mais qu'on n'en observe pas même les formes les plus élémentaires.

Texte de M. Ouimet :

ATTENDU que l'école modèle est la seule qui se soit tenue dans ladite paroisse depuis qu'elle est formée en municipalité scolaire.

Observations du curé Soulard :

Attendu que .. ingénieuse variété de style. C'est précisément parce qu'une seule école ne répondait pas aux besoins que les appelants voulurent en obtenir une seconde et même une troisième. Lorsque nous avons sollicité l'établissement de la première école des Écureuils, monsieur Ouimet eut pu nous répondre : «Attendu qu'il n'y a pas encore d'école aux Écureuils, nous nous opposerons toujours de toutes nos forces à l'érection demandée. »

Les attendus de M. Ouimet ont le don d'être fort inattendus

Texte de M. Ouimet :

Considérant que ladite municipalité n'a qu'une lieue (3 milles) en longueur, et que l'école a toujours été et est encore tenue, au centre d'icelle et qu'elle est fréquentée par un nombre considérable d'enfants;

Observations du curé Soulard :

Le premier principe émis par monsieur Ouimet est qu'il ne doit y avoir qu'une seule école sur un parcours de trois milles. Le simple bon sens ne nous dit-il pas que le nombre des écoles doit être basé sur le chiffre des enfants et non seulement sur l'étendue du territoire.

Le second principe invoqué par monsieur Ouimet est qu'il ne peut pas exiger un nouvel arrondissement d'école dès qu'il se trouve dans une école voisine un nombre assez considérable d'enfants.

On croit rêver quand on lit de pareilles billevesées tombées de la plume d'un Surintendant de l'Instruction publique. La première impression que l'on éprouve alors est celle du fou rire ; mais à l'hilarité succède bientôt la tristesse et l'indignation, lorsque l'on songe que les intérêts si graves de l'éducation sont protégés de la sorte, surtout dans une province comme la nôtre

Texte de M. Ouimet :

Considérant que l'école modèle, d'après les rapports soumis au département, a déjà fonctionné avec avantage et succès, et qu'avec l'énergie des commissaires et des visiteurs d'écoles dans la paroisse, ou sous la vigilance de monsieur l'Inspecteur, elle peut et devra reprendre l'état prospère et encourageant qu'elle avait à venir jusqu'à il y a une couple d'années ;

Observations du curé Soulard :

S'il fallait apprécier la valeur de l'éducation, dans la Province de Québec, par cette pièce littéraire de notre Surintendant, il faut avouer que nous en aurions une bien triste idée. C'est, en vérité, une grande humiliation pour les illustres membres du Conseil de l'Instruction publique d'avoir à siéger sous la présidence d'un homme dont le langage baroque est vraiment phénoménal.

Voici venir la sentence suffisante à elle seule pour valoir à son auteur l'immortalité. Afin d'en faire remarquer tou-

tes les perles, nous nous permettons de souligner.

Texte de M. Ouimet :

EN CONSÉQUENCE, je rejette la requête en appel des appelants et je maintiens la résolution desdits commissaires d'écoles du cinq février dernier, et j'enjoins auxdits commissaires d'agir avec énergie pour rétablir la discipline dans ladite école modèle sous leur contrôle, et, pour cela, d'exécuter les règlements du comité catholique du Conseil de l'Instruction publique, et de s'assurer du concours bienveillant de ceux que la Loi désigne comme visiteurs d'écoles dans la municipalité; je leur enjoins aussi de construire, pour le premier de septembre prochain, une maison pour y tenir l'école modèle, conformément à la Loi et aux règlements, ou de faire l'acquisition d'une maison convenable et d'un terrain suffisant pour cet objet, après avoir toutefois, préalablement, pris l'avis de monsieur l'Inspecteur, sur l'achat de ce terrain et de la maison.

Observations du curé Soulard :

En conséquence, dirais-je à mon tour, le jugement de monsieur Ouimet devrait être cassé et annulé parce que les arguments sur lesquels il est basé n'ont aucune valeur, sont contradictoires et rédigés en iroquois, dans une Province où le français et l'anglais sont les seules langues officielles.

Je ne vois, monsieur le Ministre, rien à ajouter à ce que j'ai exposé jusqu'ici. J'ai prouvé amplement que rien dans le décret du Surintendant ne justifie la conduite déraisonnable et injuste qu'il tient à l'égard d'une partie notable des contribuables de la paroisse des Écureuils. J'ai même démontré que toutes les raisons qu'il invoque en faveur de son étrange sentence militent puissamment contre elle.

Il ne me reste donc plus, monsieur le Ministre, qu'à compter sur l'esprit de justice et la haute raison qui vous distinguent, ainsi que tous les membres de votre Cabinet, pour obtenir le redressement des torts dont nous avons à nous plaindre, et l'érection d'une nouvelle municipalité en faveur des habitants de la partie est et du second rang de la paroisse des Écureuils.

J'espère donc, monsieur le Ministre, que la justice va nous être enfin rendue, et que je ne serai pas dans la triste nécessité de livrer à la presse les deux mémoires que j'ai eu l'honneur de vous communiquer.

Veillez croire, monsieur le Ministre, à la considération de votre humble et très dévoué serviteur

Jos.-B. Soulard
Curé des Écureuils

Cette aventure nous démontre que le curé Soulard avait un caractère assez vif. Quand il s'engageait dans une cause, il s'y donnait entièrement. Il réfute les arguments du surintendant Ouimet avec humour, mais aussi avec violence.

Durant son séjour à Neuville, de grands changements s'effectuent. Le chemin de fer du Great Northern est inauguré en 1908, et le nouveau quai est construit entre 1906 et 1908.

En 1909, il donne sa démission comme curé de Neuville et se retire à Charlesbourg dans une maison du couvent de cette paroisse.

Onzième curé : Elzéard-E. Dionne, de 1909 à 1926

Le curé Dionne est né à Sainte-Anne-de-la-Pocatière en 1866. Il fit ses études au collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière et fut ordonné prêtre en 1892. Il a été procureur adjoint et procureur de son collège pendant près de 16 ans. En 1909, on le nomma curé de Neuville. C'était un entrepreneur. En 1911, en utilisant le legs du curé de Courval et un don de 8 000 \$ du seigneur Eugène Larue, il fit construire l'académie De Courval, qui ouvrit ses portes pour l'année scolaire 1912-1913 et qui devint



Curé Dionne

une école modèle pour les garçons. Les premiers responsables des deux classes furent Rachel Plamondon et Antonio Rouleau.

En 1913, il fonda la Compagnie d'aqueduc de Neuville qui amena l'eau courante dans toutes les maisons du village. Puis il répara la sacristie et modernisa le presbytère en y ajoutant une galerie et une véranda. De plus, il obtint des dons d'autres citoyens. Entre autres, Camilien Lockwell, originaire de Neuville et échevin de la ville de Québec, offrit le chemin de croix; quant au Dr Antoine Larue et à Wilbrod Noreau, ils donnèrent des ornements d'autel et des statues.

Il avait officié à Neuville pendant 17 ans. Le curé Dionne est mort subitement le 26 avril 1926. Il a été inhumé au pied de la croix au nouveau cimetière.

Douzième curé : E.-A. Doucet, de 1926 à 1951

En novembre 1966, le journal *L'Hebdo de Portneuf* rendait hommage au curé Doucet de Neuville. Voici l'article qu'on pouvait y lire.

Décès de monsieur l'abbé E.-A. Doucet

Le 8 novembre 1966, Dieu rappelait à lui l'âme de monsieur l'abbé E.-A. Doucet, ancien curé de Neuville, retiré depuis 1951 dans la même paroisse. Après avoir célébré ses noces d'argent de vie sacerdotale à Neuville, en mai 1930, ce vénéré prêtre a eu la joie d'y fêter ses noces d'or en 1955 et ses noces de diamant en 1965 à l'occasion desquelles la paroisse de Neuville s'est unie à l'action de grâces du vénérable prêtre pour faire solennité d'une fête vraiment paroissiale

M. l'abbé E.-A. Doucet,
fils de Gaspard Doucet



Curé Doucet

et de Mathilde Marquis, est né à l'Isle-Verte le 6 avril 1878. Il fit ses études chez les sœurs de la Charité de Québec.

Après ses études primaires, il fit son entrée au Petit Séminaire de Québec le 22 septembre 1891. Neuf ans plus tard, le Grand Séminaire recevait ce jeune élève studieux qui avait à cœur le désir ardent de devenir prêtre du Seigneur. Ce désir devait se réaliser puisque, le 21 mai 1905, l'abbé Doucet avait le bonheur d'être ordonné prêtre et, le lendemain, il célébrait sa première grand-messe, le cœur rempli d'allégresse et de reconnaissance.

Les paroisses suivantes ont bénéficié du zèle de monsieur l'abbé Doucet comme vicaire d'abord : Notre-Dame-de-Bon-Secours de L'Islet, Saint-Casimir, Saint-Jean-Baptiste de Québec et Lac-aux-Sables

En 1926, la paroisse de Neuville, les paroissiens et M. Doucet lui-même, qui devenait son chef et pasteur, ignoraient que plus de la moitié de la vie sacerdotale de ce prêtre serait passée dans ce village sur le bord du Saint-Laurent. En effet, jusqu'en 1951, en novembre de cette année, il dirigea la paroisse avec zèle, intelligence et bonté.

Qui ne se souvient pas de son dévouement à visiter les malades de la paroisse dans leur foyer et, même lorsque ceux-ci devaient passer quelque temps à l'hôpital, ils étaient toujours assurés de recevoir le distingué visiteur. Le malade recevait alors l'encouragement et surtout l'assurance d'une prière qui partait d'un homme qui vivait bien près du bon Dieu.

Même retiré, ce prêtre ne manquait pas de rendre visite aux malades qui le demandaient, et cela, même si alors, il devait faire un voyage à Québec.

Le curé Doucet a été le premier curé de Neuville à posséder une automobile qui lui servait pour ses visites aux malades. Il participa activement à la lutte contre la vente de boisson et appuya les cercles Lacordaire qui avaient le même but que lui. En 1936, il participa à l'arrestation d'un criminel à Neuville.

En terminant, nous pouvons dire que le curé Doucet était un homme simple qui s'occupait de son ministère avec zèle. En 1951, devant abandonner ses fonctions à cause de sa santé chancelante, il se retira chez les demoiselles Grenier et mourut à Neuville le 8 novembre 1966. Son inhumation a eu lieu dans le cimetière paroissial.

Treizième curé : Rosario Pouliot, de 1951 à 1968

Fils de Jérôme Pouliot, tanneur, et d'Élise Lamontagne, Rosario Pouliot est né le 6 octobre 1894 à Saint-Roch de Québec. Après ses études au



Curé Pouliot

Séminaire de Québec et au Grand Séminaire de Québec, il a été ordonné prêtre à la basilique de Québec le 14 mai 1922.

Il a été vicaire à Saint-Augustin en 1922, à Saint-Raymond en 1926, au Sacré-Cœur-de-Jésus à Québec en 1931 et à Deschaillons en 1932. En 1941, il est nommé curé de Saint-Gilbert et, finalement, curé de Neuville en 1951.

Il prit sa retraite en 1968 et est décédé à Québec le 26 octobre 1983. Lui aussi a été inhumé dans le cimetière paroissial de Neuville.



Curé Philippe Méthot

Quatorzième curé : Philippe Méthot, de 1968 à 1984

Le curé Méthot est né à Saint-Agapit de Lotbinière le 7 août 1916. Il a été ordonné prêtre en octobre 1943 et a été vicaire à Giffard de 1944 à 1951, puis à Saint-Malo, Québec, de 1951 à 1953. Nommé aumônier dans les Forces armées canadiennes, il a travaillé à plusieurs endroits : à Aylmer, à la base militaire Saint-Jean, à Uplands, à Baden-Baden en Allemagne puis à London et à Bagotville. C'est finalement en 1968 qu'il fut nommé curé de Neuville. Après y avoir vécu pendant 16 ans, il prit sa retraite en juillet 1984 et décéda le mois suivant. Ses funérailles eurent lieu à Neuville, et il a été inhumé dans le cimetière paroissial.

Quinzième curé : Paul Tremblay, 1984-

Originaire de Pointe-au-Pic dans Charlevoix, il fit ses études primaires dans son village natal et à La



Curé Paul Tremblay (1984)

Malbaie, suivit son cours classique au Séminaire de Chicoutimi de 1942 à 1949 et étudia au Grand Séminaire de Chicoutimi de 1949 à 1953. Ordonné prêtre le 30 mai 1953, il a été successivement

vicaire à Sainte-Monique-des-Saules 1953-1956
vicaire à Baie-Saint-Paul 1956-1968
vicaire à Baie-Sainte-Catherine 1968-1972
curé à Clermont 1972-1984
curé à Neuville 1984-

Les cimetières

Le premier cimetière était situé à côté de la première chapelle, au sud du chemin du Roy (rue des Érables). D'après les registres paroissiaux, de 1680 à 1700, 168 personnes furent inhumées dans ce premier cimetière, soit 40 adultes et 128 enfants.

De 1680 à 1685, parmi les 30 premières personnes enterrées, il y a eu seulement un adulte, lequel était âgé de 45 ans. L'âge moyen des 29 autres personnes étant de 8 jours, nous pouvons donc constater le taux élevé de mortalité infantile.

En 1696, lorsque le seigneur Dupont de Neuville donna un terrain pour la construction de la nouvelle église et du presbytère, il y ajouta un emplacement pour un nouveau cimetière. Ce site, entre la rue Jean-Basset et le terrain donné aux sœurs de la congrégation de Notre-Dame en 1716 pour le couvent, est maintenant occupé par le terrain de tennis. De 1700 à 1920, les Neuvilleois furent inhumés à cet endroit.

En 1919, la fabrique acheta un terrain d'Athanase Delisle, sur le bord du fleuve et adjacent à la nouvelle route du Quai, pour y installer un nouveau cimetière, celui de l'église étant complet. En 1934, sous prétexte d'hygiène, la fabrique décida de vider l'ancien cimetière de son contenu. Les ossements des défunts furent déterrés et transportés dans une fosse commune au nouveau cimetière. Quelques familles y transportèrent aussi leurs monuments funéraires. Une page de l'histoire de Neuville était tournée.

Histoire de la chapelle Sainte-Anne



Il y a à Neuville une petite chapelle sur le coteau, près de l'église, face à l'ancien cimetière (aujourd'hui le tennis). Jusqu'à tout récemment, on y faisait la procession dite de la petite Fête-Dieu, le jeudi dans l'octave de la Fête-Dieu. Le curé E. Parent nous donne l'origine de cette fête et de cette procession :

C'est sous l'administration de monsieur Basset, premier curé de Saint-François-de-Sales (de Neuville) que le 3 juin 1720, par mandement, monseigneur de Saint-Vallier instituait la petite Fête-Dieu chômée le jour entier, en souvenir des grâces signalées obtenues par des prières publiques dans un temps de calamité

C'était jeudi, jour de l'octave de la Fête-Dieu, un violent incendie, poussé par le vent, menaçait de détruire l'église et tout le village d'alors. Pour conjurer le danger, le curé fit avec ses paroissiens une procession du Saint-Sacrement. La tradition rapporte qu'au moment même où la procession rentrait à l'église, une pluie abondante commençait à tomber et éteignait l'incendie. En reconnaissance de cette faveur insigne, on fit le vœu de commémorer chaque signature suivante : Noël Pelletier, Charles Robitaille, R. Mezeray, Frs Delisle, Jean Dubuc, J.-B Hardy, Jean Larue, Jacques Richard, Nicolas Cauchon, Jean Godin, Charles de Sévigny, E. Papillon, Jean Paquin, Jean Baptiste Dussault, Nicolas Matte, Jean

Bédard, François Angers, P. Lefebvre, Jos Denis, Boisjoly, Jean Gingras, Louis Doré, Jos Lauriault, Bertrand, Nicolas Langlois, Pierre Auger, Jos Grenier, Jean Saint-Maurice, Charles Letarte.

Ce vœu a été rempli depuis lors par les fidèles de la Pointe-aux-Trembles et chaque année a lieu la procession instituée par monseigneur de Saint-Vallier.

Le curé Parent fait une erreur en disant que M^{gr} de Saint-Vallier institua cette procession durant le terme du curé Basset en 1720, car celui-ci était décédé en 1716. Probablement que le feu eut lieu sous Basset et que c'est quelques années plus tard que M^{gr} de Saint-Vallier émit son mandement. Parent exagère un peu quand il dit que le village d'alors était en danger, car en 1720 il n'y avait aucune habitation dans le bourg Saint-Louis, outre celle du seigneur, l'église et le presbytère.

Voici ce que le curé Parent nous dit de la chapelle Sainte-Anne :

Par un acte le 8 mars 1815, messire Deschenaux prêtre et seigneur de cette paroisse donna l'emplacement où est située la chapelle Sainte-Anne, au nord du cimetière et voisin des Sœurs de la Congrégation. Je ne sais pas en quelle année cette chapelle Sainte-Anne a été bâtie, ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle a été bâtie quand monsieur Deschenaux donna cet emplacement

Les anciens disent que la chapelle actuelle fut rebâtie suivant la tradition à la suite d'un miracle. Il paraît que la première chapelle bâtie en ce lieu était en ruine et que personne ne pensait à la rétablir. On dit que dans un hiver très rigoureux, comme nous en avons au Canada, il ne resta pas de neige dans la chapelle ; ce qui fit ouvrir les yeux aux habitants qui rebâtirent la chapelle comme elle est aujourd'hui, excepté la couverture de bardeaux qui a été refaite en 1851 et peinte en rouge par le soussigné.

E. Parent, prêtre.

En 1997, dans un bulletin de la Société d'histoire de Neuville, Marielle Fortin, spécialiste de l'histoire de l'art, note que, dans un acte du notaire Dubreuil, en date du 5 octobre 1713, il est fait mention de « laisser un chemin convenable en toutes saisons pour avoir accès à la Chapelle Sainte-Anne qui est située à côté du terrain des Sœurs de la Congrégation ».

Le presbytère

En 1698, il ne semble pas y avoir encore de presbytère puisque, d'après la prise des biens de feu Antoine De Serre, le curé Basset habite alors une cabane ne valant que 100 £ sur la terre de De Serre, terre qui appartient aujourd'hui partie à Émile Turgeon.



Presbytère de Neuville

Le curé Basset avait entrepris la construction de la première église de pierre en 1696, et les travaux ne furent terminés qu'en 1715. Mais dès que le nouveau temple a été utilisable par les paroissiens, on transforma en presbytère l'ancienne chapelle située au sud du chemin du Roy. À la fin du ministère du curé Basset, on décida d'ériger un presbytère à côté de la nouvelle église. Un document datant de 1730 nous apprend que cette bâtisse tombe en ruine et que Chartier de Lotbinière, archidiacre de Québec, ordonne de la réparer.

En 1735, le curé Dumont aurait fait construire un presbytère en pierre de deux étages. En 1778 et surtout en 1791, les paroissiens durent faire des réparations majeures à cet édifice. Puis, en 1798, le toit menaçant d'être emporté par de forts vents, il fallut tout solidifier. En 1854, sous le curé Parent, le presbytère fut entièrement reconstruit à partir des murs originaux, et on y ajouta une cuisine du côté ouest. Finalement, vers 1915, le curé Dionne lui donna une allure plus imposante en y ajoutant une galerie et une véranda.

Histoire des cloches

En 1774, une cloche avait été bénie sous le nom de Reine pour l'église de la paroisse par le curé Eustache Chartier de Lotbinière. Cette cloche, pesant environ 300 livres, avait été achetée et payée par les habitants de cette paroisse. Le parrain était Joseph Brassard Deschenaux, seigneur du lieu, et la marraine, Reine de la Bruère dite Saint-François-Xavier, de la congrégation de Notre-Dame, supérieure de la mission de cette paroisse.

Le 1^{er} août 1815, Brassard Deschenaux, vicaire général et curé de L'Ancienne-Lorette, a béni la cloche de la Pointe-aux-Trembles qui a été nommée Adélaïde par ledit vicaire général en l'honneur d'Adélaïde Launière. Le curé Joseph Brassard Deschenaux était le seigneur de Neuville. Sa nièce Adélaïde Gamelin Launière avait épousé Édouard Larue en 1817 et avait hérité de la seigneurie de Neuville en 1832. Cette cloche fut donnée aux sœurs du Bon-Pasteur en 1889.

Le 21 juillet 1889 a eu lieu la bénédiction des trois nouvelles cloches de l'église par un fils de la paroisse, l'abbé Beaudry.

– La cloche *fa*, celle du centre, porte l'inscription suivante :

Eugène – Lucille
don du seigneur de Neuville
Laudate Dominum

Elle a été ainsi nommée en l'honneur du seigneur Eugène Larue et de sa femme Lucille Grenier.





*Bénédictio des cloches chez
Nicostrate Delisle*

– La cloche *la*, celle du côté nord, porte l'inscription suivante :

Ulric – Louis Édouard

Gloria in excelsis

Elle a été ainsi nommée en l'honneur du curé Ulric Rousseau et de son prédécesseur, le curé Louis-Édouard Parent.

– La cloche *sol*, celle du côté sud, porte l'inscription suivante :

François de Sales

Misere Domine

Elle a été ainsi nommée en l'honneur du patron de la paroisse Saint-François-de-Sales.

Dans la partie supérieure de chaque cloche sont inscrits le nom du manufacturier et la date :

Mears-Stainback, Whitechapel London, 1889

Au bas de la cloche *sol*, on voit l'inscription :

N.S. HARDY, importateur, 1889.

Les parrains et marraines étaient : M. et M^{me} Fortunat Belleau, maire de la paroisse, Eugène et Charles Larue, les coseigneurs, le D^r Antoine Larue et sa sœur Ursule, le D^r A. Belleau et M^{lle} Belleau, le notaire Boily et sa sœur, l'artiste Antoine Plamondon, etc. Le rapport financier du marguillier Napoléon Angers, datant de la fin de 1889, dit qu'il a payé les cloches à Siméon Hardy 1 225,43 \$ à part le fret de 6,00 \$.

Fondation de Saint-Ubalde de Portneuf

C'est en 1858 qu'un groupe de jeunes gens de Neuville partirent pour ouvrir une concession au nord du comté. Voici ce qu'en dit le curé Parent, curé de Neuville à cette époque :

Octobre 1858 – La misère se fait sentir chez les journaliers. Le chantier est arrêté et les habitants n'ont presque pas d'ouvrage à donner et encore moins d'argent pour payer de sorte que les journaliers sont là à végéter.

L'occasion était favorable pour leur parler de colonisation, aussi j'en ai profité. Dimanche dernier 10 octobre, le sujet de l'instruction a été sur la colonisation, ou l'avantage de prendre des terres. J'ai fait comprendre aux gens d'emplacement que s'ils avaient été prendre des terres avant de se marier, et s'ils avaient mis sur ces terres ce qu'ils ont dépensé pour se bâtir auprès de l'église, ils seraient aujourd'hui de bons habitants, tandis qu'ils sont malheureux et exposés à le devenir davantage. J'ai fait comprendre aux habitants qui ont plusieurs garçons et qui ne pouvaient en établir plus d'un chez eux, qu'ils devaient aller prendre des terres pour leurs jeunes gens. Je puis dire que j'ai été compris puisque déjà plus de trente sont partis ces jours-ci pour aller prendre des terres derrière Saint-Casimir et Saint-Alban et dans le Saint-Maurice où l'on concède maintenant des terres avec assez d'avantages.

Signé : L.-E. Parent, curé

Cette trentaine de jeunes gens de Neuville défrichèrent les terres qui forment aujourd'hui la paroisse de Saint-Ubalde. Dans un bulletin de la

Société d'histoire de Neuville, Rémi Morissette a identifié les premiers colons de Saint-Ubalde venant de Neuville. Qui sont ces jeunes gens dont parle le curé Parent et qui sont partis de Neuville en octobre 1858 pour fonder la nouvelle paroisse qu'on croyait pouvoir nommer Saint-Jean-de-Dieu au lieu de Saint-Ubalde ? Examinons les noms suivants :

1. Albert Béland, fils de J.-Baptiste Béland et de Madeleine Bertrand de Neuville, et Émilie Mercure ; ils se sont mariés à Neuville le 28 janvier 1839.

2. F.-X. Béland, fils de F.-X. Béland et de M.-Émilie Perron de Neuville, et Marie-Anne Delisle ; ils se sont mariés le 15 janvier 1856 à Neuville.

3. Édouard Béland, fils de Louis Béland et de Louise Toupin, et Placide Delisle ; ils se sont mariés le 4 juillet 1831 à Neuville.

4. Jean-Baptiste Bussière, fils de Charles Bussière et de Geneviève Rochette de Neuville ; il se mariera avec M.-Adèle Langlois le 18 janvier 1859 à Neuville.

5. Augustin Cantin, fils de Prisque Cantin et de M.-Anne Trudel de Neuville ; il se mariera avec Philomène Drolet le 14 janvier 1862 à Neuville.

6. Jean Daigle dit Cayen, fils de Jean-Baptiste Daigle et de Louise Genesse de Loretteville, et M.-Louise Soulard ; ils se sont mariés le 6 mars 1848 à Neuville.

7. Olivier-Bellarmin Darveau, fils de Thomas Darveau et de M.-Anne Giroux de Neuville, et M.-Anne Jacques ; ils se sont mariés le 31 janvier 1853 à Saint-Basile (habitants de Neuville).

8. Joseph Darveau, fils d'Olivier Darveau et d'Hélène Dubuc de Neuville ; il se mariera à Ludivine Sénéchal le 11 février 1868 à Saint-Raymond (habitants de Neuville).

9. Léandre Delisle, fils de Joseph Delisle et M.-Josette Angers de Neuville, et Éloïse Gingras ; ils se sont mariés le 11 novembre 1830 à Neuville.

10. Joseph Denis, fils d'Hippolite Denis et M.-Louise Dussault, et Élisabeth Matte ; ils se sont mariés le 6 mars 1848 à Neuville.

11. Joseph Dubuc, fils de Germain Dubuc et Françoise Angers de Neuville ; il mariera Marie Langlois le 11 février 1862 à Neuville.

12. Abraham Dussault, fils de Toussaint Dussault et Geneviève Fournier de Neuville, puis des Écureuils, et Victoire Faucher/Chateauvert ; ils se sont mariés le 3 février 1834 à Neuville.

13. Jean-Baptiste Faucher, fils de François Faucher et Reine Trottier de Neuville, et M.-Anne Darveau ; ils se sont mariés le 27 février 1854 à Neuville.

14. Ubalde Gingras, fils de J.-Baptiste Gingras et Marie Ouvrard de Neuville, et Rosalie Matte ; ils se sont mariés le 27 juillet 1847 à Neuville.

15. François Gingras, fils de Jean-Baptiste Gingras et Angélique Rochette de Neuville, et Florence Bussière ; ils se sont mariés le 6 mai 1844 à Neuville.



Procession

16. P.-Célestin Gingras, fils d'Augustin Gingras et Gertrude Fiset de Neuvville, et Élisabeth Langlois ; ils se sont mariés le 27 juillet 1858 à Neuvville.

17. Louis Gravel, fils d'Étienne Gravel et de Constance Tapin de Neuvville, et Calixte Groleau ; ils se sont mariés le 30 octobre 1849 à Neuvville.

18. Adjutor Gravel, fils de Louis Gravel et de Calixte Groleau de Neuvville ; il se mariera le 16 juillet 1878 à Saint-Ubalde.

19. P.-Célestin Gravel, fils de Jean-Pierre Gravel et de Marguerite Paré de Neuvville, et M.-Victoire Lavoie ; ils se sont mariés le 10 octobre 1848 à Neuvville.

20. Ferdinand Grenon, fils d'Antoine Grenon et d'Émérance Dubuc de Neuvville, et Adélaïde Petit ; ils se sont mariés le 26 janvier 1858 à Neuvville.

21. Joseph Hardy, fils de F.-Xavier Hardy et d'Adélaïde Bernard de Neuvville ; il mariera Élisabeth Magnan le 20 juin 1870 à Neuvville.

22. Alexandre Keatchie, fils d'André Keatchie et de Marguerite Kelley de Neuvville ; il mariera Marie Dubé le 26 janvier 1869 à Neuvville.

23. Jean-Baptiste Langlois, fils de Jean Langlois et de Sophie Boisjoli de Neuvville, et Agnès Delisle ; ils se sont mariés le 10 janvier 1854 à Neuvville.

24. Napoléon Magnan, fils de Bélonie Magnan et de Louise-Germaine Gingras de Neuvville ; il se mariera avec Émilie Bertrand le 18 février 1873 à Neuvville.

25. Joseph Pépin, fils de Jacques Pépin et Charlotte Plamondon de Neuvville, et Louise Robitaille ; ils se sont mariés le 25 janvier 1853 à Neuvville.

26. Bénoni Perron, fils de Michel Perron et Marguerite Roy, et Marie Rouleau ; ils se sont mariés le 25 octobre 1853 à Neuvville.

27. Louis Pleau, fils de Godfroi Pleau et Reine Gingras de Neuvville ; il mariera Vitaline Gauthier le 7 février 1865 à Deschambault.

28. Godfroi Pleau, fils de Godfroi Pleau et Reine Gingras de Neuvville ; il mariera Théotiste Denis le 14 février 1860 à Neuvville.

La chorale

Pour accompagner les cérémonies religieuses, le chant a toujours été très important. Dès le début de la paroisse, une chorale a été formée. En ce qui concerne les maîtres chantres, ils étaient tellement respectés des paroissiens qu'on leur accordait certains privilèges tels que celui de pouvoir être inhumés sous la nef de l'église. Dans les années 1880, le Dr Antoine Larue dirigeait la chorale, et sa femme touchait l'orgue. Les sœurs de la congrégation de Notre-Dame enseignaient la musique et le chant. Pour les hommes, l'apprentissage du chant se faisait à l'église, sous la direction du maître de chapelle. Souvent les chantres se succédaient de père en fils.

En 1984, dans un article paru dans le fascicule sur les fêtes du tricentenaire de la paroisse, Fernand Lafontaine rappelle l'époque du plain-chant. Un premier groupe, au lutrin, en soutanes et en surplis, était dans le sanctuaire et entonnait les chants. Un autre groupe, dans le jubé, lui répondait. Il mentionne au lutrin : Louis Boisjoly, Praxède Côté, Pierre Dorval, Xavier Dorval, Guy Dorval, Lucien Gingras, Damien Gingras, Loyolla Matte, Georges Matte, Zotique Naud, Elzéard Rochette et Michel Angers ; et au jubé : Laurent Belleau, Antonio Larue, Olivier Larue, Fortunat Belleau, Émile Lockwell, Omer Delisle, Antoine Delisle, Antonin Lockwell, Antonio Langlois, Antonin Delisle, Louis-Philippe Grenier, J.-O. Jacques, Amédée Langlois, Norbert Beaudry, Henri Angers, Lucien Drolet, Joachim Turgeon et Paul Beaudry.

Plus tard, le plain-chant a été remplacé par le chant grégorien. Parmi les nouveaux membres qui se joignirent à la chorale, mentionnons Xavier Drolet, Odilon Drolet, Paul Brousseau, Laurent Tardif,



Membres de la chorale de Neuville en 1957

1^{re} rangée : Omer Delisle, Gertrude Angers, organiste, Michel Angers ex-maître de chapelle, le curé Rosaire Pouliot, Louis-Philippe Grenier, ex-maître de chapelle, Madeleine Beaudry, organiste, Lucien Drolet

2^e rangée : Léopold Desroches, Odilon Drolet, Gilles Côté, François Matte, Paul Beaudry, Amédée Langlois, (en mortuaire : Marie-Ange Beaudry)

3^e rangée : Antonin Delisle, Aurélien Gauvin, Gustave Delisle, Marcel Matte, Benoît Bureau, Jean-Marc Bertrand et Roland Bertrand

André Robitaille, Benoît Bureau, Gustave Delisle et Jean-Paul Brown. Il est intéressant de noter que, jusqu'aux années 1930, les femmes n'étaient pas admises dans la chorale pour les cérémonies religieuses. Par la suite, la situation a évolué. Ainsi, en 1984, la chorale était composée des personnes suivantes :

Sopranos : Annette Rochette, Jeannine Béland, Francine Auger, Fernande Côté, Marthe Côté, Denise Thibault, Céline Delisle, Antonia Lapierre et Madeleine Beaudry

Altos : Lucille Béland, Gertrude Béland, Antoinette Filteau et Madeleine Angers

Ténors : Roland Bertrand, Léopold Desroches, Marcel Matte, René Pelletier, Benoît Raymond, Thomas Martineau, Paul Beaudry, André Robitaille, Paul Delisle et Stéphane Rochette

Basses : Jean-Marc Bertrand, Réginald Blanchard, Yves Raymond, Gustave Delisle, Henri Angers, Clément Laroche, Gilles Côté et Fernand Lafontaine

M. Lafontaine nous donne aussi les noms des organistes qui ont touché l'orgue à Neuville. Il s'agit d'Antoine Plamondon, Athanase Delisle, M^{lle} Davis, Cécile Landry-Larue à l'occasion, Marie-Jeanne Mercure à l'occasion, Rachel Gravel à l'occasion, Marie-Ange Beaudry, Gertrude Angers-Béland et Madeleine Beaudry.

Parmi les maîtres de chapelle, notons les noms suivants : D^r Antoine Larue, frère Émilien, frère Prosper, Michel Angers, Jeanne Mercure, Louis-Philippe Grenier, Roland Bertrand, sœur Régina Lévesque et Fernand Lafontaine.



Marguilliers (2000)

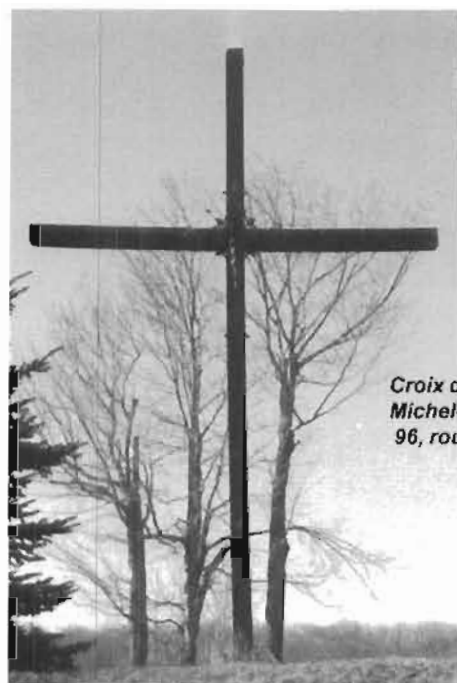
*François Robitaille
Jeannine Trudel
Christian Grondin
Curé Tremblay
Philippe Lortie
Paul Matte
Yves Côté*



*Henri Rochette, sacristain
Paul Tremblay, curé*

Les croix de chemin

Pehr Kalm, le voyageur suédois qui visita le Canada en 1749 et qui fit le voyage en voiture de Montréal à Québec, à Baie Saint-Paul, nous dit : « De distance en distance, on voit des croix plantées le long du chemin qui court le long du rivage. Ces croix ont environ 15 pieds de hauteur. Le côté qui fait face au chemin contient une niche contenant souvent une image de la Vierge. »



*Croix de chemin
Michel-Loriot,
96, route 138,*

Ces croix sont donc une vieille tradition au Québec. Elles étaient sur la propriété de paroissiens qui avaient fait un vœu ou une promesse et qui voulaient démontrer leur dévotion. Comme elles étaient assez souvent à une bonne distance de l'église, elles servaient comme lieux de prières pour certaines dévotions spéciales. Partout à Neuville et à Pointe-aux-Trembles, on y célébrait le culte à la Vierge Marie durant tout le mois de mai, communément appelé le mois de Marie. Les voisins s'y réunissaient en familles, tous les soirs, vers 7 heures.

Il y a près de cent ans, Michel Loriot érigea une croix à côté de sa résidence. Cette maison appartient de 1950 à 1997 à Ovila et Michel Jobin, qui la

remplacèrent par une nouvelle en 1997. C'était l'un des lieux de rencontre pour les gens du bas de la paroisse pour les dévotions du mois de Marie. Ces réunions remplissaient aussi un rôle de convivialité car, après le long hiver, elles renforçaient les amitiés avant le temps des semences.

Dans la rue des Érables, les ancêtres de Maurice Grenier (270, rue des Érables) avaient aussi construit une croix à l'ouest de leur résidence, mais elle a disparu vers 1945. À l'ouest du village, le long de la route 138, Céline Angers, femme d'Amédée Langlois, fit ériger une croix sur leur terrain afin de rendre hommage à sainte Anne. D'ailleurs, dans la niche, au pied de la croix, se trouvait une statue de cette sainte.



*Croix Jos Doré, au 1175,
route 138 (1956)*

En 1956, Jos Doré, à la suite d'une promesse faite durant la guerre de 1939-1945, planta une croix à côté de sa résidence, au 1175 route 138, aujourd'hui propriété de Thérèse Cantin. Comme autour de toutes ces croix de chemin, les voisins s'y réunissaient durant le mois de Marie.

Sur la terre appartenant aujourd'hui à Eddy Lavallée, dont une partie était autrefois la propriété de la



*Croix de la
famille Dorval,
sur la terre d'Eddy
Lavallée*

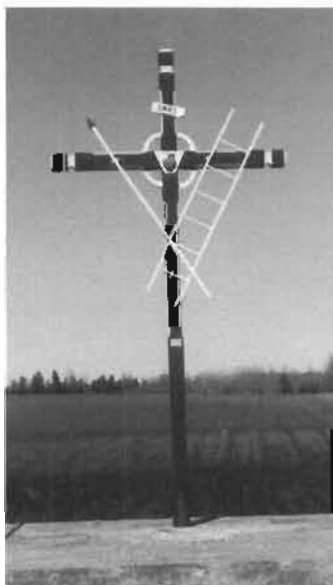
*M.-A. Drolet
Pierre Dorval
M^{me} Lucienne
Méhot-Turgeon
Lucien Turgeon
Anne-Marie-Dorval
Bernadette Drolet
Monique Matte
Anna Rochette-
Rouleau*



*Croix
reconstruite
par
Eddy
Lavallée
en 1997*

famille Dorval, Xavier Dorval, à la demande de son épouse, installa aussi une croix à côté de la maison. En 1997, Eddy Lavallée la reconstruisit.

Sur la route 365 se trouve la croix dite « Croix des Paquet ». Accompagnée d'un monument, elle avait été construite originalement par Zéphirin Paquet, qui, durant la guerre de 1914-1918, avait promis d'ériger une croix et un monument si ses fils Antoine et Zéphirin étaient épargnés de la guerre. On pouvait la voir en face du 640, route 365. Puis, vers 1948, elle fut démenagée en face du 668, route 365, sur la propriété d'Antoine Paquet.



*Croix de chemin
sur la terre de
Clément Paquet,
668, route 365*

Dans le Deuxième Rang, les frères Alexandre et Ovide Matte avaient aussi construit une croix de chemin. En 1952, elle fut reconstruite par Ernest Matte, Robert Gingras et Amédée Thibault, et démolie en 1970.

Il y avait également une croix sur la terre d'Alexandre Béland, dans le Deuxième Rang. Elle avait été installée par Wilbrod Trudel vers 1890.

F.-Napoléon Cormier en construisit une le long du chemin Lomer, à l'est de l'école (aujourd'hui résidence de Joannès Cormier). Elle y est toujours.



*Croix de chemin
chez Joannes
Cormier,
242, chemin Lomer*

Notons aussi une croix de chemin en pierre devant la résidence de Nérée Gingras (1320, route 138). Les Gingras étaient des tailleurs de pierre et des actionnaires des carrières de Saint-Marc. Ils utilisèrent donc ce matériau pour l'ériger. Cependant, contrairement aux autres croix de chemin, qui pour la plupart honorent la Vierge Marie, celle-ci est dédiée à Saint-Christophe, dont on voit la statue dans la niche.

Nous devons aussi mentionner le calvaire en bronze qui avait été installé devant la résidence d'Alphonse Delisle par un membre de la famille Venner. William Venner était un riche banquier de Québec, qui possédait plusieurs propriétés dans le comté de Portneuf. En 1828, il avait construit à



*Croix Nérée
Gingras*

Neuville une magnifique résidence (1338, route 138, appartenant à Gilles Whitton). Lui et deux de ses fils l'occupèrent de 1828 à 1892, et c'est en 1882 qu'il fit ériger un calvaire en bronze sur la terre d'Alphonse Delisle. Les lettres V. D., à la base du monument, signifient Venner Delisle. Il semblerait que Venner ait fait ériger ce calvaire pour apaiser la colère du curé étant donné que l'un des Venner vivait matrimonialement avec des filles de la famille Delisle. C'était une

œuvre d'art fabriquée en France à Vaucouleur par l'Union artistique de Vaucouleur. En 1969, M^{me} Octave Delisle en fit don à la fabrique de Neuville. On peut l'admirer, aujourd'hui, en face du presbytère, du côté sud de la rue des Érables.

Depuis 1850 jusqu'à aujourd'hui, 11 croix de chemin ont été érigées à Neuville, mais seulement 7 sont encore en place.



Maison familiale Octave Delisle en 1964, avec le Calvaire (« Monument Venner-Delisle ») aujourd'hui rendu du côté sud de la rue des Érables, en face du presbytère.

Les Soeurs du Bon-Pasteur à Neuville

Les Sœurs du Bon-Pasteur sont à Neuville depuis 1947. Elles occupent la maison que le D^r G.-A. LaRue avait construite en 1911 au 571, rue des Érables.

De 1936 à 1945, Olivier LaRue, fils du D^r LaRue, y résida avec sa famille. Elle fut alors acquise par un organisme, le Manoir Charles-de-Foucault, qui voulait faire œuvre de sauvegarde pour des jeunes délinquants selon les principes du Boy's Town du père Flanagan aux États-Unis.

En 1947, la bâtisse fut vendue aux Sœurs du Bon-Pasteur, qui y établirent une école maternelle pour les enfants de la crèche Saint-Vincent-de-Paul qui n'avaient pas trouvé de parents adoptifs et qui nécessitaient des soins particuliers. L'œuvre prit le nom de Maternelle Marie-au-Temple. Plusieurs de ces enfants furent placés dans des familles de Neuville, mais toujours sous l'autorité des Sœurs du Bon-Pasteur, qui continuèrent à voir à leur éducation. En 1970, la fermeture de la crèche Saint-Vincent-de-Paul, à Québec, amena la disparition de l'œuvre Marie-au-Temple.

L'établissement prit alors le nom de Villa des érables et, de 1972 à 1976, il fut tantôt une maison de prière, tantôt une maison de repos pour la communauté du Bon-Pasteur. En 1976, il devint un centre d'accueil pour adultes et personnes âgées.



On y logea neuf pensionnaires qui étaient auparavant hébergés à la maison Fitzbach. Par la suite, il ouvrit ses portes à la clientèle du comté de Portneuf.

Aujourd'hui, cinq sœurs tiennent une maison d'accueil dans le but d'offrir quelques jours de repos à des femmes dans le besoin pour différentes raisons. On y loge six pensionnaires à la fois. Cette année, les Sœurs du Bon-Pasteur fêtent le 150^e anniversaire de la fondation de leur communauté, fondée en 1850 par Mary Fitzbach, veuve de François Roy, qui en religion porta le nom de mère Marie-du-Sacré-Cœur.

Le lien qui unit les Sœurs du Bon-Pasteur à Neuville est très fort, car deux membres éminents de leur communauté sont originaires de Neuville.



*Marie-Josephite Fitzbach
Mère Marie-du-Sacré-Cœur
(1806-1885)
Fondatrice du Bon-Pasteur de
Québec*

La deuxième supérieure des Sœurs du Bon-Pasteur et cofondatrice de l'œuvre de la Miséricorde fut mère Marie-de-Saint-Vincent-de-Paul. Elle était originaire de Neuville. Née en 1827, elle se nommait Marie-Anne-Madeleine Angers. Elle était la fille de François Angers et de Marie-des-Anges Larue, qui étaient établis sur la terre F-38 du terrier de Neuville, qui appartient aujourd'hui à Raymond Alain.

Marie-Anne-Madeleine Angers était parmi les sept premières ouvrières de l'institut du Bon-Pasteur et elle prononça ses vœux de religion le 2 février 1856. Elle s'occupa pendant plusieurs années de l'œuvre d'aide aux filles en difficulté et, en 1901,

elle fonda une crèche appelée Hospice des Saints-Anges et située dans la rue Ferland au centre de la vieille ville de Québec. En 1906, un don permit l'ouverture d'une bâtisse moderne, chemin Sainte-Foy, et la nouvelle institution prit le nom de Crèche Saint-Vincent-de-Paul en son honneur. Elle décéda, toujours à la tâche, le 3 septembre 1907, à l'âge de 80 ans.

Puis, un autre membre de la famille Angers, Marie-Elmina Angers, dite sœur Marie-de-Jésus, née à Neuville et fille de Séraphin Angers et de Rose-de-Lima Angers, était la nièce de Marie-Anne-Madeleine Angers dite mère de Saint-Vincent-de-Paul.

Devenue orpheline de père, elle demeura chez une tante qui résidait à Québec et fréquenta les classes des Sœurs du Bon-Pasteur, rue de la Chevrotière. Elle suivit des leçons de dessins, et les sœurs découvrirent son grand talent. En 1860, elle

entra en communauté chez les Sœurs du Bon-Pasteur. Elle développa son art en suivant des cours de peinture chez Eugène-Arthur Hamel, puis elle dirigea l'atelier de peinture des Sœurs du Bon-Pasteur. En 1875, cet atelier comptait une centaine d'élèves.

Sœur Marie-de-Jésus fit plusieurs toiles sur des sujets religieux pour des églises de Québec, de l'Ontario et de la Nouvelle-Angleterre, ainsi que plusieurs portraits des fondatrices des communautés religieuses. À noter qu'elle était cousine germaine de Félicité Angers de Neuville, peintre et auteure de pièces de théâtre, et de Félicité Angers de la Malbaie (Laure Conan), auteure.

Voilà donc trois cousines qui avaient des talents artistiques remarquables et qui ont laissé leur marque dans ce domaine, à une époque où les femmes avaient très peu de chance de percer dans quelque domaine que ce soit.



Mère Marie de Saint-Vincent-de-Paul
Marie-Anne-Madeleine Angers



Elmina Angers
Sœur Marie-de-Jésus
(1844-1901)

Liste des marguilliers depuis la fondation de la fabrique

Bellan, Jean	1698	Bélan, François	1757	Lauriot, Pierre	1815
Sylvestre/Champagne, Nicolas	1698	Grégoire, Jean	1758	Gingras, Frs.-Xavier	1816
Tapin, Antoine	1698	Bordeleau, Jean fils	1759	Trudel, Jean-Bte	1817
Faucher/St-Maurice, Lionart	1698	Grenier, Joseph	1760	Dussault, Jean-Bte	1818
Dubuc, Romain	1701	Hardy, Joseph	1762	Lauriot, Pierre	1819
Delisle, Antoine	1702	Garneau, Jacques	1763	Gingras, Louis	1820
Pinel, Guillaume	1703	Gingras, Louis	1764	Allary, Étienne	1821
Larue, Jean	1704	Angers, François	1765	Richard, Alexis	1822
Contantlineau, Pierre	1705	Plante, Sieur	1766	Bergeron, Jean	1823
Denis, Joseph	1706	Lavore, ??	1767	Mercure, Joseph	1824
Faucher, Nicolas	1707	Angers, Michel	1768	Gauvin, Olivier	1825
Bélan, Mathurin	1708	Bélan, Jean	1769	Matte, Nicolas	1826
Anger, François	1717	Méthot, Joseph	1770	Dubuc, Antoine	1827
Bordeleau, Antoine	1717	Garnaud, Ange	1771	Delisle, Joseph	1828
Gaudin, Jean	1717	Dubuc, Romain	1772	Lauriot, Michel	1829
Tapin, Jean	1717	Bertrand, Jean-Bte	1773	Delisle, Augustin	1830
Hardy, Jean-Baptiste	1717	Goulet, Jean	1774	Angé, Jacques	1831
Robitaille, Charles	1717	Garnaud, Charles	1775	Matte, Joseph	1832
Pinelle, Guillaume	1725	Proulx, Joseph	1776	Rochet, Joseph	1833
Fournel, Jacques	1725	La France, Pierre	1777	Hardy, François	1834
Coquin/Latournelle, Nicolas	1725	Levritre, François	1778	Rochet, F. de Joseph	1835
Robitaille, Charles	1726	Bertran, Antoine	1779	Robitaille, Charles	1835
Carpentier, Benoît	1726	Delisle, Pierre	1780	Faucher, Eustache	1836
Matte, Nicoles	1726	Mercure, Thierry	1781	Auger, Joseph	1838
Fournel, Jacques	1727	Loro, Charles	1782	Larue, Barthelémi	1839
Coquin, Nicolas	1727	Langlois, Joseph	1783	Paquet, Étienne	1840
Faucher, Lionart	1929	Grinier, Joseph	1784	Delisle, Frs.-Xavier	1840
Prou, Jean	1730	Morisset, Augustin	1785	Bussièrre, Charles	1841
Trépanier, Charles	1734	Trudel, Joseph	1786	Matte, Nicolas	1842
Bertran, Guillaume	1734	Delisle, Augustin	1787	Grinier, Joseph	1843
Le Tartre, Charles	1734	Larue, Joseph	1788	Lépine, Jean-Bte	1844
Grenon, Pierre	1734	Gingras, Louis	1789	Langlois, Joseph	1845
Auger, René	1735	Delisle, Joseph	1790	Prou, Sem	1846
Pluchon, Joseph	1736	Grinier, Michel	1791	Bussièrre, Augustin	1847
Contantlineau, Michel	1727	Bernard, Louis	1792	Delisle, Nazaire	1848
Dubuc, Jean-Baptiste	1738	Rognon, Michel	1793	Robitaille, Augustin	1848
Denys, François	1739	Grenon, Jean	1794	Mottard, Bazile	1849
Dubuc, Michel	1740	Robitaille, Charles	1795	Langlois, Jean-Bte	1850
Langlois, Jean-Bte	1741	Hardy, François	1796	Delisle, Théophile	1851
Trudel, Gabriel	1742	Tapin, Louis	1797	Defois, Pierre	1852
Boisjoli, Jean	1743	Faucher, Eustache	1798	Bélan, Frs.-Xavier	1853
Angers, Jean-Bte	1744	Larue, Frs -Xavier	1799	Gagné, Joseph	1854
Delisle, Antoine	1745	Rognon, Jean-Bte	1800	Bussièrre, François	1855
Gingras, Jean	1746	Delisle, Hyacinthe	1800	Delisle, Léandre	1856
Vézina, Charles	1747	Faucher, Nicolas	1802	Gauvin, Rémi	1857
Mercure, Jean	1748	Anger, Augustin	1803	Bussièrre, Pierre	1858
Angers, Joseph	1749	Delisle, Joachim	1804	Bédard, Jean-Bte	1859
Peltier, Noël	1750	Lauriot, Michel	1805	Garneau, Firmin	1860
Rognon, Charles	1751	Boisjoli, Thierry	1806	Bussièrre, Fabien	1861
Du Sault, François	1752	Grenier, Hyacinthe	1807	Auger, Joseph	1862
Goulet, Jean	1753	Garnaud, Jean-Bte	1808	Loriot, Isai	1863
Mathe, Augustin	1754	Méthot, Joseph	1809	Defoy, Jean	1864
Grenier, Jean	1755	Langlois, Joseph	1810	Mercure, ??	1865
Faucher, Augustin	1756	Proux, Jean	1811	Anger, ?	1866
		Mercure, Thierry	1812	Loriot, Isai	1866
		Angé, Joseph	1813	Loriot, Prosper	1867
		Bertrand, Antoine	1814	Boisjoli, Cléophas	1867

Liste des marguilliers depuis la fondation de la fabrique (suite)

Robitaille, Joseph	1868	Denis, Alphonse	1924	Côté, Jean-Paul	1970
Delisle, Onésime	1869	Loriot, Michel	1925	Drolet, Paul-Eugène	1970
Beaudry, Norbert	1870	Mercure, Napoléon	1926	Bertrand, Roland	1971
Faucher/Châteauevert, Jos	1871	Dubuc, Ernest	1927	Jobin, Michel	1971
Delisle, Léon	1872	Larue, Antonio	1928	Tremblay, Ovila	1972
Hardy, David	1873	Côté, Joseph	1929	Noreau, Jacques	1972
Gingras, Célestin	1874	Matte, J.-Georges	1930	Béland, Maurice	1973
Côté, Nicolas	1875	Angers, Ulric	1931	Langlois, Fernand	1973
Delisle, Nazaure	1876	Rochette, Barthélemi	1932	Auger, Gaston	1974
Gingras, François	1877	Noreau, Philéas	1933	Nadeau, Claude	1974
Doré, Alexandre	1878	Drolet, Jos.-Frs -X.	1934	LaRue, Guy	1975
Morissette, Joseph	1879	Hardy, Siméon	1935	Dubuc, Jacques	1975
Émond, Olivier	1880	Béland, Alexandre	1936	Béland, Maurice	1976
Darveau, Isaac	1881	Angers, Eugène	1937	Langlois, Fernand	1976
Hardy, Phydime	1882	Auger, Philippe	1938	LaRue, Jean	1977
Dorval, Cyrille	1883	Soulard, Joseph	1939	Rochette, Jacques	1977
Delisle, Sélime	1884	Matte, Alphonse	1940	Gingras, Michel	1978
Turgeon, Ferdinand	1885	Doré, Joseph	1941	Brière, Réjean	1978
Auger, Napoléon	1886	Côté, J.-Alphonse	1942	Alain, Raymond	1979
Lapierre, Joseph	1887	Garneau, Mastai	1943	Côté, Omer	1979
Delisle, Alphonse	1888	Gingras, Ulric	1944	Matte, Paul	1980
Matte, Napoléon	1889	Larue, Chris-Xavier	1945	Rochette, Jean-Frs.	1980
Rochette, Lazare	1890	Noreau, Arthur	1946	Dubuc, Antoine	1981
Côté, Godefroy	1891	Lavallée, Côme	1947	Frenette, Jules	1981
Matte, Augustin	1892	Genest, Édibert	1948	Jobin, Louis	1982
Gauvin, Wilfrid	1893	Côté, Lucien	1949	Vézina, Jacques	1982
Angers, Fortunat	1894	Leclerc, Léonidas	1950	Angers, M ^{me} Gaby-R.	1983
Matte, Georges	1895	Robitaille, Henri	1951	Giguère, André	1983
Larue, D' G -Antoine	1896	Dubuc, Louis	1952	Bertrand, Jean-Marc	1984
Magnien, Siméon	1898	Dubuc, François	1952	Sirois, André	1984
Soulard, Wilbrod	1899	Turgeon, C.-A.	1953	Létourneau, Régis	1985
Gingras, Pierre	1900	Hardy, Roméo	1954	Jobin, Jean-Paul	1985
Jobin, Praxède	1901	Naud, Wellie	1954	Dubuc, Madeleine	1986-89
Garneau, Sélime	1902	Dorval, Aurélien	1955	Chabot, Émilien	1986-89
Belleau, Narcisse	1903	Côté, Ernest	1956	Gingras, Huguette	1987
Angers, Napoléon	1904	Darveau, Thomas	1957	Germain, Ernest	1987
Matte, Alphonse	1905	Côté, Roch	1958	Côté, Émile	1988
Auger, Désiré	1906	Rhéaume, André	1959	Darveau, Hervé	1988
Côté, Praxède	1907	Naud, Paul-Hector	1960	Michaud, Guy	1990-93
Angers, Joseph	1908	Matte, Aimé	1961	Gagnon, Gervais	1990-93
Matte, Joseph	1909	Filteau, Pierre	1962	Jobin, Jules	1991
Soulard, Eugène	1910	Moisan, Léonidas	1963	Lortie, Philippe	1991-94-99
Robitaille, Victor	1911	Matte, Benoît	1964	Chabot, Réal	1992-95
Gingras, François	1912	Matte, Benoît	1965	Delisle, Renée	1992
Darveau, Olivier	1913	Côté, J -Charles	1965	Côté, Camille	1994
Denis, Joseph	1914	Naud, Roland	1965	Trudel, Jeannine	1995-98
Turgeon, Arthur	1915	Gingras, Paul-Émile	1965	Villeneuve, Yvette	1996
Dubuc, Solyme	1916	Roby, Benoît	1965	Grondin, Christian	1996-99
Côté, Gaudiose	1917	Drolet, Maurice	1966	Gilbert, Germaine	1997
Gingras, Lauréat	1918	Jobin, Augustin	1966	Blanchette, Claude	1997
Grenier, Joseph	1919	Béland, Marc	1967	Deschênes, René	1998
Delisle, Jules	1920	Nickner, Léo	1967	Robitaille, François	1999
Émond, Philémon	1921	Auger, C.-A.	1968	Côté, Yves	2000
Côté, Omer	1922	Rochette, Alphonse	1968	Matte, Paul	2000
Garneau, Solim	1923	Noreau, Paul	1969		
		Côté, Roland	1969		



Chapelle Sainte-Anne et ancien cimetière (vers 1920)

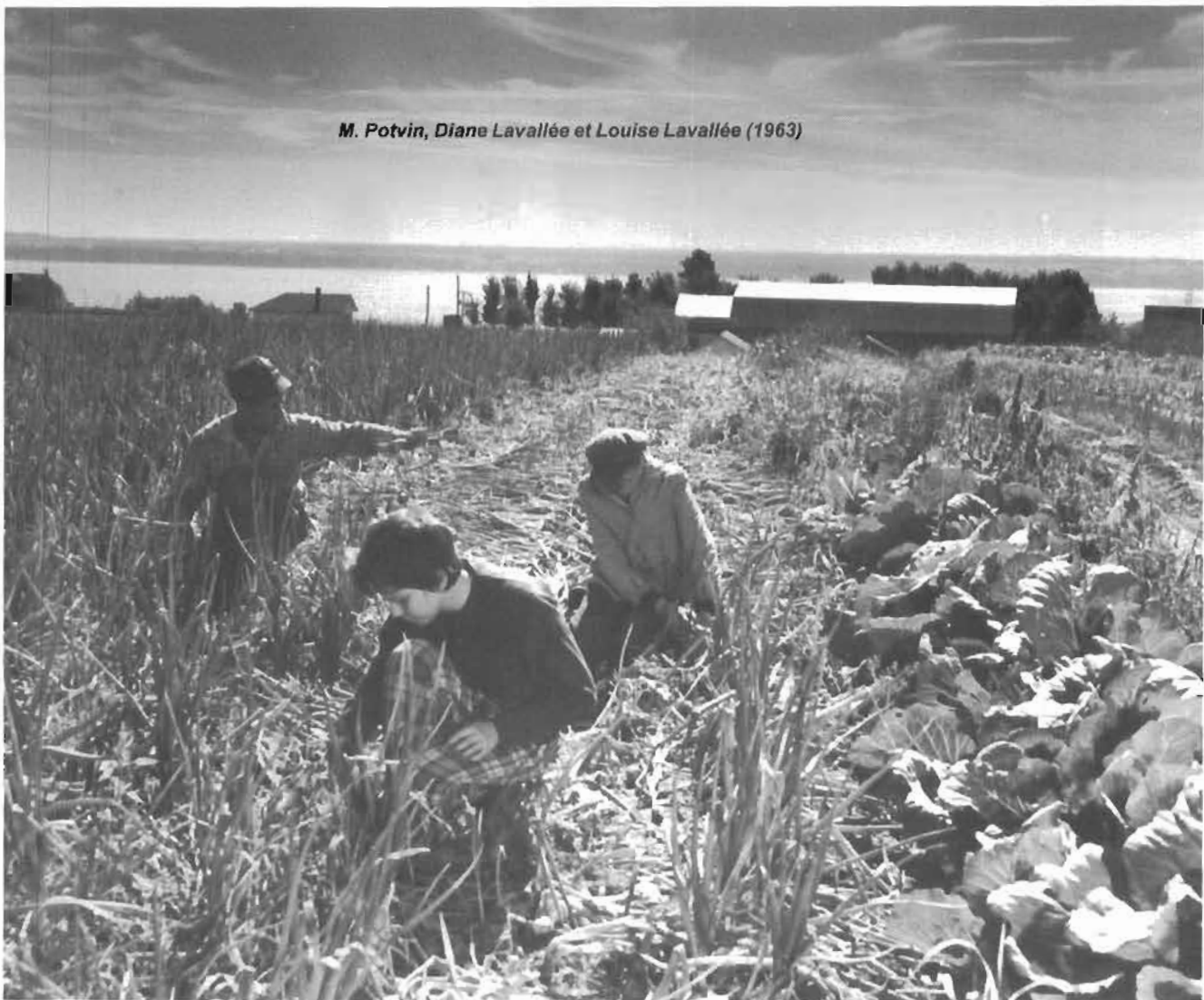
L'agriculture

Le pain étant la base de l'alimentation, la culture principale était celle du blé. Au début, la production animale était presque inexistante. L'habitant gardait quelques cochons et quelques poules. Le recensement de 1681 donne une population de 372 habitants. Il y a 71 fermes occupées et partiellement défrichées, et le cheptel compte 160 bêtes à cornes, bien que certains censitaires n'en aient aucune. Comme ce chiffre inclut

les bœufs, la moyenne de vaches par ferme est inférieure à deux.

Cependant, quelques-uns des premiers colons se démarquent des autres avec un cheptel plus important. En voici quelques exemples :

Jean Dubuc . 11 bêtes à cornes et 35 arpents en valeur ,
Jean Hardy . 11 bêtes à cornes et 35 arpents en valeur ,
Antoine De Serre . 11 bêtes à cornes et 25 arpents



en valeur ;
 Guillaume Bertrand : 10 bêtes à cornes et 10 arpents en valeur ;
 Michel Harbour : 9 bêtes à cornes et 35 arpents en valeur ;
 Louis Delisle : 7 bêtes à cornes et 20 arpents en valeur

Au recensement de 1762, la population est de 657 habitants. Cent fermes sont en production. Le cheptel comprend : 137 bœufs, 219 vaches, 184 « taurailles », 54 moutons, 260 cochons et 135 chevaux.



Il y a donc 540 bêtes à cornes, incluant les bœufs, ce qui donne une moyenne de 5 bêtes à cornes par ferme ; il faut aussi remarquer le nombre considérable de chevaux.

La population des campagnes est alors auto-suffisante non seulement pour sa nourriture, mais aussi pour les vêtements qui étaient confectionnés par les femmes avec de l'étoffe du pays, pour les meubles et les outils fabriqués par les hommes.

De plus, les cultivateurs de Neuville étaient de bons maraîchers et ils pouvaient vendre des surplus de production au marché de Québec. Plusieurs habitants exerçaient aussi un métier. Dans la partie est de la paroisse, où se trouvaient de belles carrières, les tailleurs de pierre et les maîtres maçons étaient nombreux.

Inventaire après décès

Quand quelqu'un mourait sans testament, la loi exigeait un inventaire de tous ses biens afin de les partager équitablement entre ses héritiers. Le notaire se présentait à la résidence du défunt accompagné des tuteurs des enfants mineurs et de deux experts pour fixer les prix des biens inventoriés.

Résumons trois procès-verbaux d'inventaire. Tout d'abord, celui d'Antoine De Serre daté de 1688, puis celui de Louis Delisle daté de 1696, et le troisième, celui de F.-X. Delisle, petit-fils de Louis, daté de 1758.

Antoine De Serre est l'un des premiers colons de Dombourg ou Neuville. Il a été commerçant et agriculteur et a toujours eu un employé sur sa terre. Il a signé plusieurs actes et contrats de commerce avec des marchands de Québec et résidait sur la terre F-35 du terrier (terre d'André Robitaille et d'Émile Turgeon).

Louis Delisle, ancien soldat, s'établit à Dombourg en 1667. Il a été un agriculteur actif qui a cultivé d'abord la terre F-27 du terrier (terre d'Alphonse Côté et de Gérard-Émile Côté, aujourd'hui celle de Benoît Gaudreault) ; puis, il a acheté la terre voisine de celle de Mathurin Comeau en 1685, laquelle appartient aujourd'hui à Jacques et Claude Dubuc. Il aida aussi son fils Antoine Delisle à acquérir la terre de Mathurin Béland.



Chez
 Eugène
 Soulard



Labour (Michel Angers)

Inventaire des biens d'Antoine De Serre (1688)

Plusieurs ustensiles de cuisine en cuivre	
Des plats d'étain	
Une armoire à quatre volets	18 £
Une douzaine de nappes	
Un miroir garni de feuilles d'argent	
Un habit complet consistant en un justaucorps de drap de boulanger gris doublé de serge rouge, la culotte de pareil drap	18 £
Un autre justaucorps de drap gris et un caleçon de peau de caribou	
Un autre vieux justaucorps avec culotte de cuir brun avec camisole de peau de caribou	
Un maître-lit avec le tour de lit de Bergame avec matelas de laine doublé de satin, le tout valant	118 £
Une douzaine de chemises de toile de chanvre	24 £
Un vieux canot d'écorce à 4 pièces avec sa voile et avirons	
50 minots de blé froment	138 £
30 minots de blé d'Inde	52 £
2 minots de pois	4 £
8 minots de petits pois	12 £
1 baril de lard	37 £
1½ baril de lard salé	5 £
1 barrique d'eau-de-vie	93 £
1 barrique de vinaigre	
½ barrique de vin clair	30 £
10 minots de blé froment	27 £
200 livres tournois en argent	
ÉTABLE :	
2 bœufs	120 £
4 vaches	100 £
1 taure	10 £
2 veaux	6 £
18 poules et un coq	10 £
40 arpents en labour – 12 en pâturage, le reste en bois debout	
Une grande maison	1 700 £
Une autre petite maison où demeure le curé Basset	100 £

Une étable neuve, une vieille grange	
Une autre grange et un hangar	
<u>Les bâtiments et la terre ensemble</u>	<u>3 460 £</u>
Pour un total de	4 966 £

La maison est prisee 1 700 £ (livres). Elle est spacieuse, a une cheminée à double foyer, les cabinets (ou petites pièces) sont lambrissés de menuiserie. Il y a 9 bêtes à cornes, mais seulement 4 vaches.

Rosaire
Delisle,
aux foins

Inventaire des biens de Louis Delisle (1696)

Les ustensiles de cuisine ont très peu de valeur	
Un lit avec son tour de lit	30 £
Un coffre et un manteau de femme	60 £
Linge au minimum	
Un poêle de brique	9 £
Le linge de corps de Delisle 2 vieux capots, 4 chemises, 2 vieux chapeaux, une paire de bas et une paire de souliers	30 £
LES BESTIAUX :	
2 bœufs	160 £
4 cochons	72 £
2 taureaux de 1½ an	60 £
6 petits cochons	36 £
7 vaches à lait	245 £
3 petits veaux	30 £
17 poules et un coq	6 £
100 minots de blé en gerbes	450 £
20 minots de pois	100 £
20 minots d'avoine	
300 de foin	48 £
1 minot de sel	4 £
500 choux verts	20 £
5 minots de navets	5 £



Le grand-père Eugène Soulard

LES IMMEUBLES :

Une grange (30 x 20) en pieux debout couverte de paille	300 £
Une étable 18 x 18, pièces sur pièces	100 £
Une maison de 40 pieds sur 18, faite en trois parties, une première partie en pieux debout, une seconde de pièces sur pièces, une troisième de madriers embouffetés	450 £
Un canot d'écorce	12 £
2 terres de 2 arpents sur 40 arpents valant 750 £ chacune	1 500 £
Pour un total de	3 955 £

La description de la maison nous indique que les premiers colons se bâtissaient des abris de très petite dimension et agrandissaient leur demeure au fur et à mesure des besoins. La comparaison de ces deux inventaires de premiers colons de Neuville est assez intéressante. Car l'un, Louis Delisle, a été surtout un agriculteur ; tandis que l'autre a été surtout un commerçant.

De Serre laisse un héritage valant 4 966 £, soit 20 % de plus que Delisle dont l'héritage vaut



*Chez
Siméon
Hardy*



La traite chez Adjutor Soulard

3 955 £. Cependant leurs biens sont répartis différemment.

Le linge de corps de De Serre vaut 70 £. Il comprend un justaucorps de drap doublé de serge rouge, la culotte de pareil drap valant 18 £; c'est un attirail qui n'est pas commun chez un simple cultivateur. Il possède aussi une douzaine de chemises de toile de chanvre.

Delisle n'a que deux vieux capots, 4 chemises, 2 chapeaux, une paire de souliers. Le tout ne vaut que 30 £.

Le linge de maison de De Serre vaut 79 £, celui de Delisle, à peu près rien.

Les meubles de De Serre valent 196 £, alors que ceux de Delisle n'en valent que 75. La maison de De Serre est beaucoup plus luxueuse, car en incluant sa terre de 2 arpents sur 40 et les bâtiments de ferme, elle vaut 3 460 £. Quant à la maison de Delisle, en incluant les deux terres de 2 arpents sur 40 chacune, elle ne vaut que 2 350 £.

De Serre possède une barrique d'eau-de-vie et une demi-barrique de vin clair et évaluées à 123 £. L'eau-de-vie servait probablement au troc avec les Amérindiens. Mais si l'on regarde les biens qui proviennent de l'exploitation agricole, on voit que Delisle possède des animaux de ferme d'une valeur de 610 £, alors que De Serre n'en a que pour 286 £ ; Delisle a engrangé 625 livres de grains et légumes, alors que De Serre en a engrangé seulement 336 livres.

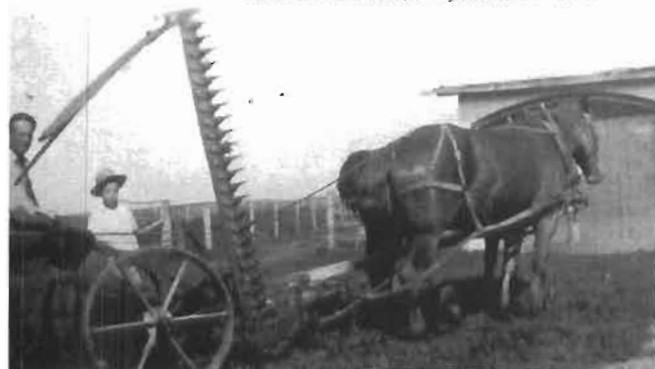
Chevaux et moissonneuse-batteuse chez Octave Delisle



Joseph Béliand



Cheval et faucheuse, famille Delisle



Puis, en 1758, Romain Dubuc, après avoir épousé Marie-Louise Amyot, veuve de F.-X. Delisle (petit-fils de Louis Delisle), demande un inventaire des biens de feu F.-X. Delisle.

Il est intéressant de comparer cet inventaire à celui de Louis Delisle fait en 1696. On peut y voir la progression du niveau de vie.

Lit avec accessoires	100 £
Un tour de lit de serge	130 £
Un poêle de fer à la montaine	30 £

1 armoire de bois à deux battants	100 £
1 table de bois de pin	1 £
1 autre table	2 £
1 chandelier de cuivre	4 £
1 miroir de toilette	3 £
8 chaises	3 £ 10 s
2 chaudières de cuivre	10 £
1 lit	30 £
2 draps de toile du pays	9 £
8 livres de laine	24 £
5 nappes	6 £
8 serviettes	3 £
1 coffre de bois de pin	3 £
1 petite chaudière de cuivre	1 £ 10 s
1 capot – une veste de drap – une paire de culotte	80 £
1 capot de cadis	4 £
1 paire de culotte avec petit gilet	6 £
1 mantelet de cotte	12 £
1 bonnet	1 £ 10 s
1 vieux coffre de bois de pin	3 £
1 peau de vache	12 £
23 minots de blé, 18 de prisés	180 £
4 bouteilles de verre	2 £
Une poêle à frire	2 £ 10 s
1 paire de genets, une pelle de fer	14 £
Une grille, une broche, une lanterne	5 £
1 vieille ferraille	6 £
150 gerbes de blé	

ÉTABLE :

Une paire de bœufs âgés de 5 ans	300 £
Une autre paire de bœufs âgés de 2 ans	180 £
Une vache sous poil rouge âgée de 5 ans	110 £
Une autre vache sous poil noir âgée de 4 ans	100 £
Une autre vache sous poil rouge âgée de 3 ans	40 £
Une autre vache âgée de 2 ans	30 £
Un taureau noir âgé de 1 an	24 £
6 moutons	120 £
3 cochons du printemps dernier	45 £
Une jument de 5 ans avec son attelage	45 £
12 poules et un coq	26 £

En comparant l'inventaire des biens de Louis Delisle (1696) à celui de F.-X. Delisle, son petit-fils (1758), il est très facile de voir jusqu'à quel point leur évaluation avait augmenté (voir tableau, page suivante).

Le petit-fils de Louis Delisle, même s'il est mort très jeune, avait augmenté la valeur du patrimoine de plus de 30 % et vivait mieux que son ancêtre. La maison est mieux meublée et le linge de corps et de maison est de plus grande valeur. Le peu de grain engrangé a probablement pour causes les exactions de l'intendant Bigot et sa bande qui vidait les campagnes du fruit de leur récolte afin de fournir les armées, car en 1758 on était en pleine guerre avec

Louis Delisle – 1696		F.-X. Delisle – 1758	
Linge de corps	30 £	Linge de corps	113 £
Ustensiles de cuisine	62 £	Ustensiles de cuisine	65 £
Linge de maison	0 £	Linge de maison	52 £
Les bestiaux	610 £	Les bestiaux	1 020 £
La maison, la terre et les bâtiments	2 350 £	La maison, la terre et les bâtiments	3 800 £
Les grains, légumes, vivres	625 £	Les grains, légumes, vivres	200 £
Les meubles	75 £	Les meubles	543 £
TOTAL	3 950 £	TOTAL	5 951 £

les Anglais et les Américains.

La valeur totale des biens de F.-X. Delisle évaluée à 5 951 £ est répartie comme suit : 2 151 £ pour les biens meubles et 3 800 £ pour les biens immeubles. De plus, alors qu'en 1696 l'ancêtre Louis Delisle ne possède qu'une valeur de 75 £ de meubles de maison, lits, tables, chaises, poêles, armoires, etc., son petit-fils en possède pour une valeur de 543 £ en 1758. La valeur des animaux est passée de 610 £ à 1 020 £. Il faut aussi noter qu'il n'y a que 200 livres de grain qui ont été engrangées à cause de la guerre.

Cette agriculture traditionnelle a persisté jusqu'à la fin du 19^e siècle. La production laitière, surtout celle du beurre destiné au marché extérieur, s'est développée dans les années 1890. Voici ce que nous disait Jos Doré dans un interview en 1971 :

On gardait dans ce temps-là, 4 à 5 vaches – moi j'ai eu connaissance – il n'y avait pas de graine de foin – tu sais pas ce que c'est toi de la graine de foin – du mil, ben, c'est de la graine de mil – du trèfle, ben, il faut de la graine de trèfle, il n'y en avait pas, – il n'en vendait pas – tout d'un coup, le gouverneur Belleau, il avait un neveu qui était où sont les Alain aujourd'hui – il avait emporté 5 livres de graines de trèfle de France – il avait semé ça – un dimanche après-midi, il avait invité le monde pour aller voir ça. C'était du beau trèfle, on connaissait pas ça, on n'avait jamais vu ça.

On n'avait pas de graine, ça fait que les animaux, y pouvaient pas avoir de quoi manger, on semait de l'avoine, l'année d'ensuite une petite cochonnerie qui poussait – du foin – ça n'était pas nourrissant – le trèfle c'est de là que ça a réveillé les beurreries. Là les gens se sont mis à semer de la graine – ça faisait du bon foin pour donner aux vaches pour avoir du lait. Avant ça les vaches hibernaient à la paille. Souventes fois on invitait les voisins pour aller lever les vaches, y avaient pas la force de se

lever toutes seules.

Ça c'est la vérité que je conte Des menteries, c'est bon à rien

On allait chez notre voisin, quand y venait le temps de véler, ben y étaient plus pesantes, y avaient pas de force. J'ai vu Belleau, y avait plus rien dans sa grange, y couvraient les granges en paille de rouche – défaire une partie de la couverture pour rentrer les vaches à l'herbe, comme on dit pour leur faire manger ça, le printemps – c'est pas avec

ça qu'elles faisaient de la graisse – dans ce temps-là, on était certain qu'il allait demander le monde pour lever les vaches

La première beurrerie d'importance a été celle que le D^r Antoine LaRue a fait construire au village par Raymond Plamondon. Elle a été détruite par le feu en 1901, mais le D^r LaRue la fit reconstruire en 1902 par le même maître charpentier et son fils Achile Plamondon. Cette beurrerie a été en activité jusqu'en 1930, c'est-à-dire jusqu'au moment où W.-J. Burns a acquis les bâtiments et les a transformés pour en faire un garage afin de réparer les automobiles. Aujourd'hui, cette bâtisse est devenue la résidence pour personnes âgées communément appelée L'Auberge de Neuville.



L'agriculture traditionnelle de 1900 à 1960

De 1900 à 1960, l'agriculture à Neuville demeure à un stade artisanal. Cependant, les maraîchers vendent leurs produits au marché de Québec où ils se rendent par bateau, par train et, après 1930, par



*Ferme de Joseph Matte (1925)
Aujourd'hui : Richard Matte*

camion.

L'hiver, peu de revenu étant disponible, une somme de 100 \$ pour passer à travers la saison est exceptionnelle. Les seuls produits alimentaires achetés sont : la farine, le gruau, le gros sel et la mélasse. Une vache fournit le lait et la crème et l'on mange les œufs du poulailler. Au début, on tue un cochon et un bœuf ou une vache. Les patates, les navets et les carottes sont conservés dans la cave ou dans un caveau. Les tomates, les fraises et autres fruits sont mis en conserves. Durant le carême, on achète un peu de poisson.

Pour plusieurs familles, le revenu d'appoint provient de la contrebande du tabac. Pour vendre du tabac en feuilles au marché, il faut payer une taxe assez élevée. Les habitants ont des hachoirs à tabac. Le travail se fait la nuit dans les greniers ou les fenils des granges. Le tabac se vend de 10 cents à 25 cents la livre. C'est une vieille coutume car dès 1889, l'archevêque de Québec, M^{gr} Taschereau, écrit au curé Rousseau de Neuville sur la contrebande du tabac :

Cette pratique est une source de procès ruineux, de haines et de détractions. Il faut prêcher contre et très haut. Quand je passerai dans votre paroisse, signalez-moi ces désordres et je vous dirai ce qu'il faut en penser

La vente de bois de poêle aux résidents du village rapporte aussi quelques dollars. Les érablières et la vente de sirop d'érable ne prennent de l'importance qu'en 1939-1945, la guerre ayant provoqué le rationnement du sucre. La vente de la « bagosse »



« Horse power », chez David Noreau

(boisson de contrebande) permet aussi à certains individus un meilleur train de vie.

Jusqu'aux années 1960, les terres sont toutes cultivées par leurs propriétaires. Même avec une petite production laitière, c'est une agriculture de subsistance. Sauf qu'à Neuville, la culture maraîchère, surtout celle des concombres, des tomates, des fèves, des carottes, du chou et du fameux blé d'Inde, apporte une certaine prospérité. Le marché de Québec absorbe cette production.

Au début des années 1930, un groupe de cultivateurs forment un syndicat coopératif et fondent une conserverie. Ils achètent un entrepôt de Jos Denis, ferblantier, au coin de la rue de l'Église et de la rue Bourdon (site actuel de la quincaillerie Neuville). Ils commercialisent leurs produits sous la marque AVIATION. Les premiers dirigeants de cette coop sont : Léon Beaudry, Jos-Alphonse Côté, Victor Côté, Mastai Garneau, Arthur Noreau, Michel



« Horse power » chez Pit Gravel



Brayage du lin (vers 1935)

*M^{me} Alma Gauvin
Marie-Ange Alain
M^{me} Louis Gauvin
(non identifiée)
Louis Gauvin
Célestine Gauvin
(M^{me} Raoul Méthot)
M^{me} Jos Pagé
(Alvina Trépanier)
M^{me} Eugène Gauvin
(Juliette Morissette)*

Angers et Alphonse Matte.

À cette époque, sur une ferme familiale moyenne, on garde environ 10 vaches. La production de tabac est d'environ 600 livres par année. Le bois de chauffage se vendait 1,50 \$ la corde. Dans le haut de la paroisse et dans le Deuxième Rang, le lait est vendu aux laiteries de Québec ou à la beurrerie de Auger. Sur une telle ferme, la main d'œuvre familiale comprend de 6 à 8 personnes, incluant les femmes.

Jusqu'à la fin des années 1930, les femmes confectionnent elles-mêmes la lingerie de maison et les vêtements. L'élevage des moutons et surtout la culture du lin sont donc nécessaires. Le lin récolté après sa floraison demande plusieurs opérations avant d'être transformé en toile. Il faut passer par le rouissage, l'égrenage, le vannage, le séchage, le brayage, l'écorchage et, finalement, le peignage et le filage.

M^{me} Gaudiose Côté et M^{me} Lucien Côté, faisant des liens



Succès d'un jeune agriculteur neuvillois

En 1931, Léonidas Moisan de Neuville se classe premier sur 1 060 concurrents de tout le Québec au concours du Mérite agricole des jeunes. C'est sa réussite dans la culture des tomates qui lui mérite ce prix. Dans un article dans un quotidien de Québec, le juge du concours, Andrien Desautels, le propose comme modèle à tous les jeunes agriculteurs québécois.



*Léo Moisan –
la culture des tomates*

Jean-Paul Côté et Jean-Guy Côté, honorés



Trophée, Jeunes agriculteurs, J.-G. Côté, J.-P. Côté et le curé Doucet

Plusieurs Neuvilleois font partie des jeunes agriculteurs. En 1950, vingt jeunes représentants de la province de Québec sont invités à participer au concours national qui se tient cette année-là à Toronto. Deux Neuvilleois, Jean-Paul Côté et Jean-Guy Côté, sont parmi eux. Jean-Paul Côté se classe premier du Canada dans la section horticulture, et Jean-Guy Côté se classe quatrième. À leur retour, une grande fête est organisée à la salle paroissiale Saint-François-de-Sales pour souligner leur mérite.

Aujourd'hui, Jean-Paul Côté et ses fils Jean-Claude et Jean administrent la plus grosse ferme de Neuville. Ils font l'élevage de la vache canadienne et la production laitière, la culture des grains et une culture maraîchère intensive.



Léon Beaudry



Mémère Béland à 91 ans (1974)

L'agriculture moderne à Neuville

Vers 1970, l'agriculture québécoise change du tout au tout pour devenir une agriculture industrielle. Les Coops agricoles et l'UPA propagent chez les agriculteurs les notions de l'agriculture moderne et influencent les gouvernements qui légifèrent pour développer certaines productions, telles que la production laitière, le poulet et le porc. Un effort important est apporté quant à la mise en marché. Les cultivateurs doivent se spécialiser et, progressivement, ils deviennent des entrepreneurs. Plusieurs abandonnent, et ceux qui demeurent investissent massivement et agrandissent leur exploitation.

Aujourd'hui, une ferme laitière de 50 vaches en production vaut près de trois millions de dollars.

Festival du blé d'Inde de Neuville 1980 – 1991

La première édition du Festival du blé d'Inde de Neuville a lieu en 1980. Les instigateurs de l'événement, Paul Delisle et Raymond Gagnon, agronome, s'adjoignent Roland Dorval, Guy Flamand, chef cuisinier, et Raymond Savard, qui incarne la mascotte « Monsieur blé d'Inde ». Raymond Gagnon, premier président de l'organisation, garantit, avec Paul Delisle, un prêt de

10 000 \$ pour permettre la tenue de ce festival. De nombreux bénévoles travaillent à construire des kiosques, des panneaux publicitaires, des chars allégoriques, etc. La Chambre de commerce de Neuville fournit un appui important pour la publicité dans les journaux et à la radio, ainsi qu'à la télévision. Pour cette première, la majorité des kiosques sont installés devant la résidence de Paul Naud, à l'intersection de la route 138 et de la rue des Érables, dans le bas de la paroisse ; et quelques-uns près de l'hôtel de ville où une grande tente est montée. Pour ce festival, plusieurs activités sont offertes aux participants :

- Spectacle avec danse sous la grande tente, près de l'hôtel de ville
- Parade de mode
- Tournoi de balle-molle
- Journée de l'âge d'or
- Journée des plantes et encan de plantes
- Tire de chevaux
- Tire de tracteurs
- Concours de levée de brouette
- Concours de sciage
- Concours du meilleur blé d'Inde
- Concours du meilleur producteur

Aussi, à l'école Notre-Dame-du-Rosaire, Marc Rouleau présente une exposition de photos anciennes et une carte de 50 pieds de long sur 48 pouces de haut montrant l'histoire des terres de Neuville de



Raymond Gagnon

1660 à 1980. Véronique Burns expose une collection de poupées et de jouets anciens. Léon Côté présente une collection d'outils anciens, et Pierre Filteau, une collection d'ornithologie.

Le Festival du blé d'Inde fut organisé tous les étés de 1980 à 1991. Il

attira toujours une foule enthousiaste venant non seulement de Neuville, mais aussi de toute la région de Québec. Il a servi de lieu de retrouvailles annuelles pour de nombreux anciens Neuvillois. Les spectacles et les soirées de danse canadienne étaient très populaires. Léopold Matte organisait ces soirées de



Festival du blé d'Inde
Paul Delisle et Guy Flamand

danse avec des musiciens du comté. De 1983 à 1986, Marcel Trudel fut président du festival et, en 1987, Rita Côté prit la relève. De 1988 à 1990, ce fut Jeannine Trudel et, en 1991, Doris Bélanger. Ce festival contribua à mieux faire connaître le fameux blé d'Inde de Neuville dans toute la grande région de Québec. Les producteurs de Neuville ayant compris l'importance de la publicité dans la mise en marché de leur produit, ils ont donc formé une association des producteurs en 1997.

L'Association des producteurs de maïs de Neuville

À Neuville, la production maraîchère est une activité traditionnelle. Les cultivateurs de Neuville fréquentent toujours les différents marchés de Québec. Le blé d'Inde de Neuville est reconnu comme étant le meilleur de la région de Québec, à



cause de l'expertise des maraîchers, du microclimat et de la qualité des sols de Neuville.

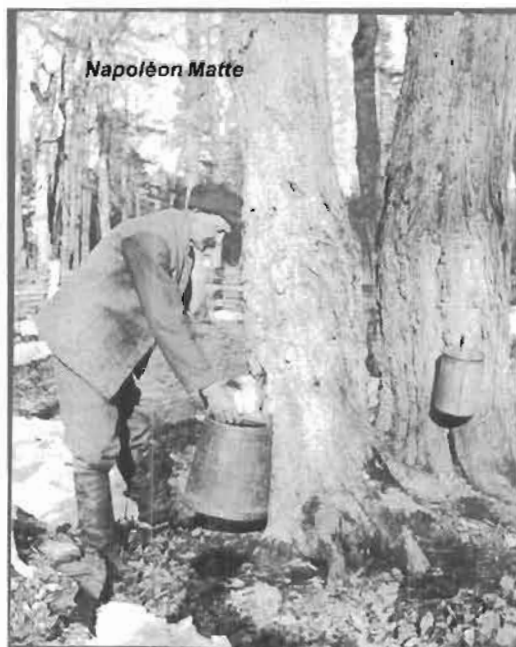
En 1997, les producteurs de maïs de Neuville se regroupent pour promouvoir leur produit et le présenter sous appellation contrôlée. L'Association adopte un sigle pour identifier le blé d'Inde de Neuville sur tous les marchés. Pour lancer sa campagne de mise en marché, l'Association des producteurs de maïs de Neuville, en collaboration avec l'UPA, participe aux fêtes de la Nouvelle-France à Québec. Elle obtient le prix d'excellence dans la catégorie « Commercialisation » de la Société régionale de développement de Portneuf, dans le cadre de la semaine des PME 1997. Les membres fondateurs de l'Association des producteurs de maïs de Neuville sont :

Raymond Alain
 Marius-R. Bédard
 Marjolaine et Guy Bédard
 Émilien Chabot
 Pierrette et Hervé Darveau
 Ferme Dubuc enr (Claude Dubuc)
 Ferme du Viaduc enr (Richard Matte)
 Ferme Domino inc. (Doris et Michel Noreau)
 Ferme Guydo inc (Guy Bédard)
 Ferme Langlois & Fils enr (Fernand et Daniel Langlois),
 Ferme Maraîchère Nadeau (Guy Nadeau)
 Ferme Orel enr (Eddy Lavallée et Odette Rochefort),
 Benoît Gaudreau
 Denis Gaudreau
 Roméo Girard
 Jules Jobin
 Ferme Ancestrale enr. (Denis et Jules LaRue)

Liste des agriculteurs d'aujourd'hui

Ferme	Production
Auger, Gilles	laitière
Beaumont, Clément	cheveau
Bédard, Marius	maraîchère
Béland, Guy (Alphonse)	maraîchère
Béland, Guy et Marjolaine	maraîchère, animaux de boucherie
Chabot, Émilien	maraîchère
Chabot, Jacques	vignoble
Chabot, Raoul	maraîchère
Côté, Émile	maraîchère
Darveau, Hervé et Pierrette	maraîchère
Delisle, Gustave	pomiculteur
Desroches, Jean-Marc	laitière
Drolet, Gérard	laitière
Drolet, Richard	maraîchère
Dubuc, Claude et Jacques	laitière, maraîchère
Ferme Domino (Doris et Michel Noreau)	maraîchère
Ferme J.P. Côté & Fils	laitière, maraîchère
Ferme Gourmande (Véronique Nimeskem Clément)	maraîchère
Ferme Guydo (Donald Béland)	laitière
Filteau, Denis, Marcel Rénauld et Jean-Claude	maraîchère
Gaudreau, Benoît et Canuel, Denise	maraîchère
Gaudreault, Denis	laitière, maraîchère
Gingras, Claude	maraîchère
Girard, Roméo	maraîchère
Hardy, Noël	maraîchère, animaux de boucherie
Jobin, Jules	maraîchère
Julien, André et Stéphane	laitière
Langlois, Fernand et Daniel	laitière, maraîchère
Lavallée, Eddy et Odette Rochefort	laitière, maraîchère
LaRue, Denis et Jules	laitière, maraîchère
Les Serres A. Giguère	horticulture
Les Serres Boisjoli	horticulture
Matte, Réal et Normand	laitière
Matte, René	laitière
Matte, Richard	laitière, maraîchère
Mercure, Georges	laitière
Nadeau, Annette	maraîchère
Paquet, Sylvain	laitière
Rochette, Denis et Du Sablon, Lyette	laitière, maraîchère
Simard, Albert	maraîchère
Turgeon, Lucien	maraîchère

Huguette Simard
 Les Serres A. Giguère (Gaétan Fiset)
 Ferme J.-P. Côté & Fils inc



Napoléon Matte

Les



Les sucres chez les Gingras



Les sucres - compagnie Massicotte



Chez Alphonse Matte



Cabane à sucre de Jacques Rochette et Arnette Gingras, dans le 1^{er} rang de Neuville (1995)

sucres ...



Cabane à sucre Chabot Enr., 800, 2^e Rang Est, Neuville



Cabane à sucre Leclerc, 1289, 2^e Rang Ouest, Neuville





Les kiosques de produits maraîchers s'égrènent d'une extrémité du village à l'autre le long de la route 138. Ils sont caractéristiques de Neuville. La variété et la qualité des produits, à commencer par le maïs, roi et maître des lieux, témoignent de l'expérience et du labeur des Neuvilleois, ainsi que de la qualité de leurs terres. Déjà, au 17^e siècle, les Neuvilleois contribuaient à l'alimentation de la jeune ville de Québec.

Les citadins qui y viennent aujourd'hui en promenade ont l'occasion d'apprécier la bonne humeur des gens d'ici et de vivre un moment de leur hospitalité. De tous côtés, les regards glissent sur les plateaux, sur le fleuve et ses battures. Un doux moment d'été...

Moulins, fossés et ruisseaux

Les moulins

Au début de la colonie, on cultivait le « blé-froment » puisque, ici comme en Europe, l'aliment principal était le pain. Les moulins « à faire farine » étaient donc d'une importance capitale. Or, sous le régime seigneurial, seul le seigneur pouvait construire et exploiter un moulin et tous les habitants étaient obligés d'y faire moudre leur grain en échange du 14^e minot. Cependant, les seigneurs tardaient à construire des moulins car, étant donné qu'il fallait importer la machinerie de France, cela était très coûteux. Jean-François Bourdon Dombourg profita du fait qu'il était lui-même navigateur et qu'il faisait de nombreux voyages entre La Rochelle et Québec pour ramener la machinerie nécessaire. Ainsi, dès 1668, il signe avec Mathurin Morisset, bourgeois de La Rochelle, un contrat au greffe du notaire Becquet pour la construction d'un moulin à vent au prix de 600 livres tournois.

Ce moulin à vent était situé sur le coteau au sud-ouest du domaine seigneurial, c'est-à-dire sur la terre qui a appartenu à la famille Beaudry jusqu'en 1995. Le domaine seigneurial, de 7 arpents de large sur 80 arpents de long, comprenait les terres au nord du chemin du Roy (rue des Érables), occupées en 1980 par Émile Côté, Jean Angers, Raymond Alain et Paul Beaudry. La partie sud du domaine, quant à elle, allait jusqu'au fleuve et était réservée à la construction d'un village.

Le 4 novembre 1668, Jean-François Bourdon Dombourg baille son domaine pour deux ans à Pierre LaFaye, meunier, Jacques Fournel, Lucien Talon et Charles Petit. Le contrat comprend le manoir, la métairie et le moulin à vent. Aux termes de ce contrat,

le seigneur devra fournir la moitié des semences et tout ce qu'il faut pour entretenir ledit moulin, en échange de quoi il se verra remettre la moitié de la récolte de même que la moitié du produit du moulin à farine. Les preneurs, pour leur part, devront cultiver les terres, les composter et les « assaisonner » (engraisser). Ils devront également défricher ce qu'ils pourront, c'est-à-dire qu'ils auront l'obligation « d'abattre, de brûler, de débiter, suivant la coutume du pays, le bois qui leur sera indiqué, qui a été abattu par Le Picart (Bulté dit Le Picart) et ledit Charles Petit, moyennant la somme de 48 livres ».

Ainsi, il est clairement établi que Le Picart et Petit ont travaillé sur le domaine au cours de l'année 1667. Par ailleurs, comme le contrat indique que ce bois a été abattu le long du lieu où était le « blé d'Inde », on peut conclure que l'on cultivait le blé d'Inde à Neuville dès 1667.

À ce contrat, signé devant le notaire Romain Becquet à Québec, est attaché un mémoire qui indique tout ce qui a été fourni par le seigneur aux quatre preneurs.

Il est intéressant de noter que les seuls animaux mentionnés sont quatre poules, un coq et quatre cochons de grosseur moyenne. On y apprend également que l'anguille constituait un élément important du menu des premiers colons et que le saumon remontait les rivières, car le seigneur a fourni aux preneurs un rets à saumon. Enfin, ce texte nous renseigne sur les outils dont se servaient les premiers colons.

MÉMOIRE

Mémoire et estat de ce qui a esté founny par Jean François Bourdon, ecuyer seigneur de dombourg, aux nommez Pierre La Faye, Meusnier, Jacques Fournel, Lucien

Talon et Charles Petit, fermiers de la terre et moulin de Dombourg qu'ils seront tenus de rendre en Essence ou payer à la fin de la dite ferme, conformément à Iceluy.

(Mémoire et état de ce qui a été fourni par Jean-François Bourdon, écuyer, seigneur de Dombourg, aux dénommés Pierre La Faye, meunier, Jacques Fournel, Lucien Talon et Charles Petit, fermiers de la terre et du moulin de Dombourg. Ils seront tenus de rendre en « essence » ou de payer à la fin du bail de ladite ferme de Dombourg, conformément à celui-ci). Et le mémoire continue ainsi :

Premièrement les meubles à rendre en Essence –

Deux marmites, une grande et une moyenne, plus un bassin, une écuelle, quatre assiettes, deux plats, un pot et une petite mesure qui est en demy devisqué, le tout d'estain.

Item – quatre chaudières, un gril, une poêle à frire et une pelle à feu.

Item – deux faucilles, deux planes, un scie de traverse, une scie de long, un petit sciot, deux marteaux, une tille, une grande hasche, un petit lasseret, un sciziau, un maillet et deux serpes.

Item – quatre vieilles couvertures, deux matelas et deux traversings.

Item – une hache, deux bariques, deux tamis, une paire de vollans et huit livres de poids de plomb.

Item – une fourche et un croq à fumier.

Item – une petite rectz à saumon.

Item – quatre bariques vides

Item – deux fusils.

Item – quatre poules et un coq.

Item – une meule de Grée à emoudre.

Item – quatre moyens cochons pour lesquels les dits fermiers seront tenus de rendre au dit Seigneur Dombourg ou à son ordre, deux grandes piesses à mettre en gresse de chacun des dites deux années du bail, qu'en faisant ils demeureront valablement deschargés à la restitution des quatre moyens cochons.

Ensuite, le mémoire fait

estat de ce qui a esté aussy fourni au dits fermiers en exécution du dit bail, desquels service tenus payer au dit Seigneur bailleur au bout des dits deux ans de bail, con-

formément au prix employé par les dites parties de part et d'autres en présence du dit notaire et témoins – à chacun deux articles suivants :

Premièrement

Deux livres de poudre et douze livres de plomb pour et plus deux cochons d'un an chacun estimés ensemble à soixante livres – cy 60 L

Item – douze minots de poix à un escu le minot font 36 L

Item – deux bariques d'anguilles à 30 livres la barique font 60 L

Item – 30 livres de beurre à 15 sols la livre, 22 L 10 s

Item – 25 minots de bled froment à 4 livres 10 sols le minot font 112 L 10 s

Item – trois minots de poix verts à 4 livres le minot font 12 L

Item – deux paires de raquettes – estimé ensemble à la somme de 10 livres, 10 L

Item – deux traînes sauvages, 7 L

Item – huit minots de bled d'inde à un escu le minot font 24 L

Item – sept haches à un escu la pièce font 21 L

Item – cinq houes à un escu pièce font 18 L

Toutes lesquelles choses les dits fermiers s'en tiennent pour comptants et satisfaits en présence du dit notaire et témoins – Promettant rendre et payer le tout aux termes ci-dessus et du dit bail, sur obligation solidaire de tous leurs biens, Fait et passé le quatrième novembre en présence de Jean Baptiste Gaudon sieur de Bellefontaine et de Jean Baptiste Gosset, demeurant au dit Québec qui ont avec le dit Seigneur Dombourg et Lucien Talon et notaire signés à ces présentes et ont les autres déclarés ne savoir écrire ni signer de ce Enquis suivant l'Ordonnance.

Bourdon Dombourg Becquet Gosset

En 1690, la population ayant augmenté, le moulin à vent ne pouvait plus suffire à la demande des habitants. Le seigneur Nicolas Dupont de Neuville fit donc construire un moulin à eau dans le bas de la paroisse, en bas du coteau, sur la terre qui appartenait alors à Jean-B. Proulx (une partie de cette terre appartient aujourd'hui à J. Martin). Cependant, en

La seigneurie étant traversée par plusieurs rivières (la Jacques-Cartier, la rivière aux Pommes, la rivière Noire et la rivière à Matte), la puissance hydraulique disponible permet, par la suite, la construction de plusieurs moulins.

Sur la rivière à Matte, à côté du moulin à farine du seigneur, on ajouta deux moulins à carde, dont l'un, au nord, appartenait à un dénommé Turgeon, et l'autre, au sud, à François Papillon.

Avant 1807, les seigneurs avaient érigé un autre moulin à farine sur la rivière Jacques-Cartier près du pont Déry. Ce moulin fut vendu à Lazare Bordeleau en 1863, puis à John Webb en 1883. Louis Dupont l'acquit ensuite et le transforma en moulin à pulpe, qui passa aux mains de James Reed, puis à celles de William Laurie. En 1915, la Donnacona Paper le transforma finalement en usine hydroélectrique.

Un autre moulin à farine, appartenant à un dénommé Patton, marchand, était exploité en 1840 à l'embouchure de la rivière à Matte, sur le bord du fleuve Saint-Laurent. Patton avait érigé un quai sur pilotis de plus de 1 000 pieds - les navires y accostaient à marée haute seulement - et il y recevait du blé provenant du Haut-Canada et des États-Unis par les Grands Lacs. La farine ainsi produite était considérée en Angleterre comme du blé canadien et bénéficiait dès lors d'un taux de douane préférentiel.

En 1840, Hypolite Dubord possédait lui aussi un moulin à scie en activité à son chantier maritime et il y faisait également de la farine.

Si l'on prend l'exemple de la rivière aux Pommes, trois moulins étaient déjà exploités en 1859 : celui à farine, que Pierre Célestin et Philius Gingras avaient installé dans le Deuxième Rang, et auquel on ajouta par la suite un moulin à scie et à bardeaux, un second à farine, que Fabien Bussièrès possédait dans le rang du Grand-Capsa, et enfin le moulin à scie de François Bussièrès.

Lors de l'abolition du régime seigneurial en 1859, il y avait au total 12 moulins sur les différentes rivières qui traversaient la seigneurie de Neuville : 6 moulins à farine, 4 moulins à scie et 2 moulins à carde. Les moulins à carde servaient à démêler les fibres du lin et aussi de la laine, mais d'une manière plus grossière que le peignage.

Les meuniers

Sous le Régime français, on trouve, parmi les meuniers du moulin à vent du village et du moulin à eau du bas de la paroisse, Jean Brousseau en 1683, Pierre La Faye en 1668, Pierre Lefebvre dit Ladouceur en 1670, Jean Masson en 1690, Robert Sené en 1704, Charles Robitaille et Jacques Baron en 1718 et Pierre Savary en 1730.

À compter de 1763, les Brousseau se sont succédé de père en fils au moulin du bas de la paroisse, et c'est Jean-Baptiste Brousseau qui occupe le poste de meunier en 1799. Par ailleurs, au moulin seigneurial du haut de la paroisse, de 1780 à 1820, ce sont Joseph Bernard et Louis Bernard fils qui accomplissent les mêmes fonctions. François Papillon prendra la relève de 1847 à 1859.

Au moulin seigneurial du pont Déry, à Pont-Rouge, on trouve Joseph Hamel à partir de 1837, Moïse Bordeleau en 1858 et Lazare Bordeleau en 1863. Enfin, c'est William Auger qui est meunier en 1858 au moulin d'Hypolite Dubord à Neuville.

Comptes des moulins

Regardons quelques comptes des moulins de Neuville pour les années 1807, 1826-1827, 1832-1833 et 1838-1839.

Les comptes de l'année se terminant en mars 1807, dressés par Joseph Bernard alors meunier du seigneur, nous montrent qu'il doit 750 ½ minots au seigneur. Il a donc obtenu un profit de 1 600 minots de farine. Comme le droit de banalité est représenté

par le 14^e minot, la production totale de blé apportée à ce moulin s'élevait donc à 20 800 minots. Le prix moyen était de 8 £ (livres) le minot.

Pour 1826-27, pour le moulin à farine – Joseph Bernard, meunier

280 minots de blé
147 de godriole
vendu le blé à 7 £ et 8 £
Produit : 2 529 £

Pour 1832-33, Joseph Bernard, meunier – moulin du haut de la paroisse

380 minots de blé
154 de godriole
pour un produit de 2 982 £ et 12 shillings.

1838-39

Pour le moulin de Jacques-Cartier (pont Déry) à Pont-Rouge

Blé, 280 minots
Seigle, 108 minots

Meuniers – Joseph Hamel – Louis Auger
Orge, 15 minots
Sarrasin, 50 minots
Avoine, 135 minots

Pour un produit total de 1 865 £ et 4 shillings.

Le moulin à farine et celui à scie du bord du fleuve, loués à Georges Bisset, ont rapporté 1 839 livres. Déjà le moulin à farine de Pont-Rouge rapporte plus que celui de la paroisse de Neuville.

Valeur du produit – blé, orge, sarrasin,
seigle, godriole, etc. 977 £ et 15 shillings.

Les fossés et les ruisseaux de Neuville

Faisons d'abord l'histoire des deux fossés et du ruisseau, dits tous les trois « de la chicane ».

Le premier, le fossé de la Chicane, est à l'extrémité ouest de la municipalité. Il a son origine dans la ligne du lot 279 appartenant aujourd'hui à Michel Lambert et il traverse le dernier lot de

Neuville en direction ouest, soit le lot 277. Il traverse ensuite les trois premières terres des Écureuils et descend vers le sud sur le lot 271 appartenant aujourd'hui à Jean-Guy Gingras. Juste avant de se jeter dans la rivière aux Pommes, il bifurque vers l'ouest pour continuer sur une longueur d'environ 200 pieds sur la terre d'Arthur Plamondon, aujourd'hui, celle de Michel Beaudry. Arthur Plamondon s'opposa à ce que le fossé passe sur sa terre et quand un conducteur de pelle mécanique, nommé Lépine, vint pour finir les travaux, Plamondon se plaça dans le fossé et il y eut une altercation entre lui et Lépine d'où le nom fossé de la Chicane.

Le **Deuxième fossé de la Chicane**, qui est le plus ancien, reliait la rivière Noire à la rivière à Matte afin d'augmenter le débit de l'eau au moulin Tremblay. En 1971, Jos Doré, dans un interview, nous dit que ceci avait causé un préjudice à ceux qui possédaient des terres à l'ouest du barrage sur la rivière Noire, car il n'y avait plus d'eau pour faire boire les vaches. Les propriétaires contestèrent en cour et un jugement fut rendu en leur faveur. On permettait de barrer la rivière Noire la nuit et de faire une réserve d'eau ; mais le jour, il fallait laisser cette rivière couler normalement. Donc, un conflit entre les cultivateurs et le propriétaire du moulin est à l'origine du nom Deuxième fossé de la Chicane. Un homme allait donc tous les jours fermer l'eau pour la journée et la faisait circuler de la rivière Noire à la rivière à Matte la nuit. Ce fossé reliait la rivière Noire à la rivière à Matte en descendant sur la terre de Noël Hardy. Il alimentait le moulin à scie de Tremblay.

Le ruisseau de la Chicane partait de la terre d'Henri Angers et traversait les terres en direction ouest jusqu'à la terre de Paul Noreau. Là, il suivait cette terre vers le nord puis coulait sur les premières terres de travers du village Saint-Nicolas pour se jeter dans la rivière à Matte, au nord de la terre de Paul Beaudry. On décida de faire des travaux afin que ce ruisseau traverse la route Gravel beaucoup plus au sud. Comme l'entretien de ce ruisseau était à la charge de tous les propriétaires riverains, ceux

de l'ouest s'opposèrent à ces travaux, d'où une autre chicane. Les propriétaires de l'est en sortirent vainqueurs et les travaux furent exécutés vers 1940.

Le **ruisseau du Moulin** ou **fossé à Jeanne** a son origine dans les « abouts » de la rivière Jacques-Cartier. Il descend sur le lot 283 (terre du Deuxième Rang) et traverse au sud les dernières terres de Neuville et les premières des Écureuils. Il se jette dans la rivière aux Pommes sur la terre appartenant autrefois à Jules Pépin, puis à Charles-Auguste Gingras et enfin, aujourd'hui, à Jean-Guy Gingras. Il y avait un vieux moulin à scie sur la terre de Jules Pépin. C'était une scie verticale. Pour obtenir des planches, on pouvait scier seulement un billot par jour.

Le **ruisseau de la Crémérie** coule à partir des terres du Premier Rang des Écureuils vers le sud-est, puis traverse les dernières terres de Neuville à l'ouest. Il était utilisé par une crémérie-beurrerie qui se trouvait près du viaduc, au sud de la route 138. Ce ruisseau se jette dans le fleuve.

Le **ruisseau Magnan** apparaît au nord de la route 138, sur la terre de la famille Desroches, et traverse les terres des Auger et de Valère Matte. Il descend jusqu'au fleuve entre la terre de Jean-Claude Alain et celle de Lucien Turgeon.

Le **ruisseau Belleau** prend naissance au nord de la terre de Lorenzo Béland (aujourd'hui, la ferme Guydo) et coule d'abord vers le sud-est jusqu'à la terre de Marcel Gingras (lot 234) où il change de direction et coule vers le sud-ouest jusqu'à la terre de René Deschênes (lot 246), puis sur la terre de Gilles Auger (lot 248) pour se jeter dans le fleuve.

Le **ruisseau Thibeault** commence sur la terre de Marcel Matte (lots 204 et 205) et coule vers le sud-ouest sur le lot 227 (terre de Noël Hardy) pour se jeter dans le fleuve.

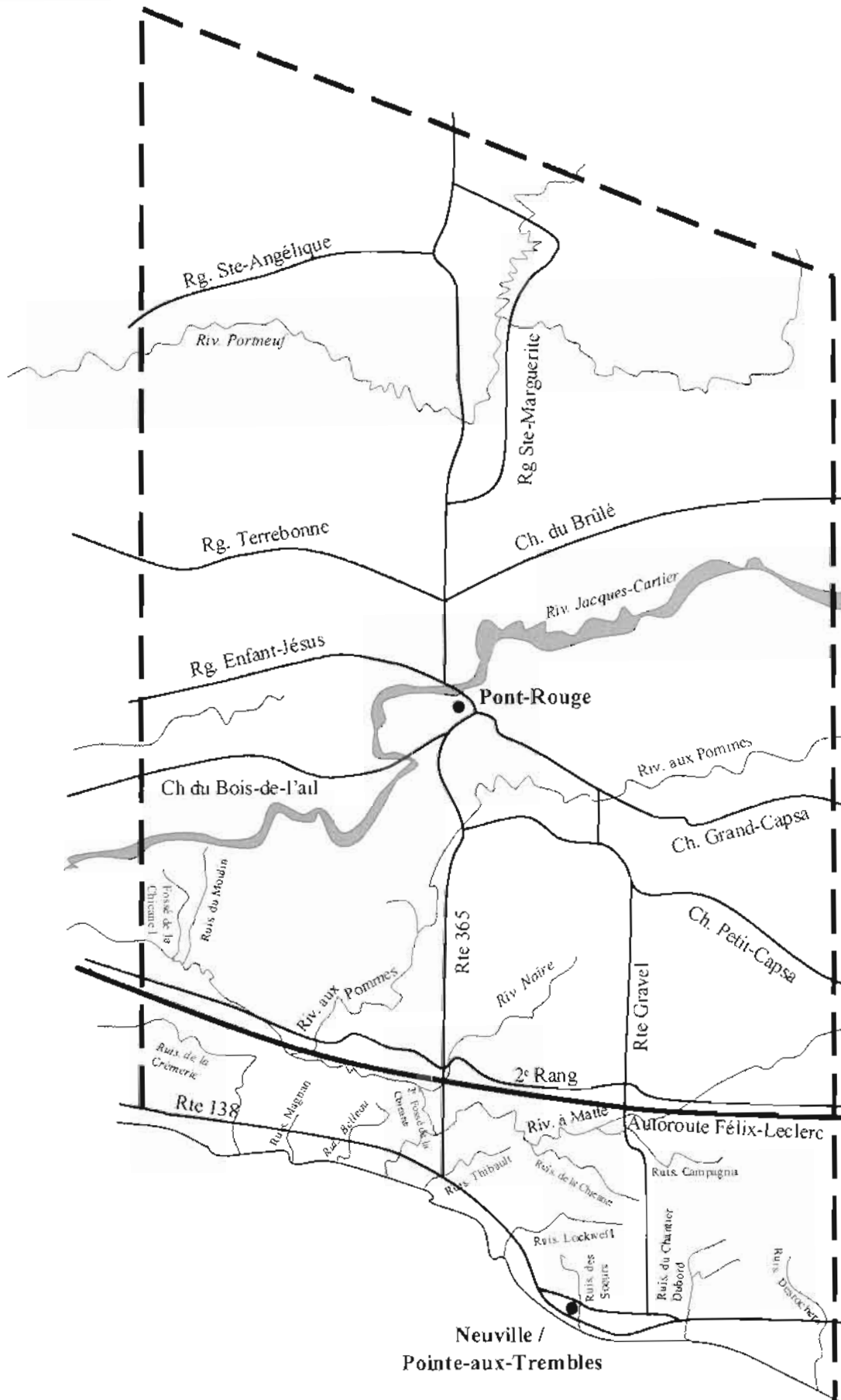
Le **ruisseau Lockwell** naît à l'est de la route Gravel et coule vers l'ouest à travers presque toutes les terres de l'ancien village de Neuville. Il traverse la terre de Lockwell, aujourd'hui celle de Marcel Matte et, à la hauteur de la route 138, forme une profonde coulée. Il se jette dans le fleuve.

Le **ruisseau des Sœurs** a sa source sur le lot 190 (terre de Paul Beaudry). Il coule en direction sud-est et traverse les terres de Raymond Alain et de Jean Angers, puis descend entre la terre d'Émile Côté et celle d'Émile Turgeon. Il passe derrière le couvent des sœurs de la congrégation de Notre-Dame. Il forme une profonde coulée sur une bonne partie de son parcours et se jette dans le fleuve.

Le **cours d'eau Campagna** part à l'est de la route Gravel, coule vers l'ouest et traverse la partie sud des terres du Deuxième Rang pour se jeter dans la rivière à Matte. Il y a une quarantaine d'années, Paul Noreau, Jacques Dubuc, Jean LaRue et d'autres citoyens de Neuville travaillèrent à la réfection de ce cours d'eau. Un malheureux accident entraîna la mort d'un dynamiteur à l'emploi du gouvernement.

Le **ruisseau du Chantier Dubord**, qui fournissait l'eau au moulin à scie et à farine d'Hypolite Dubord, coule nord-sud sur les lots 33 et 35, terres de Jean LaRue et de Jacques Martin. De plus, en 1835, Hypolite Dubord signait une entente avec les propriétaires des terres (aujourd'hui celles de Maurice Grenier et de Jean LaRue), qui permettait d'utiliser toutes les sources d'eau qui se trouvaient sur ces terres à partir du sud du chemin du Roy.

Le **ruisseau Desrochers**, à partir du lot 10, autrefois la propriété d'Eugène Soulard, puis celle de Laval Tardif, coule en direction nord-est, puis vers le sud-est sur les lots 3 et 4 et se jette dans le fleuve. Ce ruisseau est la principale source d'alimentation du marais Léon-Provancher. Je crois que c'est là que de 1850 à 1960, les frères Laroche et Jos Angers construisirent 8 navires.



Maison Ernest Delisle

*Elle fut détruite lors de l'incendie de 1971.
On aperçoit, à droite, Armand Léveillée,
mort au front lors de la guerre 1939-45*



Maison Davis en 1920

*Elle était située au coin des rues de
l'Église et des Erables.
Cette maison a été démolie en 1936 pour
faire place au magasin d'Albert Côté*

La chronique militaire

Lors du siège de Québec par les Anglais en 1759, Neuville est le théâtre d'événements militaires importants. Au début de juin 1759, la flotte anglaise paraît en vue de l'île d'Orléans où elle débarque le 27 juin. Cette flotte se compose de 29 vaisseaux de ligne, 30 frégates et 100 navires de transport et elle porte, outre les marins, 15 000 hommes de troupe. Le 30 juin, les Anglais s'établissent aussi à la Pointe de Lévy et, à partir du début de juillet, ils bombardent continuellement la ville de Québec. La ligne de défense des Français s'étend du Sault-Montmorency, avec camp principal à Beauport, jusqu'à Cap-Rouge.

Mais le 19 juillet, un vaisseau armé de 50 canons et 2 frégates légères passent devant Québec et remontent le fleuve. Les Français étendent leur ligne de défense jusqu'au fort Jacques-Cartier (Donnacona). Bougainville commande ce secteur et empêche les Anglais de faire un débarquement en haut de Québec.

Regardons ce que disent de ces événements quelques-uns des mémoires écrits par des témoins de cette campagne. Lors du siège de Québec en 1759, Neuville est le théâtre de deux attaques anglaises. Citons d'abord l'annexe du *Journal de Bougainville* écrit de Lorette le 21 septembre 1759 (RAPQ 1923-1924, p. 388).

7 – 10 août 1759

Je suivis l'escadre anglaise jusqu'à la Pointe-aux-Trembles où elle mouilla. Cette paroisse est à sept lieues de Québec. J'y rassemblai environ 250 hommes et j'avais à trois quarts de lieue de moi, sur ma droite, une troupe de 150 volontaires à cheval aux ordres de M. De La Rochebeaucour, formée au commencement de la campagne, dressée et disciplinée par cet officier, et qui a servi avec la plus grande distinction

Le 8 août après-midi, les ennemis embossèrent vis-à-vis du débarquement de la Pointe-aux-Trembles une frégate de 22 canons et plusieurs « carcassières » qui bat-

taient la grève. Le débarquement était sur une grève unie sans hauteur qui l'escarpât, ni retranchement ; je n'avais pas eu le temps d'en faire. Leur premier débarquement se fit à marée basse. leur troupe, au nombre de 1 500 hommes, se forma et marcha vers moi. La cavalerie avait avancé à ma droite, et je pouvais avoir 300 hommes en bataille. Cette première attaque ne leur réussit pas, et ils rembarquèrent. J'y eus mon cheval blessé.

Ils revinrent une seconde fois à la charge à marée haute et furent repoussés avec perte de 300 hommes tués ou blessés.

17 août

Le 17, les ennemis firent dans la nuit marche en barges et débarquèrent à Deschambault, sept lieues au-dessus de moi. J'y marchai aussitôt avec mes deux compagnies de grenadiers, mon piquet de troupes réglées, cent cavaliers et soixante miliciens, et je les forçai à rembarquer

Voyons ce que dit le *Journal du siège de Québec* du 10 mai au 18 septembre 1759 (RAPQ 1920-1921, p. 137-241).

19 juillet 1759

Vers les 11 heures et demie jusqu'à minuit (hier), un vaisseau de 50 canons (*Sutherland*), 2 frégates, un senau et un bateau ont passé devant la ville et ont monté jusqu'à l'anse des Mères.

22 juillet

Dans la descente que les ennemis firent hier à la Pointe-aux-Trembles, ils nous ont pris plus de 200 femmes et enfants. Les sieurs Friche, La Caze et Laziné y ont aussi été pris : ces messieurs étaient allés voir leurs maîtresses qui étaient là.

7 août

Nous venons d'apprendre que les Anglais avaient tenté une descente à la Pointe-aux-Trembles dans le cours de la journée d'hier ; ils y avaient 28 barges et 2 bateaux portant de l'artillerie et chargés de troupes. M. de Bougainville y avait 300 ou 400 hommes, il les a laissés approcher de terre à demi-portée de fusil, après quoi il a fait faire feu sur eux ; les ennemis sans débarquer ont tenu une demi-heure et ensuite se sont retirés en remorquant deux grandes barges où il ne paraissait presque personne. On estime leur perte à près de 300 hommes hors de combat ; nous y avons eu 5 hommes de blessés dont un cavalier qui a eu un coup mortel. M. de Bou-

gainville a vu son cheval blessé entre ses jambes, ce qui l'a fait tomber à terre ; les ennemis, l'ayant aperçu, l'ont cru mort et ont aussitôt crié hurra !, mais il s'est relevé et fait crier « Vive le roi ».

20 août

Nous avons appris que les ennemis avaient fait hier une descente à Deschambault, que M. de Bougainville, avec 200 grenadiers et la cavalerie, s'y était rendu en peu de temps et qu'aussitôt les ennemis s'étaient embarqués et, avant son arrivée, ils avaient incendié trois maisons, dont celle du sieur Perrault en est une qui servait de magasin pour les effets des troupes de terre : nous y avons fait deux prisonniers. Aussitôt qu'on a appris que les ennemis avaient fait une descente à Deschambault, M. de Montcalm et M. de Montreuil sont partis pour s'y rendre avec trois compagnies de grenadiers ; lorsqu'ils ont été à la Pointe-aux-Trembles, ils ont appris que les ennemis s'étaient embarqués ; ils ont rebroussé chemin et sont revenus aussitôt.

21 août

Les ennemis ont levé le camp qu'ils avaient à Saint-Antoine, où ils tentaient plus haut : nous avons entendu beaucoup de canonnade du côté de la Pointe-aux-Trembles ; nous ne savons point encore ce qu'il y a de nouveau.

29 août

Nous apprenons que tous les bâtiments anglais sont descendus à Saint-Augustin où ils sont actuellement à l'ancre. Je pense qu'ils tentent une descente dans cette partie.

30 août

Hier à 10 heures et demie du soir, les ennemis ont canonné à Saint-Augustin pendant une demi-heure, après quoi il y a eu grande fusillade qui a duré jusqu'à minuit. Nous ne savons point encore ce qu'il y a eu.

7 septembre

Ils font divers mouvements avec leurs bâtiments de Cap-Rouge à la Pointe-aux-Trembles, sans faire aucune descente, quoique leurs troupes soient le plus souvent dans leurs barges et chaloupes.

Dans le *Mémoire du Canada* conservé à la Bibliothèque impériale de Saint-Petersbourg et publié dans le *Rapport de l'archiviste de la province de Québec* de 1924-1925, on lit à la page 159 :

Pour tâcher de surprendre quelques courriers et avoir des nouvelles de sa position, Stobo (le général Wolfe) conduisit en barge un détachement à la Pointe-aux-Trembles, paroisse à sept lieues au-dessus de Québec, sur le même côté. Il espérait trouver quelques lettres qui l'instruiraient. Il fit des femmes prisonnières et les amena à ses vaisseaux. L'église fut pillée. Il régala ces dames, mais n'en ayant tiré aucun renseignement qu'il souhaitait, il les renvoya

Dans *Relations et Journaux*, il y a un *Journal du siège de Québec* écrit par un Anglais qui dit ce qui suit :

29 et 30 juin 1759

Moncton débarque à la Pointe de Lévy.

8 juillet

Débarquement à l'est du Sault-Montmorency

Nuit du 18 juillet

Le Sutherland et *Le Squirrel* passent en haut de Québec. Le général détacha un corps sous le commandement du colonel Carleton, avec ordre d'aborder à la Pointe-aux-Trembles, d'attaquer tout ce qui s'y trouverait et d'y faire autant de prisonniers qu'il pourrait et de se saisir de tous les papiers qui pourraient être de quelque utilité. On avait de plus informé le général que nombre d'habitants de Québec étaient retirés dans cette place et que nous pourrions y trouver un magasin de provisions.

Au premier abord du colonel Carleton, les Indiens firent feu sur lui ; mais bientôt, ils furent dispersés dans les bois. Le premier soin fut de faire rechercher des magasins, mais inutilement ; il fit quelques prisonniers et s'en retourna avec très peu de pertes

31 juillet

Attaque à Montmorency.

Après cet échec, le général envoya Murray au-delà de la ville avec des bateaux plats à fond de cuve, montés de 1 200 hommes ; il allait seconder l'amiral Holmes. Ils firent deux tentatives différentes pour aborder au rivage septentrional, mais sans succès.

Nous voyons par ces différents mémoires que les Anglais ont réussi à passer plusieurs navires devant Québec. Cette flotte, sous les ordres de l'amiral Holmes, transportait des troupes sous les ordres de Murray et de Carleton. Ils ont essayé plusieurs fois de débarquer entre Cap-Rouge et Deschambault. Bougainville commandait toutes les troupes françaises entre Cap-Rouge et Jacques-Cartier (Donnacona). Elles ont repoussé toutes ces tentatives de débarquement. Les troupes commandées par Bougainville en haut de Québec étaient composées de 100 hommes à l'anse des Mères et au Foulon, 30 à la batture Samos, 100 à Sillery, 250 à Cap-Rouge. Une colonne volante de 965 hommes et de 130 cavaliers appuyait tous ces postes, dont 180 hommes à Saint-Augustin, 190 à la Pointe-aux-Trembles et 200 à Jacques-Cartier.

Après la bataille des plaines d'Abraham, Lévis prend le commandement des troupes. La relation de sa campagne de 1760 nous dit qu'en quittant la région de Québec à l'automne 1759 il s'était borné à établir un corps de 400 hommes dans la paroisse de Pointe-aux-Trembles, à sept lieues de Québec, aux ordres du sieur de Repentigny, capitaine des troupes de la colonie. Cet officier tenait des postes avancés jusqu'à Saint-Augustin. Le sieur Bourlamaque arrive à Pointe-aux-Trembles en janvier 1760. On travaille dès les premiers jours de mars à faire à la Pointe-aux-Trembles et dans les paroisses voisines les fascines, les gabions et les madriers nécessaires pour le siège de Québec.

Le 20 avril 1760, les troupes forment 5 brigades ; plus de 3 000 Canadiens se mettent en marche et arrivent à Neuville. La plupart des rivières étant encore glacées, les troupes ne purent arriver que le 24 à la Pointe-aux-Trembles où était le rendez-vous de la petite armée. Elles furent obligées d'y débarquer sur les glaces qui n'avaient libéré que le milieu du fleuve. Les troupes de Lévis partent de Neuville en passant par Saint-Augustin, L'Ancienne-Lorette et Sainte-Foy pour attaquer Québec. Elles attaquent les Anglais à Sainte-Foy le 26 avril et les refoulent derrière les murs de Québec le 28 avril.

Dès le lendemain, Lévis prépare le siège de la ville qui dura jusqu'au 15 mai, mais sa faible artillerie et l'arrivée de deux frégates anglaises l'obligent à lever le siège le 16 mai. Il ordonne aux deux frégates françaises, *L'Atalante* commandée par Vauquelin et *La Pomone*, de remonter le fleuve. Seule *L'Atalante* réussit à remonter jusqu'à la Pointe-aux-Trembles.

Le 19 mai, Lévis apprend que de 8 à 10 vaisseaux anglais sont arrivés

à Québec. Le lendemain matin, il passe la rivière Jacques-Cartier avec ses troupes et laisse 400 hommes à la Pointe-aux-Trembles. Il établit un corps de 1 200 hommes à Deschambault, 200 au fort Jacques-Cartier aux ordres du sieur de Repentigny et, à la Pointe-aux-Trembles, un détachement de troupes légères, cavalerie et infanterie, commandé par le sieur de La Rochebeaucour. Tous ces détachements étaient sous les ordres du sieur Dumas : il devait observer la flotte anglaise sur le fleuve et la suivre lorsqu'elle monterait vers Montréal. Le tout se termina par la capitulation de Vaudreuil à Montréal, le 8 septembre 1760.

La population de Neuville a donc vécu en état de guerre de juin 1759 jusqu'à l'été 1760. Il y avait continuellement de 400 à 1 000 hommes cantonnés sur les lieux, et cela, pendant plus de 12 mois. De plus, Neuville a été attaqué à deux reprises par les troupes anglaises et a vécu en état d'alerte pendant tout l'été 1759.

Voyons maintenant ce qui est advenu de *L'Atalante* qui remontait le fleuve jusqu'à Neuville le 16 mai 1760.



Vauquelin et *L'Atalante*

Jean Vauquelin, né à Dieppe, entre dans la marine marchande dès l'âge de 12 ans. Il accompagne son père, capitaine marchand. Il devient commandant de frégate dans la marine de guerre en 1756. Comme capitaine de *L'Aréthuse*, il prend part à la défense de Louisbourg en 1758 et s'y montre fort courageux et un excellent marin.

Voici comment il raconte lui-même sa campagne de 1759 et le combat naval qui a eu lieu devant Neuville (*Journal*, p. 263 à 271). Vauquelin nous dit qu'il est arrivé près de Québec avec une petite flotte comprenant *L'Atalante*, *La Pomone*, *La Pie* et la flûte *Marie* ainsi que 4 goélettes chargées d'effets provenant de Montréal. Il atteint Québec peu après la victoire de Lévis à Sainte-Foy, le 28 avril 1760. Lévis entreprend alors le siège de la ville de Québec. Mais le 9 mai, Vauquelin voit arriver devant la ville une frégate anglaise de 30 canons. Cela ne l'effraie pas. Il demande au chevalier de Lévis 60 Canadiens pour augmenter son équipage qui ne comprenait que 110 hommes.

Le 15 mai, d'autres vaisseaux ennemis apparaissent. Vauquelin avait commencé à engager le combat. Il reçoit l'ordre de Lévis de remonter le fleuve. *La Pomone* s'échoue par une fausse manœuvre. Vauquelin s'enfuit, chassé par deux bâtiments anglais, le *Loewenstoft* et le *Diana*. Voyant qu'il ne pouvait vaincre, Vauquelin décide d'échouer son navire *L'Atalante* devant le village de Neuville. Il réussit à faire débarquer beaucoup de soldats et



Cette vue du village à partir du fleuve représente vraisemblablement celle qu'a pu avoir Vauquelin à bord de *L'Atalante*

de marins. Les deux frégates le bombardent sans arrêt. Il fait faire un radeau et débarque d'autres hommes.

Lorsqu'il a dû se rendre, il ne restait à bord que 4 officiers, 6 hommes d'équipage, l'aumônier et lui-même. J.-B. Larue, capitaine de milice de Neuville, a péri lors de ce combat naval : il était probablement un des 60 Canadiens demandés à Lévis par Vauquelin pour augmenter son équipage.

Dans la nuit qui suit ce combat, la frégate anglaise *Loewenstoft* casse ses amarres à cause de forts vents et coule à pic près de Saint-Augustin.

À Neuville, deux plaques commémoratives, l'une devant le presbytère, l'autre près de la marina, rappellent cet événement que tous les historiens rapportent avec moult détails. Mais rien ne rappelle la victoire de Bougainville et des troupes canadiennes contre une descente de 1 200 hommes de troupe anglaise, le 6 août 1759.

Vauquelin a fait carrière dans la marine. Il est rapatrié au port de La Rochelle le 9 août 1761. Ses états de service disent qu'il est officiellement nommé capitaine de brûlot en 1761, puis capitaine de vaisseau en 1764. D'après le *Dictionnaire biographique* de Le Jeune, en 1764, Vauquelin commande la flûte *La Bricole* du Havre à Rochefort, en 1765, la flûte *La Coulisse* sous M. De Vendes Turgot, capitaine de vaisseau, à Cayenne, à la Martinique, à Saint-Dominique et, en 1766, la flûte *Garonneaux*, à l'Île-de-France et à l'île Bourbon. Il a été chargé de différentes missions durant la campagne de 1767-1768, puis désarma à Brest en décembre 1769. Là, des plaintes sont portées contre lui pour avoir traité quelques nègres à son bénéfice.

En 1770, par ordre du ministre, le duc de Praslin, on l'enferme au château du Taureau (estuaire de Morlaix) durant trois mois, puis à Nantes. Remis en liberté, il se rend à Rochefort où il prend le commandement de la gabarre *La Fausse*. Il tombe malade à Nantes et revient à Rochefort où il meurt le 10 novembre 1772.

La guerre de l'Indépendance américaine, 1775-1776

Une enquête fut menée au Québec en 1776 par Baby, Taschereau et Williams.

Après l'attaque de Québec par les Américains en décembre 1775, le gouverneur Carleton confie à ces trois messieurs la tâche de rétablir les milices dans chaque paroisse et de faire l'examen des personnes qui ont aidé les rebelles américains en 1775. Le véritable objet de l'enquête était de s'enquérir du niveau de loyauté des paroisses du district de Québec et de stigmatiser les personnes qui étaient loyales à l'Angleterre. Contrairement à ce que nous enseignent nos manuels d'histoire, nous voyons que le peuple était très sympathique aux Américains. Dans presque toutes les paroisses, les habitants ont aidé et collaboré avec les armées américaines, surtout sur la rive en bas de Québec et dans la Beauce.

Ce document publié dans le *Rapport de l'archiviste de la province de Québec* de 1927-1928 porte sur toutes les paroisses autour de Québec, de Vieille-Lorette à Saint-Ferréol, sur celles de l'île d'Orléans, de Sainte-Foy, puis sur celles partant de Saint-Augustin jusqu'au Cap-de-la-Madeleine sur la rive nord et, sur la rive sud, de Bécancour jusqu'à Sainte-Croix. Ce document mentionne aussi : Saint-Henri, la Nouvelle-Beauce, Sainte-Marie, Saint-Joseph ; et enfin, les paroisses de la Pointe de Lévy jusqu'à Rivière-Ouelle.

Voici ce que dit ce rapport sur Neuville. Il faut se souvenir que les troupes américaines étaient cantonnées à Neuville durant les mois de janvier à avril 1776 et qu'Arnold y occupa le couvent des sœurs.

Pointe-aux-Trembles

Curé monsieur de Lotbinière

Mardi 4 juin 1776

La milice assemblée à 9 heures du matin

Lecture de nos commissions

Nomination des officiers par la lecture de leurs commissions

Jacques Garnau, capitaine, commissionné par le géné-

ral Carleton le 7 juillet 1775

Jacques Gingras commissionné par le général Carleton le 4 juin

Franc Bélan

Joseph Tapin

Pierre Augé

Jean Dussault

sergents

Établi une seule compagnie dans cette paroisse qui autrefois était partagée en deux

Harangue Vive le Roi

Cassation des baillis

Revue en bon ordre de 106 hommes

Recommandé la fermeté aux officiers pour faire exécuter les ordres du Roi

remarques :

Maurice Desdevens, capitaine pour les rebelles, les a servis avec autant de zèle que d'affection. Il s'est choisi 4 sergents que nous nommerons ci-après. Il a fait tous ses efforts pour faire piller plusieurs royalistes de cette paroisse, plusieurs ont été emprisonnés à bord du *Gaspé* par ses conseils. Il a tâché d'« exiler » tous les habitants à prendre les armes pour les rebelles, notamment après l'action du 31 décembre, disant que les Bostonnais étaient en possession de l'évêché et des poudrières ; qu'il n'était plus question que d'un coup de main pour achever de prendre la ville. Il est l'auteur du fait que beaucoup de cette paroisse sont devenus affectionnés aux rebelles. Il a décampé avec eux et écrit, de Saint-Ours, Rivière Chambly, une lettre, en date du 24 passé, au nommé François Hardy, laquelle nous avons retirée devers nous.

Pignant, cordonnier et cantinier, a fait prendre par les rebelles chez le sieur Papillon pour environ dix-huit cents francs de rhum appartenant à M. Tonnancour. Il vantait les forces des rebelles en cette province et il est mentionné qu'il a toujours cherché à nuire à ceux qu'il pensait affectionnés au parti du Roi.

Les femmes de Joseph et de Jean Goulet ont été de porte en porte pour noircir ceux qui engageaient les jeunes gens l'automne dernier à marcher avec M. McLean, disant qu'on les menait à la boucherie et que, si Garnau n'avait pas accepté la commission de capitaine, il n'y aurait pas eu de commandement.

Les dénommés ci-dessous étaient sergents de Desdevens et ont commandé en cette qualité avec assez d'affection et de zèle surtout Joseph Martin qui commandait avec arrogance particulièrement ceux qu'il croyait royalistes. Romain Dubuc parlait souvent en faveur des rebelles, vantait leur force et rabaisait celle de la ville. Ignace Créqui et Pierre Savary se sont comportés avec moins d'affection pour les rebelles. Le nommé Augustin Vézina passe pour avoir fait ses efforts pour empêcher

la nomination des officiers par le Roi l'automne dernier. Tous les habitants de cette paroisse ont voituré pour les rebelles, partis à une heure après-midi pour les Écureuils.

Un court article de Corinne Rocheleau-Rouleau, dans le *Bulletin des recherches historiques* d'octobre 1945, nous renseigne sur ce nommé Desdevens, mentionné au début de ce rapport.

Le dossier suivant sur un Canadien au service des rebelles américains durant la guerre de l'Indépendance provient des documents originaux, inédits et conservés dans les archives fédérales, à Washington.

Maurice Desdevent des Glandon, également appelé dans *Tanguay* Derdevens de Glandon, était capitaine de milice à la Pointe-aux-Trembles ; il habita aussi aux Écureuils. Le dictionnaire *Tanguay* le qualifie d'arpenteur royal. Il avait épousé Thérèse Mathon, dont il eut trois enfants : Maurice baptisé en 1772, Thérèse baptisée en 1773 et Marie-Geneviève baptisée en 1775. Thérèse Mathon était la fille du chirurgien Mathon qui pratiquait la médecine à Neuville. Le général Montgomery lui octroya un brevet de capitaine dans l'armée américaine en 1775, la solde promise étant un dollar et trois rations par jour.

En janvier 1776, le général Benedict Arnold lui demanda de lever des volontaires pour aider au siège de Québec. En mars de la même année, Arnold nomme Desdevens arpenteur et notaire public au service des Américains pour le territoire s'étendant de Québec aux Trois-Rivières, tant du côté nord que du côté sud du Saint-Laurent. En avril 1776, il reçoit l'ordre de trouver tout le blé, toute la farine possible à la Pointe-aux-Trembles et dans les paroisses voisines, envoyant le blé au moulin de Lorette et la farine chez monsieur Hay à la Petite-Rivière, d'où ces provisions seraient distribuées à l'armée américaine. Desdevens se trouvait à Albany (N.Y.) en décembre 1776. Je n'ai relevé aucune trace de lui après cette date. Il se fixa peut-être aux États-Unis. *Tanguay* ne parle pas de ses descendants.

Maurice Desdevens de Glandon a fait toute la guerre de l'Indépendance de 1775 à 1783 dans les troupes américaines. Après la guerre, il vit une dizaine d'années dans la région du lac Champlain aux États-Unis. Ensuite, il revient au Québec et s'installe à Bastican où il exerce son métier d'arpenteur. Son beau-père, le D^r Mathon, s'établit à Verchères avec sa famille. Plus tard, il demeura aussi à Bastican.

Les capitaines de milice

Sous le Régime français, les officiers de milice, aussi appelés « capitaines des côtes », étaient les personnages les plus importants dans les seigneuries, car ils y représentaient le gouvernement. En plus d'entraîner les hommes de 16 à 60 ans au maniement des armes et au service militaire, ce sont eux qui faisaient connaître aux habitants les ordonnances du roi et du Conseil souverain. Ils étaient, en général, très estimés de leurs concitoyens, car c'était l'habitude des Canadiens d'élire eux-mêmes leurs officiers.

Le *Rapport de l'archiviste de la province de Québec*, vol. 30, p. 370, nous donne une liste des officiers de milice de la seigneurie de Neuville sous le Régime français.

1717	J.-B. Larue, lieutenant
1721-1727	J.-B. Larue, capitaine
1721	Pierre Silvestre, officier
1748	Noël Pelletier, capitaine
1760	Augustin Delisle, capitaine
1760	Ignace Créqui, sergent
1760	Jean-François Mercure, capitaine
1760	Noël Pelletier, fils
1760	Louis Gingras, enseigne

Les zouaves pontificaux

Depuis 1850, des révolutionnaires se sont alliés au roi de Sardaigne afin d'unifier l'Italie. Au centre de la péninsule, le pape possède Rome et un grand territoire autour de la ville. L'armée française occupe Rome et défend le pape mais, en 1865, Napoléon III retire les troupes françaises de la ville. Le pape se constitue une armée composée d'Italiens et d'une sorte de brigade internationale dirigée par un général français. Des catholiques de France, d'Espagne et d'autres pays joignent cette brigade, appelée les zouaves pontificaux.

Au Québec, en 1867 et 1868, M^{sr} Bourget, évêque de Montréal, avec l'appui de tous les autres évêques, lance une croisade pour encourager l'enrôlement des jeunes Québécois dans le corps des zouaves pontificaux. Entre 1868 et 1870, 500 jeunes

répondent à l'appel ; la majorité joint les troupes du général De Charrette à Rome. Mais finalement les troupes italiennes s'emparent de Rome en 1870.

Deux Neuvilleois, Jos Châteauvert et Napoléon Cantin, font partie du contingent canadien des zouaves pontificaux en 1868. Ils servent en Italie à la défense des États pontificaux contre les républicains italiens.

Guerre de 1914-1918

Voici la liste des soldats de Neuville qui s'enrôlèrent dans l'armée pour participer à la guerre de 1914-1918. Quelques-uns firent du service outre-mer.

R. Auger
E. Béland
Conrad Châteauvert (est allé au front)
Hormidas Châteauvert (mort au champ d'honneur)
Ulric Denis
Alex Doré
Guy Dorval
Elzéard Dubuc (est allé au front)
D. Garneau
Jos Gaudreau
Philippe Grenier
Ch.-X. Larue
Ulric Larue
D'L. Lavallée
Victorin Leclerc
J.-M. Leduc
Donat Léveillé (blessé lors des combats)
Josaphat Léveillé
Joseph Morand
André Rhéaume
Arthur Robitaille
Joseph Robitaille
Louis Rochette
Ferdinand Turgeon

Guerre de 1939-1945

Voici la liste des soldats de Neuville qui participèrent à la guerre de 1939-1945

Pierre Bazin (mort au champ d'honneur)
André Bernard
Camille Darveau
Jeanne Filteau

Louis Filteau (mort au champ d'honneur)
Jean-Paul Grenier
Arthur Gingras
Laurent Gingras
Rosaire Hardy
Florent Jean
Charles-Henri LaRue
Jacques LaRue
Armand Léveillé (mort au champ d'honneur)
Charles-Édouard Matte
Paul Morency
Léo Parent
Georges Raymond
Wilfrid Raymond
Édouard Rhéaume
Lucien Soulard
Gérard Turgeon
Joachim Turgeon
Armand Tremblay

Louis Filteau servait dans la marine marchande. Il disparaît en mer lorsque son navire est coulé près des côtes de l'Angleterre en novembre 1941.

Pierre Bazin et Armand Léveillé tombent au champ d'honneur en France, en août 1944, à quelques jours d'intervalle, comme l'indiquent les coupures de journaux qui suivent.

Pierre Bazin tué en France

Le lieutenant Pierre Bazin, fils de M. Émile Bazin et de dame Alma Giguère de Neuville, comté de Portneuf, a été tué au combat en France, le 15 août dernier ; c'est ce que vient d'apprendre sa famille. Né le 6 juin 1921, le lieutenant Bazin a fait ses études supérieures à l'École Montcalm, après quoi il entra au service de l'International Harvester. Au mois de mai 1942, il s'enrôla dans l'armée active canadienne et obtint sa commission d'officier à Brockville, Ontario, en novembre de la même année. En juin 1943, il traversa outre-mer, où il suivit un cours de commando. Il fut ensuite versé dans les Fusiliers du Mont-Royal avec lesquels il débarqua en France en juin dernier. Outre son père et sa mère, le lieutenant Bazin laisse une sœur, Isabelle. Un service sera chanté pour le repos de son âme à Neuville, le jeudi 7 septembre, à 9 heures. Nos vives condoléances à la famille.

Armand Léveillé mort en France

Neuville (D N C) – Le soldat Armand Léveillé est mort au combat en terre française le 10 août dernier. Ce vaillant jeune compatriote était le fils de M. et M^{me} Elzéar Léveillé de Neuville. La nouvelle de sa mort a été communiquée officiellement par le ministère de la Défense nationale. Le soldat Léveillé entra dans l'armée le 8 janvier et fit son entraînement au camp de Montmagny où il signait pour l'active en 1943. Il fit par la suite du service à Sherbrooke et à Debert, N.E., pour enfin passer outre-mer en

février 1944 Il faisait partie du Régiment de Maisonneuve et, le 10 juillet dernier, il servait la France Il devait trouver la mort un mois plus tard Le soldat Armand Léveillée était âgé de 23 ans et 10 mois Lui survivent, outre ses parents, deux sœurs et un frère, M^{me} Noël Auger, M. Lionel Léveillée, de Neuville, et Imelda Léveillée de Québec, son beau-frère, M. Noël Auger, sa belle-sœur, M^{me} Lionel Léveillée de Neuville ; trois petites nièces Yvonne, Nicole Auger, Pierrette Léveillée, et deux petits neveux Paul-André et Roland Auger de Neuville, de même que plusieurs autres parents et de nombreux amis. Un service fut célébré en l'église de Neuville, lundi le 28 dernier pour le repos de son âme. *Le Soleil* prie la famille éprouvée d'agréer ses plus vives condoléances.

Mentionnons aussi Aimé Soulard qui participa à la guerre de Corée en 1952.

La grippe espagnole

En octobre et en novembre 1918, l'influenza (épidémie de grippe) s'est répandue rapidement à travers le monde. À Neuville, elle a fait beaucoup plus de victimes que la guerre elle-même. Il est curieux de constater qu'il y eut, à cette période, 28 décès en moins de 5 mois, vraisemblablement à cause de cette grippe :

1918

24 septembre	Charles-François Dionne, 63 ans
16 octobre	Barthélémy Bureau 36 jours
19 octobre	Julienne Belleau, fille de Laurent, 20 ans
20 octobre	Henri Bureau, époux de Berthe Faucher, 28 ans
20 octobre	Adélard Turgeon, enfant de J.-B. Turgeon, 13 ans
21 octobre	Philomène Béland, épouse de Fidèle Langlois, 75 ans
21 octobre	Joseph Morissette, époux d'Anne Gi-

	rard, 30 ans
21 octobre	Louisa Matte, fille de Jos.-G. Matte et de Loretta Dorval, 14 ans
23 octobre	Roch Larue, fils de Georges Larue et de K. Dussault, 26 ans
23 octobre	Alma Noreau, épouse de Semple Fairchild, 34 ans
24 octobre	Gilbert Léveillée, fils d'Elzéard Léveillée et de Claudia Béland, 11 mois
24 octobre	Valérie Matte, fille de Georges Matte et de Florette Dorval, 11 mois
26 octobre	Évelyne Dubuc, fille d'Alfred Dubuc et de Jessie McBain, 13 ans
26 octobre	Hélène Garneau, épouse de Gédéon Frenette, 33 ans
28 octobre	Germaine Côté, enfant d'Omer Côté et de Marie Julien, 19 ans
29 octobre	M.-Anne Delisle, fille de Sem Delisle et d'Euclide Delisle, 25 ans
3 novembre	Jos.-Rosaire Darveau, fils de F. Darveau et de M.-L. Vézina, 14 mois
4 novembre	Anselme Angers, fils de Nap. Angers et d'Odile Dolbec, 24 ans
4 novembre	Orélie Angers, fille de Nap. Angers et d'Odile Dolbec, 22 ans
4 novembre	Charles Larue, fils d'Ulric Larue et de Marie Émond, 19 ans
6 novembre	Alexina Mayrand, épouse d'Antonio Larue, 43 ans
15 novembre	Augustin Angers, fils de Jos Angers et de Belzémire Denis, 20 ans
22 novembre	Siméon Dubuc, 68 ans
30 novembre	Louise Béland, célibataire, 85 ans
5 décembre	Germaine Larue, fille d'Ulric Larue et de Marie Émond, 11 ans

1919

8 janvier	Élizabeth Auger, épouse de Louis Delisle, 65 ans
18 janvier	Adélaïde Vézina, épouse de feu Ferdinand Turgeon, 83 ans
29 janvier	Rolland Auger, 15 mois
19 février	Xavier Vézina, 75 ans
27 avril	Siméon Goulet, 72 ans
30 avril	Antonio Déry, 22 ans

Les explorateurs neuvillois

**Denis Massé,
Jacques Largillier et
Jean Meseray**

Denis Massé avait été un compagnon de classe de Louis Jolliet au collège des Jésuites à Québec en 1658. Dix ans plus tard, il accompagne Jolliet lors du premier voyage pour la traite des fourrures dans la région des Grands Lacs et, en 1669, il l'accompagne de nouveau lors de son deuxième voyage. Les buts des voyages sont la traite des fourrures et l'exploration de territoires. Ils sont au Sault-Sainte-Marie lorsque Daumont de Saint-Lusson prend officiellement possession, au nom du roi de France, du territoire du Sault-Sainte-Marie, du lac Supérieur, du lac Huron et de toutes les régions avoisinantes. Parmi les signataires, comme témoins de cet acte officiel, citons Louis Jolliet, Denis Massé, Jean Meseray et Jacques Largillier.

Ce dernier possédait une terre à Dombourg (Neuville), qu'il a vendue à François Labadie en 1675. Aujourd'hui, elle appartient en partie à Gérard Drolet. Largillier était un coureur des bois et un voyageur travaillant pour les Jésuites. En 1672, il signe un traité et convention avec Louis Jolliet, François de Chavigny, Jean Plattier, Pierre Moreau et Jean Théberge devant le notaire Rageot. C'est à ce moment que Louis Jolliet part à la découverte du Mississippi. En 1673, Largillier a été codécouvreur du Mississippi avec Jolliet, le père Marquette, Moreau, Plattier et Théberge.

À son retour à Québec en 1676, il devient « Frère donné » des Jésuites, ce qui lui permet de passer sa vie à parcourir toute la région des Grands Lacs et celle de la rivière Illinois. En 1681, il est à la mission

des Outaouais et accompagne les missionnaires partout. On le surnommait « le Castor » tellement il connaissait bien cette région. Il passe les dernières années de sa vie à Kaskashia, au pays des Illinois, où il décède en 1714 à l'âge de 70 ans.

Denis Massé, de son côté, revient à Québec en 1672. Il y épouse Catherine Pinel et s'établit à Dombourg (Neuville) sur la terre qui appartient aujourd'hui à Jacques Martin. Il décède en 1676, et sa veuve épouse Jean-Baptiste Proux. Les Proux occuperont cette terre jusqu'en 1861.

Quant à Jean Meseray, il vient aussi s'établir à Dombourg. En 1673, il convole avec Marie-Madeleine Massé, veuve de René Duverger, et sœur de son compagnon, Denis Massé. Il hérite par sa femme de la terre de Duverger (terre qui a appartenu plus tard à Georges Larue et à Rosaire Delisle).

Aventure de la famille de Lucien Talon, de Neuville

Lucien Talon arrive en Nouvelle-France vers 1665. Au recensement de 1667, il est inscrit comme domestique chez Jean Bourdon à Québec. En 1668, il est à Dombourg où, en compagnie de trois autres colons, il baille à ferme le domaine du seigneur Jean Bourdon Dombourg et le moulin.

En 1671, il épouse à Québec une Fille du roi, Isabelle Planteau ; le couple s'établit alors sur une concession de 2 arpents sur 40 à Dombourg. C'est la terre où se trouvent aujourd'hui les Serres Giguère.

En 1681, Lucien Talon est bien installé à Neuville. En effet, au recensement de cette même année, on mentionne Lucien Talon, âgé de 35 ans, sa femme Isabelle Planteau, aussi âgée de 35 ans, et leurs enfants : Marie, 9 ans, Madeleine, 8 ans, Pierre, 5 ans, et Jean, 2 ans. Il a 5 bêtes à cornes et 12 arpents en valeur.

Il était un ami de l'explorateur Robert Cavelier de La Salle qui, en 1681-1682, avait conduit une expédition par terre en passant par les Grands Lacs et la rivière des Illinois et avait descendu le Mississippi jusqu'à son embouchure, au delta de la Nouvelle-Orléans. La Salle était revenu à Québec, mais ses créanciers avaient saisi ses biens. Il est donc retourné en France et a obtenu la rétrocession de ses biens ; de plus, il a été chargé par le roi d'organiser une expédition maritime pour rejoindre les bouches du Mississippi.

En avril 1682, Lucien Talon, après 15 années passées à Neuville à défricher sa terre, décide de tout vendre à Sébastien Liénard-Durbois dit Boisjoly et de retourner en France avec sa famille. Il y rejoint La Salle et s'embarque sur l'un des quatre vaisseaux qui partent de La Rochelle vers le golfe du Mexique pour y découvrir l'embouchure du Mississippi. La traversée est mouvementée. Un navire doit retourner à La Rochelle, et un autre est pris par des pirates espagnols. Durant la traversée, Isabelle Planteau met au monde un autre fils que l'on prénomme Lucien.

Arrivé près du but, La Salle fait une grave erreur de navigation et se retrouve à 300 milles au sud du delta du Mississippi. Il descend à Matagorra, sur les côtes du Texas, et bâtit un petit fort à quelques lieues de la côte, qu'il nomme fort Saint-Louis. Puis il décide de chercher par terre le fameux fleuve, mais le manque de vivres et le climat malsain déciment la petite troupe. Plusieurs membres de l'expédition se perdent en forêt. En 1687, il ne reste que 42 personnes. Vingt-cinq d'entre elles, dont sept de sexe féminin, demeurent au fort Saint-Louis. Les autres,

La Salle et 16 hommes, décident de remonter vers le nord et de se rendre par voie de terre jusqu'à la région des Grands Lacs.

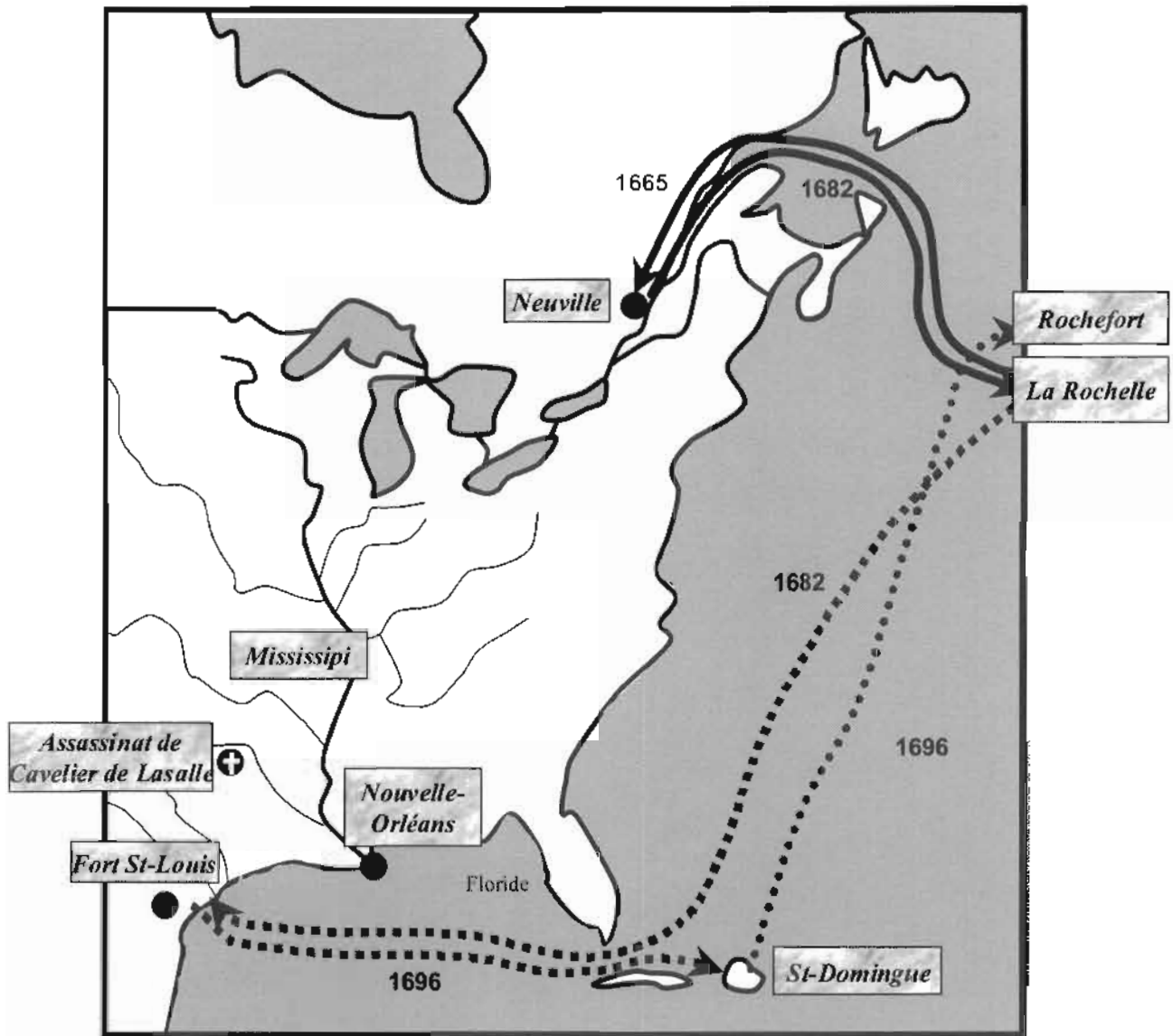
La Salle, homme très autoritaire et très peu aimé de ses hommes, est assassiné par l'un d'eux. Le jeune Pierre Talon, qui l'accompagnait, se sauve à cheval et se rend au village des Indiens Cenis. Ceux-ci l'adoptent, et il demeure avec eux pendant six ans.

Il ne reste qu'une vingtaine de personnes au fort Saint-Louis lorsque les Indiens Clamcoets les attaquent et tuent tous les adultes. Ils emmènent avec eux les enfants, c'est-à-dire Jean-Baptiste Talon, Robert et le jeune Lucien Talon, ainsi que leur sœur Madeleine et un jeune Parisien, Eustache Brémont. Le père, Lucien Talon, s'était perdu en forêt à la recherche de La Salle. Les enfants sont adoptés par les Clamcoets et élevés comme des Indiens.

En 1696, les Espagnols trouvent Pierre Talon qui leur parle du sort de ses frères et de sa sœur. La comtesse de Galvez, femme du vice-roi des Indes espagnoles, organise le rachat des enfants. Elle donne deux chevaux pour la jeune Madeleine et un cheval pour chacun des autres.

L'histoire de la famille Talon se résume donc comme suit : Lucien, le père, est mort en forêt en essayant de retrouver La Salle ; sa femme est tuée par les Indiens ; les enfants vivent six ou sept ans avec les Indiens avant d'être libérés par les Espagnols. Madeleine et le fils aîné, Pierre, demeurent avec les Espagnols. Ce dernier retourne de lui-même vivre une autre année avec les Indiens.

Les autres enfants, Robert et Lucien, ainsi que le jeune Brémont sont mis sur le bateau vice-amiral qui retournait en Espagne. Mais ce navire est capturé par un vaisseau de guerre français à Saint-Domingue. Les jeunes sont alors amenés à Rochefort en Bretagne où ils demandent d'être conduits en Espagne.



Pèrègrinations de la famille Talon



Le couvent de Neuville en 1960

Les écoles

Sous le Régime français, les dames de la congrégation de Notre-Dame enseignaient aux jeunes filles au couvent qu'elles avaient fondé en 1716. Il n'y avait pas d'école de garçons. Les deux seuls choix de métiers à cette époque étaient : être cultivateur ou faire la traite des fourrures autour des Grands Lacs. On ne sentait pas le besoin de faire des études. Les mères de famille, qui avaient étudié à l'école des sœurs, enseignaient elles-mêmes à leurs enfants les rudiments de l'écriture et de l'arithmétique.

Il y avait des écoles dans les villes, comme le Séminaire de Québec, mais pas dans les campagnes. Cependant, il existait des maîtres d'école ambulants qui parcouraient les campagnes pour enseigner l'alphabet, la grammaire et l'arithmétique. Ils n'étaient pas bien vus de l'évêque qui aurait voulu contrôler leur enseignement.

Sous le Régime anglais, en 1821, fut créée l'Institution royale, qui permettait d'établir des écoles bilingues et multiconfessionnelles. En réaction à ce système, les évêques encouragèrent les écoles de fabrique contrôlées par les curés, ce qui donna naissance aux commissions scolaires.

Le premier instituteur à Neuville dont le nom peut être trouvé est Charles Desroches. Né en France, après des études à Paris, il s'en alla vivre en Angleterre durant la Révolution française et il s'engagea comme officier dans la marine britannique. Il y servit pendant huit ans. Au début de 1810, il est à Neuville où il enseigne. Ensuite, il s'établit à Portneuf, puis à Cap-Santé. Par la suite, de 1811 à 1815, François Paquet enseigne à Neuville. Il signe un curieux contrat avec Charles Vézina qui lui cède un lopin de terre à la condition que Paquet lui montre à écrire. Vers 1816, Édouard Gingras était marchand et maître d'école à Neuville.

Au greffe du notaire Sem Proulx se trouvent plusieurs contrats d'engagement de professeurs aux syndics des écoles de Pointe-aux-Trembles ou Neuville :

11 août 1832 – Théophile Paquet
 21 mars 1844 – Jean-Olivier Paquet et Pierre Bédard
 29 juin 1844 – Napoléon Lacasse
 21 juillet 1845 – Marie Leclerc et Jean-Olivier Paquet
 1^{er} juillet 1848 et 1852 – F.-X. Létourneau
 5 juin 1852 – Edmond Lefrançois
 4 juin 1853 – Jean-Élizée Langlois

Un document de 1835 mentionne Daniel Watters comme maître d'école à Neuville. Il faut aussi mentionner Louis Lefebvre qui tenait une école modèle à Neuville en 1879. Il périt dans la Grande Noyade de 1879.

L'école modèle du village

À l'école pour garçons, située au village, nous relevons les noms des instituteurs et institutrices suivants :

1892 – Adélie Lauriot
 1894-1897 – Charles Renaud
 1898 – Napoléon Mercure
 1900-1904 – Marie-Ange Angers
 1904-1905 – Aline Lockwell
 1907-1908 – Veuve F. Drolet (Odile Garneau)
 1908-1911 – Hélène Garneau
 1911-1912 – Rachel Plamondon, Joseph Breuil et Antonio Rouleau

C'est grâce à un don du curé Poulin Cressé de Courval que l'on ouvrit cette école modèle au village en 1840. Puis en 1911, grâce à un legs du curé De Courval et à un don de 8 000 \$ du seigneur Eugène Larue, le curé Dionne fit construire l'académie De Courval pour garçons.

L'académie De Courval



L'académie De Courval

Les deux premiers professeurs de l'académie De Courval furent Antonio Rouleau et Rachel Plamondon pour l'année scolaire 1912-1913. En 1913, les frères de l'Instruction chrétienne prirent la relève et y éduquèrent les garçons jusqu'à la fermeture de cet établissement en 1955.

Voici une liste des frères enseignants de cette aca-

démie de 1913 à 1929 :

1913-1917 – F. Paul, directeur
1913-1915 – F. Laurent Pierre
1915-1918 – F. Bruno Marie
1917-1923 – F. Constant Jules, directeur
1918-1921 – F. Sébastien
1921 – F. Roland
1921-1922 – F. Martial
1922 – F. Jean Marie
1922-1923 – F. Éloi Joseph
1923-1925 – F. François Auguste, directeur
1923-1925 – F. Anselme Jean
1925-1928 – F. Jean-Baptiste de La Salle, directeur
1927-1928 – F. Arthur Olivier
1928-1929 – F. Benoît Labre
1928 – F. Raymond Joseph, directeur
1929 – Émilien Marie

De 1944 à 1955 se sont succédé les frères François Prospère, Victorien, François Joseph, Flavien Joseph, Justin Albert, Gérard Louis, Raymond Gérard, Athanase Joseph, Laurent Pierre, Michel Joseph, Raymond André et Victor Marie.



Certificat signé de la main d'Antonio Rouleau, montrant qu'il était déjà actif en juin 1912

**Académie De Courval, 1912-1913
Classe de Rachel Plamondon**



1. Paul Beaudry
2. Théophile Béland
3. Jean Turgeon
4. Armand Bédard
5. Ernest Côté
6. Gédéon Gauvin
7. Roland Dussault
8. Léo Julien
9. Gaston Turgeon
10. Léandre Moisan
11. Aurèle Béland
12. Clodomir Delisle
13. Louis-J. Alain
14. Laurent Côté
15. Jules Turgeon
16. Lionel Léveillé
17. Armand Larue
18. Albert Gagnon
19. Lucien Gravel
20. Clovis Denis
21. Roméo Hardy
22. Rosaire Larue
23. Lucien Léveillé
24. Charles-A. Turgeon
25. Lorenzo Mercure
26. Tancrede Paré
27. Alex Moisan
28. Adélar Turgeon
29. Octave Delisle
30. Henri Julien
31. Émile Delisle
32. Rachel Plamondon, institutrice

Classe d'Antonio Rouleau



1. Adrien Paré
2. Séverin Delisle
3. Jules Gravel
4. Édouard Mercure
5. « Pit » Vézina
6. Jos. Robitaille
7. Joseph-Charles Denis
8. Hilarion Delisle
9. Jos. Garneau
10. Eugène Gauvin
11. Ferdinand Turgeon
12. Aurélien Béland
13. Lucien Côté
14. (non identifié)
15. Omer Rochette
16. (non identifié)
17. Roch Côté
18. Louis-Joseph Alain
19. Odilon Garneau
20. Norbert Beaudry
21. Herménégilde Delisle
22. Jules Brousseau
23. Clodomir Delisle
24. Charles Larue
25. Adrien Côté
26. Gaston Larue
27. Henri Robitaille

Académie De Courval, 1930-1931



28. Herman Darveau
29. Paul Vermette
30. (non identifié)
31. Pierre Lavoie
32. Gustave Angers
33. (non identifié)
34. Noël Lefebvre
35. Camille Angers
36. Arthur Delisle
37. (non identifié)
38. Luc Larue
39. Lucien Brousseau
40. Ulric Côté
41. (non identifié)
42. Louis Filteau
43. Rosaire Hardy
44. Paul-Émile Drolet
45. Camille Darveau
46. Marcel Vézina
47. Joachim Turgeon
48. Jean Angers
49. René «Saco» Noreau
50. Léo Julien
51. Gérard Brousseau
52. Frère Raymond
53. Frère Émilus

- | | | |
|--------------------|---------------------------|----------------------|
| 1. François Matte | 10. Georges-H. Delisle | 19. Philippe Angers |
| 2. Jacques Filteau | 11. Paul Lapierre | 20. Philippe Buzin |
| 3. Benoît Bureau | 12. Charles-Édouard Matte | 21. Paul Brousseau |
| 4. Philippe Noreau | 13. (non identifié) | 22. ? Émond |
| 5. Fernand Matte | 14. Neville Angers | 23. Antoine Larue |
| 6. Dave Devito | 15. (non identifié) | 24. (non identifié) |
| 7. Marcel Côté | 16. Armand Léveillé | 25. Napoléon Bétand |
| 8. (non identifié) | 17. (non identifié) | 26. Roger Lavoie |
| 9. Benoît Darveau | 18. René Châteauvert | 27. Paul Châteauvert |



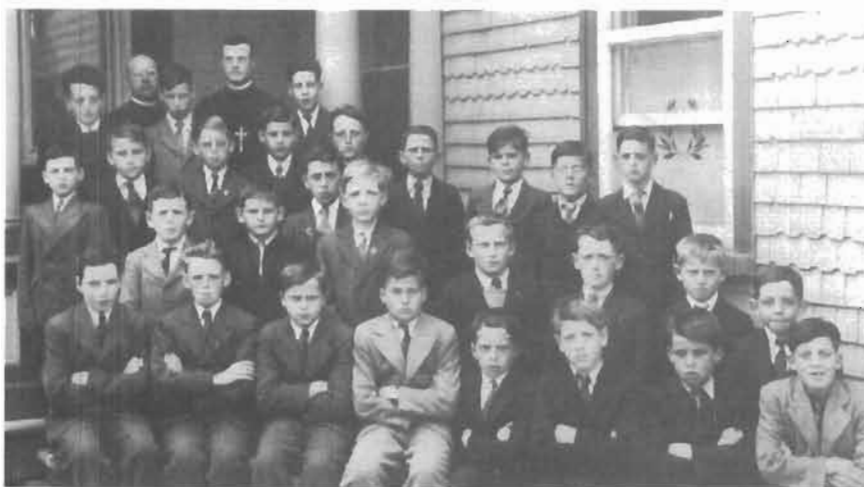
Académie De Courval, 1940

- 1^{re} rangée : Roger Langlois, Jean-Jacques Côté, Émile Noreau, Frère Albin Marie, Candido Morissette, Claude Bazin, Georges Langlois et Émile Grenier
- 2^e rangée : Fernand Matte, Benoît Darveau, Raymond Belleau, Gaston Delisle, Claude Gingras, François Matte, Bruno Papillon et Robert Garneau
- 3^e rangée : Marcel Matte, Jean-Paul Matte, Philippe Noreau, Benoît Bureau, Raymond Côté, Émile Côté et René Morissette

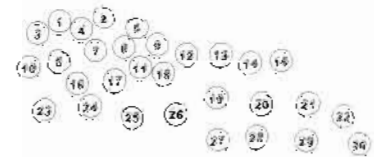


Académie De Courval, 1942

1^{re} rangée : Albert Burns, Robert Delisle, Ulric Alain, Camil Turgeon, Frère François, Jacques Grenier, Louis Devito, Émilien Matte et Roger Soulard
 2^e rangée : Marcel Matte, Guy Larue, Jean-Paul Matte, Claude Gingras, Raymond Côté, Geo-Henri Côté et Jacques Angers
 3^e rangée : Jean-Jacques Côté, Candide Morissette, Émile Noreau, Roger Langlois, Camil Larue, Jacques Leboeuf, Marius Matte et Georges Langlois



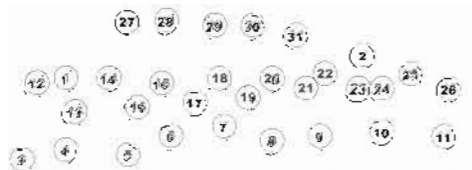
Académie De Courval, 1945-1946



- | | |
|--------------------------|-----------------------|
| 1. Frère Prosper | 16. Jacques Noreau |
| 2. Frère Victorien | 17. André Hardy |
| 3. Louis Robitaille | 18. Maurice Côté |
| 4. Yvan Delisle | 19. Donat Dubuc |
| 5. Victorin Jean | 20. André Robitaille |
| 6. Gilles Paré | 21. Raymond Alain |
| 7. Pierre Delisle | 22. Émile Turgeon |
| 8. Jean-Louis Morissette | 23. Jean-Guy Rochette |
| 9. Raymond Hardy | 24. Paul Delisle |
| 10. J.-M. Côté | 25. Claude Angers |
| 11. Émile Côté | 26. Robert Soulard |
| 12. Aimé Larue | 27. Gérard Julien |
| 13. Marc-André Cantin | 28. Édouard Alain |
| 14. Marcel Trudel | 29. Roland Morissette |
| 15. Paul-A. Auger | 30. Paul Jean |



Académie de Courval, 1947-48



- 1^{re} rangée : Yvateur Robitaille, Jean-Yves Robitaille, Jean-Marc Paré, Marcel Alain, Claude Delisle, Jean-Marc Lavioie, François Robitaille, Jean-Jacques Noreau et Antoine Côté
 2^e rangée : Louis Robitaille, André Paré, Yvan Giguère, (non identifié), Émile « Son Pl » Turgeon, Marcel Trudel, Jules Morissette et Raymond Alain
 3^e rangée : Frère Gilbert Laganère « Ti-Rouge », Robert Soulard, Aimé Larue, Édouard Alain, Gérard Julien, Maurice Côté, Roland Morissette et Fernand Leboeuf
 4^e rangée : Jean-Marc Côté, André Robitaille, Jules Côté, André Hardy, Paul Jean et frère Victorin-Joseph



Académie de Courval, 1948-49

1^{re} rangée : Viateur Robitaille, Jules Côté, Émile « Son Pit » Turgeon, Jean-Marie Laviole et Jean-Jacques Noreau
 2^e rangée : Gérard Hardy, Jean-Marc Côté, André Hardy, Jacques Noreau, Marc-André Cantin et Gilles Paré
 3^e rangée : Pierre Delisle, Robert Leboeuf, Jean-Paul Alain, Jean-Louis Rochette et Paul Delisle
 4^e rangée : Claude Turgeon, Claude Saint-Laurent, Jacques Turgeon, Maurice Côté et Émile Côté

L'école Courval

En 1951, Madeleine Dubuc commence à enseigner à l'académie De Courval. En 1955, l'académie De Courval ferme, et la nouvelle école Courval est inaugurée. Deux frères de l'Instruction chrétienne continuent à y enseigner, et Madeleine Dubuc y exerce encore sa profession. Elle le fera jusqu'en 1968.

quittent définitivement Neuville. Pour souligner l'événement, une messe solennelle est célébrée par le curé Rosaire Pouliot. Le père Julien Papillon, un ancien du collège, fait l'homélie.



L'école Courval en 2000

De 1955 à 1963, à la nouvelle école, les frères Fernand Marie, Roger Gilles, Raymond Gérard, Élie-Joseph Tousignant, Élie Joseph et Candidien y enseignent. En 1962 et 1963, Yolande Matte y est institutrice.

En 1963, les frères de l'Instruction chrétienne

École Courval, 1958



1. Marcel Béland
 2. Roland Pelletier
 3. Michel Gagné
 4. Yvan Gagnon
 5. Marc Vezina

6. Jean-Claude Drolet
 7. Paul Denis
 8. Louis-Paul Côté
 9. Louis Brousseau
 10. Jean Brousseau

11. Roland Auger
 12. Michel Trudel
 13. Frère Ferdinand Morin
 14. Hervé Daschènes
 15. Jean-Guy Gingras
 16. Fernand Larue
 17. Antoine Dubuc
 18. Jean-Claude Rochette
 19. André Bouffard
 20. Jean-Claude Angers
 21. Julien Dubuc

École Courval, 1960-1961



*Léopold Nickner
Yves Dubuc
Denys Angers
Benoît Drolet*



*Michel Deschênes
Reymond Delisle
Guy Simoneau
Pierre Angers*



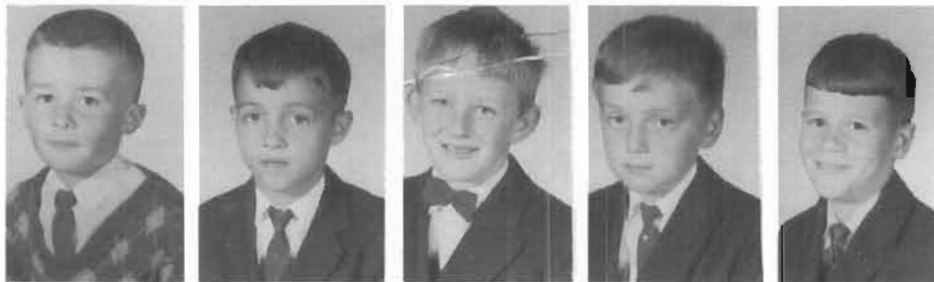
*Martin Gagné
Bernard Noreau
Ghislain Béland
Serge Delisle*



*Luc Delisle
Pierre Béland
Jacques Deschênes
André Marcheterre*



*Jacques Vézina
Richard Bouffard
Claude Giasson*

Ecole Courval, 1966

*Michel Béland
Philippe Desroches
Mario Moisan
Jules-Aimé Dubuc
René Larue*



*Georges Mercure
Christlan Chabot
Gilles Brière
Michel Gingras
Guy Morissette*



*(non identifié)
Denis Turgeon
Marcel Drolet
Réal Matte
Serge Côté*



*Normand Dorval
Alex Rivard
(non identifié)
Pierre Girard
André Angers*



*Denis Matte
Pierre Frenette
Serge Roby*

École Courval, 1966



*Serge Blouin
Jean Frenette
Christian Chabot
Marc et Marcel Angers
Michel Paré*



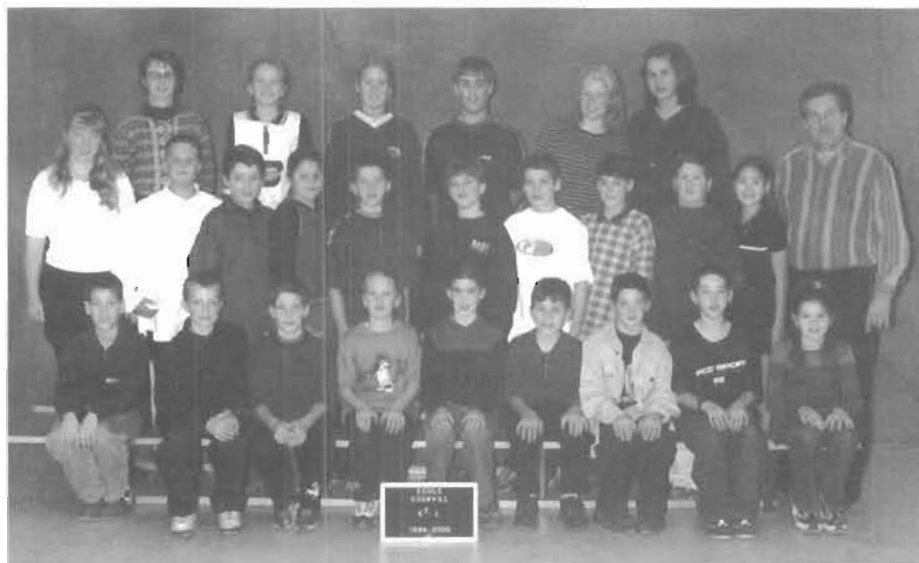
*Jocelyn Dubuc
Richard Garneau
Marcel Angers
Marc Angers
Guy Beland*



*James Cohen
Robert Goguen
Jean-Yves Marchotterre
Jean-Yves Bruneau
Jacques Pagé*



*Norbert Robitaille
André Lacombe
Daniel Payeur
François Dalisic
Madeleine Dubuc*



École Courval, 1999-2000

1^{re} rangée : Antoine Bouchard, Laurent Darveau, David Corriveau, Nicolas Matte, Maude-P. Bergeron, Alexandre Perron, Pier-Alexandre Côté, Julien Langlois et Marie-Josée Fortier

2^e rangée : Vanessa Vallières, Jean-Philippe Delaunay, Alexandre Dessureault-Laliberté, Kella Paquet, Maxime Bélard, Jean-Dominique Laroche, Jean-François Verreault, Derek Berrigan, Mathieu Giguère, Mélyssa Turgeon et Louis Bussières (instituteur)

3^e rangée : Marielle Higgins, Jessyca Labrie-Vachon, Catherine Therriault, Charles Tremblay, Sarah-Anne Brochu-Hébert et Maude Lacoursière



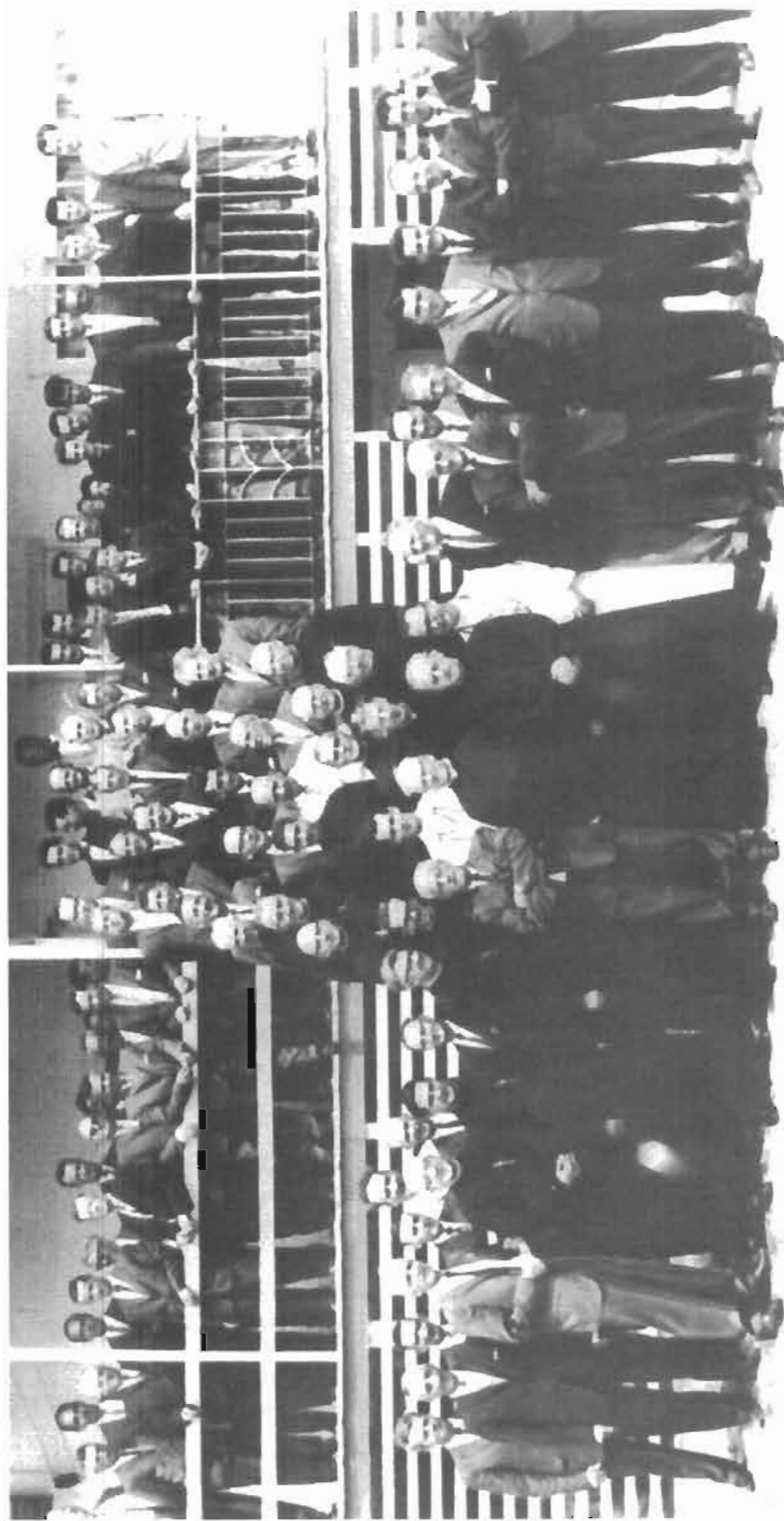
École Courval, 1999-2000

1^{re} rangée : Laura Michaud, Jonathan Richard, Marc-Xavier Bilodeau, Maxime Dupont, Justine Drolet, Nicolas Parent, Joëlle Bélard et Stéphane Martel-Braun

2^e rangée : Madeleine Gravel (institutrice), Marc-Antoine Poirier, Natacha LaFrance-Chabot, Nicolas Gliche-Plourde, Mathieu Armand, Audrey Gingras, Anne-Sophie Germain et Kim Paquet

3^e rangée : Marie-Ève Lavallée, Nicolas Phaneuf-Gohier, Michel Comtois, Francesca Massé, Élie Chalifour, Audrey-Ann Otis et Caroline Moisan

1. Roméo Hardy
2. Lucien Drolet
3. Robert Garneau
4. Ernest Rochette
5. Gérard Marcheterre
6. Henri Dubuc
7. (non identifié)
8. Adrien Turgeon
9. Roland Lapierre
10. (non identifié)
11. (non identifié)
12. Benoit Daryveau
13. Charles-Alexis Turgeon
14. (non identifié)
15. (non identifié)
16. Jean-Louis Morissette
17. Frère Léonin
18. Claude Gingras
19. Roger Côté
20. Neuville Larue
21. Jules Turgeon
22. Joseph-Charles Côté
23. Jean-Claude Rochette
24. Maurice Côté
25. Pierre Ognon
26. Jacques Noreau
27. Jules Côté
28. Yvon Bouchard
29. Frère Ferdinand Marie
30. (non identifié)
31. (non identifié)
32. Robert Larue
33. Marcel Alain
34. Paul Denis (?)
35. Michel Trudel
36. Jos Gagnon
37. André Bouffard
38. Michel Côté
39. Robert Soulard
40. Louis Gauvin
41. Pierre Filteau
42. Henri Angers
43. Jacques Leboeuf
44. Charles-Édouard Matte
45. Henri Papillon
46. Joachim Turgeon
47. Dominique Matte
48. François Matte
49. Henri Noreau
50. Père Édouard Rhéaume
51. Fernand Lafontaine
52. Norbert Beaudry
53. (non identifié)
54. Frère Flavien Joseph
55. Frère François Joseph
56. Frère Léo Parent
57. (non identifié)
58. Frère Gédéon Gauvin
59. (non identifié)
60. Frère Laurent Pierre
61. Côme Bertrand
62. Ferdinand Turgeon
63. Maurice Turgeon
64. (non identifié)
65. (non identifié)
66. René Noreau
67. (non identifié)
68. André Rhéaume
69. Frère Victorie Marie
70. (non identifié)
71. Frère Achille Guigues
72. Frère Roger Gilles
73. Henri Robitaille
74. René Bédard
75. Curé Rosaire Pouliot
76. Abbé Gérard Turgeon
77. Père Drolet
78. Père Julien Papillon
79. Roger Langlois
80. Armand Larue
81. Jos Garneau
82. Marcel Matte
83. Lionel Lovéilh
84. Gaston Delisle
85. André Doré
86. Émile Côté
87. Georges Lanthois
- 88.



- 1
- 2
- 3
- 4
- 5
- 6
- 7
- 8
- 9
- 10
- 11
- 12
- 13
- 14
- 15
- 16
- 17
- 18
- 19
- 20
- 21
- 22
- 23
- 24
- 25
- 26
- 27
- 28
- 29
- 30
- 31
- 32
- 33
- 34
- 35
- 36
- 37
- 38
- 39
- 40
- 41
- 42
- 43
- 44
- 45
- 46
- 47
- 48
- 49
- 50
- 51
- 52
- 53
- 54
- 55
- 56
- 57
- 58
- 59
- 60
- 61
- 62
- 63
- 64
- 65
- 66
- 67
- 68
- 69
- 70
- 71
- 72
- 73
- 74
- 75
- 76
- 77
- 78
- 79
- 80
- 81
- 82
- 83
- 84
- 85
- 86
- 87
- 88

Académie De Courval : Amicale (À l'auberge du Grand Quai, 1963)

L'école Notre-Dame-du-Rosaire

Jusqu'en 1963, toutes les écoles de la paroisse donnaient l'enseignement jusqu'à la 7^e année, sauf à l'école n°2 où pendant plusieurs années René Noreau offrait la scolarité jusqu'à la 9^e année.

Au village, l'académie De Courval et le couvent des dames de la congrégation de Notre-Dame of-



L'école Notre-Dame-du-Rosaire

fraient aussi le cours primaire jusqu'à la 9^e année. Ceux qui voulaient aller plus loin devaient continuer dans les écoles supérieures de Québec ou dans les collèges privés.

À partir de 1963, le système scolaire est renouvelé à la suite de la fermeture des écoles de paroisse et de l'avènement du transport des élèves par autobus ainsi que par la création des écoles polyvalentes. Jusqu'à cette année-là, les deux écoles de Neuville, l'académie et le couvent, recevaient les élèves jusqu'à la 7^e année. Après, pour l'enseignement secondaire, tous les élèves durent fréquenter l'école polyvalente à Donnacona.

C'est aussi en 1963 qu'on construisit une nouvelle école dans la rue des Érables, l'école Notre-Dame-du-Rosaire.

1963-64

*1^{re} rangée : Céline Drolet, Lise Matte, ? Maheux, Ginette Auger, Diane Denis, Claire Matte et Johanne Beaudet
2^e rangée : Sylvie Doré, Lucie Rochette, Sylvie Bouffard, (non identifiée), Francine Morissette, Jeanne Béland, Jean-Guy Martel, Suzanne Béland, Nicole Béland, Jean-Yves Marcheterre, Claude Frenette, Ginette Alain et Irène Rivard
3^e rangée : Sœur (non identifiée), Dannie Bolvin, Johanne Angers, Lorraine Côté, Norbert Robitaille, Denise Coulombe, Claude Larue, Charlotte Angers, Lise Noreau, fille de Maurice Lavallée et Jeanne d'Arc Morency-Béland*



École Notre-Dame-du-Rosaire



1999-2000

1^{re} rangée : Gabriel Gingras, Joannie Carrier, Érika Jacques, Alexandre Gagnon, Maud Longchamp, Nicolas Boudreau, Maxime Labrie-Vachon, Marc-André Turgeon, Véronique Rochette et Marie-Pier Béliand

2^e rangée : Danielle Ross (institutrice), Pier-Ann Tremblay, Laurence Coulombe, Mélyjade Côté, Alex Langlois, Malika Guy, Stéphane Matte, Frédérick Rivard-Dubuc et Maxime Lévesque

3^e rangée : Marie-Pier Papillon, Michael Huot, Marie-Ève Drouot-Lamothe, Mathieu Fiset, Gabriel Alain et Stéphanie Jean



1999-2000

1^{re} rangée : Savon Rath Prak, Keven Dubé, Dany Lafrance-Charbot, Gabriel Denis, Olivia Morissette-Leclerc, Francesca Fong-Vigneault, Élizabéth Lafond, Isabelle Gignac et Charles Côté

2^e rangée : Emilio Cochrane, Maxime Matte, Carole-Anne Boucher, Andréanne Tupinier-Martin, Marie-Audrey Gasse, Philippe Imbeault, Karen Dore et Alexis Richard

3^e rangée : Julie Brisson, Stéphane Aubé, Gaëlle Lévesque-Asselin, Chloé Langevin, Tommy Forguas, Carole Martin-Lakatos, Alexis Couillard et Christian Boucher (instituteur)

Écoles Courval et Notre-Dame-du-Rosaire

Directeurs/directrices

1973-1974 : Sœur Gertrude Gendron, c.n.d.

1974-1982 : Jean-Robert Gravel

1982 - : Gaétane Morasse

Instituteurs/institutrices

Gilles Côte, Normand Gilbert, sœur Charlotte Gingras, c.n.d., sœur Adrienne Dubé, c.n.d., Madeleine Dubuc, Claudie Scorsone, Micheline Delisle, Danielle Ross, Guylaine Bacon, Louise Denis, Huguette Julien, Françoise Chevalier, Pierre Godin, Louis Bussièrès, Jimmy Verreault, Lionel Gariépy, Louise Gingras, Robert Larue, Michel Blouin et Christian Boucher.

Le couvent de la congrégation de Notre-Dame (CND)

Dès 1689, le curé Basset demanda à Marguerite Bourgeoys d'envoyer des sœurs à Neuville pour y ouvrir un couvent. Mais le nombre restreint de sœurs de la congrégation de Notre-Dame empêcha une ré-



L'ancien couvent

ponse immédiate à cette demande. Le curé Basset acheta du Séminaire de Québec une terre de 3 arpents sur 40 à Neuville et la donna aux sœurs pour



Le couvent, vers 1930. On voit une partie du cimetière, aujourd'hui le tennis.

aider à l'établissement d'un couvent et il convainquit le seigneur Dupont de Neuville de donner un terrain au village pour la construction de ce couvent. Il fut construit en 1715 et 1716 et, en cette dernière année, quelques mois avant le décès du curé Basset, les sœurs de la congrégation de Notre-Dame commençaient à enseigner aux jeunes filles de Neuville. Les deux premières enseignantes furent sœur Saint-Ignace et sœur Saint-André.

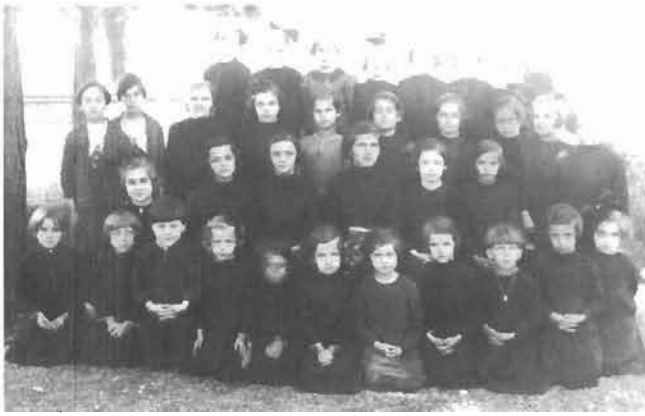
En 1759, après la bataille des plaines d'Abraham et la Conquête anglaise, le couvent fut occupé par



Le couvent en 1906 (peinture de Félicité Angers). Notez la présence du mur qui était censé protéger les jeunes filles des regards des garçons du village.

les troupes anglaises ; les sœurs durent se retirer à Montréal. En 1761, le gouverneur Murray remit le couvent aux sœurs qui revinrent s'occuper des jeunes filles.

En novembre et en décembre 1775, au début de la Révolution américaine, les troupes du général Bénédict Arnold occupèrent aussi le couvent et, après leur défaite du 31 décembre 1775, durent battre en retraite en se dirigeant vers Sorel et vers la



Couvent CND

1^{re} rangée : Simone Morissette, ? Dionne, Paulette Noreau, Marcelle Turgeon, (non identifiée), Marguerite Garneau, Lucille Delisle, Marguerite Filteau, Simone Dubuc, Louise Devito et Denise Dionne

2^e rangée : ? Dionne, Gisèle Angers, Florence Angers, Jeanne d'Arc Vermette, Thérèse Delisle et Rollande Delisle

3^e rangée : Camille Noreau, Gisèle Noreau, Émilie Darveau, Cécile Burns, Gilberte Morissette, Rita Delisle, Gertrude Larue, Marie-Paule Soutard, Éliane Angers et Marie Fiheau

4^e rangée : Julienne Delisle, ? Dionne, Rollande Côté, Madeleine Angers, Émilie Garneau, Rollande Turgeon et Mariette Angers

région de la rivière Richelieu. En passant alors devant Neuville, elles bombardèrent le couvent et y firent de grands dommages.

Le couvent abritait des pensionnaires dont certaines venaient de la rive sud. En 1847, il fallut agrandir. Édouard Laure, seigneur de Neuville, donna le bois de charpente pour l'allonge du côté ouest, qui mesurait 24 pieds sur 15 pieds. Le clocher fut fabriqué, posé et donné par Hypolite Dubord, constructeur de navires, le 18 juillet 1849. Napoléon Hardy a donné la cloche. On commença à y enseigner l'an-



Couvent CND, 1945

1^{re} rangée : Huguette Denis, Jeannine Delisle, Noella Martel, Ginette Baillargeon et Denise Robitaille

2^e rangée : Denise Turgeon, Thérèse Côté, Thérèse Alain et Lise Grenier

glais en 1849. Il y avait alors 32 pensionnaires.

En 1853, Elzéard Larue et un certain Gagné commencèrent à construire la grange et la maison de la ferme. En 1871, l'évêque permet l'ouverture d'une chapelle au couvent. En 1877, le vieux couvent étant en mauvais état et les réparations étant quasi impossibles, on décida de le reconstruire entièrement. Magnan était l'entrepreneur pour la charpente et la menuiserie. Les Neuvillois firent une corvée pour le charroiyage de la pierre. Cette construction de 60 pieds de long sur 40 de large avait 4 étages et un toit français.

Durant l'hiver 1878, les sœurs enseignaient dans le haut de la sacristie. Il y avait 22 élèves « quart de pension » et 58 externes. Le nouveau couvent fut inauguré le 28 mars 1878. Monsieur Beaudry, enfant de la paroisse et curé de Charlesbourg, officia à la bénédiction.

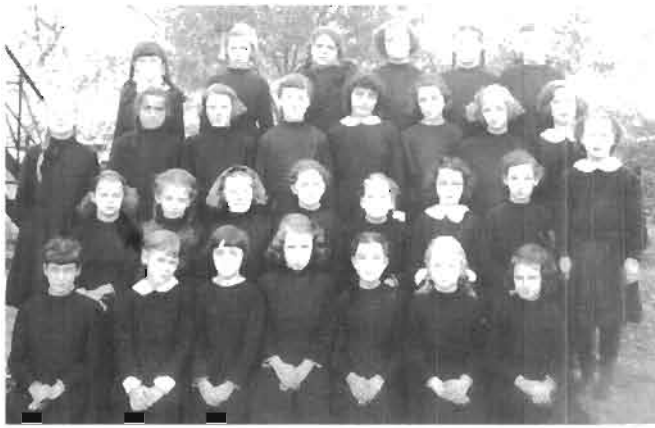
Notons que Reine Dubuc a été employée pendant 47 ans comme servante chez les sœurs. Elle est décédée au mois de novembre 1897.

En août 1900, une fournaise à eau chaude est installée au couvent au coût de 2 000 \$. Le D^r G.-Antoine Larue contribua à cet aménagement pour la somme de 1 000 \$.

Le 10 juillet 1908, le D^r Antoine Larue acheta le terrain de la ferme, du chemin du Roy (rue des Érables) jusqu'au fleuve.

En 1908, un puits artésien de 390 pieds fut creusé près du couvent. Un bec de gaz fut installé au-dessus du puits et donnait une lumière très vive. Les sœurs voulaient faire poser un appareil au gaz dans le couvent. En 1910, les résultats furent négatifs ; l'eau n'était pas potable et l'électricien n'était pas capable d'utiliser le gaz.

En 1916, on organisa les fêtes du deuxième centenaire du couvent. Quarante sœurs de la congrégation de Notre-Dame étaient à Neuville pour ces festivités, dont 7 étaient originaires de Neuville :



Couvent CND, 1949-1950

1^{re} rangée : Lise Soulard, Michèle Rossignol, Mirella Boissonneault, Madeleine Delisle, Collette Soulard, Louise Charland et ? Bureau
 2^e rangée : Claudette Pépin, Thérèse Lavole, ? Polliquin, Marjolaine Côté, (non identifiée), Michelle Hardy, Yolande Burns et Doris Lambert
 3^e rangée : Françoise Côté, Georgette Morissette, Monique Larue, Hélène Giguère, Thérèse Jean, Charlotte Boissonneault, Cécile Bouffard et Denise Turgeon
 4^e rangée : Murielle McNeil, Jacqueline Voyer, (non identifiée), Lise Turgeon, Normande Côté et ? Girard

mère Saint-Marcel (Séraphie Delisle), assistante générale ;
 mère Saint-Alix (Émilie Larue) ;
 sœur Saint-Expédit (Adélaïde Bernard) ;
 sœur Saint-Léon Le Grand (Émilie Gameau) ;
 sœur Saint-Constant (Laura Drolet) ;
 sœur Marie-Adéline (Antonia Brousseau) ,
 sœur Sainte-Marie-Alix (Berthe Larue)

Les sœurs de la congrégation de Notre-Dame continuèrent à travailler à l'instruction et à l'éducation des jeunes filles à leur couvent de Neuville jusqu'en 1964.

En 1931, une centaine d'anciennes élèves se réunirent pour former une amicale qui porta le nom d'Amicale Notre-Dame-de-la-Persévérance (CND) Neuville.

En plus du curé et de la supérieure du couvent, le premier conseil d'administration de cette amicale comprenait :

M^{me} Roger Larue, présidente d'honneur
 M^{me} Jean O. Larue, présidente active
 M^{me} J.-B. Huot, vice-présidente
 M^{me} Ludovic Lavallée, secrétaire
 M^{lle} Cécile Gauvin, trésorière
 M^{lle} Alice Delisle, secrétaire-trésorière
 M^{mes} Lauréat Morency, Raoul Doré,
 Thomas Charland, Ernest Matte
 M^{les} Ange Beaudry, Élise Gingras et
 Germaine Darveau, conseillères.

En 1932, l'Amicale fonda un ouvroir. Le but était de secourir les familles pauvres de la paroisse et les missions du nord de l'Ontario. Les jeunes filles pouvaient en faire partie à la condition d'assister aux réunions mensuelles et d'y travailler. M^{me} Dave Devito

fut nommée présidente, M^{lle} Cécile Gauvin, vice-présidente, et M^{lle} Germaine Darveau, secrétaire.

De décembre 1932 à mai 1933, les membres ont confectionné et distribué à 4 familles de la paroisse 150 articles vestimentaires : des bas, des mitaines, des foulards, des caleçons, des robes, des jupes, des chemises, des habits complets, des pantalons, etc.

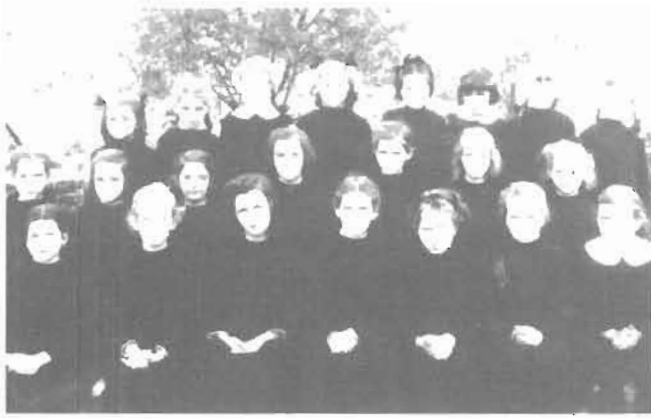
En mai 1933 furent aussi expédiées à l'abbé Jules Cimon, prêtre missionnaire pour les missions du nord de l'Ontario, 75 pièces de lingerie d'autel. L'ouvroir cessa ses activités en 1939, car il n'y avait plus de demandes.

De plus, en 1933, le conseil de l'Amicale convo-



Couvent CND, 1953

1^{re} rangée : Nicole Auger, (non identifiée), Claire Soulard et Danielle Rhéaume
 2^e rangée : Cécile Nicknar, Rita Drolet (?), Madeleine Careau, Murielle Joly, (non identifiée) et Claire Drolet (?)
 3^e rangée : Claire Bédard, Louise Charland, Lorraine Légaré, Lorraine Darveau, Collette Soulard et Thérèse Cowen
 4^e rangée : Madeleine Beaudry, Gislèle Rochette, Hélène Neud, Louise Gagnon, (non identifiée), (non identifiée)



Couvent CND, vers 1952

1^{re} rangée : Thérèse Morissette, Louise Jobin, Pierrette Matte, Marie-Paule Laroché, Louise Gagnon, Charlotte Giguère et Bernadette Careau
 2^e rangée : Ghislaine Soutard, Pauline Turgeon, Micheline Delisle, Renée Noreau, Véronique Burns, Roselyne DeBelleville et Nicole Lavore
 3^e rangée : Louise Paré, Catherine Langlois, Madeleine Careau, Nicole Dubuc, Jeannine Laperrière, Nicole McNeil, Louise Robitaille et Andrée Côté

qua une quarantaine de jeunes filles pour la formation d'un cercle d'études. Ce cercle porta le nom de Cercle d'études Vauquelin. Vingt-six jeunes filles y adhèrent : Célestine Gauvin, M.-A. Matte, Jeanne Mercure, A. Robitaille, Antonia Lapierre, Aline Martel, Émilienne Darveau, Cécile Gauvin, A. Delisle, G. Darveau, Fernande Doré, Rachel Clermont, M.-A. Darveau, Jacqueline Angers, Maria Turgeon, A. Bertrand, Octavie Béland, Rachel Gravel, Julia Gauvin, Jeanne d'Arc Morency, Jeanne d'Arc Noreau, Simone Beaudry, Claire Larue, Annette Beaudry, Ursule Larue et Simone Bouchard.

Marie-Ange Beaudry fut élue présidente, Jeanne d'Arc Morency, vice-présidente, M^{lle} C. Hardy, archiviste, et Émilie Côté, secrétaire-trésorière. La devise du cercle était : *S'instruire pour agir*. Ce cercle publiait un petit journal, *L'Écho*. Aux réunions mensuelles, quelques-uns des sujets traités étaient : *La Femme et les plaisirs du monde*, *La Soif de justice*, *Napoléon Bonaparte*, *Le Canada avant la Conquête*, *La Révolution française*. La dernière activité de cette amicale fut une participation aux fêtes du tricentenaire de Neuville en 1984.

En 1950, l'année sainte coïncidait avec la béatification de Marguerite Bourgeoys. Chaque paroisse déléguait deux personnes pour se rendre à Rome pour l'année sainte. À Neuville, un comité fut formé et un certain montant d'argent fut voté pour les élus voyageurs. M^{me} Lavallée avait été secrétaire ou présidente de l'Amicale Notre-Dame pendant plus de 22 ans, et le D^r Lavallée avait agi comme médecin à Neuville pendant plus de 40 ans. Ils représentèrent donc Neuville à la cérémonie de béatification de Marguerite Bourgeoys.

* * *

Le couvent ayant cessé d'offrir l'enseignement à compter de 1964, ce furent les écoles Courval et Notre-Dame-du-Rosaire qui se partagèrent la tâche d'assurer l'enseignement primaire aux enfants de Neuville.



**Le jardin du couvent
(vers 1916)**

Les écoles de la paroisse

École n° 1 (bas de la paroisse)

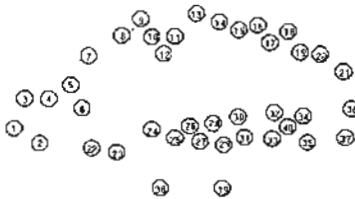
À l'école du bas de la paroisse (n° 1), nous trouvons comme institutrices :

1900 - M^{me} Olivier Darveau
 1904-1910 - Louise-Léocardie Rochette
 1910 - Elzire Rochette
 1915 - Ozéline Côté
 1919-1924 - Blanche Bilodeau
 1924-1926 - Jeanne Constantin
 1926-1927 - M^{lle} Gignac
 1927-1928 - Andréanne Lambert et M^{lle} Dumas

1928-1932 - Jeanne d'Arc Morency
 1932-1935 - Germaine Drolet
 1935-1937 - Élisabeth Côté
 1937-1938 - Rita Doré
 1938-1940 - Cécile Larue
 1940-1946 - Cécile Côté

puis une demoiselle Mayrand de Grondines et une demoiselle Germain de Saint-Alban et, finalement, Rose-Aline Bertrand. Cette école est aujourd'hui la résidence de M^{me} Claire Brodeur (244, route 138).

École n° 1, 1928-1929



1. Marlo-Lucien Soulard
 2. (non identifié)
 3. Joachim Côté
 4. Clovis Soulard
 5. Robert Delisle
 6. Jeanne d'Arc Morency
 7. (non identifié)
 8. Jean-Marie Soulard
 9. René Rochette
 10. Raymond Côté
 11. (non identifié)
 12. (non identifié)
 13. Paul-Émile Rochette

14. Alphonse Rochette
 15. Paul Angers
 16. Odilon Drolet
 17. Maurice Grenier
 18. (non identifié)
 19. (non identifié)
 20. (non identifié)
 21. (non identifié)
 22. (non identifié)
 23. (non identifié)
 24. (non identifié)
 25. Monique Dubuc
 26. Cécile Larue

27. (non identifié)
 28. Mariette Soulard
 29. (non identifié)
 30. Jeannette Soulard
 31. (non identifié)
 32. Germaine Angers
 33. Marianne Côté
 34. Rose Soulard
 35. Pauline Soulard
 36. (non identifié)
 37. (non identifié)
 38. Paul Noreau
 39. Marcel Delisle



École n° 1 (vers 1933)



- | | |
|---------------------|-----------------------|
| 1. Albert Lasnier | 16. Jacques Soulard |
| 2. Émile Genest | 17. Cécile Matte |
| 3. Alexandre Côté | 18. Simone Larue |
| 4. Thérèse Genest | 19. Madeleine Soulard |
| 5. Jacqueline Dubuc | 20. Raymond Soulard |
| 6. Monique Matte | 21. Léopold Genest |
| 7. Gustave Delisle | 22. Georges Nadeau |
| 8. Gilles Côté | 23. Lucien Rochette |
| 9. Madeleine Dubuc | 24. Guy Larue |
| 10. Claudette Naud | 25. Rachel Soulard |
| 11. Lucienne Matte | 26. Florence Matte |
| 12. Juliette Matte | 27. Madeleine Larue |
| 13. Raymond Delisle | 28. Gertrude Genest |
| 14. Charles Côté | 29. Yvette Soulard |
| 15. Léon Côté | |



École n° 1, 1955

- 1^{re} rangée (assis) : Isabelle Naud, Louise Moisan, Claire Naud, Anlú Rochette, Huguette Naud, Rolande Naud, Rita Jobin et Rita Côté
- 2^e rangée : René Soulard, Pierre Côté, Jean-Paul Jobin, Henri Paul Naud, Yves Genest, Gaston Soulard, (non identifié), Henri Darveau, Julien Dubuc, Maurice Lévesque, (non identifié)
- 3^e rangée : Antoine Dubuc, Jean-Claude Drolet et Jean Dubuc

École n° 2 (haut de la paroisse)

Dans le haut de la paroisse, il y avait deux arrondissements scolaires. Le premier partait de chez Côte Bertrand et allait jusque chez Alphonse Béland. L'école (n° 2) était près de la route de Pont-Rouge (route 365) ; c'est aujourd'hui la résidence de Robert Rochette. Nous notons les instituteurs et institutrices suivants :

1904-1910 – Élisabeth-Hélène Garneau ;
 1908-1919 – Marie-Estelle Soulard ;
 1920 – Ernestine Matte, Émile Bluteau et Eugénie Lecompte ;
 1931-1935 – Lucienne Rochette et Alice Paquin ,
 1935-1953 – René Noreau, Henri Doré, Roch Boucher, Fernande Paquet, Yolande Matte et Cécile Alain

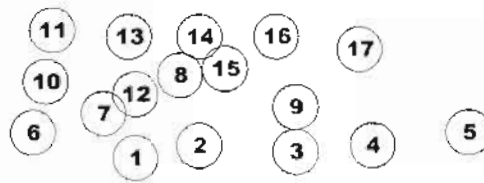


École n° 2 (1945-46)



- | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|
| 10 | 11 | 12 | 13 | 14 | 15 | 16 | 17 | 18 | 19 | 20 | 21 | 22 | 23 | 24 | 25 | 26 | 27 | 28 | 29 | 30 | 31 | 32 | 33 |
| 1 | 2 | 3 | 4 | 5 | 6 | 7 | 8 | 9 | | | | | | | | | | | | | | | |
- | | | |
|-----------------------|--------------------|-------------------------------|
| 1. Pierrette Leclerc | 13. Martin Paquet | 24. Jacques Leclerc |
| 2. Gisele Hardy | 14. René Hardy | 25. Yolande Doré |
| 3. Michèle Julien | 15. André Doré | 26. Adrien Doré |
| 4. Gilberte Paquet | 16. André Gingras | 27. Marc Béland |
| 5. Gisèle Giguère | 17. Doris Paquet | 28. Gilles Hardy |
| 6. Huguette Béland | 18. Marius Bédard | 29. Real Chabot |
| 7. Micheline Langlois | 19. Céline Bédard | 30. Dominique Leclerc |
| 8. René Bédard | 20. Lucille Béland | 31. Raoul Chabot |
| 9. Émilien Chabot | 21. Ida Alain | 32. Raymond Rochette |
| 10. Lorraine Chabot | 22. Lucille Chabot | 33. René Noreau (instituteur) |
| 11. Claudette Gilbert | 23. Gemma Béland | |
| 12. Monique Bédard | | |

École n° 2 (1945-46)



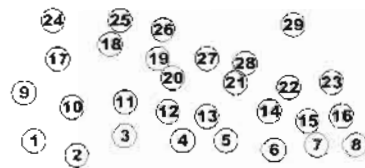
1. Michèle Julien
2. Huguette Bédard
3. Gilberte Parent
4. Gisèle Hardy
5. Gisèle Giguère
6. Lucille Chabot
7. Lorraine Chabot
8. Micheline Langlois
9. Pierrette Leclerc
10. Céline Bédard
11. Lucille Bédard
12. Pierrette Turgeon
13. Gemma Doré
14. Ida Alain
15. Monique Bédard
16. Gemma Bédard
17. Yolande Doré

École n° 2 (1961-62)



- | | |
|---|---|
| <ol style="list-style-type: none"> 1. Francine Rochette 2. Lili Bédard 3. Danielle Bédard 4. Lina Rochette 5. Line Gingras 6. Mireille Gingras 7. Jocelyne Rochette 8. Francine Chabot 9. Yves Lamothe 10. Yves Rochette 11. François Godin 12. Michel Léveillé 13. Michèle Léveillé | <ol style="list-style-type: none"> 14. Jacqueline Paquet 15. Line Leclerc 16. Pierrette Lavallée 17. Charles Moisan 18. Jean-Claude Côté 19. Claude Doré 20. Réal Matte 21. Jacques Matte 22. Gaétan Doré 23. Pierre Moisan 24. Cécile Alain (institutrice) 25. Raynald Chamberland |
|---|---|

École n° 2 (1962-63)



- | | |
|--|--|
| <ol style="list-style-type: none"> 1. François Godin 2. Normand Dorval 3. Yves Rochette 4. Jean Paré 5. Jocelyne Rochette 6. Pierrette Lavallée 7. Line Gingras 8. Jocelyne Alain 9. Marcel Mailloux 10. Réal Matte 11. Jean-Claude Côté 12. Raynald Chamberland 13. Yves Lamothe 14. Robert Desroches | <ol style="list-style-type: none"> 15. Louise Bédard 16. Carole Côté 17. Raymond Savard 18. Gaétan Doré 19. Pierre Lavallée 20. Jacques Matte 21. Francine Chabot 22. Francine Rochette 23. Marc Paré 24. Patrick Bolvin 25. Charles Moisan 26. Pierre Moisan 27. Ginette Moisan 28. Linda Payeur 29. Cécile Alain (institutrice) |
|--|--|



École N° 2, 1956

1^{re} rangée : Hervé Deschênes, Ginette Béland, Yvette Gingras, Albert Béland, Yolande Matte (institutrice), Lise Giguère et Gérard Côté
 2^e rangée : Clément Bédard, Lisette Émond, Jean-Guy Gingras, Marcel Gingras, Nicole Béland et Héliène Bolsjoli
 3^e rangée : Solange Émond, Alphonse Béland, Gervais Deschênes, Monique Gingras, Mariette Gingras, Lorraine Côté et Evolyne Julien

École n° 3 (haut de la paroisse)

Le second arrondissement du haut de la paroisse partait de chez Alphonse Béland et s'étendait jusqu'à l'extrémité ouest de celle-ci. À cette école n° 3, se sont succédé comme instituteurs et institutrices :

Cécile Trottier ;
 1907 – Hélène Beaudry ;
 1917 – Émilie Lecompte et Eugénie Bluteau ,
 1922 – Régina Pagé, Gilberte Pagé, Jeanne Paradis et Lucienne Méihot (M^{me} Paul Turgeon) ,
 1932-1956 – Jeanne d'Arc Morency, Blanche Marcotte de Saint-Ubalde et Marie-Roseline Mayrand de Deschambault.

Remarquons que Jeanne d'Arc Morency prit la direction de cette école en 1932 et qu'elle y demeura 24 ans. Au début de sa carrière, elle gagnait 250 \$ par année. En 1956, son salaire était de 1 700 \$. Durant les années 1952 à 1956, elle avait comme élèves les enfants de ceux à qui elle avait enseigné au début de sa carrière.



L'école N° 3 dans le haut de la paroisse, voisine du Côte Lavallée, déménagée en 1953, aujourd'hui résidence de Hervé Alain

École n°3, vers 1924



1^{re} rangée : Maria Turgeon, Gilberte Pagé, Rachel Émond et Valérie Matte
 2^e rangée : Gérard Matte, Paul Morency, Yvonne Morency, Juliette Émond, Véronique Denis, Annette Auger, Maurice Turgeon, Eloi Matte et Benoit Matte



École n°3 (7 février 1956)

1^{re} rangée : Jeanne d'Arc Morency (institutrice), Louise Lavallée, Nicole Chayer, Lucille Desroches, Claire Auger, Diane Lavallée, J.-P. Émond, Michel Desroches, Nicole Matte, Gilberte Émond, Claire Desroches, Lise Desroches, Jacqueline Frenette et Thérèse Turgeon
 2^e rangée : Claude Desroches, Robert Frenette, Benoit Turgeon, Reynald Chayer, Marcel Émond, Jacqueline Alain, Réjean Chayer, Paul Morency, Paul Matte, Robert Matte, Gilles Rouleau et Yves Chayer

École n° 4 (Deuxième Rang)

Il y avait aussi une école au Deuxième Rang (n°4) vers l'année 1875 ; Wendélia Gingras y enseignait. Puis ce furent :

Virginia Béland ;
 1905-1907 – Marie-E. Amarilda Béland ;
 1907 – Aurée Faucher dit Châteauvert, Alice Gingras ;
 1921-1923 - Ernestine Matte, Marguerite Martel ;
 1929-1934 – Simone Beaudry ;
 1935 - Marie-Ange Tremblay ;
 1936-1943 - Liliane Gingras ;
 1944 – Gertrude Angers ;
 1945-1946 – Fernande Béland, M^{me} Cinq-Mars ;
 1947 - Françoise Lavallée ;
 1948-1953 – Ida Alain
 Par après : Élise Boutin, Yolande Voyer, Pauline Chamberland et Yolande Matte.



École n° 4 (vers 1944)

1^{re} rangée : Rachelle Béland, Huguette Mercier et Gilberte Paquet
 2^e rangée : Laurette Paquet, Jeanne d'Arc Pâpin et Annette Gingras
 3^e rangée : Jeannine Pâpin, Dina Dubuc et Françoise Paquet
 4^e rangée : Pauline Béland, Gemma Béland, Françoise Dubuc et Lucille Béland

École n° 4 (vers 1946)

1^{re} rangée : Thérèse Paquet, Charlotte Matte et Lorraine Lambert
 2^e rangée : Madeleine Dubuc, Yolande Matte, Marie-Claire Paquet et Françoise Paquet
 3^e rangée : Gilberte Paquet, Madeleine Lambert et Ghislaine Lambert
 4^e rangée : Rachelle Béland, Annette Gingras et Dina Dubuc



École n° 4 (vers 1943)

1^{re} rangée : Rodrigue Matte, Martin Paquet et Clément Paquet
 2^e rangée : Doris Paquet, Jacques Paquet et Léo-Paul Matte
 3^e rangée : Yvan Matte, Benoît Béland et Marc Béland
 4^e rangée : Gilles Gingras, Zéphirin Paquet et Adrien Gingras

École n° 5 (Lomer)

Enfin, en 1938, s'ouvrit une école à Trenholme (Lomer). À cette école n° 5, en 1938, Sarah Boissonnault fut la première institutrice au deuxième étage de la maison de M. Martel. Cette ancienne école appartient aujourd'hui à Yvon Huot.

En 1939, 1940 et 1941, M^{lle} Boissonnault y enseigna dans la maison qui est actuellement la propriété de Joannès Cormier ; s'y succédèrent jusqu'en 1964 : Diane Frenette, Marie-Paule Frenette, Françoise Tremblay, Alberte Norbert-Brouillette, Jean-Guy Denis, Henriette Bussièrès et Maurice Faucher.

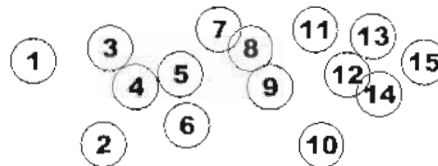


École n° 5 (Lomer) en 1938



École n° 5 (Lomer) en 1939

École n° 5 (Lomer)



- | | |
|-----------------------|---------------------------------------|
| 1. Roland Huot | 9 Yvon Huot |
| 2. Gilles Dion | 10. Denis Dion |
| 3. Raymonde Bussièrès | 11. Henriette Bussièrès (enseignante) |
| 4. Jean-Claude Dion | 12. Gaétan Cormier |
| 5. Marie-Rose Martel | 13. Marguerite Cormier |
| 6. Yvette Martel | 14. Michel Martel |
| 7. Christiano Cormier | 15. Rita Martel |
| 8. Marcel Huot | |



École n° 5 (Lomer)

- 1^{re} rangée : Monique Morin, Ghislaine Morin, Rita Martel, Michel Martel, Yvon Huot et Maurice Faucher (enseignant)
 2^e rangée : Frère (non identifié), Marcel Huot, Roland Huot, Marguerite Cormier et Gaétan Cormier

Caractéristiques des élèves en 1904

Regardons l'inscription dans les différentes écoles en 1904. Au village, à l'école modèle des garçons, il y a 48 élèves (tous des garçons) ; seulement deux ont 14 ans et plus. Au couvent des sœurs, il y a 23 élèves, toutes des filles ; aucune n'a plus de 14 ans. À l'école du bas de la paroisse, il y a 36 élèves : 23 garçons et 13 filles. Aucun n'a plus de 14 ans. À la première école du haut de la paroisse, il y a 29 élèves : 18 garçons et 11 filles. Deux élèves ont plus de 14 ans. À la seconde école de cet arrondissement, près de chez Côme Lavallée, on trouve 22 élèves : 11 garçons et 11 filles. Aucun élève n'a plus de 14 ans.

Les maisons d'école

En septembre 1908, l'inspecteur d'école P.-A. Roy transmet son rapport sur les écoles de Neuville à Ulric Larue, secrétaire de la commission scolaire. Il note que les résultats scolaires sont bons, que les élèves sont pourvus des livres de classe appropriés et que les institutrices font bien leur travail. Quant aux maisons d'école, elles sont toutes dans un mauvais état. L'école du bas de la paroisse doit être remplacée. L'inspecteur dit qu'il insiste sur ce point depuis plusieurs années.

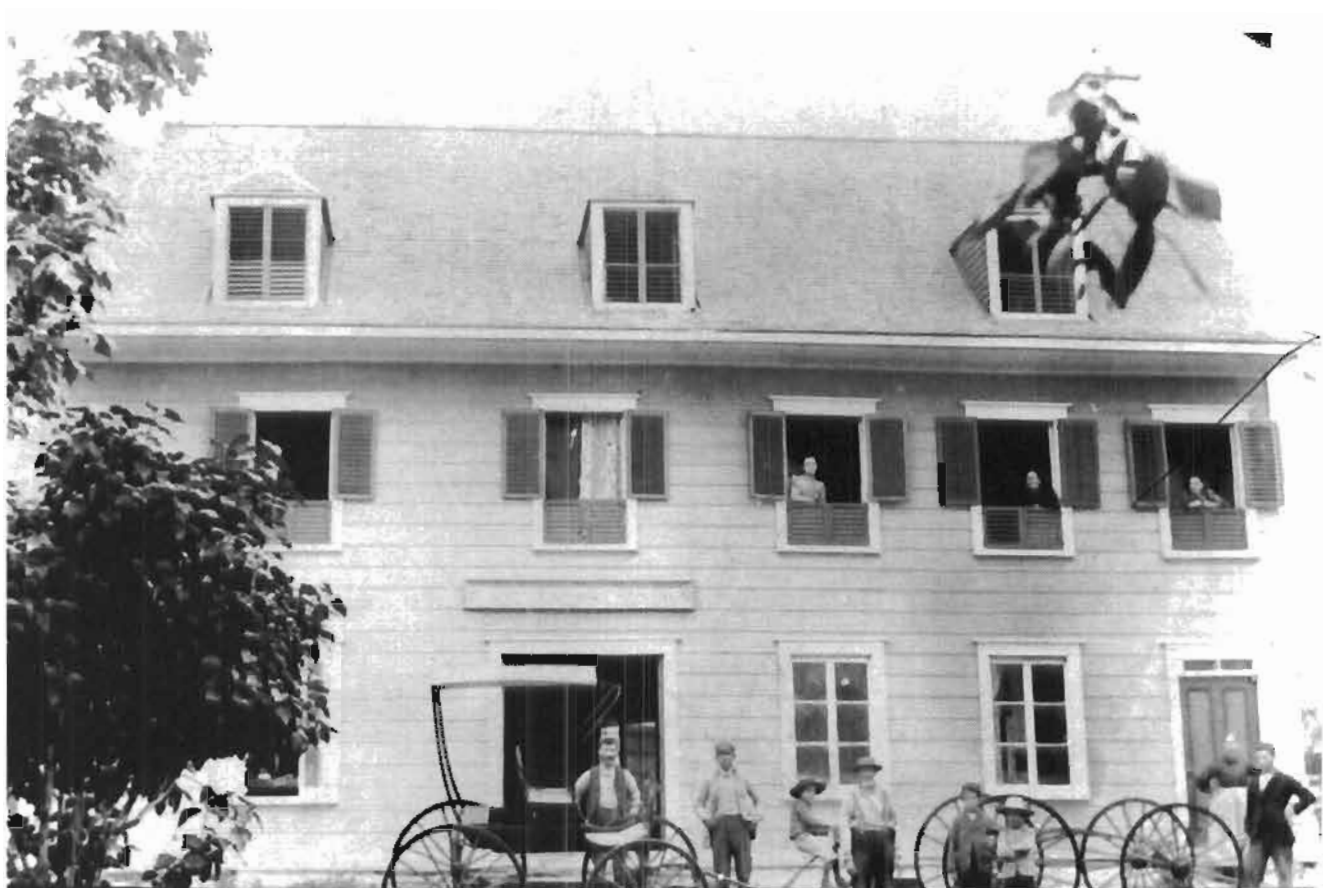
Les autres maisons d'école de votre municipalité sont dans un état peu satisfaisant, surtout celle où se tient l'école modèle des garçons au village, et celle du deuxième rang et la première du haut de la paroisse. Elles sont très froides et trop petites, surtout celle du deuxième rang. Il faut porter plus d'attention que par le passé à l'entretien des lieux d'aisances. Le mobilier est mauvais.

À la suite de ce rapport, l'école du bas de la paroisse fut reconstruite en 1909, et celle du village fut fermée et remplacée par l'académie De Courval construite en 1912. Entre la fermeture de l'école modèle et l'ouverture de l'académie De Courval, la maison d'Eugène Vézina située au 647, rue des Érables servit comme école pendant environ trois ans.

Les inspecteurs d'école

Les inspecteurs d'école furent :

- en 1863, P. Bardy ;
- en 1904, J.-A. Roy ;
- de 1920 à 1946, Maurice Filteau ;
- et finalement, Willie Godbout, Lucien Rochette et Élisée Goulet.



Maison et atelier de Magloire Clermont, maître charron, vers 1920.

*Cette maison a été transformée en garage pour Paul Bouffard en 1936.
Elle appartient aujourd'hui à Conrad Bureau.*

Les métiers et les professions

Les maîtres maçons

Les fours à chaux et les carrières de Neuville sont en exploitation dès le début de la colonie. En 1696, il y a un four à chaux sur la terre de Descormiers (F-32). À partir de 1716, cette terre appartient aux sœurs de la congrégation de Notre-Dame.

Famille Lorient

Parmi les premiers colons, les Lorient, originaires du Limousin, étaient des maîtres maçons. En 1682 et en 1684, Jean Lorient s'engage à travailler comme maître maçon pour le sieur Claude Bailly, architecte et constructeur de Québec. Bailly, à cette époque, construit la cathédrale de Québec et la maison de Louis Jolliet. Les Lorient exercent ce métier de maçon et de tailleur de pierre pendant au moins six générations. À Neuville, ils ont construit les maisons Lorient-Soulard, la maison Lorient-Jobin et la maison Naud-Lemieux.

Famille Flamand dit de Guise

Benjamin Flamand dit de Guise, qui est arrivé à Neuville en 1759, y était envoyé pour construire des fours pour l'armée. Il faisait partie d'une famille de maîtres maçons qui ont travaillé à Québec de 1700 à 1790. En 1763, il a épousé Geneviève Huguet, veuve de J.-B. Larue qui avait été tué lors du combat de l'*Atalante* contre deux frégates anglaises devant Neuville en 1760. En 1765, Flamand dit de Guise a acheté la terre F-14 où se trouvaient les principales carrières de Neuville. Vers 1770, il a érigé à flanc de coteau la maison connue sous le nom de maison

Darveau. Il a aussi construit le moulin seigneurial du haut de la paroisse.

Famille Aide-Créqui

Jean Aide-Créqui, qui était originaire de Saint-Sornin, diocèse de Saintes en Saintonge, a épousé Catherine Delisle à Neuville en 1689. Lui aussi était maître maçon. Il a construit l'église de Saint-Augustin à l'anse à Maheu en 1719. Il a participé aussi à la construction de la première église de pierre de Neuville entre 1696 et 1716. En 1745, son fils Ignace Aide-Créqui, en compagnie de Joseph Grenier et de Pierre Grenier, a fourni la pierre de Neuville pour construire les portes de l'enceinte de la ville de Québec et les guérites. Puis, en 1777, un autre Aide-Créqui, aidé d'un dénommé Magnan, a bâti l'église de L'Islet.

Famille Gravel

Une autre famille de maîtres maçons a été celle des Gravel. Charles Gravel, qui avait épousé Louise-Josette Gilbert à Saint-Augustin en 1792, est arrivé à Neuville en 1812. Un de ses fils, Charles, époux de Constance Bergeron, s'est établi à Neuville. Il était aussi maître maçon. Son fils Camélien Gravel, qui a épousé Léocardie Bergeron, a continué la tradition, et au début du 20^e siècle leurs fils Pierre et Irénée Gravel exerçaient le même métier.

Famille Larue

Quelques familles Larue ont fourni des membres éminents à cette profession. Ainsi, Olivier Larue, qui

avait épousé Marguerite Robichaud à Québec en 1808, a construit l'église de Deschambault de 1835 à 1839. Son fils Narcisse a travaillé sous la direction de Thomas Baillargé à la construction de l'église Saint-Pierre-les-Becquets en 1839. Son petit-fils Elzéard Larue et son arrière-petit-fils Adolphe Larue ont aussi été maçons.

Tailleurs de pierre et maçons

De 1823 à 1840, quelques tailleurs de pierre de Neuville ont été conscrits pour fournir de la pierre et pour travailler à l'érection des murs de la ville de Québec. La porte Saint-Jean en 1864 a été construite par Thomas Pampalon de Neuville. Le *Canada Directory* de 1858 relève trois maçons à Neuville : François Gagné, Léon Léveillé et Noé Léveillé. En 1871, Noé Léveillé est encore cité ainsi qu'Élizé Léveillé, Elzéard Larue et Léon Delisle.

Les menuisiers et les charpentiers

La plupart des premiers colons étaient habiles dans le travail du bois. Ils ont construit eux-mêmes les premières maisons de pieux debout ou de pièce



Menuiserie – Georges Langlois

sur pièce. Certains d'entre eux se sont spécialisés et sont devenus des maîtres menuisiers, des charpentiers et des sculpteurs. Le *Canada Directory* de 1858 nomme les menuisiers suivants à Neuville: Enoch Auger, Isaac Chaillez, Joseph Chaillez, Jérôme Gingras, Hyacinthe Grenier, Noé Grenier, Pierre Hamel, Hercule Tapin et Jean-B. Tapin. Celui de 1871 cite Narcisse Doré, Louis Laperrière et Joseph Thibault. Au début des années 1900, Barthélémy Rochette et Georges Langlois étaient les plus actifs des menuisiers et des constructeurs de Neuville.

De nombreux menuisiers et charpentiers de Neuville ont travaillé au chantier naval de H. Dubord à Neuville entre 1840 et 1870. Jos Angers dit Stégy, le maître de ce chantier, mentionne Narcisse Parent, François Vézina, Narcisse Doré, Jos Alain, Elzéard Dolbec, Jos Noël, Élie Lefebvre, Louis Laperrière et Jos Laperrière, Bruno Girard, Desaulniers, Élizé Vézina, Lazare Soulard, Xavier Léveillé, N. Rochette, M. Côté, Pierre Angers, H. Auger, François Auger, Jacques Alain, Jos Alain et Moïse Dubé.

Famille Vézina

Charles Vézina a travaillé à l'église de Neuville en 1732, et Toussaint Vézina a sculpté la chaire de Neuville en 1855. Charles Vézina a épousé Jeanne Aide-Créqui à Neuville en 1732. Les alliances entre familles d'artisans étaient fréquentes.

Famille Soulard

Lazare Soulard, tout en travaillant à l'occasion



Achille Plamondon,
menuisier

au chantier Dubord, était maître charpentier et ébéniste. Il a eu trois filles dont l'une, Alvine, a épousé Raymond Plamondon à Neuville en 1877.

Famille Plamondon

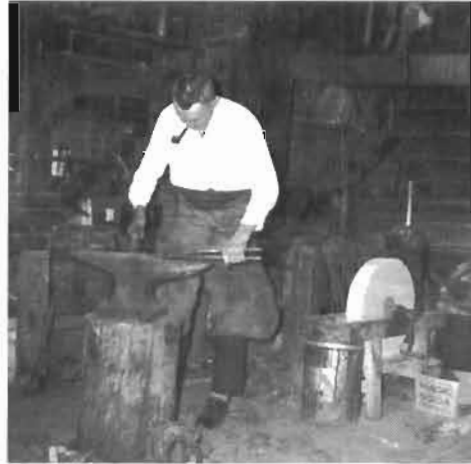
Raymond Plamondon a laissé sa marque à Neuville, car c'est lui qui, en 1885, a modifié sa maison (607, rue des Érables) en changeant le toit pointu pour un toit mansard. À l'époque, on disait un « toit français ». Il a fait la même chose pour les maisons Bernard-Angers, Alain et Lefebvre-Lafontaine. Il a construit dans le même style la beurrerie du D' Larue en 1898 (et en 1902 suite à l'incendie de la première) et la maison d'Eugène Angers en 1890, ainsi que la maison de Barthélémy Bureau dans la rue Bourdon. Il a orné la plupart de ces maisons d'un portique élaboré à la Palladio. Il a fabriqué aussi plusieurs mobiliers de salon et de chambre à coucher que l'on retrouve encore aujourd'hui dans les vieilles maisons de Neuville. Son fils Achille Plamondon a continué la tradition. Il a été maître charpentier-menuisier pendant près de 50 ans pour la maison Deslauriers de Québec. Trois de ses fils, Antonio, Marcel et Gérard, ont exercé aussi ce métier.

Les forgerons

Un des métiers nécessaires autrefois dans toutes les paroisses était celui de forgeron. Les jeunes d'aujourd'hui n'ont aucune idée de l'importance du forgeron dans la vie villageoise d'autrefois. Tous les cultivateurs avaient au moins deux chevaux qui servaient comme animaux de trait pour tous les travaux de la ferme et pour les voitures « buggy » et « surry » en été, et carriole et « sleigh » en hiver.

Le dimanche, les habitants du bas de la paroisse se rendaient à l'église en voiture et laissaient leurs chevaux à l'écurie à l'arrière de la résidence de Baptiste Noreau (675, rue des Érables). Ceux du

haut de la paroisse faisaient de même, mais ils laissaient leurs chevaux dans une autre écurie située à l'ouest du presbytère, à l'arrière du magasin Parent (720, rue des Érables). Le forgeron voyait à ce que tous les chevaux soient bien ferrés.



Loyola Matte
à sa forge en
1980

À cette époque, on trouvait dans une ferme la machinerie suivante : une charrue, une herse, un rouleau, une faucheuse, un râteau, un « banneau », une charrette à deux roues et un « quatre-roues » pour les foins. Toute cette machinerie avait besoin de réparations. Le forgeron réparait les roues et toutes les ferrures de ces machines. Il fabriquait même des pièces de rechange. Comme les cultivateurs étaient très fiers de leur attelage du dimanche, les cuivres étaient polis, et les harnais, en



Forge Rochette

parfait état. Là encore, le forgeron intervenait et remplissait un peu le métier de sellier.

La forge était aussi un lieu de convivialité. Les cultivateurs s'y rencontraient et y discutaient des récoltes, des affaires municipales et de politique. Aujourd'hui, ce métier a presque disparu de nos campagnes. Il a été remplacé par celui de garagiste. Les quelques propriétaires de chevaux qui restent doivent faire appel à un forgeron ambulancier. Loyola Matte, Alfred Rochette et Mathias Leclerc exerçaient ce métier à la forge du haut de la paroisse. Entre 1831 et 1871, les recensements et le *Québec Directory* mentionnent comme forgerons à Neuville : Paul Bussièrès, Jos Châteauvert, Narcisse Papillon, Joachim Gingras, J.-B. Borgia, Thomas Lefebvre, François Côté, Michel Gauvin, Charles Alarie, Auguste Morin, Pierre Bussièrès, Zéphirin Châteauvert, Louis Bédard, Édouard Rochette, François Robitaille, Clément Alarie et Joseph Hardy.

Napoléon Soulard

Au village, Napoléon Soulard a exercé le métier de forgeron de 1908 à 1960. Il avait un feu de forge activé au début par un soufflet à main et, plus tard, il installa un soufflet mécanique à manivelle. Au début, sa forge occupait le rez-de-chaussée de sa maison. En 1924, il a modifié la maison pour faire son domicile au rez-de-chaussée et un logement à l'étage, et il a construit un bâtiment de forge à côté.



Napoléon Soulard



Forge de Napoléon Soulard

Les cordonniers

Un autre métier utile à la communauté villageoise était celui de cordonnier. Ces artisans fabriquaient les « souliers de bœuf », qui étaient la chaussure des habitants aux 18^e et 19^e siècles, et ils réparaient les chaussures manufacturées.

De 1831 à 1940, Neuville a vu défiler les cordonniers suivants : Abraham Béland, J.-B. Leclerc, Pierre Godin, Jos Pouliot, Bélonie Darveau, Jean Trudel, Isidore Lorient, Moïse Vézina, Anselme Trudel, Théophile Desroches et Xavier Garneau.

Les boulangers

Au début de la colonie, les habitants cuisaient eux-mêmes leur pain. Cependant, avec l'augmentation de la population du village, un boulanger est venu s'y installer. En 1860, un dénommé O. Germain exerçait ce métier à Neuville. L'emplacement de sa boulangerie n'a pas encore été retracé.



Boulangerie
Morand
(vers 1920)

En 1890, Gaudioise Morand, maître boulanger, a ouvert une boulangerie dans la rue Bourdon. Sur ce site se succèdent :

Nicolas Habel en 1916
 Thomas Habel en 1918
 Arthur Matte en 1919
 Gédéon Perron en 1929
 Robert Garneau en 1945
 Euclide Gendron en 1947
 Robert Charland en 1950
 Lucien Langlois en 1960
 Anatole Fortier en 1962
 Danielle et Gilles Juneau en 1986.

Cette boulangerie a fermé ses portes en 1992. Jusqu'à tout récemment, ce local était occupé par l'ébéniste Jean Bertrand.

Les bouchers

Vers 1915, Louis Caouette était boucher à Neuville. Au début, son étal était dans le petit bâtiment situé à côté de la maison qui appartenait à Mme Napoléon Morissette en 1945 (725, rue des Érables, face au presbytère). Le boucher Caouette n'a utilisé ce local que quelques années. Vers 1917, il s'est installé dans la maison située au 746, rue des Érables (aujourd'hui le Havre Pop). Il avait construit un petit abattoir à l'arrière.



Boucherie Caouette

En 1926, il a vendu son commerce aux frères Jos et Henri Robitaille. Il leur a enseigné le métier. Les frères Robitaille ont travaillé ensemble jusqu'à ce qu'Henri achète la part de son frère Jos en 1944. Il a continué à exploiter ce commerce jusqu'en 1952. À cette époque, le boucher vendait de la viande et de la glace, car beaucoup de villageois conservaient les aliments dans de petites glacières.



Voiture de boucher – Henri Robitaille

Le boucher abattait lui-même les animaux qu'il achetait des cultivateurs. Il faisait aussi de la charcuterie (saucisse, boudin, tête fromagée, cretons). Henri Robitaille fumait aussi le jambon dans une petite « boucanière » installée sur un terrain voisin appartenant à M^{lle} Rhéaume (aujourd'hui site de la résidence de M^{me} Anselme Béland). Le boucher avait aussi besoin d'une grosse glacière où il conservait la glace qui avait été coupée sur le fleuve au printemps. Cette glacière, construite en béton, existe encore. C'est la partie ouest du 746, rue des Érables, qui forme un appentis au bâtiment principal.

Tous les jeudis, le boucher faisait le tour de la



paroisse avec une voiture spécialement conçue pour conserver la viande au froid. Les morceaux de viande étaient étalés sur de la glace et recouverts d'un drap blanc pour les protéger des mouches. Les clientes choisissaient les morceaux qui les intéressaient, et le boucher les débitait sur place.

Le boucher vendait des blocs de glace pour les glacières domestiques. Après la guerre de 1939-1945, l'utilisation de réfrigérateurs a fait chuter le commerce de la glace.

Henri Robitaille a cessé de faire la livraison de porte en porte avec sa voiture en 1947. Il a complètement abandonné le métier en 1952.

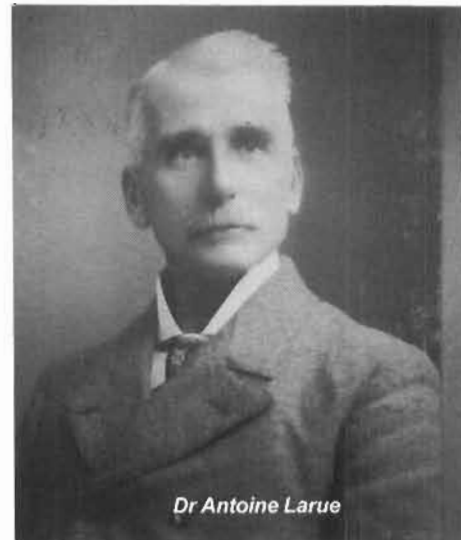
Puis, Henri Roby s'est installé dans la même bâtisse pendant environ un an. Ensuite, il a déménagé son commerce d'épicier-boucher au 729, rue des Érables, dans l'ancien magasin de Napoléon Mercure.

Les professions

Les médecins

Parmi les professions des habitants de Neuville sous le Régime français, on mentionne des chirurgiens. Les cinq personnes suivantes sont citées comme chirurgiens.

- François Sircé de Saint-Michel qui s'est établi en 1690 sur la terre appartenant aujourd'hui en partie à Jules Jobin.
- François Grégoire, chirurgien des troupes de la marine dans la compagnie de M. Desmeloises, qui s'est installé en 1701 sur la terre qui appartient aujourd'hui à Ulric Côté (2 arpents) et à M^{me} Roméo Hardy (2 arpents).
- Jean Lafontaine, qui a épousé Catherine Hardy en 1703 et qui s'est établi sur la terre qui appartient



Dr Antoine Larue

aujourd'hui en partie à Paul-Émile Gingras et en partie à Robert Roberge.

- Joseph Mathon et Bernard Planté, qui demeuraient au village.

Les autres médecins qui ont résidé à Neuville sont Charles Trudel en 1850, Praxède Larue, qui pratiquait en 1860, Ernest Delisle, qui a péri dans la grande noyade de 1879, Antoine Larue, qui a vécu de 1841 à 1927, Ludovic Lavallée, qui a pratiqué de 1918 à 1957, le D^r Raymond de 1935 à 1950, Aurélien Huard, Côté, Bourbeau et Charles Angers.



Le D^r Ludovic Lavallée

Aujourd'hui, trois médecins ont des bureaux à Neuville et y pratiquent leur profession : Denis Jacques, Jean-François Grenon et Josée Simetin.

Les chirurgiens-barbiers

Des documents laissent croire que Sircé de Saint-Michel, François Grégoire et Jean Lafontaine étaient en réalité des chirurgiens-barbiers. Au 17^e siècle, les barbiers pratiquaient les saignées qui étaient la méthode utilisée, à l'époque, pour soigner à peu près toutes les maladies. On croyait que le mal provenait de la mauvaise qualité du sang et qu'en saignant le patient on le purifiait de ce que l'on appelait « ses mauvaises humeurs ». La bande rouge qui serpente encore sur les poteaux des coiffeurs rappelle cette ancienne fonction.

Les médecins-chirurgiens

Joseph Mathon et Bernard Planté, par contre, étaient des médecins-chirurgiens.

Joseph Mathon s'est établi à Neuville en 1736. Il y a pratiqué la médecine jusqu'en 1759. Il occupait alors une petite maison de pièce sur pièce sur le chemin du Roy, à l'ouest du ruisseau des Sœurs.

Quant à Bernard Planté, il est arrivé à Québec en 1748. Il s'est établi à Neuville et y a pratiqué la

médecine. En 1772, il s'est fait nommer notaire royal. Il a exercé ensuite les deux professions simultanément. Jusqu'en 1767, il a occupé une vieille maison de pierre au village, face à l'église. En 1767, le seigneur de Neuville lui a concédé cette maison et le terrain sur lequel elle était construite. C'est la maison qui appartient aujourd'hui à Michel Turgeon. Bien qu'elle ait été modifiée plusieurs fois, elle est probablement la plus vieille de Neuville.

En 1759, ces deux praticiens ont été mêlés au

Note sur les malades mentaux en 1886

Le 21 mai 1886, le secrétaire-trésorier de la municipalité de Pointe-aux-Trembles faisait lecture d'une requête signée par certains contribuables de cette paroisse demandant à faire dérober de la vue du public cinq membres de la famille A... atteints d'idiotie et étant une source de danger

Le conseil, après avoir pris en considération la requête, faisait la proposition suivante : « Il est proposé par M. Chrysante East, appuyé par Bernard Garneau, tous deux conseillers, que les contribuables de cette paroisse aident à construire un hangar dans le but d'isoler les idiots de la famille A... et que les membres raisonnables de cette famille soient obligés de les y surveiller de manière à ne point les laisser paraître ou sortir par une ouverture quelconque de la maison jointe au hangar, que M. Ferdinand Turgeon soit nommé pour conduire les travaux dudit hangar et pour engager des contribuables intéressés à fournir les matériaux nécessaires à cette construction. » Cette proposition a été adoptée unanimement.

Les directives de cette résolution ont été remplies. Le hangar a été construit. Mais, trois mois plus tard, des citoyens se plaignaient qu'on pouvait encore voir les malades, qu'ils étaient une cause de scandale, etc. Le conseil a donc ordonné de construire une clôture de 12 pieds de haut autour de la propriété de cette famille. Celle-ci possédait une maison au village dans la rue Bourdon. C'est celle qui appartenait, il y a quelques années, à Aurélien Gauvin et aujourd'hui à Pierre Langevin.

M. et M^{me} A... avaient toujours refusé de placer ces cinq malades dans un asile. En 1886, l'âge de ces enfants malades variait de 9 à 25 ans. La plupart d'entre eux ont vécu assez vieux : l'un jusqu'à 42 ans et un autre jusqu'à 49 ans. Le père, Clément A..., est mort en 1919 à l'âge de 87 ans.

Augustin Béland, le patient

Augustin Béland a épousé en premières noces Marie-Louise Laroche le 3 octobre 1760 à Neuville et en secondes noces Marie-Thérèse Liénard-Boisjoly le 30 septembre 1765 à Neuville. Il est, par l'un ou l'autre de ses deux mariages, l'ancêtre de toutes les familles Béland de Neuville.

Les familles d'Anselme Béland et de Pierre Béland sont des descendants du premier mariage, celui d'Augustin Béland et de Marie-Louise Laroche. Les familles d'Alexandre Béland, de J.-Édouard Béland et d'Eugène Béland descendent du deuxième mariage, celui d'Augustin Béland et de Marie-Thérèse Liénard-Boisjoly.



*Alvine Soulard-
Plamondon*

premier procès contestant les frais médicaux au Canada. En effet, en 1758, Augustin Béland, alors employé de M. de Lotbinière, curé de Neuville, était retourné travailler chez son père, Jean, pour remplacer son frère Jean-Baptiste, conscrit dans la troupe pour défendre le fort Frontenac à Kingston en Ontario. Un jour, une forte fièvre l'a terrassé. Bernard Planté, qui n'était pas le médecin habituel de la famille, a été appelé à son chevet. Il a saigné le malade deux fois au bras et une fois au pied. Comme la fièvre persistait, il lui a fait boire une infusion d'une drogue appelée *crystal minéral* afin « d'évacuer les humeurs » de façon à lui enlever tout « principe de fièvre ». Malgré plusieurs visites de Bernard Planté, le malade s'affaiblissait de jour en jour et « il se trouva réduit à une syncope qui le tint une heure et demie sans jugement ».

La famille a fait alors demander le D^r Joseph Mathon, qui pratiquait à Neuville depuis plus de 24 ans. Celui-ci s'est contenté de lui faire prendre une tisane diurétique, ce qui lui a enlevé la fièvre, affermi les humeurs, déchargé la masse de sang en rendant la circulation plus libre et l'a remis peu à peu en état de travailler. Blessé dans son orgueil, Bernard Planté a décidé de demander 26 livres à Augustin Béland

pour ses honoraires. Béland a contesté ce compte devant le Conseil supérieur de la Nouvelle-France, qui était la plus haute cour de justice. Il a offert de payer 10 livres. Il a eu gain de cause.

Les sages-femmes

Il faut aussi rendre hommage à deux sages-femmes : Alvine Soulard-Plamondon qui agissait comme sage-femme avec le D^r Antoine Larue de 1885 à 1915 et Marie-Laure Vézina-Darveau qui, de 1915 à 1960, agissait, elle aussi, comme sage-femme. Seule ou avec l'aide d'un médecin, cette dernière a procédé à 279 accouchements. Elle était la nièce du D^r Antoine Larue. C'est d'ailleurs lui qui lui a enseigné ce métier. Elle a travaillé avec les médecins suivants : Antoine Larue, Ludovic Lavallée, Raymond Bourbeau et Côté de Neuville, Petitclerc et Descarreaux de Saint-Augustin, Hudon de Portneuf, Turgeon de Pont-Rouge, Aurèle Huot et Rosaire Cauchon de Donnacona.

Les notaires

Sous le Régime français, tous les notaires qui ont enregistré les contrats des habitants de Neuville résidaient à Québec. De 1665 à 1682, la plupart des contrats des Neuvilleois étaient signés par Romain Becquet et Gilles Rageot ; de 1682 à 1709, par François Genaple ; de 1692 à 1716, par Louis Chamballon ; à partir de 1735, par Louis Pillard ; et, de 1755 à 1761, par Guyart de Fleury.

Nommé en 1772, Bernard Planté a été le premier notaire résident. Ensuite, F.-X. Larue a pratiqué sa profession à Neuville de 1788 à 1844, Sem Proulx à partir de 1829, P.-H. Faucher de 1851 à 1880, puis H.-F. Smith de 1894 à 1944 et Thomas-W. Pampalon de 1888 à 1938.

Aujourd'hui, Ysa Brochu et Stanley-P. Gauvreau exercent la profession de notaire à Neuville.

Les entreprises et les industries

Le moulin à scie d'Eugène et de Georges-Henri Brousseau

Vers 1850, Hypolite Dubord, constructeur de navires, avait ajouté un moulin à scie au moulin à farine qu'il avait érigé près de son chantier maritime à la Pointe-aux-Trembles. En 1869, Jos Angers dit Stéguy, maître charpentier au chantier maritime, avait acheté le terrain, le bois, les bâtisses, y compris le moulin à scie et toute la machinerie. Cette dernière passa aux mains du D^r Antoine Larue qui, à la mort de Jos Angers en 1901, racheta en plus la maison de ce dernier et tous les terrains du chantier Dubord. En 1898, le D^r Larue fit construire une beurrerie au village, qui fut détruite par un incendie en juillet 1902. Le docteur la fit reconstruire et y ajouta un moulin à scie. Pour ce faire, on croit qu'il utilisa la machinerie de l'ancien chantier Dubord.

La bâtisse abritant cette beurrerie et ce moulin à scie a été acquise par W. Burns en 1929. Il y tenait un garage pour réparer les automobiles jusqu'en 1940. Aujourd'hui, c'est la maison d'accueil pour personnes âgées sise au 611, rue des Érables.

Mais entre-temps, en 1923, Eugène Brousseau avait obtenu la machinerie du moulin à scie et l'avait installée sur le terrain de la rue Bourdon près de l'actuelle quincaillerie. Eugène Brousseau exploita ce moulin à scie jusqu'à sa mort en 1959. Son fils, Georges-Henri, lui succéda et maintint ce moulin en activité jusqu'en 1990. Eugène Brousseau y avait aussi installé une « moulange » pour moudre le grain des cultivateurs de la paroisse. Il est intéressant de noter que l'ancêtre des Brousseau, Jean Brousseau, fut meunier du seigneur de Neuville de 1690 jusqu'à sa mort survenue en 1699. Sa veuve, Anne Greslon,



*Georges-Henri Brousseau
travaillant à son moulin,
rue Bourdon (1981)*

avait épousé Jean Masson qui avait pris la relève comme meunier. Ce moulin est aujourd'hui au Village d'antan à Drummondville.

L'usine de ciment

En 1915, la compagnie T. E. Rousseau tenta l'implantation d'une usine de ciment. Cette compagnie avait acheté une bande de terrain sur le deuxième coteau et avait commencé à construire une usine, là où l'on trouve aujourd'hui la rue Marguerite-Bourgeois. Un embranchement de chemin de fer avait même été construit, reliant l'usine à la ligne de chemin de fer Great Northern qui, à l'époque, occupait l'espace où se trouve aujourd'hui la route 138 et le prolongement de la rue Vauquelin. Le Trust Portland Ciment acheta le tout avant la fin des travaux et ferma l'usine.

L'usine d'overalls

Vers 1926, une petite usine d'overalls fut construite dans la rue Vauquelin. Elle fut en exploitation pendant deux ou trois ans. Plus tard, cette compagnie reprit ses activités à Donnacona et ensuite à Saint-Basile. Elle appartenait à la famille Caron. Après la fermeture, un comité de citoyens acheta la bâtisse et la transforma en salle de spectacles sous le nom de salle Saint-François-de-Sales. Les troupes de théâtre Fred Ratté de Québec et Baril-Dusquesne de Montréal y présentèrent du théâtre d'excellente qualité pendant une dizaine d'années. Aujourd'hui, c'est la Salle des fêtes.

Conserverie coopérative

Au début des années 1930, un groupe de cultivateurs de Neuville, dont Léon Beaudry, Jos.-Alphonse Côté, Victor Côté, Mastai Garneau, Arthur Noreau, Michel Angers et Alphonse Matte, décidèrent de fonder une « cannerie » coopérative. Ils achetèrent un entrepôt qui appartenait à Jos Denis, au coin de la rue de l'Église et de la rue Bourdon. Ils



Conserverie, rue de l'église, en 1930

le transformèrent en usine de conserves en y ajoutant une chaufferie. De 1932 à 1940, ils mirent en conserve du blé d'Inde, des fèves et des tomates, sous la marque de commerce « Aviation ». Une photo montre cette usine ; l'emplacement est aujourd'hui occupé par la Quincaillerie de Neuville.



Nous avons aussi trouvé une étiquette d'un de leurs produits. Le fond était vert avec des lettres rouges et jaunes. La bande plus foncée au bas était bleue.

Menuiserie Gaudias Lapierre



Après avoir travaillé à Québec pendant plusieurs années, Gaudias Lapierre revint à Neuville et commença à faire divers travaux de menuiserie dans un petit atelier qu'il avait aménagé dans le sous-sol de l'ancien garage de W.-J. Burns dans la rue des Érables. Il y travaillait avec son frère Paul Lapierre. En 1959, il construisit un nouvel atelier au nord de la route 138, près du Castel Vauquelin. Dès l'année suivante, il commença à se spécialiser dans la fabrication de portes et fenêtres, tout en continuant à faire différents ouvrages de menuiserie tels que : fabrication de chaises de parterre, tables, etc. En 1987, un incendie ravagea son atelier. Ayant depuis longtemps dépassé l'âge de la retraite, il vendit le tout aux ateliers Tenons-Nous. Gaudias Lapierre exerça son métier de menuisier à Neuville pendant plus de 40 ans.

Primes de Luxe

En 1939, Jean-Paul Grenier commença à exploiter un petit commerce de ventes de parfums, de cartes de souhaits et de graines de semence, par la poste. En 1940, il entra dans les forces armées canadiennes pour la durée de la guerre. Son jeune frère, Maurice, continua ce commerce à partir de la maison familiale. L'entreprise annonçait son service par le biais des journaux. Le système était simple : Primes de Luxe demandait des vendeurs à temps partiel ; ceux-ci, répondant à la publicité, écrivaient et demandaient un assortiment de cartes de souhaits, de graines de semence ou de parfums. Primes de Luxe leur envoyait la marchandise et un catalogue de primes où ils pouvaient choisir un ou des objets selon le volume de leurs ventes. Le slogan utilisé dans la publicité était : « Gagnez de l'argent dans vos temps libres ».

Au début, tout se faisait dans la maison familiale. Une dizaine de personnes y travaillaient. En plus du patron, Maurice Grenier, citons : Cécile Burns, Gilberte Léveillé, Rita Langlois, Rose Soulard, Jacqueline Soulard, Simone LaRue, Lucienne Genest, Pauline Doré et Gérard Genest. En 1947, le développement de l'entreprise nécessita

Quelques employés de Primes de Luxe

Charlotte Angers	Thérèse Fortin	Pierre Matte
Claudette Angers	Denise Frenette	Huguette Moisan
Guy Angers	Linda Frenette	Monique Moisan
Robert Audet	Louise Frenette	Claire Morasse
Jocelyne Barette	Louissette Garneau	Lise Morasse
Rollande Beaudet	Lucienne Genest	Marianne Morin
Madeleine Beaudoin	Carole Germain	Francine Morissette
Louise Beaumont	Monique Germain	Hélène Morissette
Johanne Beaupré	Yves Giguère	Huguette Morissette
Fabienne Béland	Germaine Gilbert	Josée Morissette
Gysèle Béland	Lynda Gingras	Roland Morissette
Ghislain Béland	Nicole Godin	Carole Nadeau
Marjolaine Béland	Jeannine Goguen	Georges Nadeau
Mireille Béland	Michelle Goguen	Nicole Nadeau
Nicole Béland	Nicole Gosselin	Madeleine Naud
Annette Bélanger	Laure Goulet	Rollande Naud
Constance Bertrand	Huguette Hardy	Céline Noreau
Marianne Boucher	Diane Huard	Lise Noreau
Léon Boivin	Marie-Paule Jobin	Réjean Noreau
Lise Bouffard	Marjolaine Jobin	Francine Ouellet
Jocelyne Brière	Micheline Jobin	Richard Pagé
Véronique Burns	Rita Jobin	Sylvie Pagé
Agnès Bussièrès	Évelyne Julien	Lily Paquet
Lisette Bussièrès	Nicole Julien	Aline Paquin
Jocelyne Brousseau	Claire Labrie	Diane Pascal
Jacynthe Cantin	Lise Laflamme	Doris Pascal
Jeannine Cantin	Édith Lambert	Hélène Pascal
Marlène Cantin	Diane Lamothe	Jeanne Pelletier
Francine Chabot	Louise Lamothe	Johanne Peitclerc
Gaétan Chabot	Louissette Lamothe	Micheline Piché
Lauraine Cormier	Linda Lamonde	Claire Plamondon
Alphonse Côté	Gilberte Langevin	Diane Plamondon
Denis Côté	Louissette Langlois	Monique Poirier
Gérard Côté	Jeannine Laperrière	Bernard Racine
Hélène Côté	Lucille Lapointe	Jeannette Raymond
Lise Darveau	Johanne Laroche	Reine Raymond
Jocelyne Defoy	Lauraine Laroche	Germaine Robichaud
Claudette Defisle	Marie Larue	Claire Rochefort
Gilles Delisle	Lise Leblanc	Claudette Rochette
Madeleine Delisle	Aline Leclerc	Diane Rochette
Diane Denis	Carole Lecierc	Louise-Andrée Roy
Francine Denis	Diane Leclerc	Jean-Pierre St-Denis
Micheline Deschênes	Françoise Mailloux	Linda Sauvageau
Michelle Doré	Diane Marcotte	Huguette Savard
Lyne Drouin	Édith Marcotte	Josée Simoneau
Marie Dubuc	Francine Martel	Roger Soulard
Isabelle Dufresne	Marie-Andrée Martel	Jocelyne Thibault
Diane Dupuis	Michel Martel	Louise Thibault
Lynda Dussault	Jessica Martin	Sylvie Thibault
Robert Dussault	Diane Martineau	Nicole Trépanier
Cécile Émond	Jacques Martineau	Michel Trudel
Gilberte Émond	Serge Martineau	Irène Turmel
Lise Faucher	Thomas Martineau	Rollande Verret
Colette Fortin	Lise Mathieu	Claudette Vézina
Sylvie Goguen Fortin	Claudette Matte	Françoise Vézina
Solange Fortin	Linda Matte	Sofange Vézina



PRIMES DE LUXE ENR.

GRAINES DE SEMENCE DE QUALITE CARTES DE SOUHAITS

NEUVILLE, P. QUÉ.

Tél. (418) 11



Primes de Luxe (1952)

la construction d'une première bâtisse au sud de la rue des Érables. C'est alors que l'on commença à offrir de nouveaux produits aux clients et à publier un catalogue qui incluait des articles ménagers, du papier d'emballage, des objets décoratifs, etc. À partir de 1954, le catalogue fut imprimé en couleurs. Maurice Grenier allait lui-même, avec deux employées, faire les achats au Japon, à Taïwan, à Hong Kong et en Europe. Il fit plus de 50 voyages au Japon. La plupart du temps, c'étaient Nicole Trépanier et Céline Bouffard qui l'accompagnaient pour choisir les nouveaux produits.

Pendant de nombreuses années, le principal outil de publicité était le magazine *Perspective*, qui était un supplément couleur des grands journaux du Québec et de l'Ontario, tels que *Le Soleil* à Québec et *La Presse* à Montréal.

La croissance des ventes amena six agrandissements aux bureaux et aux entrepôts. Le principal fut celui de 1973 soit la construction de l'immense entrepôt au nord de la rue des Érables. Pendant plusieurs années, plus de 175 personnes, surtout de Neuville et de Pont-Rouge, travaillaient à ce commerce. Tous les ans, Maurice Grenier offrait une fête à ses employés à l'Auberge du Grand Quai. Le grand orchestre de Roland Martel de Québec faisait les frais de la musique. C'était l'événement social le plus important à Neuville. En 1954, Maurice Grenier invita ses employés pour un voyage de 4 jours à New York, par avion.

En 1982, l'entreprise fut vendue à un concurrent, soit Régal. Maurice Grenier demeura président et principal acheteur jusqu'en 1991. En 1986, la nouvelle compagnie avait fermé l'entrepôt et, après le départ de Maurice Grenier, toutes les activités furent transférées à Québec. Les bâtisses furent achetées par Potager Côté en 1992.

Potager Côté

Pendant plusieurs années, Laurent Côté exploite un petit commerce de fruits et légumes à Neuville. Par camion, il dessert les différentes municipalités du comté de Portneuf et vend aux marchands et aux particuliers.



Employés de Prime de Luxe à New-York, au restaurant Latin Quarter

Jeannine Delisle, Rita Langlois, Gilberte Lévaillé, Lucienne Genest, Cécile Dubuc, Maurice Grenier, (New-Yorkaise), (New-Yorkaise), Marthe Delisle, Jeannette Dubuc, Marcelle Jean, Roger Soulard, Collette Jobin



Menu du Latin Quarter à New-York



Camion de Laurent Côté

En 1962, Maurice Côté achète le commerce de son père. En 1972, tout en continuant ce service dans les localités environnantes, il construit son premier magasin à Neuville sous le nom Potager Côté. Comme il devait se rendre à Montréal de bonne heure le matin pour faire les achats, il cesse le service de livraison en 1978 pour se consacrer à la bonne marche de son magasin de Neuville, qu'il doit agrandir et auquel il ajoute un entrepôt. En 1980, il ouvre un premier magasin à Québec. Pendant quelques années, Potager Côté possède jusqu'à 5 magasins dans la région de Québec et un grand entrepôt à Neuville (ancien local de Primes de Luxe). De plus, l'entreprise fournit plusieurs des grands hôtels et restaurants de Québec. Les membres des familles Côté et Naud ont contribué à la bonne administration de ce commerce. Potager Côté a toujours été reconnu pour la qualité supérieure de ses produits.

Passion Kraft

En 1990, Passion Kraft s'installe dans les anciens entrepôts de Primes de Luxe et de Potager Côté, au nord de la rue des Érables. Cette entreprise fabrique des produits répulsifs pour les petits animaux, des foyers démontables, des revêtements thermo-plastiques pour empêcher le fer de rouiller, des filets de protection pour pomiculteurs ou pour les terrains de golf, des meubles démontables, etc. Elle emploie une dizaine de personnes.

De plus, Passion Kraft a trois filiales aussi installées dans ces bâtiments. Pike International est sa maison de distribution, Geonet International assure l'installation et le service des filets de protection et SOS Faunique fait l'installation des cages et des pièges pour les petits animaux et assure leur localisation dans la nature.

Les locaux qui ne sont pas utilisés par Passion Kraft et ses filiales sont loués à Concept Plus, qui fabrique de petits mobiliers commerciaux comme des comptoirs, et à Portes Concept Plus qui fabrique des persiennes et des portes ajourées.

Dave Devito inc.

Un émigré italien est devenu un important entrepreneur à Neuville. Dave Devito a vu le jour à Pietracatelle en Italie en 1880. Il a immigré au Canada par bateau en 1896 avec cinq de ses frères. Le passage par bateau de l'Italie à Québec ne leur coûta que 15 \$. La compagnie de chemin de fer Canadien Pacifique défraya le reste, car elle avait besoin de main-d'œuvre pour ses travaux au nord de l'Ontario. C'est à Thunder Bay en Ontario que les frères Devito ont commencé à travailler.

En 1901, Dave Devito dut retourner en Italie pour faire son service militaire. Il est revenu au Canada en 1904. Il a alors travaillé à la construction du chemin de fer Great Northern, ce qui l'a amené à Neuville. Il pensionnait chez Léon Beaudry, qui lui a servi de père quand il a épousé Crescence Rhéaume à Neuville en 1921. Son contrat de départ était de couper la pierre du cap à Drolet à Neuville. Cette



Auto de Dave Devito



Travailleurs du chemin de fer sur
le chantier de cap à Drolet (1920)

La pierre servait à rehausser la ligne de chemin de fer le long du fleuve pour la protéger des débâcles du printemps.

Vers 1910, son frère Dominic est venu le rejoindre à Neuville. Puis, en 1924, Dave Devito a obtenu son premier contrat de voirie. Il a construit la Côte des fonds de Saint-Antoine-de-Tilly. Il a eu aussi un contrat en Nouvelle-Écosse. Il a alors engagé Philippe Vézina comme chauffeur de sa première automobile.

En 1928, il a construit le pont d'Armagh dans Bellechasse ; puis, en 1929, celui de L'Isle-Verte. Il a ensuite travaillé au quai de Deschambault et à la route de Scott Corner. En 1931, il a bâti un pont dans le Deuxième Rang de Neuville ainsi que des trottoirs dans le village de Neuville.

Puis, de 1932 à 1939, il a exécuté des travaux routiers sur la route 2 (maintenant route 138) à Deschambault et à Grondines ; en 1940, sur la route Neuville-Pont-Rouge; et, en 1942, sur celles de Pont-Rouge et de Saint-Raymond. En 1944, il a fait des travaux routiers pour la ville de Donnacona. En 1950, il a réparé le quai de Cap-Santé et, en 1951, il a construit le bureau de poste de Donnacona. Il a eu plusieurs ouvriers de Neuville à son emploi, dont Maurice Béland, Médéric Béland, Raoul Lapierre, Noël Auger, Adélard Denis et Hormidas Denis. Il a aussi participé à divers projets communautaires. Il a été le premier président et fondateur du club Saint-François-de-Sales qui a acheté la bâtisse de la compagnie d'*overalls* et en a fait la salle paroissiale. Ce club a été l'élément principal de la vie culturelle

de Neuville pendant plus de cinquante ans. Il a aussi travaillé de concert avec M^{me} Magnan pour amener l'électricité dans le haut de la paroisse. Il a adopté le jeune Alfred Noreau (Freddy Devito) à l'âge de deux ans et l'a élevé comme son fils.

Maurice Béland et l'entreprise Thériault & Béland

En 1941, Maurice Béland a commencé à travailler comme menuisier avec Adrien Béland, Paul (Ti-Père) Angers et P.-E. Alain. Ils ont construit des granges et quelques maisons. En 1948, Maurice Béland a travaillé avec Dave Devito au quai de Cap-Santé puis, en 1949, au bureau de poste de Donnacona et à la centrale de Québec-Téléphone. En 1951, il a construit l'église de La Malbaie en compagnie de J.-Henri Thériault et Nap. Trudel. En 1953, ils ont construit plusieurs baraques et différents édifices

Employés de Thériault & Béland

Alain, P.-Émile	Deschênes, André
Angers, Guy	Dubuc, Ernest
Angers, Paul	Dubuc, Donat
Angers, Yvon	Dubuc, Paul
Beaupré, Robert	Émond, Claude
Béland, Adrien	Émond, Roger
Béland, Aurèle	Gingras, Adrien
Béland, Benoît	Gingras, Alexandre
Béland, Donat	Gingras, Gilles
Béland, Gilles	Gingras, Paul-Émile
Béland, Médéric	Gingras, Léo
Béland, Pierre	Guay, Antoine
Béland, Raymond	Hardy, Gilles
Béland, Roger	Hardy, Noël
Béland, Roland	Jobin, Michel
Béland, Vincent	Leclerc, Jean-Marie
Bolduc, Paul	Leclerc, Robert
Cayouette, ?	Leclerc, Victorin
Cayouette, Raynald	Léveillé, Lionel
Chabot, Raoul	Mercier, Alphonse
Côté, Jean-Paul	Mercier, Maurice
Côté, Léo	Noreau, Émile
Côté, Roland	Pagé, Charles
Dansereau, Léandre	Pagé, Donat
Delisle, Gilles	Payeur, Roger
Delisle, Paul	Robitaille, Joseph
Denis, Aurélien	Rochette, Gilles
Denis, Adélard	Rochette, Paul
Denis, Delphis	Rochette, Raymond
Denis, Hormidas	Soulard, Roger
Desroches, Roland	

pour le C.A.R.D.E. (*Canadian Armanent Research and Development Establishment*, aujourd'hui le Centre de recherche de la défense de Valcartier).

Puis, ils ont érigé l'édifice de la Foresterie à l'Université Laval et la Canadian Glassine près de l'Anglo Pulp à Québec. De 1954 à 1973, ils ont fait différents travaux au chantier de la Davie Shipbuilding. En 1964, ils ont bâti l'hôtel de ville de Neuville et l'école des métiers de Donnacona et, en

1967 et 1968, l'aréna de Donnacona.

L'entreprise Thériault & Béland a aussi érigé plusieurs ponts et viaducs sur le boulevard Henri-IV, sur la rivière à la Scie sur l'autoroute 20, à Desbiens, à Mingan et à Franklin. En 1968, elle a jeté le pont sur la rivière Chaudière. Un grand nombre de Neuvilleois ont travaillé pour cette entreprise de 1943 à 1974.

Gilles Rochette & Fils inc., excavation, terrassement et dénéigement

Gilles Rochette a commencé dans ce métier en 1959 en ouvrant une sablière sur sa terre. Il s'est alors acheté un camion pour le transport. En 1966, il s'est procuré un bulldozer et une souffleuse à neige. Il travaillait à l'heure pour aider Médéric Béland, qui avait les contrats de déneigement pour Saint-Augustin, Neuville et Les Écureuils.

En 1967, il obtenait son premier contrat de déneigement pour le village de Neuville et celui pour la paroisse de Pointe-aux-Trembles en 1971. Il a exécuté ce travail à Neuville sans interruption jusqu'en 1992. En 1998, il signait un nouveau contrat pour une durée de cinq ans avec la Ville de Neuville. Durant toutes ces années, les employés suivants ont travaillé pour cette entreprise de déneigement : Alphonse Béland, Normand Plamondon, Philippe Béland, Jean-Guy Côté, J.-F. Rochette, Bernard Raymond, Claude Delisle, Valmont Lacroix, Jacques Martineau, Maurice Tanguay, Dany Rochette, Sylvain Julien, P. Claveau, F.-X. Brière, Serge Plamondon, Réjean Noreau, Kim Gosselin, Robert Rochette et André Robitaille.

La firme Gilles Rochette & Fils a entrepris aussi de nombreux ouvrages d'excavation et de construction dans le comté de Portneuf : des chemins de bois à Rivière-à-Pierre pour le Club de chasse et pêche de Neuville ; la piscine du motel L'Égaré, la jetée de la marina de Neuville en 1970, le boulevard Vauquelin, la rue Marguerite-Bourgeois, les rues du secteur

*Première marina, construite
par Gilles Rochette*



*Tracteur de Gilles
Rochette*



Dénéigement...

La Rivière, le parc de maisons mobiles, les rues du quartier des Îlets et les rues des Trembles et Lorient, tous à Neuville ou à Pointe-aux-Trembles. Jean-François Rochette travaille avec son père depuis 1973. Dany Rochette s'est joint à la firme en 1989. En 1999, Gilles Rochette a vendu son entreprise à son fils Dany, mais il continue à y travailler.

Les femmes contribuent aussi à la bonne marche de l'entreprise : l'épouse de Gilles Rochette, Lucille Bédard-Rochette, s'occupe du secrétariat avec Yolaine Roy et Lina Rochette.

L.-P. Grenier & Fils

Une entreprise très spécialisée a vu le jour à Neuville en 1929. La société L.-P. Grenier, qui avait l'agence du système Dodd pour la vente et l'installation de paratonnerres, a été fondée par L.-P. Grenier de Neuville, J.-A.-L. Bilodeau de la Beauce et Léonard Lar-

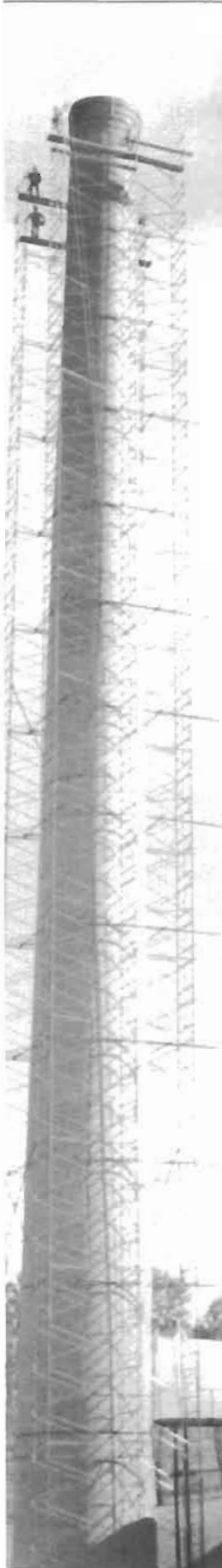


*Équipe de travailleurs, L.-P. Grenier & fils
Rolland Auger, Maurice Noreau, Émile Noreau, Donat
Dubuc, Antoine Dubuc et Émile Grenier*

sen de l'Ontario. Comme l'installation se faisait en hauteur, plusieurs ouvriers de Neuville sont devenus des experts dans ce genre de travaux.

C'est pourquoi la société L.-P. Grenier & Fils a élargi son domaine d'activité et a entrepris des ouvrages de maçonnerie et de peinture en hauteur. Émile Grenier, fils du fondateur, lui a succédé à la présidence en 1960. Cette entreprise a travaillé un peu partout au Québec. En voici quelques exemples :

- la basilique de Sainte-Anne-de-Beaupré ;
- le sanatorium Ross à Mont-Joli ;
- le Grand Séminaire de Québec ;
- l'hôpital de Chicoutimi ;
- l'école des Mines à Québec ;
- l'Expo 67 ;
- les aéroports de Dorval et de Mirabel ;
- les édifices Desjardins à Lévis.



*Cheminée de l'hôpital
de Chicoutimi. En
haut, Roland Auger
et Donat Dubuc*



L.-P. Grenier et Léonard Larsen

Plusieurs ouvriers de Neuville y ont travaillé : René Châteauvert, Fernand Morissette, Léon Côté, Jean-Marc Côté, Roland Auger, Maurice Noreau, Émile Noreau, Donat Dubuc, Antoine Dubuc et Émile Grenier. Cette entreprise est encore en activité.

Édifice situé au 1046, route 138

Jos Leclerc, beau-frère d'Arthur Béland avait acquis cette propriété et il y construisit un garage. Il détenait une concession de Sicard et il effectuait l'entretien et la réparation du même type de souffleuse à neige. Il employait 5 personnes.

Plus tard, M. Leclerc cède son garage à A. Breton et Fils, qui possède une franchise de machinerie agricole de marque International Harvester. Cette entreprise est en activité pendant quelques années et emploie de 5 à 10 personnes environ.

Les Bois Olympiques utilisèrent alors cet édifice en se spécialisant dans la fabrication de planchers de bois franc. Une partie fut louée (1098 pi²) à Usital,



qui se spécialise dans la fabrication de toutes sortes de pièces industrielles. En 1992, l'entreprise déménage au 235, route 365, et plus tard au 1189, route 138.

Puis, les Bois Olympiques vendent cet édifice à Préverco, entreprise également spécialisée dans la fabrication de planchers de bois franc qui a alors une douzaine d'employés. Cet édifice abrite encore aujourd'hui cette entreprise.

Édifice situé au 235, route 365

En 1976, la société Tremblay et Massie Itée construit un garage au 235, route 365. L'entreprise, dont la spécialité est la protection des véhicules automobiles « Ziebart », y poursuit ses activités commerciales pendant quelques années. Après, Motos sports Julien inc. y exploite pendant 3 ans un point de service pour la vente et la réparation de véhicules tout terrain et de motocyclettes. Cette entreprise est vendue à J. Poulin Radiateurs Itée, commerce spécialisé dans la fabrication de radiateurs d'automobiles ou industriels de toutes sortes et de toutes dimensions, qui la revend à Radiateurs Montréal inc. L'édifice passe ensuite à Usital Canada inc. qui y demeurera jusqu'en 1998. Aujourd'hui, il est occupé par un atelier de carrosseries d'automobiles.

Édifice situé au 1185, route 138

Ludovic Doré, sous le nom de Doré Équipement, a acquis une partie du lot 218 de M^{me} Jos. Gaudreau en 1953 et a exécuté la construction d'un garage à l'intérieur duquel il a, jusqu'en 1957, fait la vente et la réparation de machinerie agricole de marque John Deere, franchise qu'il avait obtenue en 1952. Il s'est également spécialisé dans la vente de machinerie industrielle. et son territoire de vente couvrait une grande partie de la province de Québec. Au cours de l'année 1956, il reçut le titre de premier vendeur John Deere pour avoir vendu pas moins de 70 tracteurs, de la machinerie agricole (presse à foin, râteau, etc.). L'entreprise comptait entre 7 et

10 employés dont Camille Godin et Réal Chamberland. Au tout début, Ludovic Doré était dépositaire d'essence Shell. Il a quitté Neuville pour s'implanter à Québec, Saint-Georges-de-Beauce, Baie-Saint-Paul et Forestville et a continué ses activités pendant de nombreuses années.

M. Doré a cédé son garage à Marc Julien, qui a établi une concession de machinerie agricole de marque Massey Ferguson. Après des débuts modestes avec trois employés, M. Julien a vu son entreprise de plus en plus florissante, et elle comptait en 1973 une dizaine d'employés dont ses fils Réjean et Norbert, son frère André et Ti-Blanc Béland. M. Julien a été un important concessionnaire Massey Ferguson et a développé une expertise dans la fabrication et la vente de resurfeuses Zamboni et de souffleuses à neige. En 1973, M. Julien cède son garage à Lucien Massie qui met en activité une concession d'automobiles GM (Chevrolet-Oldsmobile), qui évoluera à un tel point qu'il doit faire l'acquisition de terrains voisins afin de pouvoir construire un garage beaucoup plus spacieux et plus moderne où il continuera ses activités d'affaires jusqu'en 1982. Ce nouveau garage se situe au 1189, route 138.

Quant au garage situé au 1185 de cette même route, il a continué à servir d'atelier de débosselage et de peinture jusqu'à aujourd'hui, passant de Lucien Massie à l'entreprise Les Placements Gérald Bédard, puis à Carrosserie Vauquelin inc. et enfin à une compagnie à numéro.

Le garage situé au 1189, quant à lui, a été cédé à l'entreprise Les Placements Gérald Bédard en 1984. M. Bédard y a détenu une concession GM sous le nom Vauquelin Automobile jusqu'en 1995. Cet édifice a ensuite été cédé en 1995 à Carrosserie Vauquelin inc. pour l'exploitation d'un atelier de peinture et débosselage qui a plus tard déménagé au 235, route 365 en 1998. Il est aujourd'hui occupé par Usital Canada inc.

Usital (Canada) inc.



La compagnie Usital (Canada) inc. compte en 1987 quatre actionnaires, dont Henri Godin. Elle occupe alors un local dans le garage de M. Breton au 1046, route 138 à Neuville. Elle fabrique de la machinerie industrielle sur mesure pour ses clients et développe de l'expertise dans la transformation de l'acier inoxydable. Elle devient l'un des principaux fournisseurs de la firme Hoplab, aujourd'hui Steris Canada, spécialisée dans la fabrication de stérilisateurs d'hôpitaux. Jusqu'en 1992, les principaux clients sont Domtar et BPCO inc. En 1993, Usital se porte acquéreur d'un nouveau bâtiment sur la route 365, doublant ainsi la superficie de ses installations. Pour diversifier cette société commerciale, Henri Godin rachète ses partenaires et vend 33 % des actions à un nouvel actionnaire, Claude Roberge. Les nouveaux associés embauchent du personnel qualifié : ingénieurs, contrôleurs, techniciens, etc. En 1997, Usital (Canada) inc. acquiert la spacieuse bâtisse qu'elle occupe présentement. L'équipement est modernisé et 40 employés y travaillent. En 1999, un troisième partenaire s'associe avec l'équipe, soit Sam Hamad. Cette entreprise est en pleine croissance.

Garage René Bertrand inc.



René Bertrand a fondé son garage de débosselage et de peinture en 1969 à la suite de ses trois années d'expérience en carrosserie. Le garage a été établi dans l'ancien garage pour auto de son père Côme Bertrand. Seul et unique employé, il exprimait son art de la carrosserie sur les véhicules de ses premiers clients. Au début des années 1970, l'achat de la première remorque et l'accroissement de la clientèle provoquèrent inévitablement le besoin d'un agrandissement. L'entreprise continua de croître et, en 1981, elle élargit ses activités dans le domaine des camions lourds et du remorquage de ceux-ci. Cette année-là, on procéda à l'achat du garage de la Compagnie Lomer qui était situé dans l'ancien bâtiment de ferme de Côme Bertrand, père de René, dans la rue Bertrand.

En décembre 1987, le garage situé en bordure de la route 138 a été la proie des flammes causant pour plus d'un demi-million de dollars de dommages. Celui-ci fut reconstruit. Entre 1990 et 1996, le garage situé dans la rue Bertrand a été agrandi à quatre reprises pour atteindre 12 000 pieds carrés de superficie. De nos jours, le garage René Bertrand a consolidé sa position en devenant partenaire d'affaires avec des firmes de transport et des concessionnaires de camions lourds. Il effectue le remorquage d'autos et de camions partout au Canada et aux États-Unis. Depuis juin 1999, Garage René Bertrand inc. compte sur un nouvel atelier de carrosserie à la fine pointe de la technologie ayant une superficie de 16 000 pieds carrés dans le parc Colbert à Sainte-Foy. Garage René Bertrand inc. compte sur plus de 40 employés et prévoit augmenter ce nombre à 50 en l'an 2000.

Les premiers garages à Neuville

Le premier vendeur d'essence de Neuville fut Ernest Delisle qui, vers 1924, avait installé deux pompes devant son magasin général le long de la route 2 (rue des Érables) face à l'église.

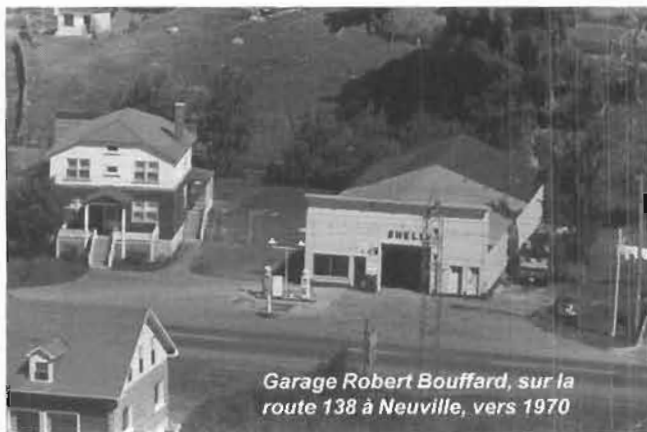


Garage W.-J. Burns

En 1930, après la fermeture de la beurrerie et du moulin à scie du D^r LaRue, W.-J. Burns, qui était originaire de Saint-Basile et avait épousé Marie-Louise Delisle à Neuville en 1923, acheta la bâtisse. Il la transforma en garage afin de réparer les automobiles et vendre de l'essence. C'était le seul garage entre Donnacona et Québec à cette époque et on y vendait de l'essence de différentes compagnies. Puis, en 1936, il signa une entente exclusive avec Esso Imperial. Cet homme était un patenteur. Entre autres, il modifia une vieille automobile en dépanneur et inventa un tour pour faire des manches de haches. En 1940, l'ouverture de la nouvelle route 2 (route 138), le long du fleuve, détourna toute la clientèle des passants et des voyageurs, ce qui le força à fermer son garage. Plus tard, Véronique Burns transforma le tout en foyer d'accueil pour personnes âgées. Ce foyer, situé au 611-613 rue des Érables, appartient aujourd'hui à Viviane Lindsay et à Didier Brison.



Garage Paul Bouffard, en 1935, dans la rue des Érables



Garage Robert Bouffard, sur la route 138 à Neuville, vers 1970

Garage Bouffard

En 1933, Paul Bouffard, qui était originaire de Saint-Pierre de Montmagny et avait travaillé comme mécanicien dans des garages de l'endroit, acheta la maison-atelier de Magloire Clermont, charron à Neuville. Il transforma l'atelier en garage et y vendit de l'essence pour la compagnie Champlain Oil. Son jeune frère, Robert, travaillait avec lui.

Toutefois, à cause de la construction de la nouvelle route 138 dont on a parlé précédemment, Paul décida de construire un autre garage le long de cette route. D'ailleurs, dès 1940, il était en activité. Il ferma alors celui de la rue des Érables et vendit la bâtisse, qui est aujourd'hui la résidence de Conrad Bureau et qui est située au 482, rue des Érables.

Il construisit également sa nouvelle résidence le long de la route 138, à côté du garage. Il exploita ce commerce jusqu'en 1953, puis il le vendit à Louis Rhéaume qui y travailla environ un an. En 1955, Léon Pelletier en fit l'acquisition. Durant cette période, son frère Robert travailla à Québec pour Automobile inc. et pour Giguère Automobiles. En 1967, il acheta le garage de Léon Pelletier et revint exercer son métier à Neuville. En 1976, ses fils, André, Yvon et Richard achetèrent la compagnie, y compris le service d'autobus scolaires. C'est donc le plus vieux garage encore en activité à Neuville.



Garage Béland



Camion de service du Garage Louis-Philippe Béland tel qu'il apparaît en 1969

Garage Arthur Béland

En 1936, Arthur Béland ouvrit un garage le long de la route 2 (route 138), au coin de la route de Pont-Rouge (route 365), qui n'était pas ouverte l'hiver à la circulation automobile. C'est pourquoi, au début, le garage était fermé durant la saison hivernale. En 1945, il fit construire un nouveau garage et l'ouvrit à longueur d'année. Il vendait de l'essence Texaco.

Ce garage a changé de propriétaire à plusieurs reprises. Après Arthur Béland, qui l'a eu de 1945 à 1961, il y a eu Richard Morissette, de 1961 à 1969, W. Higgins, de 1969 à 1977, André Julien, de 1977 à 1992, Warrens Fortin, d'avril 1992 à juin 1996 et finalement Simon Lapointe de juin 1996 à aujourd'hui.

Garage Freddy Devito

En 1942, Freddy Devito avait acheté les pompes à essence du garage de W.-J. Burns et les avaient installées sur un terrain le long de la route 138, au village. Il y vendit de l'essence pendant quelques étés. En 1948, il construisit un garage sur cet emplacement où il faisait la réparation d'automobiles et vendait l'essence Esso Imperial. Noël Auger, Gaston Auger, Roland Dorval et Louis-Philippe Béland y travaillèrent. En 1955, la compagnie Fina l'acheta, mais Freddy Devito continua en tant qu'exploitant. En 1956, il céda tout l'équipement à Louis-Philippe Béland, qui l'exploita jusqu'en 1976, année où la compagnie décida de le louer. Il fut détruit par un incendie en janvier 1980.

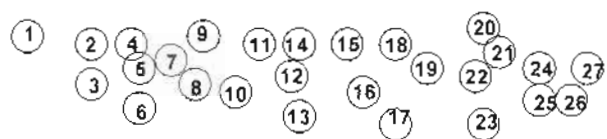
Garage J.-A. Nadeau

En 1952, J.-A. Nadeau ouvrit un garage le long de la route 138, près du Castel Vauquelin (Manoir de Neuville), et il y vendait de l'essence Texaco. Sept ans plus tard, son fils Claude en devint propriétaire et il y faisait de la mécanique automobile et du débosselage. Noël Auger y travaillait comme mécanicien.



Garage Freddy Devito

En 1968, Claude abandonna la mécanique et se spécialisa dans le débosselage ; en 1980, il cessa la vente d'essence et, en 1994, il vendit son commerce à Richard Godin, qui offre maintenant le service de mécanique automobile.



Chorale « Les Colombes » au Parc olympique de Montréal

- | | | |
|---------------------------|----------------------|-----------------------|
| 1. Madeleine Gravel | 10. Lina Dubuc | 19. Marie Forget |
| 2. Mélanie Béliand | 11. Nancy Gingras | 20. Carl Desroches |
| 3. Olympe Lachance | 12. Annie Côté | 21. Michèle Dubuc |
| 4. Marie-Josée Robitaille | 13. Annie Rochette | 22. Sébastien Gingras |
| 5. Clarik Lachance | 14. Lynda Morrisette | 23. David Matte |
| 6. Sophie-Douce Caron | 15. Éric Gauvin | 24. Frédéric Matte |
| 7. Christiane Bolduc | 16. Julie Grenon | 25. Lynda Allard |
| 8. Mira Moisan | 17. Éric Desroches | 26. Claudia Côté |
| 9. Céline Gravel | 18. Johanne Auger | 27. Claude Caouette |

Les chantiers maritimes

La construction navale à Neuville

Entre 1840 et 1870, il y a eu quatre chantiers maritimes à Neuville dont le plus important était celui d'Hypolite Dubord. Il était situé sur le bord du fleuve, vis-à-vis de la terre qui appartient aujourd'hui à Jacques Martin, au sud de la nouvelle station d'épuration de la municipalité. Antoine Saint-Jean exploita aussi un petit chantier près de l'ancien quai, à l'est de la propriété actuelle de Freddy Devito. De 1850 à 1860, il y construisit surtout des goélettes et des barques n'excédant pas 400 tonneaux.

En 1865, François Bertrand bâtit un chantier maritime sur le lot 204. C'est le terrain où se trouvent la rue du Fleuve et la rue Côté. Il y construisit quelques barques de 1865 à 1873.

Enfin, de 1856 à 1860, lors de la fermeture temporaire du chantier d'Hypolite Dubord, les frères Laroche de Cap-Santé, en collaboration avec Edmond Dubord (neveu d'Hypolite Dubord) et Jos Angers dit Stéguy (maître charpentier de navires), construisirent 8 gros navires à leur chantier situé à l'extrémité est de la paroisse, aux limites de Saint-Augustin.

Durant toute cette période, la ville de Québec était un centre important de construction navale. Plus de 20 chantiers maritimes étaient en exploitation sur les bords du Saint-Laurent devant la ville et sur les deux rives de la rivière Saint-Charles. À son apogée, entre 1840 et 1860, cette industrie employait près de 5 000 ouvriers. Entre Québec et Montréal, sur les deux rives du fleuve, on trouvait plus de 26 chantiers maritimes. Dans le comté de Portneuf,

on construisait des goélettes et des barques de 100 à 200 tonneaux à Cap-Santé, à Deschambault, à Portneuf et à Grondines. En 1852, on estime à 150 le nombre de goélettes appartenant au comté, employant environ 700 hommes. Le fleuve était alors la voie commerciale.

Le chantier d'Hypolite Dubord à Neuville est le seul chantier de campagne où l'on a construit de gros navires, en concurrence avec les chantiers de la ville de Québec. Ces navires étaient vendus en Angleterre et tous étaient des trois-mâts, variant de 350 à 1 500 tonneaux et mesurant de 100 à 215 pieds de longueur. Le plus gros navire construit à Neuville fut le *Calumet*, lancé en 1863 ; il mesurait 216 pieds de longueur et jaugeait 1 628 tonneaux. Jos Angers dit Stéguy était le maître charpentier. L'importance du chantier Dubord était telle qu'en 32 ans d'exploitation et avec un tonnage total de près de 50 000 tonneaux, il se classe parmi les cinq plus gros chantiers de la région de Québec, incluant ceux de la ville de Québec. En 1865, Jos Angers dit Stéguy, maître charpentier à Neuville pour Hypolite Dubord, lança quatre bâtiments trois-mâts à Neuville :

Le *Diligence*, 1244 tonneaux, 198 pieds de longueur ;
 L'*Élegante*, 334 tonneaux, 133 pieds de longueur ;
 L'*Arrogante*, 358 tonneaux, 133 pieds de longueur ;
 Le *Volage*, 729 tonneaux, 164 pieds de longueur

En pleine activité, ce chantier employait environ 150 ouvriers. Plus de la moitié étaient de Neuville, les autres venaient de Québec.

Le navire *Maldon*, construit à Neuville pour Hypolite Dubord par Édouard Desnoyers et Jos Angers dit Stéguy, avait trois mâts, 200 pieds de longueur, 38 pieds de largeur, 22 pieds de profondeur et jaugeait 1 187 tonneaux. Il fut vendu en Angleterre et servit sur la route des Indes et de l'Aus-

tralie pendant plus de 20 ans. Son dernier port d'attache en 1871 a été South Shields en Angleterre.



Le Maldon (aquarelle de F. Scott)

Hypolite Dubord

Hypolite Dubord est né à Bonaventure en Gaspésie. Il était le fils de Louis Dubord et de Marie-Antoinette Bourdages. Son père et son grand-père étaient des navigateurs. Plus tard, sa mère, devenue veuve, épouse Martin Chinic, marchand et propriétaire de navires à Québec ; c'est lui qui initie Hypolite Dubord aux affaires.

En 1827, Hypolite Dubord fait construire pour lui-même un brick de 70 pieds de longueur et jaugeant 133 tonneaux. Il l'utilise pour faire le commerce avec les Antilles. À partir de 1830, il possède ses propres vaisseaux et fait le commerce entre Halifax, Boston, New York et Québec. En 1838, il se lance dans la construction navale. Tout en gérant son chantier de Neuville, il représente la ville de Québec au parlement du Bas-Canada de 1834 à 1838. Puis sous le régime de l'Union des deux Canadas, il est député de la ville de Québec de 1851 à 1854. Il se fait aussi élire en 1857, mais comme il y a plus de votes que d'électeurs inscrits, cette élection est annulée.

À partir de 1863, les affaires deviennent de plus en plus difficiles pour les constructeurs de navires de Québec. En 1864, Hypolite Dubord est insolvable. Cela ne l'empêche pas de continuer à mettre des

navires en chantier. En 1865, il fait construire quatre vaisseaux à Neuville et trois à Lévis. En 1867, il dépose son bilan ; il doit 85 000 \$. Il fait une offre à ses créanciers. Cette somme équivaut à au moins 8 millions de dollars en argent actuel. En 1869, après sa faillite, il fait construire une barque de 293 tonneaux et de 121 pieds de longueur.

En 1870, Dubord avait dû se libérer de ses dettes, car il se lance dans une nouvelle aventure. Le 4 août 1870, il signe un contrat avec Alphonse Marcotte, entrepreneur de Cap-Santé, pour la construction d'un moulin à farine à Pont-Rouge sur les bords de la rivière Jacques-Cartier. C'est le moulin connu aujourd'hui sous le nom de moulin Marcoux.

Hypolite Dubord est décédé à Québec le 10 octobre 1870 dans des circonstances étranges. Il demeurait alors à Neuville et était venu à Québec pour un procès. Il demeurait à l'hôtel Fréchette dans la côte de la Montagne. De bonne heure le matin, un ouvrier qui allait à son travail au Chronicle Telegraph le trouva mort sur le trottoir. Il était tombé de sa fenêtre du quatrième étage. L'enquête du coroner rendit un verdict de mort accidentelle. On conclut que, se croyant chez lui, il aurait voulu sortir de sa chambre par la fenêtre et se serait ainsi lancé dans le vide ; chez lui à Neuville, sa fenêtre donnait sur une galerie.



Jos Angers dit Stéguy, maître charpentier de navires

Jos Angers dit Stéguy, maître charpentier

Jos Stilly dit Angers et Marie-Louise Gagné, veuve de Louis-Thomas Bigaouette, sont le père et la mère de Jos Angers dit Stéguy. Jos Stilly fut le premier descendant de Pierre Téguy à adopter le nom patronymique d'Angers.

Joseph Angers dit Stéguy est né à Québec en 1825, a épousé Marie-Anne Larue à Neuville ou Pointe-aux-Trembles en 1850. Bien qu'il porte le nom d'Angers, c'est un descendant de Pierre Téguy ou Stéguy, qui avait épousé Marie-Louise-Blanche Delisle à Neuville en 1733. Stéguy était à l'époque fermier des seigneurs. En 1738, le seigneur Desmeloises lui concédait une partie du domaine seigneurial, soit 2 arpents de front sur 80 de profondeur. Après sa mort, qui survint avant 1744, sa veuve épousa, en 1744, Joseph Angers. Les enfants de Téguy prirent le nom de Stéguy dit Angers et Stilly dit Angers. Un des fils de Pierre Téguy se maria à L'Ancienne-Lorette, en 1757, à Marie-Catherine Drolet. Il est enregistré sous le nom de Charles Sthilly. Le 20 janvier 1794, leur fils, Ignace Stilly dit Angers, épousa, aussi à Lorette, Marie-Élizabeth Berthiaume. C'est à la génération suivante que nous trouvons les parents de Jos Angers.

Le père de Jos Angers demeurait dans la rue Sault-au-Matelot. Il était charretier. Jos apprit très jeune la technique de maître charpentier de navires. Comme il vivait au cœur du Québec maritime du temps, il dut avoir comme mentor un ami ou un parent qui était maître charpentier de navires et qui lui enseigna le métier. Dans une note qu'il écrivit en 1881, il dit :

En 1842, j'avais 17 ans. Je suis aller à Montréal avec mon oncle Charles Angers, lui était venu me chercher à Québec pour construire un Steamboat, pour les Mrs Lespérance de Longueuil, qui faisait la traversée de Longueuil à Montréal avec des Horse Boat semblables à Pointe-de-Lévis en ce temps 1842.

Mon oncle et M. Morissette Michel était résident à Montréal, n'était point capable de drafter, vinrent me chercher à Québec – où je me mis aussitôt rendu à faire le plan avec eux et le faire accepter par les Mrs Lespérance. Nous commencer à le drafter en ouvrage aussitôt, vers le 25 juillet il était en coupe prêt à border. Un difficulté s'élève entre les deux Lespérance, abandonne leur marché avec mon oncle et Mr Morissette – et font arrangement ensemble qu'il abandonne la coque du Steamboat pour le dommage qu'il faisait aux entrepreneurs – Mon oncle et Cie ont changé de plan – et fait une barge avec, qui les a payer passablement et moi en Novembre chez nous. – M'écrivait principalement ma mère de m'en revenir -- je suis revenu dans le steamer – la *Queen* – qui était le meilleur de ce temps et *Lord Sydenham* – 2 jours pour monter presque autant pour descendre.

Jos Angers, comme le démontre le texte cité, écrit un assez bon français. Il fait quelques fautes d'orthographe, mais sa pensée est clairement exprimée. Il parlait et écrivait aussi l'anglais. Il ne faut pas oublier qu'en 1840 la ville de Québec est une ville de garnison où des régiments britanniques sont cantonnés. C'est une ville de commerce, surtout celui du bois, et le tout est contrôlé par des marchands anglais et écossais. Près de 50 % de la population est anglophone.

Jos Angers, constructeur de navires

Jos Angers est arrivé à Neuville le 15 juillet 1845 pour travailler au chantier maritime d'Hypolite Dubord. Il y travailla d'abord jusqu'en 1855, année où il s'associa avec Louis Laroche, qui avait un chantier à une demi-lieue plus à l'est que celui d'Hypolite Dubord. En compagnie de Louis Laroche et d'Edmond Dubord, neveu d'Hypolite Dubord, il construisit 8 navires. La société fut dissoute en 1860, et Jos Angers revint travailler pour H. Dubord, mais cette fois il était le maître charpentier du chantier.

Un autre article écrit par Jos Angers en 1890 nous renseigne sur les vaisseaux construits à la Pointe-aux-Trembles au chantier Dubord et à celui de la société Laroche, Angers et Edmond Dubord.

Le texte qui suit est intégralement celui d'Angers ; cependant, nous avons indiqué le tonnage des navires entre parenthèses.

Pointe-aux-Trembles

Moi, Jos Angers, arrivé le 15 juillet 1845.

Liste à peu près des Bâtiments construits par Hypolite Dubord, Pointe-aux-Trembles, avant que je fus là.

En 1842-43-44-45 au 15 juillet ça donne à peu près, d'après Hypolite Dubord – (n'a pas dit les tonnages) –

Suivant lui, avant moi arrivé – 6 berges

De plus 1^{er} Bâtiment :

- 1 Nom inconnu (*Helen*)
- 2 *Marguerite*

Foreman . Chartier et Adam

- 3 *Fame*
- 4 *Tang*

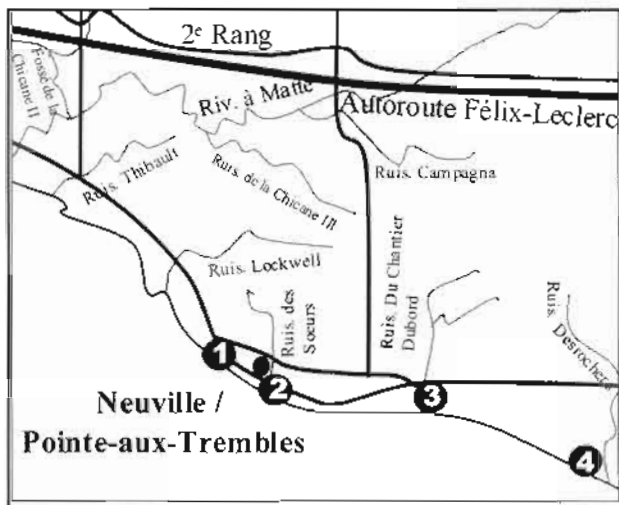
- 5- *Pemberton* (1253 tonneaux).
- 6- *Victory* (864 t.)
- 7- *Algonquin* (640 t.)
- 8- *Harp*
- 9- *Torrence* (175 t)
- 10- *James Gibb* (814 t.)
- 11- *Collector* (793 t.)
- 12- *Maple Leaf* (858 t.)
- 13- *Elizabeth Brown* (418 t.)
- 14- *Astoria* (500 t.)
- 15- *Canada* (917 t.)
- 16- *Colonel Maule* (438 t)

Ces 12 derniers était foremen Antoine St-Jean et presque tous de très gros navires

- 17-*Neapaule* (1007 t)
- 18-*Beaver* (240 t.)
- 19- *Wolfe* (1264 t)
- 20-*Crown* (1285 t.)
- 21-*Frederick* (865 t)
- 22-*Arlequin* (703 t.)
- 23-*Julia* (1071 t.)

- 24- *Sir Allan McNab* (840 t)
- 25- *Steambolt* (1274 t.)
- 26- *Constantinople* (1298 t.)
- 27- *Pied de Nez* (531 t.)
- 28- *Maldom* (1187 t.)
- 29- *Piverton* commencé 30 octobre -

Ces 7, était foremen James Gaudie. Presque tous 1 000 à 1 500 tonneaux



Chantiers navals

1. *François Bertrand*
2. *Antoine Saint-Jean*
3. *Hypolite Dubord*
4. *Frères Laroche, Edmond Dubord et Jos Angers*

Ces 6 ont été fait par Ed. Desnoyers. Le 6ième *Piverton* était à l'Église au côté opposé de la rue du Quai, et après avoir été mis en coupe, je l'ai achevé et lancé en 1855 – Pour H. Dubord, et vendu au frère de C.W. Whiton qui arrivait de Liverpool.

30- *De Salaberry* fini en 1855 – 900 tons. A été lancé en juin 1855 – *De Salaberry* avait été commencé en 1854, mis en coupe par nous – à nos frais. Ayant perdu notre fournisseur un Mr Sanders de Liverpool, nous avait promis nous fournir l'argent pour finir – ce bâtiment aussitôt qu'il serait prêt à border. Il est parti pour Liverpool et n'est pas revenu. Moi et Laroche ont rencontré H. Dubord à Québec. Il voulait aller faire le lit du *Maldon*. Si on faisait une belle lance, c'est ce qu'il a fait. À donner l'argent pour finir l'a vendu – on a jamais eu de compte.

En juin 1855 après avoir lancé, *Piverton* 300 tonneaux, et *De Salaberry* 900 tonneaux, Moi et Laroche sommes revenu à son chantier qui se trouvait ½ lieu plus bas et nous avons commencé pour nous. Moi, son neveu et Laroche..... et H. Dubord nous payait \$ 1.00 par jour chacun. Nous avons fait 8 bâtiments, il les a vendus tous les 8. Et jamais un retour de vente est venue pour au moins désennuyer un peu – voici les noms des 8 que la Société Dubord et Laroche ont construits quoique mon nom ne parassait pas sur la Société – Je faisais les modèles, je les portait à Québec les faire examiner par H. Dubord et aux fournisseurs, ils les montraient à quelques uns des Constructeurs de Québec et me les faisait retoucher d'après ces Messieurs, et je m'en revenait au chantier – Commençait à défaire le modèle, car c'est tout par petite planche, ½ pouce d'épaisseur ou plus, sa dépendait de l'échelle que l'on prenait pour drafter – Je faisait toutes les plans pour mâture, pour voile, pour toute les ferrures, pour toutes les grosseurs de bois, fers, cordages, donnais un plan au Greilleurs – pour tout faire le grément d'avance, un plan pour grandeur des voiles. En un mot je commençait à faire la quille et ainsi de suite jusqu'à la boule du *Royal Mast* – et mon nom ne parassait pas dans la Société.

Tout le *Piverton*, on peut dire par moi, ainsi que le *De Salaberry*, car c'est lui (H. Dubord) qui avait la vente et s'en acquittait bien – n'était pas si pressé à nous donner les comptes des ventes et des dépenses – sur les 8 –

Par Angers, Laroche et Ed. Dubord (neveu de H. Dubord) *Piverton* – chantier de l'Église, 300 tonneaux

- 30 – *De Salaberry*, lancé en 1855, 900 tonneaux
- 31 – *Brandymore*, 980 tonneaux
- 32 – *Black Water*, 779 tonneaux
- 33 – *Carioca*, 385 tonneaux
- 34 – *Confidence*, 888 tonneaux
- 35 – *Arbitator*, 607 tonneaux
- 36 – *Bravo*, 1 150 tonneaux
- 37 – *Castor*, 828 tonneaux

Voyez ce nombre, il n'y en avait de la Société qui aurait bien eu le temps de marquer la lance. De plus, je pensais qu'il marquait le tonnage, je les donne, car les bâtiments lancés je les faisais mesurer à Québec. Société dissoute – mes deux associés sont partis – Sans en avoir envie je

suis rester seul foreman pour Hypolite Dubord.

De 1860 à 1870, Jos Angers dit Stéguy fut maître charpentier pour Hypolite Dubord au chantier maritime de la Pointe-aux-Trembles. Dans la liste des navires qui y furent construits à partir de 1860, il mentionne le tonnage. Nous avons ajouté l'année de la « lance » (mise à l'eau).

Nom du navire	tonnage	année
38 - Québec	1 257 t	1860
39 - Bndget	900 t.	1861
40 - Calumet	1 711 t.	1863
41 - Bonaventure	350 t.	1861
42 - Marie-Catherine	600 t.	
43 - Dumas	1 235 t.	1864
44 - Violet	230 t.	1864
45 - Christina	600 t	1864
46 - Stewart Lane	1 280 t.	1864
47 - Passe-Partout	300 t.	1864

Ici, Jos Angers mentionne le *De Salaberry*, lancé en 1855 et déjà inscrit au numéro 30.

48 - Diligence	1 244 t	1865
49 - Arrogante	358 t.	1865
50 - Volage	729 t.	1865
51 - Élégante	354 t	1865
52 - Canadienne	960 t.	1866
53 - Algonquin	1 529 t.	1867
54 - Modesty	1 033 t.	1867
55 - Halewood	1 115 t.	1868
56 - Fidelity	292 t.	1869

De plus, Ed. Desnoyers, maître charpentier de navires, a construit pour Hypolite Dubord, à son chantier de Lévis :

1 - Annie	879 t.	1864
2 - Surveyor	1 082 t	1865
3 - Coq de Village	316 t.	1865
4 - Fidèle	314 t.	1865

Après la fermeture du chantier Dubord, Jos Angers dit Stéguy, en compagnie de François Bertrand, construisit trois barques au chantier de Bertrand situé à Neuville près de l'église.

1 - North Star	728 t.	1871
2 - Toronto	800 t.	1872
3 - Julia	482 t.	1873

Armand Therrien, archiviste maritime, a compilé plusieurs pages de notes sur Hypolite Dubord et sur ses activités maritimes. Ses sources sont : *Rosa*, qu'il

a corrigé, et les journaux du temps *Le Québec Mercury*, *La Gazette de Québec*, *Le Canadien*. Ses fiches montrent le nom du bateau, ses dimensions et son tonnage, les noms du constructeur et de l'acheteur ou du marchand intermédiaire. En utilisant les informations de Jos Angers, nous avons pu ajouter le nom du maître charpentier. Le tableau à la fin du chapitre réunit toutes ces informations.

Dans un autre document, Jos Angers nous raconte l'aventure de la construction du *Halewood*. En février 1867, Hypolite Dubord, qui était en faillite, fit une proposition pour composer avec ses créanciers. Il offrait de payer le seizième de sa dette qui s'élevait à plus de 80 000 \$. Les créanciers acceptèrent. Voici donc ce que raconte Jos Angers :

J'ai reçu de H. Dubord pour la construction d'un bâtiment de quelques 600 tonneaux, ne pouvant avoir d'argent de personne. Mr Charles Wilson lui dit si votre foreman, conducteur Jos Angers veut prendre ce contrat à son nom, je vous avancerai, mais tout sera conduit par lui, à mesure que le bâtiment avancera, l'argent semblable sera donnée.

M. Hypolite Dubord vient me dire cela en disant s'il faisait de l'argent qu'il me récompenserait, à force de me supplier, il m'enjôle assez que j'accepte. On passe un contrat pour le bâtiment par Notaire – retiré ce qu'il avait besoin – pour les matériaux c'était semblable. L'ouvrage avançait assez bien. Au bout d'environ 1½ mois, un bateau chargé d'effets pour le bâtiment – après le bateau déchargé, il veut chargé de vieilles amarres – et chaînes et autres effets pour vendre à Québec. Je lui dit que rien ne partirait du chantier avant que le bâtiment fut lancé et parti pour la mer avec condition que s'il venait à avoir accident en lançant ou pas assez d'argent suivant le contrat qui était de 7 louis 10 shelins sterling par tons, prêt pour la mer, que tout ce qu'il y avait au chantier même bâtisse – tout était stipulé sur contrat. Je commence ce bâtiment en juillet 1868, quand il y avait besoin d'argent pour payer, je lui donnais un ordre ou j'allais avec lui à Québec. On parle un peu fort et je lui dit que j'étais maître de tout cela tant que le bâtiment sera en règle. – Ça la surprit mais j'étais assez exposé avec le contrat que tous les fois que je rencontrais notre bon curé Parent, qu'il me disait tâche de te clairé de ce contrat et n'en fait jamais de semblable – Au bout de 4 mois le bâtiment était lancé. J'ai réussi à faire ce bâtiment qui a plus à Mr Wilson le fournisseur. – et quand nous avons réglé avec Mr Charles Wilson, dans l'espace de 4½ mois M. Dubord avait touché au dessus de \$ 2,725.00, et avant de lui laisser toucher sa balance, je lui ai dit je veux avoir un reçu de tout compte.

Il fit un reçu de tout compte jusqu'à ce jour le 3 novembre 1868, signé en duplicata. Ses promesses me donner

un dédommagement s'il faisait quelque chose sur le bâtiment ont été au vent comme tous ses autres promesses – M. Charles Wilson me dit que c'était honteux pour lui, 4½ mois avait fait \$ 2,725.00 et lui restait plus de matériaux dans le chantier qu'il n'y en avait dans le chantier en commençant.

Je ne sais pas si Ed. Dubord a eu un reçu comme moi, en le chippant du chantier et son associé Louis Laroche

Le père Wilfrid Sicotte, o.m.i., de Gravelbourg en Saskatchewan, qui était apparenté à cette famille Laroche (Rognon dit Laroche) a écrit une intéressante histoire la concernant. On y apprend que les frères Louis et François-Xavier Laroche perdirent tout ce qu'ils possédaient dans leur aventure avec H. Dubord.

Louis Laroche était originaire de Cap-Santé. Cependant, comme il travaillait au chantier de Dubord, il vivait à Neuville où il épousa Éléonore Angers en 1845. Celle-ci décéda en février 1859 et, l'année suivante, le 20 février 1860, il convola en secondes noces avec Françoise Proulx de Neuville. À la suite de ses déboires financiers, Louis Laroche retourna à Cap-Santé. Il y demeura jusqu'en 1868. Cette année-là, il monta s'établir à Chambord au Lac-Saint-Jean. Son frère François-Xavier et les grands-parents l'accompagnèrent. Ces deux familles furent les familles pionnières de Chambord. La tradition de famille chez les Laroche blâme Hypolite Dubord pour les malheurs financiers de Louis et de François-Xavier Laroche. Dubord aurait vendu un navire en Europe et aurait gardé l'argent, sans payer les Laroche.

Le 18 décembre 1867, devant Ed. Glackmeyer, notaire, Hypolite Dubord vend à Jos Angers dit Stéguy :

Tous les effets dans le chantier de H. Dubord à Pointe-aux-Trembles. Jos Angers s'engage à payer un certain nombre de charpentiers et d'ouvriers qui ont fourni leur travail ou des effets pour le dernier bâtiment (*Modesty*) construit dans le chantier. Il doit payer à H. Dubord \$ 340.00 en plus.

Effets dans le chantier : bois, courbes, vieux agrès, 1 vieux bateau, 2 paires de bœufs, 1 cheval, 1 harnais de travail, une charrette, un diable.

Jos Angers a aussi acheté, lors d'une vente du shérif, trois lots et un bail emphytéotique appartenant autrefois à H. Dubord. En 1850, devant le notaire Brown, Jos Angers dit Stéguy avait acquis une terre de 1 arpent et 16 pieds de front, à la Pointe-aux-Trembles, d'Alexandre Léveillé. C'est la F-18 du terrier, soit le numéro 30 du cadastre actuel. Il s'y fit construire une résidence neuve en 1865.

En 1879, il vendit cette terre à son beau-frère, le D^r Antoine Larue, qui possédait la terre voisine au sud-ouest. À partir de 1879, à la suite de la fermeture du chantier Dubord, et jusqu'à sa mort survenue en 1901, Jos Angers travailla comme surintendant à la ferme de son beau-frère, Antoine Larue ; cette ferme était la plus importante de la Pointe-aux-Trembles. Outre le journal du Chantier maritime Dubord pour l'année 1865, Jos Angers dit Stéguy a laissé plusieurs notes en marge d'un livre de comptes de la ferme du D^r Antoine Larue.

Jos Angers fut aussi maire de la Pointe-aux-Trembles de 1876 à 1882. Jos Angers et son épouse n'eurent pas d'enfants. Cependant, ils ont aidé à élever des enfants de la parenté. Voici ce qu'il écrit le 6 juin 1900 :

Je reçois un télégramme, la mère à mon neveu Jules Angers, est morte chez lui à Montréal, aujourd'hui le 6, inhumée le 8 vendredi à l'âge de 83-84 ans. Elle était l'épouse de mon frère J.-B. Angers, mort à Charleston, Caroline du sud, en 1852, le 20 septembre. Jules était né, avait comme 10 mois quand son père est mort. Elle était découragée de se voir seule dans cette place, l'esclavage existait en ce temps, et à voir les nègres mener comme des bêtes de somme, faisait l'ouvrage des chevaux, la pitié nous a pris moi et mes sœurs, Bédard et Émond, nous l'avons fait revenir, entre nous on devait la garder, mais qu'elle fut comme nous. Si elle était capable de travailler, nous aider. Ils l'ont gardé à Québec 2 ou 3 mois, et dans ce laps de temps elle met au monde son Joseph. Moi son parrain, mon épouse sa marraine, et dans la fin de décembre 1852, elle montait avec ses deux enfants avec nous et ensuite bien chrétienne. Elle est restée couple d'années avec nous et ensuite elle est entrée chez Mr Steward comme brodeuse. Elle brodait bien aussi, et je suis resté avec les deux enfants, pour piquer au plus court c'est moi et mon épouse qui a eu le plus à faire et le plus à payer. Dieu nous aidait, car on a jamais été plus pauvre et on était content puisqu'on a élevé d'autres de nos parents. J'en remercie Dieu, on en avait pas à nous, on en prend d'autres. Mon épouse était encore plus contente que moi. Je crois quand bien même

on aurait eu des enfants, on les aurait pas aimer plus. La preuve y sont encore de mon côté, pas de ma chère épouse, car elle est décédée le 10 juillet 1886, dans un mois et 4 jours il y aura 14 ans. Décédé. C'était grande amie avec madame Antoine Larue (Cécile Landry), qui était à sa mort bien portante, et que le 19 juillet elle était morte.

Jos Angers était un ouvrier très qualifié et un meneur d'hommes. À Neuville, il a dirigé avec fermeté un chantier de plus de 150 ouvriers, mais son journal nous démontre qu'il avait de la compassion pour ses subalternes et les défendait devant H. Dubord. Il était très religieux, mais il répondait sans peur et avec humour au curé Parent quand celui-ci lui faisait des reproches sur sa façon de diriger ses hommes. En 1891, Jos Angers eut un moment de dépression. Le texte suivant parle par lui-même :

1891

Mes proches et mes amis se sont élevés et déclarés contre moi. Ceux qui m'étaient les plus attachés sont éloignés de moi. Dieu les a amener à lui et ceux qui cher-

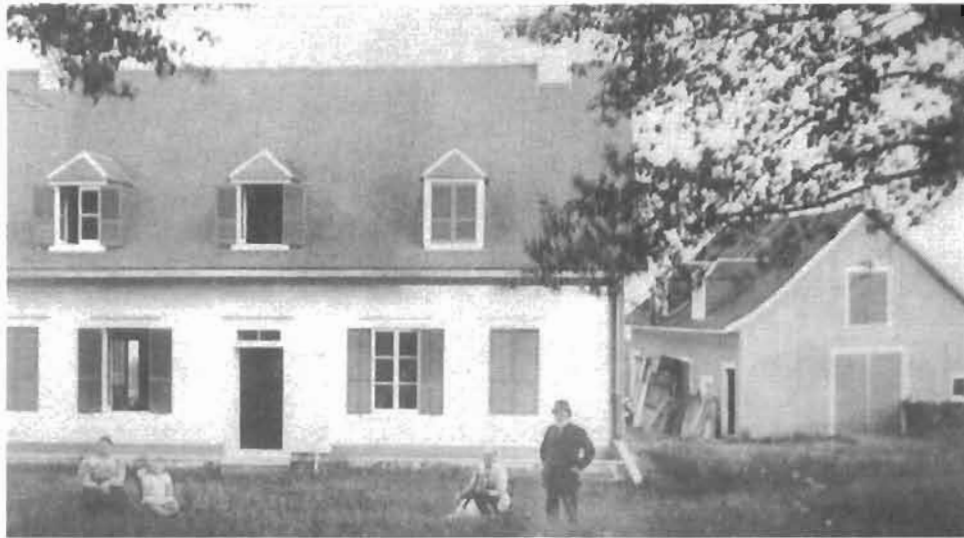
chait à m'ôter la vie ont redoubler de vigilance. Ceux qui m'éditait ma ruine ont eu recours au mensonge et tous les jours ils concertaient de nouvelles perfidies. Moi j'ai été semblable au sourd et muet je n'ouvrai pas la bouche, parfois les oreilles me sillait.

Je suis devenu comme un homme qui n'entendait pas et pas de langue pour répliquer

Mais j'espère au Mon Dieu que vous répondrez pour moi parce que j'ai espéré pour vous. Je vous ai dit Mon Dieu, ne souffrira que mes ennemis triomphent sur moi, car dès qu'il m'ont vu chancelant, ils ont fait éclater leur insolence. Cependant, mes ennemis virent et voient croître leur puissance. Ceux qui me haissent ont l'air de se multiplier. Au moins je le pense. Heureusement que j'ai sur la terre de bons protecteurs et protectrices, et vous Mon Dieu, ainsi que votre Sainte Mère

Jos Angers dit Stéguy mourut à sa résidence de la Pointe-aux-Trembles, en 1901, à l'âge de 76 ans.

Après la fermeture des chantiers maritimes en 1875, Neuville redevint une municipalité presque entièrement agricole.



Jos Angers dit Stéguy devant sa maison à Neuville en 1899 ; il était âgé de 74 ans.

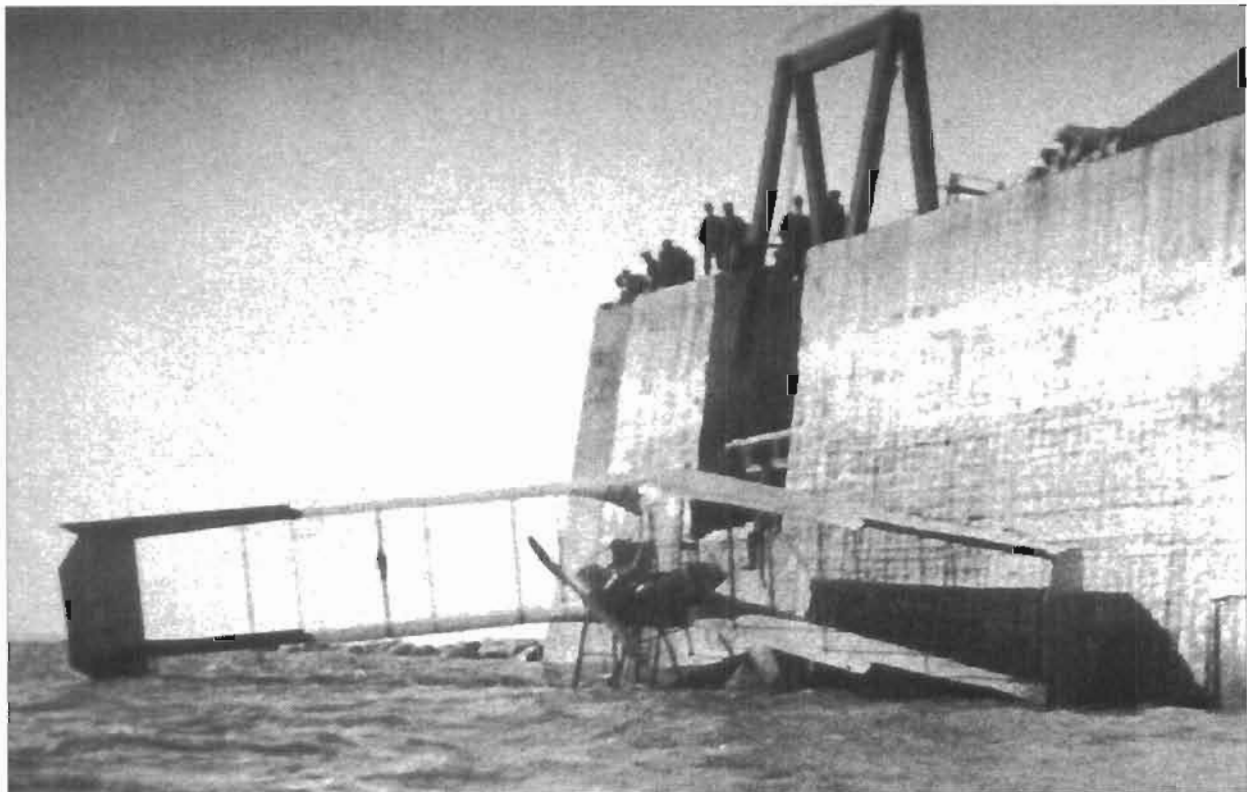
Nom du vaisseau	Type	Année	Tonnage	Dimension	Charpentier	Constructeur	Acheteur
1 – <i>Helen</i>	barque	1840	179 t.	2 mâts, 77 pi.	O. Chartier	H. Dubord	Jos Wilson (Brooklyn)
2 – <i>Victory</i>	barque	—	898 t.	3 mâts, 142 pi.	O. Chartier	H. Dubord	G.H. Pemberton
3 – <i>Algonquin</i>	barque	1845	640 t.	3 mâts, 129 pi.	O. Chartier	H. Dubord	G.H. Pemberton
4 – <i>Fame</i>	barque	1845	309 t.	3 mâts, 101 pi.	O. Chartier	H. Dubord	G.H. Pemberton
5 – <i>Torrance</i>	brick	1846	175 t.	2 mâts, 90 pi.	A. St-Jean	H. Dubord	G.H. Pemberton
6 – <i>Pemberton</i>	navire	1846	1253 t.	3 mâts, 166 pi.	A. St-Jean	H. Dubord	G.H. Pemberton
7 – <i>James Gibb</i>	navire	1847	813 t.	3 mâts, 143 pi.	A. St-Jean	H. Dubord	G. Pemberton
8 – <i>Collector</i>	navire	1847	729 t.	3 mâts, 142 pi.	A. St-Jean	H. Dubord	G. Pemberton
9 – <i>Maple Leaf</i>	navire	1847	858 t.	3 mâts, 150 pi.	A. St-Jean	H. Dubord	H. Pemberton
10 – <i>Astoria</i>	barque	1848	449 t.	3 mâts, 128 pi.	A. St-Jean	H. Dubord	
11 – <i>Elizabeth Brown</i>	barque		418 t.	3 mâts	A. St-Jean	H. Dubord	
12 – <i>Canada</i>	navire	1849	916 t.	3 mâts, 153 pi.	A. St-Jean	H. Dubord	
13 – <i>Colonel Moulé</i>	barque	1849	437 t.	3 mâts, 114 pi.	A. St-Jean	H. Dubord	
14 – <i>Beaver</i>	brick	1850	240 t.	2 mâts, 116 pi.	James Gaudie	H. Dubord	
15 – <i>Neapaul</i>	navire	1850	1006 t.	3 mâts, 150 pi.	James Gaudie	W. Stevenson	W. Stevenson
16 – <i>Wolfe</i>	navire	1851	1263 t.	3 mâts, 170 pi.	James Gaudie	H. Dubord	John Nesbitt
17 – <i>Crown</i>	navire	1851	1284 t.	3 mâts, 176 pi.	James Gaudie	H. Dubord	
18 – <i>Harlequin</i>	barque	1851	702 t.	3 mâts, 176 pi.	James Gaudie	H. Dubord	
19 – <i>Scotland</i>	brigantin	1852	187 t.	2 mâts, 87 pi.	Chs Jobin	H. Dubord	
20 – <i>Frederick</i>	navire	1852	863 t.	3 mâts, 148 pi.	James Gaudie	H. Dubord	
21 – <i>Julia</i>	navire	1852	1070 t.	3 mâts, 170 pi.	James Gaudie	H. Dubord	
22 – <i>Sir Allan McNab</i>	navire	1853	840 t.	3 mâts, 144 pi.		H. Dubord	
23 – <i>Stamboul ou</i>	navire	1853	1272 t.	3 mâts, 192 pi.	E. Desnoyers	H. Dubord	Steambolt
24 – <i>Constantinople</i>	navire	1854	1298 t.	3 mâts, 197 pi.	E. Desnoyers	H. Dubord	John Nesbitt
25 – <i>De Salaberry</i>	navire	1855	853 t.	3 mâts, 163 pi.	Jos Angers	H. Dubord	John Brandymore
26 – <i>Pied de Nez</i>	navire	1855	551 t.	3 mâts, 155 pi.	E. Desnoyers	H. Dubord	John Brandymore
27 – <i>Maldon</i>	navire	1855	1187 t.	3 mâts, 199 pi.	Jos Angers	H. Dubord	John Brandymore
28 – <i>Elizabeth</i>	barque	1856	487 t.	3 mâts, 139 pi.		H. Dubord	Hames Bell
29 – <i>Kate Cleaver</i>	barque	1856	372 t.	3 mâts, 132 pi.		H. Dubord	
30 – <i>Brandymore</i>	navire	1856	882 t.	3 mâts, 169 pi.	Angers-Laroche	H. Dubord	John Brandymore
31 – <i>Pekin</i>	barque	1857	539 t.	3 mâts, 147 pi.		H. Dubord	Robert Cassidy
32 – <i>Confidence</i>	barque	1857	850 t.	3 mâts, 168 pi.	Angers-Laroche	H. Dubord	John Brandymore
33 – <i>Carioca</i>	barque	1857	315 t.	3 mâts, 123 pi.	Angers-Laroche	H. Dubord	John Brandymore
34 – <i>Arbitrator</i>	barque	1858		3 mâts, 142 pi.	Angers-Laroche	H. Dubord	C. Sanders (Liverpool)
35 – <i>Castor</i>	navire	1859	798 t.	3 mâts, 156 pi.	Angers-Laroche	H. Dubord	Isaac Wilson (Liverpool)
36 – <i>Bravo</i>		1860			Jos Angers	H. Dubord	
37 – <i>Black Water</i>	navire	1860	776 t.	3 mâts, 157 pi.	Angers-Laroche	H. Dubord	

Nom du vaisseau	Type	Année	Tonnage	Dimension	Charpentier	Constructeur	Acheteur
38 – Québec	navire	1860	1257 t.	3 mâts, 180 pi	Jos Angers	H Dubord	Richard J Cassel
39 – Bridgit	navire	1861	933 t	3 mâts, 170 pi	Jos Angers	H Dubord	M.I. Wilson (Liverpool)
40 – Bonaventure	barque	1861	282 t.	3 mâts, 164 pi	Jos Angers	H. Dubord	M.I. Wilson
41 – Calumet	navire	1863	1628 t.	3 mâts, 216 pi	Jos Angers	H. Dubord	Henry Burstall (Nottingham)
42 – François Dumas	navire	1864	1208 t.	3 mâts, 180 pi	Jos Angers	H Dubord	Francis K. Dumas (Londres)
43 – Violet	brigantin	1864	230 t.	3 mâts, 114 pi.	Jos Angers	H Dubord	Francis K. Dumas
44 – Christina	barque	1864	549 t.	3 mâts, 144 pi	Jos Angers	H Dubord	
45 – Stewart Lane	navire	1864	1180 t	3 mâts, 184 pi	Jos Angers	H. Dubord	Henry A. Hantren (Londres)
46 – Passe Partout	barque	1864	394 t.,	3 mâts, 121 pi	Jos Angers	H Dubord	H. Hatley
47 – Annie *	navire	1864	899 t.	3 mâts, 161 pi	Desnoyers	H. Dubord	
48 – Diligence	navire	1865	1244 t.	3 mâts, 198 pi.	Jos Angers	H Dubord	John Brandymore
49 – Élegante	barque	1865	334 t.,	3 mâts, 133 pi	Jos Angers	H Dubord	H Stanley Smith
50 – Lena *	navire	1865	1061 t	3 mâts, 180 pi	E. Desnoyers	H. Dubord	
51 – Arrogante	barque	1865	358 t.	3 mâts, 133 pi	Jos Angers	H. Dubord	Paul Dumas (Bordeau)
52 – Volage	barque	1865	729 t	3 mâts, 164 pi	Jos Angers	H. Dubord	J. Bell Forsyth & J.G. Ross (Qc)
53 – Coq de Village *	barque«	1865	317 t.	3 mâts, 131 pi	E. Desnoyers	H. Dubord	Paul Dumas
54 – Fidèle *	barque	1865	316 t	3 mâts, 131 pi	E. Desnoyers	H. Dubord	G. Bell Forsyth & J.G. Ross (Qc)
55 – Canadienne	navire	1866	888 t	3 mâts, 176 pi	Jos Angers	H. Dubord	G. Pemberton & Paul Dumas
56 – Algonquin	navire	1867	1499 t	3 mâts, 207 pi	Jos Angers	H Dubord	George Tudor Pemberton
57 – Modesty	navire	1867	979 t.	3 mâts, 184 pi	Jos Angers	H. Dubord	G. T. Pemberton
58 – Halewood	barque	1868	577 t.	3 mâts, 141 pi	Jos Angers	H Dubord	Charles W. Wilson (Québec)
59 – Fidelity	barque	1869	292 t	3 mâts, 121 pi	Jos Angers	H Dubord	

Ensuite Jos Angers a construit trois barques en compagnie avec Bertrand au chantier que celui-ci exploitait au village de Neuville ou la Pointe-aux-Trembles

Nom du vaisseau	Type	Année	Tonnage	Dimension	Charpentier	Acheteur
North Star	barque	1871	728 t	3 mâts, 156 pi	Angers & Bertrand	J. Sharples
Toronto	barque	1872	799 t	3 mâts, 162 pi	Angers & Bertrand	
Julia	barque	1873	482 t	3 mâts, 132 pi	Angers & Bertrand	

Construits à l'autre chantier de Dubord, à la Pointe de Lévis



La navigation et les transports

La navigation

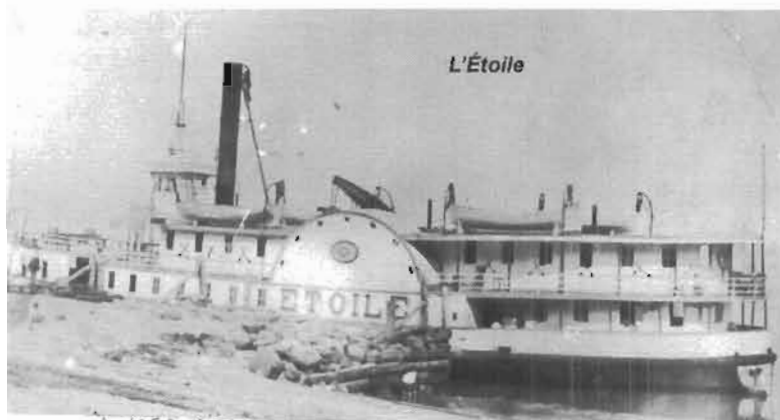
Au début de la colonie, les habitants peuvent se rendre à Québec en canot en profitant de la marée descendante et revenir avec la marée montante. Les voiliers font le transport entre Québec et Montréal. Selon la vigueur des vents, le voyage aller et retour peut durer 15 jours.

La navigation à vapeur sur le fleuve Saint-Laurent entre Montréal et Québec débuta en 1809 par la mise en service par John Molson du vapeur *Accommodation*. Ce vaisseau avait été construit à Montréal par John Bruce. Le moteur qui le propulsait avait aussi été fabriqué à Montréal aux ateliers de John Platt. M. Molson fit construire le *Swiftsure* en 1811,

le *Lady Sherbrooke* en 1816 et le *New Swiftsure* en 1817. La John Torrance et Co. possédait en 1830 le *St. George*, le *British America* et le *Canada*. Ce dernier mesurait 240 pieds de long et était le plus gros et le plus rapide des navires en service sur le Saint-Laurent à l'époque. En 1856, la compagnie du Richelieu possédait le *Victoria* et le *Napoléon*, et c'est en 1858 qu'Adélarde Sénécal lança l'*Ottawa*.

En 1865, trois bateaux à vapeur desservaient régulièrement Portneuf, Sainte-Croix, Neuville et Québec. C'étaient l'*Étoile* et le *Saint-Antoine*, qui étaient des bateaux à aube, c'est-à-dire propulsés par deux grosses roues placées sur les côtés, et le *Portneuf*, un vaisseau à hélice qui fit son premier





voyage en 1865. Le 11 septembre 1865, il fit le trajet du quai de Neuville à celui du marché de Québec en 1 h 20 min. Plus tard, le *Saint-Antoine* fut remplacé par le *Sainte-Croix*. Ainsi, le *Sainte-Croix* et l'*Étoile* naviguèrent entre Neuville et Québec jusqu'en 1926. Durant leurs dernières années, ils furent souvent utilisés pour transporter les pèlerins à Sainte-Anne-de-Beaupré.

Jusqu'en 1908, le quai de Neuville était situé en face de la résidence qui a appartenu jusqu'à tout récemment à René Châteauvert. C'était un quai privé qui appartenait à M. Léger Grenier, aubergiste, et à Alfred Clermont, homme d'affaires. Le nouveau quai fut construit en 1908 par le gouvernement.

En 1971, à l'occasion d'une rencontre avec les membres du Club de l'âge d'or de Neuville, on avait montré une photo du *Sainte-Croix* à Michel Angers. Voici quelle fut sa réaction :

Taoute. taoute, taoute

Ça, c'est quand il arrivait au quai et qu'il était pressé, parce qu'y rentrait à terre ce gros bâtiment-là. C'était joliment gros. Seulement, ça tirait pas d'eau. ça tirait 2 à 3 pieds d'eau – parce qu'il rentrait à terre. Le quai, c'était tout petit, c'était long comme la moitié de la salle icitte. Ça fait qu'y rentrait à terre, mais il fallait qu'y ressorte quand y chargeait surtout – il fallait qu'y ressorte – y faisait de la vase en dessous. Ça fait qu'y lâchait son cri, y rentrait au quai. On a fait ben des voyages.

Nos pères voyageaient au marché, y faisaient des légumes, pis on allait les mener au quai et pis on retournait les chercher ensuite. Ils allaient au marché Champlain à côté de la traverse de Lévis. Quand il y avait de la

brume et que le bateau voulait entrer, on faisait sonner les cloches de l'église, on vargeait sur des chaudières pour lui dire oùsqué le quai puis, lui, y faisait Taoute – Taoute – Taoute – je suis icitte hein ! On faisait du train – pis y se guidait sur ce son-là. Les chaînes de roches étaient ça d'hautes, y avait coupé la chaîne – un grand chenail – une balise chaque bord – y passait entre les balises, pis y s'en allait au quai. Pis y fallait qu'y ressorte par ce chemin-là

Parce qu'une fois y rentrait au quai – une tempête ! – le gardien du quai y dit : « Il ne viendra pas à soir » Ça fait qu'y emporte les lumières, pis y s'en va. Y avait une lumière à terre, pis une autre au bout du quai – y viendra pas – ça fait que, comme de raison, y distinguait à peine. Tout d'un coup, y se met à « taouter », y était rentré sur la lumière du voisin, la lumière à Gaspard Gaspard Béland – pis là, en se frappant sur une roche y se fait un beau grand trou de 3 à 4 pieds. Pis là, y a vu où était le quai, pis y s'est attaché après et y a été capable de se tenir là. Y a rempli d'eau là – y avait des tonnes – des tonnes d'huile – pis des tonnes de mélasses – y avait défoncé en avant, il y avait un bouc là, le pointu c'était rien qu'un lambris, là y se vargeait là. C'était trop haut parce que le bas était – y avait un accotement parce qu'il chargeait des animaux, des bœufs de boucherie qu'il descendait en ville.

C'était une belle époque, on était jeune, on était « vigoureux, pis on riait de tout ça – comme aujourd'hui – ça sert à rien de brailler ».

Même si les bateaux à vapeur sillonnaient le Saint-Laurent depuis 1830, les goélettes à voiles demeuraient le moyen de transport des marchandises. En 1860, plus de 75 propriétaires de goélettes employaient près de 700 personnes dans le comté de Portneuf. Plus tard, des navires modernes comme



les *Duchess* et les *Empress* et des cargos de différents pays relient Montréal et Québec à l'Europe. La compagnie Canada Steamship Lines gérait des bateaux de croisière entre Montréal, Québec, Pointe-au-Pic, Tadoussac et Chicoutimi. L'hiver, toute la navigation était interrompue.

Les chemins de fer

Jusqu'en 1874, la route et le fleuve sont les deux seules voies de communication reliant Neuville à Québec. En 1874, le premier chemin de fer entre Montréal et Québec par la rive nord du fleuve, l'Ottawa-Montréal et Occidental, passe par Pont-Rouge pour se rendre à Québec. Donc les Neuvilleois doivent se rendre à Pont-Rouge pour prendre le train. En 1908, la compagnie Great Northern Railway installe une autre ligne entre Québec et Montréal. Celle-ci longe le fleuve en passant par Cap-Rouge, Saint-Augustin, Neuville et Donnacona. Elle suit ce qui est aujourd'hui la route 138, du Manoir de Neuville jusqu'à l'extrémité ouest de la rue Vauquelin pour ensuite longer le fleuve en direction de



Gare de Neuville sur le coteau – C.N.R (vers 1924)



Donnacona. Comme cette voie est inondée tous les printemps, ce qui cause de nombreux accidents, une nouvelle voie est construite entre 1919 et 1924 sur le troisième coteau par la compagnie de chemin de fer Transcontinental. En 1920, la voie du bord du fleuve est abandonnée.



Le Great Northern à Neuville (1916)



Travailleurs au chemin de fer – 1920

La gare du Great Northern est au pied de la côte de l'église (aujourd'hui, c'est la résidence de Maurice Angers). Une nouvelle gare est construite sur le coteau en 1920. Cette gare est détruite par un incendie en 1949, ce qui amena la fermeture définitive de ce point de service.

Comme le train transporte le lait des producteurs laitiers de Neuville aux laiteries de Québec, il y a aussi deux petites gares secondaires. L'une appelée

Chemin de fer du Great Northern, route 138, vis-à-vis de l'auberge Manoir de Neuville



Gare du Great Northern, au coin de la rue de l'Église et de la route 138

Dombourg est située à l'ouest du Deuxième Rang et l'autre appelée Du Vallon est dans le bas de la paroisse.

Le transport par camions

En 1928, les bateaux *Sainte-Croix* et *L'Étoile* cessent le service journalier entre Neuville et Québec. Les cultivateurs doivent se rendre au marché de Québec par le train ou par la route. L'automobile est apparue à Neuville dès 1911. Le D^r G.-Antoine LaRue en achète une. Le premier transport régulier par camion est celui qu'offre Philippe Angers en 1928. Il fait du transport général, mais sa plus importante clientèle est celle des cultivateurs qui vendent leur production maraîchère au marché Saint-Roch et au marché Findlay, à Québec.

Philippe Angers vend son camion à Georges Trudel en 1934. Celui-ci offre ce service pendant quelques années. Puis, en 1939, il le vend à Camille Angers, qui transporte aussi le lait des agriculteurs de Neuville. Il s'occupait également de transport général. En 1948, il se débarrasse de ce service en faveur de Raymond Côté. Son fils Réjean Angers transporte encore aujourd'hui le lait des producteurs laitiers de Neuville.

Raymond Côté continue le transport général pendant 40 ans. Il a jusqu'à trois camions. Pendant un certain temps, il fait aussi le transport du lait pour la compagnie Crino et travaille pour la compagnie Primes de Luxe dont il camionne les marchandises à partir des navires du port de Québec et de la gare ferroviaire jusqu'aux entrepôts de Neuville. Il transporte aussi la production maraîchère des cultivateurs au marché Saint-Roch, à Québec et s'occupe de déménagement. Il cesse ses activités en 1988.

Rappelons que Jean-Louis Morissette, Jean-Claude Trudel, Roger Côté et Michel Jobin ainsi que Denis et Lucien Côté ont travaillé pour l'entreprise de Raymond Côté.

En 1928, Jean-Pierre (Petrus) Moisan achète un camion pour se rendre au marché. Il offre ce service à ses voisins. Petit à petit, il met sur pied un service de transport général. En 1932, son fils Léo Moisan prend ce service en charge et y ajoute un service de transport en vrac. Il achète un petit camion pour charrier le charbon, le sable et le gravier. Il fait du transport général jusqu'en 1946. Guy LaRue conduit un des camions de 1939 à 1945. Mentionnons que



Camions de Raymond Côté



Départ pour une partie de sucre (1943) avec le camion de « Pétrus » Moisan

- 1 Benoit Bureau
- 2 Gilles Delisle
- 3 Charles Dubuc
- 4 ? Harvey
- 5 Guy Larue
- 6 Simone Papillon
- 7 Octave Angers
- 8 Gertrude Lapierre
- 9 Louise Larue
- 10 Paul Noreau
- 11 Pauline Doré
- 12 Gustave Garneau
- 13 Cécile Burns
- 14 Jean Larue
- 15 Paul-Émile Drolot
- 16 Cécile Larue
- 17 Émilis Drolot
- 18 Bobby Lévesque
- 19 Freddy Devito
- 20 Maurice Grenier
- 21 Alphonse Côté
- 22 Paul « Ti-père » Angers
- 23 Gérard Marcheterre



Camion de Léo Moisan

Guy et Gaston Guillot, Guy Rouleau, Roland Racine, Lucien Soulard, Léo Rochette et Marcel Rochette ont aussi travaillé pour cette entreprise.

En 1946, Rolland Gagnon se porte acquéreur du service de camionnage de Léo Moisan. Paul-Henri Rochette en continue l'exploitation de 1953 à 1955. Il céda cette entreprise à Rolland Drolot, de Saint-Augustin, qui l'exploita jusqu'en 1958, moment où Hervé Alain en fit l'acquisition. Ce dernier l'exploite jusqu'en 1971 lorsqu'il la cède à la coopérative des Écurcuils.

Raymond Côté est donc le dernier à offrir le service de transport par camion à Neuville.

Transport en vrac

Avec le développement routier, la construction domiciliaire et l'ouverture de nouvelles carrières, le transport en vrac attire quelques Neuvilleois : Médéric Bélard, Paul-Émile Gingras, Jean-Louis Morissette, Michel Jobin, Réjean Angers et Jules Morissette.

Les taxis

Entre 1925 et 1945, Henri Vézina, Henri Laperrière, Ulric Soulard, Gérard Rochette, Charles Gagnon et Jean-Marie Langlois offrirent des services de taxi à Neuville.



Henri Laperrière et son épouse, Marguerite Béland



Taxi d'hiver d'Henri Laperrière

Les autobus

En 1920, J.-B. Henri Gauthier de Deschambault, qui possède une automobile aux côtés en toile, organise le premier service de transport par autobus entre Deschambault et Québec. À cette époque, le voyage prend 3 heures et demie. Ensuite, M. Gauthier se procure une camionnette et y installe des bancs de bois. Il peut alors transporter 15 passagers. Puis, il achète un autobus. En 1930, il obtient la ligne d'autobus de Saint-Marc et de Saint-Alban, et une autre desservant Lac-aux-Sables. En 1954, ses 4 fils, Alexandre, Jean-Marc, Jacques et Léon acquièrent la compagnie et la modernisent. En 1958, ils



Le premier autobus Gauthier

possèdent 11 autobus. Neuville est le point où la clientèle est la plus nombreuse. Les travailleurs et les fonctionnaires gouvernementaux peuvent se rendre à leur travail à Québec par l'autobus du matin et revenir le soir. À partir de 1957, un autobus spécial fait le trajet de Neuville à Québec tous les jours de la semaine. Il y a un départ à 7 h 30 avec retour partant de Québec à 17 h le soir. De 1957 à 1959, le



Autobus Gauthier

conducteur est Augustin Jobin. Il est remplacé par Alexandre Noreau qui remplit cette fonction jusqu'en 1969, année où ce service est abandonné par manque de clientèle.

En 1967, la compagnie Gauthier est vendue à un nommé Buteau qui la revend à Autobus Rive-Nord inc. Vers la fin des années 1980, chaque famille possédant une automobile, la clientèle diminue considérablement, et le service devient non rentable.

Le Club nautique Vauquelin et la marina

En 1968, 3 bateaux de plaisance appartenant à des Neuvilleois mouillaient à quelque 600 pieds du rivage à l'arrière de l'Auberge du Grand Quai. Il s'agissait de :

- *La Canadienne*, un voilier à coque de fer, propriété de Jean-Paul Grenier ;
- *La Grosse Noce*, une barque de pêcheurs achetée à l'Île-aux-Grues par un groupe de jeunes, soit Michel Turgeon, René Bouffard, Méo Girard et Julien Dubuc ; et
- *La Grande Mission*, un petit yacht dont les frères Antoine, Jean et Yves Dubuc étaient propriétaires.

Pour chaque excursion, il fallait partir du rivage en chaloupe pour rejoindre les embarcations ancrées au large. C'était impossible à marée basse et très difficile par mauvais temps. Comme le quai servait d'embarcadère pour les passagers, ces Neuvilleois commencèrent à penser à un petit port protégé des vents pour amarrer leur embarcation. En 1969, ils

fondèrent le Club nautique Vauquelin. Le premier bureau de direction fut formé de Jean-Paul Grenier, commodore, Jean-Pierre Giguère, vice-commodore, Gaston Gaudreau, 2^e vice-commodore, Marcel Bouffard, secrétaire, Michel Turgeon, trésorier, Maurice Grenier, Gaston Delisle, J.-A. Matte et Marc Thibault, membres.

Jean-Paul Grenier et Marcel Bouffard rencontrèrent les autorités du ministère des Transports qui acceptèrent de participer au projet. Le Club nautique fit donc une demande d'octroi pour construire un brise-lames à l'ouest du quai et pour creuser un bassin. Le Club s'engageait à dépenser un minimum de 40 000 \$ pour construire une capitainerie et les pontons nécessaires à un port de plaisance.

En 1971, les 33 premiers membres garantirent un prêt à la Caisse populaire de Neuville pour cette partie des travaux. Ces pionniers furent : Jules-Émile Alain, Carol Allaire, Jean-Guy Bacon, Maurice Béland, Michel Bernard, Michel Bernier, René Bertrand, Rolland Bertrand, Lucien Blouin, René Bouffard, Marcel Bouffard, Robert Cloutier, Paul Cloutier, Freddy Devito, Gaston Delisle, Antoine Dubuc, Jules Fiset, Roger Gagnon, Gaston Gaudreau, Claude Gilbert, Émile Grenier, Jacques Grenier, Jean-Paul Grenier, Maurice Grenier, Marc Hardy, André Hovington, J.-A. Matte, Gérard Naud, Guy Papillon, Lionel Pelchat, Marius Poirier, Marc Rouleau et Marc Thibault.



Plusieurs bénévoles participèrent à la construction des pontons et à d'autres ouvrages. Citons : Jean-Paul Grenier, André Bilodeau, Pierre Mandeville, Charles Beaudet, Freddy Devito et Maurice Béland. La première phase de la construction de la marina fut terminée à la fin de l'automne 1971. La première année d'activité fut celle de 1972. Le club avait alors 46 membres. Lors de l'ouverture officielle en 1973, il comptait 60 membres dont 44 possédaient des bateaux.

L'ouverture officielle de la marina eut lieu le 27 mai 1973. On servit un cocktail sur la jetée, suivi d'un buffet à l'Auberge du Grand Quai. La corde symbolique fut coupée par le premier commodore, Jean-Paul Grenier, accompagné du nouveau commodore, Marc Hardy. La même année, Charles Beaudet construisit un atelier de réparations de bateaux sur un terrain contigu à la marina.



Le 1^{er} président, Jean-Paul Grenier, accompagné du président Marc Hardy, coupe la corde emblématique (mai 1973).



Marina Club nautique Vauquelin lors de l'inauguration

La Grosse Noce



En 1983, le Club nautique Vauquelin demanda un nouvel octroi au gouvernement pour agrandir et pour creuser le bassin afin de pouvoir garantir la survie du Club et de pouvoir accueillir les nombreux visiteurs attendus au rendez-vous des grands voiliers en 1984. Après avoir obtenu l'appui de plusieurs organismes régionaux et après avoir présenté un projet d'amélioration des infrastructures d'accueil, le Club nautique Vauquelin obtint un octroi de plus de 460 000 \$ pour entreprendre les travaux.

En 1991, le Club nautique construisit une nouvelle capitainerie offrant tous les services aux membres et aux visiteurs. Enfin, en 1994, la municipalité de Neuville demanda au ministère des Transports et à celui de Pêches et Océans Canada de réparer le quai et de le céder à la municipalité, comme il venait de le faire à Grondines. Un comité fut formé de représentants de la municipalité, du Club nautique Vauquelin et de Pêches et Océans Canada afin de préparer un projet de création d'un parc municipal et d'un agrandissement du port de refuge. Les discussions entre les parties étaient assez avancées lorsqu'une partie du quai s'effondra en juillet 1997. L'urgence de la situation accéléra le processus de décision, et une entente de principe fut signée entre la Ville de Neuville et Pêches et Océans Canada. Un octroi fut accordé permettant la suppression de l'ancien quai, la construction d'une nouvelle jetée et le dragage des bassins. Ces travaux augmentèrent la capacité d'accueil du port de refuge. La Ville de

Liste des commodores de 1969 à 2000

1969-1972	Jean-Paul Grenier
1973	Marc Hardy
1974	Jacques Grenier
1975	Jacques Harvey
1976	Donald McDonald
1977	André Hovington
1978	Réjean Plamondon
1979-1981	Jean-Claude Fréchette
1982-1983	Jean Audet
1984-1985	Jacques Desarzens
1986-1987	Jean-Claude Fréchette
1988-1989	Robert Vaillancourt
1990-1993	Jacques Desarzens
1994-1997	Jean-Claude Fréchette
1998-2000	Jacques Desarzens

Neuville prendra possession de toutes les infrastructures appartenant au gouvernement fédéral : jetée, rue du Quai, etc. Un parc municipal permettra à la population de jouir d'un accès au fleuve et une promenade est aménagée sur la jetée est. Aujourd'hui, le Club nautique Vauquelin compte 55 membres dont 40 ont des bateaux. Avant les derniers travaux, le Club disposait de 82 emplacements ; l'ajout de 24 emplacements permet maintenant d'accueillir 106 bateaux.





Quai de Neuville – 1915



Beaux et belles d'autrefois



Attelage de luxe



Chez Eugène Soulard



*Norbert Beaudry et
Nicostrate Delisle (1890)*



*Eugène Brousseau, Antonio Rouleau
et Ulric Brousseau*



Omer Côté et son épouse (1928)



Chez Roger Larue



Départ pour Donnacona



Alphonse Delisle (vers 1920)



Taxi d'Henri Laperrière

Beaux et belles d'autrefois



Automobile de la famille Dionne



Automobile de Frenette



Automobile chez Roger Larue



Dépanneuse de W.J. Burns



Premier garage de René Bertrand



*Visite de Lord Grey à Neuville - 1911
(Automobile du D' Larue)*



Le cheval à l'aide de l'auto ...



le 1^{er} motocycliste à Neuville



*Au voyageur bien né,
la valeur n'attend pas le nombre des années.*



Les chemins et la poste

Les premiers chemins furent les chemins de grève. Une ordonnance du Conseil souverain du 13 mai 1665 nous donne une très bonne idée de ce qu'étaient ces chemins.

Sur ce qui a esté remontré par le Procureur Général du Roy qu'il est nécessaire de pourvoir aux chemins et ordonner les clotures au dessus des marées requérant pour cet effect que les clotures qui sont faictes le long des dites marées soient mises et apposées à deux perches au dessus des plus haultes marées pour estre les chemins libres tant pour la navigation que pour les bestiaux et charrois. Le Conseil a ordonné à toutes personnes qui ont et auront des clotures à faire sur le bord du fleuve de les mettre en sorte qu'il reste deux perches libres au dessus des plus haultes marées pour la liberté tant du passage des charettes et bestiaux que de la navigation. Enjoint à toutes personnes de reformer celles qui sont plus basses que les dites deux perches, et ce, à peyne de tout despens, d'hommages et intérêts et mesmes d'amendes, lorsque le cas requerra faute de satisfaire. Pourquoy permis à toutes personnes de rompre et oter celles qui ne seront pas conformes au présent arrêt qui sera lu, publié et affiché.

Le Gardeur de Tilly Damours Tesserie
Peronne Demazé

Le chemin de la côte nord entre Québec et Montréal

Au début de la colonie, le seul chemin existant en est un de grève. En 1708, Pierre Robineau, grand voyer, fait commencer un chemin aux portes de Montréal. En 1710, il ordonne des réparations entre Portneuf et Trois-Rivières, et en 1713, l'intendant promulgue des ordonnances obligeant les habitants de Saint-Augustin, de Pointe-aux-Trembles, de Bastican, de Champlain et de Cap-de-la-Madeleine à faire les chemins et les ponts dans leur paroisse respective conformément aux procès-verbaux du grand voyer.

En 1730, le chemin est presque carrossable entre Québec et Trois-Rivières et, en 1733, il est presque terminé jusqu'à Montréal. Lanouillier de Boisclerc, qui est alors grand voyer, écrit le 17 octobre : « Ce travail donne communication par terre depuis Québec jusqu'à Montréal, et le chemin se fait actuellement avec le même cheval en quatre jours. » En 1747, ce chemin serait carrossable pour les voitures s'il y avait des bacs construits sur les rivières de La Prairie, de Trois-Rivières et de Bastican.

Le chemin ouvert vers 1730 jusqu'à Trois-Rivières a traversé Neuville jusqu'en 1939, année où a été inaugurée la route 138. L'actuelle rue des Érables est une partie de l'ancien chemin du Roy ; elle suit le même tracé et a conservé tout le charme de ce premier lien entre Québec et Montréal.

Le chemin de Poste de Québec à Montréal comprenait alors 75 lieues avec 29 relais et la traversée de 7 rivières et coûtait 16,45 \$ de voiturage et 9 shillings et 2 deniers de traverse. À l'ordinaire, un shilling par lieue était exigé.

En 1912, le gouvernement du Québec décide de refaire le chemin du Roy de Québec à Montréal. La section de Neuville sera faite en macadam. D'ailleurs, la municipalité s'engage à payer 1 000 \$ du mille pour la réparation de ce tronçon. Le village sera finalement asphalté en 1952.

Les relais de poste

En 1790, un système de relais de poste existait entre Québec et Montréal par le chemin de la rive nord. Voici ce qu'en dit Isaac Wold qui fit le voyage à cette époque:



Pose du macadam sur le chemin du Roy en 1915

On ne trouve point, dit-il, dans toute l'Amérique septentrionale de route aussi commode et aussi bien servie que celle qui conduit de Québec à Montréal. Des postes sont établies à des distances réglées. Là, des chevaux paraissent attendre le voyageur. Chaque maître de poste est tenu d'avoir chez lui quatre calèches ou des carrioles suivant la saison; il y a en outre à chaque relais ce que l'on appelle dans le pays un aide de poste, qui est tenu d'avoir un nombre égal de ces voitures et de les fournir au maître de poste lorsque celui-ci les requiert. Au privilège exclusif de fournir des chevaux et des voitures, il n'y a rien d'attaché que l'obligation de servir les voyageurs dans un quart d'heure si c'est pendant le jour, et une demi-heure si c'est pendant la nuit

Les postillons sont obligés de courir à raison de deux lieues par heure. Le prix d'une calèche attelée d'un seul cheval est d'un shilling, monnaie d'Halifax (la cinquième partie d'une piastre). Il n'est rien dû au postillon. Quoique les calèches de poste soient lourdes, elles ne cahotent pas les voyageurs; elles sont en tout point préférables aux diligences américaines. Les chevaux du Canada sont petits et lourds, mais ils sont infatigables.

Tous les neuf milles environ, il y en avait un. Leurs propriétaires devaient avoir à la disposition des voyageurs des chevaux et des voitures pour les conduire d'un relais à l'autre. Les lettres étaient acheminées de Québec à Montréal par ce moyen. La correspondance d'outre-mer parvenait à Québec par bateaux. Un courrier hebdomadaire reliait aussi Montréal à New York.

Il y avait, en 1799, deux relais de poste à Neuville. L'un, dans le bas de la paroisse chez J. Grenier, aujourd'hui chez Maurice Grenier, et l'autre, dans le haut de la paroisse chez Grenon, aujourd'hui chez René Deschênes.



Courrier de Primes de luxes...

On trouvera la liste des tarifs à la fin du chapitre.

Le service postal

Comme il a été mentionné ci-dessus, il y avait en 1794 deux relais de poste à Neuville. L'un, chez Hyacinthe Grenier (aujourd'hui, résidence de Maurice Grenier) et l'autre, chez Pierre Grenon (ancienne terre d'Albert Savard). La distance entre les deux postes était de deux lieues ou six milles.

Bien que sous l'autorité du gouvernement anglais de 1770 à 1851, on peut dire que la poste était assez efficace entre Québec et Montréal. Puis, ce sont l'Ontario et le Québec, formant alors le Canada-Uni, qui ont pris ce service sous leur responsabilité. C'est à ce moment qu'a commencé la poste comme nous la connaissons aujourd'hui. Le service était rapide grâce au chemin de fer, et le nombre de bureaux de poste passa de 650 en 1851 à plus de 2 500 en 1867. À noter qu'avant l'utilisation du timbre-poste (1851), c'était le destinataire qui devait payer les frais postaux et que, pendant plus de 75 ans, le coût du timbre pour une lettre demeura à deux sous.

Voici la liste des maîtres de poste de Neuville :

- 1854 à 1857 – F.-X. Larue ;
- 1857 à 1861 – Damase Bernard ;
- 1861 à 1870 – Frédéric Larue ;
- 1870 à 1881 – Narcisse Blais ;
- 1881 à 1882 – Marcius Grenier ;

1882 à 1883 – M^{me} Léger Grenier ,
 1884 à 1889 – Marie-L. Grenier ,
 1890 à 1894 – M^{me} Aurèle Grenier ;
 1896 à 1901 – M^{me} C.-L. Magnien ,
 1901 à 1930 – Émilie Grenier-Letarte ;
 1930 à 1962 – Philippe Grenier ,
 1962 à 1984 – Roger Langlois ;
 1984 à 1985 – Pierre Gagnon ,
 1985 à 1991 – Jacques Noreau ;
 1991 à 1995 – Marcel Trudel ;
 1995 à ce jour – Pierre Angers.

Nous voyons que des membres de la famille de Léger Grenier agirent comme maîtres de poste à Neuville de 1881 à 1963. M^{me} Léger Grenier occupa cette fonction en 1882 et 1883. Ensuite, ce fut l'une

de ses filles, Marie-L. Grenier, de 1884 à 1889. Elle épousa Roger Larue en 1889. M^{me} Aurèle Grenier, qui prit la relève de 1890 à 1894, était la belle-fille de Léger Grenier. Émilie Grenier-Letarte, qui fut maîtresse de poste de 1901 à 1930, était une autre fille de Léger Grenier. Enfin, Philippe Grenier, qui lui succéda vers 1930, avait épousé Alice Larue dont



Louis-Philippe Grenier, maître de poste de 1931 à 1962

la mère, Marie-L. Grenier-Larue, était la sœur d'Émilie Grenier-Letarte.

Où étaient les différents bureaux de poste à Neuville ? Les maîtres de poste Damase Bernard (1857-1861) et Narcisse Blais (1870-1881) occupaient la maison au coin de la rue des Érables et de la rue de l'Église. Cette maison appartient aujourd'hui à Madeleine Angers. En 1881, le bureau de poste était installé dans l'auberge de Léger Grenier et est demeuré à cet endroit jusqu'en 1930. Une photo (chapitre sur les auberges) nous montre cette auberge en 1860, et la photo du bas, la même maison en 1916.

En 1933, Philippe Grenier installa le bureau de poste dans sa résidence qui était à l'ouest de l'ancienne auberge de Léger Grenier. En 1965, la



Le bureau de poste d'Émilie Grenier-Letarte (1901-1930). Il était situé en face du tennis, au coin des rues des Érables et Dombourg



Bureau de poste de Louis-Philippe Grenier (1931-1962)

Société canadienne des postes fit construire un nouveau bureau de poste qui est encore au service du public. Durant les années 1930 à 1950, le bureau



Émile Noreau – Attelage utilisé pour transporter la « malle » de la gare au bureau de poste

de poste était un lieu de rendez-vous pour la jeunesse. Après l'arrivée du train (vers 20 h 30) qui transportait le courrier, M^{me} Noreau, avec un attelage de chiens, montait la route de la Station tous les soirs pour aller chercher le courrier. Puis, le maître de

poste ouvrait le bureau, et toute la jeunesse du village s'y rassemblait. Il appelait par leur nom ceux qui avaient du courrier. Ces rencontres, qui avaient lieu tous les soirs de la semaine, étaient un moment fort de la sociabilité villageoise.

Tarifs de voiturage Québec-Montréal

	Lieues	Taxes
- De Québec jusque chez Nicolas à Cap-Rouge	3	5 shillings
- De Nicolas l'Aîné à Gingras à Saint-Augustin	3	5 sh.
- De Gingras à Grenier à Pointe-aux-Trembles	1	5 sh.
- De Grenier à Grenon à Dombourg	2	2 sh.
- De Grenon à la rivière Jacques-Cartier	2	2 sh. 6 deniers
Grenon ne mène l'hiver que jusque chez Godin en deçà de la rivière Jacques-Cartier	2	2 sh. 6
- De Godin à Marcotte à Cap-Santé	2	2 sh. 6
Piché demeure à l'ouest de la rivière Jacques-Cartier ; on prend la poste chez lui en été, et il mène jusque chez Marcotte à Cap-Santé	2	2 sh.
- De Marcotte à Noé à Deschambault	3	3 sh.
- De Rolet à Boisvert, dans le bout à l'ouest de Grondines	2	2 sh.
- Boisvert passe la rivière sur la glace en hiver et mène jusque chez Perin		2 sh.
- De Perin, à l'ouest de la rivière Sainte-Anne, jusque chez Guillemette à Batiscan, en été	2	2 sh.
- En hiver, Perin passe la rivière Batiscan sur la glace et mène jusque chez Gouin	2	2 sh. 3 deniers
- De Gouin, du côté de l'ouest de Batiscan, jusque chez Duval à Champlain	2	2 sh.
- De Duval à Champlain jusque chez La Croix dans la même paroisse	2	2 sh. 6 deniers
- De La Croix à Rocheleau à Cap-de-la-Madeleine	2	2 sh.
- De Rocheleau à Corbin, au passage du Saint-Maurice	1	1 sh.
- De Corbin à Pratt à Trois-Rivières	1	1 sh.
La plupart des personnes préfèrent aller de Cap-de-la-Madeleine à Trois-Rivières par eau; On paie pour une ou deux personnes.		2 sh.
- De Pratt à Panneton à Pointe-du-Lac	3	4 sh.
- De Panneton à Jean Lord à Machiche	3	3 sh.
- De Jean Lord à Forbes à Rivière-du-Loup	3	3 sh.
- De Forbes à Bélaire à Maskinongé	2	2 sh.
- De Bélaire à Trudel à New York	3	3 sh.
- De Trudel à Marchand à Berthier	4	4 sh.
- De Marchand à Lafontaine à D'Autray	2	2 sh. 6 deniers
- De Lafontaine à Robillard à Lavaltrie	3	2 sh. 6 deniers
- De Robillard à Dunoyer à Saint-Sulpice	2	2 sh. 6 deniers
- De Dunoyer à Deschamps à Repentigny	2	2 sh. 6 deniers
Dunoyer n'arrête pas chez les Deschamps en hiver ; il traverse la rivière sur la glace et mène jusque chez Dubreuil, au bout de l'île de Montréal		2 sh. 6 deniers
- De Dubreuil à P. Briand à Pointe-aux-Trembles (à préciser)	2	2 sh. 6 deniers
- De P. Briand à la ville de Montréal	3	5 sh.

Les auberges et les magasins

En 1741, l'intendant Hocquart émet une ordonnance pour contrôler le nombre de cabarets à Neuville.

14 août 1741

La multiplicité des cabarets dans la paroisse de Neuville ayant donné lieu à une infinité de désordres et de querelles dont il nous est revenu des plaintes, nous avons cru qu'il était nécessaire de les réduire et d'en fixer le nombre et de choisir, entre les habitants de cette paroisse, ceux sur lesquels nous puissions compter pour tenir cabaret, tant pour les besoins des domiciliés et malades de ladite paroisse que pour les voyageurs

À ces causes, nous avons réduit et fixé le nombre desdits cabarets dans la paroisse à six. En conséquence, en vertu du pouvoir à nous donné par sa Majesté, avons permis et permettons par ces présentes aux nommés Charles Letarte, Antoine Delisle, Pierre Stéguy, Jean-Baptiste Arbour, Noël Pelletier et Gilles Perrin dit Duplessis, de tenir cabarets pour les besoins des domiciliés, voyageurs et malades, à condition qu'ils seront toujours pourvus de vin et d'eau-de-vie pour en distribuer tant chez eux qu'à ceux qui voudront en emporter et qu'ils n'en pourront vendre les restes ni les dimanches pendant le Service Divin, même ces jours-là et les jours ouvrables après huit heures du soir, si ce n'est aux voyageurs qui pourraient entrer loger chez eux et pour le pressant besoin des malades...

En 1980, les terres où étaient situés autrefois ces cabarets étaient :

Terre de Charles Letarte, n° 1 du cadastre de Georges Nadeau ;
 Terre d'Antoine Delisle, n° 45 du cadastre de Gilles Genest ;
 Terre de Pierre Stéguy, n° 115 du cadastre d'Émile Côté ;
 Terre de Jean-Baptiste Arbour, n° 96 du cadastre de Luc Larue ;
 Terre de Noël Pelletier, n° 224 du cadastre de Jean-Paul Côté ;
 Terre de Gilles Perrin dit Duplessis dans le Deuxième Rang Ouest

En 1855, le curé Parent, dans une lettre envoyée à l'évêque, affirme que lorsqu'il est arrivé dans la paroisse, il y avait six cabarets et qu'il n'y en a plus. Plus tard, intervient la loi Scott qui introduit la prohibition de vente d'alcool dans presque toutes les campagnes. Mais la vente était libre dans les villes.

On trouve quand même des auberges et des maisons de pension pour loger les voyageurs et les vacanciers. Ce n'est cependant qu'en 1960 qu'un permis de vente d'alcool est délivré pour l'Auberge du Grand Quai.

En 1795, Joseph Proulx construit une auberge au village (aujourd'hui, le 655, rue des Érables, appartenant à S. Chandonnet). Puis, en 1840, Séraphin Angers, époux de Rose-de-Lima Angers, tient une maison de pension au 608, rue des Érables (aujourd'hui, résidence de Jean-Paul Grenier).

Auberge Aurèle Grenier

Dans l'édition de 1857-1858, le *Canada Directory* indique que Léger Grenier tient aussi une maison de pension au village. Aurèle Grenier, fils de Léger Grenier, qui possédait cette auberge en 1892, était aussi en compagnie avec Alfred Clermont, propriétaire de l'ancien quai. Les deux associés eurent un procès avec un nommé Kirouac de Québec. Ils y perdirent, incluant les frais, 1 320 \$; ce qui était une somme importante à l'époque. Clermont acquitta la dette à lui seul. Comme Grenier lui devait 663,50 \$, il dut céder en paiement, par contrat passé devant le notaire Bernard, le 17 juin 1892, « un emplacement de 117 pieds en comprenant le porche, borné au nord au chemin du Roy, au sud partie à Gauvin, partie à Desroches, et au sud-ouest au terrain de la fabrique ».

La maison fut donc divisée en deux. Plus tard, on ajouta un étage à la partie est, et Marie-Émile Grenier, veuve Letarte et fille de Léger Grenier, y exploita une maison de pension tout en tenant aussi le bureau de poste de 1900 à 1930. Aujourd'hui, une partie à l'est appartient à André Moisan ; c'est



La photo de 1860 nous donne un aperçu de l'ancien cimetière ; c'est en 1936 que tous les corps qui y avaient été ensevelis furent transférés dans le cimetière actuel. On y aménagea les terrains de tennis vers 1937.

Nous voyons que l'auberge de 1860 a été scindée en deux parties. La section de droite est demeurée sensiblement comme à l'origine alors que la section de gauche, où l'on retrouve le bureau de poste d'Émilie Grenier-Letarte, a été modifiée car on y a ajouté un étage. Tout ceci est le résultat d'une entente qui eut lieu en 1892.



Maison de pension (Marie-Émilie Grenier) (vers 1900)

le numéro 669, rue des Érables. La partie ouest, soit le 773, rue des Érables, appartient à Claude Trépanier et à Jocelyne Brière. Ces deux résidences sont situées en face des tennis, au sud de la rue des Érables.

* * *

Le *Lowell Directory* de 1871 nous informe que François Larue, tout en étant marchand général, offrait aussi chambre et pension dans sa maison située au 722, rue des Érables, aujourd'hui la propriété de Benoît Roby (ancien magasin Parent).

Au début des années 1900, Jean Derôme et son épouse utilisèrent la maison sise au 212, rue Dombourg comme pension de famille. C'est la maison qui fut occupée pendant plusieurs années par Philippe Grenier.

De 1909 à 1922, Laurent Belleau offrit gîte et couvert aux vacanciers dans sa superbe maison située au 188, rue Belleau. Cette maison fut plus tard la propriété de Napoléon Jacques. Elle est aujourd'hui la résidence de Cécile Gaudreault et Simon Carmichaël. Là, comme à l'Hôtel Beurivage, un court de tennis était à la disposition du public.

Hôtel Beurivage

En 1912, Joseph Rhéaume construisit l'Hôtel Beurivage pour sa mère, Henriette Lemay-Rhéaume, veuve d'Eugène Rhéaume. Celle-ci y tint un hôtel de villégiature jusqu'en 1928. Sa fille, Rose-Anne Rhéaume, lui succéda et garda ce commerce jusqu'en 1945. En 1941, l'hôtel fut détruit de fond en comble par un incendie. Joseph Rhéaume construisit un hôtel neuf sur le même site.

À la salle à manger, en pleine saison estivale, on servait 52 clients réguliers. La clientèle était composée surtout de familles de la petite bourgeoisie de Québec, qui venaient passer tout l'été à Neuville ; citons les familles Savard, Champoux, Lépinay, Gagnon, Gauvin, Corriveau, Désy, Embregts et



*Hôtel Beaurivage (Rhéaume)
(vers 1920)*



Hôtel Beaurivage (Saint-Laurent)

Méthot. Jusqu'en 1941, le coût de la pension était de 9 \$ par semaine, par personne. Les repas pour les passants coûtaient 0,65 \$.

Les années d'élections, les partis politiques organisaient des débats contradictoires. À Neuville, ils avaient lieu devant l'Hôtel Beaurivage et les orateurs s'installaient sur le petit balcon pour haranguer la foule.

En 1945, Rose-Anne Rhéaume vendit l'hôtel à Sylvio Robitaille qui, en 1946, le revendit à Marc-Aurèle Brochu. Puis, en 1947, l'hôtel fut acquis par Auguste Saint-Laurent. La famille Saint-Laurent l'administra jusqu'en 1963. Le nouvel acquéreur était

Eugène Bérubé qui refila le tout à M^{me} Gagnon. Celle-ci était prête-nom pour le gang à Darabaner, qui se spécialisait dans la fraude aux assurances par le moyen de l'incendie. En 1963, elle mit le feu à l'hôtel.

Hôtel Bellevue

Au village, sur l'ancienne route 2, en 1931, Léonie Gagnon-Lapierre établit une maison de pension et un hôtel pour touristes et voyageurs. (aujourd'hui le 614, rue des Érables). Ses filles Manny, Jeannette et Gertrude l'aidaient à servir les clients. Une famille de Montréal, originaire de Neuville, celle de Louis-Eugène Larue, vint y passer l'été pendant plus de 10 ans. Pour cette famille de 4 personnes, le prix demandé était de 135 \$ par mois. Pour les voyageurs et les touristes, les prix étaient de 0,50 \$ pour un repas et de 1 \$ pour la chambre.

Les travaux de dragage du fleuve, surtout ceux de 1934 à 1937, amenèrent une clientèle de travailleurs de Sorel. La construction de la route 138, en 1937 et 1938, fournit aussi une clientèle de travailleurs. Plusieurs personnes du bas de la paroisse, qui travaillaient au village, prenaient le



Hôtel Bellevue (Lapierre)

repas du midi à l'hôtel et, quelquefois, y couchaient. D'autres clients occasionnels y venaient surtout pendant l'hiver : des vétérinaires, le croque-mort de Pont-Rouge, une coiffeuse qui, pendant quelques jours, y exerçait son métier, de même qu'un opticien de Québec et des employés du chemin de fer Canadien national ou de la Shawinigan Power, etc.

En 1945, les prix avaient augmenté. Les chambres coûtaient 3 \$, et la pension pour une semaine était de 15 \$. En 1939, les revenus bruts furent de 2 500 \$. Cet hôtel ferma ses portes en 1950. Aujourd'hui, c'est la résidence de Gérard Marcheterre, au 614, rue des Érables.

Hôtel Beauséjour

Dans le bas de la paroisse, Alice Hardy (épouse de Zotique Naud) tint un hôtel pour touristes de 1927 à 1939. Après son mariage avec Paul Naud, Maggie Boissonneault participa à l'administration de l'hôtel jusqu'à la fermeture en 1939. L'Hôtel Beauséjour recevait surtout des touristes américains qui se rendaient à Québec par la route 2 (aujourd'hui, la rue des Érables) qui, jusqu'en 1939, était la route qui reliait Montréal à Québec. Cet hôtel était ouvert de Pâques à la Toussaint. On y dînait pour 0,50 \$, et une chambre pour deux personnes coûtait 1,50 \$.



* * *

Il faut mentionner le Manoir de Neuville, une pension de famille tenue par René Langlois et son épouse, au début des années 1940, dans la maison sise à l'angle de la route du Quai et de la rue des Érables, la propriété actuelle de Paul Côté.

L'Auberge du Grand Quai



L'Auberge du Grand Quai fut l'œuvre de Gaston Delisle. À l'âge de 22 ans, en 1947, Gaston Delisle construisit sur le bord du fleuve un petit restaurant qu'il nomma Buffet de Neuville.

La guerre est enfin finie, et les Américains, qui ont été privés des possibilités de voyager depuis plus de 5 ans, envahissent les routes du Québec. La clientèle locale et touristique permet un bon départ. Dès 1949, M. Delisle agrandit le Buffet et installe une pompe à essence. En 1951 et 1952, il exécute un nouvel agrandissement et ajoute un étage avec chambres. En 1953 et 1954, il construit des « cabines » et un étage complet avec chambres. Puis en 1965, il refait le toit et construit une terrasse en 1975.

Gaston Delisle exploita l'Auberge du Grand Quai de 1947 à 1988. L'Auberge était le lieu de rendez-vous de toute la paroisse. On y célébrait les noces,



Auberge du Grand Quai

les enterrements de vie de garçon, les anniversaires de mariage, etc. Le premier banquet de noces servi au Buffet de Neuville fut celui d'Adrien Archambault et de Cécile Burns, le 1^{er} octobre 1949, jour de leur mariage.

Au début des années 1970, Gaston Delisle disait : « Aujourd'hui, j'organise les banquets de noces des enfants de ceux qui ont fêté leur mariage ici, il y a vingt-cinq ans. » Presque toutes les familles de Neuville ont des souvenirs qui se rattachent au Grand Quai.

Depuis 1988, il y a eu trois propriétaires. Des réparations majeures ont été entreprises en 1990 et en 1995. Elle fut détruite par un incendie en septembre 1997.

Au Pré fleuri

En 1948, Roméo Carreau construisit une petite auberge et des « cabines » pour les touristes dans le haut de la paroisse, près de la route de Pont-Rouge. Ce commerce touristique fut exploité de 1948 à 1964, sous le nom d'Au Pré fleuri.



Motel Au Pré fleuri



Le Castel Vauquelin

En 1950, Luc Gaucher ouvrit l'auberge Le Castel Vauquelin sur le bord du fleuve. Cette auberge fut très populaire pendant plus de 20 ans. À cette époque, une forte clientèle venait de Québec pour y danser, car les règlements municipaux et la loi sur la vente d'alcool défendaient la danse dans les bars et restaurants de la ville de Québec et des alentours. De plus, les chambres et les « cabines » étaient très achalandées durant la saison estivale, car les touristes américains et ontariens y affluaient. À partir des années 1970, à cause du changement des règlements sur la danse et les alcools à Québec, de l'ouverture de la route 9 sur la rive sud et de l'autoroute 20, ce commerce périclita.

Après les Gaucher, l'hôtel passe dans plusieurs mains dont celles de M^{me} Desjardins et, finalement, aux Tremblay qui le vendirent à l'entreprise Génie-Cellulaire inc., appartenant à Roland Drolet en 1990. L'hôtel fut alors utilisé pour tenir des réunions et pour vendre des appareils Rhumart. Mais il fut aussi entièrement rénové ; et, en 1998, François Drolet, fils de Roland Drolet, qui était un médaillé olympique en patinage de vitesse à Nagano, en compagnie de ses médaillés olympiques, Éric Bédard, Frédérick Blackburn et Nathalie Lambert, acheta la bâtisse et lui redonna sa vocation hôtelière.

Le nouvel hôtel, Le Manoir de Neuville, avec ses chambres thématiques, cinq chalets, un bistro, une terrasse avec vue sur le fleuve et une salle à manger

offrant une cuisine de qualité, fut ouvert au public en septembre 1999. Il est rapidement devenu un lieu de rendez-vous pour les Neuvilleois, les Québécois et une bonne clientèle touristique.

Motel L'Égaré

En 1954, Renaud Légaré, qui avait tenu plusieurs restaurants à Québec, acheta l'ancienne propriété de la famille Dionne transformée en auberge par René Langlois quelques années auparavant.

Maison Dionne aujourd'hui site du Motel L'égaré



Renaud Légaré remplaça cette auberge par un motel moderne. Il ouvrit aussi un terrain de camping sur le plateau inférieur et y construisit une piscine publique. Il donna son nom au motel, soit Légaré. À la fin des années 50, des aventuriers traversèrent l'océan Atlantique sur un radeau qu'ils avaient fabriqué eux-mêmes. Ce radeau, appelé *L'Égaré*, fut exposé à côté du motel pendant plusieurs années.



Motel L'Égaré

Le motel porte aujourd'hui le nom de L'Égaré. Ce camping et ce motel sont encore en activité aujourd'hui.

Auberge Alouette

Auberge Alouette



Vers 1948, André Rhéaume construisit une petite auberge avec cabines au sud de la route 138, à l'entrée ouest du village. Cette auberge, qui portait le nom d'Auberge Alouette, fut ouverte jusqu'en 1978.

Edgar Burke en fit l'acquisition en 1954 et l'administra avec son épouse jusqu'en 1967. Durant cette période, l'achalandage touristique assurait une bonne rentabilité. Mais après, l'ouverture de l'autoroute sur la rive sud détourna cette clientèle et la rentabilité de l'auberge s'en ressentit. C'est pourquoi de 1967 à 1978 plusieurs propriétaires s'y succédèrent. Mentionnons Denis Roberge, Philippe Auger, Lucien Massie et Alfred Jolicoeur.

Plage Saint-Laurent (Paul Bouffard)

En 1940, Paul Bouffard avait construit un nouveau garage sur la route 2 (138). En 1945, il construisit 12 « cabines » au sud de la route sur le bord du fleuve. En 1950, il en ajouta 5 autres, une nouvelle maison et une salle à manger.

L'affluence des touristes américains dans les années d'après-guerre assura une nombreuse clientèle pour tous les établissements touristiques de Neuville. À partir de l'année 1965, la clientèle



Plage Saint-Laurent (Paul Bouffard)

diminua, car de nombreux motels étaient alors disponibles à l'entrée de Québec, et quelques années plus tard l'ouverture de la route 9 et de l'autoroute de la Rive-Sud rendirent ces « cabines » beaucoup moins rentables.

Camping et plage Béland

En 1961, les frères Roger et Marc Béland érigèrent un barrage sur la rivière Noire et créèrent ainsi un lac et une plage sur un terrain adjacent à la route 365. Ils construisirent un restaurant et 5 kiosques avec tables pour donner un peu d'ombre aux clients. Une plage entourait le lac et était ouverte au public. Le prix d'entrée était de 1 \$ par automobile. Les fins de semaine et les jours de fête, on y recevait jusqu'à 200 automobiles, soit de 500 à 600 personnes. Une trentaine d'espaces pour le camping étaient à la disposition du public. Outre la clientèle de Neuville, on pouvait compter sur celle des paroisses environnantes. De plus, plusieurs



Camping et Plage Béland

résidents de Québec étaient des habitués. L'entreprise était réellement familiale. Les épouses de Roger et de Marc Béland, Jeannine Denis et Lucille Jacques, ainsi que leurs enfants, se partageaient les tâches.

La construction de l'autoroute 40 en 1973 amena l'expropriation d'une bonne partie du terrain et la fermeture de la plage et du camping.

Royal Tea Room



Royal Tea Room – Amédée Langlois

Les magasins généraux et les épiceries à Neuville

Le premier document qui mentionne un magasin général à Neuville est le contrat de construction de la maison de Jean Langlois, marchand, daté de 1776. Cette maison a appartenu ensuite à la famille de Nicostrate Delisle durant trois générations. Elle appartenait à Alphonse Côté quand elle fut détruite dans l'incendie de 1971.

Jean Langlois donna ses biens à son gendre, Jean Guillet, en 1802. À cette occasion, le notaire F.-X. Larue fit un inventaire de tout ce qui se trouvait dans le magasin.

On y trouve du tissu à la verge (du basin, de l'indienne, du coton, de la toile, de la ratine, du drap, de la flanelle et de la mousseline), ainsi que des cravates, des mou-

choirs, des shalls, des bas de coton, des boucles et des jarrettières, des boutons, des boucles à soulier, du gallon, des rubans, des petits peignes, des dés à coudre, des couteaux à ressorts, des broches à tricoter, des souliers français et des grelots, en plus, du coton à mèche, du tabac à chiquer, du papier à écrire, des tasses à café de grès, des assiettes de grès et de terre, des bols de grès blanc, des hameçons, des pierres à fusil, des clous, des broquettes, du tabac en poudre, du savon et de la poudre à tirer.

En 1802, il n'y avait que 10 maisons au village. Comme 95% de la population cultivait la terre et était autosuffisante pour la nourriture, ce marchand ne vendait presque pas de victuailles.

Ensuite, sur ce terrain et, plus tard, sur le terrain voisin à l'ouest, se succédèrent les marchands suivants :

Jean Guillet de 1802 à 1827,
 Charles Trudel de 1829 à 1843,
 Frédéric Auger de 1843 à 1855,
 Nicostrate Delisle (gendre de Frédéric Auger) de 1855 à 1900,
 Athanase et Ernest Delisle en 1924,
 Alexandre Bazin en 1929,
 Norbert Beaudry en 1934,
 Ernest Papillon en 1937,
 J.-U. Godin en 1944,
 J. Cantin en 1945,
 J.-A. Tremblay en 1948,
 Jos Rioux en 1951,
 E. Blouin et F. Montreuil en 1953.



Paul Dubuc, en 1964, fut le dernier à y tenir un magasin général. Ensuite, la bâtisse fut cédée à Charles Gagnon en 1968 et à Napoléon Béland, aussi en 1968. Le magasin fut détruit par l'incendie de 1971.

Monique Barbeau-Larue, qui était la fille issue du premier mariage d'Albertine Godin-Papillon, nous dit que c'est surtout sa mère, aidée de ses trois filles, Germaine, Monique et Simone, qui exploita ce commerce. On y vendait de la quincaillerie (vitres, clous, vis, outils, outils de ferme, etc.) ainsi que du tissu à la verge, des *overalls*, des pantalons pour hommes, des parkas, des bottes de travail en caoutchouc et en cuir ainsi que de la vaisselle et des chaudrons. On y vendait aussi de l'épicerie.



Jean Dudomaine et, plus tard, Philippe Noreau y travaillèrent comme commis. Ils s'occupaient de prendre les commandes et de faire les livraisons dans toute la paroisse. Pour ce faire, on louait les services de Raymond Côté (fils de Joseph-Alphonse Côté) avec son cheval et sa voiture, de Charles Angers ou de Charles et Roland Gagnon. À l'épicerie, on trouvait surtout des produits en vrac tels que la mélasse, le vinaigre, le



Magasin d'Ernest Parent



Magasin d'Albert Côté

Camion
d'Ernest
Parent

Narcisse et Norbert Beaudry sont mentionnés comme marchands généraux dans le *Canada Directory* de 1850-1851 ainsi que Sophie Bertrand, Nicostrate Delisle, Jean Gagné, Léger Grenier et Moïse Hardy.

En 1820, Joseph Larue, marchand, occupe la maison sise au 722, rue des Érables. Les marchands suivants se succédèrent à cet endroit :

sucré, la cassonade, le café et le thé. Durant le carême, on vendait aussi du poisson gelé.

* * *

J.-A. Tremblay - 1904,
Casimir Naud - 1904,
Eugène Angers - 1908,
Ulric Angers - 1910,
Ély Bouffard - 1926,
Ferdinand Turgeon - 1926,
Émile Pelletier - 1928,
Alcide Parent - 1930,
René et Ernest Parent - 1948,
Ernest Parent - 1965,
Veuve Jeanne Gauvin-Parent - 1966



Magasin de Napoléon Mercure



Épicerie de Mme Laperrière

Ce commerce ferma ses portes en 1969.

Napoléon Mercure tint aussi un magasin général de 1915 à 1936 environ, en face du local précédent, soit à l'endroit où Henri et Benoît Roby tinrent une épicerie-boucherie de 1952 à 1978 au numéro 729, rue des Érables.



Épicerie de Pierre Béland – voiture de livraison – 1931

Aussi, au village, Albert Côté tint un commerce d'épicerie en face de l'église de 1935 à 1971. Ce commerce fut aussi détruit par l'incendie de 1971. Après l'incendie, Raymond Frenette y construisit une épicerie qu'il garda jusqu'en 1996.

Veuve Marguerite Béland-Laperrière exploita aussi une petite entreprise dans la rue Bourdon de 1951 à 1973.

Dans le haut de la paroisse, au coin de la route 138 et de la route de Pont-Rouge, Pierre Béland ouvrit une épicerie en 1918. Son fils Médéric y travailla quelques années à faire la livraison, alors que son autre fils, Auray, y travailla de 1935 jusqu'à la fermeture en 1979. D'après Médéric et Auray Béland, on trouvait dans la cave de l'épicerie de la mélasse en tonneau, du vinaigre et de l'huile de charbon en baril. Dans le magasin même, on vendait des remèdes : remède de l'abbé Warré, sirop Lambert, huile de castor, liniment Minard, etc. Il y avait aussi du sucre, de la cassonade, du thé, du café, de la farine, du gruau, du Corn Flakes, de la poudre à pâte Puritas, des soupes en conserve (seulement

aux tomates et aux légumes) ainsi que des poires et des pêches en conserve. En hiver, on vendait aussi du poisson (hareng fumé, morue salée, etc.). En plus des aliments, on vendait des clous, des manches de haches, des bottes, des « claques » et des bottines de feutre. À partir de 1927, on vendit aussi de la « gazoline ».

Comme c'était une entreprise familiale, on n'avait pas de salaire. On était nourris, logés, habillés et, de temps en temps, on nous donnait de l'argent de poche. Le gros problème, c'était le crédit. En hiver, personne n'avait les moyens de payer. Il fallait faire crédit. Quelques-uns, en vendant du bois de chauffage, pouvaient faire quelques paiements après les Fêtes. Mais en général, les premiers paiements venaient avec les sucres au printemps. Quand il y avait un bon hiver de neige, ça aidait un peu, car les gens travaillaient à déblayer la voie ferrée. On faisait la livraison dans toute la paroisse, de chez Jos Soulard à l'est jusque chez Alozius Beaudry à l'ouest.



Restaurant Daigle

La pêche

Dans presque tous les contrats de concessions des seigneurs Dombourg et de Neuville, nous voyons que les censitaires avaient le droit de pêche sur le fleuve Saint-Laurent face à leurs concessions. Le seigneur exigeait le trentième poisson contre ce droit. Ceci ne paraît pas très important aujourd'hui, mais au début de la colonie, cette pêche était une vraie manne pour les habitants. Comme on avait très peu d'animaux, la viande se faisait rare en hiver : après une année de mauvaise récolte, il y avait un réel danger de famine. Heureusement, l'abondance d'anguilles permettait aux habitants de se nourrir.

Dans le *Bulletin des recherches historiques* (1930), J.-E. Roy, citant les *Relations des Jésuites*, les écrits de La Hontan et du père de Charlevoix, nous donne l'information suivante sur l'anguille :

Notices sur l'anguille

En septembre et octobre une manne inépuisable. Cette manne était l'anguille. Ce poisson donnait alors en si grande abondance qu'on aurait dit que les eaux en étaient couvertes. Un seul pêcheur en pouvait prendre pour sa part quarante, cinquante et jusqu'à soixante-dix milliers (*Relations des Jésuites* – 1660).

Les aborigènes pêchaient l'anguille de deux façons, avec une nasse ou avec un harpon. Une nasse pouvait tenir cinq à six anguilles. Quand la mer était basse, on plaçait cet engin sur le sable, dans un endroit écarté, en l'assujettissant fortement au sol de façon que la marée ne l'emportait point. De chaque côté de la nasse, on élevait une muraille de cailloux roulés. L'anguille qui ne laisse jamais le fond de la rivière longeait cette chaîne perfide et venait tomber dans l'embûche qui lui était tendue. Selon les vents et les temps, on pouvait dans une seule marée en prendre jusqu'à trois cents. Par une mer agitée, ce genre de pêche était d'ordinaire toujours heureuse, mais dans les temps calmes, il fallait avoir recours au harpon (*Relations des Jésuites* – 1664).

Cette pêche au harpon ne se faisait que la nuit. Deux hommes embarquaient dans un canot : l'un se tenait à l'arrière avec son aviron, pendant que l'autre, debout à la proue, harpon en main, guettait la proie. La pince du canot, garnie d'un flambeau fait d'écorce de bouleau, éclairait la mer. L'anguille, attirée par cette lumière fantastique, était aussitôt dardée. On en prenait ainsi des quantités prodigieuses. Elle était boucanée. La peau servait à faire des courroies, et les charlatans s'en servaient pour faire des remèdes. Les Français, experts dans l'art culinaire, la salaient comme le hareng, la mettaient en barriques et la conservaient ainsi toute l'année.

La pêche se faisait surtout de Québec jusqu'à Trois-Rivières. La raison de son abondance dans cet endroit, c'est que les marsouins blancs lui faisaient

Une « pêche à fascines »



la chasse en aval de la capitale. En 1721, on établit deux pêches au marsouin : à Baie-Saint-Paul et à Kamouraska. Le père de Charlevoix note que ces pêches ont beaucoup nui à celle de l'anguille qui,

après avoir été salée et mise en barriques, était expédiée aux Antilles françaises et échangée pour de l'indigo, du rhum et du sucre.

On peut aussi noter qu'en 1740, Guillaume Estèbe, marchand de Québec, exploitait un poste de pêche au Petit Méticana sur la côte du Labrador. Dans les actes notariés de Latour, on trouve les noms de plusieurs pêcheurs qui y ont travaillé, dont François Delisle et Jean-Baptiste Denis de la Pointe-aux-Trembles, de même que Jean Denis et Joseph Angers, tous deux de Neuville. Il y a toujours eu des pêcheurs de profession à Neuville.

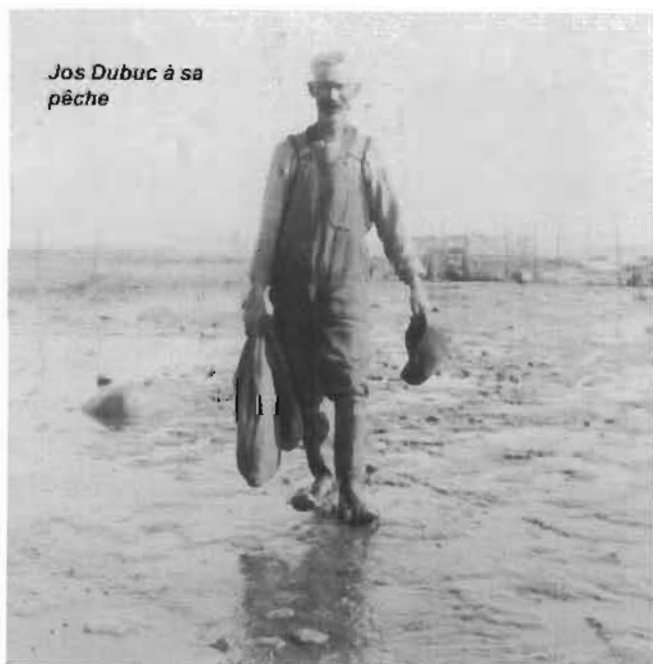
À la fin du 19^e siècle, on avait perfectionné les méthodes de pêche. À marée basse, on partait du rivage et on avançait 300 à 400 pieds vers le large, puis on érigeait une haute clôture avec des perches verticales reliées par de la broche. À l'extrémité, on construisait une cage d'environ 30 pieds sur 15. Le poisson, surtout l'anguille, qui voyait son chemin fermé par cette clôture, la suivait vers le large et entraînait dans la cage, aussi appelée coffre, où il pouvait entrer facilement, mais d'où il ne pouvait sortir. À marée basse, le pêcheur venait avec son cheval et sa voiture, et quelques décennies plus tard avec son camion, et il recueillait le contenu de la cage. Il y trouvait de l'anguille, de l'esturgeon, du doré, de l'alose et, à l'automne, de l'éperlan. La plupart des

pêches avaient deux coffres, l'un pour capturer le poisson à la marée montante et l'autre, à la marée baissante.

Le premier à installer cette sorte de pêche à Neuville, au début des années 1900, a probablement été Jos Dubuc, le père de Louis, qui en a tendu une sur la batture devant sa terre. Puis son fils Wilfrid a pris la relève et l'a exploitée jusqu'en 1939. En septembre 1932, après un orage accompagné de forts vents du nord-est, il a fait une pêche miraculeuse : les coffres étaient pleins d'anguilles. Il a dû demander l'aide de Willie Burns, qui est venu avec son camion. On l'a rempli, et le produit de la pêche a été vendu à une compagnie dans le port de Québec.

Arthur Matte a exercé le métier de pêcheur de 1933 à 1969. Il tendait une pêche dans le haut de la paroisse, à peu près vis-à-vis de la terre d'Elzéar Bédard.

Pendant quelques années, M. Matte a aussi tendu une autre pêche pour l'anguille dans le bas de la paroisse, près des îlets. Il avait aménagé un bassin alimenté en eau fraîche près de sa résidence de la rue Vauquelin et y gardait du poisson vivant. Les prises consistaient en aloses, dorés, esturgeons, barbottes et anguilles. Par ailleurs, le fait de posséder un camion lui permettait de vendre son poisson non seulement à Neuville, mais également à Pont-Rouge et à Donnacona. De plus, il pouvait aussi livrer l'anguille directement à bord de bateaux allemands au port de Québec et, durant la saison de l'éperlan, il fournissait plusieurs épiciers de Québec. Il faut se rappeler qu'à cette époque tout le monde faisait abstinence le vendredi, c'est-à-dire qu'on ne pouvait pas manger de viande cette journée-là, ce qui aidait



Jos Dubuc à sa pêche



Pêche d'Arthur Matte

beaucoup au commerce du poisson.

M. Matte tendait aussi des lignes dormantes plus au large, près de sa pêche. Il y installait jusqu'à 300 hameçons en lignes dormantes, et c'est là qu'il prenait les plus gros esturgeons. Le plus gros dont on se souvienne pesait près de 75 lb (34 kg).



*Arthur Matte
avec un
esturgeon*

Jusqu'en 1967, il prenait en une saison de 25 000 à 30 000 lb d'éperlans. Mais les travaux sur les îles de Montréal pour Expo 67 et les insecticides utilisés pour le bien-être des visiteurs eurent un effet catastrophique sur l'éperlan qui frayait dans ces parages. En 1968, il ne prit que 3 000 lb d'éperlans et en 1969 il ferma boutique.

Jusqu'en 1969, la pêche à l'éperlan attirait des centaines de pêcheurs de Québec et de la région. Le samedi et le dimanche, de la fin septembre jusqu'au début décembre, il fallait se rendre de bonne heure sur le quai pour y trouver une place si on voulait pêcher. Aujourd'hui, l'éperlan a complètement disparu de Neuville. Quant aux autres poissons, il y a encore un peu d'anguille, du doré, du brochet et de la carpe.

En 1950 et en 1951, Raoul Lapierre tendait une pêche à l'éperlan près du quai chez Châteauvert. De 1954 à 1968, Luc Larue également tendait une pêche à l'automne pour l'éperlan et pour l'anguille. Il vendait son anguille à Demers de Saint-Nicolas. Enfin, Roger Béland installa une pêche vis-à-vis de la terre de Noël Hardy de 1964 à 1980. Pendant les quatre premières années, il fit de bonnes pêches. Il prenait du bar, de l'esturgeon, du doré, de l'anguille et de la barbotte en saison, et de 10 000 à 12 000 lb

d'éperlans par année. Après 1969, l'éperlan et l'esturgeon ont disparu. Il ne prenait plus qu'un peu d'anguilles et de la barbotte. Roger Béland vendait sa barbotte à André Saint-Ours, pêcheur de Saint-Grégoire de Nicolet, et le reste de son poisson à Gérard Gingras de Saint-Nicolas.

Arthur Matte avait construit une glacière près de sa résidence. Fin mars début avril, plusieurs personnes travaillaient avec lui pour couper la glace sur la batture. Les blocs de glace étaient soulevés par un levier, déposés dans un traîneau et transportés jusqu'à la glacière. Il utilisait cette glace pour conserver son poisson frais lorsqu'il le livrait à ses



Jos Robitaille, Lucien Brousseau et Elzéar Léveillée

Coupe de la glace



Levier pour charger la glace dans le traîneau

clients. La coupe de la glace était organisée chaque année par lui-même et par les frères Jos et Henri Robitaille qui avaient aussi une glacière attenante à leur boucherie.

L'hiver, sur la glace de la mare chez Hardy, on voyait plusieurs cabanes pour la pêche à la loche ou petite morue. Cette activité était très populaire, et un bon pêcheur pouvait prendre plusieurs centaines de poissons durant une bonne marée.

L'été, dans la rivière à Matte, la pêche à la truite de ruisseau était le sport favori de nombreux Neuvilleois.

La rivière à Matte

La rivière à Matte, qui court d'est en ouest au bout des terres du Premier Rang, était un paradis pour la pêche à la truite. Les meilleurs pêcheurs des années 1930 à 1940 étaient Ferdinand Turgeon et Henri Robitaille. Pierre Filteau et Paul Lapierre étaient aussi des mordus de cette pêche. Dans les années 1960 à 1970, Hervé Deschênes, qui réside sur la route Gravel près de la rivière, y prenait plus de 500 truites par année. La photo ci-contre le montre avec une belle prise en 1970. Les 15 truites que l'on voit mesurent de 8 à 15 pouces (20 à 38 cm). Les membres de la famille Cormier du chemin Lomer étaient aussi de bons pêcheurs.



Hervé Deschênes – pêche à la rivière à Matte

La construction d'un barrage sur la rivière, près du lieu de frayage de la truite, en a considérablement réduit la population sur tout le parcours de la rivière.

L'Association de chasse et pêche de Neuville

En 1963, un certain nombre de Neuvilleois se regroupent pour former un club de chasse et pêche. La première réunion de l'Association a lieu à l'Auberge Alouette le 21 janvier 1965. Le premier bureau de direction est alors composé de Paul-Eugène Drolet, président, de Michel Turgeon, secrétaire, de Raymond Frenette, trésorier, et de Jean-Paul Brown, vice-président. Six directeurs sont aussi élus : Georges Nadeau, Thomas Martineau, Raymond Côté, Léopold Matte, Yves Dubuc et Claude Nadeau. Au début, le club organisait des cours de « casting » (lancer léger).

En 1966, Gaston Delisle et Thomas Martineau sont mandatés pour acheter d'un dénommé Thibault le club La Canardière dans la réserve Portneuf. Ce club gérait huit chalets sur six lacs. En 1969, l'Association de chasse et pêche de Neuville est incorporée et prend possession des biens de l'ancien club La Canardière.

L'Association comprenait alors 100 membres, et il en coûtait 50 \$ pour en faire partie. Le bureau de direction était formé de Paul-Eugène Drolet, président, de Thomas Martineau, vice-président, de Pierre Filteau, secrétaire, ainsi que de Guy LaRue, Yves Dubuc, Roger Béland, Raymond Côté et Philippe Béland, tous administrateurs. Le club comptait 8 chalets et 4 lacs qu'il ensemençait chaque année, et il offrait 20 chaloupes aux pêcheurs. Il fut aboli par la loi le 1^{er} mai 1978. Par conséquent, les lacs sont ouverts au grand public depuis ce temps. Par contre, l'Association a conservé tout ce qu'elle possédait, et les membres peuvent s'en servir à des taux préférentiels. Thomas Martineau est toujours administrateur de la ZEC.

Naufrages et accidents

Deux naufrages sont arrivés à peu près au même endroit à Neuville dans un intervalle de 172 ans. Le premier résulte d'un combat naval ; et le second, d'un accident provoqué par la mauvaise température.

Naufrage de l'*Atalante*

Après la bataille de Sainte-Foy en 1750, la frégate française, l'*Atalante*, commandée par le capitaine Vauquelin, fut poursuivie par deux vaisseaux anglais : le *Diane* et le *Lowenstoff*. À bord de l'*Atalante* se trouvaient 110 marins français et 60 soldats canadiens.

Dans son journal, Vauquelin raconte :

Nous avons continué de monter et de canonner de retraite les deux frégates de chasse ; mais enfin, voyant l'avantage qu'elles avaient sur nous et prévoyant qu'elles nous suivraient et nous joindraient sous peu, j'ai cru n'avoir rien de mieux à faire que de chercher un endroit commode pour échouer la frégate et pouvoir sauver les équipages du Roi qui peuvent être très nécessaires à la colonie où l'espèce manque.

Vauquelin a donc échoué sa frégate devant l'église de Neuville à 7 h 30, le matin du 16 mai 1760. Pendant trois heures, les vaisseaux anglais, le *Diane*, armé de 32 canons, et le *Lowenstoff*, armé de 24 canons, bombardèrent l'*Atalante* qui était échouée sur la chaîne de roches. Les frégates anglaises tirèrent 850 coups de canon.

À 9 h 30, l'*Atalante* était sans défense, car l'eau avait submergé la soute et mouillé la poudre. Vauquelin réussit avec un bateau et un radeau à débarquer tous les marins et les soldats, sauf lui-même, cinq officiers et six hommes d'équipage.

Vauquelin mentionne que 40 hommes ont été tués ou blessés. Parmi les morts, on trouve J.-B. Larue, capitaine de milice de Neuville. Ce dernier, avec d'autres miliciens de Neuville, avait participé à la bataille de Sainte-Foy sous le commandement du seigneur de Neuville, Nicolas Renaud d'Avènes Desmeloises.

Le lendemain, le 17 mai, les Anglais mirent le feu à l'épave de l'*Atalante*. Durant la nuit du 17 au 18 mai, une tempête s'éleva. La frégate *Lowenstoff* rompit ses amarres et sombra à l'extrémité est de Neuville.

Naufrage du *Cana II*

Le second naufrage se produisit dans la nuit du 8 au 9 novembre 1932. Un yacht rempli de boissons alcooliques de contrebande, le *Cana II*, essaya d'accoster au quai de Neuville pour décharger une cargaison de whisky des îles Saint-Pierre et Miquelon ainsi que du brandy et du rhum. Un camion, venant de Saint-Raymond selon les uns, de Saint-Casimir selon les autres, l'y attendait.

Mais comme il ventait fort du nord-est, l'équipage manqua son accostage et le yacht vint s'échouer sur la roche à Robitaille. Les trois membres d'équipage, se voyant captifs, jetèrent la cargaison à l'eau afin de sauver leur yacht.

Au petit matin, les cris des naufragés alertèrent les riverains. C'est vers 7 h que plusieurs Neuvilleois essayèrent de mettre des chaloupes à l'eau pour les sauver. Comme il était impossible de remonter vers l'épave à cause du vent du nord-est, on décida d'embarquer deux chaloupes sur un camion appartenant à Dave Devito et de se rendre au quai.

Là, on mit les deux chaloupes à l'eau et on put atteindre le yacht avec le vent dans le dos. Arthur Matte, Roméo (Ti-fille) Châteauvert et Elzéard Dubuc participèrent au sauvetage.

Dès qu'ils mirent pied à terre, les trois comparses, Lévesque, Ouellet et un troisième, dont on n'a pas retenu le nom, s'esquivèrent. Ils engagèrent Henri Laperrière comme chauffeur de taxi pour les reconduire à Québec. Chemin faisant, ils croisèrent les policiers qui, alertés par le maire, se dirigeaient vers Neuville. Le sauvetage eut lieu vers 9 h et les policiers arrivèrent à Neuville vers 11 h. Entre-temps, plusieurs citoyens de Neuville avaient réussi à sauver plusieurs caisses d'alcool. Chacune d'elles contenait cinq gallons du précieux liquide. Il ventait tellement que les caisses flottaient partout près du quai sans atteindre la rive, et il était dangereux de s'aventurer en chaloupe pour les récupérer. Quelques-uns le firent quand même.

Barthélémy et Arthur Rochette travaillaient à ce moment-là à réparer la cabane du quai. Ils firent un entonnoir en forme de V, le descendirent au bout du quai et le glissèrent avec des câbles jusqu'au rivage. Quand ils atteignirent la rive, leur piège contenait 14 caisses d'alcool, soit 70 gallons. Le temps d'attacher les câbles et de descendre du quai jusqu'à la rive, il ne restait qu'une seule caisse dans le piège. Les gens sur la grève avaient tout volé, et c'est un camionneur qui emporta la dernière. D'après le journal *Le Soleil* du 10 novembre 1932, les policiers saisirent 1 500 gallons d'alcool.

Le 10 novembre, lendemain du naufrage, le vent et le courant avaient poussé les caisses flottantes dans les anses du haut de la paroisse. Là, comme la batture est longue de 2 000 pieds environ et que l'eau est peu profonde à marée moyenne, la récupération s'avéra beaucoup plus facile. Les gens de l'endroit en récupérèrent une grande quantité. On dit qu'une famille en sauva 75 caisses, soit 375 gallons à elle seule.

Comme il fallait cacher la récolte, car la police perquisitionnait dans les granges et dans les maisons, on enfouissait les caisses dans le haut des terres. Il y

eut, à ce moment-là, plusieurs vols entre voisins. Au dire d'une des personnes interviewées en 1971 : « D'aucuns vendirent cette boisson et firent beaucoup d'argent, d'autres la burent et devinrent des ivrognes. »

Naufrage de *L'Étoile*

Il faut aussi rappeler le naufrage du bateau à vapeur *L'Étoile* devant Neuville le 8 août 1870. Serge Goudreau, dans un article publié dans un journal de Québec, nous renseigne sur cette tragédie. Il nous dit que ce navire à aubes avait été construit à la Pointe-aux-Trembles (Neuville) en 1864. Il mesurait 132 pieds de long sur 26 pieds de large. Il fut construit par Timothée Hardy, marchand de Québec, Germain et Joseph Hardy, marchands de Grondines, Joseph Bélanger, marchand de Deschambault et Félix Paquet, navigateur aussi de Deschambault.

Serge Goudreau cite un texte du poète et écrivain Pamphile Lemay qui, étant passager à bord de *L'Étoile* ce jour là, raconte son aventure dans le journal *Le Canadien* du 24 août 1864.

L'Étoile partit de Lotbinière vers 18 heures et se rendit d'abord à Deschambault pour prendre des passagers. Un fort vent de Nordais soufflait. Plusieurs personnes montèrent à bord à Deschambault. *L'Étoile* reprit sa course vers Québec. Un chaland à voile, venant de Québec, se dirigeait vers *L'Étoile* à vive allure. Les deux bateaux naviguaient du même côté du chenal. Il y eut collision. Le chaland frappa *L'Étoile* et fit une large brèche dans son flanc. *L'Étoile* se remplit d'eau très rapidement. Mais le capitaine attacha son bateau au chaland. Plusieurs des matelots et des passagers purent se sauver avec les deux chaloupes de *L'Étoile*. Les autres se réfugièrent sur le chaland qui, bien que rempli d'eau, flottait quand même, étant chargé de bois. *L'Étoile* coula dans 20 pieds d'eau. Quant au chaland il s'échoua sur les battures de Saint-Antoine-de-Tilly, quelques milles plus bas que l'église.

Au moins quatre personnes périrent dans ce naufrage. *L'Étoile* fut renfloué et navigua jusqu'en 1879. Il fut alors remplacé par un autre navire à vapeur beaucoup plus puissant. Celui-ci porta le même nom et navigua jusqu'en 1925.

Les noyades à Neuville ou à Pointe-aux-Trembles

Les premières noyades de citoyens de Neuville ou de Pointe-aux-Trembles furent celles de Jean Dubuc, 49 ans (ancêtre de tous les Dubuc du comté de Portneuf), d'Anne d'Ocquincourt, 47 ans, (épouse de Maurice Olivier) et du jeune Jean Toupin-Dussault (fils du seigneur des Écureuils). Cette triple noyade eut lieu en 1688 sur le fleuve en face des Écureuils.

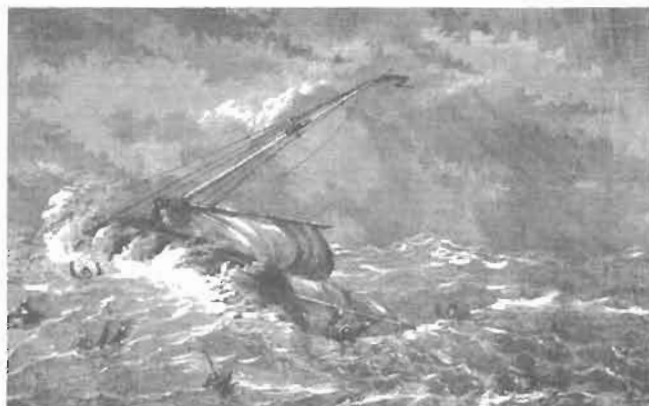
La grande noyade de 1879

Près de 100 ans plus tard, la pire tragédie maritime de l'histoire de Neuville frappa plusieurs familles de l'endroit. En effet, le 18 juillet 1879, le yacht *England* chavira devant le quai de Léger Grenier, près de l'église. L'abbé Prosper Vincent, qui était vicaire à Pointe-aux-Trembles, a raconté cet événement dans son journal.

Vers 7 h 30, en vue du vapeur *Saint-Antoine* qui venait d'accoster au quai de la Pointe-aux-Trembles, le yacht prenait ses joyeux ébats. Quand, tout à coup, les gens qui se trouvaient sur le quai entendirent des cris de désespoir et s'aperçurent que le yacht versait et, à l'instant, il était chaviré. Il se passa alors une scène des plus tristes et des plus lamentables. En face de l'éternité, ces victimes jetaient des cris effroyables et luttèrent avec courage contre l'impitoyable mort. On était tout près de l'embarcation chavirée et déjà enfoncée dans l'eau, n'ayant que son mât qui flottait un peu. M. Louis Lefebvre s'embarassa les pieds dans la voile, et la tête lui enfonça bientôt dans l'eau, où il dut bientôt étouffer. On croit cependant qu'il avait encore son souffle quand on le retira de l'eau, mais il expira 30 minutes après le renversement du yacht. Son fils, Tancrede, enfonça un peu plus loin ici face à son père. Louis Gauvin empoigna le siège du yacht et ne lâcha pas prise. Sans aucun doute, il mourut en peu de temps, car la lutte lui avait péniblement brisé la figure. F.-X. Garneau et Ferdinand Blais, ne sachant pas nager, ont dû se noyer en quelques instants. En effet, on ne les a pas vus revenir à la surface de l'eau. Le docteur Ernest Delisle, qui était un nageur fort habile, dans son dévouement admirable, crut pouvoir sauver M^{me} Octave Delisle, sa belle-sœur, et M^{lle} Émilie Larue, sa cousine, mais il fut gêné dans ses mouvements par ces deux personnes qui s'étaient attachées à ses bras. Malgré une lutte surhumaine et des efforts inouïs, ses forces l'abandonnèrent et il s'enfonça dans l'abîme. En terminant sa carrière, le pauvre docteur jeta

un dernier regard à ses amis et leur dit « Nous entrons dans l'éternité, dites à nos amis de prier pour nous. » Tous trois disparurent à jamais. Tous se sont noyés après avoir été, pour la plupart, de 20 à 25 minutes à l'eau.

À part ces infortunées victimes, les personnes suivantes purent être sauvées. Il y eut Octave Delisle, commis, organiste de la congrégation de Saint-Roch. C'est lui qui avait loué, pour ses vacances, le yacht de M. Lapierre et exécutait la manœuvre. On vit venir un coup de vent du nord qui fit rider la surface de l'eau. Octave s'empressa de donner un commandement qui fut exécuté ponctuellement, mais comme on suppose que certaines personnes étaient assises sur les cordages, la voile n'obéit pas assez vite et le navire perdit son équilibre aussitôt, quoiqu'un peu lentement. Alors, commencèrent les cris sinistres de ce naufrage. Octave se soutint près de l'extrémité du mât pendant près de 20 minutes, et quand Roger Larue lui prit la main, il commençait à s'enfoncer dans les flots. Il avait crié de sauver sa femme et, à son frère Athanase, de nager un peu plus loin du mât afin de laisser cette place à ceux qui ne savaient pas nager. Ensuite, il y eut Barthélémy Larue, tailleur, frère de la femme du D^r Ernest Delisle, qui se soutint près du mât en tenant M^{lle} Matte. Ces deux derniers furent sauvés par le capitaine Bergeron du vapeur *Saint-Antoine*, qui les prit à bord de sa chaloupe ainsi que les autres rescapés dont les noms suivent : Fortunat Gauvreau, pharmacien de Québec, Athanase Delisle, frère du D^r Ernest et d'Octave, Jean Larue, fils de Jean, âgé de 13 ans, ainsi que Casimir Larrivée, fils du



Le terrible accident de la Pointe-aux-Trembles, comté de Portneuf – 18 juillet 1879 –
Journal L'Opinion Publique, Montréal, 9 août 1879



Montage réalisé par les Studios Livernois, de Québec, pour la famille Delisle

forgeron Larrivée, âgé de 17 ans. Ce dernier eut la force et la présence d'esprit d'enlever ses bottes et son habit. Il nagea assez longtemps sans s'épuiser en soutenant M^{lle} Larue. Mais le jeune Tancrède Lefebvre étant venu le prendre par la jambe, il se fatigua et fut obligé de se dégager des deux malheureux. Il put nager et être sauvé. Telles étaient les personnes présentes dans le yacht d'Octave Delisle, le vendredi 18 juillet 1879, vers 8 heures du soir sur le fleuve Saint-Laurent en face du quai de Pointe-aux-Trembles.

Le lendemain, on retrouvait à Neuville le corps de Louis Gauvin. Le mardi suivant, on retrouvait près de Québec ceux du D^r Ernest Delisle, de Ferdinand Blais et de M^{lle} Émilie Larue. Le 23 juillet, le corps de M^{me} Octave Delisle a été trouvé à Sillery et celui de Xavier Gameau fut trouvé vis-à-vis de la maison du père Lorient, dans le bas de la paroisse. Tous les corps ont par conséquent été retrouvés.

Donc, selon le journal de l'abbé Vincent, 15 personnes se trouvaient à bord du yacht lors du naufrage. Huit se noyèrent et sept furent rescapées.

Depuis ce temps, nous n'avons relevé que quelques noyades de Neuvilleois. Il s'agit de :

- Rock Larue, fils d'Ulric Larue, noyé en se baignant en 1910.
- Emmanuel Léveillé, âgé de 13 ans, fils d'Elzéard Léveillé et de Claudine Béland, se noya le 5 août 1927 près du quai chez Châteauvert de même que Louis Morissette, 13 ans, fils de Joseph Morissette et d'Anne Girard.
- Simone Delisle, fille d'Omer Delisle et d'Albertine Rousseau se noya le 8 août 1937 dans le bas de la paroisse.
- André Grenier, fils de Louis-Philippe Grenier et d'Alice Larue, périt en juillet 1940 près du quai Châteauvert.
- Yvan Saint-Laurent, 18 ans, fils de Gustave Saint-Laurent, se noya le 27 juin 1948.
- Eugène Frenette, fils de Joseph Frenette et de Marie-Alma Alain, se noya le 27 septembre 1957.
- Égide Paquet, 14 ans, fils de Ferdinand Paquet se noya en 1960.

Les accidents de la route

La route fit beaucoup plus de victimes que l'onde.

Voici une liste des Neuvilleois et Neuvilleoises décédés dans les accidents de la route depuis 1916 jusqu'à nos jours.

20 juillet 1916 : Marie-Adrienne-Simone Côté, 6 ans, fille de Joseph-Arthur Côté et de Valéda-Albertine Couture, heurtée par une voiture sur la route 2 (l'actuelle rue des Érables) devant la résidence de ses parents.

4 octobre 1933 : Clovis Soulard, 15 ans, fils de Joseph Soulard et de Bernadette Vézina, tué par une automobile sur la route 2 près de chez lui.

6 décembre 1937 : Joseph Grenier, 65 ans, époux d'Annette Trudel, décédé dans un accident survenu sur la route 2 à Yamachiche.

10 août 1941 : Dina Delisle, 6 ans, fille d'Omer Delisle et d'Albertine Rousseau, renversée par une automobile devant la demeure de ses parents.

1950 : Alexis Lefebvre, restaurateur, tué par une automobile devant sa résidence.

12 août 1951 : Antonine Soulard, 15 ans, tuée elle aussi devant la résidence paternelle.

6 mars 1952 : Albert Burns, 23 ans, fils de Willie Burns et de Marie-Louise Delisle ; Gérard Hardy, 18 ans, fils de Siméon Hardy et de Carmélia Denis ; Guy Nadeau, 23 ans, fils de J.-A. Nadeau et d'Albertine Soulard ; Jean-Léon Lapierre, 19 ans, fils de Léonidas Lapierre et d'Alma Tremblay ; Raymond Delisle, 23 ans, fils d'Omer Delisle et d'Albertine Rousseau. Ces cinq jeunes Neuvilleois, qui revenaient d'une soirée au cinéma de Donnacona, se rendaient au village vers 23 h 30, le 6 mars, pour assister à une heure d'adoration à l'église paroissiale à l'occasion du premier vendredi du mois. Leur automobile vint en collision avec un camion aux



Albert Burns, 23 ans, conducteur ; Gérard Hardy, 18 ans ; Guy Nadeau, 23 ans ; Jean-Léon Lapierre, 19 ans ; Raymond Delisle, 23 ans (photos du journal Le Soleil)

limites est de la municipalité des Écureuils. Les quatre passagers furent tués sur le coup, alors que le conducteur, Albert Burns, décédait quelques heures plus tard à l'hôpital.

1952 : Jules-Aimé Dubuc, fils d'Ernest Dubuc et de Ludivine Béland, mort dans un accident d'auto au Lac-Saint-Jean, où il travaillait.

20 novembre 1953 : Auguste Saint-Laurent, 70 ans, hôtelier, happé par une automobile près de la rue de l'Église.

5 août 1960 : Madeleine Lévesque, 20 ans, fille de Guy Lévesque et de Marguerite Noreau, décédée dans un accident d'auto à Laval-sur-le-Lac.

14 novembre 1960 : Denise Béland, 13 ans, fille de Napoléon Béland et d'Anne-Marie Bousquet, frappée par une auto près de la rue de l'Église.

17 août 1962 : Israël Hamel, 87 ans, heurté par une automobile sur la route 138.

4 juin 1963 : Camille Larue, 35 ans, fils de Lucien Larue et d'Emma Delisle ainsi que Roger Lamontagne tués dans un même accident d'auto dans le haut de la paroisse.

28 août 1965 : Gérard Soulard, 16 ans, heurté par une auto sur la route 138.

10 août 1967 : Omer Delisle, 69 ans, époux d'Albertine Rousseau. Il était le père de Simone, noyée en 1937, de Dina, tuée par une automobile au même endroit en 1941, et de Raymond, une des victimes de la tragédie de 1952.

26 juin 1969 : Francine Dubuc, 8 ans, fille de Paul Dubuc et d'Yvette Noreau, heurtée par une automobile sur la route 138, près de la rue de l'Atalante.

10 septembre 1969 : Gérard Tardif, 28 ans, époux de Margot Matte, mort au volant de sa voiture lors d'une collision frontale.

23 juillet 1970 : Régent Naud, 22 ans, fils de Willie Naud et de Rachel Gauthier, décédé dans un accident survenu aux Écureuils.

31 mars 1972 : Martin Garneau, 5 ans, fils de Roger Garneau et de Laurette Dugal, heurté par une auto devant la résidence de ses parents.

14 août 1974 : Willie Naud, 70 ans, époux de Rachel Gauthier, décédé des suites d'un accident survenu à Québec.

26 juin 1977 : Kenneth Cazes Ratté, 18 ans, tué dans un accident de moto à Donnacona.

27 septembre 1981 : Claude Mailloux, 31 ans, époux de Suzie Tremblay, décédé dans un accident survenu dans la vallée de la Matapédia.

5 mai 1984 : André Béland, 37 ans, époux de Lucie Thibault, tué dans un accident de moto dans le Grand-Capsa à Pont-Rouge.

12 septembre 1984 : René Soulard, 38 ans, fils de Jos.-Emmanuel Soulard et de Louisa Paradis, décédé dans un accident survenu à Saint-Augustin. Il était le troisième de la même famille à être victime de la route.

9 décembre 1984 : Jean-François Côté, 18 ans, décédé dans un accident d'automobile à Donnacona.

6 avril 1985 : Gabriel Jobin, 9 ans, fils de Jean-Paul Jobin et de Véronique Beaumont, heurté par une voiture devant la résidence de ses parents.

22 janvier 1992 : Gaston Delisle, 66 ans, hôtelier

et restaurateur à Neuville, tué lorsque le véhicule qu'il occupait avec trois compagnons entra en collision avec un camion-remorque dans le parc des Laurentides. Il avait construit et exploité l'Auberge du Grand Quai pendant plus de 40 ans.

19 juin 1993 : Léopold Desroches, 80 ans, époux d'Annette Auger, heurté par un véhicule en traversant la route 138 en face de sa résidence.

Comme vous pouvez le remarquer, 14 de ces 32 personnes ont été victimes de la route lorsqu'elles circulaient sur la chaussée devant leur résidence.

En terminant, ayons une bonne pensée pour tous ces parents et amis disparus tragiquement.

Incendie au village en 1971

Le 21 janvier 1971, un incendie qui a débuté dans l'ancien magasin général d'Ernest Delisle et d'Ernest Papillon, alors occupé par le commerce Marie Lingerie et la famille de M. et M^{me} Napoléon Béland, s'étendit aux maisons avoisinantes. Le feu courut rapidement, s'attaquant à la résidence qui abritait la famille de Jacques Delisle et de M^{me} Omer Delisle à l'est, et à celle d'Alphonse Côté à l'ouest. Son frère Gilles habitait aussi, avec sa famille, cette spacieuse maison datant du 18^e siècle. Finalement, l'incendie se propagea à l'édifice appartenant à Albert Côté qui y tenait une épicerie depuis 1936 ; on y trouvait aussi les logements d'Albert Côté et ceux de Jacques Noreau et d'Émile Turgeon et leurs familles, ainsi



que celui de M^{me} Alphonse Matte. Au plus fort de l'incendie, le feu commença à s'attaquer à la corniche de l'église. Heureusement, les pompiers réussirent à éteindre les flammes presque instantanément. Ce sinistre affecta grandement la population de Neuville, qui vit disparaître en un instant un ensemble architectural qui marquait le centre du village depuis près de cent ans.

Incendie majeur à Neuville – 2 morts

Vers 3 h 30, dans la nuit du 21 au 22 octobre 1949, M. et M^{me} F.-X. Drolet furent réveillés par une odeur de fumée dans leur résidence, sise en face de celle de Dave Devito, entre la rue Vauquelin et la route 138. Au même moment, un camionneur les alertait.

M^{me} Drolet (Annette Beaudry) se rendit chez M. Devito pour demander du secours. Pendant ce temps, M. Drolet remonta à l'étage pour secourir son fils François, âgé de 2½ ans. Il le saisit et se dirigea vers la fenêtre de la chambre qu'il eut de la difficulté à ouvrir. Ses vêtements prirent en feu et il laissa tomber son enfant par mégarde sur le plancher. Lui-même devint rapidement une torche vivante et dut se précipiter hors de la maison en se jetant par la fenêtre. Il fut transporté à l'hôpital du Saint-Sacrement où il décéda quelques heures après son arrivée. En ce qui concerne le corps du jeune François, il fut trouvé calciné dans les décombres le matin.

M^{me} Drolet était enceinte lors de cette tragédie. Le 17 mars 1950, elle donna naissance à un garçon qu'elle prénomma aussi François. Puis, elle décéda le 22 février 1957, à l'âge de 50 ans. Fernand Lafontaine et sa femme, Simone Beaudry, prirent en charge le jeune François, alors âgé de 7 ans, et l'élevèrent comme leur fils.

Le 4 janvier 1975, François Drolet épousa Lucie Côté à Neuville. Aujourd'hui, il est médecin à Pont-Rouge.



Jeunes de Neuville au Casa Loma de Montréal, après une joute des Canadiens (vers 1950)

1^{re} rangée : Jacques Turgeon, Émile Grenier, Robert Soulard et Paul Lapierre

2^e rangée : Émile Noreau, Paul Delisle, Camille Larue, Jacques Noreau, Claude Turgeon, Alexandre Noreau et Fernand Morissette

Les affaires criminelles

Une rixe entre voisins à Neuville en 1696

Dans le journal *Le Devoir* du 30 août 1986, Jean-Pierre Proulx, journaliste et descendant de l'ancêtre Jean-Baptiste Proulx de Neuville, relate une affaire criminelle et ses conséquences, soit une rixe survenue à Neuville en 1696.

Deux individus de Neuville, Pierre Pinel et Jean Prou ont, à la suite d'un homicide involontaire, échappé à la justice criminelle en négociant une entente à l'amiable avec la veuve de la victime, Henry Chastel. La victime a été transportée à l'Hôtel-Dieu de Québec le 5 septembre 1696, après avoir reçu des coups au cours d'une rixe.

Le premier acte de conciliation a été passé devant le notaire Guillaume Roger, entre Pierre Pinel et Jean Prou d'une part, et la femme de la victime, Marie-Geneviève Larue, d'autre part. Henry Chastel était alors dans un état critique. M^{me} Chastel était donc en voie de poursuivre au civil et au criminel Pinel et Prou. Mais, écrit le notaire Roger, les procédures ont été discontinuées à la sollicitation de plusieurs personnes d'honneur qui les ont poussés à un accommodement. Les parties y ont consenti plutôt que de continuer une affaire dont la suite n'aurait été que fâcheuse pour lesdits Pinel et Prou.

Prou et Pinel s'engagent à payer à Geneviève Larue 500 £ tournois, une somme fort importante, en plus de rembourser le chirurgien, les personnes engagées pour faire la récolte à la place de Chastel et ses frais d'hospitalisation. En contrepartie, la veuve retire sa poursuite.

Mais, le lendemain ou le surlendemain, Chastel, qui est à l'agonie (pour la décharge de sa conscience, écrit le notaire), ne peut s'empêcher de confesser et d'avouer que la rixe procédait autant de son fait que de celui desdits Prou et Pinel. Il supplie alors sa femme de renoncer à ses droits de poursuite contre Prou et Pinel. Le 15 septembre, Chastel meurt à l'Hôtel-Dieu.

Deux mois plus tard, le 16 novembre 1696, Geneviève Larue passe chez le notaire Chamballon. Les parties consentent à un nouvel arrangement. Elle cède à un certain Antoine Samson tous les droits civils et criminels qu'elle

aurait pu ou pourrait encore prétendre contre lesdits Pinel et Prou, contre la somme de 500 £ et les frais. Samson a six ans pour payer. Le même jour, Samson cède ses droits à Pinel et Prou. Ceux-ci s'engagent à rembourser à Samson, selon le même calendrier, les sommes que celui-ci s'est engagé à payer à la veuve Chastel. Ainsi tout s'arrange sans que les agresseurs avouent quoi que ce soit. Il n'y a donc aucune accusation au criminel.

Le journaliste Jean-Pierre Proulx explique aussi les liens familiaux et d'amitié qui unissent les acteurs de ce drame.

D'abord, les deux assaillants Pierre Pinel et Jean Prou sont apparentés. Pinel est l'oncle de Catherine Pinel, la femme de Jean Prou. Par ailleurs, Catherine Pinel est la belle-sœur de Pierre Masse, le beau-frère de Geneviève Larue, la femme de la victime. Car, avant d'épouser Jean Prou, Catherine Pinel avait épousé Denis Masse en 1671. Le médiateur, Antoine Samson, est le beau-frère de Henry Chastel, les deux hommes ayant marié les deux sœurs Larue.

Pierre Pinel avait déjà eu affaire avec la justice. En 1668, il avait été condamné aux galères pour 9 ans, pour le viol de deux fillettes de 10 ans à Cap-Rouge. Nous croyons que la sentence n'a pas été exécutée. Il se serait enfui pour revenir plusieurs années plus tard.

Chastel demeurait sur ce qui est la terre qui porte le numéro de cadastre n° 1 des Écureuils et qui appartient aujourd'hui à Michel Beaudry. Les Pinel étaient les voisins au sud-ouest.

Opération policière à Neuville

En 1936, Arthur Fontaine et Honorat Bernard s'étaient alliés pour commettre des vols avec effraction à Québec. Fontaine, qui était âgé de 32 ans, avait un passé assez trouble. Issu d'une famille bourgeoise, il est à Paris en 1924. Il y commet

quelques frasques et joint la Légion étrangère. Il sert au Maroc pendant quatre ans et, en 1928, il revient au Québec et devient membre de la police de la Commission des liqueurs (aujourd'hui la Société des alcools du Québec) pendant quelques années, mais il en est chassé.

Honorat Bernard, âgé de 27 ans, était chômeur. Il faut se rappeler qu'on était en pleine crise économique. Il avait déjà perpétré quelques vols. À l'automne de 1936, Fontaine et Bernard s'associent et participent à un vol de 4 500 \$ aux établissements A. Bernier, rue Saint-Roch, à un autre de 700 \$ à la Québec Steam Laundry et enfin à un vol de bijoux à la Canadian Optical. Un de leurs amis est arrêté et donne leur nom à la police. En octobre 1936, ils sont appréhendés et incarcérés à la prison des plaines d'Abraham. En plus de ces vols, Fontaine est aussi accusé d'avoir causé des blessures graves à une femme sur le chemin de la Canardière.

Le dimanche 24 janvier 1937, en début de soirée, à l'aide d'un revolver que leur a procuré un complice, ils réussissent à maîtriser cinq gardiens de la prison de Québec et à s'évader. La police provinciale et la police de Québec sont en état d'alerte et, rapidement, la radio s'empare de l'affaire et crée une atmosphère de panique à cause des fréquents bulletins. Le lendemain, les journaux en remettent et tout Québec vit dans la crainte.

Toute la journée du lundi, on les cherche partout en ville. Les deux évadés se réfugient dans le logement d'un ami, au sous-sol d'une maison de chambres de la rue Saint-Jean, mais la police en est informée et, le lundi en fin d'après-midi, une dizaine de policiers font irruption dans ce local et une fusillade s'ensuit. Le détective Châteauneuf est tué ainsi que Fontaine. Un autre détective, Aubin, est blessé. Quant à Bernard, il réussit à s'enfuir par la porte arrière.

On le recherche partout à Québec durant toute la soirée du 25 et la journée du 26. Il avait réussi, dans la journée du 26, à se faire conduire en taxi jusqu'à Champigny. Vers une heure du matin, il hèle un chasse-neige, car il était gelé; la température

était descendue jusqu'à 20°F au-dessous de zéro. Il achète les boîtes de l'un des conducteurs et descend à Saint-Augustin. Le conducteur du chasse-neige, qui l'avait reconnu, avise la police. Par ce froid sibérien, Bernard marche jusqu'à Neuville. Le matin du mercredi 27 janvier, à 6 h, Dominique et François Matte, qui allaient faire le train, aperçoivent un homme couché dans l'étable. Leur père étant malade, ils avisent un voisin, Octave Delisle. Celui-ci entre dans l'étable et crie : « Qui est là ? » Bernard, éveillé en sursaut, sort son revolver et dit : « Haut les mains ! » Octave Delisle lui demande de sortir, ce que Bernard fait immédiatement. Il se dirige alors vers la maison d'Arthur Noreau et demande poliment à manger, disant qu'il allait payer. L'ayant reconnu, M. Noreau en profite, pendant que sa femme lui donne à manger, pour sortir et se rendre au village afin de donner l'alerte. Les détectives provinciaux étaient déjà rendus à Neuville et poursuivaient Bernard.

La photo ci-haut représente la maison d'Arthur Noreau à Neuville, où Honorat Bernard s'était embusqué pour attendre la police. C'est une ancienne maison à toit incliné et percé de lucarnes. Au premier plan, à gauche, on voit le sous-chef Adolphe Tremblay protégeant le curé Doucet au moment où il s'approche de la maison pour essayer de convaincre le fugitif. À l'extrême gauche, on distingue le constable Ovila Gilbert qui faisait partie de l'escouade. (*L'Événement*, édition du 28 janvier 1937)



Maison d'Arthur Noreau où Honorat Bernard s'était embusqué. De gauche à droite : le constable Ovila Gilbert et le curé Doucet, protégé par le sous-chef Adolphe Tremblay

Les policiers se rendent donc immédiatement sur les lieux et encerclent la maison. M^{me} Noreau et Wilbrod Noreau sortent sans que Bernard ne s'y oppose. Il mangeait et écoutait la radio. Le sous-chef Tremblay essaye de dialoguer avec Bernard et lui demande de se rendre. Voyant qu'il refusait, les policiers décident de casser toutes les vitres de la maison avec leurs armes à feu et d'y lancer une bombe lacrymogène. Bernard se présente à la fenêtre tenant un crucifix d'une main et son revolver de l'autre. C'est alors que le détective Tremblay envoie chercher le curé Doucet et demande son aide. Celui-ci entre dans la maison et y demeure une vingtaine de minutes. Plus tard, il déclarera aux journalistes :

C'est vers 11 h 45 que le sous-chef Tremblay vint au presbytère m'avertir que Bernard me demandait pour se confesser. Je me rendis là-bas sur sa demande et j'eus une entrevue d'une vingtaine de minutes avec lui, qui se confessa et à qui je donnai l'absolution. À la fin de notre entrevue, Bernard semblait tout à fait tranquilisé et très content. Il me parut décidé à se livrer à la police. Et c'est sur sa demande que je fis entrer le sous-chef Tremblay. Bernard le laissa approcher quelque peu, mais s'avança un moment comme pour saisir son revolver qu'il avait déposé sur la table. C'est alors que le sous-chef Tremblay se précipita sur Bernard et que la lutte s'engagea.

Après une courte dispute, les policiers réussissent à maîtriser Bernard et à l'arrêter. C'est à ce moment qu'ils découvrent que, pendant qu'ils entouraient la maison, Bernard avait écrit un texte au verso d'un calendrier. Il y disait :

Je ne suis pas si méchant que vous le pensez et je vous pardonne. Vous me poursuivez comme un ignoble bandit, mais un type comme ça n'a pas un chapelet et un livre de prières comme moi. Bon Jésus, pardonnez mes péchés, vous qui êtes si miséricordieux. Adieu chère et bonne maman. Adieu cher papa ainsi que frères et sœurs. Je prends un bol de café. Je prie avant de mourir. Je ne suis pas si cruel que vous le pensez. J'espère que Dieu me pardonnera de grand cœur.

Le procès qui s'ensuit est présidé par le juge Cannon, et les plus illustres avocats criminalistes du temps y participent. Noël Dorion et Antoine Rivard représentent la Couronne ; Alleyn Taschereau défend Bernard ; Ross et Mark Drouin plaident pour Cyrille Émond et Wilfrid Darveau. Le procès de Bernard et de ses deux complices se termine le 24 mars 1937 par la condamnation à la pendaison pour Bernard, à

la prison à vie pour Émond et à 20 ans de prison pour Darveau. Jusqu'à la fin, Bernard niera avoir tiré sur les policiers. Émond était celui qui avait préparé l'évasion de ses amis et qui leur avait procuré un revolver et fourni de l'argent et un refuge. Dans un interview au journal *Le Soleil*, M^{me} Arthur Noreau avait donné sa version de l'aventure afin de ramener la conduite de Bernard à plus de civilité que ce que les journaux et la radio avaient présenté. En voici le texte :

Tout d'abord, dit madame Noreau, je tiens à déclarer que Bernard n'est pas entré chez nous à la pointe du revolver comme on l'a prétendu. Il est venu frapper à notre porte

à deux reprises mercredi dernier après avoir passé la nuit dans la grange de notre voisin, monsieur Alphonse Matte. La première fois qu'il est venu frapper, la bonne l'a vu venir, mais elle a verrouillé la porte et elle m'a rejointe en haut en me disant : « J'ai vu venir un quêteux et j'ai barré la porte. » Par la fenêtre de l'étage supérieur, j'ai distingué cet homme qui se dirigeait vers l'étable. À cet endroit, il s'est trouvé en face de mon beau-frère, monsieur Wilbrod Noreau. Il lui a demandé s'il ne pouvait lui donner un lunch. Mon beau-frère lui a dit alors : « Allez frapper à la maison, les femmes sont là et elles vont vous servir. » L'étranger a répliqué que la porte lui avait été fermée, mais mon beau-frère l'a invité à revenir à la charge. Je l'ai aperçu ensuite qui sortait de la grange et qui semblait revenir à la maison.



M^{me} Arthur Noreau

Au chemin, il a rencontré mon mari et il lui a demandé à déjeuner. Mon mari lui a montré le chemin de la maison, puis il s'est hâté d'atteler son cheval pour aller avertir la police au plus tôt. À ce moment, l'homme est venu frapper une deuxième fois à notre porte. Je l'ai reconnu immédiatement après avoir vu son portrait dans *Le Soleil*, lundi dernier.

De plus, il était tout couvert de ce que l'on appelle la « balle de foin ». Il s'est montré si poli et si courtois qu'en premier lieu je n'en ai pas eu peur. Il avait l'air si peu menaçant que je n'ai pas songé une minute au danger. Après m'avoir demandé à déjeuner, en disant toujours : « Vous êtes bien bonne, madame... merci madame. Ne vous donnez pas tant de trouble » et autres expressions semblables, il m'a déclaré qu'il désirait payer pour manger. Il a déposé quelque vingt sous sur le coin de la table, dès qu'il me vit consentir à le laisser déjeuner. Je

lui ai dit qu'il mangerait à sa faim sans payer. Comme il enlevait son chapeau, j'ai remarqué qu'il s'était fait un bandage avec un foulard blanc autour des oreilles. Il avait les oreilles si gelées que des morceaux de chair ont adhéré à ce foulard quand il l'a enlevé. Je lui ai fait remarquer alors : « Pauvre homme, vous avez les oreilles complètement gelées ; approchez-vous près du poêle. » Il m'a répondu : « Je suis gelé et fatigué ; je ne peux pas aller plus loin, je suis complètement épuisé ! »

L'étranger s'est aperçu que je l'avais reconnu, mais il faisait pitié dans cet état, et j'ai laissé la crainte de côté pour lui donner une serviette et un plat d'eau. Il avait également les mains gelées et, comme il les plongeait dans l'eau froide, il ne cessait de répéter : « Ça brûle comme du feu. » Je remarquai alors qu'il avait une blessure à une main et qu'il n'enlevait pas son paletot. Je l'ai invité à l'enlever en disant qu'il serait incommodé à table, mais il a répondu poliment qu'il désirait rester tout habillé.

Par la suite, l'homme s'est mis à manger avec grand appétit. Il a accepté du lard et des pommes de terre ainsi qu'une coupe de bois de café. Pour tâcher d'attirer son attention ailleurs, comme je le redoutais beaucoup, j'ai ouvert la radio, et afin de feindre une grande bravoure, j'ai commencé à chanter aux accords de *Cœur de Ninon* que l'appareil rendait à ce moment. L'étranger s'est mis à fredonner ce refrain lui aussi. Peu après, je me suis dirigée vers ma chambre en lui disant qu'il me fallait faire les chambres en haut, de bien vouloir m'excuser.

Avant de monter, je l'ai servi une deuxième fois. Une fois rendue dans ma chambre, j'ai ouvert lentement la fenêtre, et comme la radio fonctionnait, il n'a pu m'entendre. Je me suis aperçu que la maison était cernée par des policiers.

On m'a demandé si j'étais en sûreté, mais je n'ai pu ré-

pondre que par un signe de tête, car je me trouvais au-dessus de la prise d'air du deuxième étage et Bernard m'aurait entendue. La police m'a demandé s'il y avait des enfants ; je lui ai fait un signe négatif, car les enfants étaient partis à la classe. Dans l'intervalle, j'ai vu par la prise d'air, que Bernard écrivait. Je suis alors allée m'habiller pour sortir, car mon linge se trouvait dans le grenier. J'ai quitté la maison par la sortie du hangar. Mon beau-frère, monsieur Wilbrod Noreau, a pu sortir en arrière quand un petit chien que nous gardons voulut se faire ouvrir. Il a profité de cette circonstance pour abandonner la place. Il était alors en chemise et tête nue. Quant à mon mari, il n'a jamais été obligé de sortir par la porte de la cave, car il n'a jamais été dans la maison en même temps que Bernard. En effet, quand il a rencontré Bernard à la porte de la grange avant que celui-ci n'entrât chez nous, il s'est dirigé vers le village pour prévenir la police, et ce n'est qu'après l'arrestation de Bernard que mon mari a pu entrer dans sa maison pour la première fois.

Une fois que j'eus quitté la maison, la police a fait feu. Plusieurs balles ont ricoché sur le toit. Bernard a lui-même tiré à l'intérieur et ses balles ont endommagé des pièces du mobilier, des murs et des rideaux. Le tuyau du poêle a été presque criblé de balles. Après le départ de Bernard, nous avons relevé sur un vieux buffet un message à sa mère. Il a fallu placer des pièces de bois en face des vitres qui ont volé en éclats sous l'effet des balles, car la police nous défend de déplacer quoi que ce soit sur la scène de l'arrestation, et nous attendons ses ordres. Toutes les balles sont encore à la même place, et la maison est presque inhabitable.

Je tenais à donner ces précisions à votre journal, dit madame Noreau, car à la radio et ailleurs, on a prétendu que Bernard avait pénétré chez nous à la pointe du revolver. Au contraire, il a été d'une politesse remarquable qui m'a fort rassurée dans les circonstances, car, sans cela, j'aurais été beaucoup plus effrayée.

Deux peintres neuvillois

Le peintre Antoine Plamondon

Dans le catalogue publié pour l'exposition organisée par la Galerie nationale du Canada en 1970, R.-H. Hubbard nous informe pertinemment sur Antoine Plamondon. On y apprend, entre autres choses, qu'il est né à L'Ancienne-Lorette en 1804 et qu'il a étudié à Saint-Roch, dans la ville de Québec, où le frère Louis Bonami, le dernier des Récollets, a été son maître. Par la suite, il a rencontré l'abbé Desjardins, prêtre émigré et aumônier de l'Hôtel-Dieu, avec lequel il se lia d'amitié. Celui-ci avait ramené d'Europe une importante collection de vieilles peintures. C'est d'ailleurs à cette amitié que Plamondon doit son goût pour la peinture. Puis, il entre comme apprenti chez Joseph Lëgaré, peintre naïf autodidacte.

En 1825, Plamondon ouvre un studio sur la côte du Palais. Le vicaire général de Québec, Deschenaux, lui procure les fonds nécessaires pour aller étudier en France où il devient l'élève de Paulin Guérin. Lors de la révolution de 1830, il prend parti pour Charles X contre Louis Philippe et, à l'avènement de celui-ci, il revient à Québec. Il peint des sujets religieux qu'il vend aux différentes paroisses de Québec. Entre autres sujets, il fait 14 peintures du

chemin de croix pour la paroisse Notre-Dame de Montréal (1839) et aussi plusieurs portraits de bourgeois du temps, de politiciens et d'ecclésiastiques, et cela, pour les paroisses de Québec et celles de Cap-Santé, de Saint-Pierre, île d'Orléans, de l'Île-Bizard et de L'Islet.

Il était très querelleur et combattait tous les peintres, surtout les peintres étrangers américains et anglais, qui voulaient lui disputer la clientèle de Québec. En 1842, il fait l'acquisition d'une première terre à Neuville (F-7), où il se fait construire une maison et un atelier, puis il devient propriétaire d'une seconde terre en 1866 (F-4). (Voir « Neuville, architecture traditionnelle », *Cahier du patrimoine*, vol. 3, p. 275)



Antoine Plamondon, peintre

À Neuville, il continue à peindre pour les paroisses, surtout pour Neuville, et à faire des portraits. Il a été le premier maire de la Pointe-aux-Trembles (Neuville).

D'après Hubbard, les enfants de la famille Soulard, son fermier et ses neveux Alarie lui ont servi de modèles pour *La Chasse aux tourtes* (1853) et *Le Flûtiste* (1866).

De toutes les peintures de Plamondon qui se trouvaient chez les habitants, deux ou trois portraits des membres de la famille Doré étaient, il y a quelques années, la propriété de la famille P. Naud. Deux portraits, *Pie IX* et *La Madeleine repentante*, se trouvaient chez M. Paul Beaudry. M^{me} Oviła Jobin, quant à elle, possédait une version du *Joueur de flûte*.

Nous avons trouvé à Neuville deux documents intéressants sur Antoine Plamondon. L'un d'eux nous a été transmis par Victor Côté, qui l'aurait trouvé dans les papiers du notaire Pampalon. Il s'agit d'une lettre dactylographiée écrite en 1922 et adressée à Homer Magnan. Celui-ci était alors collaborateur au *Soleil* à Québec et s'intéressait à la petite histoire. Cette lettre n'est pas signée. Ce document donne une liste des peintures de Plamondon que l'on trouvait alors dans l'église de Neuville, au presbytère et chez des particuliers. Nous croyons que certaines de ces peintures étaient jusqu'ici inconnues des connaisseurs, surtout celles que l'on trouve chez les particuliers. Examinons ce document, soit une lettre à Magnan.

Neuville, 15 novembre 1922

M Homer Magnan,

Pour faire suite à ma lettre de ce matin, voici les renseignements que j'ai l'honneur de vous transmettre après les avoir obtenus en collaboration avec Mr. Le Notaire Pampalon.

Antoine Plamondon est né à Charlesbourg ou l'Ancienne-Lorette vers 1805, décédé et inhumé à Pointe-aux-Trembles, Comté de Portneuf en l'année 1895.

À son retour d'Europe, de France et d'Italie où il étudia la peinture sous les professeurs de l'époque, son principal professeur ayant été Paulin Guérin, il vint s'établir à Pointe-aux-Trembles vers 1855, ayant fait cette année-là l'acquisition d'une terre de 80 arpents en superficie.

Comme « animatus » il y cultivait ses jardins et les arts. Le soin de son verger qui était très étendu (il a cueilli jusqu'à deux mille minots de pommes) et la culture de ses vignes allaient de pair avec son art.

Il avait un grand atelier de peinture situé dans un paysage ravissant où il s'enfermait pour fixer sur la toile les inspirations de la nature enchanteresse qui l'entourait de toutes parts. Là se firent ses meilleurs ouvrages; dont voici un faible exposé. Dans l'église de Pointe-aux-Trembles, nous voyons les tableaux suivants qu'il peignit à un âge avancé, 80 à 82 ans. Les toiles y sont signées de son nom Antoine Plamondon avec mention de son âge.

- Dans la sacristie :

- 1- *L'Immaculée Conception*, grand tableau 6' x 9'
- 2- *Baptême de Jésus par Jean-Baptiste*, 5' x 10'
(dans le chœur en arrière de l'autel)
- 3- *Mater Dolorosa*, 4' x 5'
- 4- *Ecce Homo*

- 5- *Saint Jean*
- 6- *Saint Mathieu et Les Quatre Évangélistes*,
toiles de 7' x 4'
- 7- *Saint Luc*
- 8- *Saint Marc*

- Dans l'église :

- 9- *Descente de la croix*, copie de Rubens,
grand tableau 12' x 8'
- 10- *Martyre de saint Laurent*, 12' x 8'
- 11- *Communion de saint Jérôme*, 12' x 8'
- 12- *Saint Louis roi de France vénérant la vraie croix*, 12' x 8'
- 13- *Le Roi David jouant de la harpe*, 12' x 8'
- 14- *Jésus au jardin des Oliviers voulant éloigner le calice présenté par un ange*
- 15- *La Mise au tombeau*, 12' x 8'
- 16- *Assomption de la Sainte Vierge*, 12' x 8'
- 17- *La Flagellation ou Couronnement d'épines*, 12' x 8'
- 18- *Crucifiement, Jésus en croix*
- 19- *Saint Michel terrassant Lucifer*
- 20- *Sainte Famille*, 12' x 8'

- Au presbytère, les portraits des anciens curés :

- 21- *Mgr Bailly de Messein* (Évêque de Capsa, coadjuteur de l'évêque de Québec, inhumé à Pointe-aux-Trembles)
- 22- *M. Poulin de Courval* (inhumé à Pointe-aux-Trembles)
- 23- *M. Parent*
- 24- *M. Rousseau* (décédé à Deschambault)

- Dans la paroisse de Pointe-aux-Trembles, chez les paroissiens :

- 25 - *Résurrection du fils de la veuve Naim*
(chez M^{me} Albert Rochette)
- 26- *Portrait de Wilfrid Gauvin*, 3' x 2'
- 27- *Portrait d'Edmond Gauvin*, 3' x 2'
- 28- *Portrait d'Alex Doré*, un don
- 29- *Portrait de Joseph Doré*, un don
- 30- *Portrait de Philéas Doré*, un don
- 31- *Portrait d'Antoine Plamondon* (portrait peint par lui-même, à l'âge de 80 ans ; très ressemblant
En la possession d'Eugène Soulard, son donataire.)
- 32- *Vierge à la chaise*, - M^{me} E. Letarte
- 33- *L'Assomption*, - M^{me} M. Davis
- 34- *Sainte Madeleine, la pécheresse*, - M^{me} M. Davis
- 35- *Portrait du seigneur Eugène Larue*, un don
- 36- *Vierge au voile*, - D^r G.- A. Larue, Neuville
- 37- *Andromaque*, D^r G.- A. Larue, Neuville
- 38- *Commandeur D^r J.- E. J. Landry*, - D^r G.- A. Larue

- Église de Yamachiche :

- 39- *Immaculée Conception*
- 40- *Saint Joseph « La Mort de »*
- 41- *Le Joueur de flûte*
(Ce tableau a remporté une mention honorable à l'Exposition universelle de Paris en 1867. Aurait-il été médaillé s'il avait eu un faux col? En la possession



Le Joueur de flûte

- autrefois de feu Hector Verret, auditeur provincial.)
- 42-*Le Procès de Bazaine* (très bon ouvrage; on ne sait où il est.)
- 43-*Les Chasseurs de tourtes* (excellent tableau de mœurs canadiennes vendu en Angleterre.)
- 44-*Coucher de soleil*

Et plusieurs autres peintures détruites par le feu ou autrement, dont un grand nombre lors de l'incendie de l'église Saint-Jean-Baptiste à Québec.

Feu l'honorable Jos Cauchon, ancien lieutenant-gouverneur du Manitoba, était possesseur de plusieurs peintures assez renommées faites par Plamondon. On dit qu'il refusa un grand prix de certains amateurs pour ses tableaux. Il possédait, entre autres, *La Vierge au voile*, et *Mater Salve*, a son portrait, comme *Président du Sénat* qui fut très bien réussi, surtout les draperies.

Le second manuscrit se trouve au presbytère de Neuville et n'est pas signé, lui non plus. En voici le contenu :

Notes au sujet du peintre Antoine Plamondon

Monsieur Antoine Plamondon vint paraît-il en 1845, après l'incendie du faubourg Saint-Jean, se fixer à la Pointe-aux-Trembles sur une terre dont il se fit l'acquéreur et y demeura jusqu'à sa mort. Il vint en compagnie de sa vieille mère, d'un frère et d'une sœur, pour se livrer tranquillement à l'art pictural. Il fut bien vu des paroissiens qui lui donnèrent les fonctions de maire, charge jusque-là inconnue à la Pointe-aux-Trembles. Il n'avait pas fait d'études classiques, mais il passait pour un des hommes instruits, et se servait des négatives comme un Français de nationalité. Quoiqu'il eut la tête un peu grosse pour un corps si grêle, il ne manquait pas de distinction de traits et de manières. D'un caractère un peu bizarre, il détestait les femmes, le luxe et la plaisanterie. Il était d'une frugalité et d'une ponctualité cénobitiques

Jamais il ne changeait l'heure de ses repas ni de ses

travaux habituels. Jamais on ne lui vit faire ses Pâques en autre temps qu'à la grand-messe du Jeudi saint

Il n'était pas mesquin, ce qu'il prouva bientôt en offrant généreusement à ses coparoussiens un beau tableau, soit *L'Immaculée Conception*, à l'occasion des fêtes religieuses pour la proclamation du dogme. Quelques années plus tard, il donna aussi un *Christ au tombeau* qui fut détruit par accident.

On peut croire qu'il fut heureux, lui si attaché à cet art qu'il avait cultivé avec succès à Paris, sous Horace Peraud (1826-1832) et qui lui rapportait de beaux profits, car les commandes affluaient de toutes les parties de la Province, et il en a doté maintes églises. Sainte-Marie à Montréal a un chemin de croix signé de lui. Le maître-autel de La Malbaie est surmonté d'une *Sainte-Éloïse*, toile signée de sa main. L'église de Cap-Santé contient six tableaux dont l'un, *Sainte Anne*, fut peint avant son départ pour l'Europe. En 1856 et 1860, il peignit sur commande (pour l'église paroissiale) deux grands tableaux pour les autels latéraux : une *Fuite en Égypte* ou *Sainte Famille*, d'après J. B. Vanloo, et une *Descente de croix*, d'après le chef-d'œuvre de Rubens.

Quand M. W. Rousseau habita ici, succédant à M. Parent, il s'établit un courant sympathique entre le pasteur et le vieil artiste. C'est ce dernier qui suggéra l'idée à M. Rousseau de faire l'acquisition d'un orgue pour lequel il offrit, pour donner de l'élan, \$ 1 000.00 de sa bourse. Tous, nous savons qu'il aimait vivement la musique, et on pouvait voir dans sa cuisine aux sombres cloisons un magnifique piano « escorté » d'un harmonium, « coudoyer » les chaises rustiques et le vieux poêle rouillé.

Le *Couronnement d'épines*, copie admirable faite d'après Le Titien, est encore un don de M. Plamondon auquel on peut ajouter un *Saint Bruno*, deux bannières, *Saint Joseph* et une *Madone*, un ostensor environné d'anges et les portraits de *M^r de Capsa*, de *M. de Courval* et de *M. Rousseau*. Les années de sa vieillesse, quand il eut renoncé à faire de son art un travail lucratif, furent employées à décorer l'église paroissiale, dans laquelle, au grand plaisir de M. Rousseau, il introduisit 17 nouveaux tableaux, n'exigeant que le recouvrement des dépenses matérielles. Il mourut à 93 ans, et toujours sa barbe et sa chevelure blanches encadrèrent un visage rosé. La fabrique lui offrit des funérailles gratuites en reconnaissance de sa libéralité très bien appréciée.

Plamondon ne fut pas compositeur et il ne possédait pas ce qui s'appelle le génie de la peinture. Son envoi au Salon de Paris, soit *Joueur de flûte sur les bords du Saint-Laurent*, ne fut pas admiré des critiques, paraît-il. Cependant, son talent à saisir les physionomies a fait de lui un vrai portraitiste et l'habileté qu'il déploya dans cette branche importante de l'art lui a bien mérité le titre d'artiste dans l'entière acception du mot.

L'auteur de cette note fait remonter l'arrivée de Plamondon à Neuville en 1845. Il a peut-être raison, car Plamondon avait acheté la terre de Michel Tapin (F-7) le 11 juillet 1842 et il y fit construire sa maison et son atelier en 1845. De plus, il fut élu maire de Neuville ou la Pointe-aux-Trembles en 1845.

La Galerie nationale du Canada a exposé à Québec, en 1970, 41 toiles de Plamondon. Le catalogue de cette exposition s'intitulait : *Deux peintres de Québec : Antoine Plamondon (1802-1895) – Théophile Hamel (1817-1870)*, R.-H. Hubbard, Galerie nationale du Canada, Ottawa, 1970. Ce catalogue donne la liste des toiles exposées par Plamondon :

Jeune Fille en rose, 1824, Gilles Corbeil, Montréal
Portrait de femme, 1826, Galerie nationale du Canada
John Nairne, 1830, Duggan Gray, Vancouver
Enfant de la famille Robitaille, 1830, André et Maurice Corbeil, Montréal
Thomas Paud, 1831, Musée des Beaux-Arts, Montréal
M^{me} Paud, 1831, Musée des Beaux-Arts, Montréal
Cyprien Tanguay, 1832, Musée du Séminaire de Québec
D^r William Lyons, 1833, Galerie nationale du Canada
Amable Dionne, 1834, Musée du Québec
M^{me} Dionne, 1834, Musée du Québec
Mathilde Perreault, 1834, Musée du Québec
Abbé David-Henri Têtu, 1835, Galerie nationale du Canada
Richard-Achille Fortier, 1835,
M^{me} Amyot, 1835, André et Maurice Corbeil, Montréal
M^{sr} Pierre-Flavin Turgeon, 1835, Musée du Séminaire
Pierre Pelletier, 1835, Musée du Québec
M^{me} Pelletier, 1835, André et Maurice Corbeil, Montréal
Enfant de la famille Pelletier, 1835, André et Maurice Corbeil, Montréal
Portrait de Gascon Pelletier, 1835, Galerie nationale du Canada
M^{sr} Joseph Signay, 1836, Archevêché de Québec
Louis-Joseph Papineau, 1836
M^{me} Papineau et sa fille, 1836
M^{me} Louis de Lagrave, 1836, Musée des Beaux-Arts, Montréal
M^{me} Joseph Laurin, 1839, Musée du Québec
Le Baiser de Judas, 1839, Musée des Beaux-Arts, Montréal
Piéta, 1839, Musée des Beaux-Arts, Montréal
Sainte Catherine de Sienna, 1840, Art Gallery of Ontario, Toronto
Sœur Saint-Alphonse, 1841, Galerie nationale du Canada
M^{me} Joseph Guillet dit Tourangeau, 1842, Gilles Corbeil, Montréal
Jeune homme de la famille Guillet dit Tourangeau, 1842, Musée du Québec
M^{me} Guillet dit Tourangeau, 1842, Musée du Québec

Eizéard Bédard, 1842
M^{me} Bédard, 1842
La Vierge et l'enfant, 1847, Galerie nationale du Canada
La Chasse aux tourtes, 1853, Art Gallery of Ontario, Toronto
M^{me} François-N. Gingras (2), 1854, Musée du Québec
Le Flûtiste (2 + 1), 1866, Musée du Québec
Joseph-Édouard Cauchon, 1868, Sénat, Ottawa
Nature morte avec pommes et raisins, 1870, Art Gallery Windsor
Naufrage, 1882, Musée du Séminaire de Québec
Autoportrait, 1882, Musée du Séminaire de Québec

De plus, Luc Noppen, dans *Les Églises du Québec, 1600-1850*, Éditeur officiel du Québec/Fides, 1977, nous donne la nomenclature suivante des peintures de Plamondon se trouvant dans les églises québécoises :

Beaumont - Église Saint-Étienne

Tableau du maître-autel
La Mort de saint Étienne, 1826

Cap-Santé - Église Sainte-Famille

Sainte Anne, 1825
 Tableau du maître-autel
La Vierge au diadème, 1866
La Cène, La Vierge à la chaise, 1867
La Mort de saint Joseph, 1876
Descente de la croix, 1876

L'Islet - Église Notre-Dame-de-Bonsecours

Six tableaux dans la nef, peints en 1871-1872
Saint Louis
Le Christ en croix
Le Christ mort
La Vierge des douleurs
La Sainte Famille de François 1^{er}
L'Immaculée Conception

Neuville - Église de Neuville

Le Roi David, 1882
Saint Louis en adoration devant la couronne d'épines, 1881
La Dernière Communion de saint Jérôme, 1881
Martyre de saint Laurent, 1881
La Descente de la croix, 1860
 Les Quatre Évangélistes :
Saint Marc
Saint Mathieu
Saint Jean
Saint Luc
Le Repos de la Sainte Famille, 1850
Le Christ en croix, 1881
Le Christ insulté par les soldats, 1881
L'Assomption, 1882
Ecce Homo, 1881
Jésus au jardin des oliviers, 1882
Le Christ tombant sous la croix, 1881
Le Christ rencontre les filles de Jérusalem

L'Immaculée Conception, 1854
La Mort au tombeau, 1882
Le Baptême du Christ, 1858
L'Adoration du très saint sacrement, 1875
Bailly de Messein, 1879
J.-C de Courval, 1879
Curé Ulric Rousseau, 1880
Louis-Édouard Parent, 1879

Chapelle de l'Hôtel-Dieu de Québec
Descente de la croix, copie d'après Rubens, 1840

Saint-Anselme (Dorchester)
 Tableau du maître-autel
Saint Anselme
 Tableaux des autels latéraux (2)

Saint-Augustin de Portneuf
 Maître -*Augustin*, 1836
Saint Jérôme, 1850
Saint Michel, 1848
Saint Bruno, 1836
Saint François d'Assise, 1836
Saint Bonaventure, 1836
Saint Dominique, 1836

Sainte-Agnès (Charlevoix)
Sainte Agnès, 1874
La Vision de Bernadette Soubirous, 1874
L'Apparition du Sacré-Cœur à Marguerite Marie, 1874

Sainte-Luce (Rimouski)
 Tableau du maître-autel
Sainte Lucie priant pour la guérison de sa mère sur le tombeau de sainte Agathe, 1842

Saint-François, île d'Orléans
 Tableaux des chapelles, 1854

Saint-Jean, île d'Orléans
Miracle de sainte Anne, 1856
Saint François-Xavier, 1856

Saint-Joachim - Chapelle du Séminaire au Petit-Cap
 Plusieurs peintures - copies d'œuvres européennes

Saint-Joachim - Église
Saint Jean-Baptiste, 1869
La Vierge de saint Sixte, 1869

Félicité Angers, peintre et auteure dramatique



Félicité Angers
autoportrait (1910)
 Huile sur bois, 24 X 30,5 cm
 Collection Madeleine Angers

Félicité Angers, fille de Cyrille Angers et de Marguerite Savard, est née à Neuville le 13 juillet 1854 et y est décédée le 23 juin 1921. Après avoir été institutrice à Neuville, à Pont-Rouge et à Cap-Santé, elle étudie la peinture avec Antoine Plamondon. Son frère Henri qui étudie en Europe est un sculpteur de renom. Il possède un atelier à Québec, dans la rue Latourelle, et fait surtout des sculptures religieuses.

Elle était une femme d'une grande culture et connaissait très bien les œuvres des grands peintres de la Renaissance, dont elle a fait de nombreuses copies. Elle se rendait souvent au musée du Séminaire de Québec pour y étudier ces œuvres et a même laissé un journal portant sur les années 1899



Félicité Angers : Arc-en-ciel à la Pointe du Quai
 Huile sur toile, Collection Jean Angers, Neuville

à 1915, ce qui nous permet de retracer une partie de son œuvre. De 1899 à 1915, elle y mentionne environ 75 toiles ou dessins.

Outre les copies des grands maîtres, elle fait plusieurs portraits et de nombreux paysages de son village. Elle écrit aussi plusieurs pièces de théâtre qui sont jouées par des comédiens amateurs de Neuville, quelquefois dans la grange de M. Alain ou chez des particuliers tel Alfred Clermont.



Félicité Angers
Enfants construisant un foyer (Michel Angers et sa sœur)
Huile sur bois, collection Madeleine Angers

Elle vivait avec sa sœur dans une petite maison de la rue du Cimetière, qui est aujourd'hui la propriété de Pierrette Rochette dans la rue Dombourg. Cette maison était la propriété de son oncle Anselme Trudel. Elles y vivaient comme des religieuses laïques en suivant les règles monastiques.

Une de ses cousines germaines de La Malbaie portait le même nom qu'elle. Celle-ci écrivait sous le nom de plume « Laure Conan » et était une écrivaine d'une grande notoriété dans les années 1880 à 1921. Comme notre peintre, elle est restée célibataire et se retirait dans un couvent de Montréal tous les hivers. Elle a publié *Un Amour vrai* en 1878, *Angélique de Montbrun* en 1882, *Si les Canadiennes voulaient* en 1886, et *L'Oublié* en 1900. Certains historiens les ont confondues.

Félicité, la Neuvilleoise, avait vu le jour dans la maison ancestrale des Angers, sur le coteau derrière l'église. Voici, d'après son journal et des recherches faites auprès de Jean et de Madeleine Angers, une liste de ses œuvres.

1899, 1900 et 1901 :

Mise au tombeau, d'après Caravaggio
La Vierge de Foligno, d'après Raphaël
Portrait du curé Boucher
Portrait d'un enfant mort-né – Calixte Morand
Portrait de Pamela Delisle, fille de Louis
Autoportrait
Portrait au crayon de Gauvreau Belleau
Le Clocher du village
Le Soir
Petit Paysage du village et pignon natal
Point de vue de nos coteaux
Sur La Grève
Portrait de Marie-Anne, d'après nature
Le Joueur de violon de Raphaël, copie
La Zingarella, gravure d'après Corrège
Deux portraits
La Chapelle Sainte-Anne, œuvre sur soie
Une Partie de chasse
Modestie et Chasteté, d'après De Vinci
Une Madone, d'après De Vinci
Portrait d'un enfant mort-né, fils d'Olivier Darveau
Paysage d'après nature
Paysage chez Savary
Paysage d'automne
Copie d'une Judith
Portrait de Jules II

1902 :

Paysage sur les coteaux
Les Violettes
Peint un paysage (une commande)
Portrait de mon père
La Route Saint-Nicolas (route Gravel), paysage
Rue du Cimetière (rue Dombourg)
Chapelle Sainte-Anne, dessin
Portrait de M^{lle} Mercure
Deux toiles, *Sous-bois* et *Le Printemps*, vendues \$ 8.00
Le Coteau chez Turgeon

1904 à 1906 :

Le Couvent et la Chapelle, copie d'une photo
Peint le Coteau à l'arrière du couvent
Peint le Chemin à l'ouest de l'église

1906 à 1908 :

Un paysage
Paysage près de la côte à Noreau
Paysage sur la grève
Paysage de l'Arroya
Paysage dans le coteau
Paysage près de la chapelle Sainte-Anne

En 1908 et 1909, elle enseigne à Cap-Santé et peint quelques paysages près de sa maison d'école au Bois-de-l'Ail.

1910 :

Saint Jérôme, d'après Dominiquin
L'Ormoie entourant la cure, paysage
La Vierge de Séville, d'après Murillo

1912-1915 :

La Veuve de Naïm voit son fils ressuscité
 Peint un paysage
Amour maternel, d'après Corrège
 Termine deux portraits
L'Amour, d'après Guido
Sainte Cécile, d'après Raphaël
La Création, d'après Michel-Ange
Un Crucifié, d'après Guido
Abraham chassant Agar
Groupe saint Joseph, la Vierge, Élisabeth et son fils
 Elle peint *La Colline de l'église de Cap-Santé*
 Un portrait

1913 :

Deux petits tableaux vendus à M. Bazin
L'Église de Cap-Santé et Le Platon
Loth et ses filles, par Zouché
Paysage du manoir seigneurial
L'Académie De Courval
La Chapelle Sainte-Anne
Les Trois Cloches

Ajoutons les peintures qui se trouvent aujourd'hui chez Jean et Madeleine Angers :

Procession de la Fête-Dieu
La Vierge des douleurs
La Vierge et l'Enfant
Côte du quai
Enfants jouant dans le vieux cimetière
La Belle Jardinière, d'après Raphaël



Félicité Angers : Côte du Quai (1908)
 Huile sur carton, 22 X 29 cm, collection Jean Angers

La Sainte Famille, le repos pendant la fuite en Égypte
Deux Enfants au jeu
Arc-en-ciel près du quai
Enfants construisant un foyer
La Fileuse
Portrait de Belzémire Denis
Philippe, neveu de Félicité Angers
Michel Angers, frère de Félicité Angers
Demoiselle Larue
Portrait d'enfant
Joseph-Cyrille Angers, frère de Félicité

Comme il a déjà été mentionné, Félicité Angers a également écrit plusieurs pièces de théâtre. Voici une liste partielle de son œuvre théâtrale :

Les Deux Geneviève ou La Visite du cousin
Prétentions rebattues
Les Demoiselles de Montréal
L'Ambition trompée, 5 actes

1896 :

P. et Pic, adieu, adieu
L'Éclipse, 2 actes
Les Vacances au manoir, 3 actes
Un Voyage en Louisiane, 3 actes
La Vengeance du sauvage
Six Semaines d'absence, 3 actes
Sainte Catherine, 1900
La Famille du brigand, 1901
Le Diamant, comédie, 1901
L'Enfant trouvé
Les Trois Héritiers, 1907
Les Héritières de l'aveugle, 3 actes
La Tante avare ou Les Fruits de l'éducation, 3 actes
La Famille nègre, 5 actes
Les Réprimandes d'une aïeule
L'Héroïne du village, 3 actes
Les Amants de Gracité
Le Lendemain d'un bal, 1913
L'Héritage de tante Alexine, 3 actes
Les Adieux de Monique
Les Noces de Perette

Les manuscrits de ses pièces de théâtre sont conservés par Jean Angers. Quant à ses peintures, aucune n'a été signée. Elle s'est abstenue d'ajouter sa signature par humilité.

Ces deux peintres ont été honorés par la Ville de Neuville. La salle du conseil de ville porte le nom de Salle Plamondon, alors que la bibliothèque municipale se nomme Bibliothèque Félicité-Angers.



Plamondon : La Chasse aux tourtes (1853)



Plamondon : Portrait de femme (vers 1826)



Plamondon : Piéta (1839)

Les institutions

Salle paroissiale (rue Vauquelin)

Formation du Club Saint-François-de-Sales de Neuville

Le Club Saint-François-de-Sales a été formé pour la construction d'une salle publique à Neuville. Cette salle servait aux représentations dramatiques, concerts, euchres, réunions sociales et agricoles. Les représentations dramatiques y étaient données par des cercles recueillis à Neuville même ou venant de l'étranger. Les cercles agricoles y avaient accès gratuitement pour leurs réunions ou leurs expositions en reconnaissance du don généreux de bois qu'ils offraient. L'Église ou les œuvres paroissiales y avaient leur grande part de recettes. Les dépenses maximales de l'entretien de la salle, incluant dividendes et intérêts à payer, étaient de 300 \$ par année. Les recettes, sans exagération, étaient de 500 \$; ce qui laissait un excédent de 200 \$

qui était appliqué soit à l'église, soit à l'embellissement de la salle elle-même. C'était une œuvre dont toute la paroisse était fière. La formation du conseil d'administration était un gage assuré de réussite.

Conseil d'administration
Dave Devito, président
O. Delisle, vice-président
D' L. Lavallée, secrétaire
J.-O. Jacques, trésorier



Dave Devito

Administrateurs
Napoléon Mercure
Maurice Filteau
Mastaf Garneau

Grand conseil
M. le curé E.-A. Doucet, président honoraire
Léon Beaudry, maire de Neuville
Jules Delisle
A.-F. Delisle
Jules Hardy
O. Larue (auditeur)
Arthur Matte
F. Turgeon

La liste des principaux souscripteurs au moment de la fondation est dans le tableau de la page suivante.

En 1929, le Club Saint-François-de-Sales achète l'édifice vacant de l'usine de vêtements de travail et le rénove pour en faire la salle paroissiale.



Pendant plus de 25 ans, le club Saint-François-de-Sales de Neuville fut l'instigateur de plusieurs activités culturelles. Notons les représentations théâtrales de la troupe Barry-Duquesne de Montréal et celle de Fred Ratté de Québec qui venaient, tous les étés, présenter aux Neuvilleois du théâtre de première qualité.

**Principaux souscripteurs au moment de la fondation du
Club Saint-François-de-Sales**

M. le curé E.-A. Doucet	10 parts	100 \$
A.-E. Delisle	5 parts	50 \$
Napoléon Mercure	5 parts	50 \$
Dave Devito	10 parts	100 \$
F. Turgeon	1 part	10 \$
Jules Delisle	1 part	10 \$
Georges Lavoie (Québec)	1 part	10 \$
D' L. Lavallée	1 part	10 \$
C. Delisle	1 part	10 \$
J.-O. Delisle	10 parts	100 \$
J.-O. Jacques	5 parts	50 \$
Jos Dubuc	1 part	10 \$
Jules Hardy	1 part	10 \$
Mastai Garneau	5 parts	50 \$
L.-M. Filteau	1 part	10 \$
Siméon Hardy	3 parts	30 \$
Arthur Matte	3 parts	30 \$

Puis la même année, mais après la fondation :

J.-A. Turgeon	1 part	10 \$
L.-P. Grenier	1 part	10 \$
Mendoza Clermont	2 parts	20 \$
J.-L. Morency	3 parts	30 \$
Joseph Béland	2 parts	20 \$
Alfred Julien	2 parts	20 \$
Philippe Auger	2 parts	20 \$
M ^{me} Sam. Matte	1 part	10 \$
Joseph Doré	1 part	10 \$
Gédéon Gingras	1 part	10 \$
Jos.-Pierre Béland	1 part	10 \$
Joseph Matte	1 part	10 \$

Le théâtre à Neuville

Le théâtre était populaire à Neuville bien avant l'ouverture de la salle paroissiale. Au début des années 1900, Félicité Angers, artiste et auteure neuvilloise, écrivit plusieurs pièces de théâtre. Ces pièces étaient jouées par des comédiens amateurs dans des résidences ou dans des granges. Vers 1915, la troupe de Napoléon Mercure joua chez les Clermont et dans la grange des Alain, au village. Félicité Angers, toute religieuse qu'elle était, eût une vive prise de bec avec le curé Soulard sur le perron de l'église : celui-ci s'était opposé en chaire à ce genre de spectacle à cause de la promiscuité entre garçons et filles lors des représentations. Il faisait allusion aux spectateurs car toutes ces troupes se composaient d'acteurs masculins uniquement. Les rôles de femmes étaient joués par des hommes,

comme nous le montrent les 3 premières photos ci-après. En 1984, lors des fêtes du tricentenaire, la troupe est mixte comme on peut le voir sur la 4^e photo.

La salle servait aussi pour différentes rencontres paroissiales telles que banquets, fêtes de famille, exposition du Cercle des fermières, etc. La municipalité de Neuville acquit cette salle en 1988. Elle fut renommée « Salle des fêtes ». Elle servait de lieu de rendez-vous du Club de l'âge d'or et diverses autres activités communautaires.

Durant l'été, les vendredi et samedi soirs, les Variétés lyriques, dirigées par Vincent Coulombe, y présentent des spectacles d'opérettes depuis 8 ans.



1^{re} rangée

*Georges Larue,
Thomas Lefebvre,
Napoléon Mercure,
Jos Turgeon et
Athanase Delisle*

2^e rangée

*Siméon Hardy,
Lionel Angers,
Léon Beaudry et
Jos Gauvin*



*La troupe de théâtre
« Le Petit Poucet »
en 1943,
à la salle paroissiale,
Salle des fêtes
745, rue Vauquelin*

*1^{re} rangée :
Jean-Guy Rochette,
Pierre Delisle,
Claude Paré,
(non identifié),
(non identifié),
Paul Delisle et
Jacques Noreau*

*2^e rangée :
Octave Delisle et
Roméo Hardy*



*Troupe de théâtre
d'Octave Delisle
(vers 1947)*

*René Noreau,
Marius Matte,
Ulric Alain,
Armand Bédard,
Jacques Angers,
Georges Langlois,
Octave Delisle,
Roméo Hardy,
Dominique Matte et
Georges Delisle*



*Pièce de théâtre jouée
dans le cadre du tricente-
naire de Neuville en 1984,
par une troupe de Neuville*

*Le nom de la pièce jouée
est Signe particulier ré-
veur (16 juillet 1984).*

*De gauche à droite
Gaétan Gingras,
Francine Martel,
Guy Brunelle,
Monique LaRue,
Nicole Larue et
Paul Lachance*

Les institutions bancaires



*Banque
Nationale
de Neuville*

*Ci-contre,
vers 1920*

*ci-dessous,
en 1930.
La banque est à
gauche de la
photo*



De 1900 à 1940, la seule institution bancaire à Neuville est la Banque Nationale. Au début, elle est installée au rez-de-chaussée de la maison qui appartient aujourd'hui à Rollande Turgeon-Ross, face à la sacristie. Plus tard, elle occupe un local dans l'édifice qui se trouve entre le magasin d'Albert Côté et celui d'Ernest Papillon, face à l'église.

La Caisse populaire de Neuville

Entre 1937 et 1940, à la suite des recommandations des évêques et de l'action du curé Doucet, un groupe de cultivateurs du haut de la paroisse organise des réunions d'étude sur la coopération. Les premiers animateurs sont Rolland Bertrand, Valère Matte et Arthur Rochette. On se rencontre chez Omer Alain, Jos Frenette, Paul Turgeon et chez plusieurs autres. L'Union catholique des cultivateurs encourage ce mouvement et, le 18 février 1940, la Caisse populaire de Neuville voit le jour.

De 1940 à 1942, elle est logée dans la résidence de René Noreau. En 1942, elle s'installe dans les locaux de l'ancienne Coopérative agricole, dans la rue de l'Église. En 1973, on construit un édifice moderne dans la rue des Érables. Elle s'y trouve toujours.

Le premier conseil d'administration est composé des personnes suivantes : Rolland Bertrand, président, Lucien Drolet, vice-président, René Noreau, secrétaire et directeur, Ernest Matte, Gonzague Gagnon, Mastai Garneau et Thomas Darveau, administrateurs.

J.-Alphonse Côté, Roméo Hardy et Jean-Jules Béland forment la commission de crédit, tandis que Côme Bertrand, Lucien Côté et Octave Delisle sont les membres du comité de surveillance.

Les présidents :

Rolland Bertrand	1940 à 1970
Joseph-Charles Côté	1970 à 1977
Jean-Paul Brown	1977 à 1980 et 1983 à 1984
Jean LaRue	1980 à 1983
Alain Garneau	1984 à 1988
Gilles Leclerc	1988 à 1991
Jean-Claude Tremblay	1991 à 1992
Réjean Brière	1993 à 1996
Éric Bouchard	1996 à 1997
Serge Tremblay	1997 à 1998
Sébastien Frenette	1998 à 2000

Les directeurs

René Noreau	1940 à 1942
Dominique Matte	1942 à 1943
Philippe Noreau	1943 à 1960
Madeleine Angers	1960 à 1986
Alphonse Martel	1986 à 1998
Alain Giguère	1998 – par intérim

Aujourd'hui, la Caisse populaire de Neuville a un actif de 40 034 438 \$. Elle compte 2 700 membres et 16 employés.

Le conseil d'administration de l'an 2000 est composé de .

Sébastien Frenette, président,
Serge Tremblay, vice-président,
Bruno Gaudreau, secrétaire,
Richard Pellerin, Jacques Godin, André Thibeault et Alain Prévost, administrateurs.



Jean Larue



J.-Charles Côté



Roland Bertrand



Jean-Paul Brown



Alain Garneau



Éric Bouchard



Sébastien Franette



Serge Tremblay



Gilles Leclerc



Réjean Brière

Présidents

CAISSE POPULAIRE DE NEUVILLE



Madeleine Angers



Directeurs



Alain Giguère



Dominique Matte



René Noreau



Philippe Noreau



Alphonse Martel

Le Cercle des fermières

Le Cercle des fermières de Neuville est fondé le 6 décembre 1925 par M^{me} Jos Doré (Yvonne Lachance), M^{me} Adrien Turgeon (Blandine Béland) et M^{me} Pierre-Ulric Gingras. M^{me} Jules Delisle est la première présidente. Cinquante et une dames assistent à la première réunion.

La première exposition des travaux des fermières a lieu dès septembre 1926. Il y a 22 exposantes. Les fermières tiennent régulièrement des expositions et participent aux différentes expositions régionales.

1927

Le Cercle remporte un prix à l'Expo-Québec.

1928

Premier concours de puériculture « Le plus beau bébé » à la salle Saint-François-de-Sales. Trois enfants de six mois à trois ans y participent.

1943

Le congrès de la fédération se tient à Neuville ainsi que la première exposition intercercles. Sept cent cinquante fermières sont présentes. L'exposition a lieu au couvent des sœurs de la congrégation de Notre-Dame.

1958

Colette Darveau remporte le trophée Simpson Sears pour s'être classée première à un concours à l'Expo-Québec qui regroupe cent concurrentes. Elle obtient le même honneur en 1959.

1960

Au congrès intercercles à Sainte-Anne-de-Beaupré, le Cercle des fermières de Neuville remporte le trophée donné par la fédération.

1961

Le 6 juin, le congrès intercercles de la fédération a lieu à Neuville, à la salle du collège De Courval.

1978

Le Cercle de Neuville se classe troisième à l'exposition intercercles à l'Expo-Québec.

1980

Premier prix à l'exposition intercercles. Le Cercle des fermières participe à une journée au Festival du blé d'Inde de Neuville.

1982

Premier prix à l'exposition intercercles pour une pièce de tricot faite par M^{me} Jeannot Béland.

Le Club de l'âge d'or

Le Club de l'âge d'or de Neuville est fondé le 14 mai 1970 à la suggestion du curé Philippe Méthot.

Marie-Ange Beaudry-Dussault en est la présidente fondatrice. Les buts de ce club sont de favoriser les rencontres pour mieux se connaître et partager, de permettre la participation à des activités de détente, de lutter contre la solitude et de souligner l'importance des personnes âgées dans la vie communautaire.

En 1971, le Club compte 140 membres. Les activités habituelles offertes aux membres sont : partie de cartes, bingo, pique-nique, musique et chant, goûter et café les jeudis après-midi. Des fêtes



*Club de l'âge d'or de Neuville, Conseil d'administration
1^{re} rangée : Jeannine Blouin, Adèle Morin et Madeleine Angers
2^e rangée : Rollande Turgeon, Annette Delisle-Fiset, Paulette Noreau et Rita Angers*

**Liste des membres des conseils d'administration
du club de l'âge d'or depuis sa fondation**

Prénom et nom	Entrée	Retrait		
M^{me} Marie-Ange Beaudry-Dussault, présidente	1970	1973	M ^{me} Antoinette Lambert	1979 1980
M^{me} Germaine Lavallée, présidente	1970	1979	M ^{me} Germaine Hardy	1979 1983
M ^{me} Marie-Élise Dubuc	1970	1979	M ^{me} Gaby Côté	1980 1986
M ^{me} Robert Charland	1970	1975	M ^{me} Annette Auger-Desroches	1980 1988
M ^{me} Édith Côté	1970	1979	M. Fernand Lafontaine	1981 1986
M. Thomas Darveau	1973	1976	M ^{me} Yvette Mailloux	1983 1991
M ^{me} Julienne Darveau	1973	1979	M ^{me} Marie Béland	1983 1986
M ^{me} Jean-Paul Brown	1973	1976	M ^{me} Rita Angers	1984
M ^{me} Véronique Dorval	1973	1979	M ^{me} Fernande-D. Côté	1985 1991
M ^{me} Alice Julien	1973	1980	M^{me} Monique LaRue, présidente	1986 1992
M. Robert Charland	1973	1975	M ^{me} Madeleine Angers	1986
M. Joseph Dorval	1973	1976	M. Alexandre Larochelle	1986 1987
M. Arthur Faucher	1976	1977	M. Paul-Henri Rochette	1987 1991
M ^{me} Blanche Dupont	1976	1984	M ^{me} Marcelle-T. LaRue	1987 1992
M ^{me} Albertine Nadeau	1976	1979	M. Jean-Guy Morin, président	1991 1995
M. Jean-Paul Brown, président	1977	1986	M^{me} Janine Blouin, présidente	1991
M ^{me} Octavie Béland	1979	1984	M ^{me} Suzanne Guay	1992 1997
Sœur Irma Moisan	1979	1981	M ^{me} Yvonne Vézina	1992 1996
			M ^{me} Annette Fiset	1995
			M ^{me} Paulette Noreau	1995
			M ^{me} Rolande Ross	1996
			M ^{me} Adèle Morin	1997

spéciales sont organisées lors des fêtes tels Noël et le Jour de l'an. Au début, la sacristie sert de lieu de rencontre.

Aujourd'hui le Club de l'âge d'or de Neuville compte 245 membres. Il est affilié à la FADOQ (Fédération des clubs de l'âge d'or du Québec). Les clubs de l'âge d'or défendent les intérêts des aînés et organisent leurs loisirs.

La salle des Fêtes est le lieu de rencontre du Club de l'âge d'or de Neuville. Il y a une assemblée générale par année. Le conseil d'administration siège trois fois par année en plus des courtes séances avant les rencontres hebdomadaires de ce club, qui se tiennent maintenant tous les mardis.

Le conseil d'administration organise des voyages. Les membres participent à un bingo par mois, une journée de quilles par semaine, et les cartes sont très populaires aux réunions du mardi. L'été, quatre soirs par semaine, il y a compétition de pétanque à la maison Rochette. Des soupers et des soirées de danse ont lieu pour célébrer les fêtes importantes de l'année. Des pièces de théâtre et des miniconférences

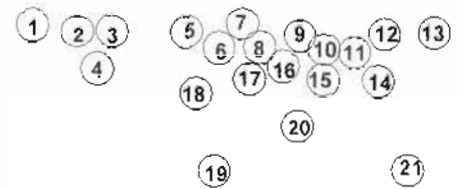
sont présentées par des personnes de compétence : infirmières, pharmaciens, policiers, administrateurs de la Caisse populaire, etc.

Ce club permet une convivialité entre les membres et une solidarité qui est de plus en plus nécessaire dans un monde individualiste.

Les cercles Lacordaire et Jeanne-d'Arc de Neuville

Les cercles Lacordaire et Jeanne-d'Arc sont fondés par le père Ubald Villeneuve dans les années 1930. Leur but est de combattre l'alcoolisme en prêchant l'abstinence. Les cercles Lacordaire réunissent les hommes, et les cercles Jeanne-d'Arc, les femmes.

Le cercle Lacordaire de Neuville est fondé le 11 mai 1941. Le comité fondateur est composé de René Noreau, Blanche Naud, Rolland Bertrand et du curé Alphonse Doucet. Onze hommes sont initiés et promettent de renoncer à toute boisson alcoolique.



**Cercle Lacordaire et
Jeanne-d'Arc de Neuville
(1949)**

1. Benoît Bédard
2. Jos Doré
3. Gustave Delisle
4. René Noreau
5. Léon Matte
6. Rita Angers
7. Gemma Béland
8. Gertrude Béland
9. Blanche Noreau
10. J. d'Arc Morency
11. (non identifiée)
12. Émile Côté
13. Doris Noreau
14. Ulric Alain
15. Roger Frenette
16. M^{me} Louis Dubuc
17. Octavie Béland
18. Pierre-Ulric Gingras
19. Jean-Paul Côté
20. Curé Doucet
21. M^{me} Jos Doré

René Noreau est le premier président. Il occupe ce poste pendant plusieurs années. Jean-Paul Côté et Jeanne d'Arc Morency lui succèdent. Émilie Côté, Gemma Béland, Octavie Béland et Madeleine Dubuc agissent tour à tour comme secrétaire.

En 1949, les cercles Lacordaire du comté de Portneuf se réunissent en congrès et organisent une semaine antialcoolique. Il y a, alors, 1 233 « Lacordaire » et 1 369 « Jeanne-d'Arc » dans le comté. À Neuville, on dénombre 86 « Jeanne-d'Arc » et 75 « Lacordaire ».

Le conseil du cercle Lacordaire est composé ainsi:

Curé Doucet, aumônier,
Jean-Paul Côté, président,
Émile Côté, vice-président,
Réal Chabot, secrétaire,
Roger Frenette, trésorier,
J.-A. Côté, Joseph Belleau, Léon Matte, Ulric Gingras,
Guy Angers, Médéric Béland et Georges Nadeau, conseillers

Dans le cercle Jeanne-d'arc, les membres sont :

M^{me} Joseph-Doré, présidente,
Émilie Côté, vice-présidente,
Gemma Béland, secrétaire,
Monique Dubuc, trésorière,

M^{me} Louis Dubuc, M^{me} Alexandre Béland, M^{me} Damien Matte, M^{me} Médéric Béland, Jeanne d'Arc Morency, Octavie Béland et Jeannette Alain, conseillères

Ces cercles sont très actifs. Ils organisent des conférences sur l'alcoolisme. Partout, ils s'opposent à la délivrance de permis de vente d'alcool. Jusqu'en 1964, aucune épicerie ne peut vendre de la bière dans les campagnes. Il faut se rendre à Québec pour s'en procurer.

Après 1964, la société est devenue plus tolérante. Un référendum est tenu à Neuville, et le résultat est en faveur de la vente de bière et d'alcool. Des permis sont délivrés pour la vente de la bière dans les épiceries et pour la vente d'alcool, de bière et de vin dans les hôtels. Les mouvements Lacordaire et Jeanne-d'Arc meurent d'étouffement.

Le comité Neuville se souvient

En janvier 1969, le curé Philippe Méthot, par la voie du semainier paroissial, demande aux Neuvilleois s'ils ont des idées pour aider et reconforter les malades. Madeleine Grenier, elle-même handicapée,



Madeleine Grenier



Thérèse Alain

suggère d'organiser chaque année une fête des malades. On dresse une liste des malades, des infirmes et des accidentés et, le dimanche 9 février à 15 h, le curé Méthot célèbre une messe spéciale avec homélie et un cadeau est remis à chacun des malades présents à la fête. Ceux qui ne peuvent se déplacer ou qui sont hospitalisés reçoivent la visite de bénévoles.

Un comité est alors créé. Le but premier est de rester en contact avec les malades. Des bénévoles les visitent durant toute l'année. À son anniversaire, chacun

reçoit un cadeau. On envoie des cartes de prompt rétablissement à tous ceux qui sont hospitalisés. Un système de transport à l'hôpital pour des examens ou des visites est à la disposition des Neuvilleois grâce au travail de plusieurs bénévoles. Le réconfort moral apporté par les membres du comité d'aide aux malades contribue à leur mieux-être.

La première fête des malades, en 1969, est organisée par Madeleine Grenier, aidée des religieuses, de Colette Darveau et de M^{mes} Lucien Brousseau, Robert Beaupré et Lucien Giguère.

Le premier comité d'aide aux malades se compose ainsi : le curé Philippe Méthot, aumônier, Madeleine Grenier, présidente, Rachelle Brousseau, conseillère, M^{me} Lucien Giguère, secrétaire. Madeleine Grenier est présidente de 1969 à 1985, Annette Delisle-Fiset, en 1985 et 1986, puis Gérard Proulx, de 1986 à 1996. Thérèse Alain est élue présidente en 1996. Aujourd'hui,

les membres du conseil d'administration sont le curé Paul Tremblay, aumônier, Thérèse Alain, présidente, Lorraine Lortie, vice-présidente, Jeannine Laperrière, secrétaire, Lorraine Thomassin, directrice, et François Drolet, Marie-Claire Matte, Annette Fiset et Huguette Lévesque.

La messe des malades, qui a maintenant lieu chaque année le 1^{er} samedi de juin, est offerte à tous les malades du comté de Portneuf. En 1999, pour commémorer le 30^e anniversaire de cet événement, la lieutenant-gouverneure, M^{me} Lise Thibault, était l'invitée d'honneur.

Jumelage de Neuville-Pointe-aux-Trembles avec Neuville-de-Poitou

En 1982, Normand Bolduc, maire de Pointe-aux-Trembles, aperçoit près de chez lui, rue de l'Estran à Place-des-Îlets, un reporter de la radio française, Max Menier, animateur en France d'une émission appelée Les Routiers. Projetant depuis longtemps de jumeler sa municipalité avec une commune française afin de favoriser les échanges, il demande à ce journaliste de voir s'il y a en France une commune portant le nom de Neuville, potentiellement intéressée à un jumelage.



CANTON DE NEUVILLE DE POITOU



JUMELÉ AVEC

NEUVILLE-POINTE-AUX-TREMBLES



QUÉBEC

CANADA



DESBOROUGH

GRANDE-BRETAGNE



SOURÉ

PORTUGAL



De retour en France, Max Menier passe sur les ondes le message de Normand Bolduc. Le maire de la commune de Neuville-de-Poitou répond favorablement et communique avec Normand Bolduc.

À Pointe-aux-Trembles et à Neuville, un comité est formé pour engager les pourparlers avec les Français. Les trois premiers responsables de ce comité sont Normand Bolduc, Jacques Roussel et Hélène Laliberté. Puis, Raymond Gagnon, Henriette Dupuis et Paul-Eugène Drolet du village de Neuville se joignent à eux.

Le maire de Neuville-de-Poitou, Serge Marmoret, est remplacé à la mairie de cette commune par Bernard Champalou. Jacques Roussel est alors mandaté par le comité local pour rencontrer la nouvelle administration française et établir les bases du jumelage. L'entente entre les deux groupes se fait rapidement. Du côté français, les trois responsables sont Bernard Champalou, Bernard Rabussier et Bernard Franck.

À Neuville, outre les membres du comité déjà nommés, Blanche Noreau, Christianne Racicot, Louise Jasmin, René Noreau, Rémi Morissette, André Gobeil, Raymond Béland et Guy Gosselin s'impliquent dans le projet dès le début.

Le premier voyage des Français à Neuville a lieu en 1984. Cette visite coïncide avec les fêtes du 300^e anniversaire de l'érection canonique de la paroisse Saint-François-de-Sales de Neuville, avec le transat Québec-Saint-Malo et la visite des grands voiliers.

Alors que les organisateurs attendent 40 personnes, 55 participent à ce premier voyage. Elles sont toutes reçues par des familles d'accueil de Neuville et de Pointe-aux-Trembles.

En 1985, un premier groupe de Neuvilleois s'envole pour la France. Ce groupe est composé de : Guy Gosselin et Nicole Lachance, Jacques et Huguette Grignon, Robert et Louise Jasmin, Michel et Françoise Jobin, Claire Lachance et Rita Perras, Monique Martel, Rémi Morissette et Gaétane Hardy, René et Blanche Noreau, Maggie Naud, Gérard et Rita Proulx, Jean-Guy et Christiane Racicot, Roger et Mariette Rodrigue, Jacques et Agathe Rousseau, Jacques Roussel et Mimi Leber, André et Sabine Sirois, Pierre et Denise Berrigan, Normand et Louise Bolduc, Réjean et Ghislaine Brière, Fernande Côté, Yves et Hélène Côté, Jocelyn D'Auteuil et Céline Tardif, Georges et Madeleine Delisle, Jacques Delisle, Adrien Derasp, Raymonde Pelletier, Hervé et Ghislaine Deschênes, Léopold et Annette Desroches, Florianne Dessureault, Ernest Germain et Louise Côté, Paul-Émile et Antoinette Gingras, Gaétan et Francine Gingras.

Depuis 1985, 300 Neuvilleois ont profité de ce jumelage pour visiter la France. Quatre-vingt pour cent des participants ont admis que, sans cette formule d'échange, ils ne seraient probablement jamais allés en France.

À l'automne 1985, Robert Jasmin prend la présidence du comité de jumelage. Deux autres municipalités du comté de Portneuf, Cap-Santé et Saint-Raymond, suivent la trace des Neuvilleois et créent un jumelage avec des communes françaises. Dans la région de Québec, 11 ententes de jumelage avec des communes françaises sont finalisées. Neuville a été le modèle.



La bibliothèque Félicité-Angers

Les Neuvilleois ont développé le goût de la lecture il y a plus de cent ans. En effet, lorsque le curé Benoit Soulard accéda à la cure de Neuville, en 1899, il y avait déjà une bibliothèque paroissiale. Comme elle n'était pas très volumineuse, le curé Soulard acheta plusieurs livres et lui redonna vie. Elle fut très utile aux Neuvilleois jusqu'en 1950.

En 1986, un groupe de personnes dirigé par Lyne Henry-Beaupré ouvrit une nouvelle bibliothèque dans un local au sous-sol de la caisse populaire. Au début, on utilisait des volumes qui avaient été donnés. Puis, à l'automne 1987, la Fondation Maurice-Grenier, le village de Neuville et la Pointe-aux-Trembles fournirent une aide financière pour les investissements, et un budget de fonctionnement fut accordé par les deux municipalités. Durant cette même période, on emménagea la bibliothèque dans un nouveau local, dans la maison Rochette (Maison des jeunes).

En 1988, les municipalités formèrent un comité en collaboration avec la commission scolaire de Portneuf dans le but d'agrandir l'école Courval. En 1989, elles inclurent une bibliothèque dans la demande faite auprès du ministère de l'Éducation du Québec.

En 1990, les parties signèrent un protocole d'entente pour la réalisation de ce projet communautaire, son financement et son administration, et la construction débuta au mois d'août 1992. La commission scolaire et les municipalités de Neuville et de la Pointe-aux-Trembles signèrent une entente avec la Bibliothèque centrale Québec-Chaudières-Appalaches pour le fonctionnement de la bibliothèque. Cette dernière fut baptisée Bibliothèque Félicité-Angers, en l'honneur de l'artiste peintre et auteure neuvilleoise, et fut inaugurée le 16 novembre 1993.

Lors de l'ouverture, outre une visite des lieux, la bibliothèque offrit aux visiteurs une exposition des œuvres de Félicité Angers. En 1994, on procéda à l'informatisation du fonctionnement. En 1996, un nouveau système informatique permit aux abonnés d'avoir accès au réseau Internet.

Depuis 1997, la bibliothèque relève directement de la Ville de Neuville, comme service municipal.

Le comité de direction de l'an 2000 est composé de :

Renée Robert, responsable, Suzanne Raby, responsable adjointe, Diane Michaud, secrétaire, Louise Vézina, trésorière, Jean-Marc Charbonneau,

responsable des communications, Lise Gauvin, responsable de l'informatique, Guy Gosselin, représentant élu municipal.

La bibliothèque repose sur une équipe de 45 bénévoles qui offrent le service au niveau municipal pendant 5½ h/semaine et au niveau scolaire pendant 5 h/semaine.

La collection locale de biens culturels est composée de : 1 126 romans pour adultes, 579 documentaires pour adultes, 541 romans pour jeunes, 654 albums pour jeunes, 279 bandes dessinées, 315 documentaires pour jeunes, 478 revues, 157 disques compacts, 63 cassettes, pour un total de 4 192 biens culturels.

De plus, la collection prêtée par le Centre régional de services aux bibliothèques publiques (CRSBP) comprend 4 325 volumes, 118 cassettes et 20 œuvres d'art. Le tiers de cette collection est renouvelée tous les 4 mois.

Un poste d'Internet est à la disposition des abonnés. La bibliothèque présente une programmation annuelle d'activités culturelles telles que l'heure du conte, le bricolage, le théâtre, des spectacles, des rencontres d'auteurs, des expositions. Trente-deux pour cent de la population de Neuville est abonnée à la bibliothèque. En 1999, les bénévoles ont effectué 19 011 prêts de biens culturels.

La bibliothèque Félicité-Angers de Neuville veut être un lieu d'animation culturelle et d'échanges où ont lieu des spectacles, des rencontres, des conférences, des ateliers, des expositions et autres activités.

De ce fait, le mandat de la bibliothèque est de promouvoir le développement culturel de Neuville et, en ce sens, elle agit à titre de service culturel de la municipalité.

Les bénévoles :

Arsenault, Pierrette
Beaulieu, Carmen
Bellavance, Nicole
Bernard, Annie

Bernard, Jacques
Bernier, Carole
Bernier, Solange
Berrigan, Denise
Bouchard, Anabel
Brabant, Jean
Cormier, Sandra
Côté, Louise
Dallaire, Louise
Dallaire-Dupont, Christine
Désilets, Michèle
Dubé, Nicole
Dubé, Sylvie
Dumont, Monique
Gilbert, Pierrette
Gilbert, Rita
Julien, Nicole
Laliberté, Catherine
Laplante, Daniel
Laquerre, Jacynthe
Lebon, Catherine
Lindsay, Viviane
Martin, Johanne
Matte, Hélène
Matte, Louise
Méthot, Anne
Morin, Françoise
Paquet, Suzanne
Pouliot, Linda
Trépanier, Josée
Turgeon, Dorothée
Vézina, Louise
Villeneuve, Julie

La Société Saint-Vincent-de-Paul

En 1955, constatant qu'il y avait quelques familles pauvres à Neuville, Henri Papillon fonda la Société Saint-Vincent-de-Paul de Neuville. Ses principaux collaborateurs étaient Alphonse Côté et Dominique Matte. Avec l'appui du curé Pouliot, une quête était organisée chaque mois à la porte de l'église.



Henri Papillon

Cet argent servait à aider les familles dans le besoin, en leur procurant des vivres et des biens essentiels. MM. Papillon et Côté administraient la



Alphonse Côté

Société et rendaient service aux démunis dans la plus grande discrétion. En 1970, les services sociaux gouvernementaux couvrant les besoins des familles pauvres, la Société fut mise en veilleuse.

Au début des années 1980, une nouvelle équipe composée d'Adrien Derasp, Gaston Auger, Noël Carrier, Jacques Rochette, Madeleine Grenier et Rita Angers remet la Société sur pied avec l'aide du Conseil central de Québec. Rita Angers ouvre un comptoir de vêtements usagés, qui fournit les fonds nécessaires aux activités de la Société.

En 1984, elle retourne en sommeil. Le curé et les Sœurs du Bon-Pasteur s'occupent donc des quelques familles dans le besoin.

En 1995, Pierre Filteau, Jean-Robert Gravel et Gaétane Hardy donnent un coup de main aux sœurs. À l'occasion de Noël, d'autres bénévoles se joignent à eux. Mentionnons Yvette Villeneuve-Mailloux, Annette Fiset, Louis Jobin et Rémi Morissette.



Comptoir de vêtements. Au 1^{er} plan: Francine Gingras et Gaétane Hardy

En 1997, la Société reprend vie avec une équipe renouvelée présidée par Sylvie Plante. En 1998, elle ouvre un comptoir de vente de vêtements usagés à la sacristie. C'est une source de financement appréciable.

En 1999, elle a préparé 47 paniers d'épicerie durant l'année et distribué 19 paniers de Noël. La collecte annuelle est répétée et pourra devenir une tradition.

Le conseil d'administration actuel est composé de Denise Leclerc, présidente, Louise Lépine, secrétaire, Rémi Morissette, trésorier, Léandre Cochrane et Gaétane Hardy, administrateurs.

En ce qui concerne le comptoir de vêtements, il est sous la direction de Francine Gingras et de Gaétane Hardy.

Le marais Léon-Provancher

En 1968, une compagnie montréalaise achète les cinq premières terres à l'est de la municipalité de Pointe-aux-Trembles. Elle veut construire une raffinerie d'huile. Ce projet est abandonné. Ces terres, surtout les parties basses près du fleuve, sont laissées en friche. Vers 1980, la Fondation de la faune du Québec, organisme provincial, achète ces terrains afin d'aménager un site de protection et de reproduction de la sauvagine. Plus tard, en 1994, la société nord-américaine Canards Illimités, avec l'appui de la compagnie Luralco, y investit expertise et argent pour en faire le marais que l'on y trouve aujourd'hui. En 1996, la Fondation de la faune du Québec cède le marais à la Société Provancher naturelle du Canada.

Cette dernière administre maintenant ce site de conservation et d'études. En 1997, des jeunes des « Chantiers jeunesse » construisent des ponceaux et des sentiers écologiques. Le public peut s'y promener et observer la faune et la flore. La chasse y est permise à l'automne, mais de façon très contrôlée. En plus

d'une subvention de 7 500 \$ accordée au projet en 1996, l'ancienne municipalité de Pointe-aux-Trembles joue un rôle important dans la protection de ce site par le biais de son règlement d'urbanisme et de zonage et par sa participation au comité de gestion du marais Léon-Provancher. La Ville de Neuville prend le relais et continue cet appui et cette surveillance. Gilles Whittom représentait la

municipalité de Pointe-aux-Trembles au comité de gestion du marais Léon-Provancher. Aujourd'hui, le représentant de la Ville à ce comité est Guy Gosselin.

L'information sur ce marais est tirée de deux articles de Gilles Whittom parus dans les journaux municipaux, *La Causerie* et *Le Soleil brillant*.



Le marais Léon-Provancher

La vie municipale

Sous le régime seigneurial et jusqu'en 1845, l'autorité civile dans les campagnes était représentée par le seigneur et surtout par les capitaines de milice, qui lisaient les ordonnances du gouvernement à la porte de l'église et qui veillaient à les faire exécuter.

En 1845, le gouvernement de l'union des deux Canada, le Haut-Canada (l'Ontario) et le Bas-Canada (le Québec), créa les municipalités de comté puis, en 1855, les municipalités de paroisse.



Antoine Plamondon,
premier maire de
Pointe-aux-Trembles

La première municipalité de paroisse, dont le peintre Antoine Plamondon fut maire de 1855 à 1860, porta le nom « municipalité de la paroisse de Pointe-aux-Trembles de Neuville ». Ce ne fut qu'en 1875, donc après la Confédération, que la mention de Neuville disparut des procès-verbaux des assemblées du conseil et qu'elle fut remplacée

par « paroisse de Pointe-aux-Trembles, comté de Portneuf ». Les procès-verbaux des réunions du conseil de 1855 à 1871 furent détruits par un incendie.

De 1855 à 1873, les maires furent :

Antoine Plamondon	1855 à 1860
Norbert Beaudry	1860 à 1864
Narcisse Mercure	1864 à 1866
Eugène LaRue	1866 à 1868
Jos Denis	1868 à 1870
Antoine Faucher	1870 à 1872

Alfred Clermon fut élu en 1872. Le 3 février 1873, il y eut élection au conseil pour élire le maire. David Noreau fut élu par 2 voix de majorité sur son

adversaire Nicostrate Delisle. Sept conseillers avaient le droit de voter. Il y eut probablement une abstention.

En mars 1873, David Noreau est déclaré inéligible par une décision de la cour de circuit.

Alfred Angers est élu maire et, en 1874, il est remplacé par Nicostrate Delisle.

Les archives de la ville comprennent tous les procès-verbaux depuis 1872. En 1873, il n'y a que 5 règlements. Le règlement n° 1, qui traite de la vente des boissons alcooliques, est bien curieux. Le curé Parent, en 1855, avait fait fermer les 6 auberges qui vendaient de l'alcool à Neuville. Comme on voulait prohiber la vente au détail, sans fermer la porte complètement, voici le texte de ce règlement :

La vente des liqueurs enivrantes par quantité de moins de trois gallons et une douzaine de bouteilles d'au moins trois demiards, chacune en une seule et même fois, et l'octroi de licence à cet effet dans les limites de cette municipalité et sur les passages d'eau qui en dépendent est par la présente interdite.

Donc, les marchands peuvent vendre des boissons alcooliques, mais en grosses quantités seulement. Seules les personnes riches pouvaient donc s'en procurer. Un autre règlement imposait un permis assez cher aux marchands ambulants qui voulaient vendre dans la municipalité. En 1876, un autre règlement exige que les baigneurs soient habillés décemment pour les bains en public. On réglemente aussi la vitesse des chevaux aux abords de l'église et dans le village.

L'élection des conseillers a lieu à l'endroit où se tiennent les réunions du conseil. Les électeurs qui se présentent élisent directement les 2 conseillers



Baigneurs « décents » (vers 1915)

sortants ; le vote est ouvert et non secret. Les 7 conseillers déterminent lequel d'entre eux sera maire.

Le 20 janvier 1879, 3 conseillers votèrent pour Jos Angers, et 3 pour Jos Denis. Jos Angers fut réélu maire après avoir voté pour lui-même. Le 19 janvier 1880, Jos Angers, cultivateur, fut de nouveau élu maire. Il avait abandonné sa profession de constructeur de navires en 1875 pour devenir cultivateur et gérant de la ferme de son beau-frère, le D^r Antoine Larue.



Jos Angers dit Stéguy

En 1882, F.-Xavier Dorval fut élu maire. En 1883, Athanase Delisle fut nommé inspecteur du pain. Un règlement adopté à cette époque dit :



F.-X. Dorval

Tout pain vendu ou offert en vente dans les limites de la municipalité devra peser au moment de la vente au moins 6 livres, s'il s'agit d'un gros pain, et 3 livres, s'il s'agit d'un petit pain. Tout pain qui ne pèsera pas le poids ci-haut mentionné sera confisqué par l'inspecteur, moitié au profit des pauvres et moitié au profit de la corporation municipale.

En 1884, F.-Xavier Dorval démissionna comme maire pour cause de santé. Fortunat

Belleau le remplaça. Pour l'année 1884, les recettes de la municipalité furent de 52 \$ et les dépenses, de 75 \$. La municipalité emprunta 25 \$ pour combler le déficit.

En 1890, Joseph Béland fut l'entrepreneur du pont de glace qui conduisait à Saint-Antoine. Puisque ce pont était un chemin qui faisait partie de 2 municipalités de comté, il fut résolu que la somme de 8 \$ serait payée à l'entrepreneur par le conseil de comté. En 1891, Ulric Larue construisit le pont de glace pour 7 \$ et le chemin du Roy fut entretenu par les propriétaires riverains. Pendant cette même année, les dépenses de la municipalité se chiffèrent à 161,87 \$. On préleva donc une taxe de 5½ % sur une évaluation totale de 290 936 \$.

Détail des dépenses :

Frais d'une requête en appel, en ce qui concerne la liste électorale	17,17 \$
L'intérêt à 6 %	0,70 \$
Rôle de perception	8,00 \$
Taxe pour le palais de justice	60,00 \$
Salaire du secrétaire	35,00 \$
Le pont de glace	7,00 \$
Loyer de la salle	10,00 \$
Pour contribution annuelle des jurés	12,00 \$
<u>Pour les mauvaises dettes</u>	<u>12,00 \$</u>
Total .	161,87 \$

Les taxes imposées par la Province, le palais de justice et les jurés représentèrent près de la moitié des dépenses municipales.

En 1893, Roger Larue fut élu maire. Un permis au coût de 7 \$ fut exigé de ceux qui voulaient exercer le métier de photographe. Le marchand John Davis fut le seul à pouvoir leur vendre de la poudre.

En 1896, le D^r Antoine Larue fut élu maire.

En 1898, le conseil vota son premier règlement, lequel portait sur la construction de trottoirs, et un autre concernant l'obligation de construire des « privés » (des « bécosses ») selon certaines normes. En 1902, il y eut obligation de vaccination contre la variole. En 1908, le conseil organisa une collecte pour aider à financer les fêtes du troisième centenaire



Roger Larue,
maire de 1893 à 1896



Antoine Larue

de Québec. Il vota aussi un montant de 100 \$ pour l'achat des plaines d'Abraham, afin d'en faire un parc public.

En novembre 1908, S. Near, un manufacturier ontarien, voulut construire une manufacture dans la paroisse au coût d'au moins un demi-million de dollars. Il demandait une exemption des taxes municipales pour une période de 20 ans et, en échange, il consentait à donner 2000 \$ à la commission scolaire.



La cimenterie (1910)

En mars 1909, le conseil ayant consenti une exemption de taxes sur les terrains et les bâtisses de John Irving, d'Ottawa, pour qu'il puisse construire sa compagnie de ciment, ce dernier commença les infrastructures à l'ouest du village (là où se trouve la rue Marguerite-Bourgeoys) et même un embranchement de chemin de fer pour relier le tout au Great Northern Railway, qui passait alors sur le tracé actuel de la route 138 et de la rue Vauquelin. Toutefois, les travaux furent interrompus dès février 1910, car le trust de Portland Ciment acheta la compagnie locale et mit fin au projet.

En 1909, le bureau de poste s'appelait « la Pointe-aux-Trembles ». Comme une autre municipalité portait le même nom sur l'île de Montréal, il y avait souvent confusion et les lettres étaient envoyées à Pointe-aux-Trembles, près de Montréal. Le conseil demanda que le nom de Dombourg soit donné au bureau de poste et à la gare de chemin de fer. Finalement, les autorités optèrent pour le nom de Neuville. C'est aussi en 1909 que la compagnie de chemin de fer construisit une ligne télégraphique.

En 1910, les trottoirs, selon le décret de 1898, partaient de chez Solim Garneau, à l'ouest du village, jusqu'à la route du Quai, à l'est. Mais, à la demande des propriétaires, on les prolongea jusqu'à la route Gravel, à l'est. Les propriétaires arguaient qu'au printemps, à cause de l'eau provenant du coteau, cette partie du chemin était infranchissable.



Jos Grenier

En 1911, Jos Grenier fut élu maire.

En 1910-1911, si un propriétaire n'entretenait pas son trottoir, la municipalité s'en occupait et taxait le propriétaire en conséquence. Plusieurs refusaient de payer. La municipalité les menaçait alors de poursuite mais, finalement, le tout se réglait à l'amiable.

En 1911, le chemin de fer transcontinental traversait une forêt de 3 milles sur 4 milles où 200 hommes travaillaient. La plupart, des étrangers, n'attachaient aucun intérêt à la conservation de nos richesses naturelles. Pour faire ce travail, on faisait brûler le bois qu'on coupait sans égard si le temps était hasardeux ou favorable. Le conseil demanda au ministre des Forêts d'intervenir et ce dernier nomma un garde-feu pour surveiller le tout.

En 1911, le curé Dionne, président de la compagnie d'aqueduc, demanda que cette compagnie soit autorisée à poser des tuyaux sur les



Travaux d'aqueduc... en 1911 !



Pose du macadam en 1912



chemins publics au village. La même année, la Compagnie électrique de Deschambault, qui voulait fournir l'électricité à Neuville, demanda le droit de poser des poteaux et d'être exemptée de taxes. Le conseil accepta les deux demandes.

En 1912, le gouvernement du Québec décida de refaire le chemin du Roy, de Québec à Montréal. La section de Neuville fut faite en macadam et la municipalité s'engagea à payer 1000 \$ du mille pour la réfection de ce chemin ; le gouvernement fit à ses frais tous les ponts et ponceaux.

Donc, au début du siècle, il y eut plusieurs changements importants qui modifièrent la vie des habitants de Neuville :

- En 1908, le premier train du Great Northern passa à Neuville.
- La même année, ce fut l'ouverture du nouveau quai.
- En 1912-1913, l'aqueduc fut installé au village. On commença à mettre en place le réseau d'électricité, et le chemin du Roy fut refait en macadam.

De 1914 à 1919, sous l'administration de Jos Grenier, l'entretien des trottoirs et des routes à Bernard et Gravel fut le principal sujet des débats au conseil. Les travaux de modernisation du village divisèrent les ruraux et les gens du village, ce qui mena, en 1919, à la création de la municipalité du village de Neuville.



Ouverture du chemin du Quai

La séparation Neuville – Pointe-aux-Trembles 1919-1920

Pendant les années 1919 et 1920, la possibilité de séparer le village de Neuville de la municipalité de Pointe-aux-Trembles ne fut jamais discutée au conseil. Cependant, la question des trottoirs divisait la municipalité depuis 1913. Tous les contribuables avaient été taxés pour une dépense de 143 \$ pour la construction des trottoirs au centre du village, face au presbytère, à l'église et au cimetière du temps (terrain de tennis). Le curé Dionne avait contribué personnellement en donnant 36 \$ pour ces travaux. En 1917, une requête fut présentée au conseil afin que tous les trottoirs soient à la charge de la municipalité. Après avoir été reportée plusieurs fois, ce fut finalement en octobre 1917 que cette requête fut rejetée majoritairement par Xavier Dorval, Jules Delisle et Lauréat Gingras. Léon Beaudry et Selim Dubuc votèrent en faveur. À cette époque, ce débat sur la création de municipalités de villages et de paroisses se faisait partout au Québec, car la modernisation des services dans les villages créait les mêmes problèmes sur tout le territoire. Le ministère des Affaires municipales du temps encourageait les séparations.

À Neuville et à Pointe-aux-Trembles, les discussions eurent lieu dans la population, mais pas à

la table du conseil, car il y avait probablement un accord tacite pour la séparation. La seule mention de cette question fut l'avis de réception, en septembre 1919, d'une lettre du ministère des Affaires municipales qui mentionnait la requête de certains propriétaires du village demandant l'érection du territoire du village de Neuville en



Jos Turgeon

municipalité indépendante. Le conseil avait un mois pour faire valoir son point de vue, mais il n'y a même pas donné suite. (Il faut noter qu'en janvier 1919, Jos Turgeon, résident du village, avait été élu maire, en remplacement de Jos Grenier, et qu'il était le leader du mouvement séparatiste.)

La requête se lisait comme suit :

Au lieutenant-gouverneur de la province de Québec

Nous, soussignés, propriétaires de biens fonds dans le village dit « de Neuville », non incorporé et faisant actuellement partie de la municipalité de la Pointe-aux-Trembles (Portneuf), où, tous, nous résidons, exposons, respectueusement, à son Excellence le Lieutenant-Gouverneur de la province de Québec, ce qui suit, savoir :

Attendu que les intérêts des propriétaires de Neuville deviennent de plus en plus dissemblables de ceux des propriétaires dans les rangs de la paroisse ;

Attendu, notamment, que Neuville aurait besoin, maintenant sans plus tarder : (1) d'un aqueduc municipalisé ; (2) de tout un réseau d'éclairage à l'électricité ; (3) de bornes-fontaines et d'appareils accessoires en vue de la protection de la propriété aux cas d'incendies ; (4) de trottoirs permanents sur les rues et artères principales du faubourg ; (5) d'un système de canalisation pour les égouts, en exigence des lois et règlements du conseil supérieur d'hygiène de la province ;

Attendu que, d'autre part, il est hors de question de présumer, de soupçonner même que le conseil municipal de la paroisse pourrait considérer favorablement l'à propos de répartir sur la paroisse tout entière un coût estimatif de telles entreprises d'utilité publique, mais que, bien au contraire, comme question de fait, ledit conseil a déjà refusé au village et lui refuse encore toutes et chacune de ces améliorations ;

Attendu qu'il est logique, du reste, qu'il en soit ainsi, puisque chez nous comme dans tous les territoires ruraux de la province, les habitations de cultivateurs, dans les rangs, sont isolées les unes des autres, – chacune d'elles étant érigée au milieu du domaine familial – et qu'il ne pourrait être raisonnablement question de s'y astreindre aux mêmes conditions que doivent exiger par contre les territoires du village où, toujours, il y a agglomération ;

Attendu, enfin, que nous désirons améliorer l'état de nos chemins publics, dans toute la mesure et étendue à laquelle nous soumettrons la circulation intense qui se pratique en notre village à certaines saisons de l'année, tant par les citadins qui, de plus en plus nombreux chaque année, viennent y passer la période des chaleurs, que par les automobilistes du dehors et le trafic de la place ;

Pour toutes ces raisons et faits qui parlent par eux-mêmes

mes, nous, les soussignés, sollicitons, en tout respect, de son Excellence, le Lieutenant-Gouverneur de la province de Québec, qu'à la faveur de l'article 35 du Code municipal, le territoire dont les limites sont ci-après décrites soit détaché de la municipalité de la Pointe-aux-Trembles et constitué en une municipalité séparée de village sous les noms de « Neuville », lequel village, en conformité des données du plan authentique fourni en même temps que la présente requête, sera décrit comme suit, savoir (Dans le texte original, une description du territoire du village de Neuville suit)

Quatre-vingt-deux signatures furent recueillies en faveur de la requête. Il faut noter que 23 propriétaires du village, dont 8 cultivateurs, n'ont pas signé ; les autres étaient des commerçants (boucher, boulanger, charcutier, marchand général, etc.). Ce fut donc le village de Neuville qui demanda la séparation. Cependant, les deux parties semblaient être d'accord. Les habitants de la paroisse ne voulaient pas payer pour les améliorations demandées par le village, alors que ceux du village trouvaient trop lourd le coût de la réfection et de l'entretien de la route à Bernard, du chemin de Travers et de la route Gravel.

Regardons maintenant les cinq raisons invoquées par les résidents du village appuyant leur demande :

1. Besoin d'un aqueduc municipalisé : un aqueduc privé existait depuis 1913 ; il ne fut municipalisé qu'en août 1975.
2. Besoin d'un réseau d'éclairage à l'électricité : un réseau de distribution d'électricité municipal fut mis en place en 1921 et en 1922.
3. Besoin de bornes-fontaines et d'appareils d'accessoires pour la protection contre les incendies : des bornes-fontaines furent ajoutées au réseau d'aqueduc et un réservoir fut construit en 1927. Le service d'incendie fut fusionné à celui de Pointe-aux-Trembles en février 1966.
4. Des trottoirs permanents dans les rues et les artères principales du village : en 1925, un règlement sur les trottoirs est adopté. Ils sont sous la responsabilité des propriétaires riverains depuis ce temps.

5. Besoin d'un système de canalisation pour les égouts : aujourd'hui, en l'an 2000, on réalise enfin ce projet.

Le premier conseil de la paroisse de Pointe-aux-Trembles

Le premier conseil de la municipalité de la paroisse de Pointe-aux-Trembles, après la séparation en 1920, était composé des personnes suivantes :



Antonio LaRue, maire, cultivateur
Omer Côté, cultivateur
Eugène Angers, cultivateur
Eugène Béland, cultivateur
Arthur Turgeon, cultivateur
Télesphore Pagé, cultivateur
Loyola Matte, forgeron

Le premier conseil du village de Neuville

Le premier conseil du village de Neuville en 1920 était composé des personnes suivantes :

Jos Turgeon	maire – cultivateur
Thomas Charland	cultivateur
Jules Hardy	cultivateur
Jules Delisle	cultivateur
J.-Thomas Lefebvre	tailleur
Arthur Rochette	menuisier
Léon Beaudry	cultivateur

Voici la liste des personnes qui ont signé la pétition demandant la création de la municipalité du village de Neuville.

Louis Noreau père, Athanase Delisle, Eugène Vézina, Émile Lockwell, J.- T. Lefebvre, Bernard Garneau, veuve Phidime Noreau, Napoléon Mercure, J.-L. Langlois, Henriette Davis, Alfred Clermont, François Darveau, J.-O. Delisle, H. Béland, C.-J. Lockwell, veuve Delphé Vézina sa marque X, D. Vézina, J.-B. Turgeon, dame P.-P. Letarte, Clément Alarie, Antoine Bertrand sa marque X, Arthur Rochette, Joseph Trudel, dame veuve Eugène Rhéaume, Victor Béland sa marque X, Noé Léveillé sa marque X, Léger Julien, J. Gagnon, Israël Hamel, Jules Hardy, Thomas Habel, Siméon Hardy, Louis Noreau fils, dame veuve Casimir Naud, dame veuve Bédard, Solim

Garneau, Laurent Belleau, Louis Bureau, Blanche-F. Fiset, Napoléon Soulard, Joseph Léveillé, dame Joseph Vézina, veuve Raymond Plamondon, Georges LaRue, Rosaire Delisle, Eugène Brousseau, Edgar Langlois, Louis Gauvin, dame Deschenaux-LaRue, L.-M. Filteau, Thomas Charland, C.-E. D'Auteuil, Hildevert Clermont, J. Dionne, Thomas Bureau, Georges Langlois, Elzéard Léveillé, Joseph Langlois, Séraphin Béland sa marque X, dame Antoine Bérard sa marque X, veuve dame David Noreau, Joseph Dubé, A.-G. Bédard, Marie-Lida Bédard, J.-B.-E. Dussault, Abel Turcotte, François Hardy, dame A.-G. Giard, Jos Godin, Ernest Bertrand, dame Isaac Dumont, Elzéard Gauvin, T. Tapin, T.-E. Rousseau, Barthélémy Rochette, L.-A. Moisan, Siméon Laperrière, L.-B. Henri Grandbois, Joseph Angers, Joseph Turgeon, Léon Beaudry.

En scrutant la liste des électeurs, nous pouvons voir que 24 des personnes résidant au village n'ont pas signé la requête :

Ulric Alain, cultivateur, Ulric Angers, cultivateur, Napoléon Angers, rentier, Philippe Bazin, négociant, C.-E. Bazin, commis, Thomas Bédard, propriétaire, Jos Côté, cultivateur, Gaudiose Côté, cultivateur, Louis Caouette, boucher, Georges Couillard, charcutier, Arthur Delisle, cultivateur, Jules Delisle, cultivateur, Ernest Delisle, négociant, Jos Denis, ferblantier, Siméon Goulet, Pierre Gravel, maçon, Wilfrid Gravel, cultivateur, Jos Grenier, cultivateur, Olivier LaRue, fabricant, J.-B. Magnan, Alphonse Matte, cultivateur, Arthur Matte, boulanger, Philippe Méthot, menuisier, et Victor Robitaille, cultivateur.

Municipalité de Pointe-aux-Trembles 1919-1997

En 1921, les salaires payés par la municipalité de la Pointe-aux-Trembles pour les divers travaux étaient les suivants : 1 homme : 25 sous de l'heure ; 1 homme et 1 cheval : 40 sous ; 1 homme et 2 chevaux : 50 sous. Mais dès 1922, les salaires furent réduits à 15, 30 et 40 sous de l'heure respectivement.

En 1924, on adopta un règlement de vaccination obligatoire contre la variole. La même année, le transfert de dépenses du gouvernement aux municipalités était déjà à la mode. Ainsi, la Pointe-aux-Trembles dut payer 9 631 \$ pour sa participation à la réfection de la route Québec-Montréal. De 1920 à 1935, la plus importante part du budget de la Pointe-aux-Trembles fut celle réservée à l'entretien

des routes municipales : la route Gravel, la route à Bernard et la route à Pagé. La route à Bernard était formée du début de l'actuelle route 365 et de l'ancien chemin du Deuxième Rang, reliant cette route à la route Gravel. Elle était ainsi nommée parce que la terre à l'ouest de la route 365 appartenait alors à Bernard Bernard.

En 1935, le conseil décida qu'à l'avenir, les avis publics, les règlements et les résolutions se donneraient en français seulement.

En 1936, le budget était de 2 000 \$. On entreprit des travaux pour refaire le chemin du Deuxième Rang. Les salaires des employés étaient :

1 homme .	15 cents de l'heure ,
1 homme + un cheval	25 cents de l'heure ,
1 homme + 2 chevaux :	30 cents de l'heure

Le conseil se prononça majoritairement contre l'installation d'unités sanitaires dans le comté.

En 1937, il consolida ses dettes et le déficit de 1 000 \$ pour l'année 1936. Ce déficit était dû à un compte de 356 \$ pour l'assistance publique, ajouté à la participation municipale pour les asiles d'aliénés et la difficulté de percevoir les taxes à cause de la crise économique.

De 1935 à 1957, le conseil donna continuellement des « cartes d'assistance publique » à des citoyens qui devaient être hospitalisés et qui n'avaient pas les moyens de payer. Une partie du coût était à la charge du gouvernement, mais la municipalité devait payer sa part. De plus, la municipalité venait en aide aux indigents en leur fournissant de la nourriture et du bois de chauffage. En 1935, le point à l'ordre du jour « secours aux indigents » montrait une dépense de 850 \$. C'était plus que la moitié du budget.

En 1941, le maire Antonio Larue fut nommé préfet du comté de Portneuf.

En 1942, le conseil racheta une part des rentes seigneuriales qui couraient encore 100 ans après l'abolition du régime seigneurial. Le 1^{er} juin 1942, le conseil vota une résolution contre la conscription pour service outre-mer.

En 1943, le conseil paya 22 \$ à Alphonse Julien, entrepreneur de pompes funèbres, et 15 \$ à la fabrique de Neuville, en raison des frais funéraires d'un chemineau (mendiant) nommé Michel O'Brien, de lieux inconnus. Le conseil, par un vote de 3 contre 2, avisa le ministère de la Santé et du Bien-Être social qu'il désirait les services de l'unité sanitaire avec contribution régulière, soit un centin et demi par 100 \$ d'évaluation.

En 1944, les salaires payés par la municipalité pour les travaux publics avaient doublé comparés à ceux de 1936. En effet, on payait maintenant :

1 homme :	35 cents de l'heure ;
1 homme + un cheval :	45 cents de l'heure ;
1 homme + 2 chevaux :	50 cents de l'heure.

En 1945, le budget n'était que de 1 000 \$ et était réparti comme suit :

400 \$ pour l'entretien des routes, hiver et été ;
200 \$ pour les aliénés et les indigents ;
100 \$ pour le conseil de comté ;
300 \$ pour l'administration générale

En 1945, comme l'avait fait le conseil du village, le conseil de Pointe-aux-Trembles vota la consécration de la municipalité au Sacré-Cœur. Une cérémonie religieuse eut lieu à cet effet.

En 1948, le conseil appuya la campagne de la Ligue du Sacré-Cœur contre « les abus du trafic des liqueurs » et félicita le gouvernement pour l'adoption du drapeau du Québec.

En 1950, le Comité d'hiver de Pont-Rouge fit l'entretien de la route Neuville/Pont-Rouge. Le conseil permit d'ériger une barrière sur le terrain d'Anselme Béland et le droit de passage, pour les citoyens de Pointe-aux-Trembles, ne serait que de

20 cents. L'entretien de chemins d'hiver s'autofinçait par un tel droit de passage dans plusieurs municipalités de la région.

En décembre 1951, la municipalité de Pointe-aux-Trembles fournit 30 \$ pour les loisirs de Neuville.

En 1953, Auray Béland fut nommé secrétaire-trésorier en remplacement de J.-Lauréat Morency, qui occupait ce poste depuis 1912. La même année, un incendie de forêt ravagea les terres à bois du Deuxième Rang, et 30 citoyens de Pointe-aux-Trembles travaillèrent à combattre cet incendie.



Paul Naud

En 1954, Paul Naud fut élu maire en remplacement d'Antonio Larue, qui occupa ce poste durant 35 ans. Les ouvriers pour les travaux municipaux étaient maintenant payés 75 cents de l'heure.

Depuis fort longtemps, la coutume était de faire des feux de joie devant les résidences de ceux qui étaient du côté des perdants aux élections. En mars 1959, le conseil vota le règlement suivant : « Il est interdit à quiconque de faire des feux pour manifester et triompher en période électorale dans les limites de cette municipalité : amende de 20 \$. »

Par ailleurs, durant les années 1956, 1957, 1958 et 1959, le conseil dut émettre plusieurs cartes d'assistance publique.

Jusqu'en 1965, les réunions du conseil de la Pointe-aux-Trembles eurent lieu chez David (Baptiste) Noreau. Le conseil payait un loyer de 4 \$ par mois.

En 1959, Médéric Béland fit l'entretien des chemins pour la somme de 150 \$ par année. La même année, le maire et les conseillers furent élus lors d'une assemblée à la salle du conseil. Cette année-là, on

dut signer plusieurs cartes d'assistance publique et la municipalité entreprit la construction de citernes pour la protection contre les incendies.

En 1960, la taxe foncière était de 1,40 \$ du 100 \$ d'évaluation et Auray Béland, le secrétaire, recevait un salaire de 70 \$ par mois. Les dépenses prévues pour l'année se chiffraient à 6 474 \$. On procéda à l'élargissement de la route Gravel, et le D^r Aurélien Côté fut mandaté pour s'occuper des cas d'assistance publique.

En 1963, la taxe foncière était de 0,50 \$ du 100 \$ d'évaluation. C'était aussi l'année de l'imposition d'une taxe de vente municipale de 2 %, qui devait rapporter 1 200 \$ par année, somme dont 50 % allait au village et 50 %, à la paroisse.

En 1965, le conseil de la paroisse s'entendit avec le conseil du village de Neuville pour siéger à l'hôtel de ville de Neuville. Il y a eu aussi fusion des services de protection contre les incendies des deux municipalités.

En 1964, c'était la compagnie Lomert (sic) qui entretenait les chemins d'hiver.

En 1965, le conseil de la Pointe-aux-Trembles était composé de Paul (Hector) Naud, maire, Thomas Darveau, Henri Angers, Gustave Boisjoli, Gilles Rochette et Charles-Auguste Auger.

En 1969, le conseil fit préparer un plan afin de prolonger la rue Vauquelin vers l'ouest et de permettre la construction résidentielle sur le bord du fleuve.

Plusieurs citernes pour la protection contre les incendies furent construites sur le territoire.

En 1971, Valère Matte fut élu maire. Pendant cette année-là, le conseil vota un montant de 1 500 \$ pour le comité des loisirs.

En 1973, on vota le premier règlement concernant la collecte des ordures.



En 1974, les revenus non fonciers étaient de 101 020 \$ et les dépenses, de 106 000 \$. Ces importants revenus non fonciers étaient dus à la ristourne de 2 % de la taxe de vente provinciale, provenant surtout de l'entreprise Primes de Luxe et de Massie Automobiles.



En mars 1976, Valère Matte démissionna comme maire, Robert Roberge lui succéda et Yves Raymond fut élu conseiller. Mais, dès janvier 1977, Robert Roberge démissionna à cause de ses activités professionnelles et Valère Matte reprit le poste.

Robert Roberge

En 1977, Claude Bouillon, Didier Lietchi et Nelson Labrie travaillèrent à la fusion des services de loisirs des deux municipalités.

Au mois de novembre 1977, Claude Bouillon fut élu maire et, en décembre 1978, Yves Raymond démissionna de son poste et fut nommé secrétaire de la municipalité.



En 1974, le conseil autorisa la compagnie MGT à entreprendre un développement résidentiel à Place des Îlets. Le conseil acquit la rue Béland pour rejoindre la rue Vauquelin à l'ouest et permettre la construction de maisons le long du fleuve. Pointe-aux-Trembles participa avec la municipalité

du village de Neuville à l'acquisition du réseau privé d'aqueduc. Le conseil adopta son premier règlement d'urbanisme.

En 1976, le conseil autorisa un autre développement résidentiel à l'ouest de celui de la compagnie MGT.

En 1978 commença la construction d'un parc de maisons mobiles et un développement de chalets au lac Larue.

En 1980, les deux municipalités de Neuville et de la Pointe-aux-Trembles achetèrent un terrain contigu à l'hôtel de ville pour agrandir le terrain de jeu. Des pluies diluviennes emportèrent le pont de la rivière Noire, au niveau de la route Gravel et causèrent d'importants dommages à la côte Béland. Les réparations coûtèrent 50 000 \$ à la municipalité. La Loi sur l'environnement amena la création d'une régie intermunicipale de l'est de Portneuf pour s'occuper de la gestion des ordures ménagères et d'un site d'enfouissement.

En 1981, la municipalité de la Pointe-aux-Trembles devint copropriétaire de l'hôtel de ville.

En 1982, la municipalité fit l'acquisition du parc de maisons mobiles et construisit de nouvelles rues dans ce secteur.



Normand Bolduc

Normand Bolduc fut élu maire au mois de novembre 1982.

L'an 1984 marqua la participation de la municipalité de la Pointe-aux-Trembles aux fêtes du tricentenaire de l'érection canonique de la paroisse de Saint-François-de-Sales. Ce fut aussi l'année de la parution du premier numéro du journal municipal,

intitulé *La Causerie*, de la création d'une bibliothèque municipale et du jumelage de la Pointe-aux-Trembles et de Neuville avec Neuville-de-Poitou, en France.

Claude Bouillon revint à la mairie en novembre 1986.

En 1987, 1988 et 1989, Pointe-aux-Trembles devint partenaire avec le village de Neuville dans la maison Rochette, la Salle des fêtes et l'agrandissement de la caserne des pompiers et de l'hôtel de ville.

En 1993-1995, en partenariat avec le village de Neuville et la commission scolaire de Portneuf, on construisit la bibliothèque Félicité-Angers et un gymnase en agrandissant l'école de Courval. Des travaux à l'aqueduc intermunicipal permettent de prolonger ce service vers l'ouest sur la route 138 et sur tout le parcours de la rue Vauquelin.

De 1993 à 1996, la municipalité de la Pointe-aux-Trembles, avec l'aide de différents programmes gouvernementaux, investit plus de deux millions de dollars pour réparer et paver les routes que lui a transférées le ministère des Transports.

En 1996, les rues du secteur des Rivières sont pavées et la municipalité acquiert les réseaux privés d'aqueduc de la compagnie MGT et de C. Côté (1985) inc. Ceci est financé par une taxe de secteur.

En 1997, les deux municipalités de la Pointe-aux-Trembles et du village de Neuville fusionnent.

Municipalité du village de Neuville 1919-1997

En 1920, le conseil du village défendit aux cyclistes de « marcher sur les trottoirs » et les obligea à « porter des fanaux » le soir. En 1921, le village décida de se doter d'un système municipal d'éclairage à l'électricité. Le conseil emprunta 10 000 \$ pour construire les infrastructures nécessaires.

Deux compagnies de téléphone desservaient alors Neuville. Celle de Portneuf, qui n'avait que 20 abonnés, avait installé ses poteaux à l'arrière des



résidences, tandis que la compagnie Bell avait ses poteaux le long de la Route nationale (rue des Érables). La municipalité obligea donc celle de Portneuf à enlever ses poteaux et à utiliser ceux de Bell, et acheta 75 poteaux pour installer son système de distribution d'électricité et d'éclairage des rues. Il y eut 58 lumières de rues. Le

tarif pour l'électricité était de 10 sous le kilowattheure et un minimum de 1 \$ par mois. En 1922, Amédée Langlois et Georges Dionne, résidents de la paroisse à l'ouest du village, demandèrent d'être desservis par le système électrique du village. Ils payèrent les poteaux et le prolongement de la ligne. La municipalité vendit ce réseau à la Shawinigan Power en 1930 pour la somme de 35 000 \$, incluant une garantie de 8 sous du kilowattheure et l'éclairage des rues gratuit pour une période de 10 ans. Cette vente permit au village de payer toutes ses dettes et il lui resta 16 000 \$. L'intérêt de ce fonds payait plus de la moitié des dépenses annuelles de la municipalité.

En 1923, le chemin de fer Transcontinental circulait sur la ligne en haut des coteaux. La municipalité exigea la construction d'une gare et s'engagea à construire et à entretenir une route pour relier cette gare au chemin du Roy. C'est l'actuelle route de la Station, qui fut construite l'année suivante. Durant cette même année, le conseil souscrivit la somme de 10 \$ pour ériger un monument aux patriotes de 1838-1839 exécutés à Montréal.

Attendu que toutes les libertés se tiennent et qu'en conquérant par leur dévouement et leurs sacrifices le gouvernement responsable, ce sont nos libertés religieuses aussi bien que politiques, municipales et nationales que nos patriotes nous ont assurées

Proposé par Thomas Lefebvre et Barthélémy Rochette et adopté à l'unanimité

En 1924, Neuville demanda au gouvernement le droit, pour l'avenir, de ne publier qu'en langue française tous les avis publics, règlements, résolutions ou ordres du conseil.

En 1924, la municipalité fit un prêt de 1 000 \$ à J.-N. Caron pour la construction d'une manufacture d'« overalls » et de chemises. Deux ans plus tard, le nouveau conseil annula cette entente. La manufacture ferma, et la bâtisse fut vendue en 1930 au Club Saint-François-de-Sales, qui la transforma en salle de spectacles.

En 1924, la ligne de chemin de fer qui longeait le fleuve de Cap-Rouge à Donnacona fut fermée.

En 1925, la ligne de transport d'électricité fut prolongée à l'est pour desservir MM. Dubuc, Pettigrew, Pampalon et Drolet.



En 1926, Léon Beaudry fut élu maire.

En 1927, le conseil vota une résolution demandant à Henri Vézina de voir à se procurer une licence d'auto et également de diminuer sa vitesse dans le village.

Dès 1930, le conseil demanda au gouvernement d'entretenir les chemins d'hiver sur la route Québec-Montréal. La municipalité était prête à payer 100 \$ du mille.

En 1936, à cause de la crise économique, les salaires des employés de la municipalité étaient de seulement 20 sous de l'heure.

En 1939, il y eut élection à la mairie et Alphonse Matte fut élu avec 81 votes contre 63 pour son adversaire, Arthur Noreau.

De 1920 à 1940, il n'y eut que deux élections à la mairie et aucune à l'échevinage.

En 1939, le grand changement fut l'ouverture de la nouvelle route Québec-Montréal (route 138).

Nous allons suivre les activités du conseil du village de Neuville pendant les années 1943 à 1997. Durant cette période, les maires suivants dirigèrent le conseil :



Alphonse Matte

Alphonse Matte (1939-1953),
Lauréat Jobin (1953-1961),
Dominique Matte (1961-1962),
Ernest Rochette (1962-1969),
Guy Larue (1969-1972),
Paul-Eugène Drolet (1972-1993),
Luc Delisle (1994-1997)

En 1943 :

- Un premier règlement sur les chiens fut voté, surtout pour la protection des moutons.

- Lucien Brousseau fut nommé inspecteur des chemins.

En 1944 :

- Le conseil vota une résolution contre l'immigration
- On demanda au gouvernement d'ouvrir la route 2 (138) l'hiver.

En 1945 :

- Il y eut consécration du conseil au Sacré-Cœur.
- La municipalité acheta une pompe à incendie.

En 1946 :

- Un règlement obligeant le nettoyage des champs de maïs, à cause de la pyrale du maïs, fut adopté. Le conseil menaça de municipaliser la compagnie d'aqueduc si un tuyau de huit pouces reliant le réservoir à la Route nationale n'était pas posé.

En 1947 :

- Le premier règlement de construction fut adopté.
- Tous les restaurants et magasins devaient fermer à minuit.
- Une résolution fut votée concernant les costumes de bain et les costumes indécents.

- Le conseil s'opposa à la vente de boissons alcooliques aux citoyens de Neuville, mais il approuva une demande de Marc Brochu (Hôtel Beurivage) pour l'obtention d'un permis de vente de bière et vin aux touristes seulement.
- On forma un comité des loisirs dont les membres étaient Ernest Rochette, président, Ferdinand Turgeon, Albert Côté, Jacques Leboeuf et Émile Noreau, membres.

En 1948 :

- Le budget pour l'année 1948 fut de 2360,20 \$. Les plus grosses dépenses furent l'éclairage des rues, 673 \$, et les chemins d'hiver, 400 \$.
- Des félicitations furent envoyées au gouvernement du Québec, car il « nous a donné un drapeau national connu sous le nom de drapeau fleurdélié ».

En 1950 :

- La demande de Luc Gaucher pour ouvrir un hôtel – Castel Vauquelin – fut acceptée.

En 1952 :

- Le budget pour l'année 1952 fut de 3 673 \$
- Les rues du village furent pavées par le gouvernement du Québec
- Le conseil s'opposa à une hausse des tarifs par les Autobus Gauthier

En 1953 :

- Lauréat Jobin fut élu maire.
- Rolland Côté et Laurent Ouellet obtinrent le contrat pour la couverture de l'hôtel de ville, pour la somme de 400 \$; ils fournirent le bois et la main-d'œuvre.
- Raoul Lapierre répara la route du Quai pour 260 \$.

En 1955 :

- Le premier contrat pour l'enlèvement des ordures fut accordé. Il aura été donné par soumission, et l'éboueur devait fournir le dépotoir. Il fut accordé à Neuville LaRue, pour 18 \$ par semaine, et sera remplacé en 1959 par André Robitaille.



En 1959 :

- Le conseil demanda au gouvernement fédéral de construire un brise-lames près du quai et de creuser un bassin permettant aux petits navires d'y séjourner en toute sécurité.

- Cette même année, le budget s'éleva à 6 602 \$.

Les plus grosses dépenses furent : 1 327 \$ pour l'enlèvement des ordures, 1 269 \$ pour l'entretien des chemins d'hiver et 920 \$ pour l'éclairage des rues.

Durant toutes ces années, on vit le conseil, à la demande des évêques et des cercles Lacordaire, s'opposer à toute vente de boissons alcooliques. En 1961, l'opinion changea et le conseil tint un référendum pour permettre la vente de boissons alcooliques, de liqueurs, de bière et de vin sur son territoire. Le référendum eut lieu le 10 juillet 1961, et la proposition fut adoptée par 168 voix pour et 66 voix contre.

En 1961 :

- Dominique Matte fut élu maire en juillet.

En 1962 :

- Le conseil demanda à la Province de nommer un représentant au Vatican.
- En octobre, Dominique Matte démissionna comme maire et fut remplacé par Ernest Rochette.
- En novembre, le conseil vota un montant de 2 463 \$ pour adhérer à un programme de travaux pour remédier au chômage. Les gouvernements fédéral et provincial donnèrent 1 858 \$.

En 1963 :

- Ernest Parent fut secrétaire de la municipalité du village. De plus, un nouveau bureau de poste fut construit, et le conseil demanda au gouvernement de respecter l'architecture traditionnelle du vieux village pour ce bâtiment. Malheureusement, le ministre n'a pas retenu cette recommandation.



*Dominique
Matte*



En 1964 :

- Il y eut la construction d'un nouvel hôtel de ville, au coût de 33 000 \$, par la firme Thériault et Béland.

En 1966 :

- Henri Papillon fut nommé secrétaire.
- Le conseil du village demanda de rencontrer celui de la paroisse afin d'étudier la fusion des deux municipalités. Une rencontre eut lieu en juillet 1966, mais elle ne donna aucun résultat.

En 1967 :

- Les dépenses de l'année s'élevèrent à 17 845 \$.
- Médéric Béland obtint le contrat de déneigement des rues du village.
- Une première motion fut inscrite pour réaliser un règlement d'urbanisme.
- Lucien Brousseau est chef de police et Gérard Brousseau est son adjoint.

En 1968

- Gilles Côté accepta la charge de secrétaire-trésorier. André Parent, Denys Angers et Louis Hardy organisèrent une discothèque dans l'ancien hôtel de ville.

En 1969 :

- Le maire Ernest Rochette décéda.
- Le conseil de ville nomma Guy LaRue maire pour terminer le terme.



Guy LaRue

En 1970 :

– Élaboration d'un règlement d'urbanisme par Henri Papillon, Dominique Matte, J.-C. Rochette, Georges-H. Delisle et Marc Rouleau. Ce dernier fut nommé président de la Commission d'urbanisme.

En 1972 :

- Démission du maire Guy LaRue qui fut remplacé par Lauréat Jobin en novembre.
- Le 7 mai 1973, le conseil du village de Neuville nomma Paul-Eugène Drolet au poste de maire pour terminer le terme de Lauréat Jobin, démissionnaire.

En 1974 :

- Le budget du village de Neuville fut de 47 610 \$. Le conseil entreprit des démarches pour acquérir les biens de la compagnie privée d'aqueduc de Neuville.
- Luc Larue obtint l'autorisation d'entreprendre un développement résidentiel sur le coteau derrière le manoir seigneurial. La municipalité acheta deux camions pour la protection contre les incendies.
- La rue du Fleuve (boulevard Vauquelin) est prolongée pour rejoindre le territoire de la Pointe-aux-Trembles à l'ouest et donner un meilleur accès aux chalets.

En 1976, une entente intervint pour l'achat des biens de la compagnie d'aqueduc.

En 1978 :

- Le terrain de jeu fut agrandi.
- La phase I de la modernisation du réseau d'aqueduc débuta par la construction d'un nouveau réservoir et la captation de nouvelles sources.
- Un petit lotissement fut autorisé sur la terre de Gilles Delisle. La rue Marguerite-Bourgeois fut pavée.

En 1979, l'hôtel de ville et la caserne des pompiers furent agrandis.



Paul-Eugène Drolet

En 1981, l'hôtel de ville est rénové et la municipalité de la Pointe-aux-Trembles en devint copropriétaire.

En 1982, la régie intermunicipale des loisirs est créée.

En 1983 :

- Le budget fut de 52 335 \$.
- Les rues de l'Anse et Vauquelin furent pavées.
- Étant donné que la plupart des améliorations de l'hôtel de ville et les activités du terrain de jeu, de la brigade des incendies, de la collecte des ordures, etc., furent faites conjointement avec la municipalité de la Pointe-aux-Trembles, on dut créer des régies intermunicipales pour l'hôtel de ville, les loisirs, la protection contre les incendies et le site d'enfouissement des ordures.

En 1986, Gilles Groleau fut engagé comme secrétaire-trésorier à temps plein.

En 1986, le budget atteignit la somme de 247 057 \$.

En 1987 :

- Achat de la maison Rochette qui deviendra la Maison des jeunes.
- Le système d'aqueduc fut prolongé pour desservir les rues Vauquelin, du Fleuve et de l'Anse. Le tout fut financé par un octroi et une taxe de secteur.

En 1989, un contrat fut signé avec la firme d'ingénierie ADS pour préparer un projet d'aqueduc et d'égout.

En 1991 :

- Le conseil présenta un projet d'emprunt pour la construction d'un réseau d'aqueduc et d'égout. L'octroi gouvernemental n'étant pas suffisant et le coût annuel d'amortissement étant exorbitant,

selon la majorité des résidents, ces derniers demandèrent la tenue d'un référendum. Le conseil décida de remettre ce projet à plus tard.

- La municipalité décida de publier un journal municipal dont le nom sera *Le Soleil brillant*.

En 1992, M^e Ysa Brochu fut nommée secrétaire-trésorière à temps partiel.

En 1993, la municipalité acheta le réseau d'éclairage de rues et installa l'éclairage au sodium.

En 1994 :

- Au mois d'août, le conseil commença les démarches pour que le gouvernement fédéral répare le quai de Neuville, qu'il y installe un belvédère et une promenade publique, et qu'il cède les infrastructures à la municipalité.
- Le 3 novembre, par résolution, le conseil demanda une rencontre entre les représentants du ministère des Pêches et des Océans (MPO), le député fédéral et la municipalité pour discuter de ce projet.



Luc Delisle

- En novembre, Luc Delisle fut élu maire du village de Neuville. Paul-Eugène Drolet avait occupé ce poste de 1973 à 1994, il avait aussi été préfet de comté et de la MRC de Portneuf de 1975 à 1991

En 1995 :

- Le village de Neuville adhéra au programme de collecte sélective des ordures, mise sur pied par la Régie intermunicipale de l'Est de Portneuf.
- Un comité composé de 3 personnes, pour le village de Neuville, et de 3 personnes, pour la paroisse de Pointe-aux-Trembles, fut formé pour préparer un projet de fusion des deux municipalités.
- En février 1995 eut lieu la première rencontre entre les représentants du MPO, du village de Neuville et du Club nautique Vauquelin, pour discuter de la réfection du quai et son ouverture aux piétons.

- En septembre, un comité formé de Luc Delisle, de Gilles Béland et de Roger Cyr fut mandaté pour négocier ce projet avec les parties concernées.
- Le comité d'aqueduc, en collaboration avec les citoyens du secteur, entreprit le prolongement du réseau d'aqueduc dans la rue Vauquelin, vers l'ouest, pour desservir une quinzaine de résidences.

En 1996, après plusieurs rencontres entre les conseils, un avis de motion fut déposé pour la fusion des deux municipalités.

De 1920 à 1997, les deux municipalités furent autonomes. Cependant, au fil des années, plusieurs services furent fusionnés : les loisirs, le service de protection contre les incendies, les installations (l'hôtel de ville), le terrain de jeu, la Salle des fêtes, etc. Dès 1996, on commença à discuter de regroupement.

Historique du projet de regroupement

Avril 1966

Demande de rencontre de la part du Village pour discuter de regroupement ;

Juillet 1966

Rencontre des deux conseils ;

Juillet 1973

Demande de rencontre de la part de Pointe-aux-Trembles ;

Septembre 1973

Élaboration d'étapes de travail en vue du regroupement ;

Janvier 1975

Demande de rencontre de la part du Village de Neuville ;

Mars 1976

Rencontre avec Jean Comtois, représentant du ministère des Affaires municipales (MAM) ;

concernant les immobilisations latentes. Création d'un comité de fusion formé de trois membres de chacun des conseils ;

Mars 1990

Demande du Village pour entreprendre auprès du MAM des démarches en vue de l'élaboration d'une étude de regroupement ;

Mars 1995

Réunion du comité de fusion au cours de laquelle se dégage un accord de principe sur les aspects financiers et un besoin d'actualisation des données financières ;

Avril 1990

Lettre du Club de l'âge d'or qui demande aux municipalités d'enclencher le processus de regroupement ;

Avril 1995

Réunion du comité de fusion pendant laquelle on analyse les données financières actualisées et qu'on confirme l'accord de principe ;

Octobre 1991

Rencontre des municipalités ;

Septembre 1995

Réunion du comité de regroupement. Étude sur les travaux d'aqueduc-égout-voirie et analyse des possibilités de subventions pour ces travaux ;

Novembre 1991

Pointe-aux-Trembles rencontre un représentant du MAM ;

Octobre 1995

Réunion du comité de regroupement ; étude d'un document préliminaire de projet de regroupement et analyse du document précité ;

Janvier 1992

Rencontre, par les deux municipalités, d'un représentant du MAM ;

Novembre 1995

Rencontre du comité de fusion en présence d'un représentant du MAM pour discuter du document préliminaire de projet de regroupement ;

Février 1992

Demande d'étude de regroupement par les municipalités auprès du MAM ;

Juillet 1992

Étude préliminaire préparée par Luc Dumont ;

Décembre 1995

Demande au MAM de réactiver le dossier regroupement et d'actualiser l'étude déposée ;

Mai 1993

Dépôt par le MAM de l'étude de regroupement ;

19 février 1996

Rencontre du comité de regroupement pour discussion sur document de travail analysant les différents tabous contre le regroupement et leurs solutions ;

Septembre 1994

Rencontre des deux conseils pour établir la liste des immobilisations latentes et leurs coûts potentiels en vue d'une analyse dans le cadre d'un regroupement ;

22-23-26 février 96

Étude d'un document de projet de regroupement ;

Janvier 1995

Rencontre des deux conseils, remise en question complète du dossier en vue d'en arriver à un regroupement avec ou sans solution préalable

26 février 1996

Rencontre des conseils municipaux et dépôt, par le MAM, de la mise à jour de l'étude de regroupement. Accord de principe sur le projet d'entente ;

27 février 1996

Bulletin d'information aux contribuables ;

25 avril 1996

Rencontre des conseils municipaux ; discussion sur l'échéancier et le scénario ;

13 mai 1996

Rencontre des conseils municipaux ;

4 juillet 1996

Signature du protocole d'entente ;

4 juillet 1996

Approbation des règlements par les deux conseils ;

2 janvier 1997

Entrée en vigueur du décret.

Les derniers conseils des deux municipalités qui ont finalisé la fusion :

Pointe-aux-Trembles



De gauche à droite, 1^{re} rangée : Roland Dorval, Guy Gosselin, Claude Bouillon, maire, Yves Raymond, secrétaire-trésorier, et Adrien Derasp. 2^e rangée : Gilles Béland, Gilles Whittom et Claude Émond.

Village de Neuville



*1^{re} rangée : Marc Rouleau, René Pelletier, Luc Delisle, maire, M^{re} Ysa Brochu, secrétaire-trésorière, et Marcel Trudel
2^e rangée : Jean-Louis Morissette, Roger Cyr et Louis Blaquières*

Ville de Neuville

Le décret de fusion des municipalités du village de Neuville et de la paroisse de Pointe-aux-Trembles entre en vigueur le 13 janvier 1997 et forme la ville de Neuville, qui compte 3300 habitants. Durant les trois premiers mois, les deux maires et les conseillers des deux anciennes municipalités siègent ensemble. Les maires alternent comme président du conseil provisoire.

Le premier conseil élu de la ville de Neuville entre en fonction le 7 avril 1997. Il est composé de : Luc Delisle, maire, Marc Rouleau, Guy Gosselin, Pierre Beaupré, Gilles Béland, Adrien Derasp et Roger Cyr, conseillers. Les fonctionnaires sont nommés officiellement : Yves Raymond, secrétaire-trésorier, Manon Jobin, assistante-trésorière, Nicole Béland, greffière adjointe, Sylvie Desroches, agente de bureau, André Roy, directeur des loisirs, Jocelyn D'Auteuil, inspecteur en bâtiments et en environnement, Jacques Martineau, inspecteur municipal et directeur des travaux publics, et M^{re} Ysa Brochu est engagée comme contractuelle pour réviser et refondre les règlements des anciennes municipalités et les adapter à la nouvelle ville de Neuville.



Chantier d'aqueduc et d'égouts (2000)

Aussi, en 1997, la Ville dépose une demande de subvention pour réparer le quai et s'engage à se porter acquéreur de toutes les infrastructures portuaires appartenant à Pêches et Océans Canada pour la somme de un dollar et à garder un caractère public au quai. Avec la collaboration du personnel de la MRC, la commission d'urbanisme travaille à la refonte du plan d'urbanisme et des règlements de zonage et de lotissement. Le réseau d'aqueduc est prolongé jusqu'à l'extrémité ouest de la rue Vauquelin.

En 1998, la Ville adopte de nouvelles armoiries et un nouveau logo. Elle crée un comité d'embellissement. Ruth Duval, Raymond Béland, Jacques Huard, Jean-Guy Racicot, Harold Côté et Gillies Béland acceptent d'en faire partie. Un comité des loisirs et de la culture est mandaté pour préparer un plan d'activités et d'organisation de ces secteurs de la vie municipale. Il est composé d'Alain Blais, président, Cécile Gaudreault, Renée Robert, Daniel Germain et Luc Sauvageau, membres.

La Ville de Neuville devient membre de l'Association des plus beaux villages du Québec. Le chemin de Lomer est asphalté. Le conseil travaille sur une réglementation concernant l'implantation de porcheries sur son territoire.

La Ville donne un mandat clair à la firme d'ingénierie BPR pour réviser et optimiser le projet d'aqueduc et d'égout avec comme objectif une taxation spéciale n'excédant pas 500 \$ par abonné. En décembre, le conseil étant satisfait du résultat des travaux de la firme et du montant des octrois promis par le ministère des Affaires municipales adopte un règlement pour la construction du réseau. La Ville achète un terrain de 10 arpents de superficie pour aménager un terrain de soccer et y construire un petit entrepôt.

En 1999, la Ville de Neuville continue à travailler à l'élaboration d'un règlement sur les porcheries. En ce qui concerne le projet d'aqueduc et d'égouts, la compagnie Wilfrid Allen ltée est la plus basse soumissionnaire. Le contrat lui est donc accordé et



Premier conseil municipal de Ville de Neuville
 1^{re} rangée : Marc Rouleau, Luc Delisle et Yves Raymond, secrétaire-trésorier
 2^e rangée : Gilles Béland, Pierre Beaupré, Adrien Derasp et Guy Gosselin



Conseil municipal (2000)
 1^{re} rangée : Madeleine Dupuis, Luc Delisle et Yves Raymond, secrétaire-trésorier
 2^e rangée : Philippe Audet, Adrien Derasp, Marc Rouleau et Guy Gosselin



Employés municipaux (2000)
 1^{re} rangée : Sylvie Desroches, Nicole Béland, Manon Jobin
 2^e rangée : Jacques Martineau, André Roy, Lucien Brousseau, Éric Nadeau, Yves Raymond

les travaux commencent au mois d'août. Par ailleurs, un contrat est accordé à la compagnie Côté & Fils pour la rénovation de l'hôtel de ville.

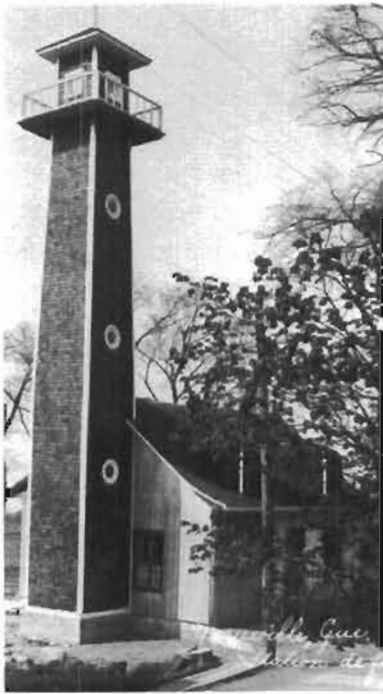
En l'an 2000, les travaux d'aqueduc et d'égout continuent et seront terminés en octobre. Gilles Béland est nommé inspecteur en bâtiments et en environnement, en remplacement de Jocelyn D'Auteuil, démissionnaire.

La protection contre les incendies

La Compagnie d'aqueduc de Neuville fut fondée en 1912 et avait un capital autorisé de 20 000 \$. Le curé Dionne en était le président, le D^r Antoine Larue, le vice-président et Napoléon Mercure, le secrétaire. Les administrateurs étaient C.-G. Couillard, industriel, Gaudiose Morand, marchand de farine, G.-J. Lockwell, manufacturier, Praxède Côté, Jules Delisle, Émile Lockwell et Jos Turgeon, tous cultivateurs.

Cela permit l'organisation d'une protection contre les incendies. En effet, en 1912, le conseil de la municipalité, sous la direction du maire Jos Grenier, autorisa les travaux d'aqueduc et la pose de bornes-fontaines, qui étaient au nombre de 4, au village, en 1920. Pendant cette même année, le conseiller Thomas Lefebvre organisa une brigade de pompiers volontaires.

En 1921, on construisit une tour à côté de l'hôtel de ville pour sécher les tuyaux d'incendie. Comme il n'y avait que quelques bornes-fontaines au village, le conseil passa la résolution suivante pour la protection de toute la municipalité : « Tout propriétaire ou occupant de maison ou autre édifice devra se pourvoir de seaux à incendie au nombre de quatre et un seau de sable ou tout autre appareil pouvant aider à prévenir les incendies, et avoir des échelles du sol au toit et au faite de la maison. »



*Hôtel de ville et
poste de pompiers.
La tour servait à sé-
cher les tuyaux
d'arrosage.
(1921)*

En 1925, le conseil nomma Thomas Lefebvre chef des pompiers et décida de construire un réservoir pour la protection contre les incendies. Le coût fut de 5 000 \$. On le construisit sur la terre d'Antonin Lockwell, qui est aujourd'hui celle de Marcel Matte.

En 1941, Henri Robitaille fut nommé chef des pompiers puis, en 1944, il devint l'assistant du nouveau chef, Ulric Gingras.

En 1945, le conseil acheta une pompe à incendie et 2 000 pieds de tuyaux de la Corporation des biens de guerre, et Clovis Denis devint le nouveau chef.

En 1946, la brigade des incendies était composée des membres suivants : Clovis Denis, chef, Henri Robitaille et Ulric Gingras, chefs adjoints, Marius Matte, Raymond Côté, Gustave Garneau, Ulric Côté, Luc Larue, Herman Garneau, Paul Brousseau, Lucien Brousseau, René Châteauvert, Charles Dubuc, Émile Grenier, Paul Angers, Neuville Larue, Roger Soulard, Paul-Émile Paré, Gilles Delisle, Aurélien Gauvin, Roch Poulin, Henri Rochette, Louis-Joseph Alain, tous pompiers, Paul et Robert Bouffard, mécaniciens.

En 1946, les pompiers volontaires étaient assurés contre les accidents. Pour une prime de 50 \$, ils étaient assurés pour 1 000 \$ en cas de mortalité et recevaient 5 \$ par semaine pour blessure avec un maximum de 50 \$. Le conseil s'engagea à payer, pendant 5 semaines ou moins, la somme de 5 \$ par semaine avec un maximum de 25 \$.

En 1951, on nomma Freddy Devito chef de la brigade. Philippe Béland et François Matte étaient les mécaniciens et l'on engagea René Châteauvert pour maintenir un chemin sur la batture et un trou dans la glace, près de sa propriété. En 1954, on acheta un chariot de ferme pour faire une voiture à tuyaux. Après le départ de F. Devito en 1956, Raymond Côté agit comme chef jusqu'en 1965. En 1963, on décida de rémunérer les pompiers pour la première fois. Leur salaire : 1 \$ l'heure.



*Brigade des incendies de Neuville en l'an
2000*

1^{re} rangée :
Serge Martineau, lieutenant ; Yvan Julien, directeur-adjoint ; Denis Côté, chef-directeur ; Jacques Martineau, capitaine ; Jean-François Auger, lieutenant
2^e rangée :
Camil Côté, Jacques Vézina, Dominique Denis, Denis Rochette et Éric Bertrand
3^e rangée : Serge Blouin, Dany Julien, Sébastien Denis, François Brousseau, Luc Bertrand et Daniel Béland
4^e rangée : Patrick Trudel, Michel Trudel, René Marois, Jean-Sébastien Raymond et Gaétan Gaudreau
Absents :
Éric Gingras, Dany Rochette et Claude Noël Jr.

En 1964, le conseil du village de Neuville acheta le terrain où se trouve aujourd'hui l'hôtel de ville et y fit construire un garage pour la brigade. Les deux municipalités, Neuville et Pointe-aux-Trembles, fusionnèrent leurs services de protection contre les incendies et achetèrent un camion à incendie usagé, un Chevrolet 1949.

En 1965, Philippe Béland fut nommé chef. La brigade était alors composée des personnes suivantes : Philippe Béland, chef, André Robitaille, Lucien Brousseau, Raymond Frenette, Lucien Giguère, Maurice Côté, Jean-Guy Côté, Jules Hardy, Paul Dubuc et Fernand Morissette.

En 1976, le service se dota de 2 camions à incendie modernes et, en 1988, on ajouta à l'équipement une unité d'urgence. Aujourd'hui, la Ville de Neuville peut se vanter de posséder une brigade de protection contre les incendies efficace et très bien équipée. De plus, les membres ont suivi des cours de protection civile et peuvent intervenir dans toutes les situations d'urgence.

Raymond Alain fut chef de la brigade de 1986 à 1996 et Daniel Gauvreau de 1996 à 1999.

Au fil des années, plusieurs pompiers furent décorés de la médaille du Gouverneur général pour services rendus :

- En 1993, Omer Côté pour 25 ans de service, Jean-Guy Côté pour 30 ans de services et Lucien Brousseau pour 40 ans.
- En 1999, La Lieutenant gouverneur, M^{me} Lise Thibault, a remis la médaille au nom du Gouverneur général à Michel Trudel, Jacques Martineau, Serge Blouin et Jacques Vézina pour 25 ans de services.

En 1995, la brigade était formée de :

Raymond Alain, chef administrateur ;
Paul Denis, chef-adjoint ;
Daniel Gauvreau, capitaine n° 1 ;
Jacques Martineau, capitaine n° 2 ;
Yvan Julien, capitaine n° 3 ;
Jean-François Auger, Claude Jr Noël, Denis LaRue,
Jean-François Rochette, Dany Julien, Dany Rochette, Denis Côté, Éric Béland, Mario Angers,
Jacques Vézina, Serge Blouin, Camil Côté, Sylvain Julien et Michel Trudel, pompiers.

MAIRES
1845 à 1997
Paroisse de
Pointe-aux-Trembles

Antoine Plamondon	1845 à 1860
Norbert Beaudry	1860 à 1864
Narcisse Mercure	1864 à 1866
Eugène LaRue	1866 à 1868
Joseph Denis	1868 à 1870
Antoine Faucher	1870 à 1872
Alfred Clermont	1872 à 1873
David Noreau	02/1873 à 03/1873
Alfred Angers	1873 à 1874
Nicostrate Delisle	1874 à 1876
Joseph Angers	1876 à 1882
François-Xavier Dorval	1882 à 1884
Fortunat Belleau	1884 à 1893
Roger LaRue	1893 à 1896
Antoine LaRue	1896 à 1911
Joseph Grenier	1911 à 1919

Joseph Turgeon	1919 à 1920
Antonio LaRue	1920 à 1955
Paul Naud	1955 à 1971
Valère Matte	1971 à 03/1976
	12/1976 à 11/1977
Robert Roberge	03/1976 à 12/1976
Claude Bouillon	1977 à 11/1982
Normand Bolduc	1982 à 10/1986
Claude Bouillon	11/1986 à 03/1997

MAIRES
1920 à 1997
Village de Neuville

Joseph Turgeon	1920 à 1925
Léon Beaudry	1926 à 1938
Alphonse Matte	01/1939 à 06/1953
Lauréat Jobin	07/1953 à 07/1961
Dominique Matte	08/1961 à 10/1962
Ernest Rochette	11/1962 à 1969
Guy Larue	1969 à 1972
P.-E. Drolet	1972 à 1994
Luc Delisle	1994 à 1997

SECRÉTAIRES-TRÉSORIER
1872 à 1997
Paroisse de Pointe-aux-
Trembles

Arthur Beaudry	1872 à 1874
Louis Dubuc	1874 à 1883
Armand Lockwell	1883 à 1888
	10/1889 à 11/1889
Octave Delisle	1888 à 1889
Alfred Clermont	11/1889 à 1895
Ulric LaRue	1895 à 1912
J.-Lauréat Morency	1912 à 1953
Auray Béland	1953 à 1978
Yves Raymond	1978 à 1997

Secrétaire-trésorier
Village de Neuville

J. B. Turgeon	1920
Ernest Parent	1945
Henri Papillon	1966
Gilles Côté	1968
Jean-Claude Rochette,	
secrétaire	1981
Carole Rochette,	
trésorière	1981
Gilles Groleau	1985
Ysa Brochu	1992

Secrétaire-trésorier
Ville de Neuville

Yves Raymond	1997 -
--------------	--------

CONSEILS MUNICIPAUX lors du projet de fusion

Pointe-aux-Trembles-de-Neuville

Claude Bouillon	mandat terminé en avril 1997
Adrien Derasp	Conseiller PAT
Guy Gosselin	Conseiller PAT
Claude Émond	Conseiller PAT (terminé en avril 97)
Gilles Béland	Conseiller PAT
Gilles Whittom	Conseiller PAT (terminé en avril 97)
Roland Dorval	Conseiller PAT (terminé en avril 97)

Village de Neuville

Luc Delisle	Maire
Marc Rouleau	Conseiller Village
Louis Blaquière	Conseiller Village (terminé en avril 97)
Marcel Trudel	Conseiller Village (terminé en avril 97)
René Pelletier	Conseiller Village (terminé en avril 97)
Jean-Louis Morissette	Conseiller Village (terminé en avril 97)
Roger Cyr	Conseiller Village

CONSEILLERS ET MAIRE

Ville de Neuville

Avril 1997 -

Luc Delisle	Maire (avril 1997 -)
Marc Rouleau	Conseiller (avril 1997 -)
Guy Gosselin	Conseiller (avril 1997 -)
Pierre Beaupré	Conseiller (avril 1997-juin 1999)
Gilles Béland	Conseiller (avril 1997-avril 2000)
Adrien Derasp	Conseiller (avril 1997 -)
Roger Cyr	Conseiller (avril 1997-mai 1998)
Philippe Audet	Conseiller (octobre 1998 -)
Madeleine Dupuis	Conseillère (novembre 1999 -)

CONSEIL en date du 17 mai 2000

Luc Delisle	Maire
Marc Rouleau	Conseiller, siège n° 1
Guy Gosselin	Conseiller, siège n° 2
Madeleine Dupuis	Conseillère, siège n° 3
Siège no 4	vacant
Adrien Derasp	Conseiller, siège n° 5
Philippe Audet	conseiller, siège n° 6

CONSEILLERS Village de Neuville (1920-1997)

Léon Beaudry	1920 à 08/1922	Claude Paré	08/1960 à 07/1962
Thomas Charland	1920 à 08/1922	Gaudiase Lapierre	11/1960 à 06/1965
Jules Hardy	1920 à 1926	Henri Papillon	08/1962 à 01/1966
Jules Delisle	1920 à 1921	Alphonse Côté	08/1962 à
	1926 à 1928	Ernest Rochette	08/1962 à 10/1962
J.-Thomas Lefebvre	1920 à 1926	Gaston Larue	10/1962 à 06/1965
Arthur Rochette	1920 à 1922	Philippe Noreau	12/1962 à 08/1965
Émile Lockwell	1921 à 08/1922	Raymond Alain	08/1963 à 07/1968
Eugène Vézina	1922 à 1926	Émile Côté	07/1965 à 01/1967
Gaudiase Côté	09/1922 à 1925	Charles Beaudet	07/1965 à 10/1966
Arthur Delisle	09/1922 à 1925	Guy Larue	07/1965 à
	1940 à 1941	Benoit Béland	01/1966 à 07/1968
Barthélémi Rochette	09/1922 à 1925	Raymond Frenette	01/1967 à
	12/1926 à 09/1927	Lucien Rochette	02/1967 à
Siméon Laperrière	1925 à 1927	Gilles Côté	08/1968 à
Deïphis Vézina	1925 à 1927	Benoit Bureau	1969-1972
Joseph Côté	1925 à 1927	Jean-Louis Morissette	1970-1984
Joseph Denis	1926 à 1934	Yves Dubuc	1970
Antonio Langlois	1926 à 1930	Harold Bertrand	1970-1984
	1936 à 1937	Henri Papillon	1970
Joseph Martel	1927 à 1929	Gaston Delisle	1971
Arthur Noreau	1927 à 1936	Pierre Beaudry	1971
	1938 à 03/1938	Marcel Paré	1971
Pierre Paré	10/1927 à 12/1936	Maurice Laliberté	1972
Siméon Hardy	02/1928 à 1934	Augustin Jobin	1972
François Darveau	1929 à 1933	Maurice Béland	1972
	1936 à 1938	Jean-Claude Rochette	1972
Dave Devito	1930 à 1935	Lucien Rochette	1972
Ernest Delisle	1933 à 04/1947	Robert Beaupré	1972
Joseph-Louis Alain	1934 à 1935	Jean-Paul Brown	1974-1979
	1939 à 1943	Réjean Brière	1975
Maurice Filteau	02/1934 à 12/1935	Yvon Bouffard	1975
	02/1936 à 02/1938	Nelson Labrie	1975
David Noreau	01/1936 à 02/1936	Marc Rouleau	1975
Rosaire Delisle	1937 à 04/1947	Marcel Trudel	1977
Antonin Lockwell	02/1937 à 02/1938	Gilles Forget	1979
Jules Hardy	1938 à 1939	Raymond Gagnon	1979
Ulric Darveau	03/1938 à 02/1942	Georges-Henri Delisle	1980
Mastai Garneau	1939 à 1942	Rolland Larue	1981
Charles Turgeon	02/1942 à 02/1944	Henriette Dupuis	1982
Clovis Denis	02/1942 à 03/1945	Vianney Matte	1982
Lucien Côté	1943 à 04/1951	Jean Rouillard	1983
Donat Leboeuf	02/1944 à 03/1945	André Tailon	1983
Paul Bouffard	02/1944 à 04/1951	Julien Dubuc	1984-1986
Joseph Robitaille	04/1945 à 01/1946	Harold Bertrand	1984-1985
Antonin Delisle	03/1945 à 02/1952	Jean-Louis Morissette	1984
Victor Robitaille	02/1946 à 07/1960	Marcel Trudel	1985
Albert Côté	05/1947 à 06/1953	René Pelletier	1985
Lauréat Jobin	05/1947 à 06/1953	Ysa Brochu	1986
Adrien Turgeon	05/1951 à 02/1952	André Néron	1987
Ernest Noreau	05/1951 à 12/1952	Gérard Proulx	1987
Armand Larue	03/1952 à 07/1956	Réginald Blanchard	1988
Alfred Noreau	03/1952 à 02/1954	Jacques Huard	1988
Roméo Hardy	01/1953 à 06/1953	Jean Blaquière (Louis)	1990
	07/1958 à 07/1960	Marc Rouleau	1992
Léo Nickner	07/1953 à 07/1962	Roger Cyr	1994
Jean-Paul Grenie	07/1953 à 06/1957	Louis Blaquière	1994 à avril 1997
Ernest Côté	07/1953 à 10/1960	René Pelletier	1994 à avril 1997
Octave Delisle	03/1954 à 06/1958	Marcel Trudel	1994 à avril 1997
Rolland Côté	08/1956 à 07/1962	Jean-Louis Morissette	1994 à avril 1997
André Rhéaume	08/1957 à 07/1959	Gérard Proulx	1994 à octobre 1994
Paul Beaudry	08/1959 à 07/1963		
Marcel H. Matte	08/1960 à 07/1962		

CONSEILLERS 1872 à 1997 Paroisse de Pointe-aux-Trembles

Alfred Angers	1872 à 1873	François-Xavier Béland	1892 à 1895
Cléophas Boisjoli	1872 à 1873	Praxède Jobin	1892 à 1893
Ferdinand Turgeon	1872 à 1875		1903 à 1906
David Noreau	02/1872 à 02/1873	Alphonse Matte	1893 à 1896
	03/1873 à 03/1875		1910 à 1913
Cyrille Dorval	1872 à 1875	Moïse Dubuc	1893 à 1896
Joseph Robitaille	1872 à 1874	Joseph Grégoire	1894 à 1897
Nicostrate Delisle	1873 à 1874	Misael Rochette	1894 à 1897
	01/1876 à 03/1876		1906 à 1909
Joseph Morissette	1873 à 1876	Wilfrid Gravel	1895 à 1898
Joseph Angers	1874 à 1876	Antoine Delisle	1896 à 1899
	1882 à 1883	Désiré Auger	1896 à 1899
	1898 à 1901	Napoléon Angers	1897 à 1900
Joseph Matte	1874 à 1877	Hercule Beaudry	1897 à 1899
	1895 à 1898	Pierre Gingras	1898 à 1901
	1913 à 1916	Elzéar Rochette	1899 à 1902
Olivier Émond	1875 à 01/1876	Louis Boisjoli	1899 à 1902
	1876 à 1878	Joseph Pagé	1899 à 1900
Réal Delisle	1875 à 1877	Francis Gingras	1900 à 1903
Nicolas Côté	1875 à 1878	Praxède Côté	1900 à 1903
Charles LaRue	1876 à 1879	Joseph Lessard	1901 à 1904
Honoré Lockwell	1876 à 1879	Émile Lockwell	1901 à 1904
Joseph Darveau	1877 à 1880	Samuel Matte	1902 à 1905
Alexandre Doré	1878 à 1881	Joseph Boisjoli	1902 à 1905
François Denis	1878 à 1881	Pierre Dorval	1903 à 1906
Anaclette Turgeon	1878 à 1881	Georges LaRue	1904 à 1907
Eugène LaRue	1879 à 1882	Napoléon Dion	1904 à 1906
Joseph Denis	1879 à 1882	Joseph Gauvin	1905 à 1908
Fidèle Langlois	1880 à 1883	Napoléon Alain	1906 à 1907
Barthélémi Rochette	1881 à 1884	Olivier Darveau	1906 à 1909
Antoine Langlois	1881 à 1884	Louis Delisle	1907 à 1910
Antoine Dubuc	1881 à 1884	Arthur Pépin	1907 à 1910
Narcisse Belleau	1882 à 1885		1918 à 1920
Charles Dubuc	1883 à 1886	Sélim Garneau	1908 à 1911
Siméon Gingras	1883 à 1886	Arthur Turgeon	1908 à 1911
Chrysanthe East	1884 à 1887		1919 à 1921
Bernard Garneau	1884 à 1887	Casimir Naud	1909 à 03/1909
Fortunat Belleau	01/1884 à 07/1884	Napoléon Mercure	1909 à 1912
	1910 à 1913	Joseph Grenier	1909 à 1911
Godfroid Côté	1884 à 1885	Alozius Beaudry	1911 à 1914
Napoléon Auger	1885 à 1888	Joseph Turgeon	1911 à 1914
Joseph Langlois	1885 à 1888		1918 à 1919
Lazare Rochette	1886 à 1889	Adolphe LaRue	1911 à 1914
Augustin Matte	1886 à 1889	Alphonse Gauvin	1912 à 1915
Alphonse Delisle	1887 à 1890	Philippe Auger	1913 à 1916
Joseph Lauriot	1887 à 1890	Philémond Émond	1914 à 1917
Georges Matte	1888 à 1891	Gaudiose Côté	1914 à 1917
	1905 à 1908	Zotique Naud	1914 à 1917
Sélim Delisle	1888 à 1891	Athanase Delisle	1915 à 1917
Victor Côté	1889 à 1895	Joseph Béland	1916 à 1917
Néré Gingras	1889 à 1892	Ulric Darveau	1916 à 1917
Phidime Hardy	1890 à 1891	Sélim Dubuc	1917 à 1918
Wilfrid Gauvin	1890 à 1893	Léon Beaudry	1917 à 1920
Napoléon Matte	1891 à 1894	Jules Delisle	1917 à 1918
Noé Grenier	1891 à 1894	Alphonse Denis	1917 à 1919
Albert Rochette	1891 à 1892	Xavier Dorval	1917 à 1919

CONSEILLERS
1872 à 1997
Paroisse de Pointe-aux-Trembles
(suite)

Lauréat Gingras	1917 à 1918	Victorin Leclerc	1955 à 1957
Michel Lauriot	1918 à 1920	Benoît Matte	1956 à 1957
Eugène Béland	1919 à 1925	Léonidas Émond	1957 à 1961
Omer Côté	1919 à 1932	Georges Julien	1957 à 1961
Eugène Angers	1920 à 1926	Thomas Darveau	1960 à 1968
Télesphore Pagé	1920 à 1927	Arthur Paquet	1960 à 1966
Loyola Matte	1920 à 1921	Gilles Rochette	1961 à 1968
	1925 à 1927	Roland Savard	1961 à 1965
Alfred Julien	1921 à 1941	Henri Angers	1962 à 1972
Joseph-Géo. Matte	1921 à 1923	Charles-Auguste Auger	1965 à 1967
Jules Belleau	1923 à 1925	Adrien Gingras	1966 à 1970
Joseph-L. Auger	1925 à 1928	Jules Frenette	1967 à 1971
Joseph Dubuc	1926 à 1928	Paul-Émile Gingras	1968 à 1975
Joseph Moïse Dubuc	1927 à 1929	Maurice Drolet	1968 à 1973
Anselme Béland	1928 à 1931	Jean-Noël Paquet	1970 à 1972
Jos F.X. Drolet	1928 à 1932	Eugène Béland	1971 à 1976
Amédée Langlois	1929 à 1932	Maurice Lavallée	1971 à 1973
	1957 à 1965	Paul Noreau	1972 à 1982
Damien Matte	1929 à 1932	Léo-Paul Matte	1972 à 1976
Alexandre Béland	1931 à 1932	Jacques Rochette	1973 à 1975
Ulric Brousseau	1932 à 1937	Georges Nadeau	1973 à 1976
Ulric Gingras	1933 à 1935	Jean-Louis Rochette	1975 à 1979
Aurélien Dorval	1933 à 1935	Robert Roberge	1975 à 03/1976
Joseph-Alphonse Côté	1934 à 1937	Valère Matte	03/1976 à 01/1977
	1942 à 1949	Jacques Martin	1976 à 1977
Léon Matte	1934 à 1939	Yves Raymond	1976 à 1978
	1954 à 1960	Jean-Paul Côté	1976 à 1977
Joseph Auger	1935 à 1937	Jean LaRue	1977 à 10/1986
Côme Lavallée	1935 à 1955	Ovila Tremblay	01/1978 à 12/1978
J.-P. Béland	1937 à 1939	André Julien	03/1978 à 10/1987
Joseph Rochette	1938 à 1941	Guy Flamand	1978 à 1983
Louis Dubuc	1938 à 1942	Yves Côté	02/1979 à 04/1983
Ernest Béland	1939 à 1943	Roland Dorval	1979 à 04/1997
Ernest Matte	1940 à 1946	Luc Delisle	1982 à 10/1983
Joseph Doré	1941 à 1955	Jocelyn D'Auteuil	05/1983 à 10/1986
Joseph Soulard	1941 à 1944	Ginette Flamand	11/1983 à 10/1985
Roch Côté	1943 à 1945	Guy Gosselin	11/1983 à 1997
Paul Naud	1944 à 1950	Pierre Beaupré	11/1985 à 10/1995
Gustave Delisle	1945 à 1957	Francine Beaulieu	11/1986 à 10/1989
	1965 à 1971	Jean-Charles Goulet	11/1987 à 10/1993
Joseph Gagnon	1946 à 1947	Jacques Roussel	11/1987 à 09/1994
Aimé Matte	1947 à 1948	Gilles Whittom	11/1989 à 03/1997
Charles-Xavier LaRue	1948 à 1960	Adrien Derasp	11/1993 à 03/1997
Edilbert Genest	1950 à 1962	Claude Émond	11/1995 à 03/1997
Robert Gingras	1950 à 1953	Pierre Beaupré	03/1997
Lucien Morency	1955 à 1956	Gilles Béland	11/1994 à 03/1997

Les estivants à Neuville

Dès 1857, le *Québec Directory*, en parlant de Neuville, écrit : « Pointe-aux-Trembles, un gros et florissant village, situé sur la rive nord du Saint-Laurent, dans la seigneurie de Neuville. C'est un agréable endroit de villégiature. »

C'est ce qu'il est encore aujourd'hui. Rappelons-nous les familles qui passèrent les étés à Neuville de 1910 à 1950. Elles se divisent en trois groupes :

- un premier groupe a construit des villas ou acheté des maisons ;
- un second groupe passait l'été dans les hôtels ou auberges ;
- un dernier groupe résidait chez l'habitant.

La construction de villas connut un essor entre 1910 et 1920.

En 1912, Antoine Dionne, marchand épicier de Montréal, construit une magnifique résidence sur la terre que son père avait achetée vers 1900. La famille Dionne l'utilise comme maison d'été pendant près de 40 ans. René Langlois l'acquiert en 1946 et la

Maison Dionne



transforme en hôtel. Puis en 1957, il la vend à Renaud Légaré qui, quelques années plus tard, la démolit pour y construire le Motel L'Égaré.



Maison Bazin

En 1915, Philippe Bazin, propriétaire de la maison d'épicerie en gros Nazaire Turcotte de Québec, construit une villa au 533, rue des Érables. Celle-ci est devenue par la suite la propriété des Sœurs du Bon-Pasteur et elle fut incendiée en 1969. Aujourd'hui, c'est le site de la résidence de Jacques Auger.

En 1916, Edgar Langlois, marchand de tabac et d'articles de fumeurs de Québec, construit la maison sise au 591, rue des Érables, au coin de la côte du Quai, appartenant aujourd'hui à Paul Côté. En 1936, l'honorable Onésime Gagnon, qui fut plus tard

Maison Langlois



ministre et lieutenant-gouverneur, l'occupe avec sa famille. Puis, René Langlois l'utilise comme auberge. Le curé Doucet y résida pendant plusieurs années après sa retraite.



Maison Moisan-Gauvin

En 1918, Ludger-A. Moisan, « farinier » de Québec, acquiert la vieille maison d'Antoine L'Heureux et la transforme en maison d'été. Il occupe cette maison jusqu'en 1936. Ensuite, M. Désy, professeur à l'École technique, et M. Audet, photographe de Québec, y résident quelques années. Puis Louis Gauvin et sa famille l'habitent jusqu'à la fin des années 1960. Elle fut incendiée en 1982. Aujourd'hui, sur ce terrain est bâtie la résidence de Réjean Béland et de Louise Frenette au 599, rue des Érables.

En 1919, M. D'Auteuil, industriel et marchand de bois, fait ériger la magnifique résidence que l'on peut encore admirer au 493, rue des Érables, et qui appartient encore à la famille D'Auteuil.

En 1920, Georges Couillard, propriétaire de la Brasserie Champlain à Québec, achète un terrain de

appartient aujourd'hui à Yves Dubuc et à Colombe Perron. Cette résidence est située au 473, rue des Érables.



Résidence d'été du cardinal Villeneuve



Le cardinal Villeneuve à sa résidence d'été de Neuville

En 1921, Marcellin Pettigrew, commerçant de Québec, achète un terrain de Charles Dubuc et érige une spacieuse villa au 457, rue des Érables. En 1942, M^{me} Marcellin Pettigrew la donne à l'archevêché de Québec. Elle sert pendant plusieurs années comme maison de repos pour les prêtres de l'archevêché de Québec. Les cardinaux Rodrigue Villeneuve et Maurice Roy y séjournent souvent. En 1951, M^{gr}



Le Cardinal Montini, futur Pape Paul VI (indiqué par un marqueur), chez la famille Louis Dubuc

Montini, qui fut élu pape en 1963 sous le nom de Paul VI, y réside quelques jours. Paul Delisle a acquis cette résidence en 1967.

Parmi les propriétaires de résidences d'été à Neuville avant 1945, il faut noter :

- M^{me} Lachance, rue des Érables, à l'ouest de la résidence de Maurice Grenier ;
- Henri Arteau, dont la petite maison à l'entrée est de la rue des Érables fut incendiée dans les années 1950 ;
- Les familles Lemieux au 444 et 446, rue des Érables ;
- Wagner au 441, rue des Érables ;
- Antonio Rouleau au 607, rue des Érables, aujourd'hui la résidence de Marc Rouleau ;
- Il faut aussi noter la maison Beaudry, aujourd'hui la Maison des jeunes au 786, rue des Érables. M. Beaudry était président de la maison de commerce Gauvreau-Beaudry de Québec ;
- La famille Méthot, rue Courval ;
- Les familles Napoléon Jacques et Léonce Jacques, rue Belleau, ainsi que les familles Lépinay, Bob LaRue et Guy Paquet.

Mentionnons aussi la famille Larocque qui, au début des années 1940, habitait la maison sise au 492, rue des Érables, appartenant aujourd'hui à Marc Brown.

Dans le second groupe qui passait l'été à l'hôtel Beurivage, mentionnons : Fleurette Desmarais, Margot Labrecque, les familles Embregts, Coriveau, les juges Savard et Champoux, la famille de M. Gagnon, organiste à la basilique de Québec, etc.

Enfin, résidaient chez l'habitant : le D^r Lucien LaRue chez Adrien Paré, le D^r Bishop, chiropraticien, chez Rosaire Delisle, et la famille du major Lavallée de Montréal chez Georges LaRue.

Abel Turcotte, marchand épicier de Québec, fait construire une maison dans la rue Belleau en 1915. Il y passe tous les étés de 1915 à 1956. Cette maison est détruite par un incendie en 1956. Sa fille et son gendre, Paul Rouillard, y construisent alors la magnifique résidence qui est utilisée par Donald et Mariette Giguère comme maison d'accueil.

Nous parlerons maintenant de l'occupation du bord de l'eau, à partir du quai jusqu'à l'extrémité ouest de la rue Vauquelin.

Près de l'ancien quai Châteauvert, la famille Lucien Blouin passa les étés pendant plus de 20 ans, dans le chalet que M. et M^{me} Blouin occupent maintenant à l'année.

Près de la salle des Fêtes dans la rue Vauquelin, dès les années 1930, Bob Guay utilisa la maison appartenant aujourd'hui à H.-L. Arsenault comme chalet d'été. Les familles Louis Girard, Louis



Maison L. Belleau



Dussault et Edmond Hardy ont habité la résidence située au 769, rue Vauquelin, appartenant aujourd'hui à Guy Guillot.

Sur la plage Beaudry, Norbert Beaudry, J.-A. Matte et les familles Belleau et Vézina avaient des chalets.

La rue Côté

Quelques années après la guerre, en 1958, Jean-Guy Côté ouvrit la rue Côté où l'on trouve six chalets. Gérard Lessard et sa famille occupèrent leur chalet tous les étés pendant plus de 20 ans ; aujourd'hui, Sylvie Lessard y demeure à l'année. Jean Rochette occupe le sien depuis 1963.

Irène Couture passa plusieurs années dans un autre chalet. Et enfin, les familles Paquet-Carrier et les demoiselles Angers habitèrent le chalet qui appartient aujourd'hui à Pierre Angers.

La rue Jobin

Dès 1958, le notaire Bergeron fit construire un chalet dans cette rue. Il y passa plus de 25 saisons estivales avec sa famille. Il y a quelques années, Marielle Fortin-Bergeron y a fait construire une résidence permanente. La famille Léon Delisle, le

D'Caron, puis Raymond Cloutier ainsi que Jean-Paul Lamarche ont occupé les trois autres chalets dans cette rue.

Les rues Vauquelin, de l'Anse et des Outardes

Dans la rue Vauquelin, après la rue Jobin, nous trouvons les chalets de Roland Cantin, de Georges Matusiak, de Georges-H. Delisle et celui de Robert Garneau. Robert Garneau bâtit son chalet en 1963. Il y passe l'été avec sa famille jusqu'en 1979. À partir de cette date, il en fait sa résidence principale. C'est lui qui donna le terrain à la municipalité pour ouvrir le chemin jusqu'au ruisseau Lockwell. Il a fait aussi installer la ligne électrique. Les autres chalets mentionnés ci-dessus ont été construits après 1965. À partir du ruisseau Lockwell, les propriétaires de chalets y avaient accès par la grève à basse marée ou par les chemins de ferme.

Dans le secteur de l'Anse, ancienne terre d'Arthur Delisle et plus tard de M^{me} Marie-Anne Delisle-Mercure, deux des filles d'Arthur Delisle, soit Annette Delisle-Fiset et Julienne Delisle, épouse de Bernard Gagné, construisent deux chalets en 1959. Puis, d'autres y ajoutent les leurs : en 1962, Gérard Proulx ; en 1963, Georges Beaulieu ; en 1965, Eugène Blouin et Narcisse Beaumont ainsi qu'un dénommé Desjardins.

Plus loin, vers 1965, Côme Bertrand installe sur sa terre trois chalets qui provenaient de l'ancien hôtel Saint-Laurent. Wellie Godin en occupe un dès 1965 et il le transforme en résidence. Finalement, dans la rue des Outardes (terre de Denis Gaudreau), Marc Julien et Dominique Côté construisent leur chalet en 1961.

En 1976, la rue Vauquelin était ouverte entièrement pour rejoindre la rue Béland à l'ouest.

Les sports

Le kayak

La plage Beaudry a été pendant près de 75 ans un lieu très fréquenté par les baigneurs.

Plage Beaudry (1942)



La photo de la plage nous montre une vue de la plage Beaudry par un beau dimanche d'été de 1942. Il faut remarquer les automobiles stationnées près des bosquets et surtout les kayaks sur la rive. À l'époque, il y avait une trentaine de kayaks à Neuville. Le tout avait commencé en 1936, au moment où Antoine Larue et Jean-Paul Grenier décidèrent de construire les deux premiers kayaks d'après un plan qu'Antoine Larue avait trouvé je ne sais où. Ils étaient très légers, fabriqués sur un cadre rudimentaire et recouverts de poches de sucre. Pour les rendre étanches, on les recouvrait de plusieurs couches de peinture. Grâce à leur forme et à leur légèreté, il était très facile de s'en servir avec une pagaie. Les plus audacieux leur ajoutaient un mât et une voile. Étant donné que les cordages et les poulies coûtaient quelques sous, on clouait la voile au mât pour économiser. Lorsqu'on voulait utiliser la pagaie, on enlevait le mât, et quand venait le temps de réparer les déchirures des poches de sucre, on utilisait du diachylon. En 1936 et 1937, Jean-Paul Grenier en a construit une vingtaine.

Lorsqu'on traversait à Saint-Antoine en kayak, les gens de ce lieu disaient que les jeunes de Neuville étaient des fous qui naviguaient sur le fleuve en poches de sucre. Cependant, durant la vingtaine d'années où ce sport fut populaire à Neuville, on ne rapporta aucun incident déplorable.

Le tennis

Durant les années 1900 à 1940, Neuville était un lieu de villégiature pour la bourgeoisie québécoise, et le tennis était déjà un sport très à la mode. La photo nous montre des dames, en costumes d'époque, pratiquant ce sport vers 1915. Ce court de tennis se trouvait près de l'endroit où l'on voit aujourd'hui le dépanneur Goguen et l'impasse du Versant.



Dans les années 1930, il y avait sept courts de tennis à Neuville. Dans le bas de la paroisse, il y en avait un à côté de la résidence qui appartient aujourd'hui à Maurice Grenier. Au village, nous en trouvons un chez M. D'Auteuil, un chez Edgard

Langlois (route du Quai, aujourd'hui, résidence de Paul Côté), un autre au manoir Larue, un à l'hôtel Beurivage dont la propriétaire était M^{me} Rhéaume, un chez le notaire Mathieu (aujourd'hui, résidence de Marcel Dancause) et finalement chez J.-O. Jacques, chef de gare. Ce dernier court de tennis avait été construit par J.-O. Jacques et Dave Devito. L'ancienne gare, qui était alors la résidence du chef de gare, est aujourd'hui la résidence de Maurice Angers. Elle était autrefois située plus au sud ; elle fut déplacée en 1937 pour faire place à la construction de la route 138.

Dans le haut de la paroisse, nous trouvons aussi un court de tennis chez la famille Dionne, qui possédait une magnifique résidence d'été à l'endroit où est situé aujourd'hui le Motel L'Égaré.

Le tennis était alors un sport bourgeois, mais il était quand même pratiqué à Neuville par les jeunes de familles modestes. Comme l'achat d'une raquette de tennis n'était pas à la portée de toutes les bourses, les jeunes avaient trouvé un moyen original de pratiquer ce sport à peu de coût. On prenait un vieux cadre de raquette et on y clouait une tôle. Ces raquettes étaient donc plus pesantes que les raquettes traditionnelles et, contre le vent, il fallait faire un effort supplémentaire. Cependant, la balle était déroutante pour les adversaires, car l'effet donné par la tôle produisait au retour un très court rebond. On peut aussi supposer que le jeu était loin d'être silencieux.

Le court de tennis qui était ouvert au grand public était celui de J.-O. Jacques et de Dave Devito. En 1936, on y organise un tournoi qui attire de nombreux spectateurs et qui est demeuré célèbre dans les annales du tennis à Neuville. Armand Léveillée et René Châteauvert, qui jouent avec des raquettes de tôle, affrontent Pierre Lavoie et Pierre Bazin qui jouent avec des raquettes traditionnelles. Finalement, après avoir disputé un match des plus enlevants, et contre toute attente, les joueurs ayant utilisé des raquettes de tôle remportent la victoire. De plus, ces quatre jeunes Neuillois ont servi dans les Forces armées canadiennes durant la Seconde Guerre mondiale. René Châteauvert a servi au pays,

et les trois autres ont fait du service outre-mer. Pierre Lavoie était dans l'aviation, Pierre Bazin et Armand Léveillée, dans l'armée. Ces deux derniers ont été tués en combattant en France en août 1944.

Encore aujourd'hui, le tennis jouit d'une grande popularité à Neuville. Deux magnifiques courts sont d'ailleurs à la disposition du public sur le terrain de l'ancien cimetière dans la rue des Érables. Cependant, il n'existe plus de tennis privé.

Les sports d'hiver à Neuville

Le club de hockey de Neuville sera champion du comté de Portneuf en 1915-1916. Le hockey, dès le début du siècle et jusqu'à la fin des années 50, est le

CLUB DE HOCKEY "NEUVILLE" CHAMPION COMTÉ DE PORTNEUF. 1915-1916.



1^{re} rangée:

Géo Lavois et C. Boucher

2^e rangée:

Philippe Vézina, Théo Châteauvert, Lauréat Morency, Rosaire Delisle et Arthur Matte

3^e rangée:

O. Darveau, V.P. M. Garneau, C. Courchesne, Mendoza Clermont, A. Boivin, R. Gravel, P.-E. Sylvestre et Ernest Delisle, gérant

sport de participation par excellence dans presque tous les villages du Québec. La moyenne d'âge des joueurs sur la photo ci-dessous est d'environ 27 ans.

Même si, à cette époque, une équipe était composée de 10 joueurs seulement, on peut s'imaginer les difficultés rencontrées pour voyager d'une paroisse à l'autre en hiver. Le trajet entre Neuville, Pont-Rouge, Saint-Basile, Donnacona et Cap-Santé se faisait en carriole. Presque toutes les parties étaient jouées le dimanche après-midi. Plusieurs carrioles partaient de Neuville le matin et transportaient les joueurs et les partisans, puis revenaient après la partie.

La photo qui suit montre le club de hockey de Neuville de 1915 opposé à un club des employés du bureau des Postes de Québec. Cette patinoire était



sur un terrain appartenant à Rosaire Delisle et était située au pied du premier coteau, derrière la maison de Tallé Vézina et celle d'Eugène Vézina. La maison que l'on voit sur le deuxième coteau, à droite, est celle qui appartient aujourd'hui à Raymond Frenette.



Le club de hockey de Neuville en 1942-1943

1^{re} rangée : Ernest Delisle, Philippe (Pio) Noreau, Lionel Léveillée, René Châteauvert, Gustave Garneau, Lucion Drolet et Ernest Papillon

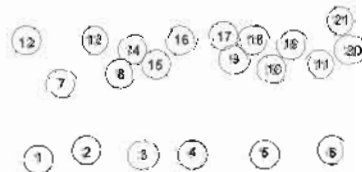
2^e rangée : Yves Lavallée, Georges-H. Delisle, Paul Châteauvert, Henri Papillon, Tr-Père Angers, — Martel et Neuville LaRue



Une des dernières équipes à avoir représenté Neuville dans la Ligue du comté de Portneuf

1^{re} rangée : Maurice Noreau, Claude Turgeon, Claude Trudel, André Rouleau, gardien, Albert Burns, Gérard Lavallée et Robert Soulard

2^e rangée : Roger Garneau, André Garneau, Yvan Delisle, Doris Noreau, Paul Châteauvert, Émile Noreau et Freddy Devito



Une équipe de jeunes de l'académie De Courval vers 1941

1. Jean-Claude Trudel **2.** Julien Papillon **3.** Maurice Noreau **4.** Yvan Delisle **5.** Gaëtan Lavallée **6.** Fernand Morissette **7.** Alexandre Noreau **8.** Pierre Demerty **9.** Roger Garneau **10.** Albert Burns **11.** Gérard Lavallée **12.** Frère François **13.** Jacques Leboeuf **14.** Roger Cloutier **15.** — **16.** Robert Delisle **17.** Roger Langlois **18.** — **19.** Albert Morissette **20.** Georges Langlois **21.** Frère Émilus



Albert Burns

Elle a été transformée, puisqu'on y a ajouté un étage. Les spectateurs devaient payer dix sous pour assister à la rencontre. Comme plusieurs personnes regardaient le match à partir de la rue des Érables, les promoteurs ont installé des draps sur des perches afin de les empêcher de voir la partie sans payer. Jusqu'en 1960, les parties de hockey sont jouées à l'extérieur et attirent de nombreux spectateurs qui bravent le froid pour encourager leurs joueurs. Avec l'avènement de la télévision et des arénas, le hockey est devenu un sport de spectateurs passifs qui suivent le jeu de professionnels millionnaires. Quant aux jeunes d'aujourd'hui, ils sont de moins en moins nombreux à pratiquer ce sport, et la plupart d'entre eux abandonnent vers l'âge de 15 ans.



Équipe de ballon-balai de Neuville

1^{re} rangée:

Jean-Guy Roby, René Bouffard, Claude Turgeon, Ernest Carreau, Michel Turgeon, Marcel Bouffard

2^e rangée: Gaston Delisle, commanditaire, Marcel Trudel, Fernand LaRue, Jean-Jacques Noreau, Stanley Wells, Gérard Tardif, Claude Delisle, Neuville LaRue, instructeur

Le ballon sur glace (1960-1980)

Le ballon sur glace, sport connu également sous le nom de ballon-balai, a été très populaire au Québec de 1960 à 1980. À Neuville, c'était d'ailleurs le sport le plus populaire, et plusieurs équipes s'y sont illustrées.

La première équipe de Neuville commence ses activités vers 1962. À cette époque, elle arbora les couleurs des « Loisirs de Neuville », et les



Champions provinciaux 1979

1^{re} rangée: Roland Trottier, Pierre Brière, Daniel Larue, Luc Mailloux, Armand Léveillée, Luc Delisle

2^e rangée: Raymond Delisle, Pierre Angers, Jocelyn Boulianne, Robert Girard, Yves Larue, Tichard Bouffard, Réal Matte, Maurice Grenier, Gaëtan Gingras, André Parent

commanditaires étaient Gaston Delisle, propriétaire de l'Auberge du Grand Quai, et Maurice Grenier, propriétaire de Primes de Luxe. Elle évoluait sur les patinoires extérieures du comté de Portneuf. En 1964, elle gagne le championnat du Tournoi provincial de Dolbeau. Vers les années 60, il y avait des équipes aux Écureuils, à Donnacona, à Portneuf et à Neuville.

Après la construction de l'aréna de Donnacona en 1967, il y aura un rapide développement de ce sport dans le comté. On fonde une ligue dont 10 équipes font partie : Donnacona, Cap-Santé, Les Écureuils, Grondines, Deschambault, Portneuf, Saint-Basile et Neuville. L'équipe de Neuville était de nouveau commanditée par l'entreprise Primes de Luxe. En plus de jouer dans la Ligue du comté, l'équipe de l'entraîneur-gérant André Parent participera à plusieurs tournois un peu partout au Québec : Rimouski, Val-d'Or, Jonquière, Saint-Georges-de-Beauce et Disraeli.

L'équipe fera jusqu'à 18 heures de train pour se rendre à Val-d'Or et participera, entre autres, au Tournoi provincial annuel à partir de 1975 jusqu'à 1980. Elle se classera souvent en 2^e ou en 3^e position, mais l'année de gloire sera 1979, année où l'équipe « Primes de Luxe » de Neuville gagne le championnat provincial à Disraeli.

Après 1980, la Ligue de ballon sur glace du comté de Portneuf cessera ses activités, et ce sport perdra de sa popularité petit à petit.



Courses de chiens – 27 février 1927

De gauche à droite : Arthur Béliand, Gaston Larue, Lionel Léveillée, Arthur Matte, Antoine Palletier, Henri Laperrière, Georges Julien, Joseph Goguen et Octave Delisle



Georges Soulard avec attelage de W.J. Burns



Courses de chiens – 1937

Sur cette photo, on peut voir de gauche à droite :
Will Burns, Paul-Émile Paré, Raoul Lapierre, Ernest Noreau, Arthur Matte, Olivier Darveau, Léo Lapierre, Leon Beaudry, Maurice Filteau, Charles Angers, Lucien Drolet, Eugène Rochette, C.-X. Larue, Dominique Côté, Luc Larue, E. Noreau, Albert Côté et Henri Vézina.



Club de raquettes (photo prise en 1922 ou 1923)

Debout :

Oave Devito,

Arthur Charland,

? Gravel,

Nap. (Paul) Morissette,

Samuel Jacques (barbier),

Eugène Vézina,

Athanase Delisle,

Poucet Béland,

F.-X. Darveau,

Elzéard Bouffard (marchand),

Lazare Angers,

—

—

—

À genoux :

Lionel Léveillé,

Arthur Matte,

Henri Vézina,

Jos Robitaille,

Louis Rhéaume,

Gaston Larue et

Clovis Denis

Les courses de chiens

Avant 1946, c'est-à-dire l'année pendant laquelle on a commencé à ouvrir les chemins l'hiver, le chien était un animal de trait utilisé pour les petites charges. Les propriétaires de ces animaux étaient fiers de leurs bêtes. Leur esprit de compétition les amènera même à organiser des courses de chiens l'hiver.

Les attelages consistaient en un seul chien attelé à un grand cométique, comme le montre la photo du champion Georges Soulard qui conduisait l'attelage de W.-J. Burns en 1934.

La raquette

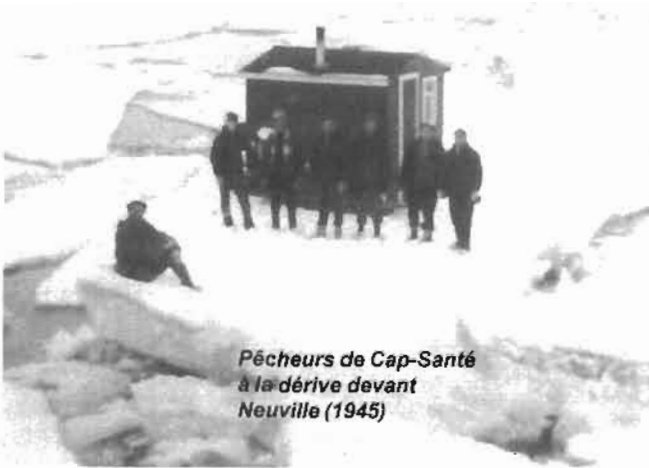
La raquette est elle aussi un sport très populaire comme le montre la photo en haut de la page, prise en 1922 ou 1923.



Aventures hivernales

Georges Delisle possède un album ayant toujours appartenu à sa famille et dans lequel on trouve des notes et des coupures de journaux concernant l'histoire de Neuville et celle de la famille Delisle. C'est son grand-oncle, Octave Delisle, organiste à Saint-Roch de Québec, qui a commencé la conservation de ces souvenirs en 1879. C'est d'ailleurs ce dernier qui pilotait le yacht qui a fait naufrage à Neuville le 18 juillet 1879 où huit personnes, dont son épouse, ont péri noyées.

Aujourd'hui, puisons dans ce trésor d'information pour regarder trois scènes hivernales. Dans un premier temps, prenons connaissance d'un court article paru dans un journal de Québec en 1911.



*Pêcheurs de Cap-Santé
à la dérive devant
Neuville (1945)*

Une légende que le froid excessif de ce temps-ci fait mentir

Depuis hier matin, grâce au froid excessif, le fleuve est gelé devant la Pointe-aux-Trembles, à quelques milles de Québec. Le fleuve était pris au barrage du Cap rouge, mais près de la Pointe-aux-Trembles, il y avait une espèce de lac que le froid n'avait pu geler depuis plusieurs années; on l'appelle la « mare à mademoiselle Rigwish », à cause d'une certaine légende qui court chez les vieux de l'endroit.

Il y a quelques années, d'après la légende, une demoiselle Rigwish avait traversé cette partie du fleuve, et son attelage de deux chevaux superbes, conduit par deux laquais, s'était englouti sous la glace trop faible pour porter ce poids. Depuis, on n'a jamais eu de nouvelles de la

demoiselle en question et la glace ne s'est jamais formée sur cette partie du fleuve. Le froid a fait mentir la légende, car ces jours-ci, les citoyens des deux rives pourront traverser sans crainte d'être engloutis comme la légendaire demoiselle.

Examinons maintenant le contenu de deux autres articles qui se rapportent à deux histoires de pêche à la petite morue (poulamon). Le premier est un extrait du journal *Le Canadien* daté du 5 janvier 1889. Quant au second, il a paru dans un autre journal de Québec, *Le Soleil* ou *L'Action catholique*, daté du 28 décembre 1944.

• Premier extrait

Intrépide sauvetage

On nous écrit de la Pointe-aux-Trembles, comté de Portneuf.

Lundi soir, veille du jour de l'an, le village de cette paroisse, généralement si calme et si paisible, fut tout à coup mis dans l'émoi par le fait qu'un monsieur Trépanier, qui habite la maison de monsieur Cléophas Rochette de Québec, située à quelques arpents à l'ouest de l'église, arrivait à toute vitesse dans le faubourg en disant qu'on entendait distinctement des cris de détresse venant du fleuve.

En effet, il n'y avait plus à s'y méprendre, la marée baissante rapprochait davantage les cris et les plaintes de plusieurs personnes qui demandaient du secours. D'ailleurs, une lumière que l'on agitait désignait déjà l'endroit où se trouvaient les malheureux. Immédiatement l'alarme donnée, on courut au rivage et, au moyen de pelles, de haches et de pics, on réussit, non sans difficultés, à dégager de la glace deux petites embarcations (flats) que l'on jeta à l'eau

Quatre jeunes gens, G. Bertrand, A. Delisle, P. Béland et U. Chayer les montèrent. La mer, qui avait baissé, laissait déjà à nu la tête des énormes roches qui bordent les rives de la Pointe-aux-Trembles; aussi que d'adresse et de soins fallait-il pour diriger de nuit, ces frères nacelles à travers ces récifs sur lesquels la glace emportée par un courant violent venait se briser avec fracas!

Mais les cris ont cessé et les embarcations reviennent en luttant contre la glace et la marée. Elles ont leurs naufragés qu'elles vont laisser dans l'instant sur le rivage.

En effet, sur les neuf heures, après quelques minutes de courage et d'efforts, nos marins déposent au milieu d'un grand nombre de citoyens rendus sur les lieux, cinq personnes plus mortes que vives, parmi lesquelles se trouve Fortunat Belleau, maire de la paroisse. Ces infortunés étaient occupés à pêcher la petite morue dans une ca-

bane quand la glace s'est détachée du rivage. Ils étaient éloignés de plus de cent pieds quand ils se sont aperçus que la batture qui les portait s'en allait à la dérive. Dès ce moment, comprenant leur position, éloignés de plus de deux milles des habitations, ils n'avaient qu'une seule chance de salut, c'est que la glace ne les chassât pas trop au large pour permettre que leurs cris fussent entendus de terre quand ils passeraient en face de l'église. Ils se jetèrent à genoux et prièrent sainte Anne, qui ne tarda pas à les exaucer. Un quart d'heure après avoir été recueillis, la glace s'effondrait et se brisait en mille morceaux.

On ne saurait trop louer le courage et la bravoure des habiles canotiers qui, au risque de leur vie, par une nuit des plus sombres, ont opéré cet intrépide sauvetage. Leur souvenir, aussi, ne s'effaça jamais de la mémoire des naufragés qui leur ont juré une éternelle reconnaissance.

• Second extrait

Monsieur Arthur Matte a été sauvé sur le fleuve, près de Neuville



Paul-Émile Gingras à la pêche, dans une cabane sur le Saint-Laurent en 1952

Neuville, 28 décembre 1944 (D.N.C.) – Monsieur Arthur Matte, de Neuville, a échappé à la mort de justesse hier soir. Pêcheur de profession, monsieur Matte avait construit une cabane sur la glace des battures, en face du village, afin de faire la pêche à la morue. Hier soir, il se rendit à cet abri afin de retirer les poissons pris aux lignes dormantes.

Mais le fort vent du sud-ouest qui soufflait, joint au doux temps et à la marée baissante, fit décoller un immense morceau de glace qui, transformé en véritable banquise, se mit à dériver. Mais à mesure qu'il glissait, il s'effritait et perdait de sa superficie. Monsieur Matte se mit à appeler au secours. Des jeunes gens qui se trouvaient dans le restaurant Papillon entendirent ses cris et se portèrent au secours de la victime.

On dut d'abord sortir deux chaloupes enfouies sous la neige, puis les transporter jusqu'à l'espace d'eau libre sur lequel dérivait la banquise. Pendant tout ce temps, monsieur Matte voyait avec terreur la glace diminuer de résistance. Un monsieur Rochette et le fils de monsieur Matte furent les premiers à tenter d'atteindre le pêcheur, mais ils échouèrent. Monsieur Georges Delisle se lança dans la deuxième chaloupe et fut plus heureux. Il réussit à rejoindre monsieur Matte. Celui-ci fit embarquer son chien et prit place dans l'embarcation avec ses soixante morues, fruit de son expédition qui aurait pu lui être fatale car, avec la marée et le vent, si la banquise avait atteint le chenal, monsieur Matte ne serait jamais revenu au rivage seul.

À ce propos, on rappelle qu'en 1933, par une nuit de novembre, monsieur Matte, qui était alors boulanger et qui travaillait tard, entendit des appels. Il sortit et, avec l'aide de quelques compagnons, se porta au secours de l'équipage du yacht « Cana II » échoué. On voit que cet acte de courage qui date de dix ans lui a porté profit, puisque hier il a été secouru à temps.



Équipe de Neuville (vers 1920)

Gaston Larue, Clodémir Delisle, Philippe Vézina, Clovis Denis, Paul LaRue, Lucien Drolet, Ernest Rochette, Lionel Léveillé, Antonin Delisle et Arthur Matte

Les loisirs

Le premier comité des loisirs a vu le jour à Neuville en 1947. Il était composé d'Ernest Rochette, président, de Ferdinand Turgeon, de Jacques Leboeuf et d'Émile Noreau, membres, et fonctionnait grâce à un petit octroi de la municipalité. Tous les membres étaient bénévoles, et le financement se faisait par la vente de billets de tirage et par la contribution des marchands et des citoyens de Neuville et de la Pointe-aux-Trembles. L'activité principale était le hockey ; la patinoire était sur le terrain où se trouve aujourd'hui l'école de Courval.



En 1962, Gérard Tardif, Émile Côté et Marcel Trudel ont créé un organisme à but non lucratif dont le nom était « Loisirs de Neuville inc. » Ils ont acheté un terrain d'André Rhéaume dans la rue du Père-

Rhéaume et y ont aménagé une patinoire et un terrain de jeu. Une cabane en bois avait été érigée sur le site.

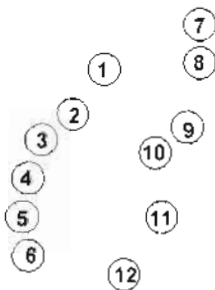
En 1964, le terrain et les équipements ont été cédés à la municipalité du village de Neuville.

En 1968, le comité des loisirs, dirigé par Gérard Tardif, président, Thomas Martineau et René Pelletier, membres, décida d'acheter un remonte-pente à câble du centre de ski Le Relais de Lac-Beauport. Il fut installé dans la côte au nord du terrain de jeu. Une pente de ski fut donc mise à la disposition des jeunes de Neuville ; cette piste était éclairée et ouverte tous les jours. Thomas Martineau et Paul Lapierre faisaient fonctionner le remonte-pente.

En 1970, le comité signa une entente avec la Société des cours populaires de ski de Québec. Cette dernière offrait des cours de ski sur les plaines d'Abraham à Québec. Cette société s'engagea à fournir des instructeurs de ski qui vinrent à Neuville tous les samedis. Plusieurs jeunes suivirent ces cours et au mois de mars 1970, ils participèrent aux concours qui eurent lieu à Québec sur les plaines d'Abraham. Dès la première année, trois Neuvilleois gagnèrent des médailles : Louise Angers, la médaille d'or, classe A pour les filles ; Jacques Martineau, la médaille d'argent, classe A pour les garçons ; Lyne Martineau, la médaille d'argent, classe D pour les filles.

En 1973, les jeunes de Neuville raflèrent 13 médailles (photo, page suivante).

En 1979, le comité des loisirs de Neuville était formé de Luc Delisle, François Robitaille, Lise Bussièrès, Jacques Desroches et Raymond Gagnon. Il ouvrit la première piste de ski de fond.



Champions de ski (1973)

1. Sylvie LaRue
2. Bernard Delisle
3. France Côté
4. Andrée-Anne Bélard
5. Normand Côté
6. Steeve Angers
7. André Angers
8. Lynda Angers
9. Martin Filteau
10. (non identifié)
11. Serge Martineau
12. Anatole Côté

En 1980, les municipalités de Neuville et de la Pointe-aux-Trembles décidèrent de confier le service des loisirs à une régie intermunicipale des loisirs et lui allouèrent un budget de 28 000 \$. Les conseillers

Jean Larue et Roland Dorval, pour la Pointe-aux-Trembles, et Gilles Forget et Raymond Gagnon, pour Neuville, furent nommés pour l'administrer.

La population augmentant et les citoyens exigeant de plus en plus du service des loisirs, les municipalités décidèrent en 1992 d'engager un coordonnateur des loisirs. André Roy fut nommé à ce poste et il devait administrer un budget de 111 400 \$. La municipalité du village de Neuville y contribua pour la somme de 27 900 \$ et celle de la Pointe-aux-Trembles pour 60 000 \$. Les 23 400 \$ manquants furent payés par les usagers et les revenus de quelques événements spéciaux.

En 1992, 6 activités hivernales étaient organisées et elles réunissaient 138 participants. L'été, la balle-molle était pratiquée par 33 personnes, le soccer, par 39, et le tennis par 51 ; le terrain de jeu attirait 85 jeunes. À l'automne, on comptait 10 activités et 170 participants.

En 1993, les deux municipalités participèrent avec la commission scolaire à la construction d'une bibliothèque et d'un gymnase à l'école de Courval. En 1995, il y eut l'ouverture d'une patinoire et d'un terrain de soccer à Place des Îlets. D'ailleurs, un comité de soccer fut formé en 1996 ; il était composé de Jean Bellerive, de Josée Desjardins, de France Dussault, de Christian Frenette et d'Alain Richard.

En 1997, la régie fut dissoute et devint le Service des loisirs de la ville de Neuville. La ligue de balle pour adultes fut mise sur pied par Richard Lachance, président, Pascal Gravel, vice-président, Gilles Voyer, trésorier, Jean-Marc Goguen, trésorier, Daniel Fortin, discipline, et Olympe Lachance, secrétaire.



Bureau de direction (1964)

- Raymond Carreau
François Robitaille
Jean-Jacques Noreau
Julien Dubuc
Marcel Trudel
Jean-Claude Delisle



*Comité des loisirs (1970)
Thomas Martineau, Jacques Delisle et René Pelletier*



*Comité des loisirs (1970)
Dominique Dubuc et Paul-André Beaudry*

Quant à la ligue pour enfants, elle était dirigée par Richard Lachance, Pierre Girard, Normand Côté et Mario Brière.

En 1999, 14 activités d'hiver étaient réparties comme suit :

- atelier d'aquarelle – 7 participants,
- arts plastiques – 9 participants,
- atelier des bambins – 13 participants,
- cardio-secours bébé – 4 participants,
- conditionnement sur musique – 20 participants,
- cours d'anglais – 9 participants,
- golf – 20 participants,
- gymnastique au sol – 20 participants,
- horticulture ornementale – 6 participants,
- initiation au cirque – 30 participants,

- karaté yoseikan – 28 participants,
- cours de patinage – 7 participants,
- soccer intérieur – 8 participants,
- tai chi taoïste 23 participants.

Un total de 204 personnes ont participé à ces cours et ateliers qui s'autofinanciaient grâce à la contribution des participants.

Au printemps, l'atelier des bambins est toujours en activité ainsi qu'un cours de conditionnement physique. L'été, le terrain de jeu (camp de jour) attire 160 enfants régulièrement. La balle-molle est de plus en plus populaire et est pratiquée par plus de 75 jeunes et adultes, alors que 130 jeunes s'adonnent au soccer. Un terrain de soccer de grandeur réglementaire sera d'ailleurs mis à la disposition des joueurs en l'an 2000. Le tennis, sport pratiqué à Neuville depuis plus de 100 ans, compte 85 joueurs.

Pour la programmation d'automne, soit de septembre à janvier, 14 activités sont offertes : atelier des bambins, cours d'anglais, groupe parents/enfants, gymnastique, atelier d'arts plastiques, cours d'art dramatique, atelier d'estampes, initiation au cirque, jazz funky, atelier d'aquarelle, cardio-secours bébé, conditionnement physique sur musique, tennis, fleurs séchées, karaté yoseikan, plongée sous-marine, relax-action, tai chi taoïste, touch football.

À noter que, durant l'été, la salle des loisirs et le terrain de basket et de planches à roulettes sont ouverts 5 soirs par semaine. L'hiver, la patinoire est fréquentée par plus de 1 000 personnes par mois et la piste de ski de fond attire une dizaine de personnes par jour. Le gymnase de l'école Courval attire 75 personnes par semaine. Des activités spéciales pour souligner Noël, la Fête des neiges, la Saint-Jean-Baptiste et l'Halloween sont organisées.

Le budget du Service des loisirs de la ville de Neuville est de 224 288 \$ dont 170 393 \$ provient de la Ville ; le reste consiste en frais d'inscription exigés aux participants.

En juin 1998, la Ville de Neuville a créé un comité consultatif des loisirs et de la culture et lui a donné le mandat de préparer un cadre d'intervention dans ces deux domaines. Ce comité, composé d'Alain Blais, président, de Cécile Gaudreault, de Renée Robert, de Daniel Germain, de Luc Sauvageau et de Gilles Béland, conseiller municipal qui a été remplacé par Guy Gosselin en février 2000, a remis son rapport au conseil municipal au mois de mai 2000. Le conseil a adopté ce cadre d'intervention comme document de base pour élaborer la politique municipale des loisirs et de la culture pour les années à venir.

La Maison des jeunes

En 1992, le Club acti-jeunesse, en collaboration avec la Régie intermunicipale des loisirs, engage des surveillants à la salle des loisirs pour que les jeunes puissent y faire des activités.

En 1993, la Régie des loisirs aménage la maison Rochette pour accueillir les adolescents.

En 1994, Josée Trépanier est nommée coordonnatrice de la Maison des jeunes. En 1997, Karina Whittom remplace Josée Trépanier. En 1999, Stéphanie Trépanier, Claudine Trépanier, David Matte et Vicky Genois travaillent eux aussi à la Maison des jeunes.

Au moins une trentaine d'adolescents fréquentent régulièrement l'endroit et plusieurs d'entre eux participent à la planification des activités. En ce qui concerne les sources de financement, elles sont au nombre de trois : la Ville, le tournoi de golf annuel et les profits réalisés au restaurant de la Salle des fêtes durant les soirées des Fantaisies lyriques.

L'organisme sera bientôt incorporé, ce qui lui permettra de profiter des programmes gouvernementaux.



La Maison des jeunes de Neuville

Les fêtes commémoratives

Fête du 250^e anniversaire de l'érection canonique de la paroisse Saint-François-de-Sales de Neuville.

En 1934, les paroissiens décident de célébrer le 250^e anniversaire de l'érection canonique de leur paroisse. Le cardinal Villeneuve, le premier ministre Alexandre Taschereau et le député



Fanfare en parade (1934)

Pierre Gauthier sont les invités d'honneur. Tout le village est pavoisé et décoré. La fanfare du 22^e Régiment et la garde Montcalm de Québec font escorte au cardinal Villeneuve.

L'abbé Émile Beaudry, préfet des études au Séminaire de Québec, chante la messe, assisté de son frère l'abbé Paul Beaudry et de l'abbé H. Gingras du Grand Séminaire de Québec. Le cardinal Villeneuve est installé sur un trône dans le chœur de l'église. Dans le bas chœur, on peut voir Alexandre

Taschereau, premier ministre du Québec, le D^r Pierre Gauthier, député provincial, Antonio Larue, maire de la Pointe-aux-Trembles, Léon Beaudry, maire du village de Neuville et quelques autres notables.



La chorale paroissiale, sous la direction de Marie-Ange Beaudry, exécute avec brio un programme musical. Le sermon de circonstance est prononcé par un enfant de la paroisse, l'abbé Jules Lockwell. Ensuite, un banquet a lieu à la salle paroissiale, sous la présidence du curé Doucet et du premier ministre Alexandre Taschereau. Plus de 300 personnes prennent part aux agapes. Le cardinal Villeneuve et le premier ministre Taschereau sont les conférenciers. Après le banquet, les dignitaires sont reçus au couvent de la congrégation de Notre-Dame. Le tout se termine par un salut du Saint-Sacrement, à 19 heures, à l'église paroissiale.

Pour commémorer ce 250^e anniversaire, trois arcs de triomphe sont érigés à chacune des limites de la paroisse et devant le presbytère. De plus, un livre souvenir a été préparé par Olivier Larue et par Maurice Filteau.



Conseil d'administration de la corporation du tricentenaire de Neuville, formée en 1984 pour organiser le tricentenaire de l'érection canonique de la paroisse Saint-François-de-Sales de Neuville.

*De gauche à droite:
Rémi Morissette, vice-président,
Normand Bolduc, directeur et
maire de Pointe-aux-Trembles,
Gilles Côté, trésorier,
Paul-Eugène Drolet, directeur et
maire du Village de Neuville,
Jeannine Trudel, secrétaire,
Réjean Brière, président,
Jean-Paul Brown, directeur.*

Tricentenaire de la paroisse 1684-1984

En 1984, le curé Philippe Méthot, avec quelques collaborateurs, lance le projet de souligner le 300^e anniversaire de l'érection canonique de la paroisse Saint-François-de-Sales de Neuville. Pour ce faire, un comité exécutif des fêtes du tricentenaire est nommé. Il est formé de Paul-Eugène Drolet, maire du village de Neuville, de Normand Bolduc, maire de la municipalité de Pointe-aux-Trembles, et de



Tricentenaire de Neuville

du 15 au 22 juillet 1984

PROGRAMME

la caisse populaire  desjardins



*M^{gr} Louis-Albert Vachon, évêque de Québec,
à la célébration de la messe d'ouverture,
lors de la semaine intensive du tricentenaire de l'érection
canonique de la paroisse Saint-François-de-Sales de Neuville,
du 15 juillet au 22 juillet 1984
À sa gauche, Louis Jobin et Jacques Vézina*

Réjean Brière, Rémi Morissette, Jeannine Trudel, Gilles Côté et Jean-Paul Brown. Réjean Brière en est le président.



Chars allégoriques lors du défilé commémorant le 200ième anniversaire de la capitulation de Québec aux mains des anglais en 1760. Photo prise en 1960

Les festivités débutent le dimanche 15 juillet 1984 pour se terminer le dimanche suivant. Une grande tente pouvant abriter plusieurs centaines de personnes est déployée sur le terrain de jeu près de l'hôtel de ville. La messe d'ouverture est célébrée par M^{gr} Louis-Albert Vachon dans une église pleine où plusieurs Neuvilleois sont en costume d'époque.

Des visites guidées, en autobus, sont organisées dans la paroisse. Chaque journée se déroule sur un thème spécial : journée des aînés, des tout-petits, de la femme, du paysan, des adolescents, des retrouvailles et de la parade. Outre la messe d'ouverture, la messe des aînés et la messe de cérémonie pour honorer les couples mariés depuis 40 ans et plus, les Neuvilleois sont invités aux principales activités suivantes :

- un bal d'époque sous la grande tente
- un cocktail pour les personnes âgées

- une pièce de théâtre
- des activités sportives
- une vente à la criée sur le portique de l'église
- une conférence, avec projection de diapositives sur l'architecture des maisons Neuville
- le carrousel de la Gendarmerie royale
- une procession religieuse à partir de la maison des Sœurs du Bon-Pasteur jusqu'à l'église
- la grande parade qui réunit plusieurs chars allégoriques
- plusieurs soupers sous la grande tente

De plus, le comité a publié une brochure souvenir des fêtes et a fait frapper une pièce de un dollar du tricentenaire. Des anciens de Neuville se joignent en grand nombre aux Neuvilleois pour venir célébrer le tricentenaire et pour renouer des liens d'amitié. Ces fêtes sont un grand succès.



Procession de la Fête-Dieu, lors de la semaine intensive du tricentenaire de l'érection canonique de la paroisse Saint-François-de-Sales de Neuville, du 15 juillet au 22 juillet 1984

Officiant : le curé Louis-Philippe Méthot, sous le dais portant l'ostensoir.

Les deux porteurs du dais à l'avant : Louis Jobin et Antoine Dubuc.

Les deux chantres à l'avant : Thomas Martineau et François Matte,

1684 NEUVILLE 1984

TOUTE LA COMMUNAUTÉ DES MUNICIPALITÉS
DE NEUVILLE ET DE LA POINTE-AUX-
TREMBLES EST HEUREUSE DE CÉLÉBRER
LE TROISCENTIÈME ANNIVERSAIRE DE
L'ÉRECTION CANONIQUE DE LA PAROISSE
SAINT-FRANÇOIS-DE-SALES DE NEUVILLE,
SURVENUE LE 3 NOVEMBRE 1684.

DU CURÉ JEAN PINGUET EN 1684,
AU CURÉ ACTUEL PHILIPPE MÉTHOT
EN 1984, C'EST 300 ANS DE VIE
RELIGIEUSE QUE NOUS COMMÉMORONS.

À CETTE OCCASION, NOUS VOULONS
RENDRE UN HOMMAGE PARTICULIER
AUX FAMILLES SUIVANTES DONT LE NOM,
APRÈS 300 ANS, EST ENCORE PRÉSENT
EN CETTE ANNÉE 1984:

ANGERS

AUGER

BÉLAND

BERTRAND

BOISJOLI

DELISLE

DUBUC

FAUCHER

GRENIER

HARDY

LANGLOIS

LARUE

LÉVEILLÉE

MATTE

PAPILLON

Neuville, un des plus beaux villages du Québec

Neuville est membre de l'Association des plus beaux villages du Québec. Cette Association a vu le jour à la suite de la publication, par le magazine L'Actualité, d'un article identifiant les 10 plus beaux villages du Québec. Elle regroupe aujourd'hui 23 villages.

Neuville est remarquable par sa construction sur trois terrasses surplombant le fleuve et par la diversité des types architecturaux qu'on y trouve.

Les plus anciennes maisons sont celles d'influence française représentées d'abord par quatre maisons construites par les maîtres maçons Lorient. Ce sont des maisons de pierre, à toiture à angle très aigu et dont le rez-de-chaussée est à l'égalité du sol. La plupart de ces maisons furent construites entre 1750 et 1810.

Au milieu des années 1800 apparaît la **maison dite québécoise**. Le rez-de-chaussée est élevé à trois pieds du sol, il y a une galerie sur la façade et l'angle du toit est moins aigu. Ces maisons ont été construites entre 1800 et 1840.

En 1884 apparut un style nouveau à Neuville, avec la **maison à toit mansard** dit « toit français ». Cette année-là, Raymond Plamondon, maître charpentier, acheta une petite maison dans la rue des Érables et la modifia en transformant le toit à angle aigu en toit mansard, ajoutant ainsi un étage à sa résidence ; de 1885 à 1905, il en modifia plusieurs autres de la même façon.

En 1895, il construit la maison Raynald Vézina, située au 388, rue des Érables. Remarquons aussi les portiques de style Paladio et les contours des fenêtres qui enjolivent ces résidences.

Vers les années 1840, on remarque la construction de plusieurs **maisons en bois de pièce sur pièce**.

Maisons de styles variés

Maison Joseph-Bernard : La maison Joseph-Bernard, située au 758, rue des Érables, est un bel exemple de l'influence anglo-américaine sur l'architecture québécoise.

Maison Antonio-Larue : La maison Antonio-Larue, située au 294, rue des Érables, date du 17^e siècle, mais on lui a ajouté une annexe avec pignon sur rue qui lui donne une allure victorienne.

Maison Sem-Proulx : La maison Sem-Proulx, située au 328, rue des Érables, est le seul exemple de maison carrée à toit à quatre versants à Neuville.

Maison Darveau : La maison Darveau, située au 210, route 138, est exceptionnelle. Elle a été construite par Benjamin Flamand dit De Guise, maître maçon, vers 1780. C'est une maison d'influence française, mais elle est remarquable par la qualité du travail de la pierre autour des ouvertures et de la corniche.

Il faut aussi noter les maisons bâties à flanc de coteau sur le côté sud de la rue des Érables. Ces maisons ont souvent un ou deux étages de plus à l'arrière. L'auberge que Joseph Proulx avait fait construire en 1797, située au 655, rue des Érables, illustre parfaitement cette particularité.

Maisons d'inspiration française



Maison Lorient-Soulard I, 11, route 138 Est



Maison Naud-Lemieux, 250, route 138 Est



Maison Lorient-Soulard II, 29, route 138 Est



Maison Maurice Grenier, 270, rue des Érables



Maison Lorient-Jobin, 96, route 138 Est

Maisons d'inspiration française



Maison Angers, 236, rue Jean-Basset



Maison Denis ou Maison Grand-Mère, 1208, route 138 Ouest



Maison Auger-Desroches, 1443, route 138 Ouest



Maison Lefebvre-Fiset, 741, rue des Érables



Maison Bordeleau, 264, rue des Érables

Maisons québécoises



Manoir seigneurial LaRue, 624, rue des Érables



Maison J.-P. Grenier, 608, rue des Érables



Maison Paul Beaudry, 740, rue des Érables



Maison F.-X.-Larue, 308, rue des Érables



Maison Venner-Belleau, 1338, route 138 Ouest

Maisons à toit mansard



Maison Plamondon-Rouleau, 607, des Érables



Maison Raynald-Vézina, 388, des Érables



Maison Alain, 230, rue Jean-Bassel



Maison Bernard-Angers, 713, rue des Érables



Maison Lefebvre-Lafontaine, 730, rue des Érables

Maisons de pièce sur pièce



Maison Antoine-Plamondon, 114, route 138 Est



Maison Ulric-Gingras, 747, rue des Érables



Maison Robitaille, 625, rue des Érables



Maison Louis-Larue, 598, rue des Érables

Maisons de styles variés



Maison Joseph-Proulx, 655, rue des Érables



Maison Joseph-Bernard, 758, rue des Érables



Maison Sem-Proulx, 328, rue des Érables



Maison Antonio-Larue, 294, rue des Érables

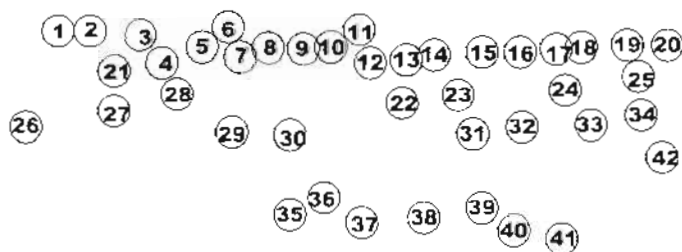


Maison Darveau, 210, route 138 Est



Réunion de famille des Gingras à l'occasion du départ du père Roger Gingras pour les missions africaines (1944)

1. Laval Belleau
2. Jean-Baptiste Gingras
3. Roland Godin
4. Lionel Pagé
5. Lucienne Gingras-Godin
6. Médard Godin
7. Gérard Pagé
8. Hélène Gingras-Morrisette
9. Omer Morrisette
10. Thérèse Godin
11. David Godin
12. Marguerite Gingras-Robert
13. Marie-Ange Dussault-Gingras
14. Anita Gingras
15. Claire Robitaille
16. Hélène Auger-Gingras
17. Ulric Gingras
18. Jos. Belleau
19. Damien Gingras
20. Roméo Robert
21. Angéjina Dagenais-Belleau
22. Roger Gingras
23. Pierrette Gingras
24. Georgette Gingras-Lecterc
25. Marcelle Rochette-Bureau
26. Jos. Pagé
27. Robert Gingras
28. Abbé Henri Gingras
29. Thérèse Gingras-Chabot
30. Jean-Marc Gingras
31. Margot Morrisette-Lepage
32. Catherine Gingras-Robitaille
33. Marie-Louise Girard-Gingras
34. Blanche Gingras-Pagé
35. François Robitaille
36. Henri Robitaille
37. Maurice Morrisette
38. Jean-Marc Robert
39. Viateur Robitaille
40. Richard Robitaille
41. André Robert
42. Lorraine Morrisette



Anciennes familles de Neuville

Quelques familles qui ont joué un rôle important dans l'histoire de Neuville ont maintenant quitté le village. C'est pourquoi nous en parlons dans cette partie plutôt que dans la seconde qui traite, elle, des familles actuelles.

Julien-Charles Sévigny

Julien-Charles Sévigny dit Lafleur était originaire de Saint-Germain de Rennes en Bretagne. En 1693, il demeure dans la seigneurie de Villieux (Saint-Antoine-de-Tilly). Il épouse Marguerite Rognon à Neuville le 18 avril 1695 et exerce alors le métier de tisserand. Il est très mobile : de 1701 à 1718, il demeure successivement à Neuville, à Saint-Antoine-de-Tilly, à Saint-Pierre, île d'Orléans, et à Saint-Augustin. Il revient à Neuville en 1718 et y décède 10 ans plus tard.

Un de ses fils, Antoine Sévigny, qui était maître maçon, achète la moitié de la terre F-14 du terrier de Neuville. C'est sur cette terre qu'étaient localisées les fameuses carrières de Neuville. Sévigny, tout en cultivant la terre, continuait à pratiquer son métier de maître maçon et de tailleur de pierres. Il demeure sur ce lot de 1732 jusqu'à sa mort en 1757.

Jean-Baptiste Proux

Jean-Baptiste Proux était originaire de la paroisse Saint-Jean-de-Montierneuf de Poitiers au Poitou. Le 2 novembre 1676, il épousa à Dombourg (Neuville) Catherine Pinel, veuve de Denis Massé. Il s'établit alors sur la terre de Massé (F-21 du terrier), qui appartient aujourd'hui à Jacques Martin. La famille Proulx cultiva cette terre jusqu'en 1877. S'y succédèrent :

- Jean-Baptiste Proux, époux de Catherine Pinel (Neuville, le 2 novembre 1676)
- Jean Proux, époux de Geneviève Harbour (16 janvier 1713)
- Louis-Joseph Proux, époux en premières noces de M.-Anne Mercure (Neuville, le 18 janvier 1754) et en secondes noces de Thérèse Bertrand (Neuville, le 7 septembre 1767)
- Louis-Joseph Proux, capitaine de milice, époux de Françoise Hains (Québec, le 16 février 1802)
- Sem Proux, notaire, époux de Renée Saint-Cyr (Neuville, le 2 février 1829)
- Sem Proulx fils, époux de Malvina Brousseau (Neuville, le 26 avril 1870)

Sem Proulx fils, qui travaillait au chantier naval d'Hypolite Dubord à Neuville, émigra à Port-Huron au Michigan après la fermeture de ce chantier en 1871.

Jean Lorient (1628-1706)

Jean Lorient était originaire du Limousin. Il s'établit à Neuville dès son arrivée en Nouvelle-France. En 1670, il épousa à Québec Agathe Merlin, une Fille du roi, qui venait d'y débarquer. Dès le début de la colonie, la pierre de Pointe-aux-Trembles fut utilisée pour la construction de maisons de pierre à Québec. Plusieurs censitaires de Neuville étaient des gens de métiers qui, tout en développant leur concession, pratiquaient leur métier à Québec. Les Lorient exercèrent le métier de maçon de père en fils. En 1682 et en 1684, l'ancêtre Jean Lorient signa des contrats d'engagement pour travailler à Québec pour l'entrepreneur et architecte Bailly qui construisait alors la première cathédrale de Québec. Il vivait sur la terre F-16 du terrier de Neuville, terre de Paul Naud. Son fils Joseph s'établit au début de 1700 sur

la terre F-6 du terrier appartenant aujourd'hui à Michel Jobin. En 1759, Pierre Lorient acheta deux terres, F-1 et F-2 du terrier, qui appartiennent aujourd'hui à Jos-Emmanuel Soulard et à Jacques Soulard. C'est à cette époque que les Lorient y construisirent les deux belles maisons de pierre que l'on peut encore voir aujourd'hui.

Antoine Bordeleau (1633-1717)

L'ancêtre Antoine Bordeleau était originaire de Dampierre-sur-Boutonne en Charente. Il vint en Nouvelle-France en 1665 comme soldat du régiment de Carignan. Démobilisé en 1667, il obtint une concession de 2 arpents sur 40 à Dombourg. En 1669, il épousa une Fille du roi, Perrette Hallier. Il avait 35 ans, elle en avait 18. Ce couple eut deux enfants, Antoine et Marie-Louise. Perrette retourna en France en 1685 et ne donna plus de ses nouvelles. Les Bordeleau occupèrent la terre ancestrale, F-17 du terrier de Neuville, jusqu'en 1830. Nous retrouvons aujourd'hui plusieurs descendants d'Antoine Bordeleau dans les régions du Saint-Maurice et de Nicolet.

Louis Ballard dit Latour (1649-1725)

Louis Ballard était originaire de Saint-Lazare d'Autun en Bourgogne. Le 14 avril 1676, il épousa à Québec Marguerite Migneron, veuve de François Meunier. Il s'établit d'abord à Dombourg sur la terre F-133, appartenant aujourd'hui à P.-E. Turgeon. En 1691, il déménagea à Cap-Saint-Ignace où il décéda en 1725.

Claude Carpentier (1636-1709)

Originaire de Neuville-Ferrières du diocèse de Rouen en Normandie, il épousa à Québec, le 24 août 1671, Marguerite Bonnefoy (de Sainte-Foy), veuve de Jacques Achon. Il s'établit alors sur la terre F-19 du terrier de Neuville, qui appartenait à son épouse. Les Carpentier occupèrent cette terre jusqu'en 1748 ;

cette terre passa alors à la famille de Jean-Baptiste Larue. La famille Larue la possède encore aujourd'hui. Les descendants de Claude Carpentier sont nombreux dans le comté de Portneuf, surtout à Saint-Augustin, à Cap-Santé, à Pont-Rouge et à Montauban.

Jean Chesnier (1614-1699)

Jean Chesnier, maître charpentier, était à Québec dès 1650 puisqu'il y épousa Jacqueline Sédillot le 23 octobre 1651. Il était originaire de Selle en Saintonge. En 1664, il entreprit, avec Antoine Rouillard, la réparation du château Saint-Louis, résidence du gouverneur à Québec, et du palais de l'Intendant.

Jean Chesnier obtint la concession d'une terre à Dombourg en 1672 (terre F-34 du terrier). C'est cette terre qu'Édouard Larue acheta en 1832 pour en faire le domaine seigneurial et y construire son manoir. Le fils de Jean Chesnier quitta Neuville en 1688 pour s'installer à Montréal et à Lachine. Cependant, Jean Chesnier père fut inhumé à Neuville en 1699.

Jean Aide-Créqui

Jean Aide-Créqui s'établit à Neuville sur la terre F-24 en 1685. Il était originaire de Saint-Sornin en Saintonge. En 1681, il était domestique chez Rouer de Villeray, conseiller au Conseil souverain de la Nouvelle-France à Québec. En 1689, il épousa à Neuville Catherine Delisle. Un de leurs fils, Jean Aide-Créqui, s'établit à Lotbinière, et un fils de celui-ci s'établit à Detroit. Un autre fils de l'ancêtre Jean, Louis, maître maçon, habita Québec. Finalement Ignace Aide-Créqui hérita de la terre de l'ancêtre Jean.

Les Aide-Créqui se succédèrent sur cette terre jusqu'en 1790, année où Thérèse Créqui et son époux Augustin Bergeron en héritèrent de leur père et beau-père, Ignace Aide-Créqui, capitaine de

milice. Les Delisle, les Dubuc, les Goulet, les Bordeleau et les Vézina de Neuville sont apparentés aux Aide-Créqui.

La famille Clermont

Léonard Clermont, originaire d'Auvergne, épousa Dorothée Simard à Baie-Saint-Paul en 1747. L'un de ses fils, Jean, s'établit à Rivière-Ouelle. L'autre, Pierre, épousa Geneviève Papillon à Neuville en 1777. Celle-ci hérita de la terre de son père, Louis-Joseph Papillon. Pierre Clermont s'y installa. De 1777 à 1894, quatre générations de la famille Clermont se succédèrent sur cette terre. En 1894, Alfred Clermont l'échangea à Wilfrid Gravel contre une maison au village.

Alfred Clermont était un brasseur d'affaires. Vers 1892, il est copropriétaire du quai de Neuville. Plus tard, il vend de l'assurance. Un autre membre de cette famille, Magloire Clermont, est cité comme manufacturier de tabac en 1858 et en 1872 par le *Québec Directory*. En 1905, un autre Magloire Clermont est maître charron.

La terre des Clermont passa des Gravel aux Delisle et, il y a quelques années, elle était la propriété de Gilles Delisle. La maison des Clermont, au village, appartient aujourd'hui à Michel Turgeon.

Pierre Coquin dit Latournelle (1628-1703)

Pierre Coquin dit Latournelle était originaire de Saint-Maclou de Rouen en Normandie. Il arriva en Nouvelle-France en 1665 avec le régiment de Carignan. Il épousa à Québec, le 12 octobre 1671, Catherine Baudin. C'était une Fille du roi. Pierre Coquin obtint une concession de 2 arpents sur 40, en 1672, à Dombourg. C'est le numéro F-113 du terrier, aujourd'hui propriété de Denis Gaudreau. Les familles Boisjoly, Morissette, Matte et Pagé firent alliance avec les filles et petites-filles de Nicolas

Coquin, fils de Pierre. Les Coquin se succédèrent sur cette terre jusqu'en 1725, année où Thérèse, fille de Nicolas, et son époux, J.-B.-Thierry Liénard-Boisjoly, en héritèrent.

Jacques Fournel (1645-1707)

Jacques Fournel était originaire de Saint-Sauveur de Rouen en Normandie. En 1668, il avait signé un bail à ferme pour le domaine du seigneur Jean-François Bourdon Dombourg. En 1671, il épousait Louise Hubinet, une Fille du roi. En 1672, il obtint une concession de 2 arpents sur 40 ; c'est le numéro F-125 du terrier. Cette terre appartient aujourd'hui à Guy Béland. Les Fournel occupèrent cette concession jusqu'en 1757. À la troisième génération, deux frères Fournel s'établirent à Terrebonne où ils firent souche.

François Grégoire

François Grégoire, chirurgien dans les troupes de Desmeloises, était originaire de Sainte-Anne dans l'évêché de Montpellier. Il épousa à Neuville, le 26 avril 1688, Mathurine Bélanger, veuve de J.-Antoine De Serre, qui décéda en 1698. François Grégoire convola en secondes noces à Sainte-Foy, le 30 octobre 1708, avec Marie-Anne Liénard.

Il résidait à Neuville où, au début, on dit qu'il était marchand. En 1701, il acheta une concession de 2 arpents de front sur 40 de profondeur au centre de la paroisse, et 2 autres arpents contigus en 1709. C'est sur cette terre que se trouve aujourd'hui l'hôtel de ville de Neuville. Les Grégoire occupèrent une partie de ces concessions jusqu'en 1900.

Michel Harbour

Michel Harbour, qui avait épousé Marie Cou-tancineau à Québec le 8 octobre 1671, était établi sur la terre F-117, qui appartient aujourd'hui à Gilles Rochette. Au recensement de 1681, il a 34 ans, et sa

femme, Marie Coutancineau, en a 23. Ils ont 4 enfants : Marie, 9 ans ; Michelle, 7 ans ; Madeleine, 5 ans et Jean, 2 ans. Ils ont 35 arpents en valeur, ce qui démontre qu'ils sont établis sur cette terre depuis plusieurs années. Michel Harbour était originaire de Saint-Romain de Colbosc du diocèse de Rouen en Normandie.

Innocent Laroche épousa Marie Harbour à Neuville en 1688 et succéda à son beau-père sur cette concession. Michel Harbour fils s'installa à Montmagny, et ses descendants firent souche sur la Côte-du-Sud. On retrouve d'autres descendants de Michel Harbour dans la région de Nicolet et de Sorel, ainsi qu'à Repentigny.

François Vandal

François Vandal était originaire d'Anjou. Il arriva à Dombourg vers 1675. Le 19 mars 1680, il épousa Marie-Madeleine Pinel, fille de Gilles Pinel. Il s'installa sur une concession de 3 arpents de front sur 40 de profondeur, dans la partie ouest de la seigneurie ; il s'agit de la terre F-135 du terrier de Neuville, qui appartient aujourd'hui à Eddy Lavallée. Les Vandal demeurèrent sur cette terre jusqu'en 1760. Cependant, François Vandal était aussi un coureur des bois. En 1688, il s'engagea pour un voyage de traite des fourrures chez les Outaouais.

Neuf enfants du couple Vandal naquirent à Neuville entre 1680 et 1687. François Vandal décéda en 1697. En 1700, sa veuve, Madeleine Pinel, qui avait la charge de sept enfants, épousa à Sainte-Anne-du-Petit-Cap un veuf, Pierre Allard, qui lui était chargé de six enfants mineurs. En 1701 et en 1703, deux autres enfants Allard-Pinel s'ajoutèrent à la maisonnée. Pierre Allard décéda en 1703, et sa veuve Madeleine demeura à Sainte-Anne-du-Petit-Cap jusqu'en 1710. Vers cette époque, les Vandal revinrent sur leur terre de Neuville. François Vandal fils hérita de cette terre en 1715. Ses fils Nicolas et François se la partagèrent ; entre 1755 et 1760, ils engagèrent plusieurs procès l'un contre l'autre. François Vandal III décéda le 24 janvier 1760, et sa

veuve, Marie-Françoise Grenon, épousa, en novembre de la même année, Nicolas Faucher dit Châteauvert qui acheta la terre des héritiers. Les Faucher dit Châteauvert demeurèrent sur cette terre jusqu'en 1729.

À la troisième génération, deux autres fils de François Vandal II, Jean-Baptiste-Mathieu et Jacques, s'installèrent à Sorel. Plusieurs membres de cette famille firent la traite des fourrures aux Outaouais, à Michillimakinac, au Grand-Portage et au Mississipi.

Les familles Coutancineau et Pinel

Julien Coutancineau était originaire de l'île de Ré dans l'évêché de La Rochelle en Aunis, où il avait épousé Marie Langlois en 1663. Il occupait la terre F-114 (terre d'Eugène Béland). Les Coutancineau s'allièrent aux Pinel dit Lafrance qui occupaient une terre voisine (F-132, terre de Jules Frenette). Quatre enfants de Julien Coutancineau et de Marie Langlois épousèrent quatre enfants de Gilles Pinel et d'Anne Léodet, à Neuville : Michel Coutancineau épousa Élisabeth-Ursule Pinel le 24 février 1683, Louise Coutancineau épousa François-X. Pinel le 24 novembre 1687, Anne Coutancineau épousa Nicolas Pinel le 31 mai 1695 et Romaine Coutancineau épouse Jean Pinel le 8 janvier 1699.

Les Coutancineau demeurèrent à Neuville jusqu'en 1740. Après cette date, on les retrouva dans la région de Nicolet-Yamaska, à Boucherville, à Lachenaie et à Saint-Vincent-de-Paul, dans la région de Montréal.

Les Pinel dit Lafrance demeurèrent sur la même terre à Neuville jusqu'en 1844. En 1720, Charles-François Pinel dit Lafrance, petit-fils de Gilles Pinel et d'Anne Léodet, épousa Marie-Anne Ouellet à Sainte-Anne-de-la-Pocatière. Aujourd'hui, on retrouve plusieurs de leurs descendants sur la Côte-du-Sud, mais ils portent presque tous le nom de Lafrance.

Galerie d'ancêtres



*Antoine Delisle,
époux d'Alida Lockwell,
grand-père de Gilles Delisle*



*Alphonse Matte (1859-1928),
époux de
1) Séraphine Delisle (1892)
2) Alvina Dussault (1900)*



*Charles-Xavier Larue et
son épouse, Bertha Jobin*



*Alphonse Matte, fils du précédent, et
Joséphine Angers,
mariés le 22 janvier 1918*



*Arthur Rochette et son calvaire en bouteille.
Il a quêté de porte à porte à Neuville pendant plus de 50 ans,
pour l'œuvre de la Propagation de la foi.*



*Alexandre Bêland et Julia Auger,
mariés le 30 septembre 1913*



Adjutor Soulard et son épouse, Albertine Cantin



*Alfred Rochette et son
épouse Malvina Juneau,
mariés le 19 juin 1916*



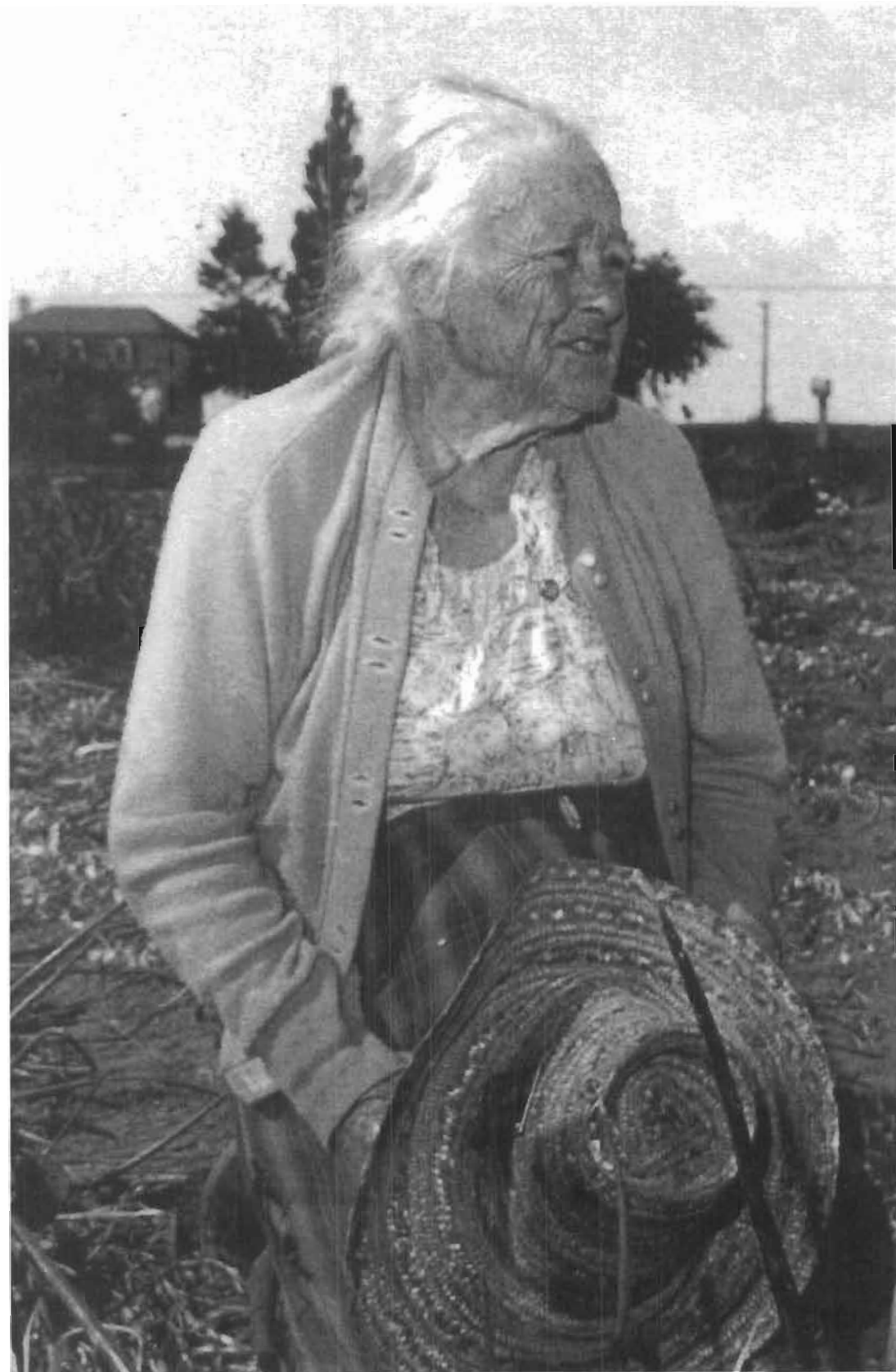
Cyrille Angers et Belzémire Denis, parents de Michel Angers



Pierre Gingras et Wendélia Gingras, mariés le 14 février 1882



*Pierre-Ulric Gingras et Hélène Boisjoli,
mariés le 16 janvier 1916*



Mme Eugène Béland (Odile Bouchard), âgée de 91 ans



Delphis (Talley) Vézina, ouvrier agricole



*F.-X. Gingras et
Rose-Anne Dellsle
en 1921,
avec leur petit-fils Robert
Gingras, 2½ ans*



*Louis Boisjoly,
grand-père de
Gustave Boisjoly*



*Roger Larue (1858-1938),
grand-père de Jean Larue*

*Joseph Dubuc et
Christine Gauvin,
parents de Louis Dubuc*





*Barthélemy Rochette et Marie Gauvin,
parents d'Henri Rochette, sacristain*



Olivier Darveau et Philomène Delisle



*Michel Lorient et Marie-Louise Jobin,
mariés à Neuville le 22 janvier 1900*



Georges Matte, Philomène Langlois, Délina Dorval et Napoléon Matte



*Léon Beaudry
et son épouse
Mathilda Grenier,
mariés le 18 avril 1896*



*Napoléon Mercure et son épouse Estelle Noreau,
mariés à Neuville le 24 août 1900*



*Corinne Lavallée et Loyola Matte
à leur mariage le 2 août 1907*



*Louis Gauvin et Louise Auger (1897),
parents d'Aurélien, d'Alma, de Jeanne
(M^{me} Ernest Parent) et de Julia Gauvin
(M^{me} Jos Gagnon)*

Armoiries de la ville de Neuville

Blason :

« D'azur au chevron d'argent accompagné à dextre de trois épis de blé d'Inde, un en pal, deux en sautoir et à senestre d'un marteau en pal, d'une gouge et d'un ciseau à bois en sautoir, en pointe d'un navire à trois mâts, le tout en or ».

Devise :

« Fier du passé, foi en l'avenir »

Symbolisme des éléments du blason

D'azur : L'azur ou bleu symbolise la paix.

Cette couleur, azur ou bleu, caractérise fort bien la ville de Neuville.

C'est un endroit calme et reposant où il fait bon vivre et travailler.

Le chevron : En plaçant le chevron dans les armoiries de la ville de Neuville, on veut proclamer la valeur et les mérites de tous les Neuvilleois qui, dans le passé ou le présent, ont offert des œuvres ou des produits remarquables et de grande qualité.

Les objets : marteau, ciseau et gouge, épis et navire :

Marteau de tailleur de pierre : Les carrières de pierre de Neuville produisaient une pierre de très bonne qualité. De plus, plusieurs Neuvilleois étaient tailleurs de pierre et maîtres maçons.

Ciseau et gouge de menuisier : Plusieurs des premiers habitants de Neuville ou la Pointe-aux-Trembles venaient des villes de Normandie, du Poitou, de l'Aunis et de la Saintonge.

Ils cultivaient la terre mais ils exerçaient aussi un métier.

Le plus commun de ces métiers étaient celui de menuisier.

Épis : Le blé d'Inde était cultivé par les aborigènes avant l'arrivée des français.

Un document notarié par M^e Becquet, daté de 1667, indique que le blé d'Inde était cultivé sur le domaine du seigneur Bourdon dès cette époque.

Le blé d'Inde de Neuville est aujourd'hui reconnu dans toute la grande région de Québec pour sa qualité supérieure.

Le navire : Entre 1835 et 1875, on construisit près de 80 navires à Neuville.

Le plus important chantier naval fut celui d'Hypolite Dubord qui fonctionna de 1840 à 1870.

On y lança une soixantaine de grands voiliers qui jaugeaient de 300 à 1500 tonneaux et mesuraient de 150 à 210 pieds de longueur.

C'étaient tous des trois mâts.

Ils naviguèrent sur toutes les mers du monde.



Bibliographie

Histoire de Neuville

- Archives de la fabrique de Saint-François de Sales de Neuville
- Archives des municipalités de la Pointe-aux-Trembles, du Village de Neuville et de la Ville de Neuville
- Archives nationales du Québec
- Greffes des notaires : Becquet, Rageot, Duquet, Chamballon, Planté, F.-X. Larue, L.P.- Bernard, P.H. Faucher, T.-W. Pampalon et H. Smith
- Journal de Jos Angers dit Stéguy, 1865 et 1882 à 1901
- Journal d'Alvine Soulard-Plamondon - 1885 - 1920
- Journal de Félicité Angers de 1899 à 1916
- La Gazette de Québec
- Le Nouveau Monde
- Le Soleil
- Le Monde illustré
- L'action catholique
- L'Événement
- L'Hebdo de Portneuf
- Le Courrier de Portneuf
- Dictionnaire de la marine à voile. Bonnefoux et Paris, EFR 1987
- Dictionnaire biographique du Canada. 14 Vol. Presses de l'Université Laval
- Dictionnaire général du Canada. RPL Le Jeune. Université d'Ottawa. 1931
- Dictionnaire national. Institut Drouin. Montréal
- Dictionnaire généalogique des familles canadiennes. Abbé C. Tanguay
- Jugements et délibérations du conseil souverain de la Nouvelle-France. 6 Vol. Québec 1885. A. Côté, libraire éditeur
- Les chemins de la mémoire. 2 Vol. Les publications du Québec. 1990
- Les cahiers du patrimoine - Neuville architecture traditionnelle. Québec, 1976
- Le livre d'or de la noblesse rurale. Québec. 1909
- Répertoire des actes de baptême, mariage, sépulture et des recensements du Québec ancien. Vol. 1 et 3. Université de Montréal
- Canada and its provinces. 22 Vol. Short and Doughty, Toronto 1914
- Chronicles of Canada. 32 Vol. Toronto 1915
- Québec, ville fortifiée. Parcs Canada 1982
- Chapais, Thomas – Cours d'histoire du Canada. 8 Vol. Boréal express. 1972
- Delalande, J.- Le Conseil souverain de la Nouvelle-France – Québec. 1915
- Demers, abbé Benjamin. Notes sur les curés de Neuville. Québec. 1915
- Dumas, Sylvio – Les filles du Roi. Société historique de Québec. Qué. 1915
- Faucher Albert – Québec en Amérique au 19^e siècle. Fides 1970
- Faucher Albert – Histoire économique et unité canadienne. Fides 1970
- Fauteux, J.N. L'industrie au Canada sous le régime français. Québec – 1927
- Ferland, J.B.A. Histoire du Canada, 2 Vol. N.S. Hardy ed. Québec 1182
- Frégault, Guy – La civilisation de la Nouvelle-France 1944

- Frégault, Guy – Le 18^e siècle canadien. HMH 1968
- Gagnon, Ernest. Louis Jolliet. Beauchemin. Montréal. 1926
- Garneau, F.-X. Histoire du Canada, 2 Vol. Paris 1913
- Gatien, Gosselin, Fortier, Histoire du Cap-Santé. 1955
- Gauthier-Larouche, Georges – Évolution de la maison rurale traditionnelle, Région de Québec. Presse de l'Université Laval. 1974
- Gauthier, Raymonde – Les manoirs du Québec. Fides 1976
- Henneker, Dorothy – The seigneurial régime in Canada. Québec 1927
- Hubbard, R.H. Deux peintres de Québec. Antoine Plamondon et Théophile Hamel. Information Canada. Ottawa. 1978
- Laframboise, Yves – L'architecture traditionnelle au Québec. Ed. de l'Homme 1975
- Lanctot, Gustave – Filles de joie ou filles du Roi. Édition du Jour. 1966
- Langlois, Michel – Les ancêtres beauportois. 1634-1760. Québec. 1984
- Lebel et Saintonge – Nos ancêtres. 20 Vol. Sainte-de-Beaupré. 1981-1996
- Lessard et Marquis. Encyclopédie de la maison québécoise. Ed. de l'Homme
- Lotz et Mackenzie – Railways of Canada. W.H. Smith ed. 1988
- Magny, P. Découvertes et établissements des français en Amérique. Paris. 1889
- Morissette, Rémi – Les vieilles familles de Neuville 1984
- Noppen, Luc – Les églises du Québec. 1660-1850. Fides 1977
- Ouellet, Fernand – Histoire économique et sociale du Québec. 1760-1850. Fides 1971
- Porter, John R. – L'ancien baldaquin de la chapelle du premier palais épiscopal de Québec à Neuville. in – Annales d'histoire de l'art canadien. Vi2 1982
- Rouleau, Marc – Le ferrier de Neuville. 1660-1980. Québec 1984
- Rouleau, Marc – La construction navale à Québec et à Neuville au 19^e siècle. Québec 1993
- Roy, P.G. et Roy, Antoine ; Rapport de l'archiviste de la Province de Québec. 1923 à 1964. 42 Vol.
- Roy, P.G. – Bulletin des recherches historiques – 1998 à 1955
- Roy, P.G. – Inventaires des concessions en fief et seigneurie, fois et hommages et aveux et dénombremments, conservés aux archives de Québec. 6 Vol. Beauceville 1927
- Roy, P.G. – Inventaires des insinuations du Conseil souverain de la Nouvelle-France. Beauceville. 1921
- Roy, P.G. – Bigot et sa bande et l'affaire du Canada. Lévis. 1950
- Rosa, Narcisse – La construction des navires à Québec et ses environs. Léger Brousseau. Imp. Québec 1897
- Reid-Marcil, Eillen – The Charley-Man, a history of wooden shipbuilding at Quebec. 1763-1893. Quarry Press. Kingston.
- Séguin, Robert-Lionel – La civilisation traditionnelle de l'habitant au XVII^e et XVIII^e siècles. Fides 1967
- Sulte, Benjamin – Histoire des canadiens-français. Wilson et Co ed. 1882
- Sulte, Benjamin – Mélanges historiques. Ducharme. Montréal 1918
- Trudel, Marcel – Catalogue des émigrants 1632-1662. HMH 1982
- Trudel, Marcel – Les débuts du régime seigneurial. Fides 1974
- Turcotte, Louis – Le Canada sous l'Union – 1841-1867. Presses du « Canadien » 1871
- Album-souvenir – 250^{ème} anniversaire de l'érection canonique de la paroisse de Saint-François-de-Sales de la Pointe-aux-Trembles de Neuville. Neuville 1934
- Le tricentenaire de Neuville. 1684-1984. Neuville 1984



Les familles de Neuville

Rémi Morissette

Méthodologie

C'est en 1997 que la Société d'histoire de Neuville décide de donner priorité à la publication de la monographie sur l'histoire de Neuville et celle de ses familles. À cette fin, une ébauche est établie et les bases d'une orientation dans les travaux sont assises.

Concernant la méthodologie utilisée dans cette deuxième partie, l'élément de base a été l'annuaire téléphonique local. Tous les noms de famille qui y étaient inscrits à au moins trois reprises ont été retenus.

Pour démarrer une histoire de famille, et surtout sa généalogie, il faut obtenir certains renseignements de base des familles elles-mêmes. Nous devons absolument connaître les noms du couple, marié ou non, ainsi que les parents du mari ou du conjoint. À l'aide de ces renseignements, nous pouvons commencer notre travail de recherche. Or, puisque certaines familles ont refusé ou négligé de nous les donner, il a fallu les supprimer. Nous avons ainsi recensé près de 400 familles regroupées autour d'une centaine de patronymes. Cette manière arbitraire de déterminer les patronymes a l'avantage d'être très facile pour faire une première sélection.

Mais cette règle, comme toute règle, est confirmée par ses exceptions. En effet, il arrive dans certains cas qu'un patronyme se retrouve moins de trois fois dans l'annuaire et que nous le retenons quand même pour des raisons exceptionnelles. À titre d'exemple, le patronyme Bouillon ne se trouve qu'une fois dans l'annuaire mais, étant donné que Claude Bouillon a été maire de Pointe-aux-Trembles pendant de nombreuses années, nous avons fait une exception. D'autres circonstances ont motivé l'ajout ou le retrait de certains patronymes, mais il serait trop long d'en faire l'énumération.

Concernant les moyens utilisés pour rédiger les généalogies des familles, une bibliothèque bien garnie et permettant d'avoir en main les recueils de mariages de presque toutes les paroisses du Québec permet

d'atteindre le but visé. Les recherches aux Archives nationales du Québec viennent également fournir les renseignements manquants. C'est ainsi que les tableaux généalogiques sont dressés. Ces recueils de mariages nous donnent les noms des conjoints, ainsi que le lieu et la date de leur mariage. De plus, ces répertoires nous fournissent, ce qui est absolument essentiel pour chaque chef de famille, le nom de ses parents. C'est ainsi que nous remontons, de fils en père, la lignée jusqu'au premier ancêtre arrivé en Nouvelle-France.

Pour ce qui est de la partie biographique, nous possédons aussi une documentation importante qui nous permet, à l'aide de cartes, de descriptions, de terriers et d'histoires de familles, de consulter une foule d'auteurs et ainsi de présenter une image du premier ancêtre d'une famille. Quand la documentation est incomplète, nous allons aux Archives nationales pour compléter nos recherches dans les documents anciens, tels que les contrats notariés, les actes judiciaires, les recensements, les microfilms, les cartes géographiques, etc. Les contrats de concession des premiers temps de la colonie sont très révélateurs. Bref, nous avons dû nous rendre aux Archives nationales pour consulter ces documents et avons mis à jour plusieurs dossiers qui sont en notre possession depuis plusieurs années.

À ces renseignements, nous avons ajouté une saveur actuelle en rappelant certains faits que nous connaissions ou que nous avons pu obtenir. Si nous avions eu plus de temps, nous aurions pu obtenir de chacune des familles plus d'information. Mais une seule visite par famille veut dire 400 visites ; une seule demande de photos nous oblige à 400 contacts. Vous voyez l'immensité de la tâche car, dans certains cas, nous avons dû faire jusqu'à trois contacts chez une même famille. Mais vous pouvez aussi imaginer le plaisir à entreprendre un tel travail.

Rémi Morissette

Familles Alain

Originaire de Saint-Sauveur, archevêché de Rouen, en Normandie, Simon Alain est baptisé le 18 août 1643. On ignore l'endroit où il décède de même que la date exacte de son décès, laquelle se situe entre 1686 et 1690. On reconnaît généralement qu'il y a deux lignées d'Alain. Celle de Simon et celle de Charles-Louis, cette dernière étant originaire de Saint-Sulpice, faubourg Saint-Germain, archevêché de Paris.

Simon est le fils d'André Alain et de Catherine Marc. Il se marie à Sainte-Foy, mais son mariage est inscrit aux registres de la cathédrale Notre-Dame de Québec le 15 avril 1670. Le contrat de mariage des futurs époux se fait le dimanche 9 mars 1670 chez le notaire Gilles Rageot. Il serait arrivé en Nouvelle-France en 1665, année où il reçoit le sacrement de confirmation des mains de M^{gr} de Laval. En 1666, il est domestique chez Jean Chesnier et en 1667, au Séminaire de Québec pour M^{gr} de Laval. En 1668, il habite la côte Sainte-Genève à Québec. Il obtient une concession dans la seigneurie de Gaudarville (Cap-Rouge) le 24 août 1669 et la vend



*1^{re} rangée : Marcel Alain
2^e rangée : Édouard Alain, Raymond Alain, Thérèse Alain
3^e rangée : Jean-Paul Alain, Louis-Joseph Alain, Séraphia Alain et Ulric Alain*

l'année suivante à Ignace Bonhomme au prix de 129 £. Il sait signer, a une belle écriture et écrit son nom avec deux « l ». En 1671, alors qu'il habite à Sillery, les Jésuites lui concèdent une terre d'une superficie de 60 arpents dans la seigneurie de Saint-



*À l'avant : Omer Alain et Aurore Alain
Debout : Paul-Émile Alain, Simone Alain, André Alain, Jeannette Alain, Hervé Alain, Ida Alain, Fernand Alain, Irène Alain, Lucette Alain, Cécile Alain, Jean-Claude Alain, Françoise Alain et Jacques Alain*

Gabriel. Il va donc s'établir sur cette nouvelle concession qui se trouve à L'Ancienne-Lorette, et c'est certain qu'il y est en 1681.

Simon se marie avec Jeanne Maufay/Maufait/Moffet, née à Québec le 23 juin 1656 et fille de Pierre Maufay et de Marie Duval. Après le décès de son mari, Jeanne se marie avec Jean Poitras, devant le notaire Chambalon, le 23 mai 1694. Elle sera inhumée à Loretteville le 11 février 1742.

Le couple Alain-Maufay a 4 enfants : Pierre, Noël-Simon, Marie-Catherine et Nicolas. C'est Pierre qui continue la lignée des Alain, lesquels s'établiront plus tard à Neuville. Selon toute vraisemblance, les relations entre Jeanne et son propre frère, Pierre Maufay, ne sont pas au beau fixe.



*Père Fernand Alain,
missionnaire en Afrique*

En effet, en faisant une requête au lieutenant civil et criminel, Simon intente une poursuite contre son beau-frère, qui a blessé Jeanne lors d'une « batterie » (lire bataille) à la suite de laquelle elle se retrouve au lit, malade.

En 1900, c'est la famille d'Ulric Alain qui est la première famille Alain à posséder une terre à Neuville, qui est située sur le domaine seigneurial. De fait, elle a appartenu successivement aux seigneurs Bourdon, Dupont, Desmeloises, Chartier de Lotbinière, Nicolas Renaud et Joseph Brassard-Deschenaux jusqu'en 1767. La maison Alain



Maison Raymond Alain en 1949

surplombe actuellement le versant à l'arrière de l'église. Elle trône ainsi dans le paysage de Neuville d'une manière remarquable.

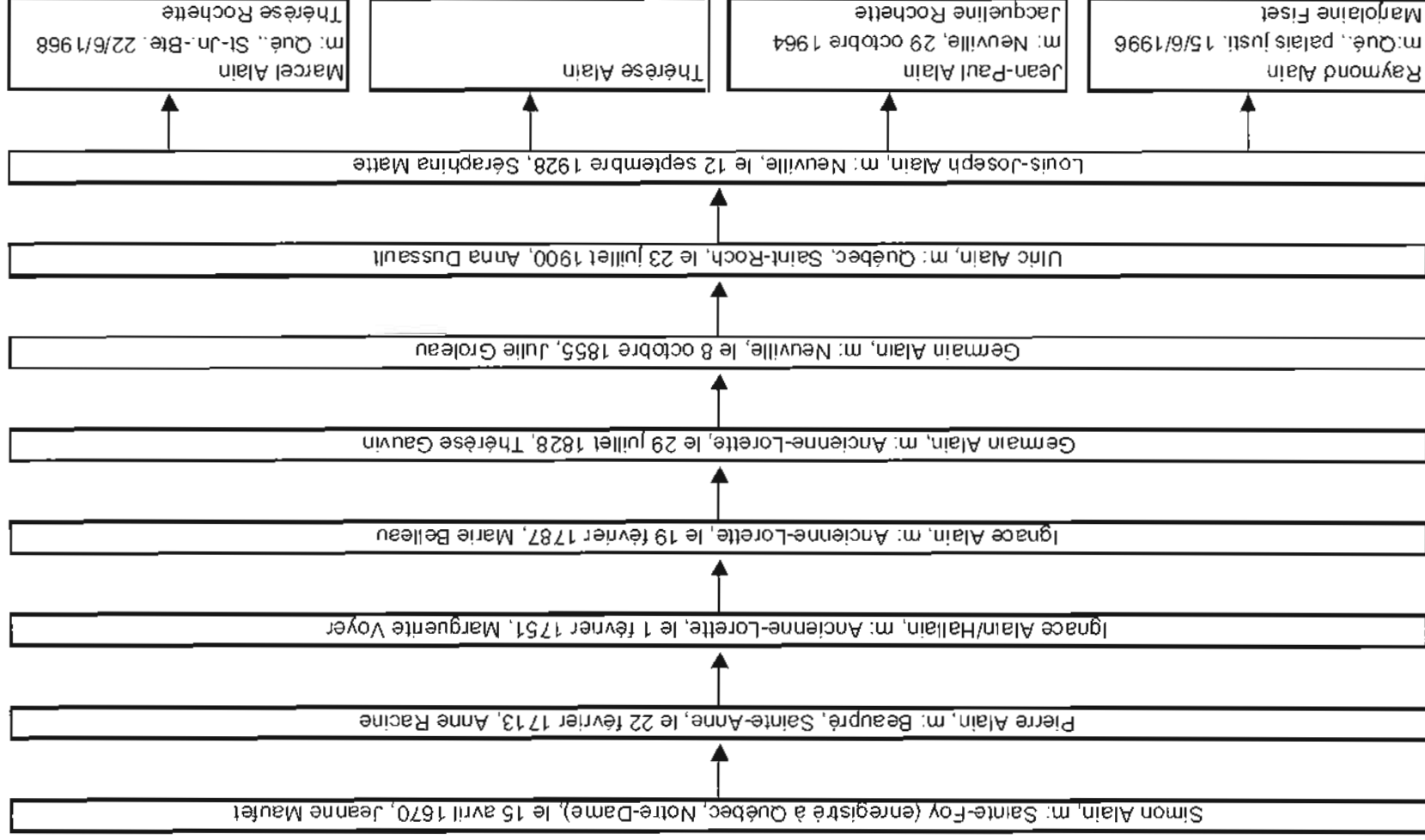
Parmi les membres de la famille Alain qui ont joué un rôle particulier dans la communauté, on peut noter Fernand, qui a été ordonné prêtre, et les religieuses Elmina et Marguerite, soeurs ursulines. De plus, il faut retenir la participation de Napoléon en 1906 comme conseiller de Pointe-aux-Trembles et celle de Louis-Joseph en 1934 et en 1938 et de Raymond



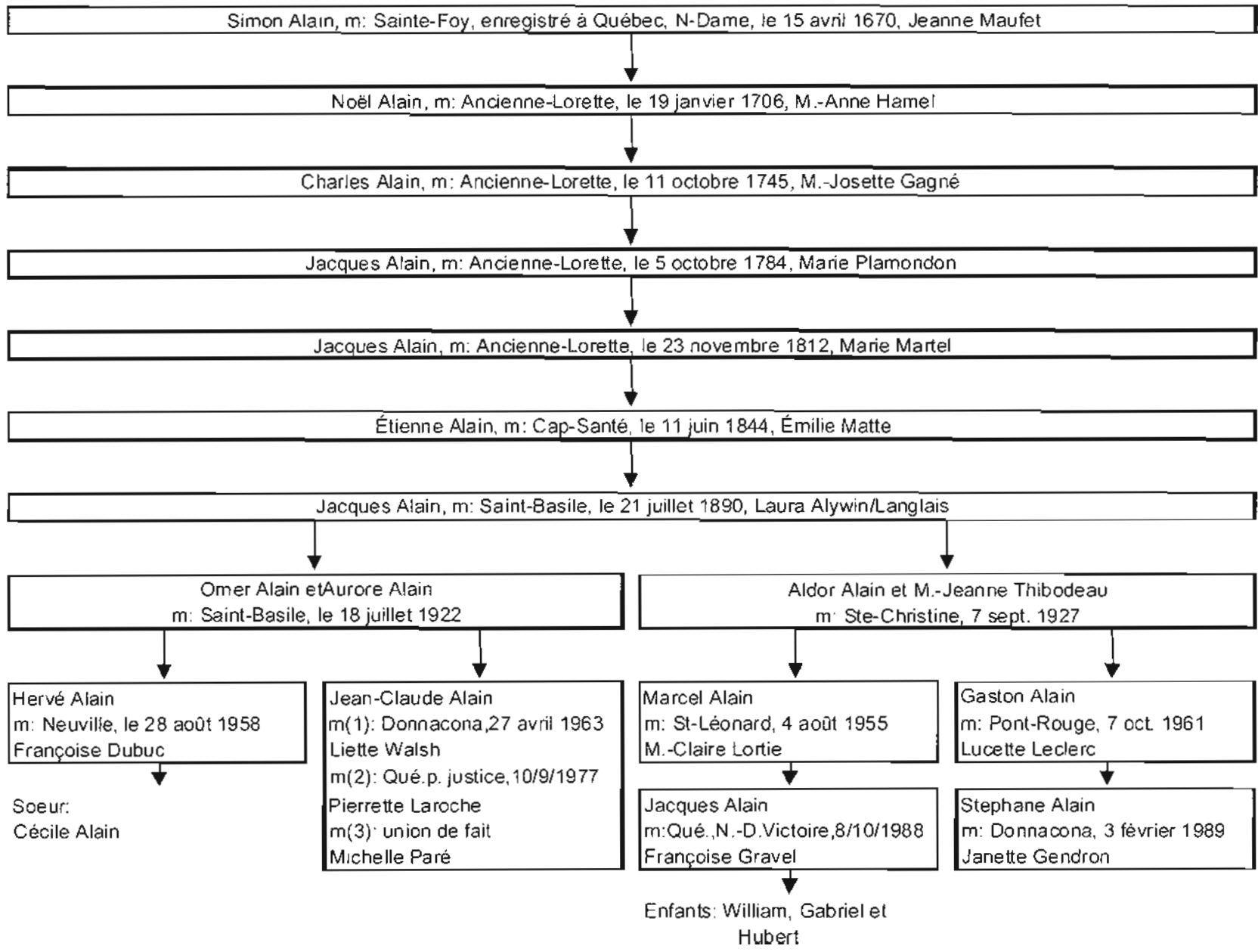
*Ferme Omer Alain en octobre 1953, au numéro 1518,
route 138, Neuville*

en 1963 comme conseillers de la municipalité de Neuville. Ajoutons que ce dernier a été aussi marguillier en 1979 et pompier pendant 24 ans dont 10 au titre de directeur de la brigade.

Famille Alain (1)



Famille Alain (2)



Familles Angers

L'ancêtre des Angers est un Lefebvre. Curieux, dites-vous ? Pas du tout, car il y a de nombreuses familles dont l'origine de leur nom est Lefebvre même si elles ne portent pas ce nom. En voici quelques exemples : Batanville, Angers, Lacroix, Boulanger, Saint-Jean, Bélisle, Lasiseraye, Chartrand, Ladouceur, Duplessis, Faber, Lataille et Belleran. Toutes ces familles ont comme origine et premier ancêtre un Lefebvre. Mais certaines d'entre elles ont quand même conservé le patronyme Lefebvre. C'est le cas des Lefebvre dit Ladouceur, par exemple, dont un certain nombre ont conservé le nom de famille Lefebvre au lieu de Ladouceur.

Une famille de Neuville fait partie de ce groupe. Il s'agit de celle de Simon Lefebvre dit Angers et de sa descendance, qui a conservé le nom Lefebvre pendant quelques générations tout en conservant le nom Angers aussi. Il est natif de Saint-Éloi de Tracy-le-Val, arrondissement de Compiègne, évêché de Noyon, en l'ancienne province de Picardie, aujourd'hui département de l'Oise. Il serait arrivé à



Armoiries de Simon Lefebvre d'Angers de Plainval

Québec, le 30 juin 1665, comme maître d'hôtel de Tracy. Il se marie dans la cathédrale de Québec, le 11 janvier 1667, avec Marie-Charlotte Poitiers et son contrat de mariage est rédigé la veille par le notaire royal Gilles Rageot. Marie-Charlotte était alors veuve de Joseph Hébert, petit-fils de Louis Hébert et de Marie Rollet.

Le couple a 8 enfants dont 3 filles; c'est l'un des 5 garçons, François, qui continue la lignée de Neuville. Ce n'est que vers les années 1850 que le nom Lefebvre est définitivement laissé de côté au



Augustin Angers, Alexandre Angers, Victor Côté, Joseph Morand, Joséphine Morand, Joséphine Angers, en 1910

profit du nom Angers qui, soit dit en passant, a été honoré lors des fêtes du tricentenaire de Québec en 1908 et a été inscrit dans le livre d'or de la noblesse rurale canadienne-française pour leur persistance à travailler la même terre depuis le début de la colonie. De nouveau, cette fois en 1959, la famille Angers est honorée de la plaque de bronze pour la même raison, c'est-à-dire pour avoir été sur la même terre de père en fils pendant plus de 200 ans.

Une famille Angers a aussi porté un autre nom, celui de Stegui ou Stilly ou Stéguy. Une descendante de cette famille demeure encore à Neuville. C'est Lucie Angers, mariée à Douglas Sheils. Cette situation s'explique par les 2 mariages de Louise-Blanche Delisle, qui s'est mariée en premières noces avec Pierre-Charles Stilly et en secondes noces avec Joseph Angers. Un des descendants de cette lignée a été un constructeur de bateaux au chantier maritime Hippolyte Dubord de Neuville. Il s'agit de Joseph dit Jos Stilly/Stéguy, marié avec M.-Anne Larue, à Neuville, le 29 janvier 1850, qui était lui-même fils de Joseph Angers marié avec M.-Louise Gagné, le 29 janvier 1822, à l'église Notre-Dame de Québec.

L'un des descendants de Simon, Jean-Claude Angers, a été vice-président de Lavallin, firme d'ingénieurs et d'architectes fournisseuse de services concernant les grosses constructions de tous genres.

Mais comment ne pas souligner la grande participation de Félicité Angers à la culture et au développement de la peinture à Neuville! Cette grande dame a été présente à Neuville pendant la période productive d'Antoine Plamondon. Bien que ces deux artistes aient eu deux styles très différents, ils ont laissé à Neuville une vie culturelle intense. Félicité est la fille de Cyrille Angers, qui a épousé M.-Angélique Savard à Neuville, le 2 août 1853. Elle est ainsi la tante de Michel, marié avec M.-Louise Morand et grand-tante de Madeleine, Gustave, Jean-Philippe, Guy, Maurice et Paul, enfants de Michel. En 1997, la Société d'histoire de Neuville a eu le privilège de tenir une exposition de ses œuvres à la bibliothèque municipale, qui porte son nom.



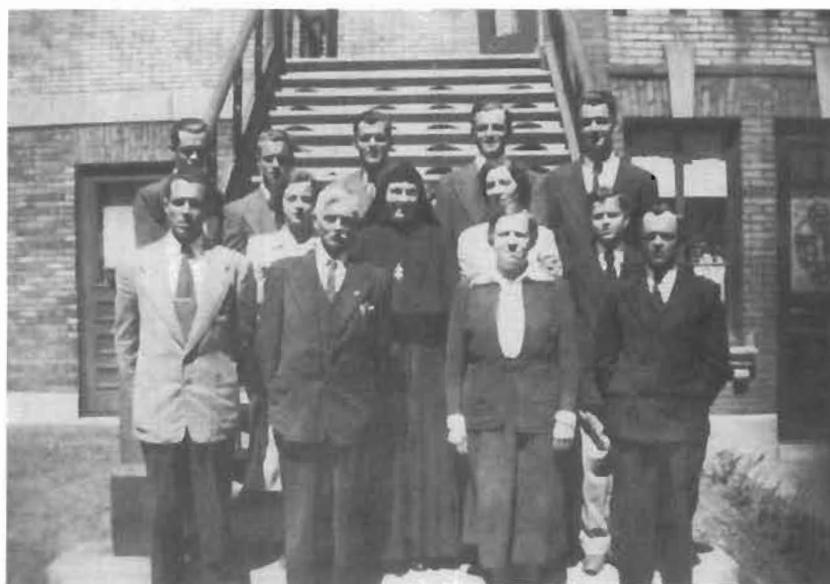
*Pierre Angers,
maître de poste à Neuville
depuis 1995*

Les Angers ont été actifs à plusieurs niveaux dans la communauté de Neuville. Deux d'entre eux ont été maires de Pointe-aux-Trembles : Alfred en 1873, puis Joseph en 1876. D'autres ont été conseillers : Alfred en 1872, Joseph de 1874 à 1882 et en 1898, Napoléon en 1897, Eugène en 1920 et Henri en 1962. Voilà ce que nous pouvons appeler une participation importante. Mais ce n'est pas tout, car plusieurs ont accepté la fonction de marguillier à la fabrique Saint-François-de-Sales de Pointe-aux-Trembles et de Neuville. Plus d'une quinzaine y ont travaillé : François en 1717, Jean-Baptiste en 1744, Joseph en 1749, François en 1765, Michel en 1768, Augustin en 1803, Joseph en 1813, Jacques en 1831, Fortunat en 1894, Napoléon en 1904, Joseph en 1908, Ulric en 1931, Eugène en 1937 et Gaby R. en 1983. À cette liste bien garnie, il est bon d'ajouter que 7 membres des familles Angers, dont 6 femmes, ont opté pour la vie religieuse : Éliane, s.p.s., Jacqueline, s.j.a., Marie-Anne, Adélaïde et Elmina, toutes 3 soeurs du Bon-Pasteur, Céline, soeur de la C.N.-D., et S.-J. Angers, le seul religieux.

La chorale de Neuville a également eu beaucoup d'aide de cette famille. En effet, Gertrude Angers/Béland a été organiste; quant à Henri, Paul, Michel, Octave et Madeleine, ils en sont membres. Qui n'a pas entendu Michel entonner le « Minuit, chrétiens » à la messe de minuit? Tout au moins, les plus jeunes en ont entendu parler. Mais il y avait aussi en 1930 Antoinette, Germaine, Pauline, Éliane et Gertrude. En ce qui concerne Michel et Germaine, ils ont été solistes lors du « Concert sacré »; lui, le 14 juin 1930, et elle, le 22 août 1932. C'est donc dire que les

Angers avaient des voix exceptionnelles. Henri, Paul, Octave et Camille avaient des voix de ténor, alors que Michel avait une voix de basse; Antoinette, Germaine et Pauline avaient des voix de soprano; Éliane et Madeleine des voix d'alto. Michel a de plus été maître de chapelle (directeur de la chorale) de 1933 à 1940. Pendant le dernier quart de siècle, nous devons aussi retenir la grande contribution de Madeleine comme directrice de notre Caisse populaire Desjardins. En effet, c'est plus de 30 ans de loyaux services rendus à la communauté que Madeleine a su donner avec une performance répondant aux exigences d'un tel poste.

La terre ancestrale des Angers est celle portant le numéro 116 du cadastre officiel actuel et qui émane du domaine seigneurial en 1742. C'est François Angers, mari de Thérèse Delisle, qui est alors le propriétaire de cette terre située derrière le presbytère. Une autre terre appartiendra par la suite à François, fils de François, marié à Marie-Anne Lorient. Il s'agit de celle qui porte le numéro de cadastre 117 et qui est voisine de la première. Aujourd'hui, cette dernière appartient aux familles Alain.



1^{re} rangée :

Guy Angers, Michel Angers, Marie-Louise Morand et Paul Angers

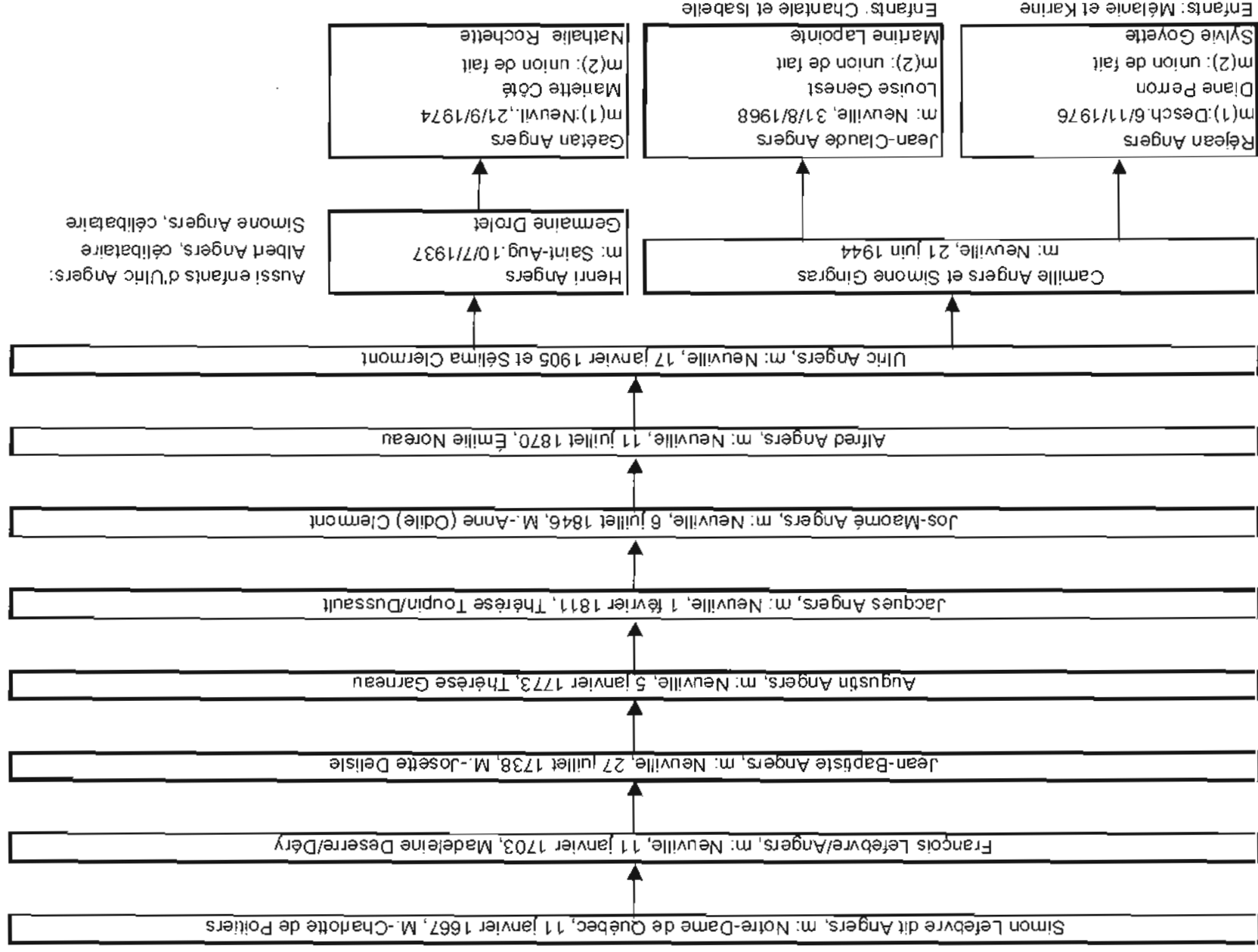
2^e rangée :

Madeleine Angers, Jacqueline Angers, Gertrude Angers et Claude Angerd

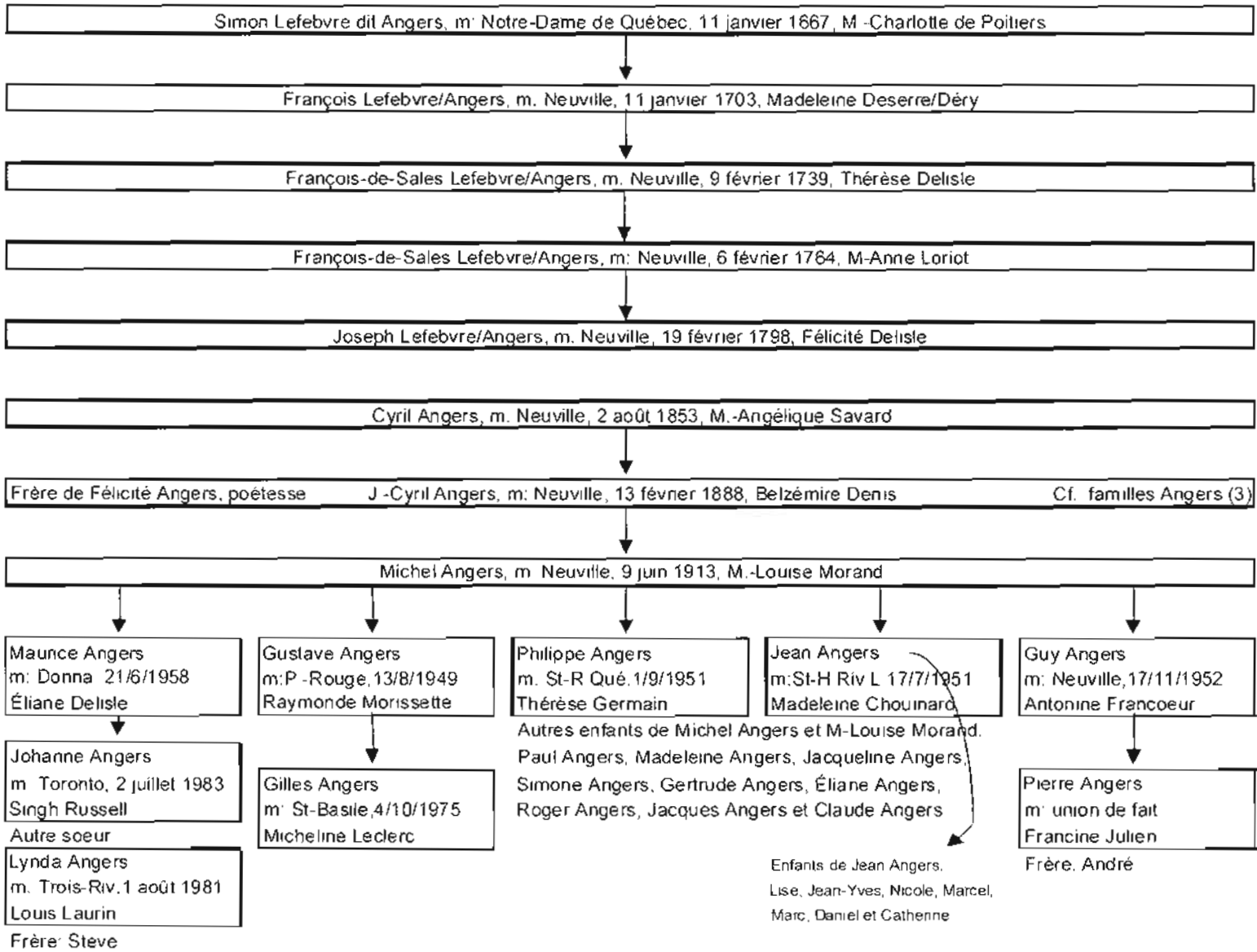
3^e rangée :

Philippe Angers, Jean Angers, Jacques Angers et Maurice Angers

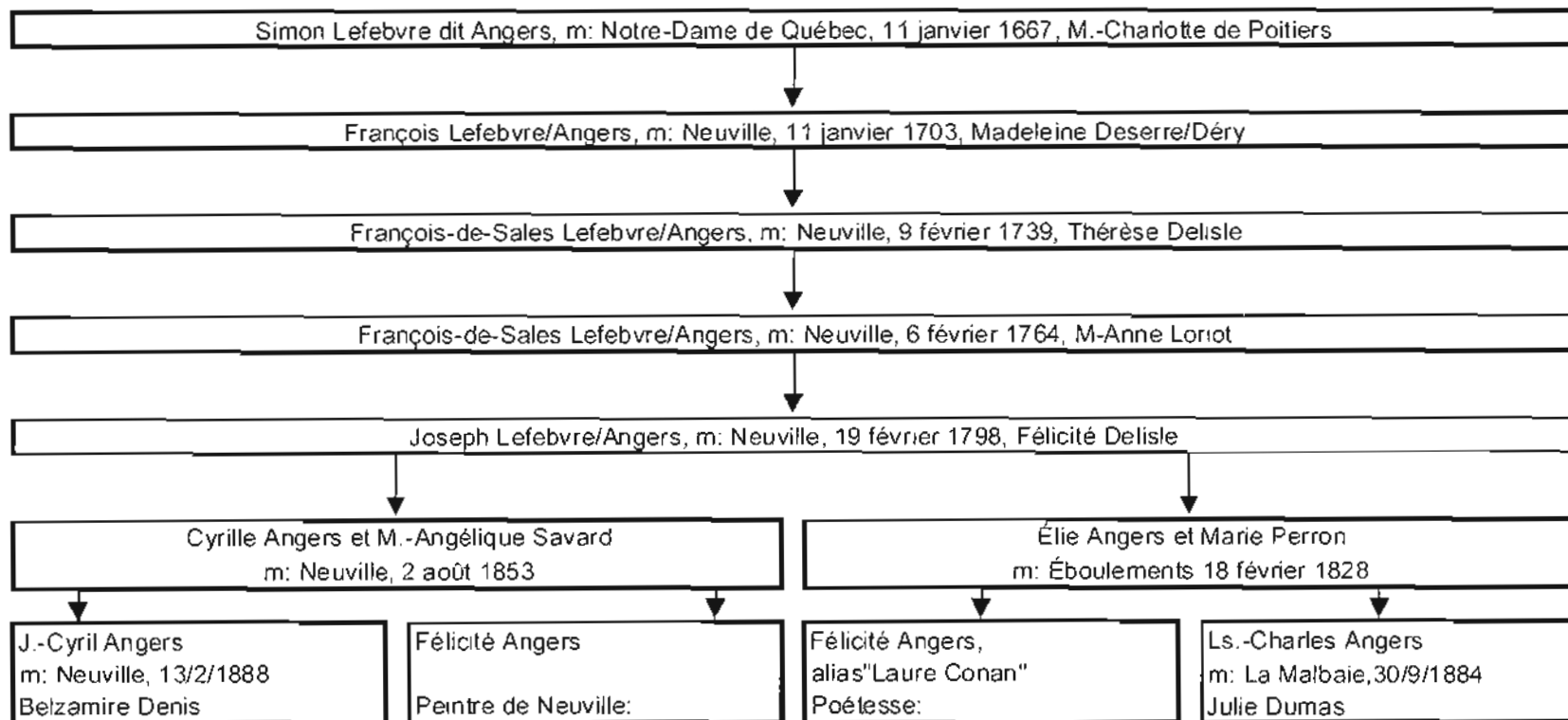
Familles Angers (1)



Familles Angers (2)



Famille Angers (3)



Née le 13 juillet 1854, elle fut avant tout une peintre autodidacte. Elle peignait abondamment la nature, mais était aussi une bonne copiste. Elle s'est aussi adonnée à l'écriture. Elle a de nombreuses pièces de théâtre à son actif. Lors d'une exposition de ses peintures en 1997 à Neuville, nous avons pu admirer 27 d'entre elles. Elle décède le 23 juin 1921 à Neuville.

cousines
germaines

Née en 1845 à la Malbaie, elle s'est d'abord appliquée au roman psychologique dans "Angélique de Montbrun", puis au roman historique dans "À l'oeuvre et à l'épreuve", "L'oublié", "La Sève immortelle", puis sur son lit de mort, elle termine sa carrière par "L'obscur souffrance" qui est publié après sa mort, survenue en 1924.

Simon Lefebvre dit Angers et M.-Charlotte de Poitiers
m: Notre-Dame de Québec, 11 janvier 1667

François Lefebvre/Angers et Madeleine Deserre/Déry
m: Neuville, 11 janvier 1703

Jean-Baptiste Angers et M-Josette Delisle
m: Neuville, 27 juillet 1738

Augustin Angers et Thérèse Garneau
m: Neuville, 5 janvier 1773

Jacques Angers et Thérèse Toupin/Dussault
m: Neuville, 8 février 1811

Jos-Maomé Angers et M -Anne (Odile) Clermont
m: Neuville, 6 juillet 1846

Alfred Angers et Émilie Noreau
m. Neuville, 11 juillet 1870

Eugène Angers et Caroline Giguère
m: Neuville, 10 mai 1910

Paul Angers et Rita Béland
m: Neuville, 11 novembre 1947

Gérald Angers
m: union de fait
Yolande Cloutier

Mario Angers
m: union de fait
Nathalie Racine

Enfants: Yanick et Daniel

Les parents de Pierre-Charles Stilly, Charles Stilly et
Gratienne de Belon se sont mariés en France.

Voir le livre "la construction navale à Québec et à
Neuville au XIXième siècle"
Marc Rouleau, 1993.

Pierre-Charles Stilly et Louise Blanche Delisle
m(1): Neuville, 7 janvier 1733
Louise-Blanche Delisle et Joseph Angers
m(2): Neuville, 28 septembre 1744

Auguste-Charles Angers dit Stilly(m1) et M-Angélique Gingras
m: Neuville, 26 janvier 1767

Joseph Angers dit Stilly et M-Louise-Angélique Desroches/Tinon
m: St-Augustin, 16 octobre 1810

Éloi Angers et Geneviève Falardeau
m: St-Roch de Québec, 23 août 1852

Alfred Angers et Clara Gignac
m: St-Colomb de Sillery, 19 novembre 1889

Elzéar Angers et Blanche Monssette
m: St-Coeur-de-Mane de Québec, 19 juillet 1927

Lucie Angers (descendante Stilly)
m(1): Ray William,
m(2): Douglass Shiels,

m(1): David, Karen, Steven m(2): Glenn Shiels
Marguerite et William

Famille Angers (4)

Familles Auger

Il y aurait eu 5 familles Auger différentes avant l'année 1700 en Nouvelle-France et 3 autres seraient arrivées au début du 18^e siècle. On retrouve donc les Auger, sans autre particule, les Auger dit Baron, les Auger dit Saint-Julien, les Auger dit Lafleur, les Auger dit Grandchamps, les Auger dit Lajeunesse et les Auger dit Desnoyers.

L'ancêtre qui nous intéresse n'a pas utilisé de particule. Il s'agit de Pierre Auger, fils d'André Augeay et de Marie Boisson, qui est inscrit au recensement de Cap-Santé en 1681, en compagnie



*Marie Auger,
décédée le 5 mars
1967, à l'âge de 79
ans*

des 30 autres résidents de cette année-là. Il était domestique chez René Robineau de Bécancour, seigneur de la seigneurie de Portneuf et baron de la seigneurie de Bécancour. Célibataire et alors âgé de 26 ans, il aurait été l'une des 20 personnes qui n'étaient pas de la famille immédiate du seigneur. En effet, à Cap-Santé, deux ménages seulement ne possédaient aucun lien de parenté avec le seigneur à cette époque.



*1^{re} rangée:
Gaston Auger
Charles-Auguste Auger*

*2^e rangée:
Désiré Auger
Alice Drolet,
en 1940*

Pierre Auger se marie à Neuville le 30 avril 1685 avec Perrine Meunier dit Laramée, fille de René Meunier et de Marguerite Charpentier, Fille du roi. C'est le notaire Duquet qui a rédigé le contrat de mariage daté du 9 février 1685. Pierre est originaire de Lezay, arrondissement de Niort, évêché de Poitiers situé dans l'ancienne province du Poitou (aujourd'hui dans le département des Deux-Sèvres). Quant à Perrine, il s'agit d'une fille du pays, née le 21 décembre 1669 et baptisée le 16 janvier 1670 à la cathédrale de Québec. Son père était originaire de Saint-Jean du Boupère, arrondissement de Fontenay-le-Comte, évêché de Luçon, province du Poitou (aujourd'hui département de la Vendée).

Pierre et Perrine ont 6 enfants dont 3 filles et tous sont nés et baptisés à Neuville, sauf René, le premier-né, qui serait venu au monde vers 1688 et dont le lieu de naissance ne peut être déterminé avec certitude. Les 2 autres garçons sont Louis-Joseph, marié à Neuville, en 1716, avec Marie-Geneviève Godin, et Louis, marié à M.-Anne Constantineau. C'est ce dernier qui a continué la lignée à Neuville.

La première terre que Pierre a occupée est celle répondant au numéro 264 du cadastre officiel actuel. Toutefois, son union avec Perrine lui a permis d'hériter en 1709 du lot répondant au numéro 247, et c'est là que la famille Auger choisit d'habiter à l'avenir. N'étant plus en mesure dès 1716 de faire valoir leur habitation, ils la donnent à leurs fils Louis-Joseph et Louis à la condition qu'ils pourvoient à leurs besoins jusqu'à leur décès.

Il est à noter que les familles Auger ont habité cette deuxième terre pendant plus de 200 ans, puisqu'en 1952 elle appartenait encore à dame Léopold Auger/Desroches. Autre fait à souligner, cette famille a également été honorée en étant inscrite

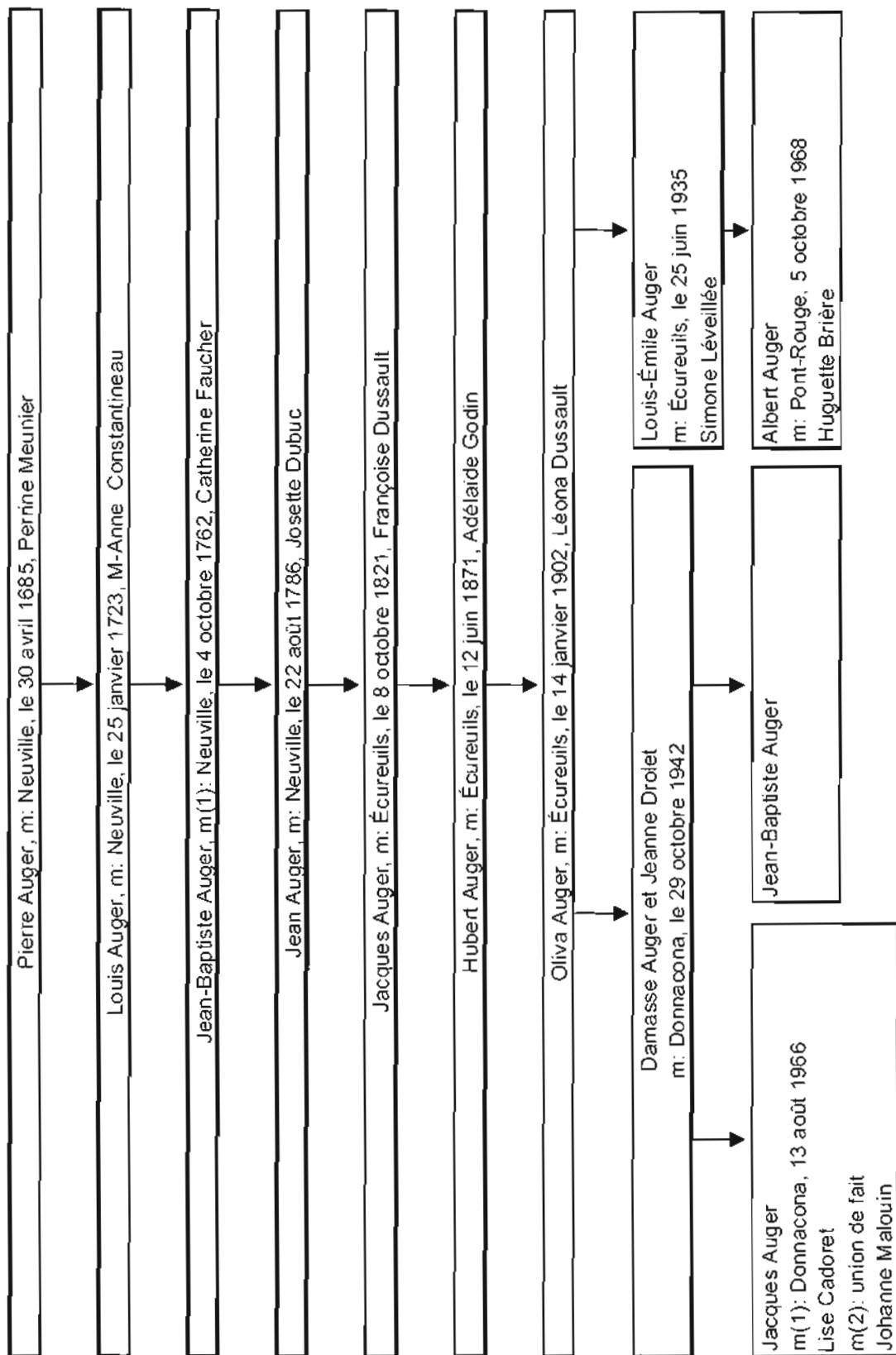
dans le livre d'or de la noblesse rurale canadienne-française en 1908, au moment des fêtes du 300^e anniversaire de Québec.

Comme on l'a mentionné précédemment, la présence des Auger à Neuville remonte à Pierre en 1709; viennent ensuite René en 1735, Joseph en 1838, Joseph en 1862, Napoléon en 1886, Désiré en 1906, Philippe en 1938, Charles-Auguste en 1968 et Gaston en 1974, qui ont tour à tour été marguilliers de la fabrique Saint-François-de-Sales de Neuville. Enfin, plusieurs ont accepté un poste de conseiller à la municipalité : Napoléon en 1885, Désiré en 1896, Joseph-L. en 1925 et Charles-Auguste en 1965.

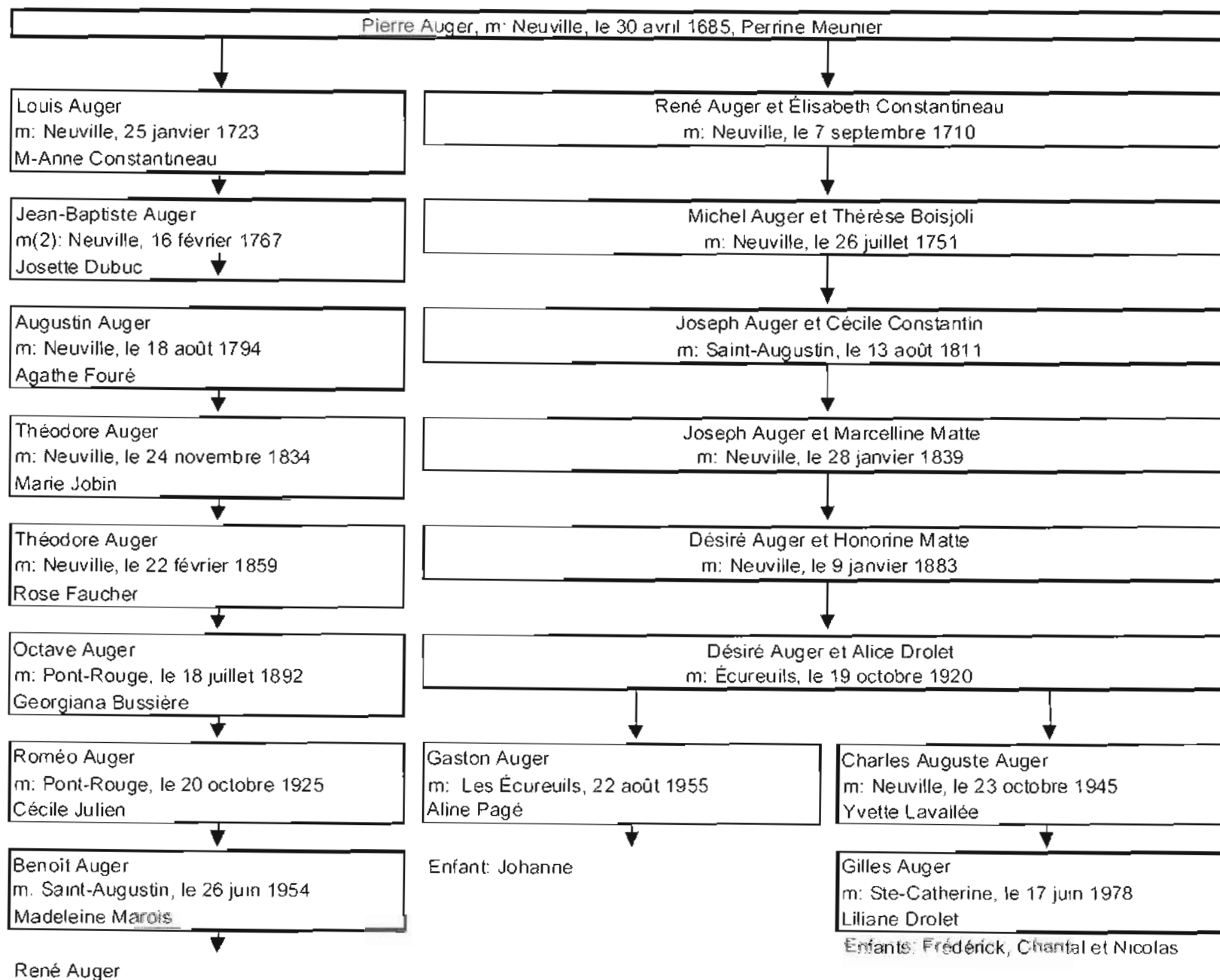


*Charlotte Gingras, cnd
Yvette Lavallée
Anita Gingras, cnd
Désiré Auger
Alice Drolet
Adrien Matte
Charles-Auguste Auger
Ulric Gingras
(24 juillet 1956)*

Familles Auger (1)



Familles Auger (2)



Familles Beaudry

On sait peu de choses des ancêtres Beaudry, tout au moins des ancêtres des descendants qui se sont établis à Neuville. Non pas parce que nous n'avons pas des sources intéressantes mais, concernant Pierre Beaudry, marié à Élisabeth Favreau puis à M.-Madeleine Rabouin en secondes noces, la documentation est rare. Le fait que le premier mariage de Pierre ait eu lieu en France vers 1700 y est certainement pour quelque chose. En France, les registres ont souvent été détruits par les guerres et surtout par la Révolution française de 1789.



*Aloysius Beaudry,
décédé
le 20 mars 1964
à 83 ans et 9 mois*

Dès le début de la colonie, les ancêtres Beaudry se sont installés principalement à Montréal et à Trois-Rivières. Plusieurs de ces familles ont tout de même pris racine en Nouvelle-France avant l'année 1700. Plusieurs aussi ont utilisé un autre nom, car il y a les Beaudry dit Lamarche, les Beaudry dit L'ÉpINETTE et les Beaudry dit Desbuttes ou Saint-Martin. Dans ces familles, nous connaissons 4 ancêtres différents : Urbain, marié avec Madeleine Boucher, qui arrive

de la province d'Anjou en France; Antoine, marié à Catherine Guyard, de la province du Maine; Toussaint, marié à Barbe Barbier, de la province du Poitou; et Pierre, marié à Élisabeth Favreau, qui vient du diocèse de Saintes. Il va de soi que nous ne retrouvons ni Pierre ni Élisabeth aux recensements de 1666, 1667 et 1681.

Combien d'enfants Pierre et Élisabeth ont-ils eus ? Nous ne le savons pas exactement. Certainement quelques-uns. Mais il semble bien que Pierre n'en aurait pas eu avec sa deuxième épouse, M.-Madeleine Rabouin; du moins, nous n'en avons pas trouvé. Ainsi, Jacques Beaudry, fils de Pierre et d'Élisabeth, est celui qui assure la descendance qui s'établit à Neuville. Il se maria avec Marie-Josette Laurin le 25 juin 1743 à Saint-Antoine-de-Tilly.

Dans les années 1950, une partie de l'extrémité ouest de Neuville est annexée au village des Écureuils. Une famille Beaudry qui se trouve dans cette portion en devient donc résidente. Il s'agit de la famille de Michel Beaudry, marié avec Hélène Savard.

Les familles Beaudry ont vu 6 de leurs membres se consacrer à la vie religieuse : l'abbé Augustin, ordonné le 23 septembre 1837, l'abbé Paul et l'abbé Émile, fils d'Eusèbe Beaudry et d'Emma Méthot, successivement ordonnés le 8 août 1914 et le 25 mai 1919. Par ailleurs, Jeanne et Victoire ont opté pour les soeurs de la congrégation de Notre-Dame, tandis que Lauretta a choisi les soeurs de l'Hôtel-Dieu de Québec.

Les Beaudry ont aussi été très impliqués sur la scène municipale, surtout depuis les 100 dernières années. En 1860, Norbert est maire de la municipalité de Pointe-aux-Trembles ; en 1872, Arthur devient

secrétaire-trésorier de la municipalité ; finalement, en 1926, Léon est maire de Neuville. La rue Léon-Beaudry a été nommée ainsi en son honneur. Notons que Léon, avant d'être maire, avait été conseiller à Pointe-aux-Trembles en 1917, puis à Neuville en 1920. Hercule, en 1897, et Aloysius, en 1911, ont été conseillers à la municipalité de Pointe-aux-Trembles, alors que Paul, en 1959, et Pierre, en 1971, ont été conseillers à Neuville.

Mais l'engagement de ces familles dans les communautés de Pointe-aux-Trembles et de Neuville ne s'arrête pas là. Leur participation à la chorale de la paroisse est très importante et remarquable, tant au niveau du chant qu'à d'autres niveaux. Dans la famille, on est organiste de la paroisse depuis plusieurs années. À Neuville, la chorale avait une réputation qui dépassait beaucoup les limites de la paroisse. Entre 1930 et 1950, il y avait fréquemment des concerts sacrés qui attiraient les initiés de la musique grégorienne et du plain-chant, ainsi que les connaisseurs de la musique classique. Les Beaudry

étaient de la partie : Simone, soprano et contralto, Annette, contralto et souvent soliste, Norbert, Paul et Rosaire, ténors, et Louis, basse. Ce chœur accompagnait souvent des artistes étrangers invités, dont Marguerite Beaudry de Québec.

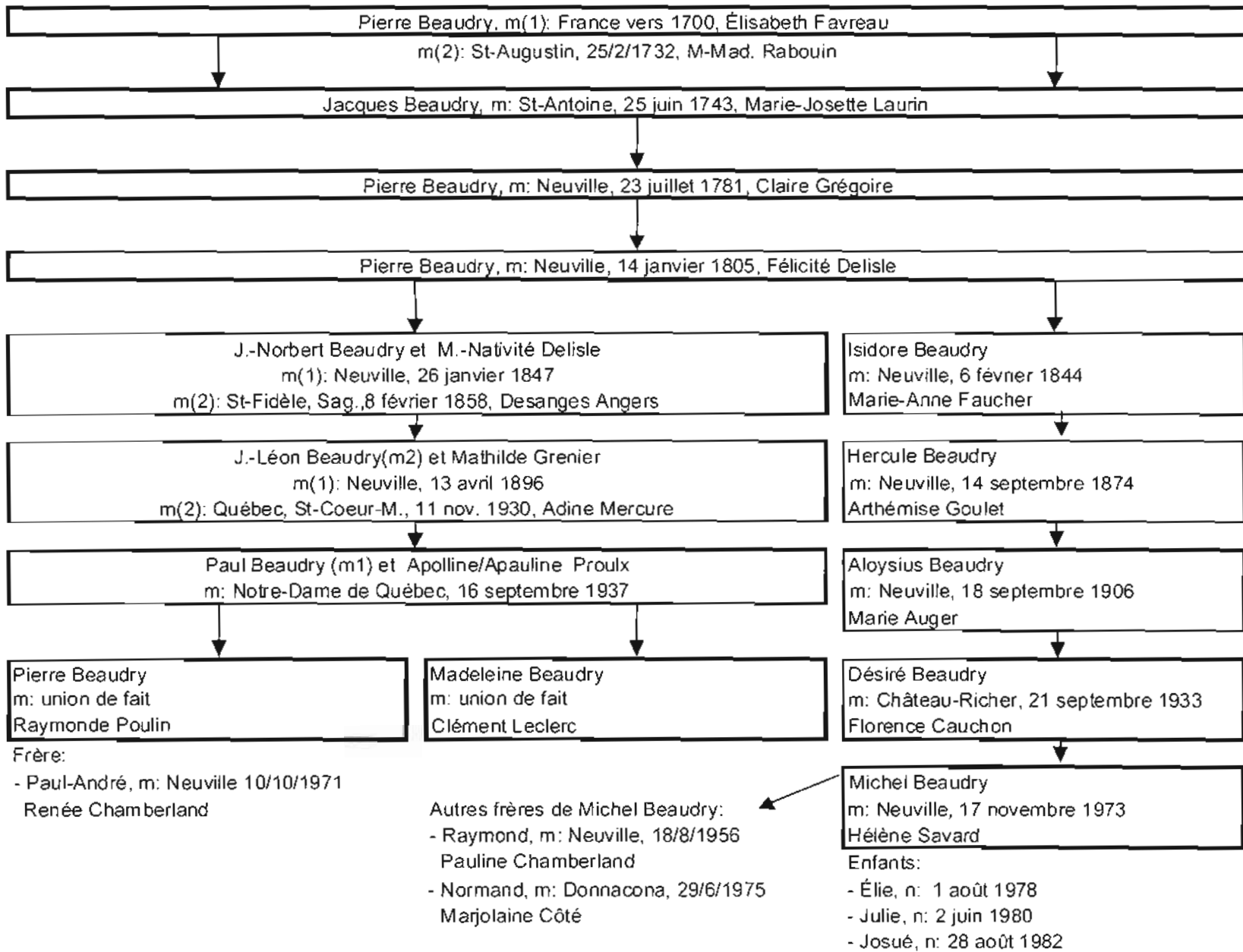
Marie-Ange, fille de Léon Beaudry et de Mathilde Grenier, a été organiste de 1927 à 1944. Elle était suffisamment douée pour faire des arrangements spéciaux. Elle a d'ailleurs fait un arrangement pour chœur à 4 voix mixtes pour le concert sacré donné à l'église de Neuville le 22 août 1942.

Il y a une autre Beaudry qu'il faut absolument mentionner pour son dévouement et sa ténacité. Il s'agit de Madeleine, la femme de Clément Leclerc, qui est organiste de la paroisse Saint-François-de-Sales depuis 1957. De plus, elle remplace au besoin le directeur de la chorale ou le maître de chapelle.



Paul Beaudry et Apolline Proulx, vers 1980

Famille Beaudry



Familles Bédard

Un seul ancêtre Bédard est arrivé en Nouvelle-France avant 1700. Cependant, 3 « Bidard » sont arrivés avant cette date : Pierre, Nicolas et François. Le premier, Pierre, s'est même marié à Neuville avec Jeanne Béland le 24 novembre 1698, mais n'a pas eu de descendants. Nicolas n'en a pas eu non plus, car il s'est noyé le 2 septembre 1670 à l'âge de 32 ans, alors qu'il était encore célibataire. Quant à François, il s'est marié à Marie Lebon de Champfleury le 25 novembre 1665, mais n'a aucun descendant connu. D'ailleurs, ce couple n'aurait eu qu'un seul enfant, un garçon prénommé Eustache, qui serait né avant leur mariage. C'est donc dire que tous les Bédard, quelle que soit leur provenance, sont parents et c'est Isaac Bédard qui est leur premier ancêtre.

Il serait arrivé à Québec en 1660 après avoir traversé l'Atlantique probablement à bord du seul bateau dont on a pu retracer le nom, le *Saint-Jean*. Il a contracté mariage en France dans un temple calviniste le 20 mars 1644, avant de venir au Canada

avec Marie Girard, fille de Simon Girard et de Françoise Giraudet. Il est originaire de l'évêché de LaRoche, province d'Aunis, département de la Charente-Maritime. Isaac est le fils de Jacques Bédard et de Marie Guérineau et est maître charpentier de gros œuvres.

L'ascendance que nous avons de cette famille remonte à 1454. Le plus ancien document que nous tenions sur les Bédard est tiré du chartier déposé par le duc de la Trémoile aux Archives nationales de France en 1464. Ce chartier, dit de Thouars, mentionne des Bédard dans la seigneurie de Royan. De Saint-Pierre-de-Royan, de génération en génération, les Bédard émigrent de Fontbedault en Saintonge vers Arvert, La Tremblade et Marennes. Plus tard, ils s'établissent à l'Île-de-Ré, puis à LaRoche et, de là, ils viennent enfin en Nouvelle-France.



1^{re} rangée assis : Françoise Bédard, Elzéar Bédard, Nicole Bédard, Daniel Bédard, Bernadette Demers et Clément Bédard

2^e rangée debout : Marius Bédard, Lucien Bédard, Jean Bédard, Claire Bédard, André Bédard, Céline Bédard, René Bédard, Benoît Bédard et Monique Bédard, en 1954

Ce parcours de Fontbedault à LaRoche, qui ne représente en ligne directe qu'une soixantaine de kilomètres, s'étend sur près de deux siècles. Le premier Bédard de cette lignée se prénomme Yonnet et naît vers 1440. Le second, Pierre, est mentionné dans un document officiel à l'occasion des Grandes Assises du prieuré de Saint-Pierre-de-Royan tenues en 1493. La troisième génération des Bédard apparaît dans les mêmes lieux dans un censier très important qui s'étend jusqu'en 1530; son chef est Jehan. De 1530 à 1593, les Bédard de Royan, de Fontbedault et de Taupignac quittent ces lieux pour Arvert et La Tremblade. Ils adhèrent au protestantisme comme en fait foi le prénom du quatrième de cette lignée, Isaac, époux de Jahel Rulleau. À la cinquième génération, nous trouvons Jacques, marié vers 1585 à Marie Guérineau, qui est le père d'Isaac, l'ancêtre des Bédard de la Nouvelle-France. Il est établi à LaRoche.

Avant de quitter LaRoche pour la Nouvelle-France, en compagnie de sa femme et de leur fils Jacques, Isaac abjure *l'hérésie de Calvin entre les mains du père Joseph, prêtre de l'oratoire*, le 2 avril 1660. Cette abjuration, à cette période de l'année, nous laisse croire qu'il s'appretait à quitter la France



Marlus Bédard, au volant de sa belle d'autrefois, tirant le char allégorique de l'Association des producteurs de maïs sucré de Neuville, lors de la parade de la Saint-Jean-Baptiste, en 1999



Joanne Harvey et René Bédard (1998)

pour la Nouvelle-France afin de venir pratiquer son métier de charpentier. Il est au pays en 1661, et son fils Jacques est confirmé à Québec le 1^{er} mai 1662.

Il avait fait l'acquisition le 5 mars 1662 de la terre de Mathieu Hubout, qui mesure 1½ arpent de front sur 60 de profondeur dans la seigneurie de Notre-Dame-des-Anges, qui est aujourd'hui Charlesbourg. Isaac devait avoir un caractère bouillant et combatif, car il est condamné à 3 reprises par le Conseil souverain (cour de justice) à verser des compensations aux personnes qui le poursuivent. Le 13 octobre 1663, il est condamné à remettre une compensation d'un demi-minot de blé à Vincent Renaud parce que son bétail avait fait des dégâts chez ce voisin; le 15 décembre 1663, il est condamné à payer 14 £ à Michel

Desorcy pour une histoire d'un cochon non livré. Il est dans l'obligation de vendre cette terre à Claude Chanon le 26 décembre 1665, à la suite d'un différend important avec son voisin Mathieu Hubout. Ce dernier l'avait battu le 1^{er} avril 1664 à cause d'un problème concernant un bâtiment; il est donc condamné à travailler sur le bâtiment jusqu'à ce qu'il soit terminé.

Trois mois plus tard, il achète une autre terre de Pierre Murault à la Petite-Auvergne. Lors du recensement de 1667, il possède 3 bêtes à cornes, et 3 arpents de sa terre sont en labour. Il se préoccupe davantage d'obtenir des contrats relatifs à son métier. Les principaux qu'il obtient, tout au moins ceux que nous connaissons par la documentation existante, disent qu'il s'engage, le 9 mai 1666, à livrer à l'intendant Jean Talon une centaine d'avirons, qu'il passe, le 5 mai 1670, un intéressant contrat avec René Branche pour lui construire une maison sur sa propriété près de la rivière Saint-Charles, et finalement que, le 20 octobre 1671, il accepte par contrat de construire une maison de 27 pieds sur 17

à Thimothée Roussel. De plus, le 1^{er} avril 1682, il s'engage envers le sieur Louis Rouer de Villeray, qui lui commande une grange de 52 pieds sur 23.

Isaac Bédard et Marie Girard ont eu 8 enfants dont 7 sont nés en France ; seule Marie est née au Canada. Deux de leurs 6 garçons, soit Jacques et Louis, sont les ancêtres des Bédard de Neuville. Jacques se marie à Québec, le 4 octobre 1666, avec Isabelle Doucinet ; Louis, à Charlesbourg, le 15 décembre 1678, avec Marie-Madeleine Huppé. Jacques a 17 enfants dont 6 garçons ; Louis, 12 dont 7 garçons. Ces familles s'installent toutes dans la région de Charlesbourg. En 1688, Jacques est maître charpentier.

Isaac décède le 14 janvier 1689 et est inhumé le 15 à Charlesbourg ; on lui donnait 75 ans alors qu'il en avait probablement 73 puisqu'au recensement de 1666 il avait 50 ans, puis 64 à celui de 1681. Par contre, Marie, sa femme, est née le 12 février 1623 et a été baptisée le 16 au temple calviniste de La Rochelle. Elle décède aussi à Charlesbourg probablement en 1683.



*Kiosque de blé d'Inde
Marius Bédard et Lyse
Hardy,
en 1999*

La famille de Louis et de Marie-Madeleine a été éprouvée par la noyade de l'un de ses membres, soit Louis-Jacques. Alors âgé de 20 ans, c'est à Montréal, devant la chapelle de Notre-Dame-de-Bonsecours, qu'il se noie lors d'une baignade. Il est inhumé à Montréal le 27 août 1719.

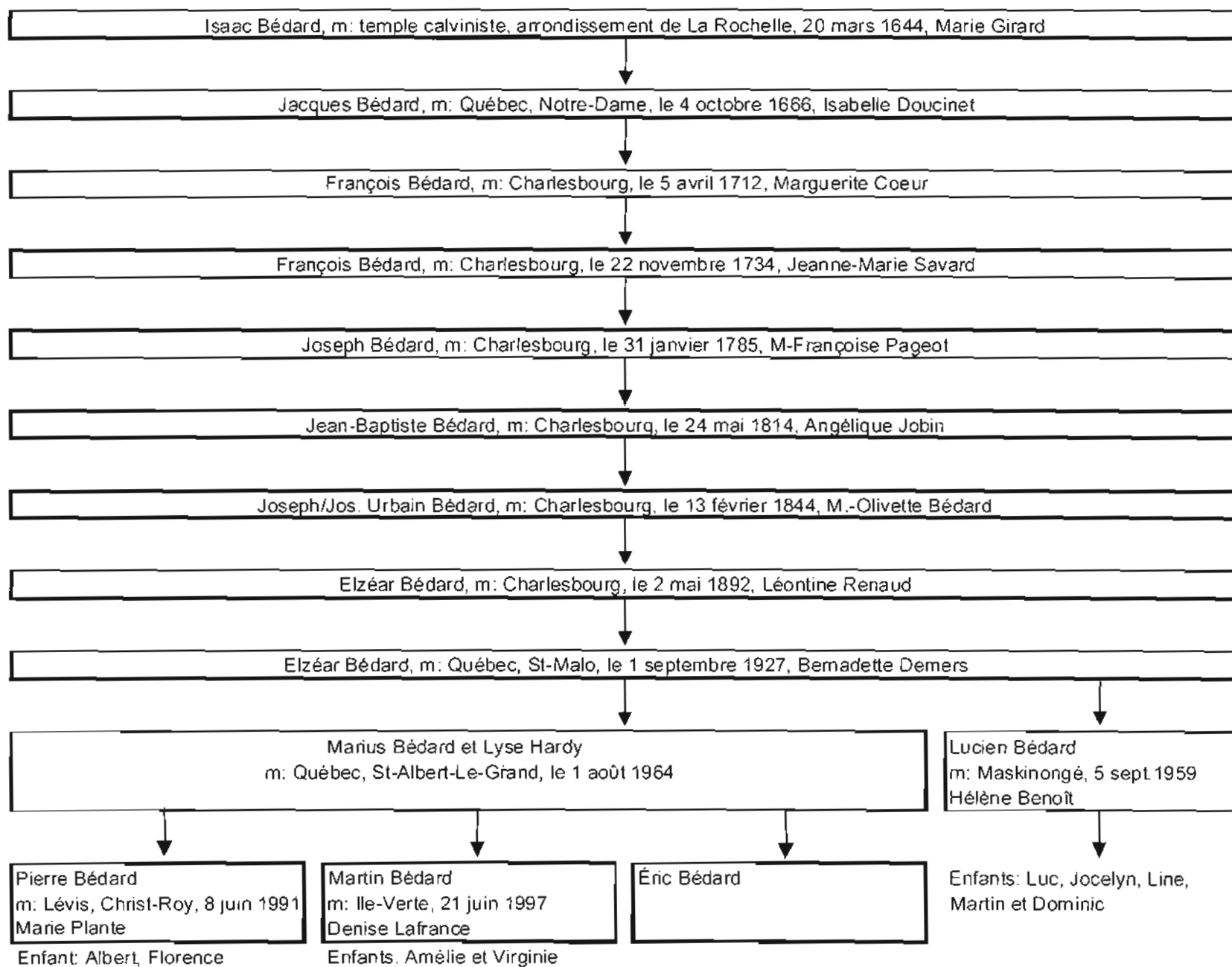
Un fait inusité survenu en 1761 mérite d'être mentionné ; on parle de superfétation. Le 8 mars 1761, à Charlesbourg, Joseph Bédard et son épouse, Marguerite Laberge, font baptiser Magloire, qui décède le 21 juillet de la même année. Mais le 2 août suivant, donc moins de 5 mois plus tard, ils font baptiser de nouveau. Plutôt inhabituel, n'est-ce pas ?

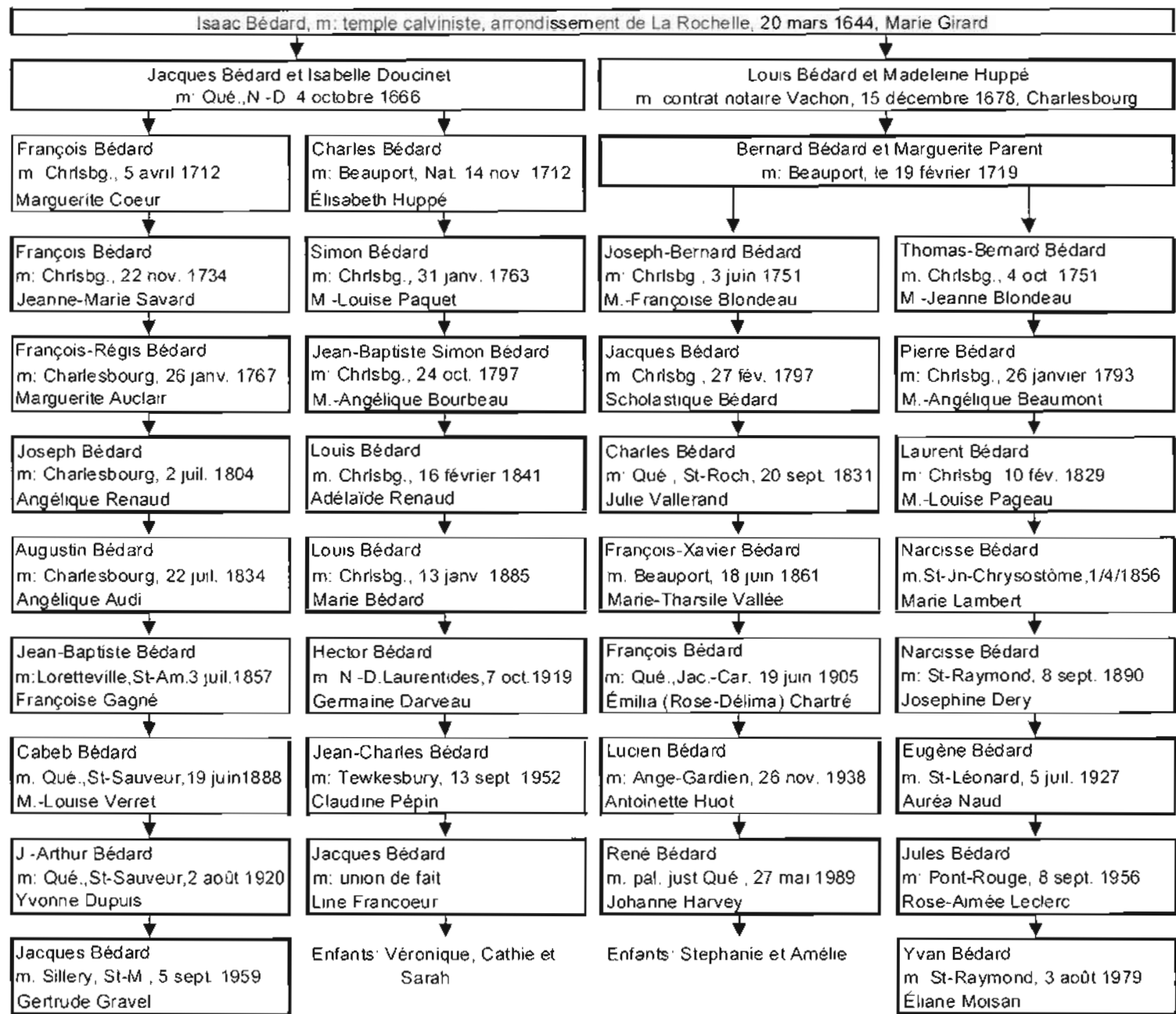
La première terre occupée par un Bédard à Neuville est la propriété de Jean-Baptiste Bédard en 1844. Il est d'ailleurs marguillier de la Pointe-aux-Trembles en 1859. Pour ce qui est de celle où vit actuellement Marius Bédard, elle n'appartient aux familles Bédard que depuis 1939.



Maison Elzéar Bédard, le 24 juillet 1947, avant les rénovations

Famille Bédard (1)





Familles Bédard (2)

Familles Béland

Le patronyme Béland a été écrit de plusieurs façons, Besland, Bélan, etc., mais il n'y a qu'une seule famille Béland qui a fait souche en Nouvelle-France avant l'année 1700. Ne pas confondre Balan et Ballan avec Béland. Les Balan dit Lacombe sont de la rive sud et n'ont pas du tout les mêmes origines. C'est Jean, baptisé le 17 octobre 1655 à Saint-Éloi, ville et archevêché de Rouen, en l'ancienne province de Normandie, aujourd'hui département de la Seine-Maritime, qui est à l'origine des familles Béland. Il est le fils de Jean Béland, messenger de Rouen au Havre, et d'Élisabeth Cadran.

ans, Geneviève Boutin 14 ans, Louis Boutin 11 ans, Guillaume Boutin 7 ans, Mathurin Béland 4 ans, Jeanne Béland 1½ an et Françoise Béland 8 mois. La terre qu'il occupe à Neuville en 1677 lui provient de sa femme qui l'avait acquise de la succession de son premier mari. Il met 20 arpents en labour sur sa terre et possède 3 bêtes à cornes. Il est donc déjà bien installé. Cette terre correspond à celle qui est occupée par Paul Noreau depuis 1958 et qui porte le numéro 57 au cadastre actuel.



1^{re} rangée : Lucille Béland, Alexandre Béland, Julia Auger et Gemma Béland

2^e rangée : Marc Béland et Roger Béland

3^e rangée : Louis-Philippe Béland, Gertrude Béland, Maurice Béland, Adrienne Béland, Vincent Béland, Rita Béland et Adrien Béland, en 1938

Il se marie à Neuville, en 1677, avec Geneviève Gaudin ; le contrat de mariage a été rédigé par le notaire Becquet le 18 juillet 1677.

Lors du recensement de 1681, Jean a 25 ans et Geneviève, veuve d'Antoine Boutin, en a 26. En 1681, ses enfants, en incluant ceux qui sont issus du premier mariage de sa femme, sont : Jean Boutin 13

Ce couple a eu 6 enfants dont 2 garçons, Mathurin et Jean-Baptiste. Le plus âgé, Mathurin, se mariera 2 fois et aura ainsi une nombreuse descendance de 16 enfants, 7 de son premier mariage en 1702 avec Anne Constantineau et 9 du second en 1716 avec Marie-Jeanne Morel. Mais c'est du deuxième fils, Jean-Baptiste, né le 28 septembre 1684 et baptisé le 30, que la lignée de Neuville sera assurée. Ce dernier



Devant l'épicerie Henri Laperrière et Marguerite Béland, rue Bourdon, à Neuville en 1954.

*Lorraine Laperrière,
Jeannine Laperrière et
Raymonde Laperrière*

se marie avec Marie Cotin dit Dugal ou Tugal, à Saint-Augustin, avec qui il a 9 enfants, tous nés et baptisés à Neuville. C'est le dernier-né, Augustin, marié à Thérèse Boisjoli le 30 septembre 1765 à Neuville, qui continue la lignée.

Une seconde terre Béland a été occupée par Mathurin dès 1709 et possiblement avant. C'est durant cette année-là, plus précisément le 17 juillet, que Geneviève fait don de ses biens à son fils Jean-Baptiste qui, lui-même, obtient des autres héritiers leurs droits sur la succession. Le curé Basset de Pointe-aux-Trembles rédige le document de donation et le tout est officialisé par l'intendant Raudot le 30 décembre suivant. Jean-Baptiste a ainsi la charge de loger et de nourrir ses père et mère, de fournir 80 £ à sa demi-sœur Geneviève Boutin, 20 £ à François Badeau et 30 £ à Jean-Baptiste Boutin. Geneviève Gaudin décède à Neuville et est inhumée à cet endroit le 4 décembre 1726. Quant à Jean, il décède le 8 mars 1731.



*Alphonse Béland et
Gisèle Bertrand*



*1^{re} rangée : Suzanne Béland
2^e rangée : Annick Béland, Éric Béland, Dominique Arseneault
et Guy Béland
3^e rangée : Marjolaine Plamondon, Lucille Jacques/Béland,
Roger Béland et Isabelle Béland*

Certains descendants de Jean Béland et de Geneviève Gaudin se sont illustrés. Mentionnons Toussaint, un maître tailleur de pierre et un maçon très recherché à Pointe-aux-Trembles en 1748, puis à Québec en 1749 et en 1750. Les familles Béland de Neuville ont aussi fourni un soldat à la Première Guerre mondiale. Il s'agit d'E. Béland, dont nous n'avons pas plus de détails. De plus, il y a eu Maurice, qui a été un important entrepreneur dans la construction de grands ouvrages tels des ponts et des ponceaux.

Les Béland ont eu un apport considérable dans la vie communautaire de Pointe-aux-Trembles et dans celle de Neuville. Pas moins de 11 d'entre eux ont travaillé à l'une ou à l'autre de ces municipalités en



*1^{re} rangée : Marie-Josée Goguen assise (mère) son enfant assis sur elle, Samuel Béliand, Marie- Pier Béliand, Donald Béliand (père) et assise sur son père, Roxanne .
2^e rangée debout : Mikaël Béliand et Junior (Donald) Béliand*

tant que conseillers : François-Xavier en 1892, Joseph en 1916, Eugène en 1919, Anselme en 1928, Alexandre en 1931, Jean-Paul en 1937, Ernest en 1939, Benoît en 1966, Eugène en 1971, Maurice en 1972 et Gilles en 1998. C'est sans compter la participation d'Auray, comme secrétaire-trésorier de Pointe-aux-Trembles à compter de 1953, et le rôle de Philippe, comme chef pompier de Neuville. Elles ont aussi fourni plusieurs personnes en tant que membres de la fabrique de Neuville : Jean en 1698, Mathurin en 1708, François en 1757, Jean en 1769,

François-Xavier en 1853, Marc en 1967 et Maurice en 1973 et en 1976. En ce qui concerne les femmes, il est à noter qu'Alice s'est consacrée à la vie religieuse chez les sœurs de la congrégation de Notre-Dame, et que Lucille était alto de la chorale.

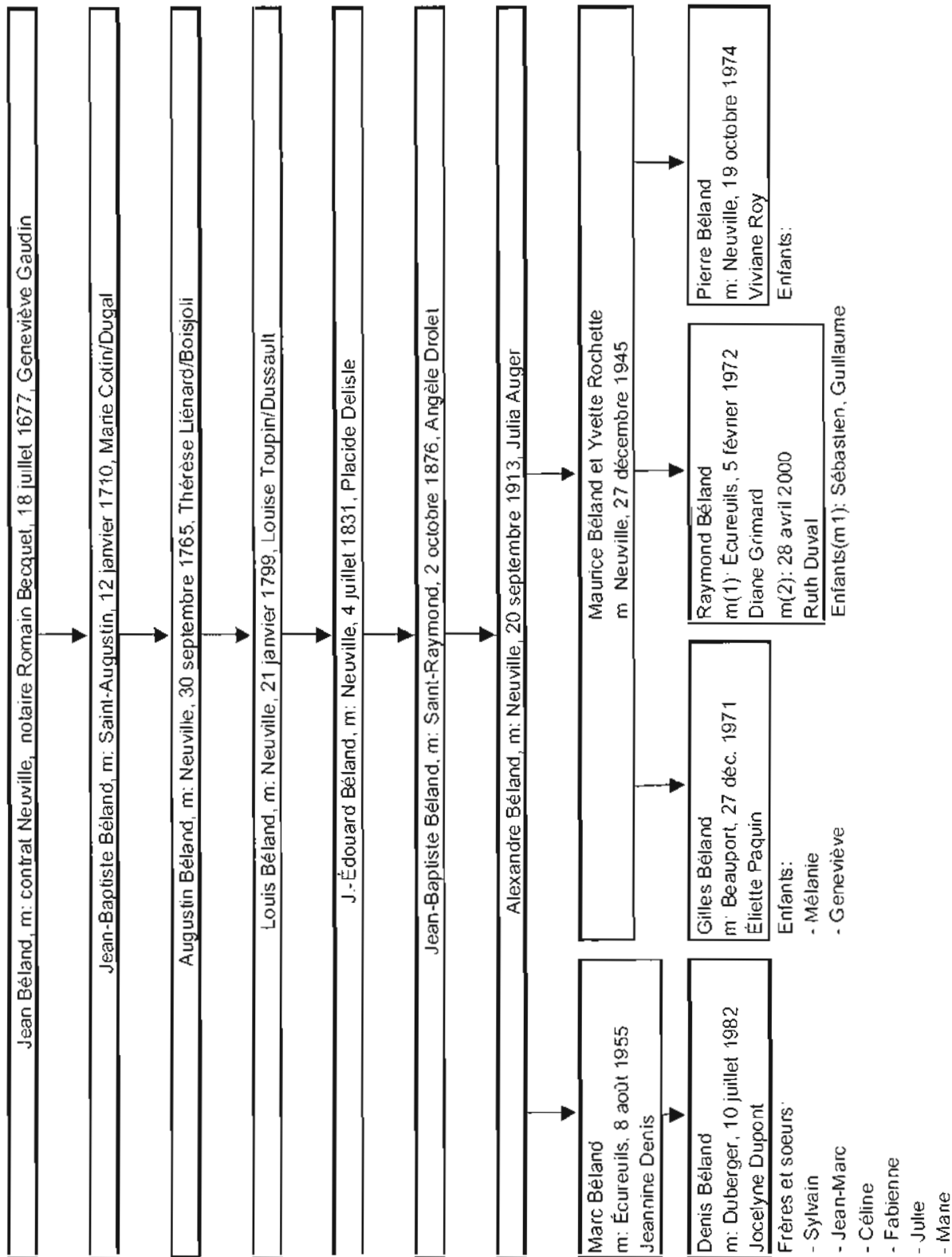
Dans le domaine du sport, il faut absolument mentionner le nom de Jean-Baptiste, l'homme-cheval dit de la Beauce, mais né à Sainte-Christine de Portneuf le 19 avril 1904. Il est le fils d'Adolphe Béliand et de Marie-Léa Godin. Cet homme a réussi des performances extraordinaires à la course. Il se comparait aux chevaux et trottait souvent comme et contre eux. En effet, il imitait cet animal lorsqu'il courait parce qu'il l'admirait beaucoup. C'est aussi plus récemment, soit en 1996, qu'un autre membre de ces familles, Jean-Sébastien, fils de Raymond Béliand et de Diane Grimard, s'est distingué dans le domaine du cyclisme québécois en remportant plusieurs compétitions importantes et en se plaçant en bonne position lors de courses majeures dans différents pays. Sa plus grande victoire est sans doute sa position de tête lors d'une étape du Tour cycliste de la Martinique, lors d'une compétition internationale.

Aujourd'hui, les descendants de Jean Béliand et de Geneviève Gaudin sont très nombreux à Neuville ; on compte plus d'une vingtaine de familles.



*Benoît Béliand,
Roseline Béliand,
Isabel Béliand,
Martine Béliand*

Familles Béland (1)



Familles Béland (2)

